



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

B 50046 2

DC
611
.C77
S8

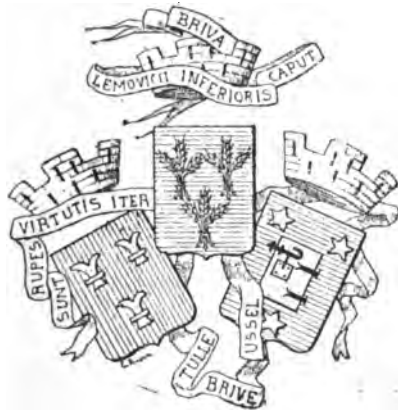
BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE, HISTORIQUE
ET
ARCHÉOLOGIQUE
DE
LA CORRÈZE

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE, HISTORIQUE
ET
ARCHÉOLOGIQUE
DE
LA CORRÈZE
SIÈGE A BRIVE

Reconnue d'utilité publique (Décret du 30 novembre 1886)

TOME DIX-NEUVIÈME

AVEC PLANCHES ET FIGURES DANS LE TEXTE



BRIVE

MARCEL ROCHE, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ

1897

Summing
Nijhoff
8-3-26
13603

LISTE

DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

BUREAU

Président d'honneur :

M. le comte ROBERT de LASTEYRIE, *, I P ☉, membre
de l'Institut, à Paris.

Président :

M. ERNEST RUPIN, I P ☉, à Brive.

Vice-Présidents :

M. GASTON de LÉPINAY, à Moriolle, près Brive.

M. EUGÈNE BORIE, *, à Brive.

Secrétaire-Général :

M. PHILIBERT LALANDE, A ☉, à Brive.

Trésorier :

M. JEAN-BAPTISTE BOSREDON, à Brive.

Bibliothécaire :

M. ALFRED MAS, à Brive.

Membres du Bureau :

M. LOUIS BONNAY, à Brive.

M. JEAN-BAPTISTE ESPÉRET, A ☉, à Brive.

M. SYLYAIN GUILLOT, à Brive.

M. ÉLIE MASSÉNAT, A ☉, à Brive.

M. LOUIS de NUSSAC, à Brive.

MEMBRES FONDATEURS ET TITULAIRES

MM.

- ALEYRAC, président du Tribunal de 1^{re} instance, à Brive.
ASHER (A.), libraire, 13, Unter den Linden, à Berlin W.
BAR (Joseph-Louis de), propriétaire, à Argentat.
BARBIER DE MONTAULT (Mgr), A , prélat de la maison de Sa Sainteté, 37, rue Saint-Denis, à Poitiers.
BARDON (Ernest), *, A , architecte du département, 80, rue de la Barrière, à Tulle.
BARDON (Téléphe), avocat, au château du Saillant, par Voutezac.
BARTHÉLEMY (Anatole de), *, membre de l'Institut, 9, rue d'Anjou-Saint-Honoré, à Paris.
BAUDOT (de), *, architecte, 153, rue de Rennes, à Paris.
BELLEFON (de MÉRIC de), ancien magistrat, 3, rue de l'Hôtel-de-Ville, à Montauban.
BÉON (le comte de), 16, avenue Kléber, à Paris.
BESSOU (l'abbé), chanoine honoraire, curé-doyen de Lubersac (Corrèze).
BEYNIÉ (Jean-Baptiste), photographe, à Brive.
BIAL (Paul), O *, ancien commandant d'artillerie, 8, rue Taupin, à Toulouse.
BILLOT (le général), G C *, sénateur, Ministre de la Guerre, 28, avenue du Trocadéro, à Paris.
BLANC (Antoine), juge de paix, à Ayen.
BLANC-CHAMBON, négociant, rue Carnot, à Brive.
BONNAY (Louis), architecte, place Champanatier, à Brive.
BORIE (Eugène), *, lieutenant-colonel territorial, chargé du service des étapes, à Brive.
BOSREDON (Alexandre de), *, ancien sénateur, au château de la Fauconnie, par Terrasson (Dordogne).
BOSREDON (Jean-Baptiste), rue de l'Hôtel-de-Ville, à Brive.
BOSREDON (Philippe de), C *, ancien conseiller d'Etat, rue Verte, à Montretout, par Saint-Cloud (Seine-et-Oise).

- BOUDY (Noël), élève de l'École des Beaux-Arts, boulevard du Salan, à Brive.
- BOURNEIX (l'abbé), curé de Nonards, par Beaulieu.
- BRETON (l'abbé Germain), chanoine honoraire, Supérieur du Petit-Séminaire, à Brive.
- BRETTES (le comte Joseph de), A , explorateur-géographe, chargé de missions par le gouvernement français, château du Puy, par Thenon (Dordogne).
- BREUIL (Victor), liquoriste, à Brive.
- BRUGEILLES (Fernand), inspecteur principal des chemins de fer du Midi, chef du contentieux, 30, rue Leberthon, à Bordeaux.
- BRUGÈRE (Eugène), à Saint-Ybard, par Uzerche (Corr.)
- CARS (le duc des), 75, rue de Grenelle, à Paris, et château de Sourches, par Cernay-Champagné (Sarthe).
- CHABAU (l'abbé), chanoine, à Saint-Flour (Cantal).
- CHABRERIE (Louis), I P , Principal du collège de Treignac (Corrèze).
- CHADOURNE (Léon), avoué-licencié, à Brive.
- CHALUP (le vicomte Robert de), au château Darricaud, par Landiras (Gironde).
- CHAMAILLARD (Auguste de), propriétaire, à Brive.
- CHAMPEVAL (Jean-Baptiste), avocat, à Figeac (Lot).
- CHAUVERON (Audoin de), président du Tribunal de 1^{re} instance, à Louviers (Eure).
- CHEYNIER, ancien inspecteur du service des Postes et des Télégraphes, à Sainte-Féréole (Corrèze).
- CHIROUX, vérificateur des poids et mesures, à Ussel (Corrèze).
- CLAPIER (Henri), A , architecte, à Brive.
- CLÉDAT (Gaston de), commandant au 95^{me} territorial, à Brive.
- CLÉMENT-SIMON (Gustave), , ancien procureur-général, au château de Bach, commune de Naves, par Tulle.
- CLOCHARD, ébéniste, à Brive.
- CORBIER (Luc de), conservateur des hypothèques, à Vitry-le-Français (Marne).

- COSNAC (la marquise Henri de), à Brive.
- COSNAC (la comtesse Jules de), au château du Pin, par Salon-la-Tour (Corrèze), et 37, rue Vaneau, à Paris.
- COSNAC (l'abbé Médéric de), chanoine honoraire de Mohilew, chanoine à Tulle.
- COSNAC (le comte Paul de), au château de Fryac, par Meyssac.
- COULIÉ, notaire et maire, au Soulier-de-Chasteaux, par Larche.
- DECOUX-LAGOUTTE (Édouard), A ☙, ancien magistrat, 12, rue Bourdeilles, à Périgueux.
- DELISLE (Léopold), O ✱, directeur de la Bibliothèque nationale, rue Richelieu, à Paris.
- DELOCHE (Maximin), C ✱, I P ☙, membre de l'Institut, 5, rue Herschell, à Paris.
- DELPEUCH (l'abbé), A ☙, aumônier au collège de Brive.
- DENOIX (Élie), entrepreneur de menuiserie, à Brive.
- DEVARS (Max), au château de Lascamps, près Brive.
- DRAPEYRON (Ludovic), I P ☙, docteur ès-lettres, directeur de la *Revue de Géographie*, secrétaire-général de la Société de Topographie de Paris, 55, rue Claude-Bernard, à Paris.
- DUBOUSQUET-LABORDERIE (Louis), I P ☙, docteur-médecin, rue des Landis, à Saint-Ouen (Seine).
- DUCOURTIEUX (Paul), A ☙, libraire-éditeur, 7, rue des Arènes, à Limoges.
- DUTHEILLET DE LAMOTHE, à Caramija, par Lubersac, et 10, rue Brichaut, à Schaerbeck, faub. de Bruxelles.
- ESPÉRET (Jean-Baptiste), A ☙, professeur d'histoire au collège de Brive.
- FAGE (René), I P ☙, avocat, 25, boulevard Gambetta, à Limoges.
- FERRIÈRE (Gilbert), à La Geneste, commune de Naves, par Tulle.
- FOURNET, architecte, à Brive.
- GIRODOLLE, docteur-médecin, à Objat (Corrèze).

- GIROU (l'abbé), curé de Hommes, par Savigné (Indre-et-Loire).
- GUIBERT (Louis), A , agent principal de la Compagnie d'Assurances générales, 8, rue Sainte-Catherine, à Limoges.
- GREIL (Louis), A , boulevard Gambetta, à Cahors.
- GUILLOT (Sylvain), entrepreneur, conseiller municipal, rue Charles-de-Lasteyrie, à Brive.
- GUILLOT (Jean-Baptiste), propriétaire, maire de Naves, à La Geneste, commune de Naves, par Tulle.
- GYOUX, docteur en médecine et en chirurgie, 143, rue Fondaudège, à Bordeaux.
- IMBEAULT (Jules), à Brive.
- JOSSE (Gabriel), 20, boulevard Saint-Michel, à Paris, et à Payrac (Lot).
- JOUVENEL (le baron Raoul de), O , ancien Préfet, au château de Castel-Novel, par Varetz (Corrèze), et 35, rue de la Bienfaisance, à Paris.
- JUIN-DEMONTEIL (Gaston), notaire, à Dampniat, par Obazine (Corrèze).
- JULIEN, professeur à la Faculté des sciences de Clermont, Ferrand.
- LABESSE (comte de), au château de Chabrignac, p. Juillac.
- LABORDE (Raymond), licencié ès-lettres, professeur au Lycée Henri IV, à Paris.
- LABROUSSE (Michel), , A , docteur-médecin, sénateur de la Corrèze, membre du Conseil général, 35, avenue Marceau, à Paris.
- LABRUNIE DE LAPRADE (André), au château de Balagé, par les Quatre-Routes (Lot).
- LACHAUD (Édouard), A , docteur-médecin, conseiller municipal, à Brive.
- LACROIX, A , Principal du Collège de Brive.
- LAFARGE (Aimé), notaire, à Lagraulière (Corrèze).
- LAFFONT (Marc), A , docteur-médecin, lauréat de la Faculté de médecine de Paris, 245, rue Saint-Honoré, à Paris.

- LAGANE (Élie), pharmacien, à Brive.
- LALANDE (Philibert), A , Receveur des Hospices, à Brive.
- LALAUZE (Adolphe), aqua-fortiste, 24, quai de Béthune, à Paris.
- LAROBERTIE (Albert), A , Sous-Préfet de Brive.
- LAROCHE (Paul), imprimeur, 43, rue d'Amiens, à Arras.
- LASTEYRIE (le comte Robert de), *, I P , membre de l'Institut, professeur d'archéologie à l'École des Chartes, député de la Corrèze, vice-président du Conseil général de la Corrèze, 10 *bis*, rue du Pré-aux-Clercs, à Paris.
- LASTEYRIE (Charles de), 10 *bis*, rue du Pré-aux-Clercs, à Paris.
- LAVEYX (Alfred), conservateur des hypothèques, à Brioude (Haute-Loire).
- LAVEYX (Gaston), à Laplène, par Meymac (Corrèze).
- LEMAS (Élie), *, I P , inspecteur d'Académie honoraire, avenue du Midi, 27, à Limoges.
- LÉPINAY (Adolphe de), *, ingénieur, 6, passage Sandrié, à Paris.
- LÉPINAY (Gaston de), au château de Moriolle, par Larche.
- LESPINAS (Edmond), avocat, ancien magistrat, rue Saint-Pierre-ès-Liens, à Périgueux.
- LESPINASSE DE PEBEYRE (Charles de), *, I P , ancien Préfet, au château de Pebeyre, par Laroche-Canillac (Corrèze).
- LESTRADE (le marquis E. de), à Rom (Deux-Sèvres).
- LEYGONIE, ingénieur-hydrographe, 3, rue Neuve-de-l'Évêché, à Limoges.
- LEYMARIE, pharmacien, à Tulle.
- L'HERMITTE (Julien), archiviste de la Corrèze, 31, avenue Victor Hugo, à Tulle.
- LIMOGES (Bibliothèque de la ville de) (Haute-Vienne).
- LOBBÉ, A , maire de Beaulieu (Corrèze).
- MALLIARD (Fernand de), docteur en droit, lauréat de l'Institut, 16, avenue de Lamothe-Piquet, à Paris.

- MARBEAU (Eugène), O *, ancien conseiller d'État, 27, rue de Londres, à Paris.
- MARCHE (l'abbé Adolphe), curé d'Allasac (Corrèze).
- MARQUESSAC (le vice-amiral comte Raoul de), G O *, au château de Cieurac, par Souillac (Lot).
- MARSY (le comte de), I P **, directeur de la Société Française d'archéologie, à Compiègne (Oise).
- MARTEL (Édouard-Alfred), A **, membre du Club Alpin Français, 8, rue Ménars, à Paris.
- MAS (Alfred), boulevard des Sœurs, à Brive.
- MASSÉNAT-DÉROCHE (Octave), 132, boulevard Saint-Germain, à Paris.
- MASSÉNAT (Élie), A **, ancien maire, membre de la Société d'Anthropologie, conseiller municipal, à Brive.
- MAYNARD (baron Marc de), au château de Chaussenège, par Cressensac (Lot).
- MAZA (Henri) *, avoué honoraire, 20, rue Joubert, à Paris.
- MAZEAUD (Paul), au château de la Bastille, près Brive.
- MOLINIER (Émile), A **, conservateur-adjoint au Musée du Louvre, 53, quai Bourbon, à Paris.
- MONJAUZE, ancien notaire, faubourg Le Clère, à Brive.
- MOREAU (Frédéric), père, à Fère-en-Tardenois (Aisne).
- MORÉLY (Léopold), docteur-médecin, à Argentat (Corrèze).
- MORTILLET (Gabriel de), *, professeur à l'École d'Anthropologie, à Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise).
- MOURET (Georges), *, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Besançon.
- NINAUD (Victor), négociant, à Saint-Quentin (Aisne).
- NOAILLES (le comte Alexis de), 16, rue Chauveau-Lagarde, à Paris.
- NOUVION (Baptiste), O *, ancien Préfet, à Vars, par Ayen (Corrèze).
- NUSSAC (Louis de Clarix de), à Brive.
- PAU (l'abbé Jules), chanoine honoraire de Tulle et de Saint-Flour, aumônier des Fabriques de la Cascade, près de Bort (Corrèze).

PÉRONNE (Prosper), avocat à la Cour d'appel, 32, rue des Mathurins, à Paris.

PERRIER (Edmond), O *, I P ☛, membre de l'Institut, professeur-administrateur au Muséum, 28, rue Gay-Lussac, à Paris.

POULBRIÈRE (l'abbé), chanoine honoraire, inspecteur de la Société Française d'archéologie, directeur du Petit-Séminaire de Servièrès (Corrèze).

REBIÈRE (Alphonse), *, I P ☛, examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr, 112, boulevard Arago, à Paris, et maison de Loyac, à Tulle.

RIVIÈRE (l'abbé Léonard-Joseph), curé du Lonzac (Corrèze).

ROCHE (Émile), docteur en droit, avoué, 4, boulevard Beaumarchais, à Paris.

ROCHE (Marcel), A ☛, imprimeur, conseiller municipal, à Brive.

ROCHE (Paul), avoué de 1^{re} instance, 10, rue Sainte-Anne, à Paris.

ROQUE (Gustave), banquier, à Brive.

ROUCHAUD-NEMOURS, percepteur, à Brive.

ROUJOU (Anatole), professeur de sciences, à Chamalières, près Clermond-Ferrand.

RUPIN (Ernest), I P ☛, à Brive.

SAINTE-FORTUNADE (comte Albert de LAVAUR de), au château de Sainte-Fortunade (Corrèze).

SAINT-GERMAIN (Louis de), *, Directeur honoraire des Domaines, place Champanatier, à Brive.

SAINT-GERMAIN (Paul de), greffier en chef du Tribunal civil, à Brive.

SALVANDY (le comte Paul de), A ☛, ancien député, 18, rue Cassette, à Paris.

SEGOL (Antony), propriétaire, à Beaulieu.

SEGUIN (Paul), propriétaire, au château d'Ayen (Corrèze).

SELVE DE SARRAN (de), *, banquier, ancien receveur des Finances, à La Ganne, près Ussel (Corrèze).

SIMBILLE (Élie), négociant, à Brive.

- SOULHIÉ (Louis), notaire, à Vayrac (Lot),
SOULIÉ (Gabriel), pharmacien, à Brive.
SOULIÉ (Louis), A , conducteur des ponts et chaussées,
à Argentat (Corrèze).
SOULLIER (l'abbé Martial) secrétaire-général de l'évêché
et chanoine de la cathédrale, à Tulle.
TANDEAU DE MARSAC, notaire, 25, place Dauphine, à
Paris.
TARDIEU (Ambroise), historiographe de l'Auvergne, 2,
rue Bansac, à Clermont-Ferrand.
THALAMY, maître d'hôtel, ancien adjoint, à Brive.
THOMAS-DURIS (René), docteur-médecin, à Eymoutiers
(Haute-Vienne).
TEYSSIER (Charles), avocat, 27, rue Blaise-Reynal, à
Brive.
TEYSSIER, A , ancien juge de paix, notaire, à Pérois,
par Bugeat (Corrèze).
TEYSSIER, , directeur des contributions directes, à
Agen (Lot-et-Garonne).
TIXIER (Jules), A , architecte, 34, boulevard Gambetta,
à Limoges.
TOURNEMIRE (de), enseigne de vaisseau, à bord du
Magenta (Toulon), et au château de Pierrefitte, par
Bort (Corrèze).
TOUMIEUX (Zénon), ancien notaire, ancien maire de
Royère (Creuse).
USSEL (le baron d'), 13, rue d'Angevilliers, à Versailles.
VACHAL (Joseph), ancien député, maire d'Argentat
(Corrèze).
VALAT (Julien), à Souillac (Lot).
VALETTE (Charles), notaire honoraire, à Chamboulive
(Corrèze).
VALON (comtesse de), au château de Saint-Priest, par
Tulle.
VALON (Ludovic de), chef de section du chemin de fer
d'Orléans, à Brive.
VERLHAC (Pierre), imprimeur, à Brive.

VICANT (Ernest), propriétaire, au château d'Enval, près Brive.

VIGNES (Marc), avenue Charles Rivet, à Brive.

MEMBRES CORRESPONDANTS

INSTITUTEURS

MM.

CHAMMARD, instituteur, à Mansac, par Larche (Corrèze)
COLAS (l'abbé Joseph), professeur à l'Institut St-Joseph,
à Périgueux.

DELMOND (P.), instituteur, à Allassac.

LAVIALLE (Ernest), instituteur, à Condat, par Uzerche
(Corrèze).

PRAT (Jules), A , directeur de l'École communale de
dessin, à Brive.

SOULIÉ (Antoine), A , directeur de l'École communale
de dessin, à Tulle.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

ÉCHANGE DE BULLETINS

Alpes-Maritimes

Société des lettres, sciences et arts, à Nice.

Belfort (Territoire de)

Société Belfortaine d'émulation, à Belfort.

Bouches-du-Rhône

Société d'horticulture et de botanique de Marseille, 52 A,
rue Thubaneau.

Charente

Société archéologique et historique de la Charente, à
Angoulême.

Charente-Inférieure

Société des sciences naturelles de la Charente-Inférieure,
à La Rochelle.

Cher

Société des Antiquaires du Centre, à Bourges.

Constantine (Province de)

Académie d'Hippône, à Bône (Algérie).

Corrèze

Société des lettres, sciences et arts, à Tulle.

Côte-d'Or

Commission des Antiquités de la Côte-d'Or, à Dijon.

Creuse

Société des sciences naturelles et archéologiques de la
Creuse, à Guéret.

Dordogne

Société historique et archéologique du Périgord, à Péri-
gueux.

Drôme

Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse, dirigé par M. l'abbé Ulysse Chevalier, à Romans.

Eure

Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure, à Évreux.

Eure-et-Loir

Société archéologique d'Eure-et-Loir, à Chartres.
Société Dunoise, à Châteaudun.

Gard

Société archéologique d'Alais.

Garonne (Haute-)

Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres, à Toulouse.
Société d'histoire naturelle, 28, rue Saint-Rome, à Toulouse.
Société archéologique du Midi de la France, hôtel d'Assezat, à Toulouse.
Société de géographie, rue Lakanal (ancienne Faculté des sciences), à Toulouse.

Gironde

Société archéologique de Bordeaux. Bibliothécaire : 17, rue Rode.

Hérault

Revue des langues romanes (secrétaire : M. Chabaneau),
3, rue de l'Ancien-Courrier, à Montpellier.

Landes

Société de Borda, à Dax.

Loire (Haute-)

Société agricole et scientifique de la Haute-Loire (secrétaire-général : M. Lascombe), au Puy-en-Velay.

Loire-Inférieure

Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure, à Nantes.

Société des sciences naturelles de l'Ouest de la France
(secrétariat-général au Muséum de Nantes¹).

Loiret

Société archéologique et historique de l'Orléanais, à Orléans.

Lot

Société des études littéraires, scientifiques et artistiques
du département du Lot, à Cahors.

Meurthe-et-Moselle

Société de géographie de l'Est, 1 bis, rue de la Prairie,
à Nancy.

Oise

Société Française d'archéologie (*Bulletin Monumental*).
Direction à Compiègne.

Pas-de-Calais

Académie des sciences, lettres et arts d'Arras.

Commission des Antiquités départementales du Pas-de-Calais, à Arras.

Puy-de-Dôme

Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne, à Clermont-Ferrand.

Académie des sciences, belles-lettres et arts, à Clermont-Ferrand.

Société d'émulation d'Auvergne, à Clermont-Ferrand.

Rhône

Société littéraire, historique et archéologique de Lyon.
Bibliothécaire : M. Vachez, 24, rue de la Charité, à Lyon.

Saône (Haute-)

Société d'agriculture, sciences et arts de Vesoul.

Sarthe

Société archéologique du Maine, au Mans.

Savoie (Haute-)

Société Florimontane d'Annecy.

Seine

Société nationale des Antiquaires de France (Palais du Louvre), à Paris.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Palais de l'Institut), à Paris.

Société nationale d'agriculture de France, 18, rue de Bellechasse, à Paris.

Revue de Géographie, 55, rue Claude-Bernard, à Paris.

Annales du Musée Guimet, 30, avenue du Trocadéro, à Paris.

Feuille des jeunes Naturalistes. Directeur : M. Dolfus, 35, rue Pierre-Charron, à Paris.

L'Écho de la Corrèze. Secrétariat-général ; 65, rue Truffaut, à Paris.

Mélusine, recueil de littérature populaire. E. Rolland, libraire, 2, rue des Chantiers, à Paris.

Somme

Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens. Secrétaire perpétuel : 6, rue Gloriette.

Société d'émulation d'Abbeville, 3, rue des Grandes-Écoles.

Tarn-et-Garonne

Société archéologique du Tarn-et-Garonne, à Montauban.

Vienne

Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.

Vienne (Haute-)

Société archéologique et historique du Limousin, à Limoges.

Archives départementales de la Haute-Vienne (bureaux de la Préfecture, à Limoges).

Société botanique du Limousin, 3, place des Carmes, à Limoges.

Société des Amis des sciences et arts, à Rochechouart (Haute-Vienne).

SOCIÉTÉS ÉTRANGÈRES

Angleterre

Société des Antiquaires de Londres : Burlington house Piccadilly. W. London.

Belgique

Société d'archéologie de Bruxelles. Secrétariat général : 11, rue Ravenstein, à Bruxelles.

Bibliothèque des Bollandistes. Directeur : M. Van Ortrov, 14, rue des Ursulines, à Bruxelles.

Revue bénédictine de l'abbaye de Maredsous.

Suède

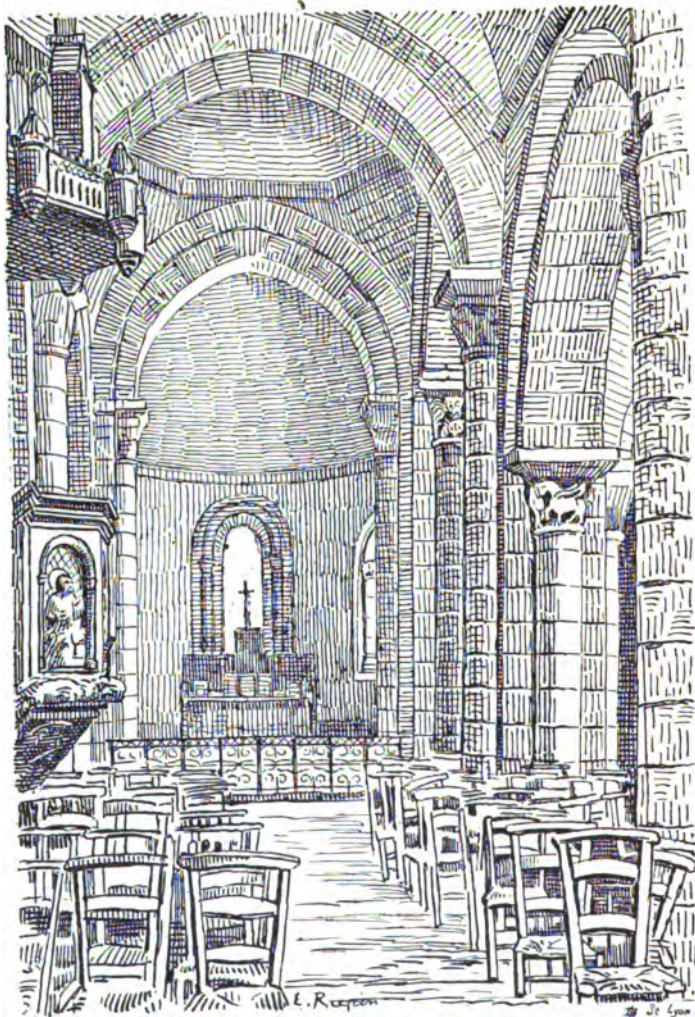
Académie royale des belles-lettres, d'histoire et des antiquités de Stockolm.

NÉCROLOGIE

La Société a eu à regretter la perte, en 1896, de MM. Jules AUVARD, Jean BLANC, juge de paix du canton de Larche, l'abbé BRANDELY, curé de Sornac, membres titulaires (les deux premiers, inscrits depuis la fondation), et de M. FOURNIAL, instituteur-correspondant. Elle prie les familles d'agréer l'expression de ses vifs regrets.

L'ÉGLISE DE BRAGEAC





ÉGLISE DE BRAGEAC (CANTAL),
D'après une photographie de M. Émile MOLINIER.

L'ÉGLISE DE BRAGEAC ⁽¹⁾

(CANTAL)

(Sa Description, son Histoire, son Trésor)

La petite rivière d'Auze prend sa source sur les pentes du Puy-Mary, dans la commune de Falgoux, et dirige son cours de l'Est à l'Ouest. Elle arrose successivement une partie des communes de Saint-Bonnet, d'Anglards-de-Salers et de Salins (2). Un peu au-dessus de cette dernière localité, elle forme une cascade réputée la plus belle de la Haute-Auvergne. M. Deppring la range même au nombre des merveilles naturelles de la France (3). L'eau tombe d'une hauteur de 118 pieds, à une distance de plus de 30 pieds de la base de la roche. A droite de la chute, dans une excavation formant grotte, croupit une source connue sous le nom de *Fontaine des Druides*, aujourd'hui sous l'invocation de saint Martin.

L'Auze continue ensuite son cours dans une gorge des plus accidentées..... Au-dessous du moulin de Chambres, la rivière creuse de plus en plus son lit dans un horizon sauvage et rempli d'épaisses forêts, sépare les cantons de Pléaux et de Mauriac, arrose les communes de Drignac et

(1) Chef-lieu de commune, arrondissement de Mauriac, canton de Pléaux (Cantal) ; à 5 kilomètres de Mauriac, à 11 de Pléaux. 480 habitants.

(2) Au ix^e siècle, Salins était une vicairie : *Vicaria Salensis*. Cf. *Cartulaire de Beaulieu*, chartes LI et CLXXIII.

(3) *Beautés de la nature en France*, t. II, p. 61.

de Brageac, et se jette enfin dans la Dordogne, près de La Ferrière, après un cours de vingt-trois kilomètres (1).

Or, c'est sur la rive gauche de l'Auze, au sommet de ses bords escarpés, que s'élève, presque à pic sur le lit du torrent mugissant, une vieille église romane dont nous voudrions faire la description, en y ajoutant quelques notes historiques.

Brageac, primitivement *Broghat* (2), n'est pas sans quelques relations, même intimes, avec le Limousin. C'est là que, vers 659, vint s'établir, pour fuir les responsabilités de sa charge et y pratiquer la vie érémitique, saint Til, disciple de saint Éloi, second abbé de Solignac. Mais il n'y resta pas longtemps seul ; de nouveaux et nombreux disciples étant venus se mettre sous sa conduite, il les forma en communauté ; puis, un beau jour, il reprit le chemin de Solignac, où il mourut en 702. Saint Til est le véritable fondateur de Brageac (3).

De plus, c'est sur les bords de l'Auze, non loin de son confluent avec la Dordogne, à Dounis-Soutro (aujourd'hui le Pestre, village de Tourniac), que saint Étienne d'Obazine fonda, en 1143, un monastère, à la tête duquel il plaça un de ses religieux, Bégon de Scorailles, dont le château d'origine était situé non loin de l'Auze, au-dessus de Brageac. Mais celui-ci trouvant que le nouveau monastère était mal situé, le transféra, deux ans plus tard, sur la rive gauche de la Dordogne, en un lieu plus agréable et plus fertile qui fut nommé *Vallis-læta*, Valette. Bégon était fils de Raoul d'Escorailles, qui assista à la première croisade et dota richement l'abbaye de Valette ; elle reçut encore des dons considérables des seigneurs voisins de Miremont et d'autres seigneurs d'Auvergne et du Limousin (4). Ainsi, après les Druides, les moines du moyen-âge

(1) *Dictionnaire statistique du Cantal*, I, 229.

(2) Brageac viendrait, d'après certains, de *Broga*, champs, terres. Ses prés sont médiocres, mais ses terres sont fertiles.

(3) Voir sa vie dans ce *Bulletin*, t. IX, p. 577.

(4) *Gallia Christiana*, t. II, p. 682, édition de 1780.

affectionnèrent les rives escarpées et mystérieuses de la rivière d'Auze. Le Limousin a donné des moines aux bords de l'Auze ; les bords de l'Auze en ont donné au Limousin ; c'est ce qui justifie la place de cette étude dans le *Bulletin* de Brive et lui donnera peut être quelque intérêt pour un certain nombre de ses lecteurs.

I

Après Notre-Dame-des-Miracles, à Mauriac (1), Notre-Dame-de-Saint-Thibaud de Brageac est, sans contredit, l'église romane la plus pure, la plus intéressante, la mieux conservée de cet arrondissement, si riche pourtant en monuments de ce genre. Aussi est-elle placée depuis longtemps au rang des monuments historiques.

Le premier oratoire bâti à Brageac, à l'époque de la fondation du monastère de moines par saint Til, fut détruit cinquante ans plus tard par les Sarrasins qui envahirent le pays et le couvrirent de ruines (732). Ce ne fut qu'après cinq siècles de désolation et d'abandon que fut élevée l'église actuelle. Les caractères de son architecture fixent la date de sa construction vers le milieu du ^{xii}^e siècle, peu après la fondation, en 1100, d'un monastère de filles de l'ordre de saint Benoît, par les frères Guy et Raoul d'Escorailles, chevaliers de la première croisade, qui rapportèrent d'Orient les chefs de saint Côme et de saint Damien, vénérés encore aujourd'hui dans l'église de Brageac. Jusqu'à la Révolution, elle a servi, à la fois, d'église paroissiale et d'église abbatiale.

Le titre de Notre-Dame-de-Saint-Thibaud, que cette église a toujours porté, ferait soupçonner qu'elle ne fut consacrée qu'un siècle au moins après avoir été terminée. En effet, saint Thibaud, abbé de Vaux-de-Cernay, diocèse de Versailles, se fit remarquer par sa grande dévotion

(1) Voir sa description dans le *Bulletin*, 1^{re} livr. de 1895, p. 39.

envers la Mère de Dieu. « Après saint Bernard, dit un auteur, jamais personne n'a plus aimé Marie que Thibaud ». Or, il mourut en 1247 et c'est quatorze ans plus tard que son corps fut levé de terre. Ce n'est donc qu'après cette époque, dans la seconde moitié du ^{xiii}^e siècle, que le titre de Notre-Dame de-Saint-Thibaud a pu être donné à l'église de Brageac.

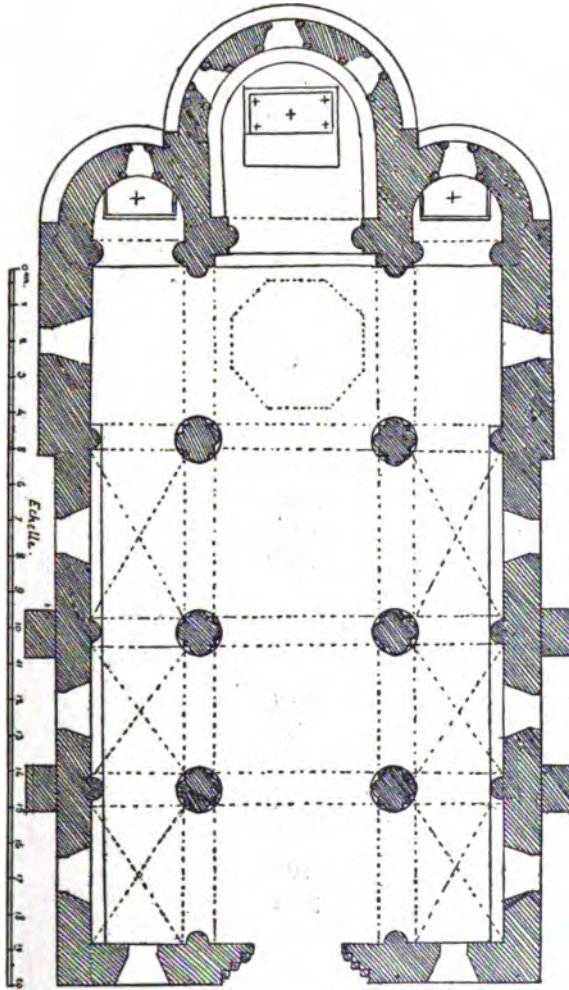
Au ^{xii}^e siècle, la maison d'Escorailles était très puissante. Un de ses membres, Matfred de Scorailles, était doyen du monastère Saint-Pierre de Mauriac (1151-1174). Un frère de Matfred, Géraud, était abbé de Tulle (1153-1188). Ces deux frères firent construire, au moins en grande partie, le premier, l'église du doyenné de Mauriac, aujourd'hui détruite, et probablement aussi l'église paroissiale, qui est de la même époque ; le second, l'église abbatiale de Tulle. Mérimée (1) a constaté la ressemblance frappante qui existait entre la cathédrale de Tulle (ancienne abbatiale) et l'église du monastère de Mauriac. M. Delalo (2) en a conclu, avec beaucoup de vraisemblance, que les deux frères de Scorailles avaient employé les mêmes ouvriers. Or, comme ce furent aussi les seigneurs de Scorailles qui bâtirent Brageac vers le milieu du ^{xiii}^e siècle, ainsi que nous l'avons vu plus haut, on peut présumer que la même compagnie de *logeurs du bon Dieu* travailla, presque simultanément, à l'église de Notre-Dame-des-Miracles et à celle de Brageac ; c'est le même plan, quoique réduit, la même ornementation, presque le même coup de ciseau. Nous donnerions cependant la priorité à l'église de Brageac.

Cet édifice se compose de trois nefs, d'un transept et de trois absides semi-circulaires. Il mesure, dans son état actuel, 24 mètres de long et 12^m 15 de large. Le transept n'a, en longueur, que la largeur même de l'église, en sorte que les bras de la croix ne dépassent pas les bas-côtés.

(1) *Notes d'un voyage en Auvergne et dans le Limousin*, p. 130.

(2) *Dictionnaire du Cantal*, t. IV, p. 233.

Les nefs se divisent en trois travées d'inégales dimensions.
La première travée, après le transept, mesure 4^m 35 d'ou-



PLAN DE L'ÉGLISE DE BRAGEAC (CANTAL)

verture ; la seconde en descendant, 3^m 55, et la dernière, 3^m 43. Avant la restauration générale exécutée, aux frais du gouvernement, en 1863 et les années suivantes, il y

avait une quatrième travée qui fut alors supprimée, l'église étant plus que suffisamment grande pour la population de la paroisse.

Cette différence dans la largeur des travées nous semble avoir été intentionnelle dans l'esprit de l'architecte qui a tracé le plan de l'église, car elle est trop régulière, allant toujours en décroissant vers la porte, pour être simplement l'effet du hasard ou de la maladresse. Mais dans quel but aurait-elle été ainsi voulue ? Nous ne sommes pas dans le secret de tous les principes d'après lesquels les artistes francs-maçons (dans le bon sens, dans le sens du moyen-âge,) traçaient le plan de leurs admirables édifices ; néanmoins on peut trouver ici, ce me semble, une raison très acceptable de ces inégalités.

Les entre-colonnements, plus resserrés au fond de l'église, plus écartés vers le sanctuaire, forment une perspective qui donne aux fidèles placés dans la nef l'illusion de voir l'autel plus rapproché d'eux. Au contraire, le spectateur qui se place dans le sanctuaire croit voir le bas de l'église plus long qu'il n'est en réalité. C'est d'après ce principe que, parfois, dans les grandes nefs gothiques, les murs se rapprochent en montant vers les voûtes et donnent à celles-ci l'apparence d'une élévation plus grande que celle qu'elles ont réellement. En tout cas, nous trouvons ici un argument contre la pratique moderne de la symétrie et de la régularité à outrance.

— Mais, dira-t-on peut-être, si ces édifices que vous nous vantez étaient construits sur un plan parfaitement régulier, n'en seraient-ils pas plus beaux ?

— Nous ne le pensons pas, et nous ne voulons donner de notre manière de voir qu'une preuve expérimentale. Que celui qui aura visité et examiné tant soit peu une ancienne église, celle de Brageac par exemple, aille voir ensuite une église récente du même style bâtie selon toutes les règles de la plus exacte symétrie, par exemple celle d'Arpajon, près Aurillac, construite à peu près sur le même plan que l'église de Brageac, et il nous dira l'énorme

différence qu'il aura trouvée entre l'une et l'autre, pour le coup d'œil et l'impression produite. C'est une constatation que chacun peut faire.

Les bras de la croix, avons-nous dit, ne dépassent pas les murs extérieurs des basses nefs ; le transept n'est accusé, à l'intérieur et à l'extérieur, que par l'élévation de la voûte qui se maintient à la hauteur de celles de la nef et du chœur. Les trois nefs sont séparées par deux rangs de piliers carrés avec des colonnes engagées sur chaque face. Celles qui donnent sur la nef médiane ont une hauteur de 6^m 35, tandis que celles des basses nefs et des entre-colonnements n'ont que 3^m 37. Les arcs-doubleaux de la nef, du transept et du chœur ont une élévation moyenne de 7^m 30 ; ceux des travées, à cause de la différence d'ouverture des arcs, varient entre 5^m 17 et 6^m 20.

Au centre de la croix s'élève une coupole, surmontée d'une tour carrée qui sert de clocher. On y accède par un étroit escalier ménagé dans l'épaisseur du mur. La porte de cet escalier est placée à 6 mètres au-dessus du sol et on n'y arrivait, dans la première moitié de ce siècle, qu'au moyen d'une échelle. Cette disposition pourrait faire soupçonner que le clocher était autrefois fortifié, comme l'était celui de Pléaux, comme l'est encore celui de Royat en Basse-Auvergne, et qu'il servait de refuge en cas de surprise. Les ouvertures excessivement étroites qu'on y voyait avant la restauration confirmeraient cette manière de voir.

Cette disposition ne rendait pas inaccessible, comme on pourrait le croire, l'accès du clocher. Dans un document que l'on trouvera plus bas, il est dit que l'ancien *jubé des religieuses* était situé près du clocher. Ce mot désigne sans aucun doute la tribune d'où les religieuses suivaient l'office divin. Cette tribune, près du clocher, ne pouvait qu'être placée dans le croisillon du Midi, car c'est de ce côté que se trouvait le monastère. Or, c'est précisément dans l'angle Sud-Est de ce croisillon que s'ouvre la porte de l'escalier, en sorte qu'on y accédait facilement par cette

tribune elle-même. Qu'on n'objecte pas qu'elle était comprise dans la clôture et interdite par conséquent au sonneur ou sacristain. A l'époque où l'église fut construite, les religieuses bénédictines étaient moins sévèrement cloîtrées qu'elles l'ont été depuis le Concile de Trente et surtout depuis saint Pie V. D'ailleurs, la sonnerie pouvait facilement se faire sans monter à la tour, les cordes des trois cloches descendant jusque dans l'intérieur de l'église, comme je l'ai constaté moi-même avant que se fît la restauration. A cette époque, la porte de l'escalier a été changée : au lieu de donner dans l'église, elle s'ouvre aujourd'hui dans la sacristie qui fut construite alors contre le pignon du transept, et l'on y accède commodément par un escalier ordinaire. Mais revenons à l'église.

Les voûtes de la nef centrale, du transept et du chœur sont en berceau ; celles des bas-côtés sont à arêtes. Le cintre des grands arcs est légèrement brisé par un motif de solidité. Avant la reconstruction, l'église était voûtée en pierre moins la grande nef. Aujourd'hui, le chœur et le transept sont seuls voûtés ainsi ; la coupole et les voûtes des trois nefs sont construites en brique.

La sculpture a été largement prodiguée dans l'église de Brageac, et c'est ce qui surtout en fait l'intérêt ; elle orne mentement richement les bases et les chapiteaux ; mais on y remarque facilement deux ciseaux inégalement habiles. Les bases des colonnes sont bien mieux traitées que les chapiteaux. C'est aussi pour l'extérieur que les meilleurs ouvriers avaient été réservés, comme on l'observe, en Auvergne du moins, dans la plupart des églises de cette époque, notamment dans celle de Mauriac.

Autrefois le sol de l'église, exhaussé par suite de nombreuses sépultures qui y ont été faites durant six siècles, dépassait d'au moins 0^m 50 c. le niveau primitif et cachait par conséquent presque toutes les bases, ce qui du reste les a préservées de dégradation, en sorte qu'elles sont demeurées à peu près intactes. Plus riches que les chapiteaux, elles se composent de deux tores ou boudins, entre

lesquels se voient des rinceaux, des entrelacs, de larges feuilles épanouies, des roses, des serpents et autres reptiles. Il en est de parfaitement traitées. L'une d'elles offre



une ornementation inusitée : elle est formée de quatre arcatures plein cintre d'où sortent quatre têtes humaines.

Les chapiteaux des absides, du transept et quelques autres de la nef sont aussi curieusement sculptés et historiés. L'un est orné de pampres ; un autre d'entrelacs



multiples combinés de manière à former, aux deux angles saillants, un rudiment de figure humaine. Sur un troisième, un personnage à genoux tire la langue de deux animaux dont il est flanqué ; c'est sans doute David étouffant l'ours et le lion que l'artiste a voulu représenter. Ce sujet est aussi traité, mais bien plus savamment, sur un

des chapiteaux extérieurs de l'église d'Ydes (canton de Saignes). Les griffons abondent : on les voit représentés



plusieurs fois, tantôt affrontés, tantôt buvant dans un calice placé au milieu d'eux. On sait que ce dernier sujet,

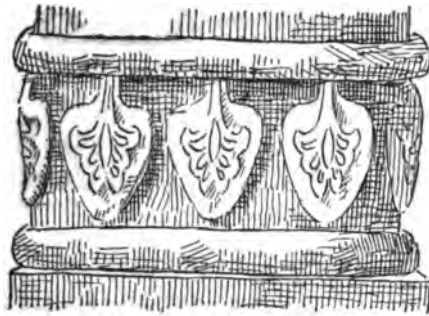


souvent reproduit dans les églises romanes, symbolise l'Eucharistie. On remarque aussi des lions, des colombes,

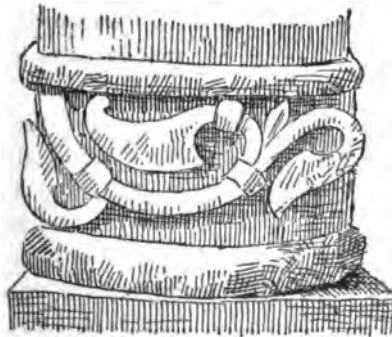


deux aigles enlevant chacun un mouton, deux cerfs brou-
tant une vigne, des personnages humains accroupis, un

guerrier revêtu de la cotte de maille et tenant un bouclier ovale pointu par le bas, etc.... Tous ces sujets sont empruntés à l'Écriture, au fabuliste latin, au symbolisme chrétien et surtout à la fantaisie individuelle de l'artiste. Les architectes chargés de construire aujourd'hui des églises dans le style roman, trouveraient là une mine féconde et sûre où ils feraient bien de puiser. Deux tailloirs sont ornés de damiers.



Les deux travées inférieures n'ont plus de sculptures aux chapiteaux, sauf un petit nombre sur lesquels on voit quelques larges feuilles d'eau à peine indiquées ; mais les



bases continuent à être ornées de belles sculptures, au moins le long des murs des basses nefs. Parmi les dessins que nous donnons, l'une de ces bases représente une frise

de feuilles fantaisistes, l'autre une sorte de rinceau, la troisième une tête monstrueuse de la bouche de laquelle sortent des tiges feuillées et fleuronées.



Les pignons du transept sont percés de deux rosaces dont l'une est ornée, à l'intérieur, d'un simple tore, l'autre d'un large damier très décoratif. Les trois fenêtres de l'abside centrale et les deux des absidioles sont aussi décorées, à l'intérieur, de colonnettes à chapiteaux historiés.

Le maître-autel est bâti en maçonnerie et recouvert d'une large pierre de taille qui n'a d'autre ornementation qu'un épais tailloir en biseau sur ses bords. Cette pierre n'est pas consacrée ; elle est creusée dans le milieu pour recevoir la pierre d'autel.

Nous avons signalé plus haut une irrégularité dans la construction de cette église, à savoir l'inégalité de largeur des travées. Il en est une autre bien frappante. Le chœur et le chevet ne sont pas dans l'axe de la nef, mais inclinent sensiblement au Nord. Cette déviation du sanctuaire se remarque assez fréquemment dans les églises romanes (1) et celles de la période ogivale. Faut-il voir dans cette nouvelle irrégularité une défectuosité de construction, ou une disposition voulue chez les artistes du

(1) Dans l'église de Beaulieu (Corrèze) la déviation de l'axe se fait aussi remarquer, mais elle se trouve du côté du Midi.

moyen-âge ? Est-ce un vice dans le plan ou une disposition symbolique ? Voici sur cette question le sentiment de quelques auteurs : les uns sont pour, les autres contre le symbolisme. Parmi ces derniers, nous ne citerons qu'un seul archéologue, mais dont l'autorité est considérable, M. Viollet-le-Duc. Nous résumons son texte :

« A la fin du XII^e et au commencement du XIII^e siècles, presque toutes les églises françaises et surtout les abbatiales et les cathédrales présentaient une déviation dans leur axe, à la réunion du chœur avec les transepts, soit vers le Nord, soit vers le Midi. Durand de Mende, qui applique à chaque partie de l'église un sens symbolique, n'en dit pas mot. Les archéologues modernes ont voulu voir, dans cette inclinaison, une représentation mystique de l'inclinaison de la tête du Christ sur la croix, soit une orientation particulière de l'abside vers le Levant et de la porte vers le couchant. Ces opinions ne sont basées sur aucun texte, et invraisemblables, car, dans l'une ou l'autre hypothèse, l'inclinaison serait toujours dirigée du même côté, ce qui n'est pas ».

M. Viollet-le-Duc donne ensuite son hypothèse à lui ; et voici son explication :

« On ne rebâtissait pas une église d'un seul jet, mais d'abord le chœur, puis la nef, ou réciproquement. En attendant, la partie ancienne était murée pour servir au culte ; ou bien on se servait des fondations anciennes pour économiser. Ces deux opérations successives présentaient des difficultés, surtout alors où l'on n'avait pas l'usage de nos instruments perfectionnés, où l'équerre d'arpenteur lui-même n'était pas connu. Les cathédrales et abbatiales étaient alors entourées de beaucoup de bâtiments accessoires, cloîtres, trésors, sacristies que les moines conservaient debout aussi longtemps que possible. Le maître de l'œuvre, en plantant un chœur avec l'idée de le raccorder plus tard à une nef existante, ne pouvait se mettre en communication immédiate avec cette seconde

partie. Il devait fermer hermétiquement la portion conservée de l'édifice et planter son abside au moyen de lignes d'emprunt qu'il lui fallait prendre au milieu d'une masse compacte de bâtiments. Ces déviations proviennent donc d'erreurs inévitables alors » (1).

L'explication donnée par l'éminent architecte n'est rien moins que concluante. Elle ne peut s'appliquer qu'aux grandes églises cathédrales et abbatiales, qu'on mettait des siècles à construire et dont les travaux étaient souvent forcément interrompus ; mais non aux petites églises de campagne dont rien ne gênait la construction et qui étaient bâties d'un seul jet. Que Durand n'ait pas précisé ce détail du symbolisme de nos églises, ce n'est là qu'une preuve négative qui n'infirme en rien les raisons que nous donnerons plus loin d'après d'autres auteurs. D'ailleurs l'évêque de Mende semble plutôt favoriser l'opinion contraire. Il nous dit lui-même, comme nous allons le voir, que l'église représente un *corps humain* ; d'un autre côté elle est en forme de *croix*. Ce corps humain est donc celui de J.-C. sur la croix. De là il suit, comme conséquence rigoureuse, que l'inclinaison du chevet ne peut avoir d'autre raison d'être que de représenter l'inclinaison de la tête du Sauveur. On sait du reste que Viollet-le-Duc est opposé, en général, au sens symbolique des productions du moyen-âge dont il s'applique principalement à faire ressortir l'admirable beauté et les motifs éminemment rationnels de toutes leurs parties, ce qui n'en exclut pas le sens symbolique.

Voici maintenant quelques citations d'auteurs qui tiennent pour cette dernière interprétation :

« Au XII^e siècle, on vit apparaître assez souvent, dans le plan et l'orientation des églises, une singularité digne de remarque, qui consiste dans une légère inflexion au Nord-Est de l'axe du chœur par rapport à celui de la nef. On

(1) *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. II, au mot CHŒUR.

attribue généralement cette disposition si singulière à l'esprit de symbolisme des artistes qui voulaient par là figurer l'inflexion du côté droit, ou du bon larron, de la tête du Christ au moment de sa mort. Nous ne pensons pas qu'il faille y voir, comme quelques-uns, le simple redressement d'une erreur primitive d'orientation. Quoi qu'il en soit, cette bizarre déviation de l'axe principal a été également observée dans les siècles suivants. On voit cette inflexion tourner quelquefois au Sud-Est, comme à Saint-Germain-des-Prés, à Paris, ce qui dérange un peu l'explication que nous venons de donner. Quelquefois aussi c'est dans le corps même de la nef que s'accroît l'inflexion, comme pour reproduire la position du Christ sur la croix, ainsi qu'on peut l'observer dans quelques églises, notamment à Saint-Jean, de Lyon » (1).

« Quelques écrivains, poussés sans doute par un esprit de contradiction, ont nié le symbolisme de la déviation du chevet dans les églises du moyen-âge, en l'attribuant à la maladresse des ouvriers ou à l'imperfection des procédés géométriques dont les architectes disposaient à cette époque. Il est évident, pour quiconque a visité les magnifiques cathédrales de la France, de la Belgique, de l'Angleterre et de l'Allemagne, que cette curieuse modification se retrouve dans les constructions les plus irréprochables et les plus savantes. L'inclinaison vers le Nord (car, suivant la tradition, Jésus expira la tête penchée à droite), n'est pas un fait rare, et par conséquent accidentel et sans importance. La plupart des cathédrales nous la montrent, et ces monuments sont précisément ceux qui sont regardés par les archéologues comme les chefs-d'œuvre de l'art ogival. Comment pourrait-on nous faire admettre que cette disposition n'est qu'un défaut dans la distribution des diverses parties du plan géométral, quand, bien loin d'apparaître accidentellement, elle force tous les détails à se coordonner avec elle ? Ces paroles de l'Évangéliste

(1) Peyré : *Manuel d'architecture religieuse*, Lyon, 1859, p. 89.

saint Jean : « Et ayant incliné la tête, il expira », ont donc été traduites pieusement par les artistes intimement pénétrés du génie chrétien.

» Une autre preuve de la justesse de cette interprétation se tire du nom même de la partie supérieure de l'église. Le mot *chevet* a été conservé chez nous pour désigner la partie de l'édifice sacré qui ferme le chœur à l'Orient : pourquoi ce nom, dérivé du latin *caput*, tête, s'applique-t-il précisément à cette portion de nos temples qui correspond au sommet de la croix où reposa la tête du Christ crucifié, si non parce qu'ici la pensée symbolique domine, absorbe toute autre pensée et reproduit exactement la position matérielle, non de la croix, mais du corps de l'Homme-Dieu sur la croix » (1).

« Que l'on doive transporter aux églises, dit un autre auteur, le symbolisme traditionnel de la croix, le moyen-âge l'enseigne par les livres et les monuments eux-mêmes : « *Dispositionem ecclesie materialis, dit Durand de Mende, modum humani corporis tenet ; cancellus namque sive locus ubi altare est, caput representat ; et crux ex utraque parte, brachia et manus ; reliqua pars ab occidente, quidquid corpori superesse videtur* » (2). Ce corps est certainement dans la plupart des églises, celui de J.-C. L'architecte, pour ne laisser aucun doute à cet égard, n'a pas craint de faire dévier l'axe du chœur par rapport à celui de la nef, rappelant ainsi cette parole de l'Évangile sur le Sauveur : « Ayant incliné la tête, il rendit l'âme » (3)..... Les archéologues veulent même que les chapelles rayonnantes de l'abside soient l'image de la couronne d'épines qui ceignit la tête du Christ, ou du nimbe dont l'iconographie le décore. Mais le silence des écrivains nous recommande la réserve sur ce point. Il est possible encore qu'en certaines églises on ait voulu substituer le corps d'un saint à

(1) Bourrassé : *Archéologie chrétienne*. Neuvième édition. Tours, p. 314.

(2) *Rationale divinarum officiorum*.

(3) Godard, *Cours d'architecture sacrée*, p. 389-390.

celui de J.-C. L'axe torturé de l'église de Saint-Savin, par exemple, rappellerait le supplice de la roue enduré par le martyr ».

Un auteur de poids, le savant historien et archéologue Lecoq de la Marche, adopte cette explication :

« La forme même de l'édifice, dit-il en parlant des églises, me touche et m'instruit. Les trois étages, les trois nefs me parlent de la Très Sainte Trinité. Le chevet parfois incliné légèrement vers la droite, comme la tête du Sauveur sur la croix, me rappelle cette grande scène du Calvaire, qui doit être toujours présente à la mémoire des fidèles. L'église entière reproduit l'image de la croix ». Et plus loin : « Le symbolisme de l'architecture du moyen-âge n'est pas une invention ; il existe réellement et l'on peut trouver plus d'une de ses règles formulées dans les auteurs du temps, par exemple dans Guillaume Durand. Peut-être fut-il poussé quelquefois trop loin : la subtilité est toujours l'écueil du symbolisme. Peut-être aussi quelques interpréteurs ont-ils exagéré à leur tour..... Néanmoins, le principe du symbolisme, son application, sa grandeur, son utilité, sont des faits incontestables » (1).

Appliquant ce principe, l'éminent auteur prouve ensuite que l'idée mère de l'architecture française, la surélévation de la voûte, renferme une aspiration vers le ciel, et n'est pas seulement provoquée par la nécessité d'aller chercher de la lumière et de l'air, comme l'avait prétendu Viollet-le-Duc.

A son tour M. l'abbé Poulbrière, l'infatigable hagiographe de la Corrèze, dit en parlant de l'église de Meymac : « Ce qui frappe le plus dans ce sanctuaire c'est son inclination du côté du Midi. Moins apparente à Beaulieu, où je l'ai signalée, la déviation ici prend un caractère accusé et violent, contre lequel sont obligés de réagir le croisillon et l'abside du Nord. Elle entraîne d'emblée l'absidiole du Sud et dessine jusque dans les jours de l'abside centrale, vus sous leurs arcs extérieurs, un mouvement tournant

(1) *Le treizième siècle artistique*. Lille, 1889, p. 47-48.

qu'il est vraiment curieux de constater. On m'a blâmé d'attribuer à cette déviation un caractère symbolique, mais quand je la vois dans tant d'églises, non seulement de France mais d'Europe, toujours du même côté suivant les régions, et faite même dans de minuscules édifices qu'on a bâtis sûrement d'un seul jet, je ne puis me défendre d'y assigner ce caractère, d'autant qu'il semble à d'autres comme à moi des plus naturels et des plus simples, du moment que les églises ont la forme de croix » (1).

La raison donnée par M. Poulbrière, à savoir que l'inclinaison du chœur à droite ou à gauche d'une manière constante selon les pays (au Nord en Auvergne, au Midi dans le Limousin), est très forte à notre avis. Ajoutée aux autres déjà données, elle démontre que l'inclinaison est intentionnelle et par conséquent mystique.

Si nous passons maintenant à l'extérieur de l'église, nous ne trouverons de digne d'attention que le chevet dont les cinq fenêtres sont ornées, comme à l'intérieur, de colonnettes à bases et chapiteaux historiés. Toutes les bases sans exception sont ornées de feuillages ou d'entrelacs d'un dessin élégant, varié et bien traité. Sur les chapiteaux, on remarque alternativement des végétaux et des animaux ; sur un seul on voit un être humain accroupi.

La fenêtre centrale est notablement plus grande que les autres et les sujets de ses colonnettes sont exécutés avec beaucoup d'art et de délicatesse. On reconnaît facilement que l'artiste a déployé là toute son habileté et tous ses soins. Malheureusement l'un des chapiteaux a été endommagé lors de la pose du vitrail du Bon Pasteur, la seule verrière, récente du reste et absolument dépourvue de mérite, qui se voit dans l'église.

Sous le toit, court une corniche à modillons, mais aucun d'eux n'a été sculpté. Les pierres d'appareil portent toutes

(1) *Dictionnaire des Paroisses du diocèse de Tulle*. T. II, en préparation, Meymac.

une marque identique : c'est une sorte de ∇ dont les branches se terminent en volutes.

La porte, qui date de la dernière restauration, est absolument sans proportions et sans caractère, bien qu'on ait cherché à lui donner une forme romane en la flanquant de colonnettes. Au-dessus de la porte on a placé un ancien écusson représentant les armes d'une des quatre abbesses de Villemontée qui ont successivement gouverné le monastère de 1622 à 1756. C'est un *lion passant, surmonté d'une crosse en chef*. Cet écusson était antérieurement à cette même place, mais la porte qu'il couronnait n'était déjà plus la porte primitive de la vieille et vénérable église abbatiale.

II

Après cette description, trop détaillée peut-être, de l'église de Brageac, qu'il nous soit permis de jeter un regard rétrospectif sur quelques particularités de son histoire, que nous avons pu rencontrer dans nos recherches, et qui nous feront connaître son état et ses richesses dans les temps qui ont précédé la dernière restauration dont nous avons souvent parlé. Malheureusement nous n'avons pu rien découvrir de précis antérieurement au *xvii^e* siècle. Nous ne dirons rien ici du monastère, de ses abbesses, de ses religieuses, nous proposant d'en faire plus tard l'objet d'une étude spéciale. Nous nous en tiendrons donc exclusivement à ce qui concerne le monument et la paroisse.

Pillée successivement par les Gascons au *xii^e* siècle, les Anglais au *xv^e* siècle et les protestants au *xvi^e* siècle, minée de plus par le temps, l'église de Brageac avait grandement besoin de réparation au commencement du *xvii^e* siècle. Voici l'acte de sommation faite, à ce sujet, aux habitants, par la dame abbesse :

« Aujourd'hui, dimanche, 17 juin 1607, au lieu de Bra-

geac et devant l'église paroissiale dudit lieu, yssue de la messe Monsieur S^t Sébastien (1) dite et célébrée, par devant moy, notaire royal et témoins bas-nommés, s'est présentée en personne Dame Catherine d'Escorailhe, dame temporelle dudit Brageac.... laquelle a dit que une partie de ladite église, clocher et chapelles d'icelle, va presque en ruine, et à cause de ce on n'a moyen presque d'y faire service divin lors du mauvais temps, et en danger s'en suive malheur et escandale.... Et partant ladite Dame somme les habitants de vouloir ayder à raccommoder ce qui sera nécessaire.... offrant la dite dame de bailler et frayer de sa part pour faire la susdite réparation. Aultrement a protesté du dépérissement de ladite église, et de tous dépens, dommaiges et intérêts. Après ce que, ladite dame a fait faire proclamation au curé (2) et habitants (Suivent les noms des principaux :) honorables M^{res} Jean Veyret, François Ribier, Jacques Veyret, etc., etc....

» Lesquels habitants ont fait répondre que la réparation soit faite, offrant d'y fournir et faire ce nécessaire....

» Fait en présence d'Antoine Langlade, curé du lieu d'Aly et Léonard et Estienne Duvielh, père et fils, de Pleaux.

» C. DESCORAILLE.

» DE LACHAZE, n. roy. » (3).

Un procès-verbal de visite de Joachim d'Estaing, évêque de Clermont (4), daté du 26 octobre 1622, nous fait connaître en détail l'état de l'église à cette époque. Nous le donnons presque en entier, à cause de l'intérêt qu'il présente :

(1) Saint Fabien et saint Sébastien sont patrons secondaires du lieu, et l'église possède de leurs reliques insignes. Leur fête se célèbre le 20 janvier et c'est à ce jour qu'est fixée, aujourd'hui, la fête de l'Adoration perpétuelle pour la paroisse. La messe de saint Sébastien au 17 juin ne s'explique que par quelque fondation de la confrérie du saint ou de la dévotion privée, d'autant que ce jour est libre au calendrier romain.

(2) Le curé était Bertrand Dupeyon.

(3) Original aux archives départementales, fonds de Brageac.

(4) Jusqu'au Concordat, l'arrondissement de Mauriac et les cantons d'Allanche et de Marcenat de celui de Murat, ont fait partie du diocèse de Clermont.

*Procès-verbal de vizitte du couvent et monastère
de Bregac (1) (26 octobre 1622)*

« Nous, Joachim Destaing, par la grâce de Dieu et du saint siège apostolique évesque de Clermont, poursuivant la vizitte de n^{re} diocèse, nous sommes transportés de la ville de Mauriac en la paroisse de Bregac, ou ayant esté receu processionnellement par le curé et autres ecclésiastiques et hants du lieu en la forme prescrite au Pontifical, nous sommes transportés en l'église, où ayant accompli les cérémonies ordinairement ordonnées en tel cas, après avoir fait station et prié devant le grand autel, avons iceluy visité, lequel avons trouvé de la longueur de cinq pieds, large de trois pieds, hauteur de deux pieds et emparé d'un image en bosse de la Vierge et saint Sébastien, trois tableaux en plate peinture de la Cène, de la Vierge et saint Benoit, deux vases et quelques aultres petits images, paré de trois nappes et d'un devant d'autel en marroquin avec la représentation de la Vierge au milieu (2) un ciel de toile avec un royseul (3) à travers ledit autel de marbre blanc entièrement.

» Et après, adicstés desdits ecclésiastiques et officiers, Nous aurions vizitté le saint sacrement, le saint cyboire et la lampe, et avons trouvé le saint sacrement dans un calice d'argent fermé dans un tabernacle de bois, et au dedans dud. tabernacle et (sic) avons trouvé une boîte de cuivre, antienne, mal dorée, où l'on avait accoustumé tenir le saint sacrement, fort crasseuse, avec un linge fort sale,

(1) Ce titre est inexact ; il ne s'agit nullement dans cet acte du *couvent* et du *monastère*, mais uniquement de l'église et de la paroisse. C'est une erreur du copiste ; ce titre ne devait pas exister ainsi dans l'original.

(2) Ce précieux *antependium*, en cuir gaufré de Cordoue, orné de fleurs et d'arabesques peintes et dorées, ayant au centre un médaillon ovale renfermant la Vierge en buste, était encore en place avant la restauration de l'église. C'était peut-être le don de quelque riche émigrant en Espagne.

(3) Royseul, pour *Reseul*, réseau, filet. Du Cange, *Glossaire*, nouv. édit., t. IX, p. 337. — « Trois taviolles (couvertures de table et de toilette) de thaille de lin, garnyes de raizeul ». (*Invent. de Méréglise* en 1594. *Bull. de la Soc. dunoise*, an. 1896, p. 446 et 481).

et a dict (le curé) ni avoir tenu le saint sacrement puis que est curé dès peut avoir deux ans, avec une lampe (1) qui ne brulle point. Avons enjoinct au curé que au cas que les habitants et paroissiens ne tiennent la lampe allumée perpétuellement, d'oster le saint sacrement de l'autel.

» Après avoir vérifié s'il n'y a point d'autres chapelles et autels dans ceste esglise, et (sic) avons trouvé y avoir trois autels, deux d'iceux aux deux costés du m^{re} autel en forme de chapelles, hors le cœur, celluy à main droite sous le tictre N^{re} Dame du Rouzère paré d'un tableau à plate peinture de N^{re} Dame du Rozère, avec un devant d'autel de roizeul, garni de trois nappes (2), Autre à gauche sous le titre saint Pierre, sans parure aulcune que de deux nappes aveq un devant d'autel du roiseul.

» Autre sous le tictre sainte Catherine, de marbre blanc, paré de l'image de la dicte sainte en bosse, un devant d'autel de roiseul, garni de deux nappes, sans aulcune fondation (3).

» Enquis sy en la dicte esglise y a des indulgences, de qui et par qui obtenues et comment establies et de la permission de qui, a esté respondu n'y en avoir aulcunes.

» Enquis de la consécration de l'église, a esté respondu n'avoir tiltre aulcun sy n'est que des marques en Lettres aux costés des murailles (4) et la tradition.

» Et incontynant après avons demandé la sacrestie, a dict ny en avoir aulcune et tenir les ornements dans un coffre estant dans le cœur, la clef tenue par les dames religieuses et y avons trouvé une chappe de satin colombin, une chesuble de velours violet cramoisy, avec une croix

(1) On voit dans l'église de Brageac une lampe en cuivre jaune assez ouvragée et intéressante. C'est sans doute celle dont il est parlé ici.

(2) Cette chapelle est encore dédiée à la Sainte-Vierge.

(3) Cet autel avait été élevé par l'abbesse Catherine III d'Escorailles, qui s'était démise l'année précédente en faveur de sa nièce, Marguerite Aultier de Villemontée. Elle mourut quelques années plus tard presque centenaire. L'autel a disparu ; on n'en connaît pas même l'emplacement.

(4) Si le curé veut parler des marques gravées sur l'appareil extérieur que nous avons signalées, on ne voit pas le rapport qu'elles peuvent avoir avec la consécration de l'église.

en broderie, une aultre de futène violet et noir, une aultre de sarge de saint-flour (1) noire avec la croix blanche, une chesuble de damas blanc fort uzé avec une croix en broderie, un aultre de tabis violet (2) avec une croix de futène sans estolles et manipules, quatre cortebeaux (dalmatiques) deux de satin blanc et les aultres de damas violet, avec leurs croix, dix nappes, un linceul, un calice d'argent, une croix de laiton blanc avec un encensoir de cuivre, lesquels meubles appartiennent à la paroisse.

» Apprès avons vizitté les saintes relliques ayant au préalable fet chanter devant ycelles l'entienne, verset, respons, dict l'oraison des saints (dont) les relliques resposent en ceste esglize et avons trouvé un image puis lestomaq en hault et au dessus de lad. teste une porte de bois, dans laquelle avons trouvé le crâne de saint Cosme avec une particule assez grande (3).... de mesme forme, au dedans y avons trouvé la moitié du crâne et une autre grande partie de la teste saint Damien enveloppé d'un linge blanc de fine toille, et au dedans de ladite ymage avons trouvé une double croix d'argent doré, au milieu de laquelle y a du bois de la sainte croix et les lettres gravées *saint crux*. Au bas y a une aultre croix gravée avec ceste inscription *presepe*, et à costé d'ycelle y a deux relliques avec cest escripteau *sepulchrum* ; plus y a une relique enfoncée avec ceste inscription : *Vestiment*, et plus bas dicelle y a une autre relique enfoncée avec inscription *Cosmæ* (4). Un autre relliquaire faict en chapiteau de cuivre doré et asuré avec des images à costé et au derrière dans lequel avons trouvé un taffetas (plein) de petits ossements sans escripteau, au dedans dud. relliquaire et (*sic*) y a une pierre, plus une bourse en broderie entourée de perles et boutons d'argent (5) et dedans un ossement

(1) Saint-Flour fabrique encore des étoffes grossières connues sous le nom de limousines ou marègues, commerce important dont les ramifications s'étendent jusqu'à Paris.

(2) *Tabis* : étoffe de soie unie et oudée, noire.

(3) Le copiste a oublié ici quelques mots ; on devait y mentionner un autre relliquaire de même forme, c'est-à-dire un second buste. Les deux crânes n'auraient pu entrer dans la même tête ; sans calembour.

(4) Mauvaise lecture : c'est *Getsemani* qu'on lit sur la croix.

(5) Nous parlerons plus bas de la croix, du coffret et de la bourse.

brûlé et noir sans escripteau et encores un ossement sans escripteau au dedans dud. relliquaire. Plus une pierre avec un escripteau de cuir (parchemin) : *Ubi sudavit cristus sanguinem.*

» Plus une croix de cuivre avec des cristals de diverses couleurs, au bas de ladite croix y a sept pierres de cristal enfilées dans un cordon de soye (1). Plus avons trouvé quelques tafetas dans lesquels y a quelques pierres avec un escripteau contenant les mots : *Reliquiæ sanctæ.*

» Plus avons trouvé un paquet de papier dans lequel avons trouvé de la terre du saint Sépulchre et du saint Lazare, plus dans un taffetas rouge avec un escripteau de cuir : *Ubi Cristus natus*, plus une bource de futaine rouge dans laquelle y a un ossement avec cest escripteau : *S^u Laurenci* et encore un rouleau de tafetas rouge avec du sépulchre de la Vierge dedans et un escripteau : *de sepulchro virginis.*

» Plus avons trouvé un image de saint Gervais en bosse de la ceinture en hault, avec une porte au milieu. Laquelle avons ouvert, avons trouvé deux parties assez grandes du crane enveloppées d'un linge sans escripteau.

» Plus un aultre image de saint Protèse de mesme que la susdite, dedans avons trouvé une grande partie d'un crane enveloppé d'un linge.

» Item un relliquaire de cuyvre faict en pyramide et au dessus une petite croix ronde en cuivre et au dedans dans un papier avons trouvé un grand os avec des particules, et dans un taffetas trois os assez grands et deux petits avec un escripteau : *Hæc sunt reliquiæ Beati petri, Beati pauli apostolorum. Et beati andræ et beati Blazii martiris.*

» Plus avons trouvé un relliquaire d'argent avec son couvercle en pyramide, pieds et bras dorés dans lequel y a un ossement du menton et du bras sans escripteau.

» Un autre relliquaire de cuivre avec des figures des saints et des anges eslevés en bosse de tous costés fet en forme de carré une couverture plate, dans lequel avons trouvé un paquet de toile dans lequel y a des ossements avec escripteau : *Sancti quinidii episcopi et confessoris*(2).

(1) Cette croix a disparu.

(2) Ces trois derniers reliquaires existent encore à Brageac.

» Plus avons trouvé un ossement séparé avec un escripteau en ces mots : *reliquiæ sancti Marii* (1).

» Plus avons trouvé un grand linge de toille dans lequel y a divers paquets.

» Un petit paquet de toille avec un escripteau joint à un aultre paquet plus grand de linge, dans lequel s'est trouvé du drap, avec un escripteau en ces mots : *Supra istum pannum cecidit gutta sanguinis Rerati* (?) (sans doute pour *Cristi*).

» Plus dans icelluy grand linge s'est trouvé un paquet de toille dans lequel y a du bois sans escripteau, et dans un taffetas rouge une particule d'ossement avec un escripteau : *Sanctorum innocentium* (2).

» Avons vesité les vases à saints huiles, et nous avons trouvé dans une boîte destaing, a dict (le curé) n'avoir changé les estoupes depuis que les a receus et avoir payé à l'archipbre de Mauriac (3) pour le droict XXII sols, et les avons trouvées fort mal nettes, luy enjoignons de changer lesd. estoupes de mois en mois à peine demande.

» Apprès avons demandé les fonds baptismales que nous avons trouvées au bas de l'église près le second pillier en entrant au costé gauche dans une pierre de taille ronde, avec une piscine auprès sans aucun bassin.

» Apprès avons demandé le clochier et campanile que nous avons trouvé près le jubé des Religieuses, fait en dome (coupole) auquel y a trois moyennes cloches et encores une petite cloche sur la porte de l'église servant dorloge.

» La vizitte du corps de l'église faicte comme dessus, avons vezitté lestat du bastiment d'icelle que nous avons trouvé estre de la longueur de trante huict pas, largeur de quatorze, bastie de pierre de taille blanche, payée de pierre platte, vouctée par tout, à deux rangs de pilliers et

(1) Il n'est pas douteux que les reliques de saint Quinidè, évêque de Vaison, et de saint Mary, apôtre de l'Auvergne, aient été données par le monastère Saint-Pierre, de Mauriac, qui possédait le corps de ces deux saints.

(2) Cette relique avait dû être aussi apportée du monastère de Mauriac où il y avait autrefois trois corps des saints Innocents.

(3) L'archiprêtré de Mauriac était uni à la cure de Saint-Tyrse d'Anglards de Salers.

avons trouvé la dernière arcade puis la porte ou est l'orloge estre tombée et n'y rester que le couvert et les autres deux suivantes estre fort corrompues.

» Avons vezitté les confessionaux et troncs, et avons trouvé y avoir un confessionnal et ni avoir aucun tronc.

» Apprès nous sommes transportés el cemetière ; apprès (avoir) faict dire les prières accoustumées pour les deffuncts et avons trouvé estre au devant de la porte de l'eglize entouré d'une pallissade sans aucune croix (1).

» La susdite vérification faicte nous sommes enquis du nombre des confrairies qui sont en lad. esglize, des status qu'il y a, ensamble de l'approbation d'iceux, a esté res-pondu y avoir troys confréries, l'une de saint Cosmes, laut. de saint Fabien et Sébastien et laut. l'Assomption de N^{re} Dame du mois d'aoust.

» Enquis du nombre des bailles esd. confrairies, a dict y avoir a chescune confrerie un baille.

» Enquis sy esdictes confreries, table ou bassine. il y a particuliers ornements aut. (res) et pardessus ceuls qui sont dans la sacrestie, a respondu ny avoir aucun ornement que un bassin de cuivre.

» Enquis s'il y a du bien desglize aliéné sans auctorité, a respondu nen scavoir aucun.

» Enquis sy lesglize a aucun procès, a respondu en avoir pour raison de leurs fondations pendant à Orliac ».

Nous arrêterons ici cette citation. Ce qui suit intéresse la paroisse plutôt que le monument, et traite de l'administration des sacrements, des obits, des prédications et de l'instruction du peuple ; des ecclésiastiques habitant sur la paroisse ; des revenus et charges de l'église, etc., etc. Nous ne relèverons de cette partie du procès-verbal que les points suivants :

Les fêtes particulières étaient la Dédicace de l'église au 6 mai, Saint-Gervais et Saint-Protais, Saint-Côme et Saint-Damien, Saint-Fabien et Saint-Sébastien, Sainte Catherine et Saint-Louis.

Les Pères Jésuites de Mauriac et les Pères Cordeliers

(1) Le cimetière de Brageac est encore à la même place ; mais les croix n'y manquent pas.

de Saint-Projet venaient y prêcher tour à tour les fêtes solennelles.

Le curé, nommé Bertrand Dupeyron, est âgé de trente-un ans, ordonné prêtre à Clermont le 24 septembre 1616, a pris possession le 10 novembre 1619.

Il n'a pas de vicaire, mais un secondaire nommé Jean Fabre, du lieu, ordonné prêtre le 18 septembre 1693, à Mozun. Il possède son bénéfice depuis deux ans.

Il y a un troisième ecclésiastique fort vieux et infirme, oncle du curé et son prédécesseur, lequel n'est pas nommé dans l'acte. Ce devait être Bertrand Dupeyron, premier du nom, connu par d'autres actes.

Chacun de ces ecclésiastiques habite sa maison natale. Ils forment une communauté dont le nombre des membres n'est pas fixé.

Il y a huit-vingts communicants dans la paroisse (160) et quantité de personnes dévotes. Tout le monde a communie à Pâques.

Le procès-verbal se termine ainsi :

« Finalement nous sommes enquis des affaires importantes qu'a led. curé à nous communiquer, lequel a dict n'avoir rien à nous communiquer tant au spirituel que es temporel. Apprès laquelle déclaration nous avons dressé n^{re} procès verbal de nous signé, de n^{re} promoteur greffier, dud. curé et M^{re} Franc. d'Allègre et avons fet lecture publiquement dud. procès verbal et ordonnance que nous avons fet prononcer dans lad. esglise de Bregac et a ledict curé payé notre droict de visitte et ordce. Fet le vingt-sixiesme jour du mois d'octobre mil vi c. vingt-deux et au dessoubs signé : Joachim de Clermont.

(Signé) » ARAGOUAT, pbre greff. en visitte ».

« Cotte passionis » (1).

Nous reparlerons plus bas de quelques objets mobiliers mentionnés dans l'inventaire de Joachim d'Estaing et qui

(1) Cahier de 8 feuillets, papier, dont 13 pages écrites, copie authentique de l'original. Aux archiv. départem. du Cantal. Fonds du monastère de Brageac.

existent encore dans l'église de Brageac. Contentons-nous de dire ici que presque toutes les reliques énumérées ci-dessus y sont toujours conservées et vénérées.

Louis d'Estaing, évêque de Clermont, frère et successeur du précédent, était à Brageac le 23 juillet 1657. Il y reconnut les reliques de saint Côme, saint Damien, saint Gervais et saint Protas : c'était sa seconde visite. La première avait dû être faite en 1652, car les évêques de Clermont faisaient habituellement la visite de leur diocèse tous les cinq ans. Il est constant d'ailleurs, que cette année (1652), au mois de juillet, L. Destaing était à Mauriac, où il consacrait l'église des Jésuites. Mgr de Bonald, évêque de Clermont, faisait aussi la visite de Brageac le 6 octobre 1779. Malheureusement nous n'avons pu trouver aucun autre procès-verbal.

Puisque nous en sommes aux visites, mentionnons celles que fit à Brageac, en 1711 et 1712, D. Jacques Boyer, que ses supérieurs avaient député à travers le centre de la France pour y recueillir des documents destinés à la *Gallia Christiana*. Lors de sa première visite il arrivait de Beaulieu, avait couché, le 4 octobre, à Saint-Privat ; il dit la messe, le 5, à Brageac, dina et arriva à Mauriac à 3 heures du soir.

La seconde eut lieu les 29 et 30 juillet 1712. Voici comment il la raconte dans ses *Notes de voyage* :

« 29 juillet 1712. Le R. P. prieur de Mauriac me fit l'honneur de me conduire à Brageac, où M^e Gilberte de Villemontée nous reçut parfaitement bien. Je vis le soir même tous les papiers où je ne pus trouver que les noms de 15 abbesses....

» 30. M. le curé de Brageac, qui est aumônier des religieuses, nous fit voir à nu les reliques, entre autres une partie considérable des chefs des saints Côme et Damien, Gervais et Protas, des reliques de saint Fabien, de saint Sébastien et de saint Til, qui est comme le fondateur de cette maison, au-dessous de laquelle on voit les ruines de son Ermitage, sur la pente d'un rocher affreux et escarpé.

Il y a aussi un reliquaire ancien de cuivre émaillé, où étaient les reliques desdits saints, que l'on dit avoir été apportées par Raoul d'Escorailles, de même qu'une petite croix fort curieuse et ancienne. Après avoir pris deux noix confites, nous descendîmes à pied la côte de Brageac qui est la plus rude et la plus affreuse que j'aie encore vue. Nous arrivâmes à Mauriac à 8 heures » (1).

L'abbesse Marguerite Aultier-de-Villemontée, grand'tante de celle que visita J. Boyer, avait fait faire en 1655 le rétable du maître-autel en bois doré. Gilberte elle-même le compléta par un beau tabernacle dans le goût du temps, en 1688. Elle refit aussi le chœur et la nef de l'église qui tombaient de vétusté.

Vers le milieu du XVIII^e siècle, les deux chapelles latérales furent fermées par de grands rétables, contre lesquels s'adossaient les autels qui s'avançaient dans le transept. Celui de gauche était dédié à saint Côme et à saint Damien représentés, dans un mauvais tableau, portant les palmes, symbole de leur martyre. Les chapelles servirent alors de sacristie.

Cet état de choses a traversé la Révolution et subsisté jusqu'en 1863, où la réparation générale a débarrassé l'église de tous ces meubles encombrants, pour lui laisser son antique et belle simplicité.

Ces vieilles voûtes abritent les tombes de bien d'illustres personnages. Dans le principe, l'église de Brageac était la sépulture des seigneurs d'Escorailles, ses fondateurs. Puis des abbesses et des religieuses sorties des plus nobles familles des environs et même de loin : les de Veilhan, de Montclar, de Saint-Martial, de Laveissière, de Rilhac, de Burc, de Pomier de Burc, de Courbière de Burc, de la Salle, de Pierrefitte, de Montfort, de Chabanne, de Rébeyre, de la Grange, de Jonas, de Cussac, de Lourdoy, de Nozières, de Douhet, de Brachet, Vachon de Pressenty, de Ribier, Aultier-de-Villemontée.

(1) *Journal de voyage de D. Jacques Boyer*, édité par M. Verrière, 1886, p. 131 et 242.

Mais le sol de l'église ne s'ouvrait pas seulement pour recevoir la dépouille mortelle des nobles abbesses et religieuses, on y admettait aussi, surtout aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, des personnes séculières pour qui la dame abbesse voulait bien donner l'autorisation. Ainsi nous trouvons une déclaration du 8 mars 1610, par laquelle Jean Veyret, de Lavergne et Jacques Veyret, de la Broha, son fils, reconnaissent n'avoir aucun droit de sépulture dans l'église de Brageac ; et si, par le passé, Madame l'abbesse a permis la sépulture de feu Anne de Cussac, ça été à la considération et réquisition de sa parente et amie, mais non pour aucun droit de leur part.

Dans la suite, ces permissions ou autorisations se multiplièrent. Ce même Jacques Veyret, sieur de la Broha, mourut le 17 juillet 1632. Sa veuve Marie de Gallat, de Puechmèghe, désirant pourvoir à sa sépulture dans l'église de Brageac, se présenta à la porte du monastère pour prier Madame l'abbesse de l'avoir pour agréable. Celle-ci y consentit en considération du défunt et de la dite de Gallat (1). Nous avons vu que ces enterrements multiples renouvelés pendant six siècles avaient exhaussé le sol de l'église d'une manière considérable.

Ces voûtes séculaires ont été aussi les témoins de nombreuses fêtes religieuses qui réunissaient à Brageac plusieurs familles nobles : telles étaient les entrées en religion, les bénédictions d'abbesse, les mariages des jeunes pensionnaires nobles qui ne quittaient le couvent que le jour de leur mariage. Voici sur ce point quelques extraits des registres paroissiaux d'alors :

21 octobre 1675. — Mariage entre Messire François de Brachet, de Peyrusse, écuyer, seigneur de Passanges, âgé d'environ 33 ans, fils légitime à s' Louis de Brachet de Peyrusse, écuyer, seigneur de Ribeyre, et de Dame Elisabeth Chauvau, sa consorte, du lieu de Ribeyres paroisse de Poussanges, en la Haute-Marche, diocèse de

(1) Archives départ., fonds de Brageac.

Limoges ; et Demoiselle Claudine de Cardaillac, âgée d'environ 20 ans, fille légitime à feu M^{re} François de Cardaillac, écuyer, baron de Saint-Cernin, et de Dame Marguerite de Nozières, demeurant présentement en la ville d'Aurillac. — Des de Brachet et de Nozières furent religieuses à Brageac ; la demoiselle de Cardaillac était sans doute pensionnaire, quand elle se maria.

10 mars 1691. — Mariage entre noble Pierre de Scorailles s^r du Pouget, fils légitime à feu M^{re} Jean de Scorailles, chevalier, seigneur du lieu, et de Dame Anne de Tautal ; et demoiselle Gilberte de Veyret, fille légitime à défunt Pierre Veyret, sieur de la Jarrige, et à demoiselle Jeanne de Douhet, du lieu de Pradel en cette paroisse.

7 juillet 1767. — Entre Philippe-Balthazar d'Humières, d'Escorailles, fils légitime de défunt Bertrand d'Humières, et de Anne-Charlotte, demeurant au château de la Vigne, paroisse d'Ally ; et Marie-Gabrielle de Chazelles, fille légitime à Léonard et à défunte Marie-Marguerite de Villemontée, du lieu de Fontanges, actuellement pensionnaire à l'abbaye royale de Brageac.

19 mai 1790. — Entre François Chabannes, notaire, fils légitime à feu Jean-Baptiste, et à défunte Marguerite Mornac de Baboul, bourgeois de la ville d'Ussel ; et demoiselle Louise-Gabrielle de Giraudes, fille majeure et légitime à sieur Germain-Gaspar de Giraudes, juge général du duché de Ventadour, et de défunte Marguerite Foi de Pouzols, de la ville de Neuvic.

Enfin, les registres des baptêmes mentionnent aussi quelques grands noms ; ainsi :

20 décembre 1691. — Baptême de Gabrielle d'Escorailles, fille légitime à noble Pierre d'Escorailles, du Pradel, et à demoiselle Gilberte de Veyret. Parrain, M^{re} Louis de Douhet, curé de Tourniac ; marraine, Dame Gabrielle Pesteils, femme du baron d'Escorailles.

26 janvier 1693. — Baptême de Charles d'Escorailles, fils à Pierre ; parrain, noble Charles d'Escorailles, baron du lieu ; marraine, demoiselle Marie de la Barre.

7 mars 1694. — Jacques d'Escorailles, fils à Pierre, écuyer.... Parrain, noble Jacques de Douhet, sieur de Cussac ; marraine, Jeanne de Veyret.

Plus souvent nous voyons les abbesses, religieuses, jeunes demoiselles, ou nobles visiteurs se faire un honneur de tenir sur les fonts baptismaux les enfants des villageois qu'on apportait à l'église abbatiale.

Ainsi dans le xvii^e siècle, on voit figurer fréquemment parmi les parrains et marraines, les noms suivants : noble Marguerite de Villemontée, abbesse ; noble dame de Burc, religieuse ; noble Louis de Villemontée ; noble Catherine d'Escorailles ; Anne de Vigier ; Jeanne de Pratal ; demoiselle Gilberte de Villemontée, etc.....

Au xviii^e siècle nous trouvons : Jean de Villemontée ; Dame Marie de Villemontée-Malesaigne, religieuse ; Antoine-Gilbert de Villemontée ; Demoiselle Catherine de Lignerac ; Dame Gilberte de Villemontée, abbesse ; Dame du Trioulou, religieuse ; Demoiselle Marie de Bonnefon, de Mauriac, pensionnaire ; Dame Gabrielle de Cartassac, religieuse ; Marie-Jeanne de Villemontée ; Jean-Joseph de Douhet d'Auzers ; Jeanne de Ribier ; Marie-Gabrielle de Chazelles ; Louise de Brachet de Peyrusse ; Françoise de la Fauvelie ; Philippe-Balthazar d'Humières ; Jeanne de Chavaroche, etc., etc....

Il faut l'avouer, peu de paroisses de campagne possèdent des registres de catholicité aussi richement constellés de particules nobiliaires que ceux de l'humble église de Brazeac. Là, dans le cloître attenant à cette église et communiquant avec elle par une galerie couverte, la noblesse conduisait ses filles, les unes, pour y recevoir une éducation des plus distinguées sous la direction des nobles abbesses ; les autres, pour s'y consacrer au Seigneur, y ensevelir un grand nom et cacher l'éclat de leur jeunesse sous le sombre habit de saint Benoît.

Là des familles entières, parties des châteaux les plus éloignés, venaient assister à l'*ingrès* d'une de leurs filles, ou célébrer le mariage d'un de leurs fils avec quelque

noble Demoiselle, qui ne quittait le pensionnat du cloître que pour passer directement dans la maison qui l'adoptait

La Révolution vint qui vida le cloître, ferma l'église et arrêta pour toujours le courant des nobles caravanes vers le modeste village. Après le Concordat, qui fit passer l'arrondissement de Mauriac dans le diocèse de Saint-Flour, une nouvelle délimitation des paroisses fut faite par Mgr Eléonore de Belmont (5 septembre 1803). Par suite de cette organisation, la paroisse de Brageac fut supprimée et comprise dans celle de Chaussenac, à l'exception de deux villages qui furent donnés à Tourniac. Mais les habitants ayant réclamé auprès de l'autorité diocésaine et fait valoir leurs raisons, le même évêque, par Ordonnance du 10 juin 1804, érigea Brageac en succursale en lui assignant le territoire de l'ancienne paroisse (1).

L'église fut donc ouverte de nouveau au culte. Elle avait conservé son trésor extraordinaire de saintes Reliques à peu près tel que nous l'avons vu au ^{xvii}^e siècle ; mais qu'elle était pauvre et délabrée ! Pour comble de malheur, la foudre tomba sur le clocher, en 1824, détacha une lourde croix de fer qui en surmontait le faite et qui alla rouler jusqu'au fond de l'abîme. On raconte qu'on la retrouva, le lendemain, au bord de la rivière, à côté du cadavre d'un malheureux renard qu'elle avait frappé et entraîné dans sa chute !

La commission des monuments historiques du Cantal, dans sa session du 7 octobre 1842, tenue à Aurillac, s'occupa de l'église de Brageac. On y donna lecture d'une lettre de M. Fabre, supérieur du grand séminaire, en date du 8 septembre, par laquelle ce correspondant signalait à la commission l'existence d'un reliquaire byzantin appartenant à l'église de Brageac. Il pensait que la fabrique pourrait être autorisée à se défaire de cet objet, tout précieux qu'il était, dans le but d'en employer le prix à la réparation d'une partie de l'église menacée d'une ruine

(1) Arch. du secrétariat. Registre des institutions canoniques, N° 3, p. 122 et 172.

prochaine. M. le secrétaire fut chargé d'écrire à M. Delalo, procureur du roi à Mauriac, et demander quelques documents relatifs à l'état actuel de l'église et du reliquaire (1).

La motion de réparation n'aboutit pas pour le moment, et la vente du reliquaire n'était aussi, hélas ! qu'ajournée.

J'ai vu, en 1854, l'église de Brageac dans l'état où l'avait laissée la Révolution. Il y avait encore quatre travées ; mais les deux dernières des bas-côtés vers la porte étaient closes et servaient de sacristie ou de décharge. La nef n'était voûtée que par un lambris en bois. La façade, terminée par un pignon triangulaire, était percée d'une porte à plein cintre assez basse et surmontée d'une fenêtre romane éclairant la nef. Deux fenêtres étroites s'ouvraient de chaque côté de la porte pour éclairer les bas côtés. A l'angle du Midi on voyait les amorces d'une petite tour carrée détruite sans doute pendant la Révolution. C'était là ; à n'en pas douter, que se trouvait l'horloge mentionnée dans le procès-verbal épiscopal de 1622.

La position de Brageac, les difficultés de son abord, surtout du côté de Mauriac, sont cause que cette église reçoit assez rarement la visite des évêques diocésains dans le cours de leurs tournées pastorales ; les enfants sont d'ordinaire appelés dans une église voisine pour y recevoir la confirmation. Cependant, le 6 mai 1857, Mgr Lyonnet, depuis peu évêque de Saint-Flour, mort archevêque d'Albi, y faisait sa première visite, y disait la messe et donnait la confirmation aux enfants de Brageac, Chaussenac, Escorailles et Drignac. Ce prélat, ami des arts, y avait été surtout attiré par le désir de connaître la vieille église abbatiale, qu'il vit avec intérêt ainsi que son trésor. Comme tout le monde, il constata la nécessité de réparations urgentes.

Ces restaurations entreprises aux frais de l'Etat commencèrent en 1863. L'église fut alors raccourcie d'une travée, toute la façade Ouest reconstruite à neuf avec une

(1) *Tablettes historiques de l'Auvergne*, T. III, p. 651.

porte ornée de trois rangs de colonnettes. Le reste, jusqu'au transept, fut aussi réparé et en partie reconstruit. En 1871, la réparation fut reprise et continuée l'année suivante. Elle eut pour objet le transept, le clocher et les trois absides ; le tout fut reconstruit en grande partie, les murs et les piliers ayant presque partout perdu leur aplomb. Les travaux furent faits avec assez d'intelligence ; les chapiteaux qu'on fut obligé de descendre avaient été soigneusement numérotés et remis scrupuleusement à la même place.

Le dallage en ciment fut fait en 1874.

En 1880, sous l'administration de M. le curé Varennes, on a placé dans l'église une chaire romane, en chêne, d'un aspect vraiment monumental. Le tambour offre sur ses panneaux extérieurs les quatre évangélistes en haut-relief. Sur le dossier, N.-S., assis dans une gloire elliptique, tient d'une main le livre des Evangiles et bénit de l'autre. L'abat-voix est surmonté de tourelles et pinacles dans le style de l'église. Enfin, la rampe de l'escalier est formée d'arcatures romanes à jour portées sur des colonnettes à bases et à chapiteaux historiés et variés. Peu d'églises, même dans des localités plus importantes et plus riches, possèdent un meuble de ce genre aussi beau et aussi bien exécuté. C'est l'œuvre de M. Ribes, sculpteur à Mauriac, qui s'est contenté de 1,200 fr. pour un travail qui en coûterait 3,000 ailleurs. Peu de temps après sa mise en place, cette chaire monumentale fut en quelque sorte inaugurée par Mgr Pagis, évêque de Tarentaise, aujourd'hui évêque de Verdun, qui voulut bien honorer la vieille église de sa présence et de son éloquente parole (1).

Enfin, en 1890, M. l'abbé Parrique, successeur de M. Varennes et curé actuel, compléta l'ornementation de l'église en y faisant ériger trois autels en pierre blanche d'Angoulême. La maçonnerie du maître-autel et la pierre

(1) Mgr Pagis avait été curé de la paroisse voisine de Chausse-nac (1873-1878).

qui la recouvre furent conservées ; on se contenta d'un revêtement sculpté, dont le dessin avait été approuvé par M. de Baudot, inspecteur général des monuments historiques. Les autels des absides latérales avaient subi le même contrôle. Ce fut l'œuvre de M. Mahoux, sculpteur à Rodez.

Tel est l'état actuel de l'église de Brageac. Après avoir fait, autant que cela nous a été possible, l'histoire du monument, nous voudrions, avant de finir cette étude, dire quelques mots de ce qui nous est resté du vieux mobilier dont l'avaient enrichie les âges. Nous parlerons d'une ancienne cloche, puis des reliquaires et de quelques objets précieux qu'on y conserve encore.

III

Comme en 1622, le clocher de Brageac renferme actuellement trois cloches, dont deux sont récentes ; la troisième, la plus petite, est ancienne et mérite seule quelque intérêt ; mais avant d'en donner la description, nous demandons la permission, pour entrer en matière, de consigner ici un souvenir de jeunesse.

J'avais quinze ans et j'étais au collège. Au soir d'un jeudi d'été, je revenais avec un condisciple, ami de la première enfance, que la mort vient de me ravir, d'une promenade dans les côtes de l'Auze. Le jour tombait et les ombres montaient dans la vallée profonde, lorsque le son argentin d'une cloche vint interrompre notre conversation, qui allait à bâtons rompus, le long d'un sentier rocailleux et abrupt, tracé dans le bois, entre deux haies de jeunes arbres. Nous nous retournâmes.

Sur le ciel embrasé des derniers feux du jour, se détachait, là-haut, au sommet de la côte opposée et sur le bord même du précipice, la silhouette de la vieille église de Brageac, qui nous présentait son chevet sombre, surmonté de sa tour carrée et massive. Derrière, apparaissait le faîte des premières maisons du bourg à moitié ensevelies dans les arbres.

L'*Angelus* du soir sonnait. Cette voix aérienne, répercutée par les échos des gorges sauvages, nous plongeait dans une rêverie profonde. Il y eut un silence entre nous.

Mais bientôt la conversation reprit, suivant un nouveau cours. La cloche n'avait pas encore fini de tinter que nous étions transportés par l'imagination au fin-fond du moyen âge, devisant à l'aventure des vieux temps, des nobles abbesses et des preux chevaliers. Puis ramenés au présent et au souvenir de la vieille église que nous venions de visiter :

— Quelle pauvre église pourtant ! dit l'un de nous.

— Oui ! mais elle abrite le bon Dieu ! reprit l'autre.

Ainsi finit la conversation sur ce sujet.

Pour un collégien, la réflexion finale, on l'avouera, n'était pas vulgaire ; surtout elle n'était rien moins que défavorable à l'enseignement universitaire d'alors.

Longues années plus tard, j'ai voulu voir de près la cloche dont les tintements avaient ému deux collégiens en promenade et fait vibrer doucement en leur âme la fibre religieuse et poétique.

Je l'ai vue, je l'ai revue, examinée, dessinée et je me suis expliqué alors l'impression que son timbre antique avait faite sur de jeunes imaginations.

Elle mesure 0^m 62 de hauteur, 0^m 68 de diamètre à sa base et porte la date de 1466. Quoique passablement ébréchée sur ses bords (elle a dû sonner si souvent durant quatre siècles !), elle rend un son net, plein, clair qui donne le *ré* d'en haut ; ses jeunes et grandes sœurs donnent le *la* et le *sol* : ce qui ne fait pas, que je sache, un accord parfait. Mais la faute en est uniquement aux nouvelles venues qui auraient dû mieux s'accorder avec leur aînée d'âge, si non de taille.

Sa forme, d'aspect très simple, est cependant des plus gracieuses et des mieux proportionnées, n'étant ni trop évassée par le bas, ni trop pointue au sommet. Elle est divisée horizontalement, par de légères baguettes circulaires, en quatre zones, qui vont se rétrécissant en montant.

La première et la seconde sont vides de tout ornement. Dans la troisième on voit quatre vignettes carrées en relief, très frustes. Deux sujets s'y voient répétés. L'un représente, sous un dais gothique très simple, la Vierge en pied tenant l'enfant Jésus sur le bras gauche ; les montants du dais fort contournés font déjà pressentir les consoles de la Renaissance. Le second sujet, sous un dais pareil mais dont les montants sont perpendiculaires, représente le Christ sortant à mi-corps du tombeau, les mains liées, comme nos *Ecce homo* actuels, la tête entourée du nimbe crucifère. Il est adossé à une croix de passion portant son titre, accostée de la lance et du roseau : la couronne d'épines est suspendue à l'un des bras de la croix. Dans le fond, parmi d'autres objets confus, on distingue le marteau et deux figures rondes qui peuvent être des pièces de monnaie. C'est ce qu'on appelle le *Christ de Saint-Grégoire* ou le *Christ de pitié*.

L'apparition du *Christ de pitié* a joui d'une grande vogue à la fin de l'âge gothique et à la Renaissance. Cette représentation a été sculptée, peinte, gravée, tissée, façonnée en orfèvrerie sur les calices, les instruments de paix, les cloches. La durée de ce thème iconographique comprend deux siècles, le *xv^e* et le *xvi^e* ; on ne connaît pas de représentations antérieures ni postérieures.

Les artistes ont adopté deux formes, l'une complète, l'autre abrégée. La première comprend, outre l'apparition de Notre-Seigneur, saint Grégoire disant la messe, entouré des ministres sacrés et de la foule. La forme sommaire représente le Christ seul, sortant du tombeau à mi-corps, la croix derrière lui, entouré des instruments de la passion quelquefois au nombre de seize ou dix-sept, les bras étendus en signe de compassion (1).

C'est ainsi qu'il est représenté le plus souvent. Le type de la cloche de Brageac est des plus sommaires.

(1) Mgr Barbier de Montault, *Le Règne de Jésus-Christ*, 1884, p. 104.

La quatrième et dernière zone, la plus étroite, est remplie par une inscription d'une seule ligne qui fait le tour de la calotte. Le texte, en caractères gothiques, est partie latin, partie français (c'était alors la période de transition d'une langue à l'autre). Cette inscription est très difficile à déchiffrer, à cause des dégradations qu'elle a subies, de l'absence de ponctuation, de la liaison des mots, de la mauvaise venue des lettres et surtout des épouvantables barbarismes qu'elle renferme par le fait de l'ignorance du fondeur, lequel devait être un patoisant limousin, comme on peut le conjecturer de la voyelle A répandue à profusion et à contre-temps. Heureusement cet étrange lettré n'a pas signé.

Trois fois, en 1872, 1873 et 1874 j'ai relevé cette inscription sur place ; puis j'ai comparé soigneusement mes textes, les contrôlant l'un par l'autre, et je suis arrivé à formuler la leçon très exacte que voici :

✠ *Thomasa sanctan mantens pontannan honora deo lan mccccclxvi*

Ou en majuscules romaines et en séparant les mots :

✠ JHS MA SANCTAN MANTEN SPONTANNAN
HONORA DEO LAN MCCCCLXVI

Quel est celui de nos lecteurs, récent bachelier, qui trouverait là un sens ? Pourtant avec du temps, de la patience, des comparaisons et un peu le secours du hasard, j'arrivai à déchiffrer ce rébus, ce logogriphe inexplicable à première vue. A tout prix il me fallait savoir ce que disait ou voulait dire ma cloche.

Or, cette inscription doit se lire ou plutôt se corriger ainsi :

✠ JESUS, MARIA. SANCTAM MENTEM,
SPONTANEAM, HONOREM DEI. L'AN 1466.

Cette sentence n'est autre, avec une légère inversion au commencement et la suppression des trois mots à la fin, que la célèbre inscription gravée par un ange sur le tombeau de sainte Agathe.

Tout ce que les documents anciens et les écrivains postérieurs nous ont laissé sur sainte Agathe, martyrisée à Catane, en 251, sous Dèce, se trouve réuni dans le long et savant travail dû à la plume même de Jean Bollandus, dans les *Acta sanctorum* (1). Voici le fait qui touche à notre étude et que rapportent toutes les anciennes vies, et en particulier la première donnée par les Bollandistes, qui est d'un contemporain, témoin oculaire.

« Comme on procédait à l'ensevelissement de la sainte, morte la nuit précédente, dans sa prison, des suites de ses nombreux tourments, voici que se présente un jeune homme brillant de beauté et somptueusement vêtu. Il s'avance portant une tablette de marbre blanc, sur laquelle étaient gravés ces mots : *Mentem sanctam spontaneam, honorem Dei et patriæ liberationem.*

» *Ame sainte, dévouée, honneur de Dieu et protectrice de la patrie.*

» Il dépose la tablette dans le tombeau, à côté de la tête de la sainte et ne se retire que lorsque le tombeau eût été fermé. Personne, parmi les nombreux assistants, ne l'avait reconnu ; plus personne ne le revit à Catane et dans le pays et n'entendit parler de lui. On pensa unanimement qu'il n'était autre que l'ange gardien d'Agathe. L'inscription qu'il avait ainsi apportée du ciel disait, en peu de mots, les vertus de la sainte martyre, en faisait l'éloge et vantait son crédit auprès de Dieu. Les païens et les juifs qui apprirent le fait se joignirent aux chrétiens pour honorer le tombeau de la vierge martyre.

» L'assurance de la protection de sainte Agathe sur ses concitoyens eut son accomplissement l'année qui suivit sa mort. Aux approches de l'anniversaire du martyre, le mont Etna vomit des flammes si épouvantables que le feu s'avavançait, avec la rapidité d'un torrent, vers la ville de Catane. Une multitude de païens descendirent de la montagne pour fuir le danger ; ils se rendirent au tombeau

(1) T. I, *Februarii, die V*, p. 595-656, 969.

de la sainte et, ayant enlevé le voile qui le couvrait, ils l'opposèrent à la lame brûlante qui s'avancait toujours; à l'instant même elle s'arrêta. Depuis, ce même miracle s'est renouvelé plusieurs fois ».

Il paraît, d'après le rapport d'Augustin Invèges, auteur d'un livre intitulé : *Les annales de Palerme*, que la tablette originale ne portait que les initiales des huit mots dont se composait l'inscription, en cette forme :

M. S. S. H. D. E. P. L.

Mais tous les actes de la sainte en donnent la même interprétation avec quelques variantes. Les uns, comme l'auteur de la première vie et Guillaume Durand (1) mettent les mots à l'accusatif en sous entendant : *Agathe eut une âme sainte....* Les autres, comme la seconde et la troisième vie, saint Méthode, patriarche de Constantinople, dans son discours sur la sainte, et Surius (2) laissent le nominatif, sous entendant : *Agathe fut une âme sainte...* De plus, quelques-uns font rapporter l'adjectif *spontaneus* à *mens*, d'autres à *honor*. Mais ces divergences ne font rien au sens général.

La tablette angélique fut apportée de Catane à Crémone, au vi^e siècle et déposée dans une magnifique église élevée en l'honneur de sainte Agathe, où elle était encore conservée au temps de Bollandus. En 1575, saint Charles Borromée, étant à Crémone, évêché suffragant de Milan, visitait les reliques de cette église. Mais tandis qu'il avait examiné les autres reliques à découvert, lorsqu'on lui apporta l'inscription de sainte Agathe, il ne voulut pas la laisser découvrir par respect, mais tomba à genoux pour la vénérer et prier la sainte martyre (3).

Chaque année, au jour de la fête de sainte Agathe, on portait solennellement en procession, à travers la ville,

(1) *Ration. Divin. offic.*, lib. 7, c. 6.

(2) Surius : *De vitis sanctorum*, t. I, p. 267, *Venetis*, M. D. LXXXI.

(3) *Act. sanctor.*, loc. cit.

l'inscription miraculeuse qu'accompagnait une grande multitude de peuple.

Or, cette inscription célèbre se rencontre fréquemment sur les cloches, principalement des provinces centrales de la France, aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles. Elle se lit en particulier sur l'une des grosses cloches du prieuré de Souvigny, près Moulins, fondue en 1408. Pour en citer deux autres exemples pris sur deux points extrêmes, nous la trouvons sur une cloche existant encore dans le clocher de Tarascon et portant la date de 1469, et sur une petite cloche de Bucy-Saint-Georges, diocèse de Paris, fondue en 1626. Cette dernière porte le nom d'une abbesse : *Cherubina*, dont on cherche en vain la mention dans la *Gallia Christiana* (1).

Blavignac (2), à son tour, donne un certain nombre d'exemples de cette inscription gravée sur diverses cloches de France et de l'étranger. On la trouve un peu dans toutes les régions, mais surtout en Bourgogne et dans le centre de la France, comme nous l'avons dit. Il en mentionne quatre en Suisse, une en Angleterre, une à Saint-Pierre de Rome. Une des cloches citées par cet auteur, celle de l'ancienne cathédrale Saint-Pierre, de Genève, coulée en 1481, offre cette version particulière : *Mentem sanctam, spontaneam habeo, honorem Dei et liberationem patriæ invoco*. Ici, c'est la cloche elle-même qui parle et s'attribue en quelque sorte l'éloge donné à sainte Agathe. Elle affirme qu'elle a une âme, une âme sainte, une âme dévouée, qui chante pour honorer Dieu et demander la protection ou la délivrance de la patrie.

Sur les treize inscriptions de cloches, portant le texte angélique, que nous avons recueillies dans les auteurs cités plus haut et qui s'échelonnent entre 1402 et 1626, huit, c'est-à-dire à peu près les deux tiers, sont du ^{xv}^e siècle, trois du ^{xvi}^e et deux du commencement du ^{xvii}^e siècle.

(1) *Inscriptions de la France*. par M. de Guillermy, t. IV, p. 542.

(2) *La Cloche*, Paris, 1877, p. 449-451.

Il est surprenant que Bollandus n'ait pas dit un mot de l'application aux cloches de l'épithaphe de sainte Agathe.

On le voit, la cloche de Brageac, à propos de laquelle nous avons fait cette digression, a beaucoup de sœurs, quant à son inscription, en France et ailleurs ; et encore sans aucun doute la famille était bien plus nombreuse au siècle où elle sortit du berceau, c'est-à-dire du creuset ; car bon nombre ont été expulsées de leur demeure aérienne pour périr misérablement, à l'époque de la Révolution, sans compter celles que des accidents multiples ou l'outrage des ans avaient fait disparaître avant cette époque désastreuse à bien d'autres points de vue.

On peut se demander maintenant quel motif avait fait choisir ce texte pour le graver ainsi sur l'airain sacré.

M. de Guillermy, n'ayant rencontré cette formule que dans les provinces centrales de la France, observe qu'on a cru pouvoir l'interpréter comme l'expression d'un vœu pour la cessation de la guerre étrangère ou des discordes civiles, et il semble adopter cette opinion.

Cela s'accorde bien en effet, dès qu'il s'agit de la France, avec la guerre de cent ans et l'occupation anglaise, contemporaines de l'introduction de la formule dans les inscriptions de cloches : *patriæ liberationem*. Malheureusement cela manque totalement d'application pour l'Italie, la Suisse et surtout l'Angleterre.

Il faut donc chercher ailleurs la raison de cet usage et trouver une explication qui s'adapte à tous les lieux, à tous les cas, celui par exemple où la formule est tronquée, comme à Brageac, et où il n'est pas question de la *délivrance de la patrie*. Nous pensons l'avoir découverte.

Il faut remarquer d'abord qu'on mettait ordinairement sur les cloches, comme pour les consacrer au culte divin, un texte pris dans l'Evangile : celui-ci, par exemple, qu'on trouve assez fréquemment, bien qu'il paraisse n'avoir aucun rapport avec la fonction de la cloche : *Jesus autem transiens per medium illorum, ibat*. Nous en avons trouvé deux exemples dans le diocèse de Saint-Flour : à

Saint-Hippolyte-d'Apchon, sur une cloche de 1473, et à Cézens, sur une cloche de 1500. On crut devoir faire le même honneur aux paroles apportées du ciel par un ange, comme étant une sentence divine. Mais on peut donner, ce nous semble, d'un emploi si fréquent, une raison plus rigoureuse.

Parmi les fonctions de la cloche, il en est deux tout à fait particulières : écarter la foudre en faisant dévier la marche des nuées et des orages, sonner le tocsin lors des incendies.

Laissant de côté les opinions scientifiques pour ou contre l'action néfaste du son des cloches en temps d'orage, sur laquelle, croyons-nous, l'accord n'est pas encore fait, constatons que les fidèles ont toujours cru, et, même après les règlements, ordonnances et arrêts interdisant de sonner les cloches quand il tonne, croient encore à la puissance naturelle ou surnaturelle qu'a la cloche de dissiper les orages et d'écarter la foudre.

Cette croyance est constatée par une foule d'inscriptions qu'on lit sur d'anciennes cloches :

Obscuræ nubis tonitru ventosque repello.

« Je repousse l'obscur nuée qui renferme la foudre et je calme les vents ».

(La Savoisienne de Sens, 1560).

Fugo fulgura, grandinis ictus.

« J'écarte la foudre, je dissipe la grêle ».

(Autre cloche de Sens, 1255, aujourd'hui détruite).

Nubes arceo, solvo gelu.

« Je refoule les nuées, j'écarte la gelée ».

(Cloche de Chartres, 1510).

(Deus) defendat nos a fulgure et tempestate.

« Que Dieu nous défende de la foudre et de la tempête ».

(Château-Ponsat, en Limousin, 1648).

Mais l'inscription la plus fréquente est celle-ci, empruntée aux Litanies des saints :

A fulgure et tempestate libera nos, Domine.

Nous trouvons en outre, dans les formules de la bénédiction des cloches, une prière pour demander à Dieu que le son de l'airain sacré produise l'effet dont nous parlons. L'évêque, ou le prêtre qui le remplace, prie pour que, au son de la cloche, « le bruit des grêles, les orages, les tourbillons et la violence des tempêtes soient dissipés, que les fâcheux effets du tonnerre soient détournés et que la sérénité de l'air succède à la tourmente des éléments » (1).

Saint Charles-Borromée va plus loin : « S'il arrive que l'état du ciel, dit-il dans ses *Ordonnances synodales*, annonce tout à coup et fasse redouter quelque grand orage ou que la tempête elle-même menace d'éclater, qu'on sonne aussitôt les cloches au haut des tours, selon l'antique et pieuse coutume de l'Eglise, afin que, par la vertu divine qui a été communiquée à l'airain sacré dans la consécration légitime qui en a été faite, il plaise à Dieu de détourner de dessus son peuple les coups de l'orage ».

L'origine de l'usage de sonner la cloche chrétienne durant la tourmente remonte fort haut ; on l'attribue généralement à saint Céalde, évêque de Lichfield, en Angleterre, mort en 672.

Observons toutefois que, malgré les considérations qui précèdent, les rituels généraux de l'Eglise, émanant du pouvoir pontifical, n'ont jamais imposé à qui que ce soit un ordre positif de sonner les cloches pendant les orages (2).

Pour nous, nous croyons que la puissance divine, qui donna au son des trompettes sacerdotales la vertu de renverser les murailles de Jéricho (3), peut bien donner aujourd'hui encore aux cloches, sanctifiées par les bénédictions de l'Eglise, le pouvoir de rompre les orages et de transformer en nuées bienfaisantes les plus sinistres précurseurs de la tempête.

La cloche a une seconde fonction.

(1) *Pontificale Romanum : De benedictione signi vel campanæ.*

(2) Blavignac : *La Cloche*, p. 154-168.

(3) *Clangentibus tubis muri illico corruerunt* (Josué, VI, 20).

Qui n'a tressailli aux sons du tocsin, accompagnés de ces lueurs inattendues qui, changeant les couleurs du ciel, cuivrent la voûte azurée et annoncent un douloureux sinistre ? Nul grand incendie n'arrive, sans que la cloche y joue son rôle. Sonneries volontaires, sonneries spontanées s'y succèdent. La cloche de l'horloge persiste à lancer ses ondes sonores bien après que le glas du beffroi s'est tû.

Les inscriptions mentionnent souvent cet emploi de la cloche. L'inscription flamande de la cloche *Roland*, qui se trouvait autrefois dans le beffroi de Gand, ne manque pas de jactance :

*Mon nom est Roland. Quand je tinte, c'est l'incendie ;
quand je sonne, c'est la tempête dans la Flandre.*

Non seulement la cloche annonce l'incendie et convoque tous les citoyens à venir aider à le combattre, comme dans ce vers connu :

Aqua, aqua, aqua, aqua, aqua, aqua, accurrile cives !
mais quelquefois le privilège même d'éteindre le feu lui est attribué et se trouve mentionné sur les cloches du moyen-âge ; rappelons seulement celle de Saint-Gervais, à Genève, datée de 1493 et qui porte nettement la formule :

Ignē extirgo. « J'éteins le feu » (1).

Or, il se trouve précisément qu'on attribuait à la tablette de marbre de Crémone, portant l'éloge de sainte Agathe, une vertu miraculeuse dans les deux dangers et périls publics dont nous venons de parler. « Par la permission divine et les mérites de sainte Agathe, dit le chroniqueur Dominique de Bordeaux, cité par les Bollandistes, cette inscription merveilleuse a la propriété d'éteindre le feu des maisons en flammes, si on vient à la leur présenter. J'en rends témoignage car je l'ai expérimenté et je l'ai vu ». Un autre auteur, cité également par Bollandus, dit à son tour : « S'il vient à faire des éclairs ou à tonner, on

(1) Blavignac : loc. cit., p. 181-184.

sort de son sanctuaire le marbre céleste, et aussitôt les éclairs et les tonnerres sont dissipés et repoussés » (1).

L'analogie entre le pouvoir surnaturel attribué, d'un côté à l'inscription de sainte Agathe, de l'autre au son des cloches consacrées par les prières de l'Eglise, est donc manifeste ; et l'on comprend maintenant comment, dans les âges de foi vive et profonde, on a été amené à tracer sur les cloches les caractères mystérieux et puissants qu'un ange lui-même avait gravés sur la tombe de la vierge de Catane. Par là, on voulait évidemment communiquer à l'airain sonore la vertu même de ces paroles venues du ciel. Nous tenions à faire ressortir cette raison, que nous n'avons trouvée indiquée nulle part, pour laquelle, à une époque donnée, on grava si fréquemment sur les cloches l'inscription :

*Mentem sanctam, spontaneam, honorem Dei,
et patricæ liberationem.*

Faute de place, sans doute, le fondeur de la cloche de Brageac en a supprimé les trois derniers mots.

Cette cloche a-t-elle été fondue pour l'église qui la possède actuellement ? Rien ne l'indique dans l'inscription, mais c'est fort probable, pour ne pas dire certain.

D'abord, nous avons mentionné plus haut une cloche portant, avec l'inscription si souvent mentionnée, le nom d'une abbesse ; pourquoi une abbesse de Brageac n'aurait-elle pas fait fondre celle dont nous parlons et qui porte une inscription identique ? Mais nous avons, pour appuyer notre opinion, une conjecture mieux fondée.

La Révolution, on le sait, supprima les cloches. Le décret du 23 juillet 1793, qui dépeuplait les clochers, invoqua, pour ne pas braver en face l'opinion publique, les considérations que voici : « La Convention nationale » décrète qu'il ne sera laissé qu'une seule cloche dans » chaque paroisse, que toutes les autres seront mises à la

(1) *Act. sanctor.*, loc. cit., p. 639, 640.

» disposition du conseil exécutif de chaque commune, qui
» sera tenu de les faire parvenir aux fonderies les plus
» voisines dans le délai d'un mois, pour y être fondues
» en canons ».

Il avait donc été stipulé que chaque paroisse garderait une cloche. Que ferait-on de cette unique cloche ? Le représentant Reynaud-Solon va nous le dire. Voici la proclamation que ce législateur adresse aux habitants du Puy :

« Les cloches ne sonneront plus à l'avenir que pour
» annoncer l'alarme ou les incendies. Les horloges sont
» exceptées des présentes dispositions. Celles qu'on em-
» ployait aussi dans les obsèques pour les accompagner
» jusque dans les temples seront supprimées ».

En conséquence de ces dispositions, on dut laisser à Brageac une des trois cloches qui s'y trouvaient à cette époque, avec d'autant plus de raison qu'il y avait une horloge, comme nous l'avons vu. Ce fut sans doute la plus petite qui resta ; les autres furent portées au chef-lieu de district.

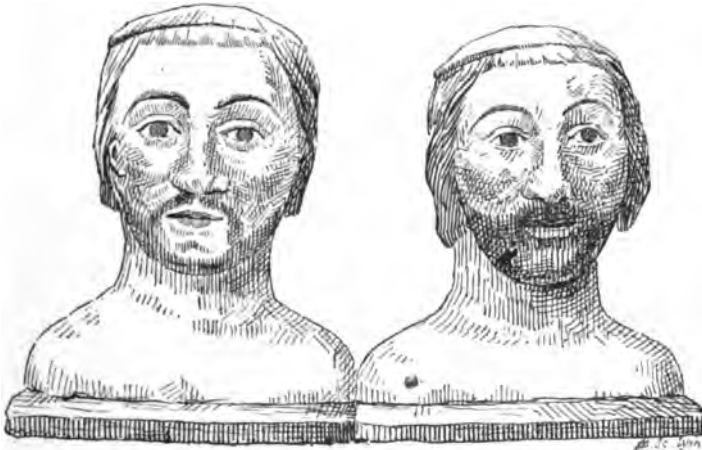
Il est donc à peu près certain que la vieille cloche de l'église de Brageac lui a toujours appartenu. Du reste, la pensée gravée sur sa robe d'airain convenait on ne peut mieux aux vierges consacrées qui vivaient à l'ombre du campanile, où trois fois par jour elle chantait, comme elle le fait encore :

« Une âme sainte, dévouée, est l'honneur de Dieu ! »

En descendant du clocher passons à la sacristie pour en examiner le trésor. Certes, il ne faut pas s'attendre à trouver ici quelque chose qui rappelle de près ou de loin les trésors d'Aix-la-Chapelle ou de Conques. Cependant, pour une église de campagne, elle sort de l'ordinaire à ce point de vue encore, et l'on est surpris d'y rencontrer, malgré les déprédations anciennes et récentes, quelques objets assez dignes d'intérêt.

Les plus belles pièces ont malheureusement disparu.

C'est ainsi qu'on y cherche en vain, aujourd'hui, la châsse qui contenait les chefs de saint Côme et de saint Damien apportés, comme nous l'avons dit, de la première Croisade, par Raoul d'Escorailles. Sa perte est d'autant plus à regretter qu'elle servait de sanction à la tradition que nous venons de rapporter. Le mot de *Radulphus*, inscrit sur le reliquaire, rappelait le nom du donateur. Cette châsse était encore à Brageac à la fin du ^{xvii}^e siècle, époque à laquelle Du Bouchet, qui en fait mention, publia la généalogie de la maison d'Escorailles. Aujourd'hui, les



chefs de SAINT CÔME et de SAINT DAMIEN sont conservés dans deux bustes en bois, d'un travail assez moderne et fort grossier (1).

L'inventaire de 1622 ne mentionne pourtant pas le reliquaire de Raoul d'Escorailles. Les chefs des saints martyrs étaient alors dans des bustes que je soupçonne fort être les mêmes que ceux d'aujourd'hui et dont nous donnons le dessin. Mgr d'Estaing, qui marque avec soin la matière des autres reliquaires, n'indique pas clairement celle des bustes ; il dit seulement qu'ils avaient une porte

(1) *Dict. du Cantal*, t. I, p. 283. Art. de M. Delalo, président du Tribunal civil de Mauriac.

de bois au sommet de la tête : ce détail s'applique parfaitement aux reliquaires actuels. Mais puisque Du Bouchet a vu la châsse à la fin du xvii^e siècle, comment se fait-il qu'elle n'a pas été mentionnée en 1622 ? Ce devait être cependant la plus grande pièce du trésor, puisqu'elle pouvait contenir les deux chefs. Nous ne pouvons donner de ce silence d'autre explication que de supposer que les reliques en avaient été déjà retirées et le reliquaire conservé dans l'intérieur du monastère. Si nous avions pu trouver le texte de Du Bouchet, peut-être nous aurait-il donné la clef de cette contradiction apparente.

Un autre reliquaire qui a aussi disparu récemment, c'est un coffret d'un travail d'émaillerie précieux et d'une conservation parfaite. Il a été vendu, en 1880, avec autorisation du conseil de fabrique, pour la somme de 2,000 fr. et a pris, croyons-nous, le chemin de Paris. En 1879, nous en avons pris un dessin partiel, deux plaques seulement sur six dorées et émaillées, clouées sur une âme en bois. Le reliquaire avait la forme d'une maisonnette à quatre côtés inégaux, exhaussée aux angles par quatre pieds carrés, coiffée d'un toit à double versant et sans crête. Il mesurait : 0^m18 de face, 0^m08 de côté et 0^m165 de hauteur. Les plaques de l'auge et du toit, devant et derrière, étaient ornées chacune de trois personnages ; celles des côtés, d'un seul. L'émail est champlévé. C'était un travail de Limoges de la fin du xiii^e ou commencement du xiv^e siècle.

Voici la description des deux plaques dessinées :

Le devant de l'auge est divisé, dans le sens horizontal, en deux parties égales par une large bande d'un émail dont nous n'avons pas conservé la couleur. Dans le sens vertical, la façade se divise en trois médaillons ; ceux-ci ne sont pas seulement elliptiques, selon l'usage, mais en forme de quatre-feuilles allongés. Des roses sont posées à l'intersection de la bande horizontale et des auréoles quadrilobées encadrant les personnages ; ces fleurons circulaires sont accompagnés, en haut et en bas, de larges feuilles trilobées remplissant les écoinçons ; des demi-

fleurons de même nature timbrent les pointes extrêmes des grandes auréoles.

Chacune de celles-ci comprend un personnage gravé au trait sur fond de cuivre doré. Celui du milieu représente N.-S. assis tenant la main gauche appuyée sur un livre fermé et bénissant de la main droite avec trois doigts ouverts. La figure est barbue, entourée d'une auréole timbrée d'une croix d'émail rouge rappelant le sang divin qui teignit la croix du Calvaire. A droite et à gauche ont été réservées, dans le cuivre, les deux lettres grecques A et ω. Le Christ semble redire ici la parole de l'apocalypse : *Je suis l'alpha et l'oméga ; le commencement et la fin* (1).

La tunique du Christ est ornée au col d'un orphroi strié en losanges, et le manteau, sur le genou droit, d'une broderie analogue. Les pieds reposent sur un escabeau circulaire, visible en partie, colorié et semé de points dorés.

Le personnage de droite est vêtu aussi d'une tunique et d'un manteau à orfrois, en petits losanges au col, perlés aux manches et à la bordure. Il a les pieds nus appuyés sur un escabeau semblable à celui du Christ, tient un livre fermé de la main gauche et de la droite indique le Christ avec l'index étendu. Il est imberbe, a la tête nimbee : c'est un apôtre. Les têtes sont dessinées au trait, comme le corps et non en ronde bosse, appliquée après coup, comme il se trouve fréquemment sur les coffrets de ce genre et de cette époque.

Le temps ne me permit pas de compléter mon dessin. A ma souvenance et si ma mémoire ne me trompe pas, le personnage de gauche représentait la Sainte-Vierge tenant une longue croix. Le champ des auréoles est occupé par un émail bleu clair sur lequel courent de fines tiges d'or, feuillées à leurs extrémités de trilobes pointus.

Le fond de la plaque est en bleu foncé sur lequel se

(1) *Apoc.*, I, 8.

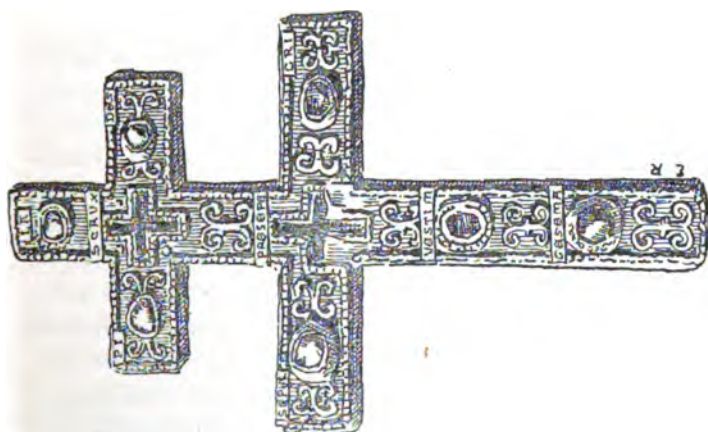
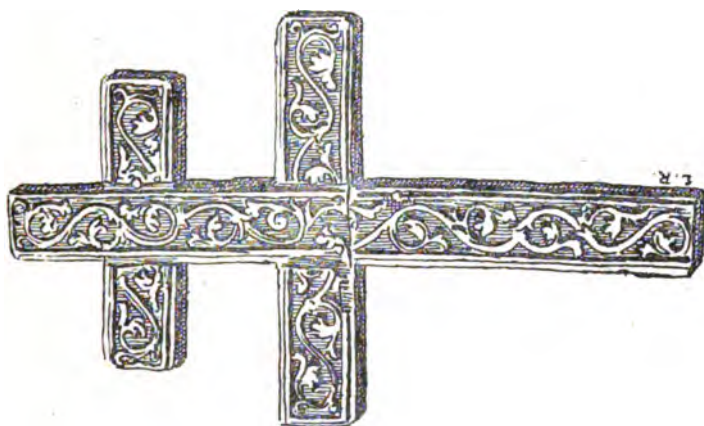
détachent de brillantes roses disposées dans les intervalles des auréoles. Un guillochage se remarque sur toutes les tailles d'épargne si étroites qu'elles soient. La plaque est ornée sur les côtés d'une bordure ondulée assez étroite. La ligne ondulatoire qui sépare les deux parties en couleurs différentes est dorée et zigzagüe.

Les pieds du reliquaire sont décorés d'une branche feuillée roulée en spirale, finement gravée dans le cuivre.

Sur le pignon de droite, seconde planche dessinée, un saint nimbé est assis dans une auréole elliptique cette fois. A ses pieds nus, au livre qu'il porte, au geste de prédication, à son double vêtement, tunique et manteau, on reconnaît tout d'abord un apôtre. Deux bandes horizontales d'un vert tendre traversent le fond de l'auréole ; elles alternent avec des bandeaux plus larges, émaillés et fleurronnés de roses, trois de chaque côté du personnage ; une septième plus petite est sous ses pieds. L'auréole ovoïdale n'est formée que par un simple liséré de cuivre doré d'épargne. En dehors, le fond est d'un bleu foncé, orné aux trois angles de roses diversement coloriées qu'accompagnent quelques tiges dorées. Le tout est encadré d'une bordure assez large dans laquelle court une ondulation mi-partie dorée, mi-partie en couleur.

Comme ensemble, ce coffret était d'un riche effet, harmonieux, plein de grâce et de variété, bien que le dessin des personnages fût un peu lourd. L'ornementation est peut-être trop luxuriante et chargée. C'était un joli spécimen de ces œuvres vraiment remarquables qui sortirent en grand nombre des ateliers de Limoges, à la fin du XIII^e siècle.

Toutefois, cette chasse n'est pas un travail fait sur commande. On n'y trouve rien de local, rien qui rappelle saint Til ou les autres saints dont on possède les reliques à Brageac. On y voyait Notre-Seigneur, la Sainte Vierge, les douze apôtres, personnages de mise partout. C'était, comme écrit Mgr Barbier de Montault, « une œuvre de » commerce dont les produits encombraient les magasins



CROIX RELIQUAIRE DE BRAGEAC

» ou étaient portés aux foires, et là l'acheteur faisait son
» choix. En conséquence, l'iconographie ne traitait que
» des sujets communs, d'une compréhension facile à tous
» et bons à toutes circonstances, comme le Christ, la
» Vierge, les apôtres, les anges. C'était de la pacotille, du
» commerce que le fabricant était toujours sûr de pla-
» cer » (1).

Le mot pacotille n'est cependant pas applicable à notre coffret, que Mgr Barbier n'a pas connu du reste.

Venons-en à ce qui reste à Brageac de ses antiques richesses. C'est d'abord une croix reliquaire à double traverse, la traverse supérieure faisant allusion au *titulus*. La croix mesure 153 millimètres de hauteur ; la longueur de la grande traverse est de 88 millimètres.

Sur une âme en bois, peut-être d'olivier, sont clouées de minces lames d'argent doré enchâssant neuf reliques apportées de Terre Sainte. Conservées d'abord dans des reliquaires ou sachets différents, elles ne furent disposées que plus tard dans la croix dont nous parlons, fabriquée exprès sans doute pour les recevoir et qui est certainement un travail français.

Un grénétis suit les contours extérieurs de la croix, ainsi que les bâtes, ovales, rondes ou crucifères retenant les reliques. Entre chacune d'elles se voit un ornement composé de deux tiges à doubles volutes unies par le pied.

Les reliques consistent en cinq pierres du sépulcre placées aux extrémités supérieures de la croix, d'une pierre du jardin de Gethsémanie à l'extrémité inférieure. De plus, on voit une parcelle de la vraie croix au milieu du croisillon supérieur, une autre de la crèche au milieu de la grande traverse et enfin des vêtements de N.-S. sur la hampe. Les inscriptions indiquant la nature de chaque relique sont gravées dans le métal au-dessus de chacune d'elles. Celle qui a rapport aux pierres du sépulcre est disposée de manière qu'une partie de l'inscription se

(1) *Les coffrets émaillés du Cantal*, p. 5.

trouve à côté de chacune des pierres : *La — pi — des — sepul — chri.*

Le revers de la croix, sans relique, est ornementé d'une manière plus simple. Point de grénétis ; une tige feuillagée en volutes court le long de la hampe et des traverses entre un encadrement rectiligne. Cette décoration est faite à l'estampage.

La forme des ornements et surtout des caractères de l'inscription fixent l'époque de la confection de cette précieuse croix à la seconde moitié du ^{xiii}^e siècle.

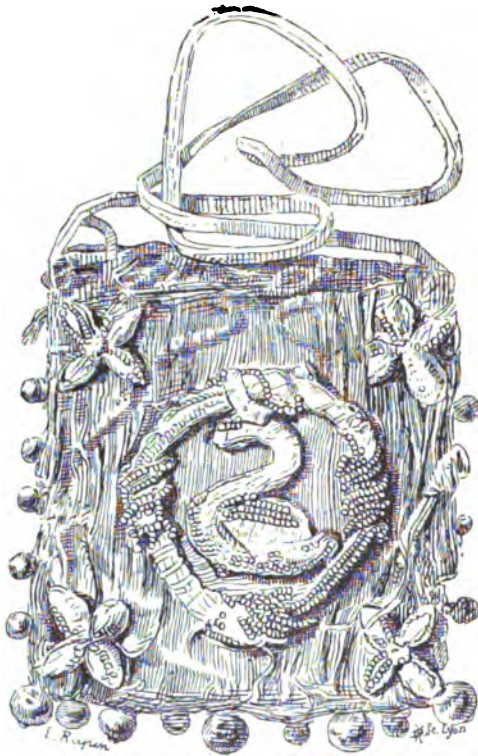
Cette croix reliquaire est désignée communément sous le nom de *Croix de saint Til*, bien qu'assurément elle ne lui ait jamais appartenu, étant fort postérieure au saint ermite.

Un autre objet, appelé aussi improprement la *Bourse de saint Til*, est également à remarquer. Moins précieuse sans doute que la croix, elle est cependant fort curieuse, vu la rareté de ces sortes d'objets dans les anciens inventaires de mobilier d'église. Elle est carrée et mesure 95 millimètres de côté. Brodée en fil d'or sur une toile grossière, elle présente sur chacune de ses deux faces un cygne brodé en perles fines, qui vogue sur une mer de sinople à reflets d'or. Cette figure est encadrée dans un médaillon circulaire en torsades de perles, formant quatre nœuds disposés à distances égales. Les angles sont occupés par des tiges d'or brodées en bosse, terminées par un fleuron en perles à quatre lobes aigus. Un liséré en soie bleue forme le bord rectangulaire extérieur.

Aux deux angles formés par l'ouverture de la bourse est attaché un cordon bleu, veiné d'un filet doré.

Enfin, la bourse est garnie tout autour, excepté sur les bords supérieurs, de grenades en vermeil de grosseur différente, une petite alternant avec une grande. On en compte dix-huit, mais quelques-unes manquent. Le bord inférieur seul est complet et présente neuf boutons globulaires, cinq gros et quatre petits. Dans le principe, il devait y en avoir vingt-cinq en tout.

Cette bourse est très bien travaillée, mais les parties en relief sont fort usées et d'autres effilochées. Elle a exercé la sagacité des antiquaires qui se sont demandé quelles pouvaient en être l'origine et la destination. Il est superflu de dire qu'elle ne remonte pas à saint Til. « La forme de » cette bourse, dit M. Delalo, celle des cygnes et des bou- » tons dont elle est ornée, doivent la faire considérer » comme fort ancienne et probablement de l'époque » byzantine » (1).



Quant à sa destination, il est fort probable que l'objet qui nous occupe n'est autre chose qu'un ancien porte-Dieu, une bourse destinée à mettre la petite custode ren-

(1) *Dict. du Cantal*, t. I, p. 283.

fermant l'hostie consacrée que le prêtre portait aux malades. Le soin religieux avec lequel elle a été brodée, l'usure que l'on remarque sur ses deux faces, le cordon auquel elle est appendue et qui mesure 1^m08 de développement, ce qui permet de le passer au cou, tout, ce nous semble, confirme cette opinion.

Si au lieu d'avoir été destinée à cet usage, pour ainsi dire journalier, elle n'avait eu d'autre emploi que de servir d'enveloppe, par exemple, à quelqu'une des précieuses reliques que possédait le monastère, elle nous serait parvenue moins dégradée. Le procès-verbal de 1622 ne la mentionne, ni dans l'inventaire du mobilier, ni dans celui des reliques. Ce silence prouve qu'à cette époque du moins elle ne renfermait pas de relique et qu'elle était déjà hors d'usage comme porte-Dieu.

L'hypothèse qu'elle a pu être une *aumônière* ne s'accorde pas avec la longueur du cordon. Nous sommes donc pour le porte-Dieu, bien que nous ne puissions découvrir l'analogie du cygne qui le décore avec le Saint Sacrement.

La destination que nous donnons à cette bourse n'infirme en rien son antiquité. La custode, en effet, est d'un usage plus ancien dans l'église que le ciboire actuel, qui ne remonte pas plus haut que le *xv^e* siècle. Avant cette époque, on ne donnait la communion que pendant la messe avec la patène, et les saintes espèces étaient conservées en très petit nombre, pour les malades, dans la colombe d'or, d'argent ou de cuivre émaillé, ou bien dans la *pixis sacra*, ou *capsa*, dont il reste encore bien des spécimens des *xii^e* et *xiii^e* siècles dans nos églises. On pourrait dire que notre ciboire actuel n'est que le développement de ce vase antique qui était exclusivement employé pour la conservation et le transport des hosties destinées aux malades (1).

Or, en 1622, Mgr D'Estaing mentionne comme conservée

(1) L'abbé Pascal : *Institutions de l'art chrétien*. Paris, 1856. T. II, p. 228.

à cette époque dans le tabernacle, avec le calice d'argent renfermant le Saint Sacrement, une *boîte de cuivre antienne, mal dorée, où l'on avait accoustumé tenir le Saint Sacrement, fort crasseuse* : c'était, à n'en pas douter, une pyxide en forme de tour, de cuivre émaillé. Elle a disparu. Mais les similaires abondent encore, et l'on peut constater qu'un vase de cette nature pouvait facilement être contenu dans notre bourse, ce qui corrobore notre opinion.

Passons maintenant plus rapidement sur quelques reliquaires moins précieux. Nous mentionnerons :

1° Un reliquaire de cuivre, forme d'arche ou de cercueil, surmonté d'une crête ajourée. Les quatre plaques de l'auge et du toit présentent chacune trois petites ouvertures en quatre-feuilles garnies d'une plaque de corne en guise de cristal. Il n'y a que deux ouvertures semblables sur chaque pignon. En outre, quelques cabochons en pâte de verre sont disposés sans ordre. Il y en a de bleus, vert-pâle, blancs ; un seul est teint en rouge.

Outre cette ornementation grossière, il y en a une autre plus grossière encore : ce sont de petits personnages en relief, coulés en plomb et cloués ensuite sur les différentes surfaces du coffret ; ce sont : un ange portant l'encensoir ; un évêque assis, crosse en main ; un saint portant un livre et une épée ; chacun de ces sujets est en trois exemplaires. De plus, on y voit deux médaillons carrés coulés de même, représentant sous une arcade trilobée, l'un J.-C. en croix accompagné de la Vierge et de saint Jean ; l'autre la Vierge debout tenant l'enfant Jésus, accosté de deux petits anges portant des cierges, le premier en double exemplaire (xiv^e siècle?).

2° Un reliquaire en argent de forme rectangulaire, décoré d'arabesques gravées sur chacune de ses faces ; porté sur un pied évasé à plusieurs plans, nœud de la tige fleuroné ; couronné par un toit imbriqué (xv^e siècle). Dans l'intérieur on lit, sur une bande de parchemin,

le nom des reliques qui s'y trouvent renfermées : *S' Fabien et S' Sebastien (sic) martyrs.*

L'église de Brageac possède encore, avons-nous dit, toutes les reliques mentionnées dans le procès-verbal de 1622. On en trouve même quelques-unes qui ne sont pas mentionnées par Joachim D'Estaing et ont dû être acquises depuis ; telles sont : des reliques de saint Martin, de saint Georges, de saint Léger et deux dents de sainte Apollonie, dans une petite boîte d'argent en forme de tabatière.



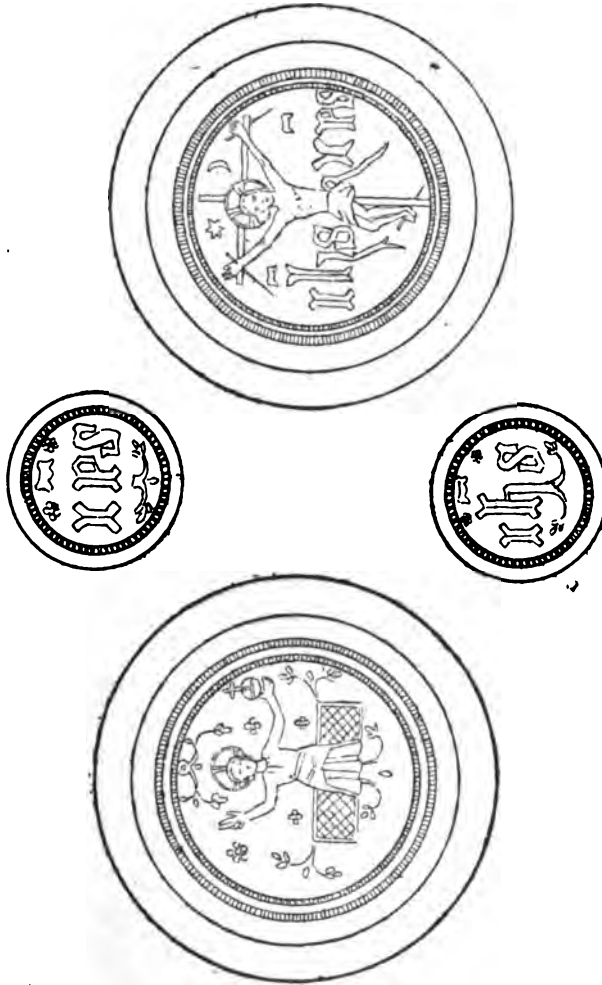
La relique de saint Til, que le curé montra à D. Jacques Boyeren 1712, n'est pas mentionnée en 1622 et ne se retrouve pas depuis. Elle aurait dû en conséquence venir de Solignac dans le courant du *xvii*^e siècle, ce qui n'est pas probable pour la raison que voici : en 1698, le curé d'Iseghem, en Flan-

dre, où saint Til est honoré comme patron, se servit de l'entremise du cardinal-archevêque de Paris, Louis-Antoine de Neuville, pour obtenir des reliques de saint Til de François de Carbonel-Canizy, évêque de Limoges. Dom Landrieu, moine de Solignac, répondit au grand vicaire de l'évêque que les manuscrits du monastère mentionnaient bien le corps de saint Til comme existant dans leur église, mais que les moines, leurs prédécesseurs, pour le préserver des dévastations des hérétiques, l'avaient si bien caché que jusqu'à présent il n'avait pas été possible de le retrouver. Ceci était écrit en 1699. Il est donc à croire que D. Boyer a fait erreur dans sa relation et qu'il aura écrit : *reliques* de saint Til au lieu de *croix de saint Til* ou *bourse de saint Til*.

3^e Enfin, l'église de Brageac possède un fer à hosties du xv^e siècle. C'est au ix^e siècle que l'on a commencé généralement à se servir d'un moule pour fabriquer les hosties. Il en existe encore un grand nombre des xii^e, xiii^e, xiv^e et xv^e siècles. D'ordinaire ces fers fabriquaient d'un seul coup deux grandes hosties et deux petites.

Le fer de Brageac offre cette disposition ; les grandes hosties ont sept centimètres de diamètre et les petites, trois seulement. L'une des grandes représente le Christ sur la croix, la tête inclinée à droite et nimbée du nimbe crucifère. Les bras sont tendus, le corps affaissé, les jambes se plient et, par un singulier effet de perspective, les pieds sont vus de profil, attachés avec un seul clou. Les clous sont d'une longueur exagérée ; ils traversent les mains, les deux pieds et ressortent derrière la croix en une longue et fine pointe. La croix équarrie est très mince, sans ornement aux extrémités. Au-dessus des bras le soleil et la lune sont représentés, l'un par une grosse étoile à six rayons, l'autre par un croissant. Le titre, faute de place au haut de la croix, a été abaissé dans le champ de l'hostie. Les deux monogrammes : IHS XPS, en lettres gothiques, couronnés du sigle abrégatif, se lisent aux côtés du corps du Christ. Le tout est entouré de quatre cercles

concentriques : le plus petit est orné de grénétis, le second strié comme une gloire, le troisième uni et enfin le quatrième n'est qu'un filet indicateur pour le coupage.



La seconde hostie représente le Christ de majesté, c'est-à-dire Notre-Seigneur assis sur un trône, bénissant de la main droite, portant le globe terrestre de la main

gauche, avec un nimbe crucifère autour de la tête. Le siège en carré long est losangé sur le devant. Quatre fleurettes à cinq pétales et quatre tiges feuillagées, terminées par trois pointes en trèfle, garnissent le champ. Ces fleurettes ce sont ces modestes pâquerettes, symbole de résurrection, que le peuple a si bien qualifiées, parce qu'elles s'épanouissent vers la fête de Pâques; les tiges fleuries sont aussi un symbole de vie et conviennent au Christ ressuscité et glorieusement régnant.

Les deux petites hosties offrent, dans un double cercle, l'une le monogramme IHS, l'autre XPS, toujours en caractères gothiques, surmontés du sigle d'abréviation. Le fond est garni de deux fleurettes dans le haut et d'une tige double dans le bas, un cercle de grénétis environne le tout (1).

Il y a, dans quelques églises du voisinage, des fers d'hosties plus anciens ou contemporains de celui de Brageac, mais fabriqués d'après les mêmes données, avec peu de variantes. Celui-ci a servi pendant quatre cents ans au moins; il est encore bien conservé, s'est peu usé, parce que la gravure en était profonde. Comme ses pareils, il sert rarement aujourd'hui. Les communications étant devenues très faciles, on trouve plus simple et moins coûteux de faire porter du couvent de la ville voisine, ou même d'une maison religieuse éloignée, des provisions d'hosties pour quinze jours. Les anciens fers peuvent servir dans un cas donné, et n'auraient-ils que leur mérite intrinsèque, ils doivent toujours être conservés.

Nous terminerons cette étude sur l'église de Brageac par la liste chronologique, aussi complète que nous avons pu la dresser, des curés qui ont successivement gouverné la paroisse depuis la fin du xv^e siècle; il ne nous a pas été possible de la faire remonter plus haut :

(1) V. l'étude de Mgr Barbier de Montault sur le fer à hosties du monastère de Sainte-Croix de Poitiers : *Le Règne de Jésus-Christ*, 1883, p. 39-52 avec planche.

.....	
JEAN VEYRET.....	1473-1488
Noble JEAN DE SAINT-AMANT.....	1519
N. VEYRET.....	1540
.....	
BERTRAND DUPEYRON I.....	1591-1619
BERTRAND DUPEYRON II.....	1619-1626
.....	
BERNARD DUPEYRON.....	1630-1657
ANTOINE DUPEYRON.....	1657-1668
JEAN VINCENT.....	1668-1719
JEAN LESCURE.....	1719-1764
JEAN SAULIÈRE.....	1764-1768
ANTOINE MEYLEUC..	1768-1777
PIERRE DIERNAT.....	1777-1791
.....	
PIERRE DIERNAT (pour la 2 ^{me} fois).....	1804-1820
PIERRE DELMAS.....	1820-1821
ANTOINE SARGÈS.....	1821-1840
JEAN BERGHEAUD.....	1840-1861
JEAN-BAPTISTE BOUCHY.....	1861-1878
PIERRE VARENNE.....	1878-1889
PAULIN PARRIQUE.....	1889-

L'abbé J.-B. CHABAU,
Chanoine.



LETTRÉS DE BALUZE

A L'ABBÉ DE FOULHIAC

ET AU CARDINAL DE BOUILLON

Notre collègue M. René Fage, qui a publié, en 1883, les lettres inédites de Baluze à Melon du Verdier, disait, dans l'introduction de cette très intéressante publication : « Il faudrait, après avoir fouillé les dépôts publics, diriger des recherches du côté des collections particulières, pour faire un recueil complet des lettres de Baluze ».

Ce conseil était excellent, car le savant écrivain limousin, Etienne Baluze, ayant eu des relations très étendues, a dû écrire à un grand nombre de personnages de son époque et il est certain que dans des collections particulières il y a des lettres de lui. Nous allons en donner une preuve.

Ces jours derniers, en examinant une collection d'autographes que M. Jules de Flaujac, de Cahors (1), a bien voulu nous montrer, nous avons eu la bonne

(1) La famille de M. Jules de Flaujac était alliée à celle de l'abbé de Foulhiac et elle a conservé plusieurs lettres importantes adressées à ce savant abbé par des personnages remarquables du xviii^e siècle. M. Jules de Flaujac a eu l'amabilité de nous permettre de prendre la copie des deux lettres de Baluze et de nous autoriser à les publier. L'une des deux, celle du 9 juin 1685, porte l'adresse du destinataire.

fortune d'y trouver deux lettres inédites de Baluze adressées à un érudit quercinois, M. l'abbé de Foulhiac, et dans la collection limousine de M. E. Rupin, de Brive, le Président de notre Société, il y a aussi une troisième lettre de ce savant, adressée au cardinal de Bouillon (1).

C'est cette trouvaille que nous venons signaler et faire connaître.

Nous ne dirons rien de l'auteur de ces trois lettres, n'ayant aucune particularité à ajouter à ce que M. Fage a dit de lui ; mais nous croyons devoir donner quelques détails sur les deux personnes à qui elles furent écrites.

Pour l'une, nous nous bornerons à ceux-ci : Emmanuel-Théodore de La Tour d'Auvergne, cardinal de Bouillon, né en 1644, mort en 1725, a entretenu une correspondance suivie avec Baluze et c'est pour lui que ce dernier a écrit l'*Histoire généalogique de la Maison d'Auvergne, justifiée par chartes, titres, preuves authentiques, histoires anciennes et autres*, imprimée à Paris en 1708, en deux volumes in-fol., laquelle valut à son auteur d'être exilé de Paris et relégué à Rouen, ensuite à Blois.

Nous parlerons plus longuement de l'autre,

(1) M. Rupin, lui aussi, a été assez bon pour nous autoriser à publier la lettre dont il est possesseur. Elle ne porte pas l'adresse de la personne à qui elle fut écrite ; mais pour la connaître, nous nous sommes adressé au savant paléographe, Eugène Charavay fils, à Paris, qui, avec sa bonne grâce habituelle, a bien voulu nous renseigner et nous dire qu'elle avait été écrite au cardinal de Bouillon.

M. Rupin, outre cette autorisation, a eu encore la bonté de nous fournir les deux notes que nous indiquerons.

parce que nous pouvons donner des détails inédits sur un document qu'il a découvert et qui a servi à Baluze pour un de ses ouvrages les plus remarqués : *De mortibus persecutorum*.

L'abbé Antoine-Raymond de Foulhiac naquit au château de Mordesson, près de Gramat (Lot), en 1622. Il eut beaucoup de goût pour l'étude de la littérature, des sciences et des arts. Il fit plusieurs voyages à Rome d'où il rapporta une collection remarquable d'objets d'art. Il fut docteur de Sorbonne et entretint des relations avec les auteurs, les artistes et les philosophes les plus distingués du siècle de Louis XIV. Il était l'ami de Fénélon et il lui fut adjoint pour aller convertir les protestants de l'Angoumois et de la Saintonge.

Rentré plus tard dans son pays natal, il y fut bientôt distingué par l'évêque du diocèse qui l'éleva à la dignité de vicaire-général. Il occupa ces fonctions pendant trente ans au moins sous les évêques de Sévin (1), de Noailles (2) et Le Jay (3).

Il faisait alterner ses travaux apostoliques avec la culture des sciences et des lettres et s'occupait de recueillir des manuscrits rares et des antiquités trouvés dans le Quercy. C'était un antiquaire très distingué.

L'intendant de Montauban, Nicolas-Joseph Foucault, l'avait autorisé à se faire ouvrir toutes les archives et toutes les bibliothèques des monastères et des couvents de cette province, pour y puiser tous

(1) Nicolas de Sevin, évêque de Cahors de 1660 à 1679.

(2) Louis-Antoine de Noailles, évêque de Cahors de 1679 à 1681.

(3) Henri-Guillaume Le Jay, évêque de Cahors de 1681 à 1693.

les documents utiles à ses recherches d'histoire et d'archéologie locales.

Il a laissé des manuscrits précieux sur ces matières, entr'autres : *Chronique du Quercy* (en français). Elle va de 1208 à 1560 ; la première partie manque. Cette *Chronique* forme un volume in-4°, qui est conservé à la Bibliothèque de la ville de Cahors, avec d'autres manuscrits de notes prises sur divers sujets par le même auteur.

Il a laissé aussi un autre manuscrit important, dont nous sommes possesseur, dans lequel sont décrites les choses anciennes du Quercy. Il est divisé comme suit, en onze parties :

1° *Des anciennes églises et anciens vieux tombeaux de Quercy et des chasteaux.* — 2° *Explications des lieux marqués dans la carte ancienne de Quercy du temps des Romains.* — 3° *Lamphiteatre, les bains et lacqueduc.* — 4° *Uxellodunum maintenant Puy d'Issolut.* — 5° *Les endroits des Commentaires de César où il est parlé du Quercy et de Lucterius chef des Quercinois.* — 6° *Anciens autels ou pierres eslevées dans le Haut-Quercy.* — 7° *Lieux remarquables du Quercy dans les temps que les Romains en estoient les maistres, comme les ruines, chemins militaires et endroits ou lon a trouvé des médailles antiques.* — 8° *Ce que les anciens autheurs raportent du lieu de Quercy.* — 9° *La suite des médailles trouvées dans le Quercy qui sont dans le cabinet de l'autheur : familles Romaines ou Consulaires.* — 10° *Anciens sceaus trouvés en Quercy.* — 11° *Livres-manuscrits anciens trouvés dans le Quercy.*

C'est dans cette dernière partie, où est la copie d'un inventaire envoyé à Colbert, que se trouvent des détails intéressants sur le manuscrit de Lactance, publié par Baluze. Nous avons remarqué, dans cet inventaire, les passages suivants :

M. Colbert qui aymoît les lettres et qui cherchoit des manuscrits au dedans et au dehors du Royaume pour en former cette celebre bibliothèque qu'on met aujourd'hui dans le premier rang ayant vu dans l'histoire de Bearn de M. de Marca et dans les ouvrages de Catel dans les livres des comtes de Toulouse et dans l'histoire de Languedoc qu'il y avoit beaucoup de livres manuscrits dans cette abbaye (1) je fus employé par M. Foucaud (2) intendant de la Haute Guyenne pour les aller visiter. Je demeure huit jours à Moissac et je fis un estat des livres qui fut envoyé à M. Colbert qui les ayant demandés à M. l'abbé Destrades maître de ces manuscrits comme étant abbé de Moissac. Ils lui furent envoyés du consentement du Chapitre et il leur donna en récompense un ornement de 15 ou 1600 livres pour leur église (3).

Au nombre de ces livres manuscrits figure dans l'état susdit, et portant le n° 51 :

Un petit vol. in-fol. contenant une histoire à faire des persécuteurs de la religion chrestienne, intitulé *Lucii Cæcilii de mortibus persecutorum* jusques à Maxence qu'on pourroit imprimer s'il ne l'est, d'un caractère assez ancien, defectueux en quelques endroits, après quoy sont

(1) La célèbre abbaye de Moissac, chef-lieu d'arrondissement du département du Tarn-et-Garonne.

(2) L'intendant Foucault, dès le commencement de 1678, était en correspondance avec Baluze à propos des manuscrits de Moissac.

(3) M. Léopold Delisle a donné une copie de l'inventaire de ces précieux livres dans l'*Annuaire du bulletin de la Soc. de l'Histoire de France*, ann. 1863, I, p. 11 à 28. Voir aussi : *Le Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque impériale*, tome I, page 457. Paris, 1868 (Note de M. Rupin).

d'un autre caractere les vies de S^t Odilen, de S^t Amans, de S^t Leger, la translation S^t Benott, la vie de S^t Nicolas, de S^t Ausbert, de S^t Yrieck, S^u *Aredii*, de S^t-Hilaire, de S^u *Orentii*, S^u *Eugenii*, etc.

En regard de cette indication, l'abbé de Foulhiac a mis cette note :

Baluze a fait imprimer cet ouvrage de Lactance : *De mortibus persecutorum* (1), avec des notes dans son *miscellaneæ*, mais il n'a pas dit dou il lavoit tiré. Il met seulement *ex-bibliotheca Colbertina*. Voyla dou a esté tiré ce livre qui a faict beaucoup de plaisir aux gens de lettres.

Faut-il conclure de cette note marginale que l'abbé de Foulhiac aurait désiré que Baluze eût fait connaitre celui qui avait trouvé le manuscrit ou du moins le lieu où il l'avait été? Cela se pourrait, car il savait que Baluze connaissait, et le nom de la personne qui avait trouvé ce manuscrit et le lieu où il l'avait été. Comme preuve que Baluze était parfaitement instruit de cela, nous dirons d'abord que, au nombre des manuscrits mentionnés au chapitre XVIII du *Complément* publié par M. Fage, se trouve celui-ci : *Instruction par N.-J. Foucault, Intendant de Montauban, au sujet de l'acquisition des Mss de l'abbaye de Moyssac*. Et de plus, nous allons donner les deux lettres suivantes que nous avons trouvées dans les *Mémoires* de Foucault (2) :

(1) M. Fage dans ses publications : *Les Œuvres de Baluze, cataloguées et décrites*, par René Fage, Tulle, 1882, in-8°, et dans le : *Complément des Œuvres de Baluze, cataloguées et publiées*, par René Fage, Tulle, 1884, in-8°, a donné les titres de plusieurs éditions de cet ouvrage.

(2) *Mémoires de Nicolas-Joseph Foucault*, publiés et annotés par F. Baudry. — Paris, 1862, in-4°.

FOUCAULT A BALUZE

Je n'ai pas voulu, Monsieur, faire réponse à la dernière lettre que vous avez pris la peine de m'écrire, que je n'aie été en état de vous envoyer le catalogue des manuscrits qui sont dans l'abbaye de Moissac. Je me suis servi pour les examiner de M. Fouillac, chanoine de Cahors, qui a demeuré sept jours à en parcourir seulement une partie, les archives de ce monastère étant dans une très grande confusion et la plupart des actes pourris ou mangés des rats. M. le Président Douat y a passé assez légèrement, et il y a beaucoup de livres et de cartulaires qu'il n'a point vus. Il est aisé de connoître parfaitement ce qui est renfermé dans cette abbaye, par le moyen dudit sieur Fouillac, qui est très habile en ces matières et aux yeux duquel rien n'échappera de ce qui mérite d'être relevé. Mais, comme il perdrait le revenu de son canonicat pendant le temps qu'il travailleroit à cette recherche et qu'il s'offre d'y travailler gratuitement, il seroit, Monsieur, nécessaire d'avoir une commission du roi qui enjoignit au chapitre de Cahors de le tenir présent pendant qu'il seroit occupé dans sa perquisition. Ce seroit un moyen d'avoir une connoissance entière de tout ce qu'il y a de curieux dans les églises de cette province, et vous serez, Monsieur, éclairci de tout ce que vous voudrez savoir. M. l'Evêque de Cahors est à Paris à la suite d'un procès qu'il a contre l'Université, et je suis persuadé qu'il ne vous refusera pas le manuscrit de Radulphe archevêque de Bourges dont vous me marquez avoir besoin.

FOUCAULT.

A Montauban, le 9 février 1678.

M. BALUZE,

Je n'ai pas voulu, Monsieur, me rapporter à personne pour aller tirer des archives de Moissac les manuscrits dont j'ai eu l'honneur d'écrire à M. Colbert. Je me suis transporté dans l'abbaye et ai fait assembler les chanoines qui ont délibéré de me les remettre entre les mains après

avoir vu la lettre de M. l'abbé d'Estrades ; ce qui a été exécuté sur le champ. Il est vrai que quelques uns d'eux en vouloient faire un catalogue : mais je me suis chargé de ce soin, et j'y fait présentement travailler par M. Fouillac, chanoine de Cahors, qui fait un grand cas de ces manuscrits que les chanoines ne connoissent pas, ne s'étant pas trouvé de catalogue dans les archives. Lorsque celui qui se fait sera achevé, dont je vous donnerai avis par l'ordinaire prochain, je les enverrai par les rouliers de Limoges, étant la voie la plus courte et la plus comode. Je m'estimerai bien heureux si le jugement que vous ferez de ces livres répond à mes souhaits, et s'ils sont agréables à M. Colbert. Je vous en écrirai, Monsieur, plus ample-ment par le premier ordinaire, n'ayant que le temps de les faire porter ici depuis qu'ils sont en ma possession.

FOUCAULT.

A Montauban, le 4 mai 1678.

M. Foucault se montra personnellement reconnaissant envers l'abbé de Foulhiac, car il lui fit présent, au mois d'avril 1679, de l'ouvrage : *Concilium omnium generalium et provincialium collectio regia. — Parisiis, e typographia regia, 1644. 37 vol. in-fol. (1).*

(1) *Mémoires de Foucault*, page 49 : « Au mois d'avril j'ai fait présent à M. Fouillac des Conciles du Louvre, du père Labbe, en reconnaissance des médailles et des voyages qu'il a fait pour voir les manuscrits de Moissac et autres curiosités » (a).

(a) On ne s'explique pas, ajoute M. Delisle, dans l'ouvrage déjà cité, le mécontentement de l'abbé de Foulhiac, qui écrivait à Baluze le 16 janvier 1685 :

« Je trouvay quelque choses dans les archives de Moissac du temps que j'y allay pour M. Colbert, où je pris tant de peine qu'elle valoit au moins un remerciement. Les manuscrits envoyés le valaient bien. Je ne demandois pas de récompense ; car, Dieu mercy, j'ai assés de bien ; mais une honesteté auroit fait ma satisfaction. Demeurer quinze jours dans la poussière pour en tirer des manuscrits abandonnés, les régler, en faire l'estat, valoit bien un

A la fin de son catalogue des livres de l'abbaye de Moissac, l'abbé de Foulhiac parle encore de celui qui contenait le manuscrit d'une œuvre de Lactance, et il le décrit et l'apprécie. Comme nous supposons que Baluze n'a pas donné cette description et cette appréciation, nous allons en donner une copie textuelle sans en changer l'orthographe :

Voyla le cathalogue des livres trouvés à Moyssac je le mis entre les mains de M. Foucault qui lenvoya a M. Colbert avec les livres en original. Si j'avois eu la liberté de les examiner plus au long jaurois fait de plus longues observations ou si M^{rs} les chanoines de Moyssac ne sen fussent pas defaicts comme ils firent.

Lutilité de ces livres anciens esté de les conférer avec les livres imprimés et voir ce quil y a de différent et de conforme.

Quant il y a des ouvrages qui ne sont pas imprimés et qui en valent la penne c'est de les donner au public comme Baluse a faict du traicté de Lactance *de mortibus persecutorum*. Sur lequel manuscrit je diray quil est à la teste dun sanctoral de Moyssac escrit dun autre caractère que les vies des saints contenus dans le volume, et comme la vie de S^t Odilon est à la teste et que cest abbé de Clugni vivoit au commencement du xi^e siecle et que mourut vers lan 1040, il y a lieu de croire que ce manuscrit de *mortibus persecutorum* est de ce temps la et que le moyne qui compila le legendaire ou il y a des vies des S^{ts} Martirs y mit aussi l'histoire du genre de mort de ceux qui les persecutoient, et que cest ou l'ouvrage mesme de Lactance ou un extraict que le moyne benedictin en avoit faict. Il est surprenant q'Odilon qui a esté dans le Quercy qui fonda

remerciement de la part de quelqu'un de chez M. Colbert ». (Coll. Baluze, 354, fol. 2, v^o). Cette lettre a été publiée par M. Tamizey de la Roque, dans la *Revue de Gascogne*, t. VI, an. 1865 (Note de M. Rupin).

Carennac (1) qui de là alla voir labbaye de Moissac comme il est dit dans sa vie escrite dans ce volume, que Bucquo de Clugny son successeur qui fut longtemps à Moyssac pour refformer labbaye et à Caors pour regler lestat du chapitre, Durannius son successeur et son disciple qui fut abbé de Moyssac et evesque de Toulouse et Hunaud son successeur et disciple de Bucquo de Clugny, lequel Hunaud estoit de ce pays, frère du comte de Bearn et qui a laissé plusieurs escrits de lui dans ses unions des benefices et dans divers fragments de cartulaires a Moyssac, qui a faict escrire tous les manuscrits ou au moins la plus part de ceux cy et dont il est parlé dans la biblioteque de Clugny. Il est surprenant dis-je que ces abbés ou autres scavans religieux naye faict aucune mention de ce livre non plus que les abbés de Moyssac venus après luy, illustres par leur doctrine et par leur piété, ce qui me feroit croire que cest plustot un extrait et un précis qun de ces anciens moynes auroit faict du livre de Lactance que le livre mesme et creu tel par Odilon, Bucquo, Durand, Hunaud, Ausquivitrius et leurs successeurs, ils nauroint pas manqué de le faire copier comme les autres et denaire un petit volume ou linsérer dans dautres comme ils avaient accoustumé de faire au lieu que celluy cy est au commencement du livre et sert de couverture au legendaire ou des feuilles de parchemin quon met ordinerement au devant du titre du livre. On le regardoit donc en ce temps la non pas comme ouvrage de Lactance, car on en auroit faict plus de cas, mais comme ouvrage dun religieux qui en auroit faict un extrait de peu de considération.

Cella faict voir que tous les ouvrages des peres et généralement de tous les anciens autheurs viennent des religieux de S^t Benoit qui les ont conservés dans leurs blibliotèques et dans leurs archives.

La réputation d'érudit et d'antiquaire dont jouis-

(1) Carennac, canton de Vayrac, arrondissement de Gourdon (Lot), renfermait une abbaye de religieux de l'ordre de Cluny, fondée, d'après quelques auteurs, au commencement du xi^e siècle.

sait l'abbé de Foulhiac, lui valut l'offre de la place de conservateur du Musée de médailles du roi au Palais de Versailles. Sur les conseils de Fénélon il n'accepta pas cette proposition, et il demeura grand-vicaire à Cahors jusqu'à sa mort arrivée en 1692.

A présent que nous avons donné des détails sur les destinataires des trois lettres de Baluze, nous allons donner ces lettres :

I

Monsieur,

Je vous remercie tres humblement de l'honneur que vous m'avez fait de m'escire une letre tres obligeante & de la peine que vous avez prise pour contenter ma curiosité au sujet de la lettre que j'avois pris la liberté d'escire à Monseigneur l'Evesque de Cahors. Il est bien fascheux qu'on laisse ainsy perdre les pièces anciennes que les désordres des siècles passez avoient espargnées. En mon particulier, j'ay bien du desplaisir de ne pouvoir pas recouvrer celle où estoit contenüe la sentence arbitrale de Geraud Evesque d'Angoulême ; & à vous dire le vray, j'avois fait mon compte qu'elle se trouveroit dans les archives de l'Esveché de Cahors, estimant que M. de Lacroix (1) l'y avoit puisée. Si dans la suite vous la découvriez, Monsieur, vous me fairiez un très grand plaisir de m'en donner une copie. Je veux faire imprimer dans le cours de l'année prochaine l'Histoire de la ville et de l'Eglise de Tulle, qui est mon pays, & je voudrois n'y rien

(1) Guillaume de La Croix est l'auteur de : *Séries et acta Episcoporum Cadurcensium*, imprimé à Cahors en 1617, en un vol. petit in-4°.

oublier, s'il se pouvoit. Je suis avec l'estime et le respect que je vous dois

Monsieur

Votre très humble et très obeissant serviteur

BALUZE.

A Paris le 2 décembre
1684.

Faites moy la grace, Monsieur, de présenter mon respect à Monseigneur l'Evesque et de l'assurer que je suis affligé de la nouvelle de sa maladie.

Je vous supplie aussy de saluer de ma part monsieur l'abbé Chaillon & de lui demander pour moy la continuation de ses bonnes graces (1).

II

Monsieur,

Je receus ces jours passez la lettre dont vous m'avez honoré le 28 du mois de May ; de laquelle je vous remercie très humblement. Sur laquelle je vous diray, au sujet du soupçon que vous avez que les actes de Frotérius & de Guillaume Evesque de Caors (2) touchant Rocamadour ayent esté adjoutez d'un autre caractere dans le chartulaire de Tulle, je vous diray dis-je qu'ils n'y ont point esté adjoutez d'autre main, & qu'ils sont de mesme

(1) Cette lettre répond à une que l'abbé de Foulhiac avait écrite à Baluze au nom de Mgr l'évêque de Cahors, le 22 novembre 1684. Cet abbé lui en écrivit une deuxième le 27 décembre de la même année, dans laquelle il lui annonçait le prochain envoi de renseignements demandés par lui, et une troisième le 16 janvier 1685. C'est dans cette dernière que se trouve le passage cité, page 94, dans la note fournie par M. Rupin.

Ces trois lettres ont été publiées, avec quelques notes biographiques et bibliographiques, dans la *Revue de Gascogne* en 1865, par M. Tamizey de Larroque. Il a été fait de cette publication un tirage à part avec ce titre : *Trois lettres inédites de l'abbé de Foulhiac à Baluze*, publiées par Philippe Tamizey de Larroque. — Extrait de la *Revue de Gascogne*, Auch, 1865, in-8° de 12 pages.

(2) Nous ferons remarquer que Baluze, dans la lettre précédente, écrit *Cahors* comme on l'écrivit aujourd'hui, et que dans celle-ci il met *Caors*, qui était l'orthographe de ce nom à l'époque où il a fait ces lettres.

antiquité que les autres pièces & copies en leur rang, en sorte qu'il n'y peut avoir aucun soupçon contre l'authenticité de ces actes. Ainsy, s'il y avoit lieu d'en soupçonner quelqu'un de faux, il y auroit plus lieu de soupçonner celluy de Marcillac (1) que les nostres. Mais cette contestation ne sert plus de rien, le procès estant finy il y a longtemps.

A l'esgard de ce que vous me mandez, Monsieur, de ce qui se passa du temps de Bernard Evesque de Caors touchant l'hommage du vicomte de St-Circ, je vous supplie de vouloir me donner une copie exacte des paroles contenues dans l'ancien acte où il en est fait mention. Cella me servira pour plus d'une chose, mesme pour la suite de la généalogie d'Ademarus vicecomus Scalorum. Il ne faut pas apprehender que cela renouvelle un procès ; d'autant plus que cet acte est trop vieux pour pouvoir servir presentement en une affaire de cette nature. Et puis qu'il se trouve, il m'est très nécessaire pour éclaircir quelques difficultez.

J'espere que je feray imprimer pendant l'hyver prochain mon histoire de Tulle (2), où vous verrez assurément bien des choses qui serviront beaucoup à illustrer l'histoire de vos Evesques. J'y parleray des lettres du Roy Raoul touchant Uxellodunum & les grandes raisons qu'il y a de les soupçonner de fausseté.

Je suis avec respect & estime

Monsieur

Votre très humble et très obéissant serviteur

BALUZE.

A Paris le 9 juin
1685.

Je suis bien obligé à Monsieur l'abbé Chaillon du bon

(1) De l'abbaye de Marcillac. Cette abbaye remonte à la plus haute antiquité. Elle était située dans la commune de Marcillac ou Marcilhac, canton de Cajarc, arrondissement de Figeac (Lot).

(2) L'espérance de Baluze ne se réalisa pas, car son Histoire de Tulle : *Historiæ Tutelensis*, n'a paru qu'en 1717, soit 32 ans après.

souvenir qu'il luy plaît d'avoir de moy. Je vous supplie, Monsieur, de luy presenter mes respects.

III

A Paris le 15 juin 1699

J'auray l'honneur de vous dire par cette letre, Monseigneur, que je revins hyer de vostre belle maison de Pontoise, où M. Le Vaillant m'auait mené vendredy dernier. C'est assurément un beau et agréable séjour, et qui vaut bien celui de Frescati. Mais il y a tant de choses qui doivent présentement faire préférer Frescati qu'encore que j'aye un grand désir de reuoir ici V. A. je n'ose pas le souhaiter. Ainsy je me contenteray de prier Dieu de tout mon cœur qu'il luy plaise de vous conserver longtemps en bonne santé en tous lieux où V. A. se trouvera.

J'oublaiy dernièrement, Monseigneur, d'escire à V. A. la satisfaction que j'eus à la These de Logique de Monseigneur le Prince Frédéric. Je faisois bien estat, en y allant, qu'il se tireroit bien d'affaires et que j'en serois content. Mais je vous assure, Monseigneur, qu'il surpassa mon attente; et je ne souhaite autre chose pour luy, comme j'ay eu l'honneur de le luy dire à luy mesme, si ce n'est qu'il fasse aussy bien sur les bancs de Sorbonne, lors qu'il y sera, comme il a fait en cette occasion.

Dom Guillaume de S^t Laurens partit hier pour aller en Auvergne. Il m'a dit qu'il y auoit à Olliergues (1) plusieurs anciens liures imprimés et manuscrits. J'espère de la bonté que V. A. a pour moy qu'elle approuvera la liberté que j'ay prise de luy dire de les faire emballer et

(1) Olliergues, aujourd'hui comm. de Bourrières (Puy-de-Dôme), ou Olliergues, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Ambert (même département).

*de les envoyer ici pour les mettre dans la bibliothèque
de V. A.*

Je suis avec toute sorte de respect et de reconnaissance,

Monseigneur,

Vostre très humble et très obéissant serviteur.

BALUZE.

Ces trois lettres ne grossiront pas beaucoup la correspondance de Baluze, mais nous espérons que d'autres suivront, comme nous, le conseil de M. R. Fage, et que peu à peu cette précieuse correspondance s'augmentera et qu'elle finira par se compléter.

Cahors, 24 juillet 1896.

LOUIS GREIL.



L'ASTRONOME DE TURGOT

NOTE PAR A. REBIÈRE

Après un mot sur la curiosité scientifique de Turgot, nous parlerons de l'astronome Montaigne, de ses comètes, de son satellite de Vénus, de sa météorologie limousine et de ses autres travaux. Nous finirons en indiquant nos sources.

*
* *

Turgot, le bienfaisant intendant du Limousin, a été longuement étudié comme réformateur et comme économiste. On n'a pas assez remarqué son goût pour les sciences proprement dites. Sur ce point, sa correspondance, en partie inédite et dispersée, est pleine de détails qu'il serait intéressant de réunir.

Bornons-nous à rappeler ici quelques faits connus :

Turgot a adressé, en 1748, à Buffon, une critique de sa théorie de la terre. Il a suivi les cours de chimie de Rouelle et correspondu avec Lavoisier. Il a fait de la haute géométrie avec Bossut et de l'astronomie avec Rochon et Lacaille. Condorcet le tenait au courant des travaux de l'Académie des Sciences. Il a envoyé au Pérou le botaniste Doublé,

qui en a rapporté une riche collection de plantes et de minéraux. Contrôleur général des finances, il s'était attaché officiellement les trois mathématiciens : d'Alembert, Bossut et Condorcet.

Pendant les treize années qu'il a passées à Limoges, Turgot y a eu son astronome attitré.

*
* *

C'était un savant modeste et que nous connaissons peu, malgré tous ses noms ou surnoms. On l'appelait indifféremment Montaigne, Montagne, de la Montagne, Leibax, Leibax-Montaigne, l'astronome de Turgot ou l'astronome de Limoges.

Jérôme Lalande dit de lui : « Montaigne est celui qui découvrit la comète de 1772, qui n'aurait pas été vue sans lui. Il s'appelait Jacques Leibax ; il naquit le 6 septembre 1716 à Narbonne. Il avait été doctrinaire dans sa jeunesse. Il a vécu longtemps à Limoges ».

D'après une lettre adressée le 8 mai 1772 par M. de L'Epine de Limoges à M. Baudoin, Maître des Requêtes : « Jacques Leibax-Montaigne, astronome de Limoges, né le 6^{7^{bre}} 1716 à Narbonne ou dans le diocèse de Narbonne ; il a été dans sa jeunesse aux Pères de la Doctrine chrétienne, il y a puisé cette teinture jansénistique qui est son seul faible, mais il faut bien paier tribut à l'humanité ».

Voici l'acte de naissance de l'astronome :

Le huitieme septembre 1716 par moi prêtre sousigné et député par M. le curé a été baptisé Jacques Laibats, fils de M^r Joseph Laibats et de damoiselle Claire Montaigne, mariés, né le sixieme septembre. Son parrain a été Jac-

ques Montaigne et Françoise Laibats, lesquels ont signés avec moy, temoins les suivans.

LAYBAX	J. MOUNTAGNE	
TARDIEU	DREVOCHÉ	G. LÉCHIEU
VASSAL prêtre (1).		

On voit que le vrai nom était Leibats, tandis que Montaigne était celui de la mère.

Les notes de Lalande et de M. de L'Epine ne disent pas si notre homme avait été seulement élève des doctrinaires ou doctrinaire lui-même. La seconde note insiste sur son jansénisme, mais MM. Léon Séché et Gazier n'ont pu nous renseigner à ce sujet. Serait-ce pour éviter des persécutions que Leibatz aurait adopté le nom, Montaigne, de sa mère ? Nous le voyons, cependant, bien accueilli par l'évêque de Limoges, discuter devant lui en latin une question théologique.

On ne sait pas à quelle époque Montaigne est venu de Narbonne s'établir à Limoges, où il a passé presque toute sa vie et où il est mort. Il est qualifié de négociant et il paraît avoir été épicier et herboriste. C'est en amateur et pour se délasser qu'il a d'abord étudié les étoiles.

Turgot écrivait, le 23 octobre 1773 : « M. Montaigne a beaucoup de zèle, d'assiduité, d'intelligence et tout cela est perdu faute d'instruments. Je lui ai fourni un très bon quart de cercle, une lunette acromatique mais d'une force médiocre, une pendule à secondes. Il lui faudrait encore une bonne

(1) Archives communales de Narbonne, GG, paroisse Saint-Paul, naissances, mariages, décès, de 1707 à 1727, registre 11, f° 332 v°.

lunette garnie d'un micromètre..... ». Le bon Montaigne observait de sa fenêtre avec de pauvres instruments et on voit, dans la *Correspondance de Turgot et de Condorcet*, que l'Intendant estimait et soutenait son astronome.

Montaigne fit un voyage à Paris, y vit les académiciens et devait publier un livre. Il est quelquefois qualifié à tort de membre de l'Académie des Sciences : nous n'avons trouvé son nom sur aucune liste des membres titulaires, libres ou associés (1).

Plusieurs documents indiquent 1789 comme la date du décès et, malgré la différence des prénoms, nous croyons que c'est de notre Montaigne qu'il s'agit dans l'acte suivant :

Le 18 mars 1789 a été inhumé dans le cimetière de cette église Pierre Lamontagne, droguetier, décédé hier dans la Bessaille, âgé d'environ 70 ans, vivant époux de Marie Georges. Ont assisté à son inhumation J.-B. Lamontagne son fils, entrepreneur de bâtiments, et Léonard Lamontagne son neveu

MouRET, curé de S'-Domnolet (2).

*
* *

Les comètes découvertes par Montaigne sont au nombre de trois.

La première a été aperçue le 8 mars 1772 et observée jusqu'au 20 du même mois. C'est Jérôme Lalande qui l'a calculée.

La deuxième date du 11 août 1774. « Un Président

(1) On ne confondra pas avec le botaniste académicien Jean-François-Camille Montagne, qui a fondé un prix en 1862.

(2) Archives communales de Limoges, série GG, 185. Paroisse Saint-Domnolet.

(lisez Beaudoin), aussi respectable par ses lumières que par son intégrité et qui se délasse quelquefois avec Uranie des pénibles fonctions de Thémis, a calculé les premiers et les seconds éléments de la table (1) ». Le calcul a été complété par Burckhardt.

Enfin, c'est le 18 octobre 1780 que la troisième comète a été vue, toujours à Limoges. Boscowitch en a calculé les éléments, d'après les observations de Montaigne.

A propos de comètes, ajoutons que le 23 octobre 1774, notre astronome a distingué une étoile de 6^e grandeur du Verseau, à travers le noyau d'une petite comète.

On sait que Louis XV avait surnommé Messier *le furet des comètes*. « En effet, dit la Harpe, il a passé sa vie à éventer la marche des comètes, et les cartes qu'il en a tracées passent pour être très exactes..... Il y a quelques années qu'il perdit sa femme ; les soins qu'il lui rendait empêchèrent qu'il ne découvrit une comète que Montagne de Limoges lui escamota. Il fut au désespoir..... Dès qu'on lui parlait de la perte qu'il avait faite, il répondait, pensant toujours à sa comète : *hélas ! j'en avais découvert douze ; il faut que ce Montagne m'ôte la treizième !* Puis se souvenant que c'était sa femme qu'il fallait pleurer, il se mettait à crier : *Ah ! cette pauvre femme !* et il pleurait toujours sa comète ».

*
* *

(1) Armand-Henri Beaudoin de Guémadeuc, né à Colmar le 17 avril 1737, était Maître des Requêtes.

Presque toutes les planètes importantes ont des satellites. Pendant ces dernières années, grâce au perfectionnement des télescopes, on a pu découvrir un cinquième satellite à Jupiter et deux satellites à Mars.

Seuls, Mercure et Vénus ne paraissent pas encore accompagnés.

Pourtant, des astronomes sérieux ont cru longtemps que Vénus avait aussi un satellite. Ils avaient vu ce petit compagnon, à l'aide de leurs lunettes, et ils l'avaient calculé ! Le grand Frédéric de Prusse proposa même de l'appeler *d'Alembert*, et le géomètre répondit :

« Votre Majesté me fait trop d'honneur de vouloir baptiser de mon nom cette nouvelle planète. Je ne suis ni assez grand pour devenir au ciel le satellite de Vénus, ni assez bien portant pour l'être sur la terre, et je me trouve trop bien du peu de place que je tiens en ce bas monde, pour en ambitionner une au firmament ».

Montaigne, attendant à Limoges le passage de Vénus sur le soleil, qui devait avoir lieu le 6 juin 1761, aperçut dès le 3 mai de la même année, à 9 heures du soir, un petit croissant assez faible au-dessous de la planète et il renouvela ses observations et ses mesures jusqu'au 11 : on en trouvera le détail dans les traités spéciaux. Malheureusement la lunette de Montaigne était dépourvue de micromètre et toutes les distances évaluées par estime. Beudoin s'empressa cependant de calculer approximativement le satellite de Vénus et le célèbre Lambert donna le cal-

cul complet. On avait ainsi la confirmation des assertions antérieures de Cassini et de plusieurs autres.

Hélas ! les observations de Montaigne de Limoges étaient exactes, mais elles avaient été mal interprétées. Nous cédon, à propos de cette petite faillite de la science, la parole à F. Tisserand, Directeur de l'Observatoire de Paris :

« Il serait bien utile de déterminer la masse de Vénus d'une façon plus directe et plus précise. Si la planète avait un satellite, la chose irait toute seule.

» Or, pendant longtemps, les astronomes ont pu croire à l'existence d'un satellite de Vénus ; il n'y a pas deux ans que cette illusion leur a été définitivement enlevée, et l'on nous permettra sans doute, en raison de l'actualité de la question, de donner une idée de la façon dont elle a été posée et de dire comment elle a été résolue négativement par un astronome de Bruxelles, M. Stroobant.

» Le satellite de Vénus a été signalé tout d'abord par Fontana, à Naples, en 1645 ; observé par Cassini, à Paris, en 1672 et en 1686 ; par Short, à Londres, en 1740 ; par A. Mayer, à Greifswald, en 1769 ; par le P. Lagrange, à Marseille ; par Montaigne, à Limoges, et par Røedkiær, à Copenhague, en 1761 ; puis par Røedkiær et Montbarron, à Auxerre, en 1764, et enfin par Howebow, en 1768.

» Lambert chercha, en 1777, à représenter les observations par un orbite elliptique que l'on peut rejeter sans crainte, car elle conduirait, pour la masse de Vénus, à une valeur 10 fois trop forte. L'existence du satellite était déjà bien douteuse,

quand on réfléchissait que personne ne l'avait vu depuis 1768, ni W. Herschel, ni Lassell, ni A. Hall, qui ont cependant découvert des satellites extrêmement faibles à Saturne, Uranus, Neptune et Mars.

» Il n'en est pas moins vrai qu'on pouvait se demander ce qu'avaient vu les divers observateurs. On savait déjà que, dans l'une des observations de Røedkiær, en 1764, Uranus n'était qu'à 16' de Vénus ; cet astronome l'aura pris vraisemblablement pour le satellite de Vénus et il aura manqué une belle occasion de découvrir Uranus, dix-sept ans avant W. Herschel.

» M. Stroobant a réussi à montrer que, dans un assez grand nombre de cas, on avait pris pour le satellite une étoile plus ou moins brillante qui se trouvait très près de Vénus. Cela est arrivé notamment à Røedkiær, les 4, 7 et 10 août 1761 ; trois étoiles connues de la 5^e, de la 4^e et de la 7^e grandeur se trouvaient, en effet, dans les positions assignées au satellite. De même, ce sont deux étoiles de 8^e et de 4^e grandeur que Short et Howebow ont vues à côté de Vénus en 1740 et 1768. Il est donc certain désormais qu'une bonne partie des observations du satellite supposé peuvent s'expliquer tout naturellement par la présence, dans le voisinage de la planète, d'étoiles assez brillantes que les observateurs n'ont pas cherché à identifier quelques jours après.

» Il reste encore un certain nombre d'observations inexpliquées ; il est possible qu'elles répondent aux positions occupées alors par quelques-uns des astéroïdes les plus brillants. De toutes façons, on peut

dire que la légende du satellite a vécu et qu'elle n'a pas de fondement sérieux.

» Mais s'il n'existe pas de satellite de 4°, de 5° ou même de 8° grandeur, est-il certain qu'il n'y en ait pas un très faible, analogue aux satellites de Mars, et que permettraient d'apercevoir les lunettes gigantesques qui fonctionnent aujourd'hui, notamment celles de Nice, Poulkovo, Washington et du Mont Hamilton ? L'intérêt théorique très grand qui s'attache à la question, doit être un stimulant pour les observateurs qui disposent d'aussi puissants moyens d'investigations ».

Gardons encore un peu d'espoir, puisque le successeur de Laplace nous le permet. Le paradoxe d'hier peut devenir la vérité de demain.

*
* *

La Société d'Agriculture du Limousin, fondée à Limoges en 1759, devint Société royale en 1761. Montaigne fut associé dès cette dernière année et chargé des observations météorologiques. Il suivit et nota, du haut de sa fenêtre, les variations de l'atmosphère et du climat, à partir de janvier 1762.

« La météorologie en était encore à ses débuts. Un sieur Desfossés, d'Evreux, venait d'informer le public, par la voix du *Mercure de France*, qu'il avait *inventé un baromètre d'une construction singulière qui lui annonce sans se tromper les variations de tems huit jours d'avance* ; et il proposait de faire part de sa découverte. Le Bureau d'Agriculture de Brive demanda à celui de Limoges

son avis sur cette proposition . Après quelque hésitation, le Bureau de Limoges répondit fort sagement, au bout de quinze jours, en faisant part des raisons qui démontrent l'impossibilité d'un thermomètre annonçant les variations du tems huit jours d'avance, et qui font voir le peu de fonds qu'il y a à faire sur tout ce que M. Desfossés a publié à cet égard.

» Quelques mois plus tard, l'Intendant (Turgot) faisait don à la Société d'un thermomètre et d'un baromètre *gradués sur les principes de M. Réaumur*. Le thermomètre fut confié à M. de l'Epine, le baromètre à M. Montaigne.

» Il s'en fallait encore de beaucoup que le service des constatations météorologiques fût sérieusement organisé. « Sur les observations météorologiques de M. de Massac (de Brive), le secrétaire annonçait à la compagnie que M. Montaigne avoit commencé les siennes ; qu'afin de les rendre les unes et les autres plus utiles par leur correspondance, il seroit à désirer que M. de Massac voulût bien marquer si son thermomètre est au mercure ou à l'esprit de vin, sur quelle échelle du froid et du chaud il est gradué, les heures du jour auxquelles M. de Massac observe, ses observations ne paraissant pas correspondre avec celles de Limoges faites avec beaucoup de soin et d'exactitude ».

Montaigne nous semble avoir été le premier météorologiste sérieux en Limousin, avant M. Juge-St-Martin qui ne nomme même pas son prédécesseur. Montaigne désirait avoir des correspondants à Brive,

à Angoulême et dans tout le royaume. On assure que ses observations ont été conservées dans la *Gazette d'agriculture, commerce et finances* (?)

*
* *

Le commerce, l'astronomie et la météorologie ne prenaient pas tout le temps de Montaigne. On cite encore de lui quelques travaux, outre ses mesures de latitudes et de longitudes dans la province et un appareil pour observer les éclipses.

Il était mécanicien et on lui doit une machine pour briser la pierre, « construite par l'ordre de M. l'Intendant, pour le soulagement des convoyeurs ».

On croit enfin que la digue de Malpas, sur la Dordogne, en aval d'Argentat, qu'on appelle « la digue de Turgot », aurait été construite sous la direction de Montaigne. Ajoutons que cette tradition n'est appuyée sur aucun document.

*
* *

Voici les principaux livres que nous avons consultés :

Académie des Sciences (Histoire de l'), 1741, p. 127.

ARAGO (François), *Œuvres complètes*, T. II, pp. 310, 352 et 484 ; T. III, pp. 66 et 165.

BAILLY (Sylvain), *Histoire de l'astronomie moderne*, 1775-85, in-4, T. II, p. 409.

BEAUDOIN (Armand-Henri), *Mémoire sur la découverte du satellite de Vénus*, Paris, 1761, in-12, 28 pp. — Du même, même année : *Remarques sur la 4^e observation du satellite de Vénus*, 16 pp., 1 pl.

BERTRAND (Joseph), *Revue L'Astronomie*, 1882.

T. XIX.

1 — 8

Bulletin astronomique, 1887, p. 473.

CASSINI (Dominique), *Découverte de la lumière zodiacale*, 1686, in-fol., p. 45.

Collection des grands économistes (Guillaumin) (La préface des Œuvres de Turgot).

L'Encyclopédie (du XVIII^e siècle, Diderot, etc.), au supplément.

HENRY (Charles), *Correspondance de Condorcet et de Turgot*, 1882, in-8.

HOEFFER (Ferdinand), *Histoire de l'astronomie*, p. 558.

HOUSSEAU et LANCASTER, *Bibliographie astronomique*, T. II, p. 208.

LAHARPE, *Correspondance littéraire*.

LALANDE (Jérôme Le Français de), *Traité d'astronomie*, 1764, in-4, T. III, p. 305. — *Bibliographie astronomique*.

LEROUX (Alfred), *Inventaire sommaire des archives de la Haute-Vienne*; Introduction intitulée: *La généralité de Limoges*, passage relatif à la *Société d'agriculture*.

Limoges et le Limousin, guide de l'étranger, 1885, p. 370.

MAIRAN (de), *Mémoire sur le satellite vu ou présumé autour de Vénus*.

Observatoire de Paris (Manuscrits. Portefeuille A 7 10 en tête). (L'écriture est de Messier, longtemps secrétaire de J.-N. Delille).

PINGRÉ, *Cométographie*.

SAY (Léon), *Turgot* (dans la petite collection Hachette). Notes finales.

STROOBANT (Paul), *Etude sur le satellite énigmatique de Vénus*, Bruxelles, 1887, brochure in-4.

D^r SCHOW, *Der Venusmond*, 1875.

SHORT, *Transactions philosophiques de la Société royale de Londres*, 1741, n^o 459.

TISSERAND et ANDOYER, *Leçons de cosmographie*, 1895,
pp. 301-2.

*
**

En terminant cette notice bien incomplète, il nous est doux de remercier MM. Bigourdan, René Fage, Alfred Leroux, Théodore Sabatier et Félix Tisserand qui ont bien voulu nous aider.

On nous permettra de reproduire ici le mot qu'un illustre ami nous écrivait quelques mois avant sa mort prématurée :

OBSERVATOIRE
DE
PARIS

CABINET DU DIRECTEUR

Paris, le 27 Mars 1896

Mon cher Rebière

*Je t'envoie ce que M. Bigourdan a
trouvé dans nos Archives sur Mondragon*

Bien à toi,

F. Tisserand

Nous avons fait appel en vain à L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux et à L'Intermédiaire des mathématiciens.

D'autres, plus heureux, nous diront peut-être les

premières années de Montaigne, sa venue à Limoges, quelle maison il a habité, s'il a publié son livre, s'il existe de lui un portrait, ce que sont devenus ses instruments et si sa famille est éteinte.

Quoique astronome de second ordre, l'estimable Montaigne mérite qu'on se souvienne de lui, surtout en Limousin.



DICIONNAIRE

GÉOGRAPHIQUE, ADMINISTRATIF, STATISTIQUE,
HISTORIQUE, ARCHÉOLOGIQUE, ETC.

DU DÉPARTEMENT DE LA CORRÈZE

(Suite. — Voir p. 291)

ALBUSSAC, chef-lieu de comm. du cant. d'Argentat à 12 kil ; et de la perception, ☒ et ☒ de St-Chamans, à 6 kil. — Distant de 15 et 18 kil. des ☒ de Cornil, Obazine, et Tulle, son chef-lieu d'arrond. à 20 kil.

Géographie : Superf. 3,626 hect. 10 constituant le versant oriental du plateau d'entre Corrèze et Souvigne. Cette dernière *rière*, à laquelle nous maintenons ce titre par pure courtoisie, a pour tributaires le ruisseau de Prezats et la Valenne ou mieux Franche-Valène, qui divise la paroisse en deux parts presque égales et dirige son cours de l'Ouest à l'Est. *Franche*, au sens de vraie, *sincera*, par opposition à *bâtarde*, comme serait ou une dérivation artificielle, une branche du ruisseau sujette à manquer d'eau par sécheresse, ou un cours d'eau d'importance quasi égale à celle de « la Mère » et né tout près d'elle. — 1332 hab. dont 75 aggl. au bourg (1466 et 154, d'après le recensement de 1887). — Alt. 420 m au bourg. — Nature du terrain : micaschiste et granit.

Statistique : 393 élect. ; 12 cons. mun. Revenu comm., 369 francs. Valeur du centime, 50,33 ; nombre tot. de cent., 41, dont extraord. 11 fin 1910, et 10 en 1917. Princip. des 4 contr., 5,033 fr. Revenu du Bur. de bienf., 56 fr.

Produits agricoles : seigle 3/4 ; froment 1/4 dans le bas ; avoine ; beau sarrasin abondant ; pommes de terre ; excellentes châtaignes dans les fonds, aussi les habitants, surnommés « *écateurs* de châtaignes », en font-ils sécher beaucoup. Foires de bêtes à laine (et porcs, ceux-ci principalement écoulés à Lagarde), 18 mars ; surtout 18 septembre, fête votive : St-Ferréol. — Carrières de dalles en gneiss.

Instruction : Ecole laïque de garçons (77 élèves) ; école laïque mixte (24 élèv.), à Chantarel, pour un noyau de population de 285 individus ; école laïque mixte (40 élèv.). aux Quatre-Routes, pour 310 habitants.

Lieux habités : Les Aiguilles, 6 hab. ; Aubiat, 71 ; Audebal, 6 ; La Bastide, 11 ; La Bauvirie ; Bedènes, 43 ; Bernicou, 30, diminutif de Bernard ; Beyne ; Bois-des-Pères ; La Borle, 7 ; Le Bousquet ; La Boutelle ; Bros haut, 20 et bas, 51 ; Chabrier, 17 ; Champ-de-La-Peyre ; Chantarel et son moulin, 101 ; La Chassagnade, 15, ancien repaire ; Chastrusses, 43 ; La Chaud ; Le Cheminot ; Chez-la-Rouge, 15 ; Chicot. — Les maisons isolées foisonnent dans les bois nourriciers et protecteurs, où il suffit de quelques piquets et d'un peu de glaise pour s'y faire un abri sauf à le radoubier chaque hiver, comme la galère sacrée. Parmi ces communes préférées des petites gens, citons Naves, Bar, Ste-Fortunade, Ste-Ferréole, etc. — La Commanderie, 30 ; La Croix, 20 ; Croix-Jaune, 3 ; L'Escurotte ; Les Escures ; L'Espinat ; L'Estrade, 10 ; La Fage, 36 ; Le Faure et

son moulin, 9; Le Faurissou, 18; Fourigouilles; La Fradassoune; Gaillard; La Gardelle; La Gorse; Le Grand Moulin: Les Hortaux; Jassac, 40; Laumont; Las Levadas?; Leyx, 20; La Maissonade; La Maison-Grande; Maisson Neuve; Malbuisson, 52; Malevilalle; Le Mas, 28; Mas-del-Bos, 87; Mas-Maury; Le Mazernier, 12, repaire; Les Meillades; Les Moulins: 1° de Chastrusses; 2° du Faure; 3° du Faurissou; 4° de Murel, 5; 5° de La Fage; 6° de Prezat; 7° de la Prade; 8° du Teillol; Murel, 5; Le Peuch; Pechtigny; Le Pèzot; Le Pilou, 7; Le Pont: 1° de Chastrusses; 2° de La Peyre; Le Pouget; Prezat, 105, à 2 kil. du bourg; Les Quatre-Routes, 6; Reclos-Vieux; Le Roc-Charlat; Roche-de-Vic, 27; Roussanes, 55; La Salesse, 24; Teillet; Teillhol, 18, haut et bas; Les Vanelles; La Vergne, 51; La Vigerie.

Historique. LE BOURG: Moitié de l'église St-Martin, située « *in loco qui dicitur Albuciacus* », en la vicairie d'Espagnac, fut donnée avec des prés et terres, en mai 861, par le prêtre Datebert, aux moines bénédictins de Beaulieu, ainsi que l'église entière de Srint-Silvain sur la Soumigne, ses vignes de Marc, son manse à Bousseyroux, des biens à Cissac, etc. (1). Adémar, vicomte, donna la même église vers 930 aux religieux de Tulle.

Cette cure en l'archiprêtré de Gimel, aux diocèses de Limoges, puis de Tuile (après 1317), était vers 1320 à la disposition de l'évêque et taxée à 60 sols; ayant pour titulaire Saint-Martin de Tours (11 novembre), mais pour patronne principale Notre-Dame en 1600, et pour secondaire Saint-Ferréol, martyr de Vienne en 368. L'église (2) romane avait en 1783 le culte de saint Jean-Baptiste et de saint Pierre-ès-Liens dans ses deux chapelles: celle du Nord, des Dufaure au xviii^e siècle. M. l'abbé A. Marche signale dans ce chœur intéressant deux autels de Notre-Dame et de Saint-Ferréol. Antoine Lallé, marchand, habitant de Lachaud, par testament du 12 octobre 1739, demandait à être inhumé à la présente église et en la chapelle qu'il y avait nouvellement fait édifier (3).—Reliquaire vide, en cuivre peint. Il y eut probablement confrérie du Saint-Sacrement, et paraît-il, une chapelle ruinée où était desservie une vicairie.

Le curé, en 1791, y fut dépouillé de rentes foncières sur le Peuchel-Senior, en grains mesurés « à la mesure d'église », c'est-à-dire plus bénigne. Nous y notons communauté de prêtres dès 1581 au moins, et encore l'an 1674 (4). — *Décimateurs*: 1° le curé, auquel cette dime valait 240 l. argent en 1657; 2° le chantre de la cathé-

(1) Chartre 172° du *Cartul. de Beaulieu*, p. 239.

(2) *Arch. Corr.*, G. 2.

(3) Etude de M^e Toulzac, notaire au Puy-d'Arnac, minutes Mulmartel.

(4) Titres de Loyac, au chât. de la Sudrie, et *Arch. Nat.*, G. 8, n° 1285.

drale de Tulle qui l'affermait 150 l. ; 3^e le commandeur de Puy-de-Noix ; 4^e les cisterciens d'Obazine. Le curé, en 1778, sous la réserve des proférants (cadeaux d'usage de la part des paroissiens), donnait en ferme ses gerbes de dime, sur le Mas-del-Bos, pour 15 setiers, soit 45 liv. ; sur Lachaud, 13 set., valant 39 l. ; Roussanes, 15 sext. ; Jassat et Bedène, 21, à la mesure de Brive, car c'est sur ce marché qu'on le vendait de vieux temps, souvent avec troc de bastes de vin.

Il faut probablement faire nôtre ce chantre de Rouen (1339), Guillaume d'Albussac, au temps de notre archevêque du même siège. Le dit Guillaume, protonotaire du pape, à Avignon (évêque de Fréjus, † 1347), n'est qualifié que de protonotaire au 20 janvier 1342, aux accords de mariage d'Hélic de Besse avec Guichard de Comborn (1).

A qui attribuer la seigneurie de ce bourg qui tire son nom du *buis*, *buzus* et se trouve sur un monticule boisé ? Voilà un fourré épineux difficile à explorer. Datebert, puis l'abbaye de Beaulieu étaient-ils ici en partage avec les d'Avalène, comme il le semblerait à la fin du ix^e siècle ? Au x^e siècle, Adémar l'avait entière *de proprio jure* et non par usurpation sur Saint-Martin de Tulle. Nous croyons qu'un état de coseigneurie enchevêtrée persista presque toujours au chef-lieu. Du bloc enfariné, voici quelque détail où le lecteur sagace démêlera prudemment à son loisir le corps et les membres ramassés, dans l'ombre :

L'an 1170, oyants (témoins) Bernard Alba ? u de La Garde, Pierre de Rajaut, Ugon de La Roche (aujourd'hui Roche-Canillac), Adémar de Favars et Bernard del Ga (probablement du Gô qui fut aux Testut), un capmanse d'Albussac fut donné par Gérard de La Roche, en la main de Robert, abbé d'Obazine (2). La même abbaye, en 1184, régnant Philippe, recevait d'Adémar de La Garde la dime des mas qu'il avait en la paroisse d'Albussac, comme il la tenait en fief *de domino d'Albuciaco*, savoir sur les manses (3) d'à La Chalm, La Costa, d'à Gassac, etc., en présence des chevaliers Uguo Otton (Lauthonie) et Rainald de Robert (branche des Robert de Mure Ligneyrac de Saint-Jal). — Sous l'évêque Séébran, en 1187, le diacre Gérard del Brailt, moyennant 130 sols, donna aux dits moines ses droits sur le mas de son nom. Bref, Obazine avait constitué de ces divers biens une grange, une vaste terre gérée de près par un ou plusieurs religieux, *Grangia de Albucach*, et qui comprenait au moins 14 métairies et plus de 6 borderies, parmi lesquelles celle de Sainte-Fauste, 1186, plus le *molendinum de*

(1) Papiers de M. le chanoine Fortunade.

(2) *Cartul.* du dit monastère ; original à la Bib. Nat.

(3) *Ibid.*, p. 300.

Soleila-Volp, celui de *Chamba-Leca* (Lève-Jambe), qui décrit bien l'allure boîteuse de son pauvre rouet et de ses meules à pain noir ou des deux maillets s'agitant convulsivement dans le pot (de hêtre) à fouler la bure monacale.

Par accord, de 1512, entre Charles de Maumont, seigneur baron de La Roche, et d'autre part dame Jacqueline de Ruffec, épouse de Jean de Neuville, seigneur du dit, il est stipulé que le seigneur de Neuville aura, à perpétuité, la paroisse d'Albussac, aliàs dite LA VALÈNE, en pleine justice, avec ses rentes (1), etc., plus des rentes dans les paroisses d'Argentat et Pandrigne. Jacqueline cède à Maumont, en échange, d'autres redevances en justice autour des clochers de Saint-Bonnet-El-Vert et Saint-Bauzille (-de-Laroche). Nous interpréterions volontiers par ces mots : la portion de la paroisse d'Albussac dite La Valène, c'est-à-dire la seigneurie de Valène. Un texte d'environ 1010, recueilli par feu Mgr Bourret dans ses documents relatifs à Saint-Martial de Limoges, relate : *nobilis Hadimarus, de Acallena cognominatus (est enim regio Lemoricensis pagi, montuosa, ita nuncupata)*, etc.

Il est sûr que la seigneurie de Neuville emportait au XVII^e siècle, au moins coseigneurie d'Albussac (lieu et paroisse en partie); car en 1610 Jean de Salagnac, seigneur de La Motte-Fénelon, Neuville, Argentat, est qualifié sgr aussi d'Albussac, Saint-Hilaire-Tauriou. (Chartrier du regretté marquis de Royère de Peyraux).

De la seigneurie de Neuville faisaient partie, en 1658, les villages de Châtenet et Mallevialle, confrontant au ruisseau de Vallène, au bourg et au Mas (2). Celui de Lafage était dans le même cas, etc., au XVIII^e siècle. Voy. *Neuville*.

Obazine, c'est-à-dire cette abbaye, selon une forme abrégée dont nous ferons fréquent usage, affermaît en 1703, à M^r Pierre-Joseph Parjadis, praticien à Forgès, les membres de Malbuisson et d'Albussac (donc ses droits de coseigneurie au bourg, savoir : cens, rentes, dîmes et lods, même « la dime de barbary » (blé noir précoce mais amer), dans les paroisses d'Albussac et Neuville (3).

Si nous considérons maintenant l'ensemble de cette paroisse à 25 petits groupes d'habitations, arrosée de 21 ruisselets, nous

(1) Papiers du chanoine Flamary, parmi les extraits authentiques, à travers ses cahiers indigestes de notes confuses, suspectes même en raison de son défaut de critique. Nous en avons eu communication, utile néanmoins, grâce à M. l'abbé Bourneix, curé de Nonards, notre aimable co-chercheur, hospitalier jusque dans l'âme et qui sait concilier, avec l'amour du ministère, une ardente et affectueuse curiosité de clocher, trop rare parmi le nouveau clergé, enclin à boire comme de l'eau la plupart des préjugés historiques répandus dans l'air par la Révolution.

(2) Papiers Galinon, à Sainte-Fortunade.

(3) Collection de M. L. de Nussac.

voyons qu'on y portait sur la liste fiscale, en 1765, les hameaux (aujourd'hui indistincts sous ces noms) du Montell-del-Faure, des Armures, de La Périvie, Bressaigne, La Dournoux, La Brande près Puy-de-Noix, et que d'autres ! nous pourrions raviver sous la cendre, en recourant à notre *Diction. topogr.* m°. Cette collecte alors était abonnée, avait pour commissaire (financièrement parlant), M. de Bellefond (Albler), et comptait pour seigneurs principaux : le marquis de Conros ; — le chapitre de Tulle (9 siècles de possession !) — M. Dussert (comme) abbé d'Obazine ; les dames de Colroux (pour assez peu) ; 178 feux et 285 cotes. « Paroisse assez grande, mauvais terrain qui donne du seigle, avoine, bled noir, très peu de froment, beaucoup de châtaigniers, mauvais foin ; habitants pauvres. Il y eut grêle le 16 août 1764 sur 16 villages. Privilégiés : M. de Bouchiat de Chaunac (Naves) et sa sœur, gentilshommes à l'aumône ».

La paroisse cent ans avant, en 1686, était aussi de l'élection de Tulle, payant de taille 2,900 l. pour 274 feux et vers 1684, 2,733 liv. Seigneurs : Obazine et le chapitre de Tulle. Paroisse pas mauvaise, beaucoup de châtaignes, lesquelles manquant mettent les gens « à l'aumône ». Il est de remarque, en effet, que les contrées abondantes en « *vianda de gracia* », fruits venant quasi sans peine ni culture, donnent à leurs habitants l'habitude de se laisser vivre, en sorte qu'ils sont jetés dans la détresse si une gelée d'octobre emporte les châtaignes, qui *s'en retournent*, dit le proverbe, *de la bouche même de la marmite*.

Au point de vue judiciaire, la paroisse était partie en l'ordinaire du dit chapitre, partie en la juridiction des dits cisterciens, tous deux appelant au sénéchal de Tulle ; tandis que partie justiciable du juge du marquisat de Saint-Chamans et partie du juge de Lagarde dont était seigneur M. de L'Aubertie, ressortissaient l'une et l'autre du siège ducal d'Ussel.

Vers 1750, il en partait de nombreux émigrants pour Cadix et Séville, comme l'indiquent les testaments. Cela dût commencer sous couleur de pèlerinage, avec des certificats des seigneurs abbés, car c'est surtout de nos régions pauvres de sol, à biens d'église, qu'on émigra le plus, avec la tolérance des moines qui eussent pu l'empêcher au début, mais trouvèrent aussi leur compte à cet apport de pistoles. En 1560, autour d'Egletons, on n'effectue guère les paiements qu'en monnaie exotique : un prix d'immeubles y est acquitté notamment « en 8 doubles ducatz à 2 testes, 48 angelots, 33 ducatz, une 1/2 impériale, 15 filipus (Philippe), 14 cavalotz

(1) Acte reçu par Jacques Spinasse, notaire royal aux Glotons, père de François, notaire ducal, ancêtre évidemment de Spinasse de Laval, juge général au duché de Ventadour et du notaire actuel.

(1) Etude Moulin, à Saint-Chamans. *

et 8 obolles d'or » (1). Vers 1775, Antoine Argueyrolle d'Estaing en était curé (2), originaire probablement de Saint-Privat.

Le membre d'Albussac était une prévôté entre les mains du cédier de Tulle, vers le xvi^e siècle, mais plutôt ainsi qualifiée parce que sa prévôté de Saint-Perdoux-lès-Saint-Chamans et son prieuré du Bousquet venaient prendre ici des revenus importants, concurremment, d'ailleurs, avec l'administrateur et surtout le chantre de Tulle, 1660, possesseur aussi du bénéfice d'Auriol (Lanteuil).

Le dit cellerier arrenta ici, en 1445, Lafon et Le Puy, à la mesure de Saint-Amans, et eut fondalité à La Tourtie en 1626. Le prévôt de Clergoux, 1571, levait des rentes à Albussac et environs, ainsi que le baron de Saint-Chamans. La communauté des prêtres de Saint-Julien de Tulle en avait en 1666 sur le Bos et sa partition de Malesse, mais par autre voie que le chapitre, dont la directe s'exerçait beaucoup sur Jassat, Marmaury, etc., 1774.

Passons maintenant en revue les principaux villages :

AUBIAT, du seigneur de Neuville fin xvi^e siècle (siège d'un ordinaire ?), fut vendu par Pons de Fénelon, baron de Neuville, en 1646, avec Chassat, Leyx, Maleviale, Chastanet, Laumont, Lafage, Roche-de-Vic, Lestrade, Teilhol, Marmoury, etc., à François Dumas, seigneur du dit.

BEDÈNES, nom provenant du bouleau ? accensé en partie, le 5 janvier 1460, par noble Hélie de Philip, damoiseau, coseigneur de Lagarde, et contigu au manse de Sainte-Marie, *et cum facto de la Munstraciou* (1), dont le nom marque bien son origine de propriété (de l'administrateur monacal tullois).

LES BROS, justice ; *Hic* probablement. — BOUSQUET, ex-maison noble.

CHABRIER, terrain rocheux à chèvres, touchait au bois du Temple, à la grande voie de Tulle à Beaulieu, et dépendait du commandeur, 1767, qui y usait de la mesure de Brive.

CHANTAREL, domaine 1615-39 d'Etienne Andral, sieur de La Vergne, époux de Louize Després. On leur vola dans le pré, une cavale sellée, au retour de la Saint-Clair, près de Lacour, hameau voisin. Non loin de là, au village de Trémouille (Lagarde), une maison dépendait seule au spirituel, de la cure d'Albussac.

CHAISTRUSSES, seigneurie, en la directe du prieur de Vedrène (commune d'Egletons), 1680-1775. Racine : *castrum*. François de Saint-Marsal de Puy-de-Val, marquis de Conros (Arpajon, Cantal),

(1) Arch. du château de Bach.

plaidait en 1769 contre Joseph Parjadis et autres pour ces redevances. Ce dernier, habitant de Forgès, eut ici 3 domaines en 1781.

LACHAUD, métairie de Jacques Floucaud, docteur-médecin à Tulle, fils de feu sieur Pierre, fermier de la terre de Bar, 1747. Le tènement de Roch appartenait, 1781, à Pierre Bedoch, juge du Pescher, notaire à l'Escurote (Sérilhac).

LA DOUNIOU, DAMPIOU (ex-donjon ?), reconnaissait ainsi que La Vergne, Les Brocs, etc., en 1769, pour foncier, Jean-Pierre Dusser, seigneur de Saint-Hilaire-Taurieu (1).

De LA GARDELLE sieurisait 1768, messire Jacques Dufaure de La Quelle (à la suite ? de Jacques de Pestells sieur de La Gardelle, *hic* ? 1648) sieur de La Gardelle, ancien commandant du bataillon de Limoges.

Sur JASSAC, voyez, dans le *Cartulaire de Tulle*, le don, vers 1030, par Pierre, abbé de Tulle, frère de Donadieu de Masmaury. Le bourgeois Joseph Leyx, 1781, avait domaine à Leyx ; et Jean Bourdet, bourgeois, un autre à Lafage. 1789 J.-B. Bourdet del Mas, juge de Neuville, habitait Lafage (2).

MALBUISSON, dépendait d'Obazine, encore en 1645, et qui à coup sûr y dûit faire chapelle, car sa maison forte, *hospitium* en 1449, qualifiée ohâteau peu après, servait d'habituelle résidence au frère granger. En 1177, Pierre de La Broa (Broc ci-dessus) fut bienfaiteur d'Obazine, ainsi que sous des dates voisines : Berniaz de Malavilla, qui en reçut une tunique ; et Pierre de Maubuisson, et Ugo de Lautonle. Le titulaire du Bousquet (Saint-Paul) y prenait divers revenus néanmoins, fort postérieurement.

A MALEVIALLE, don aux cisterciens, 1185, par Pierre et Bernard de Saint-Chamans, frères. Le Mas-del-Bos alimentait la dite communauté de Saint-Julien 1730 par achat en ou vers 1698 du seigneur de Saint-Chamans. Le fils Puylagarde, de Saint Chamans, y a domaine, 1781. Audience tenue, 1714, au Bos, en la maison de Puy-la-Garde, ainsi qu'il est coutume de tout temps, par le juge de Saint-Chamans.

MARMAURY contenait, 1785, « une mazure de maison, dite le château » (3). Isaac de Chaunat Plaisant de Bouchiat, écuyer, seigneur de Bouchiat, habitait ce lieu, 1724, sans doute comme mari qu'il était d'Anne Dauslé. Les chanoines de Tulle s'y virent confisquer des rentes par la Révolution.

MUREL, diminutif de Mur (Forgès), cascатель, près du gouffre

(1) Etude de M. H. Roudié, à Argentat.

(2) Etude Bourdet à Menoire, minutes Bourdet.

(3) Etude Charageac, notaire à Saint-Chamans.

du Roc-de-la-Sainte, au fond duquel les bergers croient entendre tinter les cloches d'Albussac contre le métal argentin de celles de Saint-Chamans.

PREZAT, dont les devoirs féodaux rendirent à la Nation 5,219 liv. en 1791, par éviction d'Obazine, tandis que ceux du Thellol produisaient 753 livr., les biens de la cure 900 et le presbytère 720.

PUY-DE-NOIX, non loin de Puy-de-Bois disparu, près Fage et Leyx, a donné comme nom de famille, celui actuel de PÉDENOM. Nous croyons fort que *Podium Nucis*, sur ce haut plateau embroussaillé peu favorable aux noyers, n'aura été qu'une latinisation savante (ignare de fait) de Puech-Dezenous, puy des ajoncs (*derzines* en patois), comme le Puy-Denous *alias* Dezenous (Beaumont), près les Chartroux. Les archives de Lyon mettaient, en 1745, le siège de notre commanderie en la paroisse d'Albussac, à 3 lieues de Tulle, et pareille distance de Brive et d'Argentat, et valant alors 1400 l. Nous avons cependant noté ailleurs : Puy-de-Noix (*Beynat*), fief en main-morte, faisant le chef-lieu de la commanderie — et les hommages au vicomte de Turenne sembleraient mettre le château en la vicomté. Un acte du notaire de Jovenel, à Cosnac, 25 février 1591, concerne Jehane de La Bauvirie du village de Peuchdenous (paroisse d'Aubusac). Un terrier de 1696, faisant le détail des villages affectés à la subsistance de cette commanderie (1), explique clairement que la mesure du château de Puy-de-Noix était de la paroisse d'Albussac et sa chapelle Saint-Jean en celle de Beynat. Comme ce siège de seigneurie était ruiné de vieille date, resta tel malgré le devis de réparation alors dressé, nous renverrons le soin d'en parler plus longuement à l'article de BEYNAT.

ROCHE-DE-VIC. Haeliz, vicomtesse de Turenne, pour compenser, 1191, les moines d'Obazine du dommage causé à leurs *granges* lorsqu'on édifia Rocha Davit (en le fortifiant contre Brabançons ?), donna la moitié d'un moulin près de Baudran (Nespouls) à ces religieux. La châtellenie de Roche-de-Vic, aux Nozières-Montal 1530-58, relevant de Turenne, était en partie aux seigneurs de Neuville au XVIII^e siècle. Sieur Jean Duchamp de La Lande, seigneur de Sérilhac, habitant d'Espagnagnol (Beynat), alléna peu de jours avant le 23 octobre 1778, à Pierre-Jean Bedoch, notaire royal (apparemment père du député), habitant Bourdelles (Beynac), 26 quartiers de grain de rente en justice, etc., sur le tènement de Roche-de-Vic (Albussac), moyennant 400 liv. et comme il les avait acquis du seigneur de Sainte-Fortunade par contrat du 22 avril 1736. Ces rentes, le 1^{er} juillet 1651, avaient été reconnues au profit

(1) Arch. du Rhône, fonds du grand prieuré de la langue d'Auvergne.

de Mercure de Chabrignac, seigneur de Traversac (1). Ailleurs, ce tènement est dit *del Roc de Roche-de-Vic* ; en sorte que le gros du village même a bien pu demeurer des Neuville, Dumas et successeurs. Sur le rocher, jadis emplacement défensif aussi, à 636 mètr. d'altitude, bel horizon, au pied de la statue de Notre-Dame inaugurée le 17 mai 1880.

ROUSSANES dépendait de la seigneurie de la Franche-Valéne et était, 1610, aux Salignac; 1669 aux Dumas, tenus d'y mesurer à la mesure de La Roche. En 1091 figure au cartulaire de Tulle un Gérald de Roclanes.

SALESSE, aux de Serre 1281 (Arch. du Gibanel). 1672, fief dont et pour ceux de la Chassagnade et Mazarnier, demoiselle Jeanne du Pradel, veuve du sieur Dusser, paya francs-fiefs. 1708, Antoine Dufaure, seigneur de la Salesse, lieutenant de la juridiction d'Argentat. Elle mouvait ? de Ventadour.

TEILLOL, maison bourgeoise des Favart, avocats et juges en ce siècle, avait été confisqué sur Obazine et sur Pierre Parjadis, seigneur de Dauzès et la Bergerie, foncier dès 1779. — Il y a un souterrain. — Pierre-Joseph Parjadis, l'un des 100 gendarmes de la garde ordinaire du roi, habitant Forgès, 1774, avait domaine aussi à Lafage précitée.

LA VERGNE, probablement celle-ci, donnait particule aux Andral 1639, aux Dusser 1672, aux Monteil et Dubois 1781-84, conseillers à Tulle. Mais ce ne sont là que de fortes présomptions.

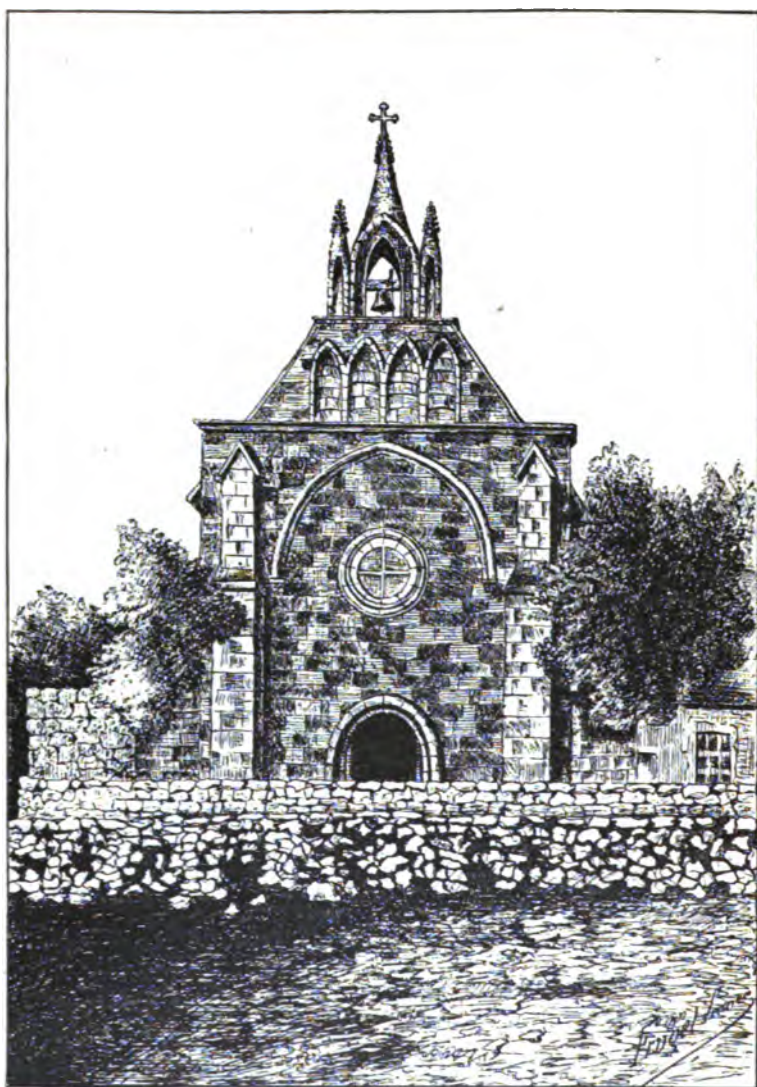
L'Etat déposséda en la paroisse le prieuré de Glénic de quelques cens, et Puy-de-Noix de 8,425 livres de biens fonds.

(A suivre).

J.-B. CHAMPEVAL.

(1) Titres de feu M. Duchamp, ancien procureur de Moissac, au château du Verdier.





CHAPELLE DES ANCIENS PÉNITENTS BLEUS A USSEL (CORRÈZE)

DE QUELQUES MONUMENTS

A USSEL

- I. — Eglise disparue des anciens Pénitents blancs.
II. — Chapelle encore subsistante des anciens Pénitents bleus.

(Archives de M. A. LAVEIX).

I

Eglise détruite des Pénitents blancs

SOMMAIRE : Institution des Pénitents blancs par Henri III. — Les Pénitents blancs se fondent dans le Limousin et à Ussel au **xvii^e** siècle. — Profanation de l'église des Pénitents blancs et sa destruction sous la Terreur.

I

Henri III, le roi méprisé des mignons, par une singulière fortune, institua, au mois de mars 1583, la confrérie des Pénitents blancs. La religion toute de parade, les pompes d'une bruyante pénitence d'un monarque léger, ami des plaisirs faciles, n'illusionnaient que le faible Henri III ; aussi, son royal frère, l'évêque de Charles-Quint, Philippe II, arbitre dans le monde des destinées catholiques, prenant la ligue à témoin, disait : « La foi est » désormais incompatible avec cette maison de Valois, il » faut se pourvoir ailleurs ».

Les Pénitents, appelés aussi les blancs battus parce qu'ils se flagellaient dans les rues, sortaient procession-

nellement, ils défilaient lentement deux à deux. Le duc de Guise portait la croix et le roi marchait avec eux.

II

Les principales villes limousines formèrent des confréries de Pénitents blancs. La confrérie obéissait à son prieur assisté des dignitaires. Elle avait son église, son chapelain, s'administrait et vivait de son autonomie. Elle secourait les confrères malades, les accompagnait à la dernière demeure, marchait en longues files, psalmodiait autour du cercueil les vêpres des morts sur un mode impressionnant. Les confrères, recouverts de la cagoule, abaissaient la capuce sur le visage ; trois trous béants figuraient les yeux et la bouche. La psalmodie s'échappait des lèvres masquées, et sous ce costume blanc ou bleu, descendant jusqu'aux pieds, serré à la taille d'une cordelière, chaque personnage évoquait une vision passablement lugubre. Un cierge brûlait dans une main ; de l'autre, en une monotone cadence, un bâton frappait la terre ; enrichi de plaques de cuivre, il était surmonté de figurines de saints, voire d'émaux et de jolies incrustations ressortant en volutes.

Les bâtons des anciens Pénitents blancs, à Ussel, passaient pour estimables. Ils portaient d'anciens émaux de Limoges. Les riches bâtons ont disparu, remplacés par un objet commercial.

La confrérie se mêlait à toutes les cérémonies religieuses, recevait les dons, possédait des franchises, des rentes et des bénéfices lesquels lui furent confisqués par la Révolution, entretenait enfin un courant de charité et d'œuvres recommandables qui profitaient à la communauté des habitants. Les confrères étaient choisis et néanmoins nombreux.

Ussel se rangea sous la bannière des Pénitents blancs et construisit encore que tardivement leur chapelle.

La chapelle des Pénitents blancs s'érigea au commence-

ment du *xvii^e* siècle, dans le style de l'époque. Elle occupait l'axe transversal du clocher de l'église Saint-Martin, près de la rive droite de la route de Tulle à Clermont, c'est-à-dire les jardins avoisinant les dépendances de l'*Hôtel de l'Agneau*. Un parvis était ménagé à l'entrée principale de l'église.

La forme de l'église était le parallélograme rectangle. Le portail, seul digne du regard, appareillé en dalles de granit, s'orientait vers le Nord. Un plein cintre reposait sur deux colonnes corinthiennes, lesquelles supportaient l'architrave, la frise, la corniche. Il ouvrait une large baie dominée d'un fronton aux multiples rainures en saillie : c'était l'entrée. Au centre de la façade une riche verrière en rosace, accostée de deux fenêtres cintrées qui s'appuyaient d'autres colonnes et de motifs gracieux, éclairait la tribune. La façade s'exhaussait par un clocher peu élevé, portant deux ouvertures également cintrées.

L'intérieur de l'église formait à l'entrée, au moyen d'une tribune voilée et séparée, une sorte de narthex. Le chevet de l'église s'arrondissait en hémicycle.

L'ornementation était riche. Des sculptures en haut relief sur vieux chêne, représentant l'Assomption, servait de rétable au maître-autel.

III

Peu après la profanation officielle de l'église paroissiale d'Ussel par les membres du district, la chapelle des Pénitents blancs fut pillée, réduite à la nudité de ses murailles. Les briseurs d'images de ces temps où l'amour de l'art fut un crime, déchirèrent d'une main inconsciente et sacrilège les souvenirs vivants, transmis comme un legs pieux, comme un témoignage de pensées fidèles, peut-être comme une protestation fière et parlante contre des déchaînements inouïs, qu'avant les guerres religieuses aucun chrétien n'aurait soupçonnés.

Un passé qui avait accumulé tant de richesses, tant

d'inspirations délicates, tant d'œuvres inédites et à jamais perdues, ne satisfaisait pas les modernes et difficiles aspirations des hommes nouveaux plus accessibles au fait brutal qu'à l'idée.

La chapelle des anciens Pénitents blancs est saccagée ; les statues sont amoncelées sur la place publique, elles sont brûlées aux cris nasillards de la vielle, instrument local cher à Carrier. Les chants de la farandole enlèvent quelques bacchantes malpropres et dansantes ; la bourrée projette ses figures éclairées par la flamme qui engloutit les trésors des siècles. Et ce peuple manifeste une joie sauvage qu'il ne raisonne pas.

La chapelle est elle-même travaillée par la poudre, privée de sa toiture en dalles. Minée, ébranlée, elle tombe, achevée par le croc ; les matériaux en provenant sont vendus à vil prix. Ses murs se sont abattus ne laissant aucune trace. Ils accueillirent, en dépôt sacré, la madone de la Chabane : c'est à leurs pieds que la statue, amoureusement aimée par un grand nombre, fut martelée et brisée.

II

*Église subsistante des anciens Pénitents bleus,
devenue celle des modernes Pénitents blancs, sur
le chemin de Notre-Dame.*

SOMMAIRE : Eglise des anciens Pénitents bleus à Ussel. sa description. — La famille Cledière, les Cledière consuls, notaires, garde-nothes, lieutenants au bailliage ; incendie des bâtiments claustraux de l'abbaye de Bonnaigue (1656). — Dom Pierre Andrieu, abbé de Bonnaigue, curé d'Ussel, fait don d'une cloche à l'église des Pénitents bleus. — Chaire à prêcher, tabernacle et rétable également remarquables ; le citoyen Moncourrier membre du District. — L'église est vendue nationalement et rachetée par le prieur des Pénitents bleus, Brival (Jean-Joseph).

I

L'église des anciens Pénitents bleus, encore subsistante, appartient aujourd'hui à la confrérie des Pénitents blancs.

Dédiée à Saint-Martial, elle s'élève sur le chemin de Notre-Dame, au faubourg de Bourbounou. Elle remplaça, au cours des âges, la métropole de Saint-Martin, temporairement désaffectée. Un cimetière, dont l'établissement remontait à plusieurs siècles, environnait la chapelle. Le cimetière, alors paroissial, se transféra au quartier du Thuel, vers l'année 1838.

L'église est orientée, c'est dire que son grand axe va de l'Est à l'Ouest et que sa porte principale regarde l'Occident.

L'édifice, sans bas-côtés, représente une croix latine dont deux chapelles forment les bras et figurent le transept. Il est couvert par des voûtes d'arête qui sont en berceau ogival. Les arcs doubleaux qui les supportent, bâtis en pierres d'appareil, reposent sur des pilastres carrés, de faible saillie, engagés dans les murs latéraux. Une tribune séparée figure là encore le narthex.

L'emploi concurremment de l'ogive et du plein cintre manifeste que cette église s'édifia vers la fin du **xv^e** siècle, époque à laquelle commençait à paraître le style de la Renaissance avec ses pleins cintres succédant à l'ogive.

La date au-dessus d'une fenêtre murée fut transportée d'un autre bâtiment.

II

Dans le transept, à droite, on remarque le tombeau de la famille Cledière, très ancienne et riche Maison d'Ussel. Au champ de l'écu du consul Cledière, le sculpteur figure une clef accompagnée d'une aiguière.

Le 25 mai 1625, Henri de Cledière, fils de Jean et d'Anne Mary, est tenu sur les fonts baptismaux par haut et puissant seigneur Henri de Lévy duc de Ventadour. Marguerite Mary, épouse Glandier, est la marraine.

En 1532, Antoine Cledière avait signé, en qualité de « notaire et garde-nothes », une transaction entre haut et puissant seigneur Messire Gilbert de Ventadour et les habitants de la « bonne ville » d'Ussel.

C'était un matin du mois de mars de l'année 1656, un messager effaré débouche à Ussel par la porte Ciclida. Il avait mission d'annoncer aux consuls et aux magistrats de la ville que pendant la nuit précédente un affreux incendie avait dévoré les bâtiments claustraux de l'abbaye de Bonnaigue. A la nouvelle, grande rumeur dans la cité. Le lieutenant général, Etienne du Plantadis, s'excuse sur son grand âge et son impossibilité d'user du cheval. Il est suppléé par Cledière, lieutenant au bailliage. Celui-ci accourt au sinistre, escorté d'une partie de la population. Il dresse, suivant l'usage de l'époque, un long et minutieux procès-verbal de constat sans d'ailleurs apporter aucun secours effectif. Sa vieille réputation de richesse ne sauvait pas l'abbaye de ses ruines : il s'agissait de les relever. La reconstruction s'annonçait pénible et difficile et Dom Jean de Peyrissac, abbé de Bonnaigue, d'une

santé chancelante et que la tâche épouvantait, résigna sa charge l'année suivante. Il se vouait à la prière et à la contemplation des charmes glorieux de son Christ.

Simple moine, il mourut à Bonnaigue en 1667.

Mais pourquoi faut-il qu'une loi d'atavisme implacable, presque fatale, condamne beaucoup de lignées notables et même illustres à survivre aux destins de leur race. Tous ses contemporains ont connu le dernier représentant des Cledière, mort depuis quelques années à Ussel, se traînant dans les abaissements de la plus brutale dégradation. Il clôtura le lignage par le suicide. Il n'était plus que le jouet des enfants.

III

Le moyen-âge alimenta son passé de dogmes consolants et spiritualistes. L'espérance fut la manne céleste de sa vie. Ce fut sa force. La croix étendait ses grands bras sur sa tête et le guidait comme une étoile. En enseignant au monde les douleurs de l'Homme-Dieu, elle lui apprenait à supporter ses propres angoisses et le conviait plus haut aux célestes résurrections et aux apothéoses finales.

Le symbolisme puissant qui décorait nos églises reflétait ces images dans un langage naïf et captivant. Ce but terminal était entrevu par tous ; il était attendu, désiré.

A Ussel, toute la succession des consuls : les Esparvier, du Pradinatz, Pierre des Aigues, Anthoine de Loches, Jehan de Rigal, Anthoine Sudor, Bernard de Bessoles, Jehan des Assis, Anthoine Mornac, Joseph Vermeilh apparaissent là-bas, dans les perspectives lointaines de la cité grandissante, à demi-voilés, revêtus de l'ample toge consulaire, jaloux de leurs franchises et de leurs droits. Ils savent allier le bien de leur patrie avec une sollicitude qui s'étendait même en dehors de leur enceinte. Ils luttèrent avec la descendance des Ventadour, leur arrachaient de nouvelles prérogatives, essayaient d'échapper aux impôts, maintenaient à leur petite cité une

situation autonome et communale, que la centralisation viendra broyer et anéantir.

En ces temps, la religion venait tout embellir et tout féconder. Plus « d'un preud'homme d'église » prodigua les conseils, dicta les déterminations, aida à leurs réussites. L'harmonie des pouvoirs facilitait le labeur commun ; on s'entendait, on s'estimait et on s'aimait.

L'abbaye de Bonnaigue, constamment visitée par les habitants d'Ussel, entretenait un courant chrétien qui écartait les doctrines étrangères et gagnait par la charité l'âme même de la cité.

L'abbé de Bonnaigue, dom Pierre Andrieu, fut pourvu de la cure d'Ussel le 20 août 1549. La nomination de l'abbé de Bonnaigue à la cure d'Ussel fut seulement une consécration officielle de l'influence générale de l'abbaye sur la ville.

Dom Andrieu était fort populaire. On l'avait déjà vu à l'œuvre, on l'avait apprécié au prieuré de Saint-Angel. Il était vénéré à Ussel. Abbé crossé et mitré, il apportait l'éclat de sa charge et la bonne odeur de ses vertus. Ses religieux, pieusement aimés de la généralité des habitants, passaient en vrais ministres du Dieu des miséricordes. Les vertus publiques de beaucoup d'entre eux méritèrent le titre de « saints », dont le nom de ces dignes et pauvres frères était universellement salué.

La communauté des prêtres vivait nombreuse à Ussel et cependant les fonctions sacerdotales s'exerçaient souvent par les religieux de Bonnaigue, dans l'église Saint-Martin. Ceux-ci remuaient la population à la vigueur de leur zèle, aux accents de leur foi, à l'énergie d'une parole colorée et facilement accessible. Leur éloquence spéciale se ressentait de leur milieu et de leur temps ; le mot patois s'entremêlait à un français chargé de longues citations latines. Ils débitaient ces discours appropriés sur un ton déclamatoire avec des gestes emphatiques et des contorsions de mauvais goût. Mais ils pouvaient livrer à l'auditoire l'exemple de leur vie, et leur vie sobre, libre de toute com-

promission, éloignait jusqu'à l'apparence d'une injure. Ils dirigèrent les destinées religieuses d'Ussel qui ne connut jamais les atteintes de la Réforme et qui n'accepta qu'à regret la Révolution.

Dom Andrieu s'intéressait aux Pénitents bleus, il dota la chapelle d'une cloche dont il accepta d'être le parrain. L'inscription en donnait le témoignage.

La cloche de Pierre Andrieu, sauvée du naufrage révolutionnaire, ne partit point, comme la plupart des airains sacrés du district d'Ussel, pour le dépôt de Saint-Angel. Elle périt accidentellement en 1847, recevant une large fêlure d'une balle de fusil tirée par un ouvrier italien, chasseur maladroit, évidemment dépité et rageur. Refondue en 1863.

IV

A l'exemple des Cledière, beaucoup de bourgeois d'Ussel et des plus notables ambitionnaient l'église des Pénitents bleus comme lieu de sépulture. Beaucoup d'entre eux étaient confrères. Leurs cendres devaient à leur gré se réjouir aux prières des survivants. Et l'église des Pénitents avait tant d'attraits, elle était si attachante, si richement ordonnée.....

Le soir, par un clair-obscur envahissant l'église grâce à ses fenêtres en berceaux sous les jeux d'une lumière expirante, l'ombre grandissait les sculptures, exhaussait les vieux chênes qui se dressaient dans la demi-ombre comme autant d'évocations. Le feu perpétuel crépitait sa clarté incertaine, la donnait fumeuse ou vacillante dans ses lourds cuivres ouvragés. Déjà le silence abaissait les voûtes. Des confrères attardés couvraient de leur dernier adieu le tabernacle. Et la porte allait bientôt grincer pour se rouvrir le lendemain toute large, toute hospitalière aux vœux, aux chants et aux prières de la confrérie. La messe était célébrée chaque jour ; les Pénitents n'y manquaient pas.

Des pièces sculpturales d'un réel mérite se disposaient à l'intérieur de l'église.

La chaire à prêcher, flanquée d'un Samson colossal supportant, à la manière des cariatides, un massif baldaquin, taillé en ronde bosse, décorait le mur voisin de l'épître. Cet estimable monument périt par le feu en 1793.

C'était l'œuvre d'un artiste natif de Darnetz, Antoine Dutheil, sculpteur sous Louis XIV et protégé de la belle Fontange.

Le tabernacle du maître-autel, sorti d'un vigoureux dessin de même que la niche du sommet rehaussée par une couronne ducale fleurdelisée, survécut aux désastres de la Révolution.

Il fut encore sauvé le beau rétable en menuiserie admirablement sculpté, contre lequel est adossé le maître-autel. Cet ouvrage avec ses colonnes torsées percées à jours, entouré de pampres en guirlandes, à l'exécution duquel il a fallu tant d'art, tant de patience, est bien remarquable par ses détails, leurs proportions, leur ensemble, la délicatesse et le fini du travail.

D'autres boiseries, des statues appartenant aux chapelles latérales brûlèrent avec le trésor des autres églises.

Le citoyen Moncourrier, membre du District, surveillait ces dévastations. Il en rédigea procès-verbal.

V

La charmante église des Pénitents bleus fut vendue nationalement. Le district d'Ussel, suivant procès-verbal du 9 mars 1793, l'adjudgea à l'honorable Brival (Jean-Joseph), avocat, prieur de la confrérie. A lui revient l'honneur de la conservation des beaux restes que nous avons détaillés.

Brival (Jean-Joseph) rendit gratuitement au culte la chapelle des Pénitents, par acte authentique du 12 avril 1808 (1).

(1) Nous rectifions à nouveau une erreur qui s'est glissée dans la Notice publiée à la page 245 du volume XVI du présent *Bulletin*.

Ce n'est pas l'abbé Brival, devenu curé de la cathédrale de Tulle, qui préserva de la dévastation l'église des Pénitents bleus d'Ussel,

En nos temps modernes, le portail de cette église, éprouvé en l'année 1843 par l'explosion de plusieurs kilogrammes de poudre imprudemment enflammés qui firent sauter une maison avoisinante, fut réédifié seulement en 1862 sous l'administration de M. Désortiaux, maire d'Ussel. La nouvelle construction reproduit à peu près l'ancien édifice. Le portail, surmonté d'un clocheton en arcatures, se dégage gracieusement et produit un effet agréable. Nous le reproduisons d'après un dessin d'un jeune et sympathique artiste, M. Léonce Fruget, élève des Ecoles chrétiennes, à qui nous offrons nos remerciements.



mais bien son homonyme et parent, Brival (Jean-Joseph), avocat à Ussel et prieur de la confrérie.

On compte donc quatre personnages du nom de Brival qui se signalèrent en Corrèze, à titres différents, vers la fin du XVIII^e siècle : l'évêque constitutionnel ; son neveu, le sanguinaire Brival, conventionnel et membre du département ; le curé de Tulle après le Concordat, et l'avocat à Ussel.

NOUVEAU RECUEIL
DE
REGISTRES DOMESTIQUES

LIMOUSINS ET MARCHOIS

(DE 1384 A NOS JOURS)

PUBLIÉS PAR

M. Louis GUIBERT

Avec le concours de MM. Alfred LEROUX, J.-B. CHAMPEVAL, l'abbé A. LECLER
et Léonard MOUFLE

(Suite. — Voir tome XVII, p. 512.)

XXII

REGISTRE DE FAMILLE DE JEAN BADOU, BOURGEOIS
DE BELLAC

(14 avril 1657-1695)

On ne peut dire que le manuscrit de Jean Badou soit un livre de raison. Les mentions relatives à l'avoir et aux affaires de la famille y font, en effet, complètement défaut. Sauf deux passages relatifs à des crimes commis dans la banlieue de Bellac, il ne renferme pas autre chose que le relevé des naissances et des décès survenus autour du foyer. A la suite de quelques-unes de ces notes, Badou marque toutefois le prix du blé et du vin à la date de l'événement. Il nous apprend ainsi qu'au 6 novembre 1668, le setier de seigle valait 4 livres et la pipe de vin 20 l. ; le 13 janvier 1670, mêmes prix ; le 10 janvier 1672, le froment se vend 4 l. ; le seigle 3 l. ; le vin 14 l. ; le 8 novembre 1673, le froment 5 liv. ; le seigle 3 l. ; le vin vieux 30 l. et le nouveau 22 ; le 15 août 1676, le froment 4 l. 12 s. ; le seigle 4 l. 4 s. ; le vin 16 l. ; le 27 septembre 1678, le froment 6 l. 12 s. ; le seigle 4 l. 12 s. ; le vin 12 l. ; le 21 novembre 1680, le froment 6 l. ; le seigle 4 l. ; le vin vieux 14 l. et le nouveau 18 ; le 6 avril 1687, le froment 5 l. 12 s. ; le seigle 3 l. 10 s. ; le vin 10 l. ; le 25 septembre 1687, le froment 4 l. 5 s. ; le seigle 3 l. 4 s. ; le vin 13 à 14 l. ; le 5 octobre 1688, le froment 4 l. ; le seigle 3 l. 16 s. ; le vin 16 à 17 l. ; le 18 septembre 1689, mêmes prix ; le 8 octobre 1693, le froment 11 l. ; le seigle 9 l. 4 s. ; le vin vieux

100 l. Cette dernière année est la seule exceptionnellement calamiteuse que mentionne notre registre.

On trouve également consigné dans ce manuscrit le souvenir de l'excellente qualité des vins des récoltes de 1680 et de 1686, et des grandes gelées d'octobre 1692, de mai 1693, et des dommages considérables qu'elles causèrent aux vignes de la contrée. On sait que celles des environs de Limoges ne purent s'en relever et que de cette époque surtout date dans le pays l'abandon de la culture de la vigne, très en faveur du ^{vi}^e au ^{xvii}^e siècle. Une épidémie de dysenterie, qui fit périr un grand nombre de personnes à Bellac, à l'automne de 1693, est également signalée par Badou.

A la fin de ce papier de famille, se lit la copie d'un arrêt du Parlement de Bordeaux en date du 11 juillet 1765, condamnant à la flétrissure (1) et à trois années de galères deux voleurs, appelant d'une sentence du siège royal de Bellac qui les avait condamnés l'un à neuf ans de galères et l'autre à l'exposition au carcan, sur la place publique, un jour de foire, de sept heures du matin à midi.

Nous n'avons pas eu entre les mains l'original de ce registre : M. Frédéric Brisset, ancien magistrat, en avait fait, il y a une quarantaine d'années, une copie qu'il a bien voulu nous communiquer. A l'époque où il la prit, il ne subsistait plus, du manuscrit primitif, que trois feuillets détachés, en papier de grand format.

L. G.

(1) La flétrissure consistait dans l'apposition au fer rouge, sur l'épaule droite du condamné, d'une marque portant les trois lettres G. A. L.

1657.—Le quatorze jour d'avril mil six cent cinquante sept, est decedé Jacques Badou, mon pere, agé de quarante neuf ans un mois et six jours, moy absent, demeurant pour lors a Ruffec, ou j'étois en pension pour apprendre a ecrire chez le nommé M^e Debisse, M^e ecivain.

Le 25 aoust audit an ensuivant, est decedée Lamie (1) Leduc, mere de mon pere, et ma grand mere. Le 30^e septembre aussi ensuivant, est pareillement decedée Marie Ribière, ma mere.

1668.—Le lundy, cinquiesme novembre 1668, environ les cinq heures du soir, est né Jean Badou, mon fils aîné, et de Janete de la Salle ; et le lendemain, jour de St Leonard, a esté baptisé par Reverend messire Jacques Papon (2), prestre, vicaire de l'eglise Notre Dame de ceste ville. A esté son parrain Jacques Coulomb, son oncle consanguin, et sa maraine Leonarde Badou, sa cousine surgermaine : — Le bled seigle valant 4 l. le septier (3) et la pipe de vin, vingt livres.

1670. — Le lundy, treize janvier 1670, est né Jean de La Salle, fils a Leonard et Marguerite Fayou ; a esté baptisé le mesme jour par ledit s^r Papon ; a esté son parrain, moi, Jean Badou, et maraine, Jane Parinaud, fille a Jean Parinaud, dit *Le Chantre*, tailleur d'habits : — Le bled et vin estant de mesme valeur que dessus.

Le jeudy Saint, 3^e avril 1670, vers les deux heures apres midy, est née Mative Bardou (*sic*), ma fille, et de ladite de La Salle, ma femme. A esté son parrain Jean Badou, mon oncle et tuteur, et maraine Mative Dumareau, ma belle-mere.

1671. — Le 21 du mois de juillet 1671, est decedée Laure Bardou (*sic*), et le lendemain a esté inhumée par venerable M^e Mathieu Moulinier, prestre, curé.

Le lundy, 13 du mois de juillet 1671, a esté assassiné

(1) N'est-ce pas une mauvaise lecture ?

(2) Famille encore existante et bien connue à Bellac.

(3) Le setier de Bellac représentait 102 litres 40 centilitres.

Pilbiert (*sic*) Crouzaud, dit (?) Lamour, marchand, vers les six heures du soir, derrière les Chaumes, proche la clie chez C. Velnir (?), venant de sa vigne de La Nouzille avec son fils aîné, par Gaspard Charaing, fils de la Cagnole, ou estoient Pierre Charaing, son oncle, et François Charaing (1) . Ledit Gaspard ayant du despuis esté condamné a estre pendu.

1672. — Le dimanche, dzieme janvier 1672, est né Jean Badou, mon fils le cadet, et de la dite de La Salle. A esté son parrain Jean Dumareau l'aisné, son grand oncle, et sa marraine Leonarde Deluche, femme de Jean (2)

dit Manciquet, mon grand oncle ; et le mesme jour, a esté baptisé par messire Pierre Viognaud, prestre, vicaire de l'église Nostre Dame : — le froment valant 4 l. le septier, le septier seigle 3 l. et la pipe de vin quatorze livres.

1673. — Le lundy, sizieme jour de novembre 1673, environ les six heures du soir, est né autre Jean Badou, mon fils, et de ladite de La Salle. A esté son parain Jean Coulomb, son jeune oncle consanguin, et sa maraine Françoise Courraud, femme de mondit tuteur ; et le mercredy ampres fut baptisé par messire Jacques Papon, prestre, vicaire : — Le froment vallant cinq livres et le seigle trois livres ; la pipe de vin vieux vallant trente livres, et le nouveau vingt deux livres.

1675. — Le 10^e jour de novembre est decedé Jean de La Salle, grand oncle a ma femme, duquel elle est heritiere avec Leonard de La Salle, son oncle.

1676. — Le mardy de Pasques, 7^e avril 1676, j'ay esté confirmé (3) par Monseigneur de Mallevaud, Evesque

(1) Un blanc.

(2) *Id.*

(3) Nous avons signalé, dans un autre livre de raison de notre recueil, un passage relatif à l'administration de ce sacrement à des personnes d'un certain âge. Il s'écoulait quelquefois un laps de temps très long entre deux visites épiscopales.

d'Aulonne (1), et le mesme jour, mes trois enfans, dont leurs dates sont cy dessus et de l'autre part, ont aussi esté confirmés par ledit seigneur Evesque, estant en cette ville ; le lendemain, ma femme s'ayant aussi faite confirmer.

Nota que j'ay fait cette remarque a l'occasion de mes enfans, lesquels, estant en bas age, perdroient la memoire d'avoir reçu ce sacrement, qui ne se reïtere pas.

Le vendredi, 14 aoust 1676, environ les onze heures du soir est né Jacques Badou, mon fils et de ladite de La Salle.....

1680. — *Nota* que, de la memoire des hommes, il ne s'est point recueilly de meilleur vin que ceste année.

1686. — Le mardy, cinquiesme jour de juin..... est decedée Mative Dumareau, ma belle mere, et le lendemain a esté enterrée par messire Joseph Vignaud, vicaire, M. le curé estant en la ville de Paris.

Le 13^e jour du mois de juin ensuivant, jour de la Feste Dieu, ... est decedé Leonard Badou, mon fils.....

Le mercredi, 4^e jour de septembre audit an 1686, mon fils Jacques, dont le nom est de l'autre part, a esté confirmé par Monseigneur d'Urfé, Evesque de Limoges, estant en ceste ville.

1687. — Le cinquiesme auvril, jour de sabmedy, 1687, est née Marie Badou, ma fille..... le bled froment valant cent douze sols le septier, celui de seigle trois livres dix sols et vin neuf a dix livres la pipe, quoyque bon par excellence.

1687. — Le jeudy, vingt cinquiesme septembre 1687, environ les dix heures du matin, est né Francois Coulomb, fils a Jean l'aisné, mon beau frere..... le septier de froment valant quatre livres cinq sols, celui de seigle trois livres quatre sols, et la pipe de vin, treize a quatorze livres.

(1) Jean de Mallevaut, natif de Bellac, coadjuteur de Clermont avec le titre d'évêque *in partibus* d'Olonne.

1688. — Le (1) jour de juin 1688, veille de la Sainte Trinité, est decedé Francois Coulomb, mon neveu, fils de Jean Coulomb l'aisné.

Le dimanche, unzieme juillet audit an 1688, environ les sept heures du soir, mon fils Jacques, duquel la datte est de l'autre part transcrite, du 14 août 1676, s'est tué miserablement, venant de querir quelques cinq quartiers d'orge que nous avions recueilly dans la vigne de la Chaille, laquelle Jean Dommirx (?), vigneron de Chatrie, fait valoir a moitié fruit, lequel presta sa jument pour conduire ladite orge, qui estoit dans deux sacs, sur lesquels mon dit fils estant monté, il passa du costé des fossés pour les conduire, ou estant arrivé a la montée de la tranchée, estant entre le privé du jardin de Jean Gabillaud, au terrain apellé de Chez Gorge et le coin de la maison de Civelier le notaire, ou il faut prendre un petit detour pour monter ladite tranchée, la jument sur laquelle mon fils estoit monté ayant fait un faux pas, les deux sacs qui n'estoient pas liés ensemble coulerent et le firent tomber dans le fonds du fossé, lesquels sacs tombant sur une pierre de taille qui estoit attachée a la tranchée poizant plus d'un quintal, qui tomba sur son estomach du costé droit, qui le luy ecraza, la pierre lui ayant fait une playe sous la machoire dudit costé droit. Il vescu environ cinq quarts d'heure et demy, apres s'estre confessé et reçu le sacrement d'extreme onction. *Requiescat in pace!*

Le mardy, cinquiesme octobre 1688, environ minuit, est né Anne Coulomb, fille de Jean Coulomb le jeune, marchand tanneur (2), et de Michelle Foucaud....: le bled froment valant 4 l., celui de seigle, 3 l. 16 s. et la pipe de vin 16 l. a 17 l. la pipe.

1689. — Le dimanche, 18 septembre 1689, environ deux heures apres midy, est né Joâchim Colomb, fils de

(1) Un blanc.

(2) La tannerie a été de tout temps la principale industrie de Bellac. Tout le faubourg du bas de la ville, au bord du Vincou, était occupé par des tanneurs.

Jean Colomb l'aisné..... le bled et vin a mesme raison que dessus.

1692. — Le (1) novembre 1692, est decedée Francoise Courraud, femme de Jean Badou, mon oncle et tuteur, agée de 80 ans.

1693. — Le 31 janvier 1693, est decedé Leonard de La Salle..... Le jeudy, 8 octobre 1693.... est née Catherine Coulomb..... le septier de bled froment valant onze livres, celui de seigle neuf livres quatre sols, la pipe de vin vieux du cru de cette ville valant cent livres, ainsi qu'il a valu toute cette année, a cause de la grande gelée qu'il fit l'année passée au mois d'octobre, qui gela tout le raisin qui ne commençoit que changer (*sic*), ne s'y en estant pas presque recueilly non plus ceste année, par la raison de la gelée qu'il fit au mois de may dernier, et les grandes eaux qu'il a fait ceste dite année (2) . Il y a deux ans qu'il ne s'y en recueilly gueres, qui fait que, sans le secours du vin etranger (?) de Bregerac, de Dome (3) et du Bas Limousin, qu'on a esté chercher a Limoges, la pipe, qui auroit valu plus de cent cinquante livres, du cru de cette ville, qui se vend dans les cabarets douze sols le pot ; M. Gi (4) prestre, dans le fauxbourg de la Combe, en vendant a pot et a pinte treize sols le pot, quoique bisai-gre (?)

Et le vendredi, 30 dudit mois d'octobre ensuivant, audit an 1693, est decedée ladite Madelaine....., apres avoir demeurée huit jours malade de la dissenterie, duquel mal il est decedé jusque a present dans cette ville plus de deux cent personnes, et est encore plus inactivé (*sic*) que

(1) En blanc.

(2) Une demi ligne en blanc.

(3) On buvait alors à Limoges beaucoup de vin du Périgord. Le vin de Domme notamment figure, comme vin d'*extra*, dans plusieurs notes de restaurateurs du XVIII^e siècle, entr'autres dans celles relatives aux noces de l'avocat Joseph Péconnet, en 1687 (v. *Bulletin de la Soc. arch. du Limousin*), tome 34 (1885), p. 139 et suiv.

(4) La fin du nom est restée en blanc.

jamais et mesme plus dangereux qu'a son commencement.

Le jeudy, 5^e novembre ensuivant 1693, Jean Badou, mon fils aîné, dont la date est du 5 novembre 1668, au 2^e article de la premiere page, agé de vingt cinq ans accomplis, est sorty de notre maison avec depit et chagrin, disant qu'il s'en alloit prendre party pour l'armée, n'ayant dit autrement de quel costé il alloit ni sur quel chemin il a pris.

1695. — Au retour de la foire de la Sainte Agathe a Niort, l'année presente 1695, mon oncle Moreau m'a dit avoir appris a Niort que mon dit fils estoit mort sur mer. *Requiescat in pace* / Il mourut a Toulon, au mois d'aout ou septembre, revenant du siege de Palamos et de devant Barcelonne qu'on vouloit bruler, — et ce de maladie.

Le mardy, 24^{me} may audit an 1695, jour de mardy de Pentecoste, a esté assassiné venerable M^{re} Jean Chabelard, tres digne prestre, dans sa maison de Lorette, et ce depuis (1) le tems de vespres jusqu'a environ les huit heures du soir, et ce a coup de hache par la teste ; apres quoy on l'auroit jetté dans son puy, qui est dans la cour ; apres lequel assassin (2) un sien petit neveu, fils de son jeune frere, agé seulement d'environ huit ans, qui demeuroit avec luy pour faire ses petits messages, estant pour lors hors de la maison, lequel s'estant retiré dans ladite chapelle et trouvé la porte de la maison ouverte, apres y estre entré, les meurtriers qui estoient dedans se seroient jetté sur cet innocent, l'auroient pris par le gozier et le jetté (*sic*) tout vif, avec son oncle, dans le puis, qui est la plus grande cruauté et catastrophe qui se soit jamais commise dans ce pays : ce qui la rend d'autant plus cruelle qu'elle est commise sur deux innocens dont l'approbation (*sic*) du public fait qu'il ne s'en peut consoler.

(1) *Depuis* est ici mis pour *entre*.

(2) On disait autrefois assez communément, dans nos pays, *assassin* pour *assassina*.

Le jedy, 16^e juin ensuivant, an susdit 1695, Monsieur de Francour, vissenechal, sur l'avis de certaines lettres non signées ni dattées que quelque certain particulier avoit nuitammen mis sous les portes dudit s^r de Francour et de (*sic*) celles de M^r Moulinier, curé, et Bruneri, vicaire, portant que le calice et platelle (1) qu'on auroit volé audit s^r Chambellard, et autres bagues et joyaux qu'il avoit en garde et en depot de plusieurs particulliers, estoient, scavoir ledit calice au pied d'un petit arbre qui est dans un jardin derriere la maison ou demeure le nommé Parinaud, dit *Ganou*, qui est proche de celle ou demeure la fille du cadet de La Corre, qui est la premiere a la droite, allant des granges dudit cadet de La Corre a Jean Parinaud dit *Le Chantre* et la maison noble dudit lieu de La Corre ; — et le surplus desdits joyaux estant dans le puy qui est dans le jardin de Jacques Crouzaud dit *Marcillot*, vaiturier, vis a vis des deux granges cy-dessus, le chemin entre deux. Sur lequel avis des lettres inconnues, ledit s^r du Francour, s'estant porté, avec le s^r de La Borde (2), procureur du Roy, dans le jardin dudit Marcillot, ou ayant fait puiser le puis, s'y seroit trouvé dans une bourse, pliée d'un certain drap ou linge, partie des joyaux volés, et, dans le jardin dudit Ganou, le calice. au pied d'un prunier qu'on auroit decouvert au second coup de pelle ; sur laquelle preuve on se seroit saisy dudit Crouzaud, qui s'estoit caché dans du froment qui est semé dans son jardin, qui est au dessous de sadite maison, — et du s^r Parinaud qu'on avoit esté chercher dans le bois Chailloux, qui levoit de l'escorce avec d'autres ouvriers ; lesquels on auroit conduit en prison apres avoir fait inventaire dans la maison dudit Crouzaud, ou il s'est trouvé quantité de meubles considerable, desquels la Depougen, sa femme, s'est chargée. Et deux ou trois jours apres, Jean Moureix, dudit lieu de Chatrie, natif de Montrocher, qui estoit

1 De *patella*. On dit aujourd'hui *patène*.
Un mot en blanc.

venu gendre chez Leonard des Marronaud, avec Tuzeil, dit *le Friza*, ayant esté decouvert par le meunier de Vachi (1) nommé Leonard Andrivet, qui disoit l'avoir vu descendre avec grand vitesse, le jour que ledit s^r Chabelard fut tué, du costé de La Chapelle de Nostre Dame de Lorette, le long du (2) jusque audit moulin ; sur laquelle conjecture et autres (3) et circonstances qu'on jugeoit de sa personne, apres que ledit s^r du Francour luy eut parlé une ou deux fois, il l'envoya chercher par Pierre Michelle, archer, son second beau pere, avec lequel estant venu et l'ayant interrogé, le constitua prisonnier avec les autres deux cy dessus nommez, ou, apres avoir ouy leurs auditions et celles de plusieurs temoins qui avoient depose en consequence des monitoires (4) qu'on avoit publié dans cinq ou six paroisses les plus voisines, ledit s^r du Francour fut a Gueret faire juger leur competence dans cedit mois de juin, ou l'on travailla tous les jours a avoir de nouveaux temoins, l'information se faisant sous le nom de Martin Chabellard, pere dudict deffunct, nonobstant que ledit Moulinier, curé, fasse toutes les avances comme estant saisi de tous les effects dudict deffunct.

Il est a remarquer que cet assassinat a fait tant de terreur et de crainte a toute cette ville que les plus hardis estoient tous effarés et troublés, et que, pendant plus de trois semaines, on ne se sentoit aucunement assuré (5).

(1) La fin du mot est restée en blanc.

(2) Un mot en blanc.

(3) Un autre mot en blanc.

(4) Sorte de mandement enjoignant à toute personne, sous peine des censures ecclésiastiques, de révéler ce qu'elle pouvait savoir d'un crime. Ces lettres étaient lues au prône par le curé.

(5) Roy Pierrefitte : *Notes historiques sur le culte de la Sainte Vierge en Limousin*, p. 150 et suivantes.

CARTULAIRE

DE

l'Abbaye bénédictine Saint-Martin de Tulle

EN LIMOUSIN

PUBLIÉ PAR
JEAN-BAPTISTE CHAMPEVAL

(Suite. — Voir t. XVII, p. 310.)

FEBRUARIUS

Sori, confessoris (1).

B. abbas. C. sol. [idos]. A *Laguena*.

Blasii episcopi et martiris (2).

Raymundus de Ventedoro. X. Sol. Jacet in capitulo.

Helis, uxor B. de Rejaut ; X. Sol. ad *Bordes* (3) ; jacet
juxta tumulum Donarelli in cimeterio clauso.

Raymundus de Ventedoro ; XX. Sol. a *Orlhac* ; jacet in
capitulo (4).

(1) 1^{er} fév. S^t Sour, ermite à Terrasson (Dord.), † v. 580. — Rente à percevoir dans Laguene. Bernard V plutôt que Bertrand.

(2) Evêq. de Sébaste, fêté le 3 fév. en Occident. — Probablement Raymond Ventadour, chantre de..... — *Capitulo*, signifie ici la chapelle capitulaire encore conservée au Midi de la cathédrale. *Et* manque ici.

(3) Il s'agit non des Bordes, auquel cas on eut écrit au moins Bordas au féminin. L'e masculin, qu'il faut accentuer, donne pour identification le Bourdeix, commune de Seilhac, 10 habitants, ou le Bourdet, 34 hab. (Chanteix). Ces Rajaut, partis de Saint-Bonnet-Avalouze, eurent hôtels de leur nom à Tulle et dans les bourgs de Ladignac et Champagnac-près-Laroche.

(4) Probablement le fils d'Ebles V.

MARCIUS

Agnes, mater P. abbatis, de Vart ; X. sol. Ray [mundenses] en *Auriol* ; jacet in tumulo de Vart (1).

B. Jaubertus, miles, pater P. de Vart abb [atis] ; X. sol. Ray. En *Auriol* (2) ; jacet in tumulo de Vart.

VV. Jaubert, miles, frater P. de Vart abb [atis] ; X. sol. [idos] Ray [mundenses] ; en *Auriol* ; jacet in eodem tumulo (3).

Raymons de Rofinhac ; V. sol ; a *La Chapela*, [la, supra lineam] *Genesta*, quos debet præpositus eiusdem loci ; jacet ante vitriam majorem.

Stephanus d'Escorissas, presb. [yter] ; X. sol. in domo sua *d'alla Recluso* ; jacet in cimeterio clauso, ad ostium Sancti Juliani (4).

Annunciatio dominica (5).

Raymundus d'Albusso ; XXV. sol ; en *Autoyre* ; jacet in tumulo B. de Ventodoro (6).

(1) Des Malemort de Vars, commune du canton d'Ayen. Il s'agit d'autant plus sûrement de la monnaie des vicomtes de Turenne (8 Raymond vicomtes de Turenne de 1091 à 1400) et non de la monnaie raimondine de Toulouse, en circulation au XIII^e siècle, — que le chef-lieu de commune : Lanteuil, était dans la principauté de Turenne. Pierre de Vart, abbé, 1241-76.

(2) Cah. B : Jaubert ; Baluze au n^o 259 Jaubertus.

(3) Cet obit ne figure pas dans l'édition Clément-Simon, qui (tome n^o 252 de Baluze) signale cependant le personnage en sa 10^e note française. Plus loin il a pour variante : *Raymundus*, etc.. puis au § suivant : *tumulo clauso*, erroné pour *cimetio clauso*. Le cimetière au nord de la cathédrale se nommait d'ailleurs ainsi : « Le cimetière clos ». L'expression de tombe close n'aurait pas de sens ; en fait de sépultures, c'est le cas de rappeler la formule postale : *clos par nécessité*.

(4) D'Escouadisses, 64 hab., commune de Saint-Hippolyte. C'en est là une forme latinisée adoucie, encore usitée en 1505 concurremment avec Scodissac. Donzenac, Malemort et Beaulieu eurent des Recluzou, sans nous satisfaire. A chercher près d'Escouadisse.

(5) *Domini*, puis XXX. sol., p. 479 du t. XI^e du présent *Bulletin* — 25 mars.

(6) XXV. sol. seulement. Toy, près Viam. Renaud V vicomte

APRILIS

Otho de Breno, helemosinarius ; XX. sol. in domo [s].
Ylarii de Foychaio (1).

Ebolus de Ventodoro ; IV. libras ; a *Orlhac* ; jacet in capitulo (2).

Aymo de Ventodoro ; X. sol ; in manso de *La Serra* ; jacet in capitulo de Ventedorn (3).

Ramnolf de Gimel ; X. sol. ; a *Vielha Mareta* ; jacet sub clocario, ad sinistram partem (4).

VV. [illelmus] de Ventodoro ; XVII. solidos et VII. sextarios frumenti ; a *Royera* ; jacet in capitulo (5).

Cleti, papæ et martiris (6)

Raymons de Servieyra, vicecomes ; L. sol ; a *Gemnhac* (7).

d'Aubusson, ayant épousé Matebrune de Ventadour, la sépulture de ce Raymond (peut-être dit aliàs Renaud VI vicomte, par Nadaud), s'expliquerait par là.

(1) Sic aux Cah. B. et m^e 259 ; tandis que la version Clément-Simon, évidemment préférable, dit mieux *Sⁱ Yl. de Foychaco*. Le grand aumônier de la cathédrale de Tulle, en effet, avait seigneurie en ce bourg encore au xvii^e siècle. La forme *Foychaio* chez nous est de plus invraisemblable.

(2) Probablement Ebles V.

(3) Son frère, Aymon, prévôt de Maguelonne (Hérault). La Serre, commune de Naves, ou celle de Montagnac (S^t-Hippolyte). Rien ne s'opposant à son inhumation au cloître du Moustier-de-Ventadour, fondé au xi^e siècle, il n'y a pas lieu à la correction proposée : in *tumulo* au lieu de *capitulo*.

(4) Vieille-Marette, 62 hab., commune de Saint-Martial-de-Gimel. Probablement Rainaud, connu par son hommage de Gimel à Turenne en 1163.

(5) M^e Baluze : VI. sext. — Royeira ; aujourd'hui Royère, 58 h., commune d'Eyren. Serait-ce ? Guillaume, abbé de Saint-Martial de Limoges en 1339.

(6) Anaclet, 26 avril ; † v. 91.

(7) Clément-Simon : *Serveria* et II solid. par erreur de transcription, comme l'accuse d'ailleurs sa note française 19^e ; Raymond V seigneur de Servière en Xaintrie 1235, puis vicomte ? de Turenne. Il testa en novembre 1245. Gignac, commune du haut Quercy, était de cette vicomté.

MAIUS

Athanasii episcopi (1).

G. de Malamorte ; XV. modios vini ; jacet subtus vi-
triam Sancti Petri.

Inventio sanctæ crucis (2).

Nassalh (corrig. : N'Assalh) de Claustra, de Ventodoro ;
X. solidos ; a *Clergor* ; jacet in capitulo (3).

Translatio Sancti Nicholai (le 9).

Ebolus de Ventodoro ; X. sol. a *Las Combas*, in parro-
chiâ de *Aquina*. Jacet in capitulo.

Bernardus de Monlaydiei ; X. sol. ; a *Navas* ; jacet in
capitulo, in tumulo de Ventodoro (4).

IUNIUS

Barnabæ, apostoli (le 11 juin).

Helias, vicecomes de Comborno ; XX. sol. ; a *Buschiey-
ras* ; jacet in capitulo, ante crucifixum (5).

Ebolus, vicecomes de Ventodoro, XXX. sol. ; a *Mayri-
nhac* ; jacet in capitulo (6).

Leonis, papæ (12 juin) (7).

(1) Patriarche d'Alexandrie, † 18 janvier 373. Honoré aussi 2 mai
en l'église latine. (*Manuel de diplomatique*, par A. Giry).

(2) 3 mai, dans l'église latine.

(3) Traduisez : messire Assailit de La Clautre (partition de Gi-
biat, commune du Moustier-Ventadour). Voy. p. 115 du *Bas-Limou-
sin, seigneurial et religieux*, par J.-B. Champeval de Vyers. Le
m^r suivi par M. Clément-Simon de Bach offre ici des lacunes et
in corrections bien visibles. Cet Assailit dut être quelque bâtard
des Ventadour.

(4) Nom tiré d'une commune du canton de Bergerac (Dordogne).
De Monte-Leyderio (de Gourgues), aujourd'hui Mouleydier.

(5) Hélie, époux de Comtors de Turenne. *Comtors* mieux que
Contor, sans l's finale de rappel de *comtoressa*. Bussières, 80 h.
(Saint-Clément).

(6) Le précédent éditeur a lu *Meymhac*, forme qui en la tradui-
sant Meymac, où l'h serait de surérogation, est évidemment tron-
quée pour Meyrignac, chef-lieu de commune, par préférence à ses
deux villages homonymes.

(7) Et non le 28 juin ; témoin M. Giry, qui observe que Léon III,
† 816, a sa fête les 11 et 12 juin ; tandis que Léon II, † 683, est

Guido de Gimel ; XXX sol. ; a *Fraichengas* ; jacet sub clocario, ad sinistram partem (1).

JULIUS

Oct. [ava] *Sancti Johannis* (le 1^{er} juillet).

Aymericus Lemovicensis episcopus ; X sol. Ray. [mundenses] ; a *Maissac*. Jacet in tumulo Petri de Vart (2).

Processi (3) et *Martiniani* (le 2 juillet).

P. [etrus Corals, abbas ; XXX so. [lidos] quos solvit dominus episcopus ; jacet juxta altare Sancti Martini (4).

Octava Apostolorum Petri et Pauli (au 6).

Arnaldus, episcopus Tutellensis, LX sol. tornes ? ; a *Ussac*, quos debet prior d'Ussac (5).

Octava Sancti Martialis (le 7),

B. de S [ent] Astier, abbas de Simorra ; XXX sol. quos solvet domnus Augerius, abbas ejusdem loci, nepos suus, donec adquisierit ipsos (6).

honoré d'abord le 3 juillet ; 23 mai, — et le 28 juin, depuis le xvr^e siècle.

(1) Freyssinges, soubrane et soutrane (Saint-Etienne-de-Gimel) aujourd'hui 49 h. Voyez Ranulfe de G. ; obit d'avril.

(2) Autres omissions et transpositions du m^e publié par M. Clément-Simon. — Meyssac, chef-lieu de canton. Aymeric de *La Serre de Malemort*. Voy. *Hist. Tut.*, p. 167-172 ; Bonaventure-St-Amable III, p. 580 ; Labbe, *Biblio. nova*, m^e, t. II, p. 271.

(3) Martyrisés à Rome au 1^{er} siècle.

(4) Abbé de Tulle 1276-85. Il était apparemment des Coral, seigneurs du Mazet (Janaillac, Haute-Vienne), Mimolle, etc. Corrigez *Mirnolæ* en *Mimolæ*, dans l'*Hist. Tut.*, p. 174, et voy. *Nob.*, par Nadaud et Lecler. Par *epus*, entendez l'évêque de Tulle, comme successeurs des abbés, Pierre III n'ayant été séparé que par Raymond, du 1^{er} évêque.

(5) *Tornes* ? au cah. b. avec un signe de doute, qui sur l'original pouvait (et a dû selon nous être au contraire quelque abréviation de *Torinenses*), car partie de la paroisse d'Ussac fut de cette vicomté, dite parfois le *tornès*, mais cette forme ici eut amené confusion avec les sous tournois, frappés à Tours.

(6) Simorre, commune dudit, au canton de Lombez (Gers), siège de cette abbaye bénédictine valant 4,000 l. en 1762. — Saint-Astier, chef-lieu de canton (Dordogne). — Fin xiiii^e siècle.

In festo (1) *Sancti Benedicti* (le 11).

Raymundus (2) de Turena L. sol. (s) Rey. [mondeys] ; in *Cluzansa*. Sacrista capit V s. pro luminaria. Item idem Raymundus alios L sol. Ray ; pro anniversario suo, quos debet prior de Clusansa. Jacet in tumulo de Turena.

B. de Ventedorn, abbas, C. sol. ; a *Clergor*. Jacet ante tumulum domni Ademari (3).

VV. de Sancto Exuperio ; X. sol. Ray. ; a *Sent Michel* (4), Prior Sancti Michaelis solvit. Jacet in capella S^u Jacobi.

AUGUSTUS

Laurentii (5), *martiris* (le 10).

Guido de Ventodoro ; X. solidos ; a *Las Combas*. *Ibimus* in tumulo B. abbatis, de Ventodoro (6).

Claræ (7), *virginis* (le 12).

Margarita de Rofinhac ; V. sol. quos solvit filius eius. Jacet sub vitria Magdalenæ.

Arnulphi, *confessoris* (au 16).

(1) La translation à Fleury, v. 653 du corps de ce patriarche des moines d'Occident, † 543.

(2) Assurément Cuzance, commune du canton de Martel (Lot). Par tombeau de Turenne, entendez situé non à Turenne, mais à Tulle, et voyez les notes très étudiées de M. Clément-Simon, que nous ne répèterons pas : note 29^e en l'espèce, p. 493, t. XI.

(3) M^r Baluze : *dompni* ; d'Aymar-le-dom. — Bernard, fils d'Ebles IV.

(4) Saint-Michel-de-Bannières (Lot), dont on a mis d'abord le nom selon la forme romane qu'il avait au titre de fondation obituelle. Cette paroisse prieurale était en la vicomté, même en la châtellenie de Turenne, d'où l'usage prescrit en cette monnaie. Voyez au 22 janvier ci-dessus.

(5) Archidiacre de Rome, mart. 258.

(6) *Ibimus* est du m^r 259 et manque à notre cah. b. Il était clair, même sans cette mention, que les services étaient suivies de ces absoutes revivifiantes sur le corps même, si légitimement chères à ce croyant moyen âge. Prévuës encore, nous dit-on, au tarif du diocèse de Limoges : que ne sont-elles aussi d'usage en celui de Tulle ? — Probablement les Combes près Laguenne, comme plus haut.

(7) Fondatrice des franciscaines, † 11 août 1253.

Helias de S^{to} Exuperio ; VI sol. ; a *Chadabec* ; jacet in capella Sancti Jacobi (1).

Octava Sanctæ Mariæ (le 22).

Raymons de Ventedorn ; L. sol. [idos] ; a *Orlhac*. Jacet in capitulo (2).

B. abbas, de Ventodoro ; XX. sol. ; a *Orlhac*.

Johannes de Vayrinhac, presb [yter] ; X. sol. ; in domo sua, sita in *vico d'Alvergne*. Jacet in Cimiterio Clauso, ad ostium S^u Juliani (3).

Archambaldus de Comborno ; XX. sol. ; a *Buschieyras* ; jacet in capitulo, ante crucem (4).

SEPTEMBER

Guido de Fontangas ; XX. sol. ; sobr'el *moli d'a Chaucac* (5).

Gorgonii (6), *martiris* (le 9).

Helis de S^{to} Exuperio ; V. sol. in manso *de Podio* ; quos capit celerarius major, pro portu vini. Jacet in tumulo P. Botier, sub clocario (7).

(1) Voy. pour la position de cette chapelle au Nord de l'église abbatiale, mon plan de ville ancien, n° 50 de la légende, encarté au *Bulletin de la Société des lettres etc. de la Corrèze*, siège à Tulle, 3^e liv. de 1890, p. 346. — Chadabet, 64 h. (Bonefont), ou mieux Chadabech, 30 h. (Saint-Germain-les-Vergnes).

(2) On remarquera nos additions ou variantes de noms et chiffre. La restitution de Chadabec, de M. Clément-Simon, de sa note 35, est à remonter au n° 34. Il n'a point connu l'obit de B., abbé, doté sur Orliac-de-Bar, membre du monastère.

(3) On prononce pourtant à Tulle, pour ce nom de quartier, *lou bary d'au Berdze*, et en français, l'Alverge. — Veyrignac, qui a fourni ce nom d'homme, est une comm. du cant. de Carlux (Dord.).

(4) Voy. au 11 juin.

(5) A Chanac, 117 âmes (Naves). Fontanges, commune du canton de Salers (Cantal). Evidemment obit du 1^{er} de ce mois.

(6) M. Giry ne met qu'au 11 mars la fête de ce martyr du ix^e siècle.

(7) Les hameaux du Puy ou Peuch abondent encore. O étant pour ou, donne *Boutier* (et non Botier), famille seigneuriale à Gimel jadis et environs. Cf. 553. — Nous corrigerions volontiers en *potu*, pour le boire, ce *portus*, quoique acceptable aux sens de *reditus* mieux *veclura*.

Ugo Roibert, prior d'Autoyre ; XX. sol. en *Autoyre*, super hiis quæ acquisivit dicto prioratui. Jacet in tumulo de La Porcharia (1).

Eufemiæ (2), *virginis* (le 16).

Helias de Ventodoro ; XXX. sol. ; in ecclesia *Sanctæ Fortunatæ* ; jacet in capitulo (3),

Mathei, apostoli (le 21).

Guido de Rofinhac ; X. sol. ; a *La Chapela Genesta* ; jacet sub clocario, sub Sanctum Briccium (4).

Antonini (5), *martyris* (v. le 25).

VV. abbas ; XII. s. ; a *Chambos* ; lo celerarius coquinæ capit medietatem. Jacet ad dexteram partem B. Mariæ.

Cosmæ et Damiani (le 27).

Boso de Turena ; L. sol. Ray ; a *Cluzansa* ; jacet in tumulo de Turena (6).

(A suivre).

J.-B. CHAMPEVAL.

(1) Des Robert de Murc Saint-Jal. — Toy. — Au caveau des La Porcherie (Haute-Vienne), à Tulle.

(2) Autrement sainte Offange, † 307.

(3) Sur les revenus de l'église prieurale, attachée à l'infirmier de notre abbaye ; en sorte que cet Hélié, peut-être *infirmier*, serait ? le 3^e fils d'Ebles V. Mais les vicomtes de Ventadour furent eux-mêmes nantis de droits seigneuriaux ici, et ce pourrait à la rigueur être le vicomte Hélié.

(4) Le manuscrit 259 porte : *La chapela La Genesta*. Baluze ajoute : (*Subtus imaginem Sancti Bricii*) c'est apparemment une des deux statues qui sont au clocher, aux côtés du cadran. Celui (le tombeau) de *Viliam, ad ostium Sancti Benedicti*, celui de *Helias de Tutella, ante ostium Sancti Clari*, celui d'un Raynols de Gimel, *sub clocario ad sinistram partem*. Il y est parlé du tombeau de Turenne, sans dire où il est ». Aussi ce Saint Brice, S. Bressou, Brisson, évêque de Tours, † v. 443, honoré le 13 novembre, était-il fêté à Vayrac, prévôté, membre de Tulle. *Viliam* pour *Veilhan*t.

(5) Cet obit, omis au cah. B, n'est fourni que par le volume 259. M. Giry met ce saint au 2 septembre (fêté à Figeac, XVIII^e siècle, au dimanche d'avant le 10 août). Chambon (comm. de Laguenne, Eyren, Saint-Germain-les-Vergnes, etc.).

(6) Boson II, vicomte, d'après notre érudit confrère, M. Clément-Simon.

Les Émaux de Limoges

A L'EXPOSITION D'ORVIETO

I

M. Emile Bertaux a publié à Rome, sous ce titre : *L'Esposizione d'Orvieto e la storia delle arti*, un compte rendu détaillé de l'Exposition rétrospective d'Orvieto (Etat Pontifical), à qui j'emprunte ce qui concerne l'œuvre de Limoges. Je traduis de l'italien (*Archivio storico dell'arte*, 1896, p. 411-413) :

« Chacun sait qu'après Byzance, Limoges devint, au XIII^e siècle, le grand centre d'exportation pour les objets émaillés. Quelques-uns furent portés en Italie par des prélats d'origine française, comme la crosse du Mont Cassin (1) ou le beau reliquaire, le pied de croix et la colombe eucharistique de l'église du Saint-Sépulcre, à Barletta (2) : le port de la Pouille avait, dès 1190, donné asile au patriarcat de Nazareth, qui fut plusieurs fois occupé par des Français. D'autres pièces limousines, dont le catalogue est encore très incomplet, se retrouvent dans nombre d'églises d'Italie, comme par exemple le plat

(1) « Caravita, *I codici e le arti a Montecassino* ».

(2) « C. Enlart, *Les origines françaises de l'architecture gothique en Italie*, 1894, in-8°, p. 303. Cet auteur cite encore le coffret de Verceil, illustré par E. Mella (*La cassa già di deposito delle ossa del cardinale Guata-Bicheri*, Turin, 1883, in-8°); une plaque avec un ange, à Amaseno (prov. de Rome) et la plaque émaillée à *champlevé*, encastée dans le ciborium de S. Nicolas de Bari, qui représente le roi Roger couronné par S. Nicolas. Pour moi, cette dernière pièce serait un travail rhénan ».

armorié (gémellion), analogue à celui très beau de Conques, qui appartient à la fabrique du dôme de Sienne.

» L'exposition d'Orvieto a fait connaître quelques nouveaux objets de Limoges, en cuivre et émail champ-levé : une petite pyxide de Pienza, une colombe eucharistique de Frassinovo, près Modène. Le Musée municipal de Turin exposait un des plats d'une couverture d'évangélaire, avec la crucifixion, très beau travail et peu connu du milieu du XIII^e siècle. Sous la croix se voit une figure humaine, qui sort d'une tombe, les deux bras levés vers le crucifix (1). Le fond est bleu, la croix verte ; les plis des vêtements sont accentués par un léger relief et soulignés de raies gravées, remplies d'émail bleu-noir ; les têtes se détachent en haut relief.

» L'art de Limoges peut encore revendiquer la statuette, jusqu'ici étudiée seulement par quelques personnes, de la Vierge avec l'Enfant, assise sur un trône, sous un édicule et qui se conserve dans le trésor de Lorette, parmi les très rares objets anciens qui ont échappé à l'invasion française de 1799 (2). Elle est en cuivre et passe pour une œuvre byzantine du X^e siècle ou environ. A première vue, on peut se laisser illusionner par les nimbes de la Vierge et de l'Enfant (ce dernier porte l'inscription IS XS ΘS Ιησους Χριστος Θεος) et par les sigles gravés sur la poitrine des statues : IC XC MP ΘY. Mais on observera aussitôt que les nimbes sont une addition assez maladroite et que l'incision circulaire, pratiquée sur la tête de la Madone, était faite pour recevoir une couronne. De plus, la base de la statue de la Madone, légèrement entaillée parcequ'elle devait se trouver un peu trop haute sur son siège, fondu à part, porte, gravée en caractères gothiques, l'inscription :

(1) J'ai démontré, par des textes et la tradition, que ce personnage était Adam (*Euvr. compl.*, t. II, p. 219, note 1).

(2) « Voir, pour ce trésor, Pietro Valerio Martorelli, *Teatro storico della santa Casa Nazarena* (Rome, 1735, 3 vol. in-fol.) et surtout t. II, p. 102-109 et t. III, p. 132-135. On ne parle nullement dans ces vieux livres de la Madone de cuivre ».

AVE MARIA GRATIA PLENA. Le costume de la Vierge, ajusté sur la poitrine et plus large à la taille, avec une longue ceinture qui tombe en avant, son manteau fourré de vair, les deux têtes rondes et larges, avec un léger sourire, tout rappelle la sculpture française du commencement du xiii^e siècle. Enfin, la base sur laquelle posent les colonnettes de l'édicule et la partie postérieure du trône (1) sont ornées de volutes champlévées sur fond d'émail gris-bleu et sur les côtés du trône se voient encore quatre figures d'apôtres gravées, se détachant sur un fond semblable. Resterait à expliquer l'addition des inscriptions et des nimbes grecs. On admettra, si l'on veut, que la statuette a été transportée dans l'Orient latin, où elle fut transformée en icône de la *Panaghia* et qu'ensuite (on ne sait exactement quand) elle a été donnée au vénérable sanctuaire.

» On a envoyé d'Otrante un émail peint, que l'on devra ajouter au catalogue des Reymond, les célèbres émailleurs de Limoges au xvi^e siècle (2). C'est une plaque rectangulaire de 0,14 c. de hauteur, qui représente S. Mathieu avec l'ange ; au fond, un riche paysage. Au premier plan sont entassés des livres ; l'un d'eux porte, écrite en or, la lettre R (3) ».

II

L'Exposition d'Orvieto, provoquée par la session du Congrès eucharistique, s'est tenue du 5 septembre au 5 novembre 1896. J'en eus connaissance trop tard pour

(1) « La porte de cuivre doré, qui a été adaptée au trône, probablement pour la transformer en reliquaire, n'est pas antérieure au xv^e siècle ».

(2) « Voir Maurice Ardant, *Emailleurs limousins, les Reymond*. Limoges, 1861 ».

(3) Cette lettre est insuffisante pour déterminer s'il s'agit de Pierre, Jean, Joseph et Martial, qui signaient toujours des deux initiales de leur nom de baptême et de leur nom de famille (Molinier, *Dict. des Emailleurs*, p. 82, 83).

pouvoir en profiter utilement. Lorsque le directeur et organisateur, comm. Fumi, joignant ses instances à celles du P. Grisar, me proposa de venir l'aider à la confection de l'Album qui perpétuera cet événement archéologique, la saison était trop avancée, j'arrivais de voyage fatigué et quinze jours me paraissaient insuffisants pour pareille besogne. Je le regrette vivement, car semblable bonne fortune ne se présentera probablement pas de sitôt.

A vrai dire, j'aurais aimé être consulté *avant*, quitte à fournir *après* la collaboration sollicitée. En effet, il m'eût été très agréable, et non moins avantageux à la science, de pouvoir organiser une section spéciale pour l'émailserie limousine et je me serais fait fort d'y produire une centaine de pièces, dispersées par l'Italie et dont quelques-unes de premier ordre. Là encore, nouveaux regrets. Tant il est vrai qu'il est toujours opportun de consulter les spécialistes : le catalogue seul du Musée chrétien du Vatican me donnait peut-être quelque droit à être entendu, car il est le premier à avoir appelé, dès 1867, l'attention du monde savant sur l'œuvre de Limoges qui y figure dignement (1).

Un jour, si j'en ai le temps, car tant d'autres travaux me pressent, j'établirai une liste définitive, qui n'a été que sommairement ébauchée dans le *Bulletin de la Société archéologique de la Corrèze*. En tout cas, l'éveil est donné par les trois catalogues du Vatican, d'Orvieto et de l'Italie ; que l'on continue les recherches et qu'on veuille bien nous tenir au courant des découvertes qui se feront dans cet ordre d'idées. Nous nous engageons bien volontiers d'avance à les reproduire intégralement, avec une planche, quand on aura joint un dessin ou une photographie à la description. De tels travaux ne peuvent guère être tentés par un seul, car, avec la meilleure volonté, toujours quelque chose échappe. Ainsi je n'ai pas connu la Vierge de Lorette, quoique j'aie soigneusement étudié son trésor

(1) *Œuvr. compl.*, t. II, p. 209-212, 217-219.



VIERGE LIMOUSINE DU TRÉSOR DE LORETTE, XIII^e SIÈCLE
(Face)

et pris des notes sur ses principaux objets. J'en conclus qu'elle n'était pas alors exposée — il y a de cela plus de trente ans —. En outre, je ferais des reproches mérités au chanoine qui m'accompagnait et qui, sachant positivement ce que je désirais, a omis de me la signaler. J'en suis contrarié, car je ne pourrai pas en parler *de visu*, ce qui eût été infiniment préférable.

L'objet, dont la date a été exactement fixée par M. Bertaux, est bien, de tout point, une œuvre limousine, que je reporte au premier quart du XIII^e siècle, vers 1225. L'aspect est encore roman (1).

On y remarque trois parties distinctes : le *tabernacle*, le *siège* et la *Vierge*, le tout ne faisant qu'un, conformément à l'idée mystique qui s'y attache.

Le tabernacle, pour lui garder son nom du moyen âge (2), est en réalité un *ciborium*, composé également de trois parties : un *soubasement*, une *niche* et un *couronnement*.

La base sert à une double fin, supportant à la fois l'édicule et le siège. Une plinthe, à dents de scie, est soutenue aux angles par quatre pieds inclinés que nous rencontrons souvent sur les reliquaires et chandeliers limousins. Des quatre coins s'élancent quatre sveltes colonnes, à base

(1) L'éditeur, M. Danesi, a bien voulu nous communiquer les clichés qui ont paru à Rome dans l'*Archivio*, dirigé par le comte Gnoli ; nous l'en remercions sincèrement.

(2) « Un petit tabernacle de maçonnerie, d'argent doré, où il a une Annonciation et plusieurs ymaiges esmaillez, séant sur IIII petits léoneaux. — Uns tableaux d'argent doré, ploians, où il a dedens un tabernacle de maçonnerie, ouquel est un ymaige de Nostre Dame eslevé, tenant son enfant et séant en une chaire d'yvoire. — Un grant joyau d'or de maçonnerie, en manière de tabernacle. — Un autre petit demi ymaige de Nostre Dame, dedens un tabernacle à pignon, fermant à deux petis huisselez. — Un ymaige de bois de Nostre Dame, tenant son enfant, assis en une chaire de maçonnerie, estant en un grant tabernacle, très notablement ouvré, séant sur un pié de maçonnerie. tout de bois. — Un autre ymaige de bois de Nostre Dame, dedens un tabernacle de maçonnerie ouvré très menuement, tenant en l'une de ses mains son enfant et un livre en l'autre ». (*Inv. du duc de Berry*, 1413, n^o 24, 43, 66, 86, 88, 89).



VIERGE LIMOUSINE DU TRÉSOR DE LORETTE, XIII^e SIÈCLE
(Dors)

chargée de tores et chapiteau évasé, plaqué de feuilles. Sur ces colonnettes s'appuie une mince plate-forme qui fait dais. En amortissement vient un clocheton à deux étages, l'inférieur percé de fenêtres géminées et le supérieur plein, en retraite l'un sur l'autre, comme le premier l'est sur la tablette ; en haut du pyramidion final est plantée une croix plate et unie, à peine découpée à ses extrémités, qui plus tard s'agrémenteront de trèfles et de fleurs de lis, dont on a ici l'embryon.

Franchement, l'ensemble de ce tabernacle est peu artistique et nullement fait pour plaire au regard. Dans l'œuvre de Limoges, malgré son utilité incontestable, il constitue si bien une exception que je le rencontre ici pour la première fois. Cependant il a fait école en Italie et, au ^{xiii}^e siècle, le Musée chrétien du Vatican fournit un bel ivoire et un charmant cuivre doré (1), qui a son similaire, mais émaillé, au Musée Poldi, à Milan.

Puisque Marie est appelée par l'Eglise, dans les litanies de Lorette, reine du ciel et reine des différents ordres de saints, il est juste qu'on lui attribue, en signe de respect et de vénération, un des insignes les plus fréquents de la royauté, qui est le dais, réservé sur la terre aux hauts dignitaires de l'ordre spirituel et temporel. Or le dais ou baldaquin n'est pas seulement un abri, mais un honneur ; de là le clocheton qui le surmonte. Enfin, la croix de son sommet rappelle le séjour céleste où Marie a été conviée pour avoir pris part, par sa maternité, à l'œuvre de la rédemption du genre humain. Si l'exécution laisse à désirer, la pensée du moins rachète largement ce défaut par une heureuse appropriation au sujet, comme le pratiquait le moyen âge.

Le siège, *cathedra*, où trône la Vierge, est encore un insigne de la puissance souveraine : il va de pair avec le dais ; aussi, généralement, caractérise-t-il la majesté. Il comprend un fond, deux côtés et une plaque antérieure, restée unie, parce qu'elle est en majeure partie cachée

(1) *Euvr. compl.*, t. II, p. 223, n° 493.

par les vêtements de la Vierge. Une balustrade à jour en fait le tour, au dos et sur les flancs, donnant ainsi plus de grâce à ce massif, dont les quatre angles sont accusés par quatre croix pattées et nimbées, semblables à celles que montrent encore certains pignons d'églises romanes.

Or, à cette place, cette répétition du même motif ne peut être banale et j'y verrais un symbole des quatre évangélistes qui ont exalté par le monde la gloire de la Mère et de l'Enfant. Sur les médailles anciennes, la croix du Christ est ainsi cantonnée de croix, qui se changent, quand l'idée n'est plus comprise, en disques et équerres ou *gamma* (1).

Les ajours de la crête sont ce que nous savions par les chasses qui les ont multipliés à l'infini : longue baie à *oculus* terminal, forme typique si bizarrement appelée *entrée de serrure*. Nous connaissons aussi par les chasses les personnages superposés, que leur nimbe a fait appeler *apôtres* par M. Bertaux. Quatre, pour le collège apostolique, n'est pas un nombre réglementaire, car on pouvait le compléter par derrière. Que la Vierge soit au-dessus des apôtres, je n'y contredis pas : il suffit de se rappeler l'invocation des litanies de Lorette, *Regina apostolorum*. Mais l'asseoir sur les apôtres est un procédé hardi, téméraire, insolite.

Je préfère donc y voir quatre prophètes, qui se lient alors intimement aux quatre évangélistes : les premiers ont annoncé par avance Celui et Celle que les seconds ont célébré. Ces quatre précurseurs sont ainsi désignés à la porte d'entrée de la Chartreuse de Pavie, en 1508, sur une peinture de Bernardino de Rossi, qui me frappa beaucoup lorsqu'à deux reprises je visitai ce splendide monument de l'art Renaissance :

Salomon l'entrevoit comme un jardin fermé et une fon-

(1) Mon interprétation symbolique, exposée pour la première fois dans *Le Martyrium de Poitiers*, p. 32-33, a été acceptée par M. Léon Germain de Maidy (*L'Espérance de Nancy*, n° du 26 janvier 1897).

taine scellée. *Salomon, rex Israel, propheta : Hortus conclusus, fons signatus* (1).

Jérémie la voit portant dans ses flancs le Fils de Dieu. *Hieremias, propheta : Foemina circumdabit virum* (2).

Isaïe proclame la virginité de Celle qui enfante. *Isaia, propheta : Ecce virgo cuncipiet et pariet filium* (3).

Ezéchiel dit que la porte s'est refermée après l'entrée du prince. *Ezechiel propheta : Porta hæc clausa erit principi* (4).

Ces quatre textes se réfèrent, sur la statuette de Lorette, à la double idée de la maternité et de la virginité, qui se concilient en la personne de Marie, laquelle, restée vierge, présente son fils à nos adorations.

Le siège étant creux, puisqu'il était formé de quatre plaques de cuivre ajustées latéralement, se trouvait par là-même tout naturellement apte à devenir un reliquaire ou capse à contenir une relique. En conséquence, la plaque postérieure, décorée de feuillages enroulés et multicolores comme en présentent les châsses, fut percée d'une porte pour entrer et sortir l'objet de la vénération. Cette porte, qui probablement en remplace une antérieure, de style roman, est dans le goût italien du xv^e siècle, à l'époque qui précéda la Renaissance et qui correspond à la période du style flamboyant. Deux colonnettes torsées reçoivent la retombée d'un arc en accolade dont les rampants sont hérissés de crochets végétaux, avec un double bouquet de feuilles en amortissement. Le vantail, à deux rangs de baies étroites et remplage tréflé ou quadrilobé, a

(1) *Cantic. Cantic.*, IV, 12.

(2) XXXI, 22.

(3) VII, 14.

(4) Il convient de donner le texte intégralement : « Et convertit me ad viam portæ sanctuarii exterioris, quæ respiciebat ad orientem ; et erat clausa. Et dixit Dominus ad me : Porta hæc clausa erit, non aperietur et vir non transibit per eam, quoniam Dominus Deus Israël ingressus est per eam eritque clausa principi. Princeps ipse sedebit in ea ». (XLIV, 1-3).

été fait à claire-voie pour que le regard du pieux fidèle pût pénétrer à l'intérieur. On voulait s'assurer, avant de prier, que la relique y était et qu'elle n'avait pas été volée. Cependant, suivant la pratique du temps, elle était invisible, car on ne l'exposait pas à nu et on avait soin de l'envelopper dans un sachet de soie.

Des reliquaires semblables se constatent ailleurs, par exemple en Belgique et au Louvre (1), à Moussais-la-Bataille (Vienne) et à la Sauvetat (Puy-de-Dôme) (2). Quant à la relique, je crois pouvoir la désigner d'après le sujet, qui fait allusion en deux endroits à l'Annonciation. En effet, à Moussais, les flancs du trône représentent Marie saluée par l'ange et ici nous observons l'effet direct et immédiat du message céleste, qui est la maternité divine, contraire aux lois mêmes de la nature. Donc cette relique, que nous consignent les inventaires, est un fragment de la terre où eut lieu la scène de l'Annonciation, du sol que foulèrent l'archange et la Vierge de Nazareth (3).

Le type, comme dans la mosaïque des SS. Nérée et Achillée, qui remonte à la fin du VIII^e siècle et orne l'arc triomphal, est, très anciennement, celui de la majesté, c'est-à-dire que Marie, à l'arrivée de l'archange, était assise et qu'elle reste encore assise, une fois devenue la mère du Sauveur. L'inscription le dit expressément, puisqu'il relate les premiers mots de la salutation angélique, moins *Maria* intercalé par la liturgie, pour mieux préciser la personne privilégiée à qui le salut s'adresse.

La statuette, d'une facture meilleure que d'ordinaire, représente en groupe la Mère et l'Enfant. Marie a la figure calme et sérieuse, d'un âge exagéré, car ce n'est plus celui de l'adolescence, mais presque de la maturité ; elle se tient le corps droit et raide, resserré et allongé. Son voile couvre la tête et descend jusque sur les épaules :

(1) Rupin, *L'Œuvre de Limoges*, p. 468, n^{os} 518, 519, 520.

(2) Rupin, p. 471, n^{os} 523, 524.

(3) Voir ce que j'en ai dit à propos du *Trésor de Monza*.

l'époque est donc passée où elle se contentait de remonter son manteau. Son vêtement est double : robe, à orfroi au col et à la taille, ceinture pendante en avant ; ample manteau, galonné au pourtour et fourré de vair, pour donner le riche costume qui convient à une reine. Les pieds, chaussés de souliers pointus, ainsi que le veut l'iconographie qui n'accorde la nudité qu'aux personnes divines, aux anges et aux apôtres, posent sur un escabeau bas et coupé aux angles. L'escabeau est une prérogative de la souveraineté, que le respect élève au-dessus du sol foulé par le vulgaire : il est le complément du trône, auquel souvent il adhère. Ici il en est détaché, parce que le trône et la statuette ont été fabriqués séparément.

Cet escabeau est si bien un hommage rendu aux personnages constitués en dignité, que l'orfèvre ne l'a pas oublié sous les pieds de l'Enfant Jésus, qui, habituellement, en est privé. Le Fils de Dieu fait homme se reconnaît de suite au geste de la bénédiction latine qu'il donne de la main droite et au livre de vie fermé, qu'il appuie de la gauche sur sa poitrine ; car lui seul est digne de l'ouvrir pour y inscrire les noms de ceux qu'il a rachetés et qui forment au ciel les élus. Son vêtement comporte une tunique et un manteau, qui est le costume de l'ère apostolique. La physionomie est grave, intelligente ; de longs cheveux, redressés sur le front, encadrent le visage.

Jésus, déjà grand, a passé les limites de la première enfance. En iconographie byzantine, il occupe le giron de sa mère, qui écarte respectueusement les bras pour ne pas le toucher : il en était de même chez les Latins, comme en témoigne une des plus anciennes Vierges des catacombes. Du giron, il passe sur le genou gauche et Marie le soutient de la main gauche, la droite étant occupée à autre chose. Il est assis intentionnellement, attitude qui disparaîtra bientôt, car on le mettra debout, en attendant qu'on le monte plus haut sur le bras même, malgré l'autorité d'une respectable tradition. En effet, d'après la mosaïque absidale de Sainte-Marie au Transtévère, à

Rome, la mère forme elle-même le trône de son fils : *Ponam in te thronum meum* ; pensée que le moyen âge a ainsi interprétée sur la Vierge miraculeuse de Spolète, en Ombrie, par ce vers délicieux :

In gremio Matris sedet Sapientia Patris.

La Sagesse du Père a droit au trône comme le Père et, par le Fils, la même faveur est communiquée à sa mère, qui partage les honneurs divins en qualité de coopératrice de la Rédemption.

L'œuvre limousine, malgré la vulgarité de la matière qui en fait un objet de commerce courant plutôt que de commande expresse, plaît par ce côté du mysticisme dont elle est imprégnée jusque dans sa substance. Notons encore deux traits significatifs : la couronne et le geste de la main droite.

La couronne est un symbole expressif de royauté. Marie l'a perdue dans une restauration ultérieure, mais sa place est parfaitement visible et, dans un ordre d'idées supérieur, on lui a substitué le nimbe, qui exprime la sainteté et la glorification. Cet insigne va plus loin que l'autre, car il dénote l'admission au séjour céleste par son irradiation lumineuse. Il n'y a pas de doute que le Fils, lui aussi, a porté la couronne, remplacée par un nimbe.

Ces nimbes ont intrigué M. Bertaux, qui a supposé que c'était une addition faite en Orient, lors des croisades, où la statuette aurait été portée par quelque chevalier comme sauvegarde personnelle. Je n'accepte qu'en partie cette hypothèse, que je vais présenter sous son vrai jour.

Les nimbes ainsi détachés de la tête ne figurent pas sur les statuettes limousines. Donc, à priori, ils ne sortent pas des ateliers de Limoges. L'Italie, au contraire, les a eus en telle estime qu'ils ne sont pas rares encore de nos jours, ainsi qu'ont pu en faire la remarque les pèlerins de Rome pour la statue de bronze de saint Pierre. Peu importe que ce nimbe rapporté soit, depuis la Renaissance, appliqué différemment : je n'examine pas le mode, mais la chose elle-même. Ici il est adapté, comme s'il s'agissait

d'un bas-relief ; par conséquent, il est posé verticalement. Parfaitement circulaire et en plaque unie, il a sa partie interne garnie d'un élégant filigrane, d'un dessin plutôt moderne qu'ancien. Quoiqu'un peu large, il produit un excellent effet.

Celui de l'Enfant-Dieu ajoute une croix pattée, dont les croisillons donnent en relief ses trois noms de *Jésus*, *Christ* et *Dieu*, sous la forme monogrammatique.

L'emploi du grec, sur le nimbe et aussi la poitrine, a pu faire songer à une origine orientale, qui ne me paraît pas vraisemblable.

Limoges connaissait les formules IC XC, plus souvent inscrites à l'époque de la statuette IHC XPC ; elle n'allait pas plus loin. *Theos* et *Méter theou* lui sont inconnus. Mais cette ville avait des relations commerciales avec Venise, où la statuette est arrivée, soit par la vente, soit par la dévotion. Là le byzantin était en vogue, les monogrammes grecs y étaient du domaine ordinaire.

La relique a pu motiver une restauration et j'estimerais que la porte fut complétée par les nimbes. Ce n'est déjà plus le grand art du filigrane, qu'on n'eut pas manqué, à une époque antérieure, d'aviver de quelques pierreries ; les caractères grecs ont aussi perdu leur fermeté première.

D'où je conclus que la réparation s'est faite en Italie et que sa plus notable partie est de l'œuvre de Venise (1).

La statuette n'a dû entrer que tardivement dans le trésor de Lorette, où elle a toute l'apparence d'un *ex-voto* (2).

J'ai noté le geste de la main droite de la Vierge comme

(1) « Ung pourtepaix d'or,..... ouvré entour à ouvraige de Venise. — Ung petit reliquière d'or... .. ouvré alentour de menu ouvraige de la façon de Venise. — Une petite croix d'or,..... et est ouvré par derrière à menu ouvraige de la façon de Venise ». (*Inv. du duc de Berry*, 1413, n^{os} 1122, 1125, 1126). Le même inventaire, sous le n^o 1142, parle d'achats faits par le duc Jean à « Loys Gradenigo, marchand de Venise, demorant à Paris ».

(2) Elle n'est pas mentionnée dans l'inventaire imprimé à Lorette en 1780.

une singularité. En effet, dans les autres types, elle tient un sceptre ou une fleur, qui expriment la royauté et la virginité. Ici, la main n'est pas demi-fermée pour empoigner quelque chose ; elle est ouverte et tendue en avant, comme pour offrir ou montrer. Or, d'après l'analogie, qui est la grande loi de l'archéologie, il y a place dans ce creux pour la pomme d'Eve. Marie est souvent proclamée par la liturgie la nouvelle Eve qui rachète ce que l'ancienne a perdu par sa faute. Le petit office de la Vierge le dit expressément dans cette strophe de saint Fortunat :

« *Quod Eva tristis abstulit*
» *Tu reddis almo germine.*
» *Vitam datam per Virginem,*
» *Gentes redemptæ, plaudite ».*

Par le fruit de l'arbre fatal, la mort a envahi le monde ; par le fruit des entrailles de Marie, la vie y est revenue. Les deux fruits sont en présence : Marie les montre à la fois pour aviver la confiance, car la bénédiction de son Fils a suffi pour enlever la malédiction qui pesait sur le genre humain à la suite de la faute de nos premiers parents.

A tous ces points de vue, la statuette de Lorette a droit à une considération particulière de notre part, et nous remercions sincèrement M. Fumi de l'avoir exposée et M. Bertaux de l'avoir publiée.

X. BARBIER DE MONTAULT.



MUSICIENS DU LIMOUSIN

I

MOINES ET TROUBADOURS

Si le Limousin a honoré et illustré l'Art français par ses célèbres émailleurs, par ses orfèvres, ses tapisseries et ses céramistes renommés, s'il lui a donné quelques sujets intéressants dans les productions esthétiques mineures (sculpteurs sur bois, ferronniers, enlumineurs, miniaturistes, faïenciers, potiers d'étain, etc.), il n'a pas moins fait bonne figure dans la Musique, soit dans la formation du plain-chant, à l'époque médiévale, soit dans le développement purement religieux ou simplement profane de l'art musical.

Ce côté de l'histoire de l'art limousin a été quelque peu négligé et c'est vraiment dommage, car le champ d'observations et d'études est vaste et fertile.

Par ces quelques notes, j'apporte une première contribution, quoique faible, au travail d'ensemble que quelques esprits avisés et érudits ne manqueront pas un jour de faire, pour le grand bien et la gloire de notre petite patrie.

Dans le domaine religieux, ce sont les moines qui

furent les premiers musiciens du Limousin, comme dans le domaine profane ce furent les troubadours, et le peuple aussi, car collectivement le peuple est un grand compositeur et un admirable interprète de ses propres productions.

Terre essentiellement bénédictine, par le nombre et l'importance de ses abbayes et de ses prieurés, le Limousin devint de bonne heure une école musicale de premier ordre qui produisit à la fois des maîtres et des chantres. Dès le x^e siècle, Saint-Martial de Limoges rivalise avec les célèbres abbayes de Saint-Gall et de Cluny. Les maisons bénédictines ou cisterciennes de Tulle, Beaulieu, Uzerche, Vigéois, Grandmont, Solignac, Dalon, Bénévent, etc., etc., apportent largement leur contribution à l'œuvre commune. La renommée de la liturgie limousine, la science musicale de ses moines, sont universelles. Ses hymnes, ses tropes et séquences sont connues jusqu'en Allemagne.

Un moine de Saint-Martial de Limoges, Adhémar, regardé par plusieurs auteurs comme l'auteur du supplément à l'ouvrage d'Amalaire *De divinis officiis*, donné par Dom Mabillon, au tome II des *Analecta*, et un autre de nos compatriotes, dont nous nous occuperons plus particulièrement, Dom Benoit de Jumilhac, de la célèbre Congrégation de Saint-Maur, jetèrent non seulement un éclat des plus vifs sur l'école musicale limousine médiévale, mais encore ils illustrèrent, par leur incontestable valeur et leur profonde érudition, la science théorique et pratique du plain-chant, considérée dans son ensemble.

Au ^x^e siècle, les *Mystères*, ces premiers essais de l'art dramatique, fleurissent en Limousin. Ils sont la mise en action des récits de la Bible ou de l'Evangile. « La musique, dit M. Henri Lavoix, était tellement importante dans ces drames, que l'on pourrait presque les considérer comme des sortes d'opéras ». Une figure bien curieuse à la fois de poète et de musicien, est celle de Saint-Israël, chanteur du Dorat, à qui l'on attribue la musique des *Mystères* limousins, joués à son époque, et celle du fameux mystère des *Vierges sages et des Vierges folles*, si nous en croyons l'abbé Artiges. Dans ce mystère, dont les strophes se terminent par un refrain en langage vulgaire, une mélodie distincte s'attache à chaque personnage. Saint-Israël, rapsode pieux, allait de ville en ville, par rues et places, chantant devant le peuple ses mélodies sacrées. Il est sans conteste un de ceux qui enrichirent le plus le répertoire de chants populaires de sa province. Nous retrouvons encore de la musique et des musiciens dans l'exécution, à Limoges, des *Miracles de Saint-Martial*, en 1302, et plus tard, de 1519 à 1540, dans les représentations des Jeux de Saint-Martial, célébrés dans tout le Haut-Limousin.

Les moines ne s'intéressèrent pas, en effet, qu'au chant liturgique ; ils furent aussi les compositeurs, propagateurs et collecteurs des cantilènes populaires. « Plus heureux que pour l'antiquité, — dit encore M. H. Lavoix, — nous avons conservé quelques-uns de ces chants profanes, au moins à partir du ^x^e siècle. C'est dans un manuscrit, dit de Saint-Martial de Limoges, et qui appartient à la Bibliothèque

Nationale, que l'on trouve les plus anciennes chansons, *non religieuses*, notées en neumes. Ce manuscrit est un des plus précieux monuments de l'histoire musicale ».

Ces chants neumatiques sont incontestablement l'œuvre de compositeurs limousins, clercs ou laïcs, anonymes, comme presque tout ce qui nous vient, musicalement, du moyen âge. Ils sont comme la preuve péremptoire de l'efflorescence musicale dans notre province, efflorescence qui devait atteindre son apogée au temps des troubadours, c'est-à-dire aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles.

A ces époques, et même dès le ^x^e siècle, l'épithète proverbiale de « limousine » est donnée à la musique, et dans la Geste de *Renaud de Montauban* (1), l'on voit les quatre fils Aimon aller solliciter le pardon de Charlemagne « avec de beaux manteaux écarlates sur les épaules, une rose à la main et chantant en parties un motet dont les paroles sont gasconnes et la musique limousine ».

On ne considère généralement les troubadours que comme des poètes. C'est une erreur. Les troubadours furent aussi des musiciens. L'expression *Trover*, c'est-à-dire composer, être inspiré, ne s'appliquait pas seulement à la poésie, mais aussi à l'air qui accompagnait les *chansos*. Les écoles du moyen âge enseignaient, en Logique, que la musique était le prolongement de la parole. Les troubadours ne l'ignoraient pas et c'est pourquoi la musique fut inséparable de leurs poésies. En cela, ils ne faisaient

(1) Ed. Michelant, p. 175.

que suivre l'exemple des grands dramaturges grecs qui faisaient la musique de leurs pièces, tant vocale qu'instrumentale. Ils composaient des chansons à trois ou quatre voix qui sont aussi remarquables par les formes gracieuses de la mélodie et par les ornements du chant, que par la contexture harmonique, dit le bibliophile Lacroix.

Le Limousin est, non seulement le berceau de la littérature d'oc, de cette poésie courtoise qu'on appelait le *Grand chant*, mais aussi le berceau des plus illustres troubadours. Bertrand de Born, le Tyrtée médiéval, l'admirable Bernard de Ventadour, Giraud de Borneil, Gaucelm Faidit, Gui, Elias, Pierre et Ebles d'Ussel, sont nôtres ; nôtres sont aussi, par leur province linguistique, Arnaud Daniel, Jaubert de Puicibot, Arnaud de Mareuil, etc., etc., pour ne citer que les plus connus.

Ils allaient de châteaux en châteaux, de cours en cours, de villes en villes, et quelquefois dans les plus humbles chaumières, jouant du téorbe ou de la citole, en chantant et poétisant à qui mieux mieux. Les troubadours s'en remettaient à leurs jongleurs pour propager leurs œuvres, parfois même pour les interpréter dans les lieux où ils se trouvaient eux-mêmes.

La musique des troubadours était plus langoureusement suave que celle des trouvères qui était dans un caractère plus gai et plus brillant. Leurs compositions, sirvente, pastourelle, lai et virelai, ballades, tensons et chansons d'amour, étaient toujours accompagnées par la harpe ou la citole, le luth ou la vielle (viole).

A quelle inspiration musicale les troubadours ont-ils puisé ? Un érudit italien, M. Restori (1), vient de répondre à cette question en publiant et en étudiant les mélodies de Pérols et de Bernard de Ventadour. Il conclut à l'influence populaire. En empruntant aux chansons du peuple les airs qu'ils adaptaient à leurs poésies, les troubadours s'appliquèrent à leur donner plus d'artifice, plus de virtuosité et aussi plus de noblesse.

Il est donc permis de penser que la plupart des airs de nos chansons populaires, qui sont d'un caractère très ancien, portent encore des traces de l'inspiration des troubadours.

Une caractéristique de la musique des troubadours, c'est la vocalise qui orne les finales et les prolonge. Le *tresalamen* de nos paysans ne serait-il pas le faible écho de cette vocalise ?

Comment se fait-il que les troubadours, qui dédaignaient de plaire à la foule, aient précisément demandé au peuple l'air qui paraît leurs poésies et les faisait mieux valoir. « C'est que peut-être, dit M. Anglade, la *musique* et comme la *langue*, qu'elle n'est pas, par elle-même, noble ou roturière, qu'elle n'est qu'un instrument à la disposition du plus obscur chanteur comme du plus brillant troubadour ».

Il nous reste quelques fragments de l'accompagnement musical de la poésie des troubadours. Leur publication ne pourra que faire la démonstration

(1) *Per la storia musicale dei Trovatori provenzoli*, per Restori (Rivista musicale italiana, vol. II, fasc. 1, 1895, Torino).

complète de ce fait que le Limousin, dans la période qui s'étend du x^e au xvi^e siècle, fut par excellence, par ses moines, ses troubadours et ses chants populaires religieux ou profanes, une province où le goût de la musique s'affirma avec une rare intensité.

Le renom musical du Limousin ne fut pas qu'apporté, dans le Nord, par les moines, et dans le Midi, par les troubadours. D'autres participèrent aussi à son expansion.

Raymond de Turenne, de la branche de Beaufort, un parent des papes limousins Clément VI et Grégoire XI, n'était pas qu'un seigneur turbulent et batailleur. Sous son armure battait un cœur d'artiste et de *trouveur*. Nous ne connaissons guère, hélas ! de ses productions, que la fameuse Marche qui porte son nom et qui a été popularisée dans ces deux derniers siècles par Saboly, le célèbre noëlliste provençal, et par G. Bizet, le compositeur inspiré de *Carmen* et de l'*Arlésienne*.

La *Marche de Turenne* était une sorte d'hymne guerrier que Raymond dut composer pour ses soldats lorsqu'il s'en fut mettre à feu et à sang la Provence et le Comtat-Venaissin, à cause d'une querelle qu'il eut avec le pape assis sur le trône de St Pierre. La tradition provençale recueillit et conserva, sinon les paroles, du moins l'air de cette chanson de route. Saboly l'utilisa en l'adaptant à son Noël des Rois :

De boun matin
Ai rescountrat lou trin
De tres grans reis
Qu'anavon en vouiatge.

De boun matin
Ai rescountrat lou trin
De tres grans reis
Dejus lou gran camin. etc.

Lorsque Bizet composa la musique de scène du drame d'Alphonse Daudet, l'*Arlésienne*, il fit de la *Marche de Turenne*, — désormais inséparable des paroles du Noël de Saboly, — la première partie du prélude de cette suite d'orchestre, en la parant d'un vêtement harmonique d'une richesse inouïe.

D'aucuns ont attribué la composition de la *Marche de Turenne*, — la même qui fut utilisée par Saboly et par Bizet, — à Lulli. Il y a là une confusion. Lulli est bien, en effet, l'auteur d'une marche de Turenne, mais c'est celle du régiment que commandait Turenne, de la branche de La Tour de Bouillon, — le grand Turenne. — Il n'y a donc aucun rapport entre ces deux compositions.

La *Marche de Turenne*, — celle du Noël des Rois et du prélude de l'*Arlésienne*, — est donc limousine par son auteur, et nous devons de la reconnaissance aux Provençaux pour nous l'avoir gardée aussi pieusement.

La *Marche de l'Hôpital*, l'hymne célèbre des chevaliers de Rhodes, est aussi limousine par son auteur ; — on ne sait qui, de Pierre d'Aubusson ou de Guy de Blanchefort, — tous deux limousins, — en est l'auteur.

La tradition orale ayant conservé la musique de la *Marche de l'Hôpital*, nos soldats, quand ils firent la conquête de Malte avec Bonaparte, la prirent des derniers chevaliers et la portèrent en Egypte. A leur

tour, les Mamelucks l'empruntèrent aux Français, la transportèrent en Algérie, où elle fut reprise par les zouaves qui en firent un de leurs refrains favoris. Un des thèmes de la *Marche de l'Hôpital* se retrouve dans la sonnerie vibrante de la charge :

Il y a la goutte à boire.

II

FRANÇOIS-LÉONARD BARRÉ

François-Léonard Barré, — que d'aucuns appellent Baré ou Barret, — naquit en Limousin suivant tous ses biographes. Fétis, et avec lui beaucoup d'autres, lui donne Limoges pour berceau. Il serait venu au monde dans les dernières années du xv^e siècle ou dans les premières du xvi^e.

Limoges, à l'époque où se place la naissance de Barré, était encore une ville où les monastères, et autres couvents de tous ordres, étaient en nombre considérable. Chacune de ces maisons conventuelles était dotée d'une maîtrise, véritable école de musique et de chant, qui formait des sujets nombreux. Barré dut faire son éducation artistique dans une de ces maîtrises, et, par ses qualités naturelles, par son travail, s'élever au-dessus de la moyenne de ses condisciples. Il occupa l'emploi de maître de chapelle abbatiale dans son pays où il brilla, puis le quitta, on ne sait à la suite de quelles circonstances, pour l'étranger.

Il se rendit d'abord en Belgique. Au commence-

ment du xvi^e siècle, une admirable école musicale florissait dans les Flandres et dans le Nord de la France. La réputation des compositeurs qui la formaient était arrivée jusqu'à lui et il brûlait, sans doute, de les connaître, pour se perfectionner dans son art et s'élever jusqu'à la hauteur de leur grande renommée. Josquin des Prés, Clément Jannequin, G. Dufay, Goudimel, Jean Mouton, en France ; Pierre de la Rue, Adrien Willaert, Orlando de Lassus, Ockeghem, Clémens *non papa*. Cyprien de Rore, en Belgique, illustraient la musique et apportaient dans le chant, comme dans la manière de composer, une réforme qui devait donner naissance au contrepoint et à la polyphonie. Barré fut le disciple de quelques-uns de ces maîtres et nous voyons son nom cité à côté de Jean de Furnes, de Bertrand de Ottesheim et de Pierre Bellegambe. Fétis fait de Barré l'élève du grand Adrien Willaert. A vrai dire, il fut plutôt son disciple.

L'école franco-belge, reprenant la diaphonie du moyen âge, c'est-à-dire un ensemble de sons différents convenablement unis, devait porter à son apogée l'art du contrepoint vocal, en transformant le *déchant*, qui est un ensemble harmonieux de divers chants, dans lequel ces divers chants sont ajustés entre eux proportionnellement par des longues, des brèves et des semi-brèves, représentées dans l'écriture par des figures diverses.

Les princes allemands et italiens attirèrent par leurs largesses les maîtres qui faisaient la gloire de cette école mi-française et mi-flamande. Pendant que les uns traversaient le Rhin, les autres passaient

les Alpes. Ils furent ainsi les éducateurs et les précurseurs des écoles d'Allemagne et d'Italie qui devaient, grâce à eux, dans les siècles futurs, briller d'un si vif éclat. Cet exode franco-belge constitua la première Renaissance et provoqua la seconde, celle qui s'épandit en France sous le règne de François I^{er}. Les Italiens, exclusivement, ne doivent donc pas bénéficier de la Renaissance ainsi comprise. Comme le dit avec raison M. Henri Lavoix : « L'Italie semble être venue la dernière, car ce ne fut qu'après avoir été formés par les maîtres de l'école franco-belge que les Italiens s'élancèrent dans la carrière avec un éclat incomparable ».

C'est vers 1527 qu'Adrien Willaert quitta son pays d'origine et qu'il s'en fut à Venise, où il fonda la célèbre école de déchant et de contrepoint qui mêlait le sacré au profane. Barré dut le suivre et l'aider dans son entreprise jusqu'au moment où il se rendit à Rome. Il entra, en effet, en 1537, comme chantre à la chapelle pontificale de Paul III et, plus tard, en 1555, à la chapelle particulière de l'éphémère pape Marcel II, en qualité de maître de chapelle.

Auparavant, en 1545, Barré avait été délégué par le Souverain-Pontife au Concile de Trente, en compagnie de Ivon Barry, Antoine Loyal, Jean Le Cont, Jean Mont, etc., tous chanteurs français, — qu'on appelait pour cette raison des *Françaisins*, — pour y représenter et défendre les principes et intérêts de la liturgie romaine. Lorsque, en 1547, le Concile dut transporter ses assises à Bologne, par suite de l'épidémie qui sévissait à Trente, Barré l'y suivit et prit part à tous ses travaux.

A son talent de chantre et de maître de chapelle, Barré joignit celui de liturgiste et de compositeur. Fétis le qualifie de contrapontiste, c'est le terme par lequel les musiciens du xvi^e siècle étaient désignés. Quoique prêtre, — il avait dû recevoir les ordres à Limoges, — Barré ne dédaigna pas de faire de la musique profane. Nous lui devons des madrigaux et des motets, genre fort à la mode à l'époque, dans la manière des maîtres Vénitiens, et aussi des messes et des motets, d'un caractère religieux et dans le style palestrinien, qui était celui de l'école Romaine. Barré tint ainsi une place assez brillante dans le cortège des maîtres de Rome qui ont nom Palestrina, — le plus génial de tous, — Nanini, Anério, Allegri, etc.

Si Palestrina donna son nom à la grande musique du xvi^e siècle, c'est parce que de tous ses contemporains ce fut lui qui éleva les beautés du chant polyphonique aux plus hauts sommets. On a souvent comparé, et préféré même, Vittoria, — le grand maître espagnol de l'école de Moralès, — à Palestrina. Si celui-là fut, par dessus tout, l'admirable interprète des douleurs humaines, des troubles profonds de l'âme devant la mort, celui-ci porta à la plus sublime perfection le cri des joies et des allégresses vers l'au-delà ; « il unissait en lui le génie de l'artiste et les vertus du bienheureux ».

Palestrina ne considérait pas que la musique dût être ravalée à un art d'agrément, à un divertissement simplement aimable, à une banale flatterie de l'oreille. Reprenant, dans un domaine plus large, avec des éléments plus nombreux et plus complexes,

la théorie grégorienne du moyen âge, il chercha, avec bonheur d'ailleurs, la pureté et la beauté mêmes de la forme et le sentiment de l'expression. Il fut en cela le précurseur de nos maîtres contemporains qui voient dans la musique l'art avec lequel s'expriment des sentiments humains et non l'art de combiner agréablement les sons pour l'unique plaisir de l'oreille.

C'est dans la musique religieuse que Palestrina et ses disciples appliquèrent la théorie nouvelle de leur art à la fois simple, fort et expressif. Ils lui donnèrent une allure et un caractère pleins de grandeur et de noblesse. Dès le ^{xiii}^e siècle, le chant grégorien, tel qu'il avait été formé par les siècles précédents, avait commencé à s'affaiblir et à s'altérer. L'accentuation latine était moins observée ; l'introduction du déchant dans la musique d'église acheva de porter au chant grégorien, — ce chant grave, sévère, massif parfois, mais de cette beauté pure et rigide des cathédrales romanes, doux comme le miel et onduleux comme les grandes vagues d'une mer apaisée, — un coup funeste. Rome lutta contre ces fâcheuses tendances et les fit condamner par le Concile de Trente.

C'est ainsi que l'Ecole romaine, Palestrina en tête, fut amenée, afin de mettre un terme à toutes les fantaisies musicales auxquelles on se livrait dans les temples, à se servir du contrepoint vocal pour réformer, et rénover en même temps, la musique sacrée. De là naquit la *polyphonie*, opposée à l'*homophonie* du plain-chant médiéval. La polyphonie ou contrepoint fleuri, orné, n'était que la résultante,

le développement logique de l'art grégorien, *ogivé* si l'on peut dire. Loin d'étouffer la *mélodie plane*, le chant nouveau fut « comme la liane toute fleurie, toute parfumée, qui embrasse l'arbre séculaire et l'auguste monument ». La polyphonie s'épanouissant autour du plain-chant, devait donc « l'orner de ses fleurs charmantes » et non le supplanter.

Les résultats acquis par Palestrina et ses disciples étaient dûs, sans doute, à la valeur personnelle des maîtres romains, mais aussi à ceux de l'école franco-belge qui allèrent prêcher le nouvel évangile du contrepoint en Italie, en Allemagne, en Espagne et même en Angleterre.

Formé dans les principes nouveaux à l'école des maîtres flamands, puis à celle de Willaert, à Venise, Barré fut en pleine possession de ses moyens et de son talent à Rome, où il fut très apprécié.

Il ne faut pas confondre notre Barré avec Antoine Barré, compositeur et imprimeur romain qui édita les œuvres de Palestrina, Willaert, Orlando de Lassus, etc. En revanche, Barre ou Barra, que Kiesewetter, — d'après Fétis, — cite comme un musicien néerlandais, serait le même que François-Léonard Barré.

D'après Loto, F.-L. Barré serait mort à Viterbe en 1562, âgé de 60 à 70 ans.

La plupart des œuvres de Barré (messes et motets) sont à la bibliothèque du Vatican, s'il faut en croire Fétis (1).

Cependant, quelques autres œuvres de F.-L.

(1) Voir à ce sujet les *annexes* au catalogue de Gerdil (de 1885 à 1887), mis en ordre et publiés par le cardinal Pitra.

Barré ont été publiées. Ce sont des messes, des motets et des madrigaux. En voici les indications bibliographiques :

1° Madrigaux : *Le dotte et eccellente compositioni de Madrigali a cinque voci da diversi perfettissimi musici fatte, cioé, di Adriano Willar et di Leonarde Barre suo discipulo, etc.* Apud Hiéronymum Scotum, 1540, in-4 obl.

2° Quatre Madrigaux et Motets publiés par Gardane de Venise (recueil de 1544).

3° Messe et Motets publiés par Loto et Le Porporéo, directeur du théâtre lyrique de Saint-Samuel, à Venise (1776). Cette édition est relatée dans le catalogue des maitres de chapelle anciens de Clhiozini (1783, réédition de Naples dite réédition de Caraccieli).

III

DOM PIERRE-BENOIT DE JUMILHAC

Pendant près d'un siècle la musique figurée, dite aussi Palestrienne, fut en honneur à Rome et dans toute l'Italie. Elle forma le riche répertoire des chapelles pontificales, puis celle de la chapelle Sixtine, lorsqu'elle fut créée par Sixte-Quint en 1586.

Après Palestrina et ses émules, la musique polyphonique devient moins pure de style et aussi moins religieuse de sentiment. Elle va bientôt subir une transformation complète avec Lotti, Carissini, puis Monteverde et Schutz qui seront les précurseurs des

grands maîtres de l'oratorio et de la virtuosité vocale qui nous conduira tout droit à l'opéra.

Dès lors, non seulement le chant figuré s'éloigne des églises, mais aussi le chant grégorien, qui s'abâtardit en perdant son caractère primitif. La musique neumatique, si charmante dans son austérité, est remplacée par une musique profane où « la triomphante formule supplée à l'accent religieux ». Les paroles latines liturgiques donnent seules à cette musique et à ce chant un caractère religieux et les différencient de la production théâtrale.

Dans le camp de ceux qui veulent faire respecter la tradition chrétienne, des protestations s'élèvent. Un mouvement de réaction se produit en faveur du pur plain-chant grégorien, tel que les siècles antérieurs l'ont transmis. Les bénédictins de la célèbre Congrégation de Saint-Maur entrent en lice et mènent ardemment la campagne.

Au premier rang se distingue un limousin, Dom Pierre-Benoît de Jumilhac. C'est lui qui laissera l'empreinte la plus forte, la plus durable dans cette tentative de rénovation de la prière primitive, de la restauration du véritable chant sacré.

C'est à Saint-Jean-de-Ligoure, près Pierrebuffière, que naquit, en 1611, Pierre-Benoît Chapelle de Jumilhac, d'une famille noble. Il étudia la philosophie à Bordeaux et séjourna quelque temps à Rome. En 1630, il fit profession au monastère de St-Rémi de Reims et occupa ensuite divers emplois dans le clergé régulier.

Affilié à la Congrégation de Saint-Maur, Jumilhac fit de la liturgie et du plain-chant des études parti-

culières qui le conduisirent à continuer *les Cérémonies monastiques* de Dom Baudry et à écrire son célèbre traité : *La Science et la pratique du Plain-Chant*.

C'est quelques années avant sa mort que ce livre parut. Il était signé : Un religieux de la Congrégation de Saint-Maur. Longtemps, il fut attribué à Dom Jacques Le Clerc. Mais Dom Martène, dans son manuscrit de l'« Histoire de l'abbaye de St-Germain-des-Prés », ainsi que le P. Tassin, restituèrent à Jumilhac la paternité de l'œuvre. Plus tard, Weiss, Fétis, Th. Nisard et Dom Guéranger, partagèrent et soutinrent avec succès cette opinion, qui est aujourd'hui définitive.

La Science et la pratique du Plain-Chant est divisée en six grandes parties : 1° Science du plain-chant ; — 2° Sons, voix et intervalles ; — 3° Temps ou mesure ; — 4° Tons ou modes du chant ; — 5° Cadences, modes et mesures de leurs pauses ou silences ; — 6° Pratique du chant. Cet ouvrage se termine par des exemples et des leçons dont le choix est fort judicieux.

On a dit, avec raison d'ailleurs, que le traité de Jumilhac était un trésor que doit posséder tout homme qui veut s'initier à la littérature et à l'érudition du chant liturgique ; que notre compatriote est au plain-chant ce que Saint-Thomas d'Aquin est à la théologie. C'est dire en quelle estime le travail de Jumilhac est tenu dans les milieux compétents.

« Le Plain-Chant, dit X. de Sainte-Anne, doit beaucoup à Gui d'Arezzo, disciple de saint Benoît, et l'on peut ajouter qu'il doit aussi beaucoup à un

autre disciple de ce grand patriarche, à Dom Benoit de Jumilhac » (1).

En 1846, M. Lecomte, dans l'*Auxiliaire catholique*, écrivait au sujet de Jumilhac : « Le docte et laborieux disciple de saint Benoit, travaillant à loisir dans la paix du cloître, s'était proposé, au nom de la religion, d'élever à la Science du Chant un monument d'une régularité parfaite, construit tout entier avec des matériaux de choix qui pussent en garantir la solidité. Creusant jusque dans les fondements, il s'est mis en rapport, quant à la théorie, avec la plus haute antiquité, du moins par l'intermédiaire de Boèce qui le rappelle à un degré satisfaisant, et de là il est descendu naturellement à Guido (que sans secours préalable on ne peut bien comprendre ou du moins apprécier) et aux premiers interprètes de ce législateur. Si l'on ne trouve pas ici une marche philosophique, procédant par l'observation immédiate des lois de la nature, méthode d'invention dans laquelle souvent l'imagination s'égare ; si l'auteur enfin, écho modeste, semble ne jamais penser par lui-même, quelle philosophie, quelle exactitude didactique, quel charme littéraire ne trouve-t-on pas dans ce grand nombre de textes originaux qu'il a su rassembler ».

Th. Nisard et Alexandre Le Clercq publièrent, en 1847, une nouvelle édition (un vol. in-4° de 357 p.) de *La Science et la pratique du Plain-Chant*, qui était devenu introuvable. Ce livre eut une énorme influence sur les travaux grégoriens que les

(1) *Musica-Sacra*, Toulouse, 1892-93.

bénédictins de Solesme, — que Dom Guéranger venait de rétablir en France, — entreprirent alors et qu'ils menèrent à bonne fin (1).

Dom Benoît de Jumilhac ne fut pas qu'un dialecticien de la musique sacrée, on lui doit aussi un certain nombre de compositions, dans le caractère grégorien, qui se chantent dans les cérémonies abbatiales.

Jumilhac mourut à Paris, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, le 21 mars 1782, à l'âge de soixante et onze ans.

IV

EUSTORG DE BEAULIEU

Eustorg de Beaulieu nous ramène un siècle avant Jumilhac. C'est l'époque où les chants d'église s'ornementent, se florissent, où la musique profane, sous la forme de chorals, se donne libre carrière dans les temples, où Luther et Calvin, en réformant le catholicisme, apportent aussi dans la liturgie et la musique sacrée des modifications profondes.

Eustorg de Beaulieu (1) naquit en Bas-Limousin,

(1) Voir la *Paléographie musicale* des RR. PP. Bénédictins de Solesme, publiée sous la direction de Dom Pothier, disciple fervent de Dom Guéranger, qui lui-même était un grand admirateur de Jumilhac.

(1) On l'appelle aussi Hector de Beaulieu, nom que lui donne M^{lle} Hélène de Gondy.

dans la coquette petite ville de Beaulieu-sur-Dordogne, au commencement du xvi^e siècle, vers 1502. Pour les raisons que nous donnons à propos de Barré, Eustorg dut faire ses premières études et s'initier à la musique chez les Bénédictins de sa ville natale, où ils formaient une des abbayes les plus puissantes et les plus riches de la contrée.

Vers 1520, Eustorg vint se fixer à Tulle. « Son séjour, dit M. Emile Fage, s'y prolongea ; il dut y passer plusieurs années..... Ce qui amena Eustorg à Tulle, ce fut sans doute la juridiction de la Bazoche qui s'y trouvait établie. Nous l'y voyons vers 1520 enrôlé dans la turbulente confrérie des clercs praticiens, avocats et procureurs en herbe. Peut-être encore avait-il été attiré par le renom de cette ville intelligente, amie des arts et des lettres, par le genre d'esprit frondeur, vif, un peu salé et déjà rabelaisien de ses habitants et par la réputation de ses jolies filles ».

Il fut le maître ès-jeux, le chef, le boute-train de cette jeunesse joyeuse et lettrée qui fit de Beaulieu le roi de la Bazoche. Sa présence à Tulle, et parmi les bazochiens, semblerait indiquer qu'Eustorg eut d'abord l'intention d'entrer dans la judicature. Par suite de quelles circonstances notre compatriote se fit organiste, puis prêtre, sans pour cela renoncer à rimer de charmantes petites poésies et à composer des soties et moralités où il interprétait souvent un rôle ? On ne sait. Ses biographes ne sont pas d'accord à ce sujet. Mais un fait certain, c'est que nous le trouvons à Lyon vers 1535, où il se lia avec Clé-

ment-Marot, son émule en art poétique et presque son compatriote, et où il connut Rabelais.

La renommée d'Eustorg de Beaulieu comme musicien était très grande. Il ne savait pas que jouer de l'orgue à l'église, l'épinette et le luth lui étaient aussi familiers. Il apprit à jouer de ces instruments et de l'orgue à MM^{mes} de Tournon, Hélène de Gondy, Anne et Antoinette de Turenne, ces deux dernières filles de ses maîtres, car Beaulieu était de la célèbre vicomté. Il fut aussi attaché à la maison de Pomponio de Trivulce en qualité de professeur de musique.

Eustorg n'était pas au dernier rang des poètes et musiciens de son époque qui allaient dans les salons de bonne compagnie pour réciter des vers, des contes et jouer du luth et de l'épinette.

Toutes les compositions musicales profanes de notre compatriote ne nous sont point parvenues. On sait cependant qu'il fit de jolies et agréables chansons, dans le goût des *bergerettes* du xv^e siècle. M. Becker a publié deux de ces morceaux : *Voici le bon temps* et *Mondain séjour, j'ai perdu ta présence*, qui sont d'une délicieuse grâce naïve. Trois chansons d'Eustorg, à 4 voix, ont été également publiées et insérées dans les 1^{er} et 2^e livres du *Parangon des Chansons* (1560).

En 1537, de Beaulieu quitta Lyon pour Genève. A cette époque, les idées de réforme religieuse étaient dans tous les esprits. La Suisse en était comme l'un des foyers les plus ardents. Notre poète-musicien, déjà ébranlé dans sa foi catholique à Lyon, ne tarda pas à embrasser avec ardeur le protestantisme. Il se

retira à Thiérens, dans le pays de Vaud, en qualité de pasteur, où il se consacra à la prédication de la religion nouvelle, à la rédaction de pamphlets assez violents contre ses anciens coreligionnaires et à la composition d'hymnes et de cantiques calvinistes.

En 1546, Eustorg publia un recueil important de 160 chansons huguenotes, sous le titre *Chrestiennes resjouyssances*. Il est l'auteur des textes de tout l'ouvrage ; mais il ne composa la musique que de trente-neuf seulement de ces chansons spirituelles qui affectent parfois la forme de satires très virulentes dirigées contre les catholiques.

Eustorg de Beaulieu mourut à Bâle le 8 janvier 1552.

L'existence quasi-aventureuse de notre poète-musicien, peu connue de nos contemporains, a été diversement jugée. Aussi bien comme poète que comme musicien, il n'est pas sans valeur. Bien au-dessous de Ronsard et de Clément-Marot, dont il subit, d'ailleurs, l'influence, il est bien supérieur à certains écrivains de son époque plus connus et plus choyés.

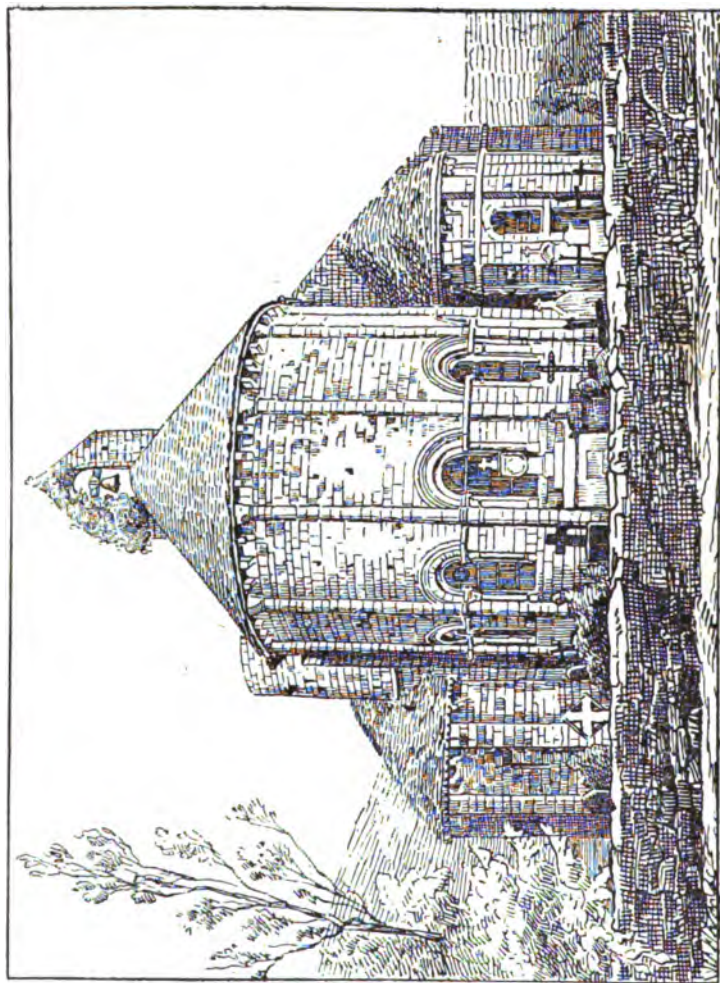
Sa vie, troublée, inquiète, malheureuse même, nous rappelle celle du poète Villon, dont il semblait avoir le caractère et l'humeur changeante, vagabonde.

Comme musicien, il a manqué de cet élan, de cette inspiration supérieure, de cette flamme de génie qui firent si grands les admirables compositeurs de l'école franco-belge du xvi^e siècle. Son art fut inférieur, mais il connut les joies que procure la

popularité des œuvres d'un auteur, dans les milieux où se fait la mode.

JOANNÈS PLANTADIS.

Sources bibliographiques. — FÉTIS, *Biographie des Musiciens*. — LA GRANDE ENCYCLOPÉDIE. — Henri LAVOIX, *Histoire de la Musique*. — Le bibliophile LACROIX, *La Musique, le Théâtre et la Danse avant 1789*. — LA TRIBUNE DE SAINT-GERVAIS. — KUNC, *Musica-Sacra*. — Conférence de M. Charles BORDES sur la Musique figurée et l'Ecole de Palestrina. — Conférence de Dom MOCQUE-REAU sur le Chant Grégorien. — ARBELLOT, *Les Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur du Limousin*. — A. LEROUX, *Le Moyen. Age féodal en Limousin*. — Emile FAGE, *Portraits du vieux temps* (Eustorg de Beaulieu). — Léonard BORDIER, *Chansonnier Huguenot du xvi^e siècle*. — DUSSIEUX, *Les Artistes français à l'étranger*. — Notices de Gregorio LETI sur les musiciens italiens traduites par FAVIÉ. — Th. NISARD, *Archéologie musicale*. — *La Quinzaine*, 1^{er} mai 96, article de M. Léon Gautier, *Esprit des chansons de gestes*. — *Revue des Langues Romanes* (n° 3 du tome XL).



ÉGLISE DE CÉNAC, canton de Domme (Dordogne)

ÉGLISE ET PRIEURÉ

DE NOTRE-DAME DE CÉNAC

I. — LA PROSPÉRITÉ

Au temps de l'occupation Romaine, Cénac était une villa qui, d'après la tradition, s'appelait : « *Villa Séneca* » ; elle était située à peu de distance de « la ville de Quinte, » où l'on trouve en quantité des débris Romains de toute espèce, et notamment des tuiles curieuses, en ce que » l'échancrure du bas est creusée en rond » (1).

Vers le VIII^e ou IX^e siècle, une Maison religieuse s'éleva sur les ruines de la villa de Sénèque, et devint un prieuré conventuel (2). C'était un gîte d'étape sur la voie très fréquentée, suivie par les Pèlerins du moyen âge, allant de Rocamadour à Cadouin.

De cette époque reculée, il reste encore de lourds cerceaux monolithes que l'on trouve parfois, lorsqu'on creuse profondément le sol, autour du vieux sanctuaire.

Vers 1090, l'abbé de Moissac, Aquilinus, acquit le prieuré de Notre-Dame de Cénac et l'ajouta aux riches possessions qui, dans le Langue d'oc, l'Aquitaine et l'Espagne relevaient de la puissante abbaye de Saint-Pierre de Moissac, fondée, dit-on, par Clovis. Déjà Guillaume VIII, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, avait, en 1079, donné à la même abbaye l'église de Sainte-Marie de Sédillac, près le village que le comte Richard avait cédé au monastère (3).

(1) *Voyage en Périgord* de M. Mourcin, cité par le *Bul. de la Soc. Archéol. du Périgord*, 2 v., p. 452.

(2) M. de Gourgues, *Dict. topogr. de la Dordogne*.

(3) Bibliothèque Nationale.

Cette église fut reconstruite aussitôt après la donation ; et, d'après le chroniqueur Aymeric de Peyrac, qui visita le prieuré en qualité d'abbé, en 1397, Aquilinus enrichit l'église de peintures et de sculptures d'un grand prix et fit représenter sur le portail des léopards (*des lions*) qui rappelaient ceux de Moissac (1). Dans la suite, l'église eut beaucoup à souffrir, surtout à l'époque des guerres de religion, qui semèrent tant de ruines en Périgord.

Cependant on peut voir encore dans ce vieux monument, aujourd'hui restauré, des colonnes et des chapiteaux qui présentent des ornements très curieuses.

Les donations de Sédillac et de Cénac, en Périgord, coïncident avec les grandes réformes accomplies dans l'Église catholique par le pape Grégoire VII.

L'Église avait longtemps souffert de tous les désordres amenés par les mauvaises mœurs du clergé et par la simonie. Dans ces siècles de foi, beaucoup de chrétiens croyaient qu'on ne pouvait se sauver qu'en mourant sous l'habit du moine ; lorsqu'ils arrivaient aux portes de la vieillesse, les riches bourgeois aussi bien que les preux chevaliers partageaient leurs biens entre leurs enfants et allaient ensuite s'enfermer dans un cloître du voisinage.

Tous les monastères voulaient vivre indépendants les uns des autres, et rejetaient la surveillance de l'autorité diocésaine comme des abbayes supérieures. Cependant l'intrusion fréquente de l'élément laïque finit par amener un certain relâchement dans les mœurs des religieux ; il suffisait d'ailleurs qu'un scandale se produisit dans un monastère, pour qu'il jetât sur tous les établissements monastiques de la contrée un discrédit exagéré.

Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine, voulut réagir contre ce vice et fonda l'ordre de Cluny (908), qui devait s'efforcer de grouper en un seul et puissant faisceau toutes les maisons religieuses observant plus ou moins bien la règle de Saint-Benoît. Les premiers abbés de Cluny s'at-

(1) Aym. de Peyrac, *Chron.*, fol. 159, v° col. 2. — Biblot. Nation. N° 4991-A du fonds latin.

tachèrent avec une persévérance providentielle à réaliser la noble et généreuse ambition du duc d'Aquitaine.

Le bienheureux Bernon, saint Odon, bienheureux Ay-mard, saint Maïeul, saint Odilon et saint Hugues, soutenus dans cette admirable mission par les encouragements du Saint-Siège, amenèrent bientôt sous leur crosse de nombreuses abbayes et d'innombrables prieurés ; c'est ainsi que saint Odilon reçut Moissac des mains de Pons, comte de Toulouse, et que plus tard Aquilinus, abbé de Moissac, acquit lui-même le prieuré de Notre-Dame de Cénac.

En ce moment, l'abbé de Cluny groupait sous sa direction plus de deux mille monastères, constituant la vaste congrégation Clunisienne.

Les Prieurs assistaient souvent au chapitre de leurs abbayes, car nous trouvons le frère Archambaud, prieur de Cénac, au chapitre tenu à Moissac en 1260. Le frère Bermond, du même prieuré, figure également au chapitre de Moissac en 1295.

Ce fut la plus belle période de Cluny ; car, après saint Bernard, les Cisterciens ne tardèrent pas à devenir à leur tour les plus fermes soutiens de l'Eglise.

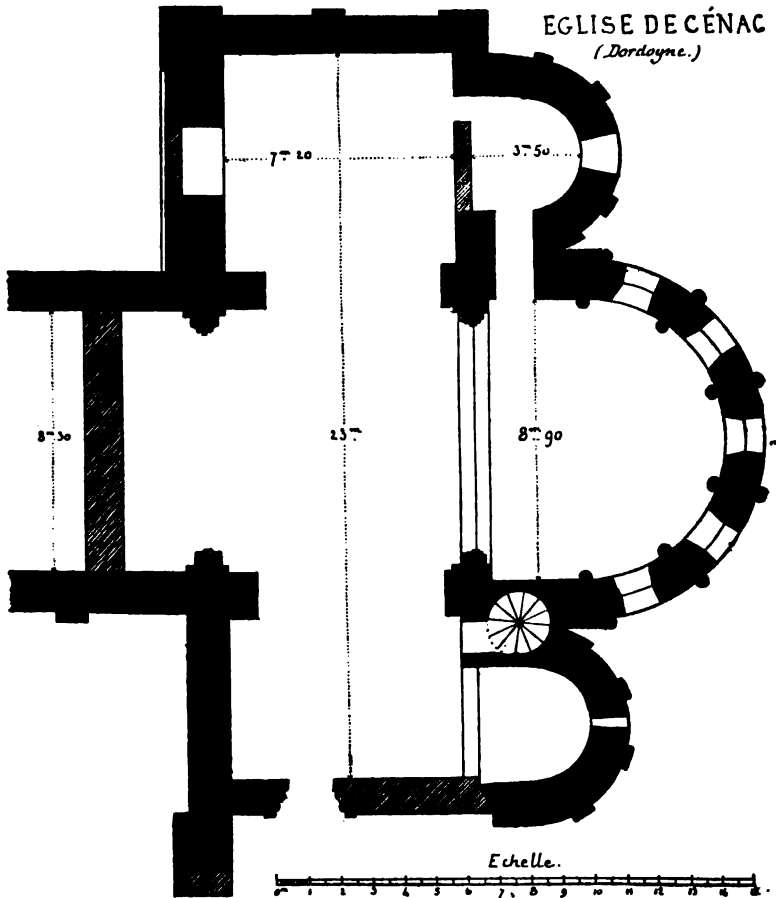
Toutes les fondations de Cluny qui datent, comme Notre-Dame de Cénac, des premières années du ^{xii}^e siècle, portent dans l'ensemble de leur style architectural et dans tous les détails de leur construction, la preuve incontestable de la grande richesse et du goût irréprochable que cet ordre savait déployer alors dans ses édifices.

Malgré ces grands frais de construction, le prieuré de Cénac avait conservé de grandes richesses ; car une bulle de Clément IV, en date du cinquième des ides de décembre, an 1^{er} de son pontificat (1265), autorise l'abbaye de Moissac à ajouter, aux revenus trop faibles des offices claustraux, des pensions prélevées sur certains prieurés, parmi lesquels nous voyons figurer Notre-Dame de « Sé-naco ».

L'examen attentif de l'église actuelle de Cénac nous permet de reconstituer assez sûrement le vieux monument

du ^{xii}^e siècle, tel qu'il sortit des mains de son premier architecte.

Il se composait d'une grande abside en hémicycle, soutenue par des contreforts cylindriques surmontés de



chapiteaux richement sculptés, avec une absidiole principale à gauche, construite sur le même modèle, tandis que l'absidiole de droite, gênée par la tour du clocher, était un peu plus petite.

Les sujets des chapiteaux sont assez difficiles à expliquer. Le premier, dont nous donnons le dessin, doit représenter la lutte du bien et du mal. Deux affreux démons, dont l'un a une tête tout à fait monstrueuse, semblent vouloir attirer à eux, et avec effort, un homme et



une femme que retient vigoureusement dans ses bras un personnage qui occupe le milieu de la corbeille du chapiteau. L'homme a la tête renversée, les cheveux rejetés en arrière ; une énergique expression de douleur et de désespoir est répandue sur sa figure. Un autre démon, vu à mi-corps, occupe le tailloir ; il assiste à cette lutte, espérant que le triomphe sera de son côté.

Sur le deuxième chapiteau, deux colombes, les pattes enfoncées dans la gueule de deux lions, indiquent que la simplicité, la douceur et l'innocence, dont elles sont les emblèmes, ont triomphé de la force et de l'orgueil. Elles tiennent dans leur bec la tête d'un lièvre, symbole de la peur et de la lâcheté, mais aussi de la lubricité, pour exprimer la victoire remportée sur les tentations de la chair.

Sur le modillon central du chapiteau figure une tête de

hibou, image, en iconographie chrétienne, des ténèbres, de l'ignorance, de l'envie et de l'incrédulité.



Sur le troisième chapiteau se trouve un homme debout entre quatre monstres ; la figure souriante, les bras étendus, il enfonce impunément ses mains dans la gueule de



dus, il enfonce impunément ses mains dans la gueule de

deux d'entre eux ; à ses pieds, deux autres lèchent le bas de ses vêtements. C'est le chrétien qui, fortifié par la religion, parvient à maîtriser les monstres les plus redoutables, c'est-à-dire les passions humaines. Les représentations de ce genre seraient, au dire d'Alcide de Caumont, la traduction de la légende qui nous montre partout les premiers évêques terrassant les dragons et s'en faisant obéir au nom de Jésus-Christ (1). Une tresse à gros cordons et à larges mailles décore le tailloir.

Le quatrième chapiteau nous montre le triomphe de la foi sur la superstition. Les monstres sont vaincus et enchaînés. Un homme debout les soulève fièrement de ses

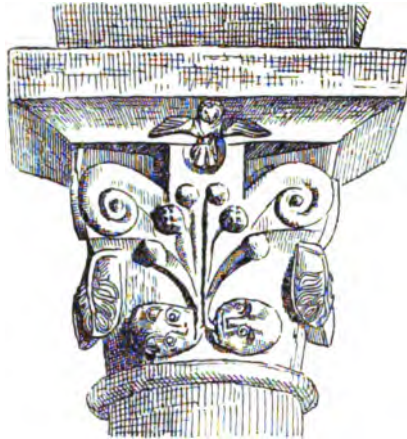


bras. Des palmettes, symbole de la victoire, se déroulent au-dessus de sa tête.

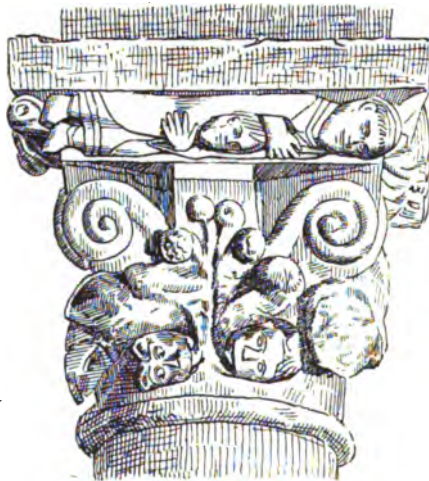
La même idée, mais traduite d'une façon différente, se retrouve sur les deux chapiteaux suivants : De la tête de

(1) *Abécédaire d'archéologie, arch. relig.*, page 277 de la 5^{me} édition.

deux monstres terrassés surgissent des bouquets de fleurs.
Au-dessus de l'un d'eux plane l'Esprit-Saint sous la forme



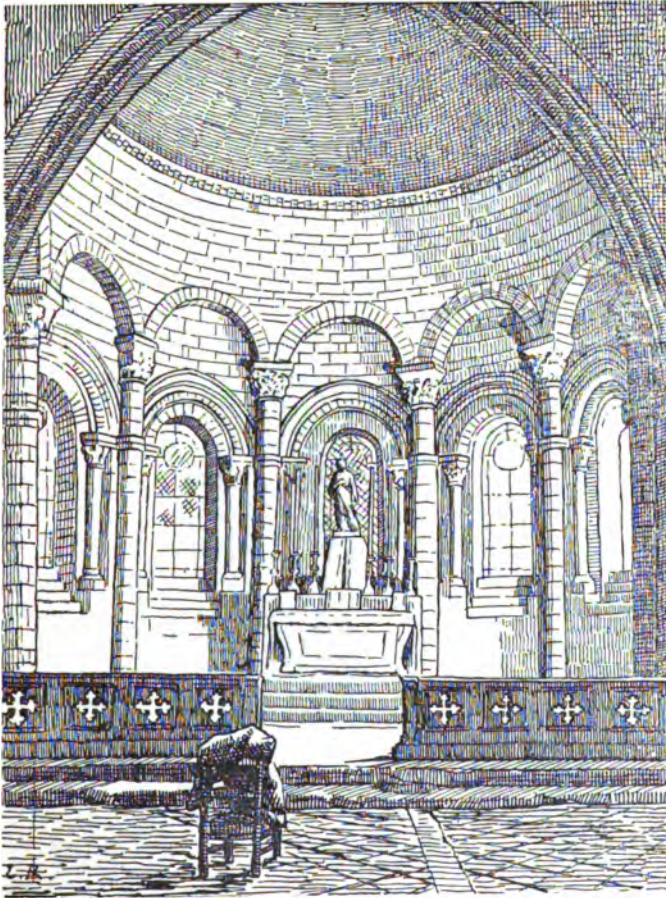
d'une colombe. Peut-être faut-il voir au-dessus de l'autre
le patriarche Abraham, recueillant avec effusion dans



son sein l'âme du bienheureux qui a su triompher des
passions ?

Un lourd clocher carré s'élevait au milieu du transept,

qu'il éclairait avec des fenêtres à plein cintre ; on arrivait aux cloches par un escalier tournant, ménagé dans une tour ronde, existant encore jusqu'au-dessus de la charpente.

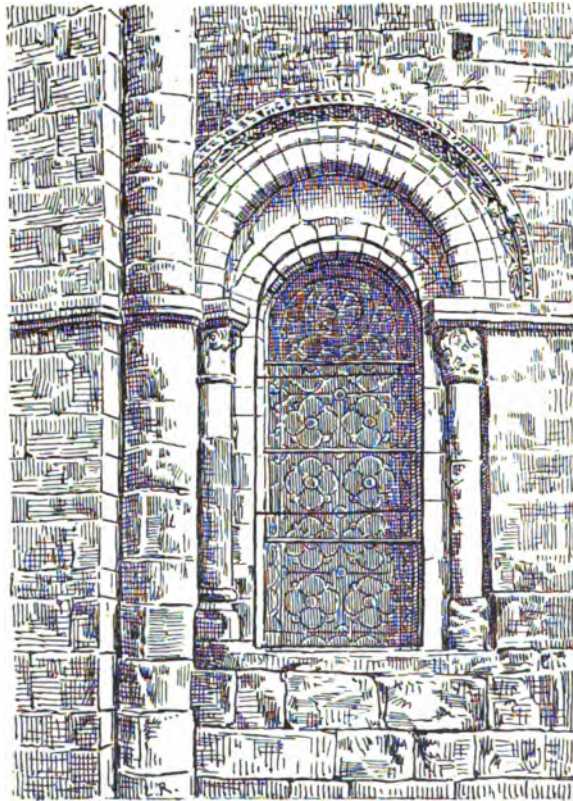


CHOEUR DE L'ÉGLISE DE CÉNAC

Le transept présentait sur les deux bras une voûte à berceau très élevée ; on voit au-dessus des constructions actuelles une étroite baie cintrée qui servait de naissance à cette voûte.

L'église n'avait qu'une seule nef ; des fouilles pratiquées avec soin feraient sans doute connaître quelle était son ancienne longueur ; mais il est très facile de déterminer, avec les murailles encore debout, la véritable hauteur et la forme exacte de la primitive voûte.

Le chœur, en cul de four, a un aspect tout à fait monu-



mental ; il est orné de contreforts cylindriques correspondant aux contreforts extérieurs du chevet ; leurs chapiteaux portent des sujets divers, profondément fouillés et sculptés avec un talent remarquable.

Le dessin que nous donnons d'une des fenêtres de l'abside suppléera avantageusement aux descriptions que l'on

pourrait faire pour montrer le goût déployé par l'architecte pour la décoration du monument.

Les colonnes des grands arcs romans soutenant le lourd clocher et la voûte de la nef étaient aussi couronnées de sculptures encore plus riches que celles du chœur et parfaitement conservées sous les contreforts ogivaux construits à la fin du ^{xiv}^e siècle, lorsque les moines voulurent relever leur église, après sa première démolition, survenue en 1378, sous les coups de Peyrot le Béarnais.

A peu de distance de cette belle église on voyait, couronnant le premier contrefort des monts de Domme, un puissant château qui n'était alors qu'une simple forteresse féodale, comme Castelnau, Beynac, Vitrac et Montfort ; la ville n'existait pas encore : car dans la bulle de privilèges adressée à l'abbaye de Moissac, le quinzième jour des kalendes d'août 1240, le pape Grégoire IX confirme toutes les dépendances de l'abbaye et dit : « *In Diocesi Petrageruni priorati de Sedillaco et de Senaco, cum ecclesia de Doma, decenis et alies pertinenties suis* » (1).

L'église de Domme n'était donc en ce moment là qu'une annexe de Cénac.

Le châtelain, qui avait adopté l'hérésie des Albigeois, eut à subir les rudes atteintes de Simon de Montfort et son château, à moitié démoli, devint une possession royale (1214).

Peu de temps après, Philippe le Hardi construisit la ville de Domme tracée au cordeau et l'entoura d'un puissant rempart ; il la réunit par une épaisse muraille à son château, relevé de ses ruines et entouré de fossés et de tours (1280).

A cette époque, la monarchie absolue commençait à se substituer à la monarchie féodale ; pour vaincre la résistance des châtelains, restés trop indépendants, les rois cherchèrent à gagner l'amitié des corporations ouvrières

(1) B. N., Coll. Doat, 129 (fol. 250, 257).

et des congrégations religieuses, qu'ils opposaient sans cesse aux revendications de la féodalité menacée dans tous ses droits et privilèges.

Fortes des complaisances que le roi leur témoignait, les corporations et les congrégations en arrivèrent souvent jusqu'à traiter avec l'autorité royale, comme de puissance à puissance. Leurs demandes étaient presque toujours accueillies et les conventions ainsi réglées, pendant cette période de transition, entre les abbés ou les anciens des métiers et le roi, laissent voir un esprit de noble indépendance qui nous étonne singulièrement aujourd'hui.

La prépondérance ainsi donnée aux Congrégations religieuses fit naître chez les abbés et chez les prieurs un sentiment de révolte contre les évêques, dont nous voyons souvent la trace dans les chroniques du temps.

Le prieur de Notre-Dame de Cénac ne sut pas échapper à cet entraînement regrettable ; nous en trouvons un témoignage curieux dans la dernière tournée de confirmation faite par l'archevêque de Bordeaux, Bertrand de Goth, qui fut élu pape en 1305, sous le nom de Clément V, peu de jours après les événements que nous allons relater :

« En 1304, le 1^{er} dimanche du mois d'octobre,

» Le Seigneur Archevêque, Bertrand de Goth, a visité
» le prieuré de Cénac, près le Mont de Dome, et y a fait
» tous actes à ce requis et accoutumés, et le lendemain,
» jour de Lundi, était monté à l'Eglise du Mont Dome, et
» après avoir ouï la messe, avait annoncé la parole de
» Dieu au peuple, avait conféré la confirmation et tonsure
» à plusieurs, et pour ce que le dict prieur de Cénac aurait
» refusé de recevoir le dict Seigneur archevesque, comme
» il devait, et à cause de la violence qu'il avait usée avec
» armes et violentes injures, fait effusion de sang au
» cimetière du dict prieuré, en la personne de Maistre
» Hélie de Bosco, prebstre et chapelain du dict archeves-
» que, fust par iceluy Seigneur archevesque, excommunié
» et demeure pour excommunié avec les y dénommés et
» leurs complices ».

On remarquera certainement, en lisant cette curieuse page, que le narrateur attitré de l'archevêque commence par présenter la visite faite au prieuré de Cénac, comme ayant « produit tous actes à ce requis et accoutumés », il nous raconte ensuite la visite faite le lendemain au Mont Dome, et revenant alors, sans transition, aux événements de la veille, il nous parle enfin des attentats commis au cimetière de Cénac avec effusion de sang, par le prieur lui-même.

Nous apprenons ainsi que le prieur de Cénac et ses complices furent excommuniés le lundi, à Domme, pour des violences commises à Cénac le dimanche, pendant une mémorable visite, où l'archevêque avait fait cependant « tous actes à ce requis et accoutumés ».

Le rédacteur officiel de Bertrand de Goth n'a sûrement pas voulu nous raconter l'humiliante défaite subie par l'archevêque et son escorte ; mais, semblables faits s'étant produits assez souvent à cette époque chez les Clunysiens ou les Cisterciens, il nous est facile de deviner, avec ce que le Chroniqueur nous a dit, les détails intéressants qu'il n'a pas voulu transmettre à la postérité.

Deux considérations principales s'opposaient alors à ce que les abbés dans leur abbaye et les prieurs dans leur prieuré ouvrirent, à toute réquisition des évêques ou des archevêques, les portes de leur monastère :

En premier lieu, tout supérieur de Maison Clunysienne prétendait ne relever que de son abbé direct et de l'abbé de Cluny ;

En second lieu, les évêques prétendaient au contraire avoir droit de contrôle sur tous les établissements religieux de leur diocèse, et prétendaient en même temps avoir le droit d'être reçus et hébergés avec leur suite, chez tous les prêtres ou religieux, pendant un nombre de jours déterminés par l'usage.

Bertrand de Goth faisant, en 1304, sa tournée de confirmation en Périgord, voulut probablement exercer son droit dans le prieuré de Notre-Dame de Cénac.

Le Prieur vit dans cette prétention un abus de pouvoir contraire tout d'abord à ses prérogatives de Clunysien indépendant de l'autorité diocésaine, et contraire également aux intérêts matériels dont il avait la charge ; il consentit cependant à recevoir le prélat dans son église ; mais lorsque le seigneur archevesque voulut ensuite pénétrer dans le monastère avec sa nombreuse escorte, le prieur, aidé de ses moines, ne craignit pas d'user de violence pour le repousser.

Alors eut lieu dans le cimetière la lutte à main armée, dans laquelle Maistre Hélie de Bosco fut gravement blessé ; devant cette effusion de sang relatée par le Chroniqueur, Bertrand de Goth dut battre en retraite et se réfugier à Domme, d'où il lança le lendemain contre le prieur et ses complices les foudres de l'excommunication.

De pareils actes étaient fort répréhensibles ; le Souverain-Pontife et le roi de France devaient unir leurs efforts pour empêcher le retour d'aussi coupables violences ; il est cependant incontestable que cet esprit d'indépendance, qui brillait alors dans toutes les classes de la société, contribua singulièrement à faire de la France du Moyen âge un peuple audacieux et redoutable.

II. — LA DÉCADENCE

La guerre de Cent ans assura le triomphe de la monarchie absolue, qui devait entraîner la décadence rapide de toutes les puissantes associations répandues en France au temps de la monarchie féodale.

Châtelains, Monastères et Confréries sortirent singulièrement amoindris de ces grandes luttes entre l'Angleterre et la France, tandis que l'autorité royale acquit, pour plusieurs siècles, une prédominance exagérée sur toutes les forces vives de la nation.

Pendant ce long siècle de guerres continues, le prieuré

de Notre-Dame de Cénac vit plusieurs fois ses terres ravagées.

En 1378, notamment, un routier célèbre, Peyrot le Béarnais (1), après s'être emparé du château de Vitrac, ruina tout le pays au-dessous de Domme ; il pillà le monastère de Cénac et ne craignit pas de démolir la moitié de l'église.

On voit encore aujourd'hui la naissance de la voûte détruite par Peyrot, ainsi que la base des contreforts renversés ; on distingue même, dans les murs restés debout, les chapiteaux des anciennes colonnes.

Aussitôt que l'Anglais eût été chassé de France, le pays, assoiffé de paix et de travail, vit renaître, dans les diverses branches de l'activité humaine, une ardeur nouvelle qui développa rapidement tous les arts et tous les métiers.

Le prieuré de Notre-Dame de Cénac fut bientôt relevé de ses ruines ; mais au lieu de rétablir la lourde tour carrée du transept et la voûte à berceau de la nef, l'architecte adopta pour ses restaurations la voûte ogivale à arêtes, qui avait toutes les préférences de cette époque.

Les voûtes à berceau des deux chapelles furent remplacées par des voûtes ogivales beaucoup plus basses ; l'une d'elles existe encore, laissant voir sur la clef les armoiries du prieur ou de l'abbé, restaurateur du monastère, — *de gueules à trois tours d'argent*. — Mais la Renaissance avait complètement transformé les mœurs chrétiennes du moyen âge ; on ne voyait plus, comme sous la monarchie féodale, les riches bourgeois et les nobles chevaliers aller chercher le salut de leur âme dans la paix silencieuse du cloître.

Les cartulaires du xv^e siècle ne signalent plus ces donations si fréquentes qui venaient, au temps de la chevalerie, augmenter tous les ans le patrimoine et la généreuse influence des monastères.

Voilà pourquoi les églises, bâties après la guerre de Cent

(1) Chroniques de Jean Tarde, p. 143. Ed. Oudin.

ans, par les Congrégations religieuses, sont partout moins nombreuses qu'au ^{xiii}^e siècle et présentent bien rarement le même caractère de richesse et d'élégance architecturale.

Ainsi diminua rapidement l'importance des prieurés et des abbayes.

Cénac subit cette décadence générale ; ses revenus, ne suffisant plus aux offices claustraux, l'abbé de Moissac dut rédiger avec l'évêque de Sarlat un accord en vertu duquel l'église de Notre-Dame devint une paroisse relevant de la châtellenie de Domme. Sur la façade méridionale de la petite chapelle une porte fut ouverte, surmontée d'un arc tudor avec feuillages recourbés et couronnée d'un chou fleuri, ornementation très en vogue à la fin du ^{xv}^e siècle.

Les moines avaient leur entrée sur la façade occidentale de la grande chapelle ; on peut voir encore à l'extérieur la large baie qui leur donnait accès dans le sanctuaire.

Le clocher n'avait pas pu retrouver sa place au-dessus du transept où l'on avait mis, après les ravages de Peyrot le Béarnais, la voûte ogivale dont on voit encore les arêtes saillantes dans l'intérieur de l'église actuelle.

Pour recevoir la cloche de la paroisse, le prieur de Cénac consentit, le 20 janvier 1531, « le bail à bastir » le clocher de l'église de Cénac, dont voici la copie textuelle :

Aujourd'hui vingt de janvier l'an mil cinq cens XXXI, en la ville de Dôme, régnant François Roy de France, par devant moy, notaire royal, personnellement constitués Messire Jehan Talhaffer prêtre, comme privée personne et procureur de noble religieux homme frère François Satur prieur de l'église de Cénac, lequel pour et au nom du dict prieur a bailhé et bailhe de présent à Augustin Del Batut et Jehan Loyac, dict Johannet, massons habitants de la ville de Dôme, illec présens et acceptans et scavoir est à édifier et de nouveau bastir et voultier le croisier de l'église de Cénac comme illec ont référé leur avoir été monstre par Jehan Aymar marchand de

Dôme, syre Michel Fondaumier, Jehan Rozier dict Johannet, Gérald Garrigues et François Martin, scavoir est à leurs propres coups et despens pour le prix et somme de sept vingt livres et treize deniers de monnayé courant, payables par yceluy Talhaffer aux dits massons pour et au nom que dessus et ce de jour en jour, en faysant la dicte besonnhe, et ce avec les pactes et conventions suyvant scavoir est que les parochiens seront tenus de apporter aux dicts massons, comme illec ont dict, toute matière en place comme est pierre, chaux, arrèm, et furnir de boys pour les sentres, lesquels sentres seront tenus les dicts massons fère à leurs despens et fère les reprimés à ung des dicts arcs de la nano (nef) de la esglize, et bastir la paret de sous l'arc, ainsi que dé bastiront entre deux paretz, en faysant le dict arc.

Item plus ont promis les dicts massons de ne prendre aucune besonnhe jusques à ce que stuila sera parachevé. Item plus seront tenus les dicts massons de prendre leur fundement tout ainsi que leur a été démontré par les dicts Aymar et les aultres susnommés sur obligations ensuyvantes. Et illec Messire Jehan Martin, serviteur du dict prieur de Cénac, habitant de la ville de Moyssac, a promis de faire délivrer la dicte somme au dit Talhaffer, procureur susdict ou à son lieu scest obligé, et les dicts massons lung pour laultre, pour les tous, de parachever la dicte besoigne et ainsi l'ont promis et juré les dictes parties et se sont obligés en la malieure forme, et ont renoncé à toutes rénunciations de droict et de faict, en présence de Francoys Salviniac, de Saint-Marscial, Anthoine Judicis et marquiés de Lissies, habitans de Cénac, de Dôme, tesmoings illec présens et par moy appellés et moy

JUDICIS Notaire.

Et non Grossatum,
nisi requeretur.

Aujourd'hui, septiesme de moys de jung an mil V^e XXXII je soobs. escript, confesse avoir bien et reallement reçu du susdict Jehan Marty la somme susdicte de

sept vingt livres tournois, de laquelle somme de V" XX" l'en queste, de quoy me estet obligé comme appert par la susdite oblige et pour le susdit escript me signe :

J. TALHAFFER prêtre du dit
lieu de Dome vieille ?

De plus grandes calamités étaient réservées à Cénac ; les Albigeois, maîtres de Domme, avaient tenu pendant quelques années tout le bas Périgord sous leurs dépendances, et le monastère n'avait pas souffert de leur voisinage.

Les Protestants se montrèrent beaucoup plus féroces qu'eux, pendant la terrible guerre sociale qu'ils allumèrent à la fin du xv^e siècle sur tous les points de la France. Geoffroy de Vivant s'empara de Domme en 1589 et fit aussitôt après démolir le prieuré de Cénac, qui ne s'est pas relevé de ses ruines.

L'église de Notre-Dame fut ravagée comme le prieuré. La voûte ogivale, qui couvrait la nef depuis deux siècles à peine, et celle de la plus grande chapelle, furent complètement renversées.

Cependant l'abside, qui avait déjà résisté aux Anglais, vit encore passer les protestants sans être ébranlée. Le clocher, bâti en 1531, est aussi resté debout, tel que l'avait élevé Messire Jehan Taillefer ; la petite chapelle servant d'entrée aux paroissiens ne subit aucune atteinte ; mais la tour ronde, qui donnait accès aux cloches, fut rasée à la hauteur du clocher.

Les moines continuèrent de subsister péniblement au milieu de leurs bâtiments ruinés, en donnant au pays d'alentour le service paroissial concédé par l'évêque de Sarlat.

Ne pouvant plus assurer l'existence du monastère avec leurs revenus ordinaires, les prieurs furent souvent obligés d'aliéner leurs rentes et firent ainsi disparaître eux-mêmes, petit à petit, tout le patrimoine amassé par leurs prédécesseurs.

Les archives de Montauban, qui nous ont fourni « le bail à bastir » le clocher de Cénac en 1531, nous donnent aussi la reconnaissance suivante :

A Domme le 25 du mois d'octobre mil six cens, régnant Henry, par la grâce de Dieu Roy de France et de Navarre, pardevant mon notaire royal a este présens M^r Léonard de Compris du dict Domme, lequel parlant à honorable personne Jehan de Compris, prieur du prieuré de Cénac, en la juridiction de Domme vieille, et sous-chanstre de l'abbaye de Moissac (1), dont le dict prieuré dépend, le dict M^r Léonard a dict que par adjudication et aliénation du temporel des ecclésiastiques au présent diocèse, n'ayant le dict prieur de bien temporel, luy auroit esté permis de mettre en vente trois charges de bled du Dixme du dict prieuré, et le dict Léonard aurait enchéri le dict bled de rente, à la somme de cent trois livres doutze sols, comme a fait apparoir suivant verbal d'adjudication et paiement de la dicte somme. Signé : BONNEVAL vicaire général du 18 juillet 1599 ; par quoy a sommé le dict prieur luy en faire reconnaissance.

Par le dict acte le Prieur assigne la dicte rente sur les dixmes du Prieuré.

Dont acte reçu d'ALBIE, Notaire.

Tous les noms que nous voyons figurer dans ces actes vieux de trois siècles, Albié, Aymar, Garrigues, Rouzier, Taillefer, Compris, etc., sont restés dans le souvenir des habitants du pays ; ils nous enseignent que les familles ont leur période de succès et de revers, comme les monuments. Comme eux, elles finissent aussi par disparaître.

Mais qu'elles subsistent encore ou qu'elles soient éteintes, c'est un beau titre de gloire pour elles que d'avoir

(1) En 1631, le prieuré de Cénac fut annexé à la mense capitulaire de Moissac, par suite d'une cession du sous-chanstre qui en était prieur. Arch. départ. de Tarn-et-Garonne, Andurandy, n° 7229 à 7241.

laissé, dans les documents d'un autre âge, les témoignages de bienfaits rendus à l'Eglise ou à la Patrie.

Parmi les plus célèbres familles de France, il en est beaucoup qui reçoivent ainsi la récompense des générosités de leurs ancêtres, en trouvant dans de vieux obits les plus anciennes preuves de leur noblesse.

Messire Jehan Tailhafer et l'honorable Jehan du Compris ont servi d'exemples à leurs neveux, qui ont comme eux passé leur vie à Cénac en répandant des bienfaits.

La situation si peu fortunée du Prieuré de Cénac, à la fin du xvi^e siècle, suffit à nous expliquer le peu de soins que les prieurs apportèrent à la réparation des ravages exercés par Geoffroy de Vivant en 1589.

La nef de l'église ne fut rétablie que sur une très faible partie de son ancienne étendue, et la voûte ogivale du xiv^e siècle fut remplacée par une voûte bien moins élevée que la précédente, ne présentant aucun caractère architectural.

La grande chapelle ne fut pas relevée de ses ruines ; la voûte informe que l'on voit aujourd'hui sur ce qui restait des anciennes murailles, date des premières années du xix^e siècle.

L'abside, les absidioles et la vieille tour rasée vers la hauteur du clocher ont seules survécu à toutes les guerres qui si souvent ont désolé le Périgord.

Le soleil, en éclairant de ses chauds rayons, pendant plus de huit siècles, les pierres du chevet, leur a donné cette belle couleur d'or, qui fait admirablement ressortir l'élégance des légères colonnes extérieures et la richesse des chapiteaux.

On doit bien admirer aussi ces minces contreforts cylindriques, s'arrêtant sous une corniche en saillie sur le nu des murailles.

C'est là tout ce qui reste de l'antique Prieuré. Nous aurions voulu découvrir à quelle date et comment ce monastère avait été dissous ; nos recherches n'ont pas encore amené un résultat complet.

Nous avons vu cependant dans les registres de l'Etat civil, qu'à la date du 6 avril 1674, le Père Vogil, prieur de Notre-Dame de Cénac, présida aux funérailles de noble Jean de Chaunac-Lanzac, seigneur de Turac.

Les mêmes registres nous apprennent que l'abbé Sobrié, curé de la paroisse, mourut le 26 octobre 1730 ; à sa mort, le service paroissial fut provisoirement confié au Père Elie, recollet venu d'un couvent de Sarlat.

Le Prieuré existait donc en 1674 ; mais il avait disparu en 1730, puisque, pour assurer le service religieux dans la paroisse, après le décès du curé Sobrié, il fallut aller chercher un prêtre à Sarlat.

Les archives des notaires de Domme ne remontent pas au-dessus de 1750 ; elles ne donnent pas l'acte d'aliénation consenti par les Bénédictins, lorsque le Prieuré fut supprimé.

Mais nous avons trouvé, sous la date du 24 juillet 1769, un procès-verbal dressé par maître Dejean de Fonroque, arpenteur juré, constatant qu'à cette époque l'ancien couvent appartenait à Guillaume de Taillefer, qui l'avait échangé avec son beau-frère, l'abbé de Malleville, contre la propriété du Thouron.

Il est donc vraisemblable que, vers l'an 1700, l'abbé de Moissac, se voyant dans l'impossibilité de relever les ruines de son vieux Prieuré, le vendit à la famille de Malleville.

Aujourd'hui, la commune de Cénac voudrait assurer la conservation de ce monument si digne d'intérêt, dont l'origine remonte aux premières années du XII^e siècle. Elle voudrait relever la tour ronde donnant accès au clocher, rétablir les chapelles et le transept tels que les parties encore debout du vieil édifice les feront reconnaître sous le crayon des savants architectes des monuments historiques.

La Fabrique de l'église de Cénac se chargera de relever ensuite, guidée par ces architectes, l'ancienne voûte à

berceau qui recouvrait la nef, en lui donnant toute la longueur nécessaire par l'exercice du culte religieux dans la paroisse.

R. DE BOYSSON & E. RUPIN.



Vente aux Enchères
DU MOBILIER
DE
LOYS DE GINOILLIAC
ÉVÊQUE DE TULLE

(26 janvier 1582)

A la mort de Loys de Ginoilliac, évêque de Tulle, son neveu messire Loys de Ginoilliac, baron de Vaillac, seigneur du Boysset et Agassac, chevalier de l'ordre du roi, capitaine de cinquante hommes d'armes, gouverneur du Château-Trompette à Bordeaux, héritier sous bénéfice d'inventaire, fit faire, en vertu de lettres royaux, l'inventaire des meubles. Main-levée ayant été donnée le 23, par sentence du sénéchal de Quercy le 26 janvier 1582, devant la porte de la maison épiscopale, à son de trompe fut faite la vente aux enchères des diverses pièces du mobilier.

Ce qui amena cette vente c'est la réclamation formulée par Flotard de Ginoilliac, évêque nommé

de Tulle (1), qui prétendait à 5,200 livres sur l'hérédité. Le produit s'éleva à 191 écus 32 sols seulement ; c'est sans doute pourquoi Flotard, après avoir obtenu le 23 juin une sentence du sénéchal qui condamnait Loys à payer la somme réclamée, demanda au Parlement de Bordeaux provision pour exploiter et saisir, ce qui fut accordé le 23 juillet. Loys de Ginoillac résolut de s'exécuter, il paya d'abord les frais qui s'élevaient à 105 écus sol 4 sols 1 denier, taxés le 14 novembre ; deux jours après, le 16 novembre 1582, au château de *Ginolhac*, il payait 300 écus sol qui provenaient de ses deniers propres, et de la vente du mobilier de la maison épiscopale et de celui du Château-Trompette (2).

Outre qu'il concerne un personnage, cet acte que nous transcrivons ci-après nous fait connaître le prix d'estimation des meubles ; par mesure de brièveté, nous ne donnons que le montant de la dernière enchère, supprimant comme inutiles les offres intermédiaires, marquées par des points.

On n'y trouve pas mention d'argenterie ; la bibliothèque n'est pas considérable, par contre les tapisseries et la literie nous montrent un grand nombre de pièces. Du reste les plus beaux objets, la plupart des tapisseries et des livres, furent rachetés par Règne de Vansse, écuyer, seigneur de la Roche, au nom de l'héritier.

(1) Ses bulles furent expédiées de Rome le 8 juin suivant (Voir *Bulletin de la Société*, t. XVIII, p. 218).

(2) Furent témoins à l'acte nobles Jean de Giscard, seigneur de Laborie ; Jean de Vassal, seigneur del Coderc ; Guillaume de Chevalangea, licencié, avocat au siège de Gourdon.

Nous n'avons pas trouvé trace de l'inventaire du mobilier épiscopal du Château-Trompette (1).

F. GALABERT,

Curé d'Aucamville (Tarn-et-Garonne).

Premierement un chaslict faict en baze, garny de coeste, cuyssin de plume et couverte rouge, tour de lict tripe de veloux (2) vert et de trois rideaulx camelot..... six escus deux tiers.

Plus a esté exposé en vante un chaslict de cochete aussy faict en baze, garny de coeste, cuyssin de plume et couverte rouge..... quatre escus.

Une petite table garnie avec son chassiz..... cinquante sols.

Sept pieces de tapisserie, les trois rouges et quatre vertes, assez uzées..... huict escus.

Ung paire de landiers moyens..... XXV sols.

Ung scabeau, trois sols.

Ung coffre à bahut (3) fort vieuz et rompu..... XV sols.

Six linceulx moiens... .. ung escu deux tiers.

Deux nappes de cuysine..... XII sols.

Plus XXXIII serviettes moyennes..... ung escu.

Deulx coffres à bahut..... II escus II tiers d'escu.

Plus ung eschaufelict..... XV sols.

Une broche de fern..... II sols VI deniers.

Ung chaslict de couchete garny de coeste et cuyssin de plume, ensemble d'une couverte de bourre assez uzé..... III escus I tiers.

Deux chandeliers de cuyvre..... XXXVI sols.

(1) *Arch. du château de Larra* (Haute-Garonne).

(2) *Tripe de velours*, étoffe de laine qu'on manufacture comme le velours (*Dict. de Trévoux*).

(3) *Coffre à bahut*, coffre recouvert de cuir dont le couvercle est arrondi en forme de voûte (*Idem*).

Six platz faictz en escuelle, autres six platz moyens, plussix assiettes et une escuelle, le tout d'estaing..... I escu et demy.

Ung chaslict de cochete garny de coeste et cuyssin et plume avec une couverte layne blanche, uzaige du present pays, assez uzé..... III escus deux tiers d'escu.

Ung aultre petit chaslict garny d'ung matallas et d'une couverte bourre, fort uzé..... I escu deux tiers.

Huict linceulx moyens..... II escus.

Deux porpains de Monbazine a l'usaige du d. feu sieur evesque..... I escu.

Une housse drap noir sans façon..... XX sols.

Une escarcelle veloux violet et senture de floret fort uzée..... II sols VI d.

Ung paire de chandeliers planiers..... XXXII s. VI d.

Trante escuelles larges, autrement appellées platz d'estaing et six saulniers aussi d'estaing..... IIII escus.

Deux pintes et ung quart d'estaing..... XXX sols.

Une saliere d'estaing, une couppe et ung goubellet, le tout d'estaing..... XII sols.

Deux potz de fern avec leurs couvercles, l'ung moyen et l'aultre plus petit, et deux culiers de fern..... XV sols.

Ung coffre de bois fermant à clef..... I escu et demy.

Ung livre contenant *l'histoire eccleziastique* de Nessafore (Nicéphore Calixte ?), couvert de rouge..... VIII sols.

Plus la *Cosmographie universelle* de Candre tenet couverte de velin rouge avec les aranges (harangues) militaires de Beloforestz, en grand volume garny de velin rouge..... XXV sols.

Plus un Pontifical en pargemin avec ung aultre livre concernant *F. albiar*, et deux volumes des *Epistres de Cicero* comantées, et aultre livre intitullé *Canones Appostolorum*..... XXXV sols.

Plus les *Institutes Justiniani* avec les *Chroniques du roy François* et ung livre intitullé les *Concordames*, avec une Bible en francoys, et aultre livre intitullé *Divy Hieronimy*, et aultre livre appellé *Quintilian*, ensemble aultre livre appellé *Laurens Valle*..... I escu I tiers.

Aultre livre intitullé *Epitome Rimont, Opera devy Augustini*, aultre livre intitullé *Cicelii Cipriani episcopi opera*, aultre livre intitullé *Opus divi Hieromini episcopi* (sic pour *epistolæ* ?), aultre livre intitullé les *Œuvres de saint Justin*, aultre livre appelé *Nessefori Caliste*. aultre livre intitullé *Petri Lombardi epistolle*, aultre livre intitullé *l'Histoire de France*, aultre livre intitullé *Pourfrutes* (pour *Porphyrii*) *phelosophi*, aultre livre intitullé *Postille Johannis Pheron* ; plus les *Commentaires sur l'Evangille saint Jehan*, les *Epistres dorées* de Anthoine de Gabarre, aultre livre intitullé *Le quatriesme decadde* et aultre livre des *Colocques de Ra.*..... I escu II tiers.

Plus un *Nouveau Testament* en latin, *L'istoire catholique de nostre temps*, aultre livre de *Laurens* (Valla?), *Summa Quartusianna* (*Carthusiana*), couvert de parchemin, le livre du *Mont du Calvaire* en petit volume, et aultre petit livre intitullé *Colectarium ecclesiasticorum*..... XLVII sols.

Une chiere garnie de veloux rouge frangé de filet d'or... III escus.

Plus trois cheres garnyes de peau noire..... II escus et demy.

Plus quatre arquebuzes à la meche garnies de flasques⁽¹⁾ et poulverins..... III escus I tiers.

Plus une petite arbaleste sans bandage..... XXXV sols.

Plus ung espieu doré garny d'hoppes (de houppes)..... I escu II tiers.

Plus trois demy piesses de tapesserye fort uzées et rompues..... XL sols.

Plus quatre tabourez couvertz deux de trippe de veloux et deux de tappesserie..... XXV sols.

(1) *Flasques*, deux gros madriers assemblés par des entretoises qui composent l'affût d'un canon entre lequel il est posé et mis en équilibre (*Dict. de Trévoux*). Nous croyons qu'il s'agit dans l'acte de vente d'un fusil de rempart. Quant aux *poulverins*, c'étaient ce qu'on appela plus tard les *poires à poudre*.

Plus ung tartier (1) de cuyvre avec son couvercle..... XII sols.

Plus ung plat d'estaing faict en bassin..... XV sols.

Deux douzaines serviettes neufves..... I escu II tiers.

Plus XXII linceulx toille de lin..... VII escus.

Plus quatre longieres (2) fines..... I escu I tiers.

Plus trois nappes asses fines..... I escu et demy.

Plus deux chemises uzaige d'homme..... XV sols.

Plus mes Heures de velin escriptes à la main, couvertes de veloux violet..... X sols.

Seize douzaines serviettes..... XIII escus.

Plus ung petit tablier toille..... XXI sols.

Plus dix linceulx toille de lin ou chanvre..... III escus I tiers.

Plus XIII nappes entre lesquelles en y a quatre grossières..... IIII escus.

Plus deux robbes sarge de Beauvoix fort usées..... IIII escus I tiers.

Plus ung petit coffre à bahut..... I escu I tiers.

Plus une table relongie avec son chasiz..... II escus X sols.

Plus deux bans, ung scabeau..... XXI sols.

Plus ung chaslict de ville couvert de sarge de Beauvoix rouge, aultrement appellé dourmoir..... I escu II tiers.

Plus ung grand per landiers, une broche, une petite pelle, le tout de fern..... I escu I tiers.

Plus une chere couverte de peau rouge avec une aultre chere de bois..... I escu et demy.

Plus une cuberte de cuyvre..... I escu.

Plus une pinte, une tartiere, ung quart, ung demy quart et ung broc et une couppe, le tout d'estaing..... I escu I tiers.

Plus ung petit mourtier de fern..... X sols.

(1) Instrument pour faire des *tarles*, sorte de pâtisserie.

(2) *Longière*, nappe ou linge beaucoup plus long que large. Du Gange, *Glossaire*, nouv. édit., t. IX.

Plus une pertusane dorée et une alebarde..... I escu I tiers.

Plus ung chaslict fait en baze, garny d'ung matelaz et ung cuyssin de plume, avec une couverte de boure, ensemble ung aultre chaslict de cochete planier, garny de coeste, cuyssin de plume et d'une couverte layne verte.... VIII escus.

Plus une table quarrée avuec son chassiz..... I escu.

Plus ung pair de landiers planiers, une palle de fern et une chere de bois..... XL sols.

Plus ung petit chaslict de couchete garny d'un matalaz et d'ung petit cuyssin de plume et couverte de boure, fort uzé..... II escus et demy.

Plus ung bassin de la contenance de trois ceaulx avec aultre petit bassin de la contenance d'ung sceau..... I escu et demy.

Plus ung treppièr et une petite palle de fer..... V sols.

Plus trois chaslictz de cochette planiers, chascung garny d'ung matalaz et d'ung petit cuyssin de plume et couverte de boure, fort uzés..... IX escus.

Plus une petite table quarrée garnye de chassiz et d'une tirette avec deux petits bancs....., I escu I tiers.

Plus une table relongie goudronnée (*pour godronnée*) sur deux piliers..... IIII escus et demy.

Plus ung pair de grands landiers de fern..... I escu I tiers.

Plus quatre coestes et troys cuyssins de plume, assez uzées..... XII escus.

Plus ung matalaz, une couverte de layne assez uzée, une couverte de bourre et une housse drap pour selle de famme V escus.

Plus six pieces de tapisserie furt uzées et rompues..... VI escus.

Plus ung tour de lict trippe de veloux vert avec trois rideaux camelot (1) de mesme couleur, le tout assez uzé..... I escu II tiers.

(1) Etoffe faite ordinairement de poil de chèvre avec laine et soie.

Plus ung chasliet de camp avec ses feremens..... I escu.

Plus ung tapy velu couleur de vert et rouge..... II escus et demy.

Plus deux quarreaux de tapisserie et une couverte layne verte..... I escu et demy.

Plus a esté exposé en vante la quantité de quatre-vingtz quintaux de foin estant dans le d. evesché..... IIII escus I tiers.

Plus XII bariques actes (aptes) à metre vin..... V escus et demy.

Plus quatre barilz et ung bac de bois actes à viuder le vin..... XL sols.



BIBLIOGRAPHIE

I

PER S'ESCLAFAR

RECUEIL DE POÉSIES LIMOUSINES (1)

On l'a dit souvent et nous ne cesserons de le répéter parce que c'est là un fait intéressant et digne d'éloges, de nos jours la poésie devient un travail agréable, une occupation utile et féconde. La muse intelligente laisse les sentiers battus de la rêverie. Elle pose ses pieds audacieux et fortunés sur les routes encore neuves pour elle de la philosophie et de la réalité. Elle comprend son temps, car elle veut être enfin comprise. Elle dédaigne les vieux nuages pour regarder sur la terre et parler aux hommes leur langage épuré, mais non travesti.

Nous n'en voulons pas d'autre preuve que ce livre au titre caractéristique : *Per s'esclafar* « Pour éclater de rire », qu'on vient de nous envoyer pour en parler dans notre *Bulletin*.

(1) Alfred Marpillat, *Per s'esclafar*, préface de Raymond Laborde, in-8° de 214 pages, illustré par Louis Leynia de La Jarrige ; musique de M. Branchet. — Paris, Pierre Duffau, 1897. — Prix : 3 francs.

En effet, cette étiquette indique d'abord le temps où nous vivons. On aime à rire, à plaisanter de tout, à tourner tout en ridicule. Il semble que les soleils qui s'élèvent sur nous ne doivent éclairer que nos joies, nos amusements et non nos tristesses.



LA CONFESSIÙ DE PIERROU

Le jeune auteur, Alfred Marpillat, dont le nom a plus d'une fois retenti dans le monde encore un peu limité des fêlibres, a répandu dans diverses revues,

avec la prodigalité du riche, des pièces fugitives, avidement recherchées, mais qui ne suffisaient pas pour nous faire connaître toutes les qualités de leur auteur. Le recueil qu'il vient de publier nous



L'ENTERRAMEN DE GUSTI

permet d'apprécier complètement l'étendue de son imagination, l'élégance de son style et l'habileté avec laquelle il a su l'approprier aux sujets si divers qu'il a traités.

En effet, cette étiquette indique d'abord le temps où nous vivons. On aime à rire, à plaisanter de tout, à tourner tout en ridicule. Il semble que les soleils qui s'élèvent sur nous ne doivent éclairer que nos joies, nos amusements et non nos tristesses.



LA CONFESSIU DE PIERROU

Le jeune auteur, Alfred Marpillat, dont le nom a plus d'une fois retenti dans le monde encore un peu limité des fêlibres, a répandu dans diverses revues,

avec la prodigalité du riche, des pièces fugitives, avidement recherchées, mais qui ne suffisaient pas pour nous faire connaître toutes les qualités de leur auteur. Le recueil qu'il vient de publier nous



L'ENTERRAMEN DE GUSTI

permet d'apprécier complètement l'étendue de son imagination, l'élégance de son style et l'habileté avec laquelle il a su l'approprier aux sujets si divers qu'il a traités.

C'est une série de simples récits en vers patois accompagnés d'une traduction en prose rythmée, et ces simples récits ne sont pas moins remarquables par la beauté des vers que par l'intérêt qu'offre la description de certaines mœurs et de certains



LOU VI DEL CURET

usages. C'est une suite de tableaux pittoresques et variés, gais comme leur titre, peints d'après nature, sur le vif, et inspirés par la fréquentation continuelle des habitants de la campagne. Le fond représente le plus souvent des intérieurs rustiques, un presby-

tère, une place de village, une modeste église ; le curé, le marguillier, le médecin, quelque bonne femme en font les sujets principaux.

Parmi les dix-neuf nouvelles dont se compose ce



L'ASE DE LA NANOUN

volume, les unes reposent sur une donnée véritable, les autres appartiennent exclusivement au domaine de la fantaisie. Nous avouerons franchement que nous préférons celles-ci. On sent que la pensée de l'auteur y est libre et que son imagination de poète

y étend plus amoureusement ses ailes loin des entraves de la réalité.

D'après cette préférence, nous avons trouvé un grand charme dans : *Lou Vi del curet*, le Vin du curé ; *Sen Marti*, Saint Martin ; *A mesme Peschat*



LOU PAPA E LOUS LEMOUZIS

mesma Penidensa, à même Pêché même Pénitence ; *L'Aze de Nanoun*, l'Ane de Nanon.

La Counfessiu de Pierou, la Confession de Pierrou, est une délicieuse petite nouvelle à laquelle rien ne manque : entrain dans l'exposé, ruse et caractère du paysan bien déterminés.

Lou Papa e lous Lemouzis, le Pape et les Limousins, ne manque pas d'une certaine finesse. Un Corrèzien, Pierre Roger, est nommé pape sous le nom de Grégoire XI. Un brillant entourage le félicite de son élévation sur le siège de saint Pierre. Surviennent tout à coup trois Limousins. Ils lui exposent qu'ils vont revenir dans leur pays mais que la vie n'y est pas facile et ils le supplient de demander à Dieu de leur accorder de bonnes récoltes. Le nouveau pape leur promet de s'acquitter de cette mission dès qu'il aura occasion de voir le Tout-Puissant et se porte garant du résultat heureux de ses démarches.

Nos paysans sont à demi-satisfaits ; l'un d'eux lui pose une nouvelle question :

— « *Gra merces, Mounsenhour, soudis lou rechejaire,*
» *Pouden nous n'entournar tranquilamen chas nous*
» *Segurs que per ujan lou blat mancara gaire....*
» *Mas, per anar al cial, qual jour partirez-vous ?* »
En auviguen aco, nostre papa de rire :
— « *Can partirai* », *amics ?* « *Aco despend del sort ;*
» *N'en parlarem pus tart.... Anueg pode vous dire*
» *Que vole mas partir lou jour que serai mort !* »

— « *Merci bien, Monseigneur, dit le scieur de long,*
» *Nous pouvons retourner tranquillement chez nous*
» *Assurés, pour cet an, d'une bonne récolte.....*
» *Mais, pour aller au ciel, quel jour partirez-vous ?* »
En entendant cela, notre pape de rire :
— « *Quand partirai-je* », *amis ?* « *Cela dépend du sort ;*
» *Nous en reparlerons.... Aujourd'hui je puis dire*
» *Que je ne veux partir que le jour de ma mort !* »

En un mot, et dans l'ensemble et dans les détails

ces récits forment un charmant recueil qu'on lira avec le plus grand intérêt. La facture est quelquefois large, toujours harmonieuse et souvent énergique. L'auteur est soigneux dans la forme, heureux dans l'expression et exact dans la rime. Ce sont là, certes, d'excellentes qualités !

Ajoutons que la maison Pierre Duffau, 25, Galerie Vivienne, à Paris, a édité ce volume sorti des presses de notre imprimeur Marcel Roche, et qu'un de nos compatriotes, Louis Leynia de la Jarrige, l'a illustré de fort beaux dessins représentant des types curieux de la Haute-Corrèze.

Disons encore que M. Branchet a mis en musique, avec un rare talent, deux élégies et une pastorale qui terminent ce volume imprimé avec un grand luxe typographique.

II

LES FEMMES

DANS LA SCIENCE (1)

C'est un spectacle rare et auquel les esprits distingués seront toujours sensibles, que celui d'un homme spécial passionné pour son art ; il ne se croit pas au-dessus de la profession qu'il exerce, tandis que le propre des âmes étroites est d'afficher

(1) *Les Femmes dans la science*, notes recueillies par A. Rebière, deuxième édition très augmentée et ornée de 25 portraits et d'autographes. — Paris, Nony, libr., 17, rue des Ecoles. 1897. Prix : 5 fr.

du dédain pour les études qu'elles ont choisies, qui les ont faites ce qu'elles sont, et qui devraient être le culte de toute leur vie.



Le talent véritable se compose d'amour autant que de science ; celui qui n'aime pas les choses qu'il veut apprendre ne les apprendra jamais.

M. Alphonse Rebière, examinateur à l'Ecole de Saint-Cyr, est parvenu au point de réputation où nous le voyons aujourd'hui, parce qu'il a cru tout d'abord aux sciences qu'il a enseignées, parce qu'il les a aimées en les étudiant, au contraire de certains praticiens qui ne rougissent pas de faire d'une profession dont ils se moquent la source de leur fortune.

M. Rebière vient de faire paraître un ouvrage fort curieux, intitulé : *Les Femmes dans la science*. Il a pris pour épigraphe ces lignes de Gouget : « Si on voulait rassembler tout ce qui peut faire connaître les femmes qui ont touché aux Sciences..... on en ferait une histoire assez longue et qui ne serait pas peu intéressante ».

C'est cette histoire que notre compatriote vient d'entreprendre.

Dans un fort beau volume, enrichi de portraits dont nous donnons un spécimen, M. Rebière nous présente toutes les femmes de tous les pays et de toutes les époques qui se sont occupées de sciences naturelles, physiques, mathématiques et de philosophie. La liste en est longue : il y en a plus de six cents. Les notices qui leur sont consacrées sont les unes courtes, les autres très développées suivant l'importance du sujet.

Deux chapitres terminent le livre : le premier réunit des opinions variées sur cette question : *Si la femme est capable de science* ; le second est formé de *Menus propos sur les femmes et les sciences*, aperçus divers, citations, anecdotes, pensées, etc..

Cet ouvrage se distingue par un mérite qu'on n'est pas habitué à rencontrer dans les livres des

savants, c'est le mérite du style. Le style des hommes spéciaux est souvent obscur, embarrassé, chargé de formules incompréhensibles pour la plupart des lecteurs. Le style de M. Rebière, au contraire, est clair, facile. On sent à de certaines tournures, à des citations, à des faits ingénieusement rappelés, que l'auteur n'a pas dédaigné les études littéraires ; on rencontre, avec plaisir, des vers de différents poètes rapportés avec beaucoup d'à-propos et de bonnes pages sur le rôle joué par les femmes dans la société. Cela n'est ni forcé, ni mal amené ; on voit bien que ces connaissances multiples sont familières à M. Rebière.

En résumé, il n'est pas de bibliothèque philosophique et littéraire, de même qu'il n'est pas de bibliothèque d'éducation et de famille, dans laquelle *Les Femmes dans la science* ne méritent une place au premier rang.

Ernest RUPIN.



DICTIONNAIRE

GÉOGRAPHIQUE, ADMINISTRATIF, STATISTIQUE,
HISTORIQUE, ARCHÉOLOGIQUE, ETC.

DU DÉPARTEMENT DE LA CORRÈZE

(Suite. — Voir p. 117)

ALLASSAC. — *Le site.* — Non loin de la rive gauche de la Vézère, cette petite ville, aux mœurs tranquilles et hospitalières, se montre à tout venant, immuablement assise entre colline et vallons, à la base même de celle-là comme à la naissance toute réjouie de ceux-ci. Elle compense par le verdoyant aspect de ses plantureux alentours, la vétusté de ses maisons en chétive pierre maussade, coiffées, il est vrai, de brillantes toitures d'ardoise. Quelles agréables demeures cependant, d'ardents vigneron-maraîchers, ne gagnant qu'à regret chaque soir et pour quelques heures ces retraites mordorées discrètement par les feux du jour, enchâssées qu'elles sont dans l'écrin diapré de nombreux vergers. Par delà, le regard s'épanouit sur de vastes champs au flanc nourricier sans cesse ouvert docilement sous la main du semeur qui les féconde.

Ornement d'un modeste faubourg, à l'Ouest, sa gare, si le fléau des vignobles consentait enfin à se laisser vaincre, rendrait au centuple à ce lieu délicieux, son antique prépondérance, à titre de cellier bénit, de réserve à primeurs, d'inépuisable verger pour la cité de Limoges et le Haut-Limousin. Donzenac, pourvoyeuse séculaire des marchés de Tulle, tend à donner à ses produits la même lointaine destination des bords populeux, plutôt herbagers, de la Vienne. N'importe, nos deux villettes rivales, du moins verront-elles cesser l'humiliant monopole de l'entrepôt d'Objat, si florissant naguère.

J'ai parlé de prééminence agricole, même féodale, des rives inférieures de la Vézère — enfin assagie, parvenue qu'elle est après *Le Saillant* au terme de ses ébats folâtres d'adulte, — sur la grasse, fertile vallée inférieure de notre Loyre fangeuse ; il sera peut-être un peu long, nullement malaisé en revanche, de justifier historiquement cette assertion. Cette commune aux multiples clochetons quasi-paroissiaux, pour avoir eu ses longs temps de prospérité matérielle, n'est point sans annales, tant s'en faut, comme on l'a dit étourdiment.

Topographie de la ville : Et d'abord orientons-nous avant d'entrer dans ce dédale, non de rues mais de complications seigneuriales qui vont surgir sous nos pas, sur ce sol toujours convolté, disputé, morcelé néanmoins par vole contractuelle, plus fréquemment qu'en recourant à la force brutale pour s'en arracher les lambeaux.

Le Calendrier Limousin, de 1762, s'exprime ainsi, en effet, à propos de cette portion occidentale de notre vignoble : « *Donzenac* » compte 627 feux ; fait un petit commerce de bas de lin du pays, » tricotés, de 40 sols la paire ; se livre à la culture des vignes.

» *Allassat* est peuplé de 612 feux ; produit le meilleur vin du » Bas-Limousin, capiteux et chaud sur l'estomac. Le vin d'Allas- » sac, Boutezac, Donzenac va jusques à Bourgneuf, Guéret, vers » Treignac, Eymoutiers. Boutezat, sur les côteaux des chartreux » donne le plus fin crû ; puis vient celui du Saillant, enfin celui » de Donzenac. On y fait du vin gris prompt à boire, et qu'on tire » sans le laisser fermenter. Les bons vins ne sont potables qu'à la » 3^e ou 4^e année. On le porte à dos de mulets en des bottes de cuir » dont 2 font la charge, laquelle a 90 bouteilles, de la mesure de » Limoges ».

Quant au souci constant des gens de « la Montagne » de se maintenir en possession de cette terre promise, à glouglou savoureux, la démonstration va se faire d'elle-même au hasard des ruelles ou de notre tournée foraine des villages, groupés comme par « tablées, *tâuladas* » joyeuses, sous le pampre. De plain-pied, sans escalade, abordons le centre de la ville. Du porche de l'église, si nous rayon-

nous à l'aide d'un plan figuré de 1735, dont M. le comte Robert de Lasteyrie nous a gracieusement donné communication ainsi que de plusieurs pièces terriennes de ses archives du Saillant, nous observerons qu'à cette date l'agglomération des maisons, développée entre les routes : 1^e d'Allasac à Donzenac au Sud-Est, 2^e d'Allasac à Uzerche au Couchant, était gardée par une enceinte murale. Celle-ci était coupée par les PORTES : *a* de *Lauzanne* (en souvenir de quelque croix à hosanna processionnel avec rameaux), vers la station nouvelle et dans la direction d'Objat, porte encore existante en partie; *b* la *Porte Basse*, détruite aujourd'hui, mais qui donnait entrée à un vieux chemin près de la partie dite du château et confrontant, selon la légende de ce plan, à l'emplacement de l'ancien château de l'abbé de Saint-Martial de Limoges, alors possédé par la dame de Roffignac; *c* suivait la *Porte de Saint-Martial*, encore debout; plus loin, en contournant au Sud, on arrivait au château de La Mothe-Roffignac, au barry de La Mothe, au Nord duquel s'allonge la rue de la Grande Fontaine, en arrière de laquelle avait place le château des seigneurs de Comborn et de Treignac, alors appartenant à la dame de Rouffignac. Nous touchons au « foiral » actuel, près de la Tour Ronde, si imposante encore, propriété de la ville en 1735. Au même voisinage on trouve le puits du château, et *d* la *Porte de Treignac*. Pénétrant davantage *intra muros*, nous voici *e* à la *Porte de Chabirand*, au château de la Guionie, du s^r de Labastide anciennement, aux fossés de La Mothe et aux murs du château ou fort d'Allasac; enfin à l'église paroissiale, crénelée, flanquée d'une part des chapelles de Chanac et du Saillant, de l'autre par celle de Roffignac, tandis que celle de La Tour s'adosse à la dite église en son extrémité opposée. Notons aussi, pour faire suite intérieure à la rue de la Grande Fontaine, la rue allant de la place d'Allasac — à la Fontaine Saint-Martin, présentement oubliée.

Eclairons cette pièce par une autre (1) :

« Le 12 septembre 1774 devant Jean Pradel de Lamaze, écuyer seigneur de Lavau, Charliat, Lachartrouille, Monteruc, La Mothe, Roffignac, coseigneur en grande partie de la ville et paréage d'Allasac, conseiller du roi et de monseigneur le comte d'Artois, lieutenant général de la sénéchaussée d'Uzerche, messire François de Chevéru, conseiller du comte d'Artois, intendant de ses maisons, domaines et finances, déclare nous remettre un jugement des commissaires de la chambre des comptes nommés par le roy pour évaluer les objets donnés en appanage par le roi audit comte (Jugement du 15 juin 1774);

» Par lequel jugement les dits commissaires nous ont commis

(1) Arch. départementales de la Corrèze, b. 250.

pour visiter, décrire les maisons, châteaux, bâtiments, fermes, moulins, fours, pressoirs, ports, ponts, bacs, halles, etc., étangs, forêts, péages, foires, marchés ; dresser devis des réparations à y faire :

» Assisté d'Henri Clédat, conseiller procureur du roy et du comte d'Artois en la sénéchaussée d'Uzerche, commis par le procureur général de la chambre des comptes ; et avec ledit Intendant avons visité l'*auditoire d'UZERCHE*, composé d'une salle d'audience et d'une chambre du conseil au 1^{er} étage, élevé sur des arceaux en plein ceintre formant en dessous une halle. Les murs en sont lézardés aux 4 encoignures ; l'escalier de pierre est dégradé ; on manque de chambre criminelle, de parquet, et de dépôt pour les papiers du greffe. Ils sont en un vieux armoire dans la chambre du conseil.

» Les *prisons* royales d'*Uzerche* sont de l'autre côté de la rue et à quelque distance : soit 2 chambres au rez-de-chaussée, logement du concierge ; sous une est un cachot où on descend par un escalier de bois très droit. Les chambres aux 2^e et 3^e sont dégradées. Il faudrait des prisons pour les personnes du sexe.

» Et étant allés hors l'enceinte de la ville et en ayant fait le tour, n'avons trouvé aucuns vestiges des anciens *murs* qui l'entouraient, y ayant seulement 3 portes placées, savoir : celle appelée la *Porte Barrechaude* sur le chemin qui conduit à Brive, et celle de *Mousty* sur le chemin de Brive à Limoges, et la 3^e située au milieu de la grande rue, liée aux murs des 2 maisons du procureur général du roi, de laquelle porte il a la propriété de temps immémorial. Sur cette porte sont trois pièces à lui. On ne réparera point les portes, les murs ayant disparu.

» On demande la construction d'un *bâtiment* propre à rassembler toutes les *minutes* des *notaires* décédés en la sénéchaussée, car ces minutes sont pillées par les veuves et héritiers des titulaires, et se perdent, sont vendues à différents marchands pour ployer leurs marchandises.

» A TREIGNAC, la *porte* de la Pradelle est flanquée de 2 tours en mauvais état, etc., et ayant parcouru toute la partie du mur de ville construite dans toute l'étendue qui reigné de cette *porte* à celle de Soulanges (*sic*), il y a de distance en distance des maisons bâties sur ce mur qui est en mauvais état. La *porte de Soulanges* est à refaire depuis l'arceau, et il n'y a qu'une mauvaise porte de clôture à la *Porte de Pradelle* et aucune à celle de Soulanges (Soulenche).

» De même le mur entre la porte Soulanges et celle de Chabram est absolument dégradé en majeure partie ; le reste sert de mur de façade aux maisons qu'on a construit dessus et aux terrasses qui ont été formées. La *Porte de Chabram* a besoin d'être refaite à

partir de 4 pieds d'hauteur de terre, et elle est sans porte de clôture. Même chose entre les portes Chabiram et de la Pradelle.

» ALLASSAC. Ayant procédé sur le champ à la vizite des murs et portes, en commençant par la *Porte Basse*, les pieds droits en sont si décharnés et le reste de la maçonnerie si dégradé, qu'elle menace d'un éroulement prochain. Le mur de ville qui reigné entre cette *porte* et celle de *Lausane* nous a paru lézardé et supelombe (surplombe) ; la *Porte Lausane* est totalement détruite et n'a qu'une brèche de 15 pieds.

» D'icelle *porte* à celle de *Porcher*, le mur est très lézardé et suplombé, y ayant des brèches en différentes parties ; la tour qui est entre ces 2 portes, et qui a 15 pieds de diamètre environ sur 20 pieds de hauteur est dans le plus mauvais état. La porte de *Porcher* et la fermeture sont de réparation impossible. D'icelle *porte* à celle de *Guararet*, n'avons trouvé que des maisons construites sur toute l'étendue qui est entre elles, et quelques vestiges de murs de ville. La porte de *Guaravet* flanquée de 2 tours quarrées est très dégradée et a besoin d'une entière reconstruction. Entre icelle porte et la porte Basse, il n'y a nuls vestiges de murs, mais des maisons construites dans cette étendue. On fera devis des réparations. Suivent les devis, montant pour Allassac à 20,219 livres murs et portes, et à 13,111 liv. pour Treignac ».

Il est dit dans un titre de 1585, du chartrier de M. de La Maze, à Vignols, que :

« Jadis la ville de Lassac n'avait d'autre circuit que ce qu'on nomme à présent le fort et château de Lassat, et que depuis les habitants ont multiplié les bâtiments autour de l'ancienne ville : désirant donc mettre en sûreté, croître la ville et enceldre de muraille de ville les nouveaux bâtiments ; et d'autant que le seigneur de Rougnac a son château de la Motte et un ancien repaire noble dît de Las Reynaudias, tous 2 près ladite ancienne ville ; mais comme les habitants désireux d'enclore ces nouveaux bâtiments avec l'ancienne ville, ne le peuvent faire sans y enclore le repaire de Las Reynaudias, ledit Rougnac y consent, tout en gardant ses droits de justice, etc., moyennant 2 portes à faire sur ses rues et chemins à lui et lui baillant une clef de la porte de Pourchier. Les syndics pourront donc clôre Las Reynaudias dans la ville, à condition que les consuls ne contraindront les tenanciers de Las Reynaudias à y faire le guet ».

Aux dates ci-après, j'ai noté de plus ici comme partitions locales :

Les BARRYS (ou quartiers) 1° de *Las Peyrieras*, signifiant carrières, 1433, où étaient le chât. de Chanac et l'hôtel de Magninie ; 2° de *La Mothe*, 1427 ; 3° de la *Grande Fontaine*, 1675, ou de la *Font Saint-Martin*, 1442 ; 4° du *Cimetière Saint-Jean* ; 5° del *Chey-*

ral, 1624; 6° de *Gouchs*, 1368; 7° de *Guaracet*, 1624, autrement de *Las Renaudias*; 8° de la porte de *Trensac*, 1624, sic pour *Trenhac* évidemment; 9° de la *Bessolha*, vers 1369; 10° del *Douch*, 1475; 11° de *Lauzane*, aliàs del *Dougnou*, 1475; 12° del *Pourtanel*, 1600; 13° de la *Charrièrs*; 14° de *Porcher*; 15° de *Las Aumoniegiras*, etc.

Vici (faubourgs) de *Fonte*, 1450; de *Mota*; deus *Chadafaux*, etc.

Portes: *Saint-Martial*, 1467; de *Couzages*, 1677; de *Pouch* ? 1609; du fort, dite de *Treignac*, 1639; de *Porcher*, 1702, et celles du plan de 1735 trouvées mentionnées un siècle avant.

Rues: *Carrerla dal Chadafauc* (de l'échafaudage), 1372; de la *Pis-sota* (petite fontaine); de la *Almornaria*, 1367, descendant du cimetière d'Alassac, *versus domos dal Dumpnho*; rue de la porte de *Lauzane*, 1600, etc.

Places: de las *Peyrièras*, 1542; de l'Hôpital, 1757; place publique, 1765.

J'y relève encore: « Une maison dans le clos *Saint-Urcisse*, 1475; une maison près l'Hôtel-Dieu, 1601; une maison au château-fort d'Alassac (dans l'enceinte); la maison de *Leyregie*, 1615; l'hôtel ? de *Chareyria*, 1406; la maison de *Guilhem* avec une tour ronde, vers 1700, près la porte du *Porcher* et le chemin du *Saillant*; des pièces de terre, pezières (à petits pois) et chauchières (tanneries) et garenne, au territoire de la *Vayssière*; ailleurs, xviii^e siècle, la maison de *Saint-Projet*; les lieu, fontaine, cimetière et porte, de *Saint-Jean*; les *forts*: de *Renaudias*, *Barus* en patois, *Barris* en français, exemple: *domus sita alz fortz barus*, xv^e siècle; *fortalicium de Mota*; le seigneur de *Rofignac* reconnu (vers 1700 ?) par celui du *Saillant* pour sa maison dite de *Saint-Marsal*, dans le *castrum* d'Alassac.

Ce n'est pas tout. Il faut énumérer, sauf à les reprendre en détail, comme maisons fortes et nobles de ville, celles de: *La Bastide*, *Chanac*, *Chanudie*, *Couzages*, *Guyonie*, *Malbernardie*, *La Mothe* ou *Rouffignac*, *Renaudies*, *Saint-Urcisse*, *Latour* et *Lacal*, et la part à faire à l'inconnu, au moins 2 ou 3 autres repaires. Joignez à cela le petit bataillon des coseigneurs proprement dits d'Alassac, sans hôtel fixe, se renouvelant au cours des siècles, et vous aurez quelque idée du grouillement féodal né de la défense militaire de la ville et banlieue, de cette quantité de porteurs d'épée paradant ici à cheval, vêtus de soie quand ils n'étaient pas bardés de fer, coureurs de noces d'autre part et gais convives, aussi prompts à faire raison d'un rouge-bord que d'un mot salé, rapière au vent.

La statistique, qui sera longtemps encore une duperie, presque à l'égal de l'appréciation si fantaisiste du pouvoir ancien de l'argent, met ici 726 feux en 1789, mais sont-ce là des feux taillables ? 150 habitants en 1771, selon un auteur qui néglige le zéro; 400 feux, 1400 habitants d'après le rapport de *Bernage*, en 1698; 4,551

habitants dont 1,420 agglomérés, naguère, selon l'annuaire de M. Crauffon. Il est un art d'étendre l'agglomération, mais nous réduirions le noyau à 900 âmes, pour ce qu'on appelait dès 1477 *villa de Allassaco* au sens actuel de ville.

L'ÉGLISE, puisqu'il est logique de traiter des institutions dans l'ordre des temps, *Alaciacus parochia* dès 948 (col. 371); quoique connu, dit-on, comme lieu, depuis 572; avait le titre de cure primitive en l'archiprêtré de Vigeois, à la pleine disposition de l'évêque de Limoges, 1300, 1471, 1641, 1785.. Le pouillé à peine antérieur, en effet, à l'érection du siège de Tulle, porte : *capellanus de Allassaco; episcopalis*. Il se nommait, en 1267, Petro Chatonha et était de plus *bajulo episcopi Lemovic*. Jean de Favars y était congruiste en 1286; Allaigre en 1651. « Le prieuré-cure d'Allassac 1641 » — est même qualifié prévôté 1296, 1562, sans qu'il y ait confusion avec celle de Saint-Laurent en la présente commune.

Le vendredi en l'octave de Toussaint 1372, *Hugo de Castris* (1), *domicellus, colens corpus Marguride quondam uxoris sue, vita functe, ponere in ecclia de Alas, et ibi rigilari et facere dici officium matutinarum, promisit servare indemnium dominum Petrum Chatonha*, curé d'Allassac, et de garantir son église de tout dommage envers qui que ce fût; et pour ce, Hugues Raynald Last[ours ou Lasteyrie] s'oblige en tous ses biens à l'accomplissement de l'obligation dudit de Chatras. En sorte qu'il faut corriger 1267 en 1367, pour le titulaire de cette cure, dite plus tard en ville murée, sous le vocable de saint Jean-Baptiste décollé, encore fêté 29 août comme patron principal. Elle était annexée dès 1481 à la mense épiscopale, qui ainsi avait les dîmes générales de la paroisse, lui valant, au 30 juillet 1562, environ 1500 livres tournois par an, quoiqu'il eut alors pour codécimateurs assez faiblement pourvus de ce chef les uns et les autres (outre l'évêque comme prévôt ecclésiastique d'Allassac) : 1° le chapitre d'Eymoutiers; 2° frère Jean Rossel, abbé de Vigeois; 3° frère Claude Soublat, abbé (2) du Palais; 4° le commandeur du temple de Mons; 5° Guillaume Barton, évêque de Lectoure et abbé d'Obazine. Ajoutons-y pour 1775 les feullants de Limoges et l'abbaye de La Règle. L'évêque de Limoges levait en 1737 des dîmes appelées de *cirol*, ailleurs de *ricols* apparemment néanmoins par droit de verrou de l'église), et d'autres sur nombre de villages, qui toutes s'affermaient en 1749 pour 5,297 livres (3).

L'église romane accuse le xv^e siècle et a cherché à suppléer à

(1) Arch. de la Haute-Vienne, fonds évêché, reg. *Tuz hodie*.

(2) Titres de l'obligeante maison de Lamaze, à Vignols.

(3) Arch. de la Haute-Vienne, G. n° 1679.

son insuffisance par des tribunes et ses chapelles : 1° Saint Jean-Baptiste ; 2° Notre-Dame-de-Pitié, etc. Le maître-autel est dû au sculpteur tullois, Duhamel, 1679. On y vénère plusieurs reliquaires dont le contenant n'a plus rien de précieux. Elle servit de refuge en 848 contre les Normands aux reliques de deux des saints Innocents, « auxquels elle fut dédiée » (1).

J'aime les cloches et me souviens d'un agréable carillon (généralement maintenu, plutôt dans les églises abbatiales : Beaulieu, etc). Hé, oui ! ce sont là « mes voix » que celles de Corrèze particulièrement. Par elles mon âme entre en communication avec l'âme de ma mère bien-aimée, avec l'invisible essaim de mes chers absents.

Ce mode de prédication, par la sonnerie, a bien sa puissance, et va plus avant qu'on ne croit au cœur des égarés. J'en confie le secret à nos humbles sacristains. Le bourdon de Limoges aux veilles de fêtes, les cloches argentines de nos vallées sonores de la vicomté de Turenne me tiennent toujours délicieusement songeur, attentif à la brièveté de la vie, vibrant un temps du moins comme elles d'épanouie charité envers autrui, meilleur quelque peu par les intentions. On a ici une cloche datée de 1688. Au cimetière, par interdiction remontant fort avant 1677, a succédé la place publique aux égoïstes calculs du jour, aux hargneux propos, souvent empreints de cette obscénité particulière au paysan. Le dortoir sacré, mystérieux est devenu parloir à bestialités, souillé d'immundices, innovation révolutionnaire qu'un croyant d'Allah ! ne supporterait même pas pour la dépouille de ses morts.

FONDATEURS ET CHAPELLES de l'église paroissiale : j'y trouve *communauté* de prêtres filleuls dès 1666 et en 1677. Jean Lacoste, autrement dit Del Sol, clerc, légua en 1273, au luminaire de Notre-Dame, une livre de cire, autant à celui de Saint-Georges, et fit legs *edificio Beati Stephani Lemoricensis* (cathédrale), 18 deniers une fois donnés, et 12 deniers à l'hôpital Saint-Gérald de Limoges et 12 deniers au lieu où la croix d'Alassac est portée processionnellement. [*Tuæ hodie*].

1280, le vendredi après la Saint-Martial d'hiver, Halays de Chanac, veuve à Pierre de Chanac, élit par testament sa sépulture au cimetière de l'église (c'est-à-dire paroissial) d'Alassac auquel elle laisse 40 sous, léguant 7 deniers à tous prêtres et clercs de l'assistance et à tous pauvres une charité générale de 2 deniers, etc. Messire Jean Favars étant curé du lieu, en présence du chevalier Gui Laporte et de Guillaume de Fouchier, frère de la testatrice, le 17 des kalendes d'octobre. — Pièce scellée de 2 sceaux (2).

Nadaud met en 1342 l'institution d'une *ricairie* au grand autel,

(1) Texier, p. 965.

(2) Collection Fortunade.

dite de La *Guionie* aussi bien que de La Porte ou de La Bastide, par *Guion* de Laporte, évêque de Limoges ; mais comme cet enfant d'Allassac, qui occupa ce siège en 1294, celui de Bourges 1316, devint cardinal au 19 décembre 1320 et mourut environ 5 ans après : il faut que sa fondation ait subi ajournement ou que la date de 1342 soit inexacte. Elle avait pour patronne laïque en 1500, 1542 la maison des Cars, pour cause de possession des hôtels nobles portant ces trois noms.

5 *vicairies* y furent fondées aussi par les *Chanac*, d'Allassac, dont 4 grâce au patriarche Guillaume en 1339 en la chapelle par lui édifiée, et l'autre établie par Pierre, son frère, quelques 15 ans plutôt, Guillaume la dota de biens ici.

Résumons notre analyse tirée du chartrier de La Rousslière, de M^{me} la marquise de Cumont, liasse 50^e, du testament du chevalier Gui de Chanac, en date à Paris du 12 août 1348. Dans ce parchemin original, il prescrit son inhumation en la chapelle du monastère Saint-Victor où est la sépulture *patruisui Guillelmi de Chanac*, patriarche d'Alexandrie, pour ses ossements être transférés à Allassac, en Limousin, en la chapelle neuve construite par ledit Guillaume ; voulant le testateur qu'on y joigne ceux de son père et de ses enfants qui gisent en l'église d'Allassac. Il veut que ses exécuteurs fassent proclamer es églises d'Allassac, Seilhac, Laguène, Ladignac, Pandrigne, Brive, Donzenac, de Arca (Larche), de Solerio (Chasteaux, semble-t-il), d'Uzerche et de Bourg-Archambaud, et dans les églises paroissiales du château et de la cité de Limoges, que ses dettes seront payées ainsi que celles de ses auteurs.

J'entends, dit-il, qu'en cette chapelle neuve, soient mises *ymagines et reliquiæ quæ sunt in ecclesia de Allassaco, de Sanctis Brachina et Georgio quas ibidem posui et lampam quæ est sancte Brachine et una aliâ* qui brûle aussi et a brûlé quelque temps en mon nom devant Saint-Georges, pour laquelle lampe j'ai assigné certaines rentes, dont mon héritier fournira le supplément, s'il y a lieu. Cette roue de cire qui s'y consume devant Saint-Georges, sera mise *ante imaginem* (sûrement *statue*) du même Saint-Georges (1), dans

(1) M. le chanoine Chabau, au dernier *Bulletin*, p. 45-71, n'a pas saisi ce sens d'*image* en bosse. Objectons lui aussi que *broga* signifie *tertre*, bordure et non *champs*, en vieux langage romano-limousin devenu *broa*, *broha* ; *bro* en langage courant à Corrèze, demeuré nom de lieu fréquent en Haute-Auvergne. Ajoutons que les serges dites limousines ou *marègues*, c'est-à-dire *Maruéjoux*, vieille désignation populaire de Marvéjols, se sont conservées à titre de *sagum*, *sagile*, dans *lou sarte*, venant plutôt de *cælare*, couvrir, comme pièce du costume autochtone à vives rayures, chez ces descendants de 3 peuplades celtiques : Auvergnates, Gabales, Lémovices. P. 52, écrivez Jac. Veyret de La Broa, puisqu'il en est sr ; et son père probablement de La Vergne ; de même p. 53 pour d'Humières-d'Escorailles. Mornac de *Baboul*, corrigez *Badour*. P. 48, note 1, entendez *la croix* liturgique, principale.

ladite chapelle, avec le tronc affecté à cette dévotion, lequel sera ouvert un ou deux jours avant la Saint-Georges, pour du produit de ces aumônes, être faite la dite roue, que je veux voir entretenir au besoin à mes frais de mon vivant, et de mon héritier après mon décès. Le curé gardera l'une des clefs ; l'autre demeurant à l'un des vicaires de cette chapelle qui à l'aurore dira une messe quotidienne perpétuelle.

Suivent libéralités aux susdites églises et il prescrit d'allumer ici une torche de cire à l'élévation, et d'en user en accompagnant le prêtre portant Dieu en ville. Il accorde détal d'un an de sa mort, à ses débiteurs par obligation, et remet à ses tenanciers la taille d'un an. Il demande une lampe ardente devant l'autel Notre-Dame de Plaisance, diocèse de Poitiers ; donne son lieu de Selhac avec son hôtel y situé, à sa femme, en pleine justice, plus stagnum : La Brugidoira, avec son moulin et 60 livres de rentes autour. Elle pourra résider en tel ou tel autre de ses hôtels à lui, soit en sa maison (du testateur) d'Alassac, et recevra 25 muids de vin par an, 10 de vini albi, 10 de rousse! , et 10 (*sic*) de mansés (sorte de cépage).

Il lègue à son fils Robert de Chanac, doyen de Beauvais et chanoine de Paris, son lieu ou manoir de La Roche Jarron, diocèse de Poitiers ; à son fils Guillaume de Chanac, chèvecler et moine de Saint-Martial de Limoges, 60 sols tournois une fois payés ; 5 sols à son fils Foulques de Chanac, religieux audit monastère ; 10 livr. tournois à Bernard de Chanac, chanoine de Paris et de — Meaux ? ; 10 liv. à Bertrand de Chanac, chanoine de Limoges ; à Denise de Chanac, sa fille, religieuse de Saint-Pardoux-la-Rivière, en Périgord, 60 sous ; autant à sa fille Delphine, religieuse au même couvent ; 60 sous à sa fille Doulce, bénédictine à La Règle de Limoges ; à sa fille Comptorie de Chanac, femme de Louis de Fardel, damoiseau, seigneur de Milleria, diocèse de Poitiers, 10 blancs tournois une fois seulement ; à Galiène et Blanche de Chanac, ses petites-filles, issues de défunt Gui de Chanac, son fils, 10 livres, savoir 100 sols à chacune.

Il institue héritier universel son fils Hélite de Chanac, lui substituant Bertrand à défaut d'enfants ; et faute de Bertrand, un des enfants de Blanche de Chanac, sa petite-fille, femme de Jean de Fouchier.

Le cardinal de Mende, Guillaume de Chanac, fit legs le 29 décembre 1384, dit don Fonteneau, t. 53, au curé, au vicaire et aux 4 chapelains de Saint-Georges d'Alassac où était la sépulture de ses ancêtres. — Cette chapelle Saint-Georges, avec litre et vas des Chanac, fut cédée, 1543, par Pompadour, au s^r Bernard Bulsson.

Le lundi avant saint Thomas, apôtre, 1372, à 9 heures ou environ, Pierre Lespinas, clerc, expose audit curé Chatonie, que noble

Adémar de la Rivière (Beyssac), seigneur de la terre et de l'hôtel de La Guyonie, auquel appartient la collation de la vicairie de La Guyonnie, lui avait donné cette vicairie ; et déclare au curé que si auparavant il y a quelque chose à faire, ce qu'il ignore, il offre de l'accomplir (1).

« *Petrus de Sancto Bonito, de Gouch* » (Gaut), par ses dispositions dernières, demande à être enseveli au cimetière d'Alassac, lègue 4 deniers une fois payés (aux croix de franchise), *in omnibus locis ubi cruz de Alassaco deffertur processionaliter* ; au luminaire de Notre-Dame une livre de cire 1 fois (et non de rente) ; à ladite cathédrale 6 deniers ; à la confrérie de Saint-Nicolas, quand elle se formera (à Brochas) *in loco de Brapchar*, un barril de vin une fois donné. Sans date, vers 1374 (2).

La vicairie dite de *Lasteyrie* fut établie, avant 1373, à l'autel St-Martial et Sainte-Valérie ; en leur chapelle, bâtie vers 1396 d'après mes notes, confirmées par la clef de voûte portant 1399-1859. Pour en justifier (3), je produis la collation faite à M^r Jean de l'Ort, prêtre, le jeudi après saint Nicolas d'hiver, 1373, devant ledit curé Chatonie et Mathieu Brugièrre, curé de Saint-Bonnet (-l'Enfantier ou -la-Rivière), par vénérable et circonspect Guy Lasteyrie, docteur és-lois, chevalier, comme patron de la vicairie jadis fondée par vénérable et discret homme maître Géraud Lasteyrie, père dudit Guy défunt, vacant par la mort du prêtre Martin Bessière. La même source mentionne l'an d'après, discret Reynald Lasteyrie, chantre d'Albi ; apparemment le même qui sans qualification est déclaré dans le dit vol. créancier, le samedi en la fête de saint Mathieu, 1372, de Gérard de Martin, autrement *Catisse*, pour 8 florins d'or bon et de poids légitime qu'il lui a prêtés *ad redimendum filium suum captum Castro Novet per Anglicos dicti loci*, florins qu'il promet restituer au milieu du prochain carême ; présent Pierre de La Tour, damoiseau. Cette vicairie de Saint-Martial et Sainte-Valérie, desservie au 14 mai 1680 par le prêtre Jean Niveau, — était dotée de rentes sur le manse de Las Barbugas, près la vigne du curé de l'endroit dès 1509 ; et reçut des seigneurs du Saillant une vigne de 16 journaux au terroir du Temple (Alassac), v. 1700 ; lesquelles vignes, confisquées sur cette chapellenie Saint-Martial, produisirent à la Nation, 1791, 2,100 fr., et les parcelles du curé 1,100 fr., et celles du chapitre d'Eymoutiers 8,675 fr. pour la chapelle Sainte-Croix, vigne des Salles, maison, pressoir, etc.

Le 1^{er} juin 1457, noble Bertrand Lasteyrie, seigneur du Saillant,

(1) Reg. coté, *tux hodie* ; série G, 21.

(2) *Ibid.*

(3) *Id.*, f^o 46, verso. — La commune de Coulombiers (Vienne) possède des villages de La Millière et de La Roche ; soit dit comme commencement d'indication.

lit bâtir une fenêtre ronde vitrée dans une chapelle de la présente église, à gauche du grand autel (1).

Quant à la vicairie dite d'aus Joubert ou de Mayoudou, du nom et sobriquet de ce prêtre qui l'institua en 1510, le 13 avril, en l'honneur de saint Sébastien ; dépouillée de pièces de terre au gô de Garavet et à Las Taulas par la Révolution. — Etienne Simbille (Sembel, en latin) léguait, 23 juin 1472 (1372 ?), aux chandelles de Notre-Dame d'Alassac 12 deniers, 1 livre cire au luminaire de Sainte-Marguerite, autant à la confrérie du corps du Christ, et à chaque croix de *procession* comme dessus 4 deniers. Vers 1370, Pierre de Corbier édisait tombeau au cimetière d'Alassac et délaissait après sa mort, à sa femme *suam domum eschalfadogra*, celle où il faisait sa demeure (dite maison *focale* dans le Midi).

Vicairie de La Tour, fondée par les seigneurs de La Tour, en leur chapelle de cette église et à l'autel Notre-Dame où ils ont litre, droits seigneuriaux et tombe, plus les mêmes droits en l'église, comme coseigneurs d'Alassac ; ainsi s'exprime en son hommage de 1624 à l'évêque, Jean Dumirat de La Tour. On la rencontre en 1614 ; pourvue de rentes sur le fief de La Tour, Pierre Dumyrat y nomma 1670. Elle subit le sort commun en 1791. Les Rofignac, en 1587, avaient la chapelle Notre-Dame en la grande église, comme seigneurs de La Tour. Ils avaient fondé ici vicairie de leur nom l'an 1592, dit Nadaud. Vers 1650, un état de biens attribue aux Rofignac la chapelle jointe à la grande église (sacristie actuelle) du côté du soleil couchant (2), avec « tombeaux, litre et ceinture ». La construction de cette chapelle dite nouvelle remontait à 1461, par les soins d'un Rofignac, dont les descendants y avaient, en 1691, chapellenie nommée de Freyssines. Il est fort douteux qu'il faille mettre en notre église la vicairie appelée de Saint-Bonnet, nom d'un propriétaire, vers 1600, d'une vigne près de Lacoste (Alassac).

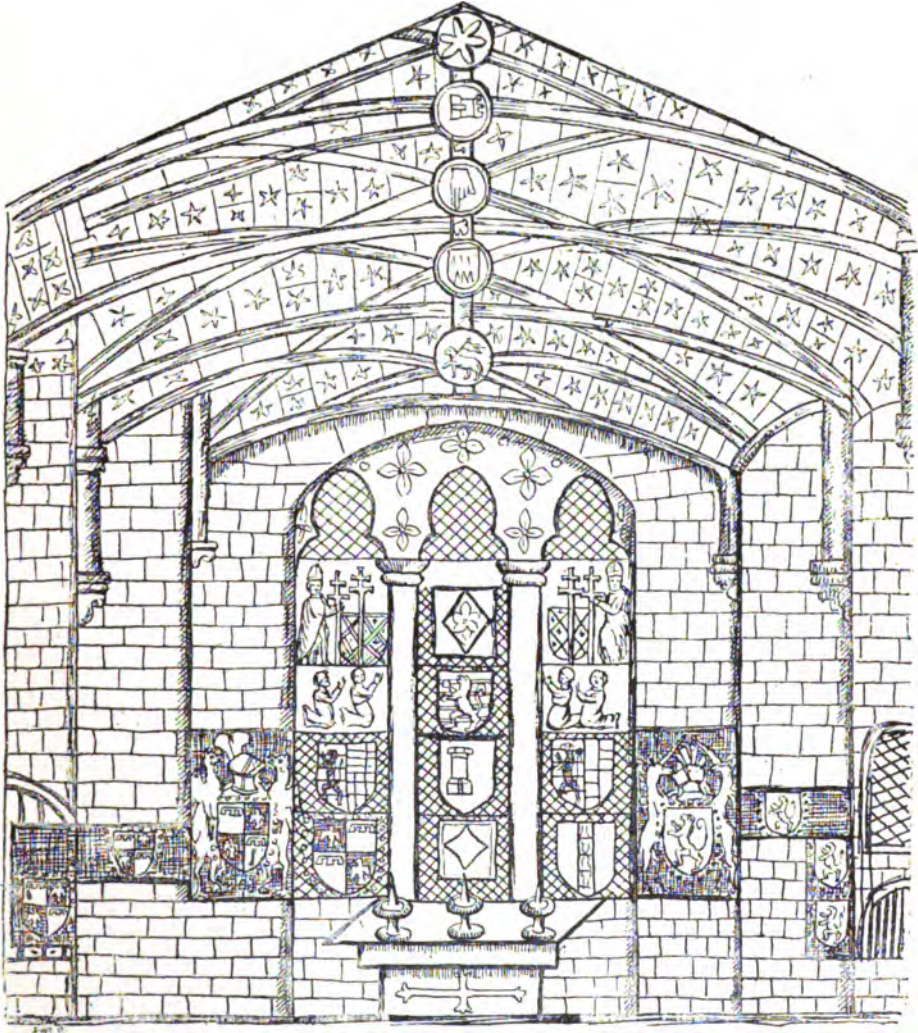
La succession de noble Pierre d'Escorailles, seigneur de Laval, comprenait bien en 1683 la maison noble de Couzages avec sa chapelle en l'église d'Alassac ; mais ce dût être, croyons-nous, par suite des circonstances suivantes : Le 30 mars 1543, par acte signé Veyssièrre (3), le s^r de Pompadour consentit bail perpétuel à Bernard Buisson, seigneur de Saint-Cyr-les-Champagnes (ex-diocèse de Limoges), licencié, juge des apeaux du vicomté de Limoges, de certaines maisons dans Alassac, notamment la maison forte de Chanac, avec son droit à ladite chapelle et vicairie Saint-Georges.

(1) Titres de Lamaze.

(2) *Id.* — Nos agriculteurs ont à cœur les *processions*, destinées à conjurer les maléfices ou intempéries sur leurs récoltes. Ils aspergent eux-mêmes de notre sainte eau lustrale leurs champs lointains.

(3) Papiers dedit M. Bourneix, et inventaire Bonnotte.

De tout cela, il fut fait échange le 17^e avril 1547, signé Lilhaud, notaire d'Alassac, entre le même Buisson et M^e Jean Brunc (*sic*), s^r de Laval.



VUE INTÉRIEURE DE L'ÉGLISE D'ALLASSAC,
D'après un dessin du XVIII^e siècle.

En 1773, les principaux coseigneurs suivants jouissaient de chapelles en l'église : Lasteyrie comte du Saillant ; M. de Pradel,

seigneur de Roffignat ; M. de Lansade, seigneur de Chanat, Saint-Bonnet, gendarme de la garde ordinaire du roi ; M. de Chinliac et le marquis de Payzac (Dumas).

M. le comte de Sellhac possède un curieux dessin colorié, sur parchemin, donnant une vue intérieure de l'église d'Allassac. Ce dessin mesure 0^m55 sur 0^m49. Nous en donnons en réduction le *fac-simile*. On voit aux clefs de voûte et au pourtour d'une litre peinte sur la muraille les armes des co-seigneurs de l'église.

Ces armes sont, sur les clefs de voûte :

De gueules, à l'étoile d'or.

De gueules, à la tour d'argent.

D'or, à la main de gueules.

D'argent, aux fusées de gueules.

D'azur, au mouton d'argent, portant une banderolle de gueules.

Sur la litre, on trouve les armoiries suivantes :

Ecartelé, aux 1 et 4 de sable à l'aigle d'or, aux 2 et 3 d'argent, au lambel de trois pendants de gueules, qui est de Lasteyrie du Saillant.

Burelé d'argent et d'azur, au lion de gueules.

De gueules, au losange d'or.

De gueules, au pal de vair, qui est de Pérusse des Cars.

D'or, au lion de gueules, qui est de Roffignac.

Et plusieurs des écussons déjà reproduits sur les clefs de voûte.

Cet intéressant dessin, qui nous paraît avoir été fait au XVIII^e siècle, est accompagné de la légende suivante :

« Portrait de la grande Vitre du grand autel de l'esglise de Lassac ou sont posees les armoyries de tous les coseigneurs de la ville et pariage de Lassac et les plus haultes sont celles de levesque de Limoges et celles de Roffignac apres et a la voulte de lad. esglise apres l'agnus Dei quest dud. s^r evesque les armoyries des fusees questoit des Malbernarts selgneurs de La Motte desquelz les sieurs de Roffignac ont le droict ».

Autre détail : François de Roffignac, seigneur dudit, La Mothe, le Monteruc, La Charroule, coseigneur de 2 coseigneuries (c'est-à-dire à double titre, de 2 chefs) de la ville et pariage d'Allassac, demeurant en son château de La Mothe, assigne ce curé, 29 août 1699, « de ce que le jour de la décollation Saint-Jean-Baptiste, dédicace de son église, ledit pasteur a ôté le saint Sacrement du maitre autel et l'a porté en une petite chapelle de l'église, chose qui est contre l'usage ancien (1) et préjudiciable aux paroissiens et aux coseigneurs, dont il est, ce qui lui donne prérogatives et patronage de l'église. Il demande par acte signifié, enregistré le

(1) Chartrier de M. de Lamaze, à Vignols.

30, que le saint Sacrement soit remis au maître autel ». Je le supposerais froissé de ce qu'on avait exposé l'eucharistie en la chapelle d'un rival. Jean-Baptiste Cholvy du Pouget, veuf d'Henriette de Rofignac, fut enterré en 1768 dans cette même chapelle (1).

Allassac comptait encore : 1° la chapelle Notre-Dame de l'oratoire hors les murs, 1656 (2), en laquelle un mariage fut béni 10 ans plus tard, 7 septembre (3) ; 2° la chapelle Saint Jean, apôtre, encore existante, dont le cimetière Saint-Jean l'évangéliste, aujourd'hui paroissial, est signalé dès 1308 près du chemin d'Allassac au Sallant. Elle servait aux Pénitents blancs, dont la compagnie dispersée, datait de 1665 ; et fut soumissionnée l'an iv par Antoine Dunaigre, d'Allassat, ainsi que les presbytères de Viam et Bugeat. Il y aurait eu ?? en 1775 une autre chapelle des Pénitents bleus ; 3° la chapelle du pensionnat-obédience des Sœurs de la Providence, dont l'installation remonte à 40 ans seulement ; 4° celle des Templiers, ruinée depuis les hauts temps.

Hospice en 1418 ; *mansus de l'infirmaria*, 1480 (peste en 1586). L'hôpital mentionné 1632, et dans les *visites* épiscopales de 1763 publiées par M. Alfred Leroux, et en 1775, y prend une signification entièrement fautive. Voyez le *Temple*.

Écoles fondées avec maître et maîtresse par l'abbé Dubois, neveu du cardinal, en 1747 ; encore en exercice 1763 ; faisant revivre, quoique à la moderne, un plus vieil état, car il faut présenter au lecteur : discret Jean de Broulhet, clerc, maître des écoles de chant d'Allassac, originaire de la paroisse de Coussac, diocèse de Limoges, en 1464 (4).

Fiscalement, Allassac était de l'élection de Brive pour ses deux collectes : 1° celle d'*Allassat* (c'est-à-dire le gros de la paroisse, ville comprise), imposée, en 1686, pour 518 feux (feux taillables) à 8,900 livr., ayant alors pour seigneurs (principaux, *grosso modo*) : l'évêque de Limoges, seigneur de la ville ; M. de Rouffignac, seigneur des villages ; M. du Saillan ; M. de St-Viance ; M. de Ginoulhat ; M. Mirat. Elle est taillée, vers 1684 ?, à 9,300 livr. ; 2° collecte *du Gouch et Saint-Laurent*, de 101 feux en 1686, taxée 1,141 livres, seigneur (principal) : M. de Pompadour ; aussi la nomma-t-on parfois collecte de Pompadour. Vers 1684, taillée 1,230 liv. (5).

Judiciairement, la paroisse ressortissait entière en la sénéchaussée d'Uzerche. Ses *ordinaires* de marque étaient, en 1760 : 1° celui

(1) Archives du château de Lagane, de M. de Selve.

(2) Papiers de M. l'abbé Marche, curé de la paroisse.

(3) Registres d'état-civil ancien de cette commune.

(4) Main-courante du notaire Ganolhac (aujourd'hui Genoulhat), chez l'obligeante et patrilinéaire famille de Lamaze.

(5) Bibliothèque communale de Limoges, m° 14.

d'Alassat-ville, à l'évêque, comprenant la ville et partie de paroisse ; 2° Saint-Laurent, à M. de la Morélie, comprenant partie de la présente paroisse ; 3° Le Saillant, au comte dudit, prenant partie des paroisses d'Alassac et Voutezac ; 4° Chanat, à M. Lansade, secrétaire du roi, soit paroisse Saint-Bonet-le-Sadran, c'est-à-dire Saint-Bonnet-l'Enfantier ; 5° Rofinlat, à M. du Pouget, s'étendant à partie de paroisse d'Alassac.

Forléaux (mercuriale) d'Alassat : Pour le vin. La charge y valut, en 1770, 22 livres 2 sols 6 deniers (elle était de 8 gerles). — La mesure qui venait au-dessous, ou les 4 gerles, s'y vendait alors 11 liv. 1 sol 3 den. — Celle des 2 gerles, 5 liv. 10 sols 7 deniers. — La gerle, 2 liv. argent 15 sols 3 den. — La 1/2 de gerle, 1 liv. 7 s. 7 den. — Les 2 pentes (pintes), 13 sols 9 den. — La pente, 6 sols 10 deniers (1).

En 1771, la charge était au prix de 16 livres 6 deniers, et les subdivisions à proportions. — En 72, c'était 7 livres 13 sols. — En 73, 11 livres. — En 74, 14 liv. 3 sols. — En 75, 8 liv. 18 sols. — En 76, 11 livres 10 sols. — En 1777, 31 livres.

(A suivre).

J.-B. CHAMPEVAL.

(1) *Ex meis.*

CAUSERIE

A PROPOS D'UN

LIVRE SUR COLLONGES

PAR
PAUL BIAL

I

La Sagesse dit qu'il ne faut jurer de rien, et elle a bien raison de le dire. car, pour m'être écarté du précepte, en jurant de ne plus souffler mot sur les légendes et généalogies collongeoises, je me trouve aussitôt puni par la confusion d'être dans la nécessité d'en reparler.

Il faut, en effet, que j'en reparle. Plusieurs amis ont pris la peine de m'écrire pour critiquer et qualifier mon livre intitulé : *Leodunum ou le Puy de Vézy, Monographie de Collonges (Corrèze)*. C'est pour moi tant d'honneur et de profit, que je considère comme un devoir de saisir le public de leur jugement et de lui dire avec l'autorité qu'ils me donnent : voici ce qu'il faut penser de l'ouvrage, ce qu'il faut en changer ou en retrancher ; voilà ce qu'il faut en garder.

Il convient, en outre, que je remercie publiquement mes honorables critiques.

Tel est le double objet de cette réplique.

II

Les anciens Egyptiens considéraient le chat comme un philosophe profond et même divin ; Rabelais attribue au

chien la même qualité philosophique, divinité à part. Or, si vous donnez à ces deux friandes bêtes une tartine de pain bien beurrée, vous les verrez lécher d'abord le beurre, puis croquer le pain, si elles ont faim.

Je m'autorise de cette philosophie en commençant par savourer d'abord le beurre des compliments qu'on m'a servis, sauf à manger ensuite le pain plus ou moins tendre de la critique. Celui-ci sera plus long à avaler, comme, dans toute tartine, il y a généralement plus de pain que de beurre.

MM. Ernest Rupin, Philibert Lalande, Gaston de Lépinay et Louis de Nussac sont les honorables patrons dont j'ai à rapporter et discuter les bienveillantes critiques et que je dois remercier : on l'avait déjà sans doute deviné.

Ces excellents collègues m'ont envoyé, au sujet de mon livre, des félicitations toutes chaudes de leur amitié. En telle affaire, dira-t-on, l'amitié s'appelle trahison de la vérité. Je crois, moi, à la sincérité de mes amis. L'élévation de leur caractère et la sûreté de leur goût me garantissent que, même sous l'influence d'une amitié complaisante, ils n'auraient jamais écrit d'un méchant livre ce qu'ils ont bien voulu écrire du mien. Je suis donc très fier de leurs éloges.

Ces éloges, je ne les répéterai pas ici. Je renvoie le lecteur à la brillante analyse de mon ouvrage que M. Louis de Nussac a publié dans sa Revue *Le Lemouzi*, et à la réclame qu'il a insérée dans le *Conciliateur*. M. de Nussac dit là dedans de si belles choses de mon livre, que je demeure très embarrassé pour lui exprimer combien il y a mis de cœur et de talent. J'ai bien peur d'avoir l'air de le payer en monnaie de singe.

M. Louis de Nussac ne recevra de moi pas d'autre monnaie, comme MM. Ernest Rupin, Philibert Lalande et G. de Lépinay, que ma haute estime et ma cordiale reconnaissance.

III

M. Gaston de Lépinay est un celtiste distingué : « C'est un vieux Celte de bonne roche, m'écrit M. Philibert Lalande, un chasseur intrépide de légendes et d'antiquailles. Il en a toujours son sac abondamment gonflé ».

Usant de cette abondante érudition, M. G. de Lépinay s'est amusé à paraphraser, pour ainsi dire page par page, mon étude sur Collonges et le *Puy de Vézy*. Il est intéressant de le suivre dans cette revue.

Notre critique commence par l'église de Collonges et me rappelle qu'elle est sous le vocable de saint Pierre et de saint Paul. J'aurais dû le dire, car je le savais dès même mon enfance ; voici une anecdote qui en est la preuve.

Il y avait à droite et à gauche du maître-autel une statue : à droite, saint Pierre ; à gauche, saint Paul. Le redoutable concierge du Paradis, ayant pendues à sa cordelière les clefs du céleste séjour, joignait les deux mains et levait les yeux au ciel. Le grand apôtre des nations, le flanc appuyé contre un énorme glaive, ouvrait les deux bras et souriait des lèvres et des yeux.

Etant encore petit enfant, je demandai, un jour, à une personne que j'ai promis de ne plus nommer, ce que, par leur posture, les deux saints voulaient dire. En réponse, on me débita une historiette que je donne telle quelle.

Le curé Lafont, faisant l'instruction du catéchisme aux enfants, s'avisa de poser à l'un d'eux la question que je viens d'indiquer. Le petit luron ne s'embarrassa pas pour autant et répondit :

— Monsieur le curé, saint Pierre vous écoute ; il joint les mains, lève les yeux au ciel et s'écrie : Mon Dieu, qu'il est donc bête M. le curé ! Et saint Paul, haussant les épaules, entr'ouvrant les bras et vous regardant d'un air narquois, lui répond : eh ! que veux-tu que j'y fasse ?

C'était assurément une plaisanterie renouvelée des

Greco, car, si le conte était vrai, les enfants auraient eu trop d'esprit à Collonges.

M. de Lépinay passe ensuite au prieuré. Il nous apprend que ce fut Roger comte de Limoges qui, en 798, en fut le fondateur. Le prieuré de Collonges, ajoute-t-il, dépendait de l'abbaye de Charroux, en Poitou ; l'abbé était son patron titulaire. J'ai dit qu'au XVIII^e siècle, ce fief ecclésiastique relevait d'un abbé résidant à Montmorillon. Remarquons que le bâtiment du prieuré, où mon père, le colonel Bial, est né, aujourd'hui démoli, ne remontait pas à l'époque du fondateur ; c'était une construction du XV^e siècle.

Notre critique ne fait que toucher, en passant, au Monteil. Il rappelle qu'en 930, Adhémar des Echelles octroya à l'abbaye de Saint-Pierre de Tulle une manse située au Monteil.

Mais M. G. de Lépinay s'arrête avec complaisance devant la peinture des anciennes mœurs collongoises, limousines ou quercinoises. Il rapporte, à ce propos, de singuliers épisodes des batailles entre paroisses.

« Je me souviens, écrit-il, que, même après 1830, la gendarmerie ayant été informée que les gens de Meyssac et de Collonges devaient se battre, le lieutenant Chénier rassembla trois ou quatre brigades sous ses ordres et les conduisit, à l'heure annoncée, sur le champ de bataille, au Marchadial. Aussitôt les deux partis se réunissent pour tomber sur l'inopportune maréchaussée. Le lieutenant Chénier reçoit dans le dos un coup de pierre qui le couche sur sa selle ; chaque gendarme est touché ; ce fut bientôt, dans la gendarmerie, un sauve-qui-peut général.

» Alors, les Meyssagais et les Collongois recommencèrent la bataille de plus belle. Les pierres ne manquaient pas, les femmes les portaient à pleins tabliers ».

Mais voici quelque chose de mieux :

« Ils étaient terribles dans le Lot, continue notre conteur. Les Vayrac et les Bétaille se sont lancés force coups de pierre, mais ils ont commis pis que cela. Un de mes

camarades de collège, Bourdarou, de Vayrac, se trouva de gré ou de hasard impliqué dans un de ces combats féroces entre les deux paroisses : il fut fait prisonnier de guerre par les Bétaille, qui bel et bien l'eunuquèrent..... Du moins cela se disait dans les caquetages d'élèves, au collège de Brive, de mon temps ».

On n'était guère moins sauvage dans la haute Corrèze, s'il faut s'en rapporter à notre narrateur. Voici renouvelé le *Combat des Trente* ; ou plutôt, avez-vous lu, dans *La jolie fille de Perth*, le terrible combat en champ clos des deux clans écossais ? C'est à quelque chose comme ça que vous allez assister.

« Dans la commune d'Allassac, il y a deux villages, Gorsas et Gorbas qui, autrefois, s'en voulaient. Ils résolurent de vider leur querelle en se battant dans un pré voisin de la station actuelle du bourg. Ils convinrent donc de se mettre à nombre égal de chaque côté, vingt, trente, quarante, je ne m'en souviens plus, armés de forts bâtons. De ces bâtons, les uns étaient ronds ; les autres, les plus nombreux, carrés et dressés à la varlope ; tous d'un bois solide et dur.

» Donc, à l'heure dite, les champions armés sont sur le pré. Au signal donné, ils fondent avec furie les uns sur les autres. Que de jambes et de bras cassés, de nez écrasés, de crânes fendus ! On compta cinq ou six tués (1) ».

Revenons à Collonges.

A propos du Cimetière-Grand et des coutumes collongeoises, M. de Lépinay assure que, dans son voisinage, on

(1) « Cette bataille des Gorsas et des Gorbas a réellement existé. En effet, peu de temps après, mon oncle le colonel, que vous avez connu, passant à cheval dans cet endroit, demanda à un paysan où se trouvait le lieu du combat. Le paysan le lui montra. Puis, le bonhomme lui dit avec une certaine rancune :

— « Ils étaient trop insolents les Gorbas !
— « Vous étiez donc de l'affaire ?
— « Oui, certes, Monsieur.
— « Bonsoir ! »

Note manuscrite de M. GASTON DE LÉPINAY.

tient encore beaucoup au *feu de saint Jean*. Un soir du 24 juin, il a compté à la fois, de son château de Moriolle où il se trouvait en premières loges, jusqu'à cent vingt de ces feux. « J'en voyais, dit-il, jusqu'aux Monadières. Quelques croyances superstitieuses s'y attachent : l'ail que l'on a fait passer par ce feu possède la vertu de guérir le mal de ventre. Les tisons allumés rapportés à la maison, la préservent de la foudre. La jeunesse, garçons et filles sautent par dessus le feu sans idée de dévotion. Jadis on priait autour du feu ; à présent on ne prie plus »

On peut ajouter qu'à Collonges et à Meyssac, et même sans doute ailleurs, le feu de saint Jean s'appelle *lo lunado* ou *la lunada*. Il peut paraître curieux de rechercher ce que la lune peut venir faire là-dedans.

En fait de noms anciens de Collonges, M. G. de Lépinay ne connaît que *Leolenum*, *Colonias*, *Colonicas*. Il admet toutefois *Leodunum*, dont il recherche, à sa façon, l'étymologie.

Dans l'hypothèse que *Leodunum* soit un primitif *Lug-dunum*, il ne s'occupe pas du second terme *-dunum*, dont la signification est connue de tout le monde, il ne s'arrête que sur le premier terme *Leo-* ou *Lugo-*. Il repousse la forme gauloise *lugu-*, donnée par M. d'Arbois de Jubainville, désignant le Dieu *Lugo-s*, tout comme le *lougos*, « corbeau », de Clytophon, et le *lug*, « désiré », de l'*Itinéraire de Bordeaux*, et le *lug*, « brillant », de Saint-Germain-d'Auxerre. Mais il incline volontiers vers le gallois *luc'h*, « marais », de telle sorte que *Lug-dunum* et, par suite, *Leo-dunum*, serait la « forteresse du marais ».

Malheureusement il n'y eut jamais de marais au Puy de Vézy, ni dessus ni dessous.

Je m'obstine à répéter ce que j'ai écrit ailleurs : il ne faut pas compter aveuglément sur l'armoricain, ni sur le gallois, ni même sur l'irlandais, pour expliquer légitimement le sens d'un terme gaulois ou issu du gaulois. Car enfin ces idiômes néo-celtiques ne sont pas le gallois, pas même les ascendants du gallois ; ils n'ont avec lui qu'un rapport de

parenté assez éloigné. Pour qu'une étymologie gauloise soit certaine, il faut l'établir sur des termes historiquement attestés gaulois par des textes anciens ou par d'antiques inscriptions. Ainsi nous avons la certitude qu'*Uxellodunum* veut dire « la haute forteresse », non point, comme l'ont écrit tant d'érudits et l'ai imprimé moi-même, parce que les langues néo-celtiques nous donnent le couple de mots *uc'hel dun*, qui comporte cette signification, mais souverainement parce que nous possédons les deux termes authentiquement gaulois *uxelo-s*, « haut », et *duno-n*, « forteresse ».

Notre collègue rattache au radical néo-celtique *uc'hel* les noms d'Ussel, d'Ussac, d'Ussy. J'y joindrais volontiers Issandon, Issoudun. Mais je préfère ramener tous ces noms au gaulois *uxelo-s* : Ussel doit être un *Uxelo-n* ; Ussac, Ussy sont probablement des *Uxel-acus* ; et Issandon, Issoudun, des *Uxelo-dunum*.

Mis en train par les étymologies sérieuses, M. Gaston de Lépinay se laisse entraîner aux étymologies *joyeuses*. si répandues dans les traditions populaires.

« Je ne connaissais pas, m'écrivit-il, la *bonne* étymologie des « nez coupés » de Carennac. Mais les Carennacois ne sont pas les seuls que la légende ait privés de cet appendice facial. A l'époque où j'étais contrôleur des Finances, à Aurillac, j'avais dans mon contrôle la commune de Marcolès. Le percepteur du lieu me dit, un jour : savez-vous pourquoi notre endroit est ainsi nommé ?

» Mon geste exprima mon ignorance.

— » Voici, reprit le percepteur. Lorsque César (toujours César naturellement) prit notre ville, il dit à l'un de ses lieutenants, en désignant les habitants : *marco les*, « marque les ».

» Le percepteur me dit encore : quand César eut pris Capdenac, il fit couper le nez à tous les habitants et, depuis lors, cette ville fut surnommée *Cat-dé-naz*, « plus de nez ».

» Enfin, César prend Issandon ; parvenant tout'essoufflé

dans la haute forteresse, il s'écrie : *I sem down !* « Nous y sommes donc ! »

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ces étymologies, que nous considérons maintenant comme folichonnes, étaient prises pour bon argent même par certains érudits, il n'y a pas un demi-siècle. Que dis-je ? Il n'y a guère plus de trente ans, j'en ai entendu débiter de pareilles dans une session du Congrès archéologique de l'*Institut des Provinces* d'Alcide de Caumont.

Dieu me pardonne ! c'était encore dans le Lot, à Cahors, que cela se passait. Mais il ne faut pas croire que cette naïveté fût particulière au Limousin et au Quercy. Parmi les traditions de ce genre les plus baroques que j'ai pu rencontrer, j'ai recueilli celle-ci en Franche-Comté :

En 1860, Jules Quicherat, Alphonse Delacroix, Auguste Castan et moi, dans une excursion archéologique, nous traversâmes un village de la Haute-Saône appelé Etra-honne. Il nous prit la fantaisie d'y visiter une fontaine dont l'eau était réputée au loin parmi le peuple pour guérir les maux d'yeux.

Une légende racontait que les trois Rois Mages, s'en retournant de Bethléem dans leur pays d'Orient, avaient fait le détour de la Haute-Saône pour dépister la cruauté d'Hérode.

Ils ont grand'soif. Ils s'arrêtent au milieu d'une prairie. Gaspard, le plus âgé des trois, fiche son bâton en terre, le retire, et, du trou, jaillit une eau limpide qu'il goûte, en disant :

— Alle est prou bonne ! (patois franc-comtois).

Le second Roi Mage, Melchior, fiche aussi son bâton en terre ; un second jet d'eau jaillit ; il en goûte et dit :

— Alle est bonne !

Enfin, le plus jeune Roi Mage, Balthazar, fait aussi son trou, obtient un troisième jet d'eau, en boit son saoul et s'écrie avec satisfaction :

— Alle est tra bonne !

La triple ouverture, formant une fontaine, prit, dès

lors, le nom d'*E-tra-bonne* qu'elle transmet à la localité. La science des Rois Mages avait, par reconnaissance, octroyé à son eau la vertu de guérir les maux d'yeux.

C'est du moins ce que nous conta et nous affirma la bonne femme qui gardait la clef de la fontaine. Mais le piquant de l'aventure éclatait en ceci, que la malheureuse était affligée d'une ophthalmie abominable qui la rendait hideuse. Nous ne pûmes nous empêcher de lui faire observer qu'elle devrait bien user elle-même de l'eau de sa fontaine merveilleuse.

— Oh ! nous répondit-elle, j'ai bien essayé..... Mais, pour que ça opère, il faut venir de loin.....

Nous n'en avons pas fini avec les traditions populaires baroques. M. G. de Lépinay nous en conte une à l'encontre de mon historiette du *Sonairé* et de M. de Peyrissac, la légende de *Merlou*, d'Aurillac.

« *Merlou* était, longtemps avant 1848, le fossoyeur d'Aurillac. Un jour, il lit le *Petit-Albert* auprès d'une fosse et soudain en sort le Diable. La surprise de *Merlou* est telle qu'il ne sait que dire au démon évoqué, et celui-ci en profite pour l'emporter en enfer.

» Arrive le curé conduisant un mort à enterrer. Mais plus de *Merlou*. Le curé avise au fond de la fosse le papier magique d'où venait tout le mal. Il s'en empare, le lit et le diable reparait.

» Ça n'a pas peur du Diable, les curés ; le nôtre apostrophe le malin :

— « Qu'as-tu fait de *Merlou* ?

— « *Merlou* ? Il est tout juste en enfer.

— « Cours le quérir tout de suite.

» Il n'y a pas à dire, c'était tout de même vexant pour le Diable d'obéir à l'œil et à la baguette d'un curé ; mais le goupillon d'eau bénite était là. *Merlou* fut donc rapporté.

— « D'où viens-tu ? lui dit sévèrement le curé.

— « Pardi ! Je n'ai pas besoin de le dire.....

— « De l'enfer, coquin, et tout prêt à y redescendre.

Mais avant, donne-nous des nouvelles de l'endroit. Qu'as-tu vu ?

— J'ai vu.... J'ai vu M^{re} Rampon (un avoué, *advocatus sed latro*, qui n'était pas mort,) condamné à vider un étang plus vaste que la mer avec une coquille de noisette. J'ai vu....

» Et *Merlou* d'enfiler un chapelet de racontars, voir même le détail du fauteuil réservé auprès du Diable ».

Mais alors, au sujet de cette farce du fauteuil, lequel, du *Sonaïré* et du *Merlou* a commis le plagiat envers l'autre ?

Comme la vengeance du *Sonaïré* date des environs de 1830, que, d'après M. de Lépinay, *Merlou* était un peu postérieur ou tout au plus contemporain, on ne peut guère supposer que mon personnage ait emprunté sa fable satirique au fossoyeur auvergnat.

D'ailleurs, peut-on affirmer que ce *Merlou* a existé ? Mon *Sonaïré*, je l'ai connu, vu, touché en chair et en os ; je l'ai cent fois entendu parler ; j'ai entendu M. de Peyris-sac lui-même conter l'aventure. Ici tout est de l'histoire, s'il est permis d'appliquer un si grand mot à un si mince sujet.

Quant à la fable de la descente en enfer, du fauteuil réservé auprès de Satan, il est possible que le *Sonaïré* l'ait puisée dans quelque fantaisie populaire plus ancienne, commune au Limousin et à l'Auvergne et sur laquelle aurait été aussi brodée la légende d'Aurillac.

En fait de *possibilité historique*, j'ai cité l'Atlantide. Selon M. Gaston de Lépinay, l'on ne saurait douter de son existence. Il appuie sa conviction des dires de Platon, de Théopompe, de Marcellus et de Posidonius. « Tout l'événement (la destruction de l'Atlantide), prétend-il, est encore donné dans un chant scandinave qui se trouve dans *Le Déluge* de Klee, auteur danois.

» D'autre part, au Sud des Açores, il y a des fonds très étendus dont la profondeur ne dépasse pas quatre-vingts mètres ; et le navigateur carthaginois Hannon rapportait que la mer était, dans ces parages, toujours vaseuse.

» Les géologues ont, en outre, constaté en Espagne la présence de grands dépôts de calcaire d'eau douce, provenant d'estuaires de grands fleuves ayant leur source à l'Occident, c'est-à-dire en des longitudes où règne aujourd'hui l'Océan.

» D'après Klee ou plutôt d'après sa saga, l'homme aurait existé à ce moment ; mais d'autres rejettent le cataclysme jusqu'à l'époque éocène. Je ne saurais en décider ; je n'y étais pas ».

Ni moi non plus assurément, ce qui ne m'empêche pas d'être de ceux qui placent, pour des raisons géologiques qui mériteraient un trop long développement, l'engloutissement de l'Atlantide vers la fin de l'époque quaternaire, contemporaine de l'homme.

Notre savant collègue, suivant toujours le *curriculum libri*, propose pour le nom d'Aubiac une étymologie celtique. « Aubiac n'est pas gallo-romain, dit-il, mais purement gaulois. En vieux gaélique, c'est *alp-ac'h* « blanche maison » ou bien « haute maison ».

Je ne demanderais pas mieux qu'il en fût ainsi ; cela renforcerait le caractère gaulois du refrain de la Limousette. Même, il y a trente-six à quarante ans, j'aurais appuyé cette étymologie d'arguments que j'ai imprimés. Hélas ! dans ce long espace de temps, j'ai changé en bien des choses, en général à mon désavantage, sur quelques points pourtant avec un progrès certain. Je suis devenu plus circonspect en matière d'étymologie. Ainsi, en ce qui concerne les noms de lieux de France, terminés en *-ac* dans le Centre et le Midi, en *-ey* dans l'Est, en *-y* vers le Nord, j'ai définitivement adopté, non sans réserve toutefois et avec quelques rares exceptions, la doctrine de M. H. d'Arbois de Jubainville : elle dérive chacun de ces vocables du gentilice ou nom de famille du propriétaire du domaine situé au lieu dit, au moyen du suffixe *-acum* ou *-acus*. Exemples : Juillac est un *Juli-acum*, « Terre de Julius » ; Peyrissac est un *Patrici-acum*, « Terre de Patricius ». J'aurais bien de la peine à me défaire de

l'idée qu'Aubiac est un *Albi-acum*, « Terre d'Albius pour Albus ».

J'ai la malechance d'avoir encore à me mettre en opposition avec notre érudit confrère au sujet de l'étymologie de Turenne.

« Turenne, écrit-il, sent son vieux gaulois : son radical *T-r* indique la *tour*, le lieu élevé et puissant. La finale *en* (*ne*) marquerait-elle un diminutif ou serait-elle l'*n'* noble du moyen âge ? *Taur* ne me va pas, car *Tauro-entium*, près de La Ciotat, est au bord de la mer dans une plaine ».

Je ferai d'abord observer que je n'ai pas dérivé directement le nom de Turenne de la racine indo-européenne TAUR, mais du radical gaulois *turo-s*, « fort, puissant ». Quant à la finale *-enna*, qui complète le nom *Tur-enna*, c'est un suffixe *topique*, commun aux Celtes et aux Ligures ; exemples : *Ceb-enna*, *Rav-enna*, etc.

Ai-je eu tort de rapprocher *Tauroentium* de Turenne parce que l'une des forteresses est dans une plaine et l'autre sur une montagne ? Mais je n'ai prétendu identifier que les deux noms et non point les deux sites. Je n'ai pas dit que le terme gaulois *turo-s* s'appliquât spécialement à une position de montagne. Dans les langues primitives, les mots ont une élasticité de signification que ne connaissent pas nos idiômes modernes. Le terme sanskrit et probablement indo-européen *tura-s*, qui, au moyen du *gouna*, devenait *taura-s*, exprimant l'idée de force et de puissance, s'appliquait à la fois à des objets forts et puissants absolument différents sous d'autres rapports : depuis la haute montagne jusqu'au taureau mugissant ; depuis la forteresse couronnant le roc sourcilleux jusqu'à l'*oppidum* blotti dans la plaine marécageuse, inaccessible comme l'autre, mais par d'autres défenses.

Quant à l'idée de tour et, par extension, de montagne, je n'y crois guère en ce cas : le nom de Turenne existait bien avant que l'on ait introduit des tours dans les remparts gaulois.

Il est vrai que la construction des tours remontait, en

Asie, en Grèce et en Italie, à une époque extrêmement reculée. Des écrivains de l'antiquité ont même expliqué le nom des *Tyrrheni*, *Tyrsemi*, *Τυρσηναι*, par la signification de « bâtisseurs de tours ». Mais, outre que cette étymologie surannée du nom des vieux Etrusques n'a plus cours, il suffit de considérer, qu'au temps de César même, Turenne n'était pas à comparer avec l'Asie, la Grèce, et l'Italie, au point de vue de la civilisation en général, et de la construction des tours en particulier.

Je résume ma pensée en quelques mots : je ne comprends pas que l'on courre après un radical hypothétique *T-r*, « tour », quand on possède un radical gaulois *turo-s* qui explique naturellement tout.

M'est encore contesté le droit d'induire, du nom de Pierre-taillade ou *Peyre-taillade*, l'existence préhistorique probable d'un monument mégalithique en cet endroit. « Les dolmens et les menhirs, me dit-on, étaient des pierres naturelles qui ne devaient pas être touchées par le fer pour être réputées saintes. La Bible nous l'apprend et l'on ne connaît pas de dolmen montrant l'apparence d'avoir été touché par le pic ».

Mettons d'abord la Bible hors de cause : elle ne parle que des monuments mégalithiques élevés par les Israélites ; l'idée qu'elle exprime est exclusivement sémitique, je dirai même, particulièrement hébraïque.

La généralisation de cette idée que le métal ne devait pas atteindre les pierres sous peine de leur enlever tout caractère de sainteté, est une opinion puisée dans les rêveries de la vieille et vénérable académie celtique, aujourd'hui bien démodées. Le pis est qu'elle a contre elle la réalité des faits.

D'abord l'immense majorité des monuments mégalithiques appartient à l'âge de la pierre. Pour ceux-ci tout au moins il serait, ce semble, puéril d'y chercher les marques du ciseau ou du pic de bronze ou de fer. Mais à quoi bon s'arrêter à des questions préjudicielles ? Il existe des monuments mégalithiques de l'âge de la pierre, de l'âge

du bronze, de l'âge du fer, qui portent tous la façon du travail de l'homme par le pic et le ciseau soit en silex, soit en bronze, soit en fer.

Ont-elles été faites avec l'ongle ou le burin les spirales, les lignes sinueuses concentriques, qui décorent les parois intérieures des cryptes sépulcrales de Gavri'inis (Morbihan), de Drogheda (Irlande) ? — Ce sont là des mégalithes taillés, des pierres taillées.

Et les haches sculptées en creux sur la face interne de la Table des Marchands (Locmariaker, Morbihan) ; et la stèle portant un cartouche plein d'hiéroglyphes gravés et à jamais inexplicables, découverte dans la crypte funéraire du magnifique tumulus-dolmen du Mané-Her-Roëk par mon camarade et ami René Galles, ne vous donnent-elles pas encore des mégalithes taillés, des pierres taillées ?

Et les dolmens à trou de Try-le-Château et de Boury (Oise), de Vic-sur-Aisne (Aisne), de Fouvent (H^t-Saône), de Saint-Maurice (Tarn-et-Garonne), etc., et les tumulus-dolmens d'Avening et de Rodmarton (Wiltshire, Angleterre) ; et d'autres dolmens troués du Caucase et de l'Inde, dont quelques-uns possèdent encore, comme celui de Try-le-Château, le tampon cylindrique taillé qui servait d'obturateur à leur porte circulaire, ne sont-ils pas des mégalithes taillés, des pierres taillées ?

Contradiction bien plus flagrante encore avec le prétendu dogme des pierres intangibles : en Palestine, oui, en Palestine, le pays de la Bible, particulièrement dans l'Ammonitide et sur la rive gauche du Jourdain, Louis Lartet, compagnon de voyage du duc de Luynes en Orient, a vu, dessiné et décrit des dolmens à porte rectangulaire avec feuillures (1). Ils ont été aussi décrits par Irby et Mangles (2), et M. Alexandre Bertrand a reproduit leur description : « Elles (ces tombes mégalithiques) se composaient de

(1) LOUIS LARTET, *Géologie de la Palestine*, p. 16.

(2) IRBY and MANGLES, *Travels in Egypt and Nubia, Syria and Asia Minor during the years, 1817-1818*.

deux longues pierres latérales avec une dalle à chaque extrémité et une petite porte sur le devant faisant le plus souvent face au Nord. *La porte était taillée dans la pierre* » Louis Lartet ne doute pas de la très haute antiquité de ces dolmens taillés; il les attribue à des populations bien antérieures aux invasions israélites et même chana-néennes. Furent-ils construits par ce peuple primitif et légendaire de géants, connu sous le nom de Réphaïm ?

Mais voici le coup de grâce : le plus grand, le plus beau des monuments mégalithiques et préhistoriques, Stone Henge, présente des portiques circulaires concentriques dont les entablements reposent sur des encastrement entaillés dans les pierres levées formant pieds-droits. C'est un fait bien connu, que j'ai d'ailleurs vu, vérifié et photographié.

Que l'on me pardonne ce long développement donné à une réplique n'ayant ici d'autre objet que de conserver la liberté d'induire du nom de *Peyretailade*, la possibilité sinon la probabilité de l'existence préhistorique d'un mégalithe en ce lieu-dit.

M. Gaston de Lépinay termine son intéressante revue du *Puy de Vézy* par une courte notice sur la famille des Lavergne de Juillac. Il incline à penser que c'est de cette famille qu'est sorti le cardinal Bertrand de Lavergne, au *xiv^e* siècle.

Il croit se souvenir que les armes du cardinal étaient :

De sable à 11 billettes d'or posées par 4-3-4 ou sans nombre, mais il n'en est pas bien sûr.

« Par suite d'une coquille d'imprimerie, poursuit M. G. de Lépinay, on a fait de ce personnage un *de Veruche*, nom qui n'est pas dans le génie de notre langue limousine.

» Ce *de Veruche*, dans le *Vitæ paparum* (papes d'Avignon) de Baluze, entre dans la peau de Lavergne et fait tout ce qu'il fait.

» Je crois même que Nadaud dit avoir vu le testament de Bertrand de Lavergne au château de Juillac.

» Bertrand de Lavergne devait être un petit-neveu du

cardinal Aimeric de Châlus, qui était de Saint-Exupéry ou d'une paroisse voisine.

» Quant à M^{lle} de Lavergne, de Brive, notre contemporaine, elle n'est point de la famille des Lavergne de Juillac. Elle se nomme Cournil de Lavergne. Sa famille est originaire de Saint-Aulaire ou des environs d'Objat. J'ai été intime avec des membres de cette famille ; il en reste, je crois, quelques uns, mais c'est la fin de l'espèce ».

Les nombreux lecteurs qui viennent de goûter la suite de notes pleines de sel et de savoir de M. Gaston de Lépinay, le remercieront assurément du plaisir qu'il leur a procuré. Ils s'en acquitteront bien mieux, mais non de meilleur cœur, que moi. Merci tout de même, aimable et savant collègue !

IV

Il est temps de finir cette note qui sera, je l'espère, le dernier baiser que je donnerai publiquement à ce pauvre enfant, à ce livre du *Puy de Vézy*, que j'ai la faiblesse de chérir d'une tendresse de vieux père pour son Benjamin.

Ce sentiment affectueux, je l'étends à tout ce qui le touche, à tous ceux qui ont concouru à sa conception, à son développement, à son avènement, à ses succès entre tous, à MM. E. Rupin, P. Lalande, G. de Lépinay, L. de Nussac, A. et M. Lapetitie de Beauvirie, J. Cerou et G. Soulié. Sous l'empire de cette sensibilité, je rêve.

Je rêve que nous entrons tous dans le Trou de la Fatu-lière. C'est difficile, et, pour y pénétrer, il ne faut pas être gêné par le ventre. Or, il y a deux catégories d'archéologues. La première est celle des *beati possidentes*, faisant bonne chère et portant un joli ventre bedonnant : ceux-ci ne passent pas par tous les trous. La seconde catégorie, moins bien rentée, plus frugale en son ordinaire, porte des pantalons moins arrondis. Tel était, par exemple, feu Jules Quicherat, médiocre mangeur, plus médiocre bu-

veur, bien qu'il ne manquât pas d'être gai compagnon : il occupait presque toute la durée d'un repas à ronger (*rousica* ou *rousicar*), à sculpter une queue de mouton rôtie. Aussi avait-il le ventre presque concave et il en était presque fier : les secs, disait-il, sont ceux qui vieilliront. Mais on n'est pas bon prophète pour soi-même.

Mes amis, considérons notre nombril : appartenons-nous à la compagnie de Jules Quicherat ? Sommes-nous érudits comme lui, intrépides chercheurs comme lui, aptes comme lui, pour pénétrer jusqu'à la science, à passer par tous les trous, même par celui de la Fatulière ?

Laissez-moi rêver follement. Oui, je rêve, chers amis, chers patrons de mon livre, que nous sommes tous entrés dans ce Trou de la Fatulière, que la fée nous a avalés, que le grand magicien blanc lui a fait rendre gorge, que nous sommes revenus au monde jeunes, beaux, spirituels, forts, comme des héros Celtes et chantant en chœur, en ballade, la légende du Puy de Vézzy, devenue historique et clairement évidente comme la lumière du soleil !

Miracle mythologique, je te rêve, je t'attends ! Il n'ajouterait pas grand'chose à vos personnes et à vos qualités, mes chers amis : mais comme sa réalisation serait pour moi désirable !

Toulouse, le 22 mars 1897.

Paul BIAL.



CARTULAIRE
DE
l'Abbaye bénédictine Saint-Martin de Tulle
EN LIMOUSIN
PUBLIÉ PAR
JEAN-BAPTISTE CHAMPEVAL

(Suite. — Voir t. XIX, p. 153.)

OCTOBER

Leodegarii (1), *episcopi et martiris*. (Le 2).

Raymons de Torena ; XXX. sol. ; a *Cluzansa*, quos debet prior de Cluzansa. Jacet in tumulo de Turena (2).

Guillelmus de Montlaydier ; XX. sol. a *Navas* ; jacet in capitulo (3), in tumulo de Ventedorn.

Caprasii (4), *martiris*. (Le 20).

Raymundus de Terrasso, abbas Tutellensis ; C. sol. ; a *L'Aguena*, quos debet episcopus, vel locum tenens Aquinæ (5).

Severini (6), *episcopi*. (Au 21).

P. de Vart, abbas ; C. sol. ; super altare B. Mariæ *Rupis Amatoris* ; jacet juxta altare S^u Clari (7)

NOVEMBER

Guido de Gimel ; V. sol. ; a *Frayschengas* ; jacet sub clocario, in tumulo de Gimello (8).

Clementis (9), *papæ et martyris*. (Le 23).

Guido de Noalhas ; XX. sol. ; quos debet ille qui dat panem et vinum de cœna ; in manso de *Granchan*, in parochia (10) de *Faurses*. Jacet in tumulo J. de Salom.

Agricolæ (11) et *Vitalis*. (Le 27).

(1) Evêque d'Autun, martyrisé le 3 octobre 678.

(2) M. Clément-Simon est plus bref de texte.

(3) Voyez au 9 mai.

(4) Evêque d'Agen, 303.

(5) Baluze : *tenens locum*. Son abbatiat 1286-1305.

(6) Surin, évêque de Bordeaux, † vers 420.

(7) Voyez mars et juillet. *Altare*, c'est-à-dire les revenus temporels y afférents.

(8) Voir juin.

(9) Clément I, m. vers l'an 100.

(10) Le m° 259, parrechia. Ce Gui dût être l'un de nos grands cellériers, car Forgès eut pour codécimatrice cette grande cellérie. Grand Champ, déjà cité, 112 hab. Salon, commune du canton d'Uzerche. Noailles, commune du canton de Brive.

(11) M. Giry, contrairement aux calendriers de la région, met au 4 novembre ces martyrs de Bologne, 304.

Assalhit de Comborn ; XX. sol. ; a *Las Bordas*. [Supple ; jacet] in capitulo, ante crucem (1).

Archambaldus de Comborn ; XX. sol. torne [enses ??] ; in duobus mansis de *sent Maichens* ; jacet in capitulo, ante crucem (2).

DECEMBER

Pauli (3), Narbonensis episcopi. (Le 12).

Abbas Geraldus (*sic*) d'Escoralha ; unicuique VI. d. [enarior], quos dominus episcopus solvit (4).

Helias de Ventodoro, præpositus, L. sol. ; a S [enta] *Ferriola* ; jacet in capitulo (5).

Ebolus de Ventodoro ; X. sols ; a *Las Combas* ; jacet in capitulo (6).

Thomæ (7), *martiris*. (Le 29).

Ebolus de Ventodoro ; XXX. sol. ; a *Ludieyra* ; jacet in capitulo.

(1) L'autre m^e porte : *crucem*. Le m^e déjà édité accuse ici interpolation et omission. Que de bords partout ! Néanmoins, mis en demeure de choisir, nous préférons celles de Saint-Clément, 48 habitants, ou de Saint-Germain-les-Vergnes, 73 hab. Probablement Pierre Assalhit, fils d'Archambaud IV, ou mieux celui qui aurait été fils d'Archambaud V, car tous deux semblent bien avoir eu ce double prénom. Dans le 2^e, on ne saurait voir le sobriquet : *sali*, crotté, ni l'insulte, l'offensé. Voyez autre Assalh, au 3 mai ; et cartulaire d'Uzerche.

(2) *Tornes*, en tout cas, s'il n'y a signe d'abréviation, comme il le semblerait. Saint-Maixent était hors Turenne. Aussi faut-il croire à des tournois et non Turénois, même en supposant ces manses sur la limite de la vicomté de Turenne, qui, de fait, en approchait fort.

(3) Au III^e siècle.

(4) Abbé, 1153-88.

(5) Hélie était prévôt en 1264 (probablement de Sainte-Ferréole).

(6) Hélias de notre confrère est à corriger en Ebolus. — Voyez aux 3 mai et 10 août. — Cah. b.

(7) Thomas Becket, mart. 1170. — Ludières, tènement de la Geneste (Naves), 1550, 1601 est préférable à Ludier (Ste-Fortunade), 21 hab. ; de Luderio en 1442.

661 (autrement 92 bis) (1)

1111-1126

Incipit concordia quæ facta est inter monachos et milites de Aneda, de laxa Ugoni Lupi.

Ego Eustorgius, Dei gratiâ Lemovicensis episcopus, universis *fidelibus futuris et præsentibus* notum fieri volo, quod Rainaldus de Aneda et frater suus Bernardus, Vuido et Willelmus querelam adversus Tutelensem abbatem et monachos diu habuerant de terra *superius nominata*, quam proavunculus eorum Ugo Lobet, *pro redemptione animæ suæ*, in infirmitate quâ defunctus est, Deo et S^o Martino et fratribus Tutelensibus dimiserat.

Ego autem et quieti Tutelensium fratrum, et utilitati prædictorum militum providens, huic querelæ *diu agitatæ* *judicio* finem imposui. Accepi enim in manu mea causam utriusque partis, et acceptam posui in manu cujusdam potentis viri, qui Elias de Tutela nominatur.

Firmaverunt itaque per fidem suam, in manu ipsius Eliæ prænominati, quatuor milites : Rainaldus scilicet et fratres sui, *se in perpetuum* quietè et pacificè tenere et *observare* illud quod in nostra præsentia de hac causa *judicio* definiretur. *Hoc idem etiam* firmaverunt *per fidem suam post ipsos, et pro ipsis fiduciam* *faciunt* : Archambaldus de Aneda et Amelius de Aneda et Ugo de Bolciaco.

His ita dispositis, abbas et monachi, et Rainaldus de Aneda et fratres sui, apud Planos, ante nos convenerunt.

Electi sunt igitur quatuor *judices*, *et ab ipsis militibus et ab abbate* : Elias, scilicet, de Gimel, et Ugo de Lavarzino, clerici nostri, et Gauzfredus de Peiruzza, et Geraldus de S^o Michæle, *qui, ex præcepto nostro, suo judicio, huic causæ finem imponent.*

Addimus etiam his quatuor *judicibus*, assensu utrius-

(1) Le n^o 252 nous fournissant après coup d'une manière autrement complète le texte écourté au n^o 92, nous oblige à lui restituer toute son ampleur. Nous mettons les additions en italiques. Lavarzin. Cf. 38, 81, 91, 99, 657.

que partis, duos milites : Vuidonem Chanet et Geraldum de Martemnac.

Rainaldus siquidem de Aneda pro se et pro fratribus suis *adversus abbatem et monachos talem protulit rationem, dicens* : quod Donarellus Lobet unicam ex uxore habuit filiam, uxore autem defunctâ, unicam filiam suam Rainaldo de Aneda dedit in uxorem, et cum ea *dedit ei* de terrâ suâ quamdam partem. Post mortem vero suam, reliquam terram suam totam se ei daturum, et nunquam amplius uxorem ducturum promisit.

Accepit tamen postea ipse Donarellus uxorem, et ex eâ genuit tres filios : Hugonem scilicet Lobet et Ademarium de Laschezas et Gerardum Artmandi.

Raynaldus vero de Aneda unum filium nomine Petrum Raynaldi habuit, de filiâ Donarelli uxore suâ, qui parvus, mortuo patre, remansit, et ad avunculos suos *supradictos* venit, ut eum tanquam nepotem nutrent et procurarent : qui, non solum noluerunt eum procurare, sed etiam terram quæ erat matri suæ data in matrimonio, occupaverunt. Petrus vero qui erat dominus ejus eum nutrit et militem fecit. Tunc ipse jamdictis avunculis suis conventionem quam Donarellus, pater eorum, Raynaldo patri suo fecerat, requisivit.

Petrus vero de Tutela, qui omnium dominus erat, de hoc concordiam facere volens, Petro Raynaldi tale consilium dedit, ut de terra sua propria avunculis suis daret, tali pacto, ut ipso si ex uxore hæredem non haberent, ei terram suam post mortem dimitterent.

Nunc vero proavunculus eorum, Ugo Lobet, terram suam de quâ nepoti suo Petro talem conventionem fecerat sine consilio Raynaldi de Aneda et fratrum suorum qui filii Petri fuerant, monachis Tutélensibus et aliis quibus sibi placuit dimiserat ; et ideo terram requirebant et habere volebant. *Contra eorum orationem, in hunc modum* vero responderunt abbas et monachi *dicentes quod Donarellus Lobez filiam suam Rainaldo de Aneda, ut dictum est, in uxorem dedit, et de terra sua quamdam*

partem, sed conventionem de uxore non ducenda et de dimissione totius terræ post mortem suam factam penitus ignorabant, scientes pro certo quia Donarellus Lobez terram suam quamdiu vixit quieté et sine calumnia vivente Rainaldus de Anedat tenuit et filii sui post mortem eius et filii filiorum suorum secundam etiam conventionem quam ipsi Petro Raynaldi patri suo ab avunculis suis factam esse dicebat, similiter monachi penitus nesciebant, affirmantes etiam quod Donarellus Lobez ad obitum suum de terra sua pro salute animæ suæ S^o Martino et monachis Tutellensibus dedit, similiter et filii sui Geraldus Artmandi et Ademarus de Laschesa itidem pro salute animæ suæ de terra sua cū de hac vita migrare voluissent, Tutelensi monasterio dederunt.

Ugo quoque Artmandi, Geraldus, Armandi filius, cū ad sanctum sepulchrum Hierosolimis ire voluisset, similiter de terra sua cum consilio et assensu patris sui Ugonis Lobet et domini sui Ademari de Tutela et consanguinei sui Archambaldi d'Espeiruc S^o Martino Tutelensi dedit pro redemptione animæ suæ, et hoc fecit in Tutelensi capitulo, in manu domni Willelmi abbatis.

Præterea Ugo Lobet qui multa beneficia de Tutelensi monasterio habuerat, in infirmitate quā defunctus est, consilio sacerdotum suorum et domini sui Eliæ de Tutela et aliorum amicorum suorum, habitum monachicum magna devotione suscepit, et de terra sua quantum sibi placuit Sancto Martino donavit, et aliam terram quam in vita sua à monachis habebat, liberam et solutam dimisit. Has siquidem terras à Donarello Lobet et à filiis suis et ab Ugone Artmandi, filio filii sui, Sancto Martino dimissas monachi vel homo per eorum manus quieté sine contradictione semper habuerant, neque post mortem Ugonis Lobet.

Auditis ergo utriusque partis rationibus, inquisiti sunt à iudicibus milites prædicti, si de conventionem illam quam avo suo Rainaldo de Aneda à Donarello Lobet factam

esse dicebant, testes vel aliquod munimentum habebant : et similiter de secunda conventione inquisiti quam patri suo ab avunculo ejus factam fuisse asserebant, nec testes nec munimentum aliquod nisi nuda verba habere potuerunt.

Iis itaque judiciario ordine pertractatis, *judices prædicti in partem secesserunt et in partitu? (ou, in parlin?) et judicaverunt ut si Ugo Lobet aut fratres sui de terra illa quam Donarellus Lobet dedit filiæ suæ in maritaggio de qua Raynaldus maritus ejus investitus fuit, aliquid occupaverant, illud Raynaldus de Aneda et fratres sui haberent ; Sanctus vero Martinus et monachi teneant terram quam Donarellus Lobet et Ademar de Las Chesas et Geraldus Artmandi filii ejus et Ugo Artmandi nepos ejus pro animarum suarum redemptione Tutelensibus fratribus dederunt totam ex integro quieté et pacificé in perpetuum haberent et possiderent. De terra vero illa quam Ugo Lobet dimisserat qui ultimus et sine filiis, mortuus est, hoc judicaverunt ut quantum de terra sua in singulis locis dederat Sancto Martino pro salute animæ suæ Ugo Artmandi nepos ejus cum Jerusalem perrexit, tantum de terra Ugonis Lobet et eisdem locis Sanctus Martinus et monachi sui haberent et semper quieté possiderent. Erat enim terra eorum communis et ubique conjuncta, et quod Ugo Lobet hæredem ex uxore non habebat, et monachus fuerat, et magnum beneficium de Tutelensi monasterio habuerat, judicaverunt ut adhuc etiam plus haberet Sanctus Martinus de terra Ugonis Lobet unam bordariam apud Tutelam, et illud quod habebat in manso de Trasriu (1) ; reliquam vero terram*

(1) Comme indications préparatoires des restitutions ultérieures, signalons Trasrieu (Lagraulière), Terriou (Vitrac) ; Le Champ et La Chèze (Tulle-Saint-Pierre), non loin d'Ampeau, près duquel dût être son diminutif latin. — Orliac, près Boussac, aïnsi que Sainte-Ferréole, eurent des villages de l'Armandie. — Probablement L'Espinat (Tulle-Saint-Pierre), village, 1651, près le Peuch d'Eschallas, et la Béronnie basse, 1555. — Boussignac, commune de Sainte-Fortunade. — Martignac et Saint-Michel, paroissiens de Sainte-Ferréole et Chenet, de Salon.

Ugonis Lobet haberent consanguinei sui, secundum quod, de ipsâ terrâ, unicuique sua justitia abundaret.

Judicaverunt quoque ut illud quod Ugo Lobet in manso de Campo, et in manso de Lespinat, et in uno manso apud Bocinac à monachis per talem conventum habebat, ut post mortem suam Sanctus Martinus sine omni impedimento haberet undè monachi cartas suas et munimenta ostendebant similiter pacificè et quietè haberent; sed si milites præfati possent vivis et legitimis testibus comprobare de istis tribus mansis non ita esse ut monachi cartis et rationibus ostendebant abbas et monachi quod justitia dictaret eis de hoc exequerentur, interea vero hos prædictos mansos quietè et pacificè monachi habeant et teneant. De manso quoque de Empeltet, qui de alodo Sancti Martini erat, in quo etiam quosdam redditus habebant monachi, et in quo Petrus de Tornamira quicquid habebat vel sui antecessores habuerant, Deo et Sancto Martino pro redemptione animæ uxoris suæ dederat, et abbas et monachi rogatu Ugonis Lobet susceperant, judicaverunt: ut quicquid Petrus de Tornamira et sui antecessores in dominio habuerant, Beatus Martinus quietè semper in dominio haberet, et quod ipse in fevalibus habebat et Beatus Martinus in fevalibus haberet. Præterea judicaverunt ut quinquaginta solidos quos abbas pro debito Ugonis Lobet cuidam Petro de Reiaut reddiderat, prædicti milites qui hæreditatem Ugonis Lobet habere volebant abbati redderent.

Judicatum est etiam ut alios quinquaginta solidos quos ipsi habuerant de quadam prada quam fecerant in terra Sancti Martini de manso de Laval (1), et annonam et omnia quæ rustico qui in eodem manso manebat abstulerant, similiter abbati et monachis ex integro redderent.

Hoc judicium ego Eustorgius episcopus et Bernardus vicecomes et Elias de Tutela concedimus et firmum et stabile semper manere volumus.

(1) Commune de Saint-Maixent; voyez numéros 656, 657.

Prædicta ex judicio subsequencia vero postea ex concordia diximus, scilicet : ut centum solidos et annonam et alia quæ ex judicio debent milites abbati reddere, abbas eis dimitteret, et ipsi ea quæ in manso de Empellet et de Lespinat et de Campo et de Bocinac justé vel injusté requirere poterant, Sancto Martino et monachis in perpetuum quieté dimitterent, et de hoc haberent milites consilium usque ad purificationem B. Mariæ; quod si milites facere noluerint, monachi numquam de prædictis quatuor mansis eis respondeant, donec ab eis centum solidos et annonam suam recipiant; et si milites centum solidos usque ad octavam pentecosten monachis non reddiderint, ex tunc monachi terram prædictam semper pacificé habeant, et nunquam amplius eis indé respondeant.

662. [DE VAIRACO].

Sans date et vers 1053-1085.

Sciant nostri presentes et futuri, quod hoc modo recuperavimus medietatem de ecclesia et de curte de *Vairaco*, que olim in honorem Sancti Boicii (corrige : *Bricii*) ; nunc vero consecrata est in honorem Sancti Stephani, que à nostris antecessoribus seculariter viventibus tradita fuerat secularibus, principibus, scilicet, castri quod dicitur Sanctus Serenus (1).

Quartam ergo partem ejusdem ecclesie reddidit Sancto Martino et nobis monachis suis ecclesie Tutelensis, Esras de Sancto Sereno, ex parte Rigaldi fratris sui qui interfectus fuit gladio cum nepote suo Eustorgio, ejusdem Rigaldi filio, cum omnibus que ad illam ecclesiam (sic pour ecclesiæ) portionem pertinebant, et cum fevalibus de medietate ipsius ecclesiæ : Bernardo et Hugone Amelii, annuentibus nobilibus in eodem castro degentibus.

Tertiam vero partem et dimidiam tertiæ alterius quartæ

(1) Veyrac et Saint-Céré, chefs-lieux de canton du Lot. M^e Gaigu. 17118.

partis vendidit Sancto Martino et nobis, Gerbertus Amelii, quarum una pars ei suppetebat pro se ipso, altera vero pro Stephano Amelii fratre suo, datâ sibi cum mutatione possessionum : Sanctum Serenum et pecuniâ non parvâ, à Guillelmo de Vayrac et sua uxore supradicti Rigaldi sorore, Aymeldis nomine ; que Aymeldis postea in monasterio nostro monacha est effecta : hec ergo reliquit ipse Gerbertus et uxor ejus et filii, in manu Frudini abbatis et Guillelmi de Vayrac et Geraldi de Murato et Geraldi Catgerii (1).

Aliam quoque tertiam partem et dimidiam nihilominus alterius tertiæ partis retinuerat isdem Guillelmus et predicta uxor ejus.. et dederunt...

Quartam partem habuit Bernardus de Sancto Sereno ad feuvum ; aliam quartam partem Amelius, frater suus ; partem Bernardi habuit Rigaldus filius suus. Illam partem quam ipse habuit, dedit Eiraldus frater suus et filius ipsius Rigaldi (2).

663 (*date tronquée*) 12.54 ?

Universis presentes literas inspecturis, P. (3) misericordia divina Tutelensis abbas, salutem in Domino.

Noveritis universi et singuli, quod cum auctoritate literarum de venditione nobis facienda de omnibus illis quæ Petrus de Chanac et Guido frater ejus, domiselli habebant et habere poterant et debebant in castro Tutelensi ejus ? que ? pertinenciis infrâ cruces ; et in pedagio dicti castri antequam trecento nos de pretio ?
. Petrum boterii et Ademarum

(1) De Murat, commune de Cazillac (Lot), plutôt que du repaire de Murat, détruit près Calès et Roc-Amadour. Cf. 7 ; 521 ; 522 ; 550, etc.

(2) Baluze, au vol. 252, relate en ces termes : l'union du prioré Saint-Michel de Vayrac (entendez près Veyrac, c'est-à-dire Saint-Michel-de-Bannières), à l'abbaye de Tulle, par Arnaud, abbé, 14 janvier 1316.

(3) *Ex meis*, d'après une copie défectueuse.

de Chaunac, domisellos conductum conventum extitit et ordinatum pro ipsis et eorum heredibus haberent et perpetuo possiderent domum sitam in dicto castro, juxta ecclesiam Sancti Petri, *aulam*, de Chanac vulgariter apellatam, et medietatem *turris de La Rogairia* ? eidem aulæ contigue, in quibus dictis Ademarus et Limard (*sic*), frater ejus, habebant aliam medietatem et quicquid prefati Petrus et Guido habebant et habere poterant in predictis domo et turri et solaribus eisdem contiguis et eorum pertinentiis universis, precio quinquaginta libris currentis monete in villa Tutellensi, de quâ tota pecunia nos ad opus predictorum Petri et Guidonis nomine plenam solutionem recepimus. Et sic consencientibus predictis fratribus, videlicet Petro et Guidone, de predictis omnibus superius expressis, prefatas Petrum Boterii et Ademarus de Chanac investivimus, et in eorum possessionem induximus corporalem. In cujus rei firmitatem et testimonium, eidem P. Boterii et Ademari de Chaunac, presentes literas sigillo nostro concessimus consignatas.. (duo kalendas ?) septembris, anno Domini millesimo ducentesimo et (quinguesimo ? et quarto ?).

664. LITTERÆ AYMERICI EPISCOPI, DE TURRE DE LA MOTA (1)

1^{er} septembre 1256.

Universis præsentis litteras inspecturis, Aymericus, Dei gratiâ, Lemovicensis episcopus, salutem in Domino. Noverint universi et singuli, quod constitutus in nostra præsentia, Helias de Tutela, domicellus, filius condam Helix de Tutella, militis defuncti, mera et spontanea voluntate vendidit penitus, et in perpetuum concessit Petro

(1) Mais le 23 août 1255, selon le texte finalement adopté par Baluze, en son *Hist. Tut.*, col. 361 et p. 169 ; tandis que le n° 259 porte : 1256 au titre, et à la fin de la présente version semblable au texte imprimé col. 361 : *Datum apud Aubussac, klendas septembris, anno Domini 1256, sexto* en caractères plus fins. Le n° 252 qualifie cette pièce et le n° 666 de donation, et date aussi notre 664 du 10 des kal. de septembre 1255.

venerabili abbati et conventui Tutellensi seu monasterio, totam illam partem quam habebat vel habere poterat in *turre de La Mota castri Tutellensis*, et in aulâ et in aliis possessionibus et redditibus ejusdem castri et totius villæ Tutellensis, infrâ cruces et oratoria totius villæ necnon, et totum jus quod habebat vel habere poterat in toto castro *de (corr. et)* tota villa Tutellensi infrâ dictas cruces seu oratoria, quæ omnia supradicta ab ipso abbate et monasterio Tutellensi recognovit coram nobis in feudum se tenere, pro sex viginti et quinque libris marchionum veterum, de qua pecunia recognovit idem domicellus coram nobis à præfato abbate se habuisse integrè gratum suum, et se de eadem pecunia tenuit integrè pro pacato, et super eadem pecunia coram nobis ipsum abbatem et monasterium Tutellense liberavit in perpetuum et quitavit, promittens se dictam venditionem et concessionem firmiter et inviolabiliter in perpetuum servaturum et se contra non venturum per se vel per alium aliqua ratione, et quod in dictis turre et aulâ, possessionibus, dominio, redditibus nihil de cætero reclamabit vel faciet reclamare, et quod super dicta pecunia et bonis prædictis contra dictum abbatem et monasterium Tutellense nullam movebit de cætero quæstionem, et quod contra dictas liberationem et quittance non veniet aliqua ratione.

Et divestiens se dictus domicellus de dictis turre, aula, possessionibus, redditibus, dominio, et jure quod habebat in eisdem, voluit et concessit ut dictus abbas Tutellensis possit auctoritate propria intrare possessionem omnium eorumdem. Et super præmissis renunciavit idem domicellus ex certa scientia sua exceptioni non numeratæ pecuniæ, et non solutæ, et omni alteri exceptioni cohærenti rei et personæ, et beneficio restitutionis in integrum, et juri per quod deceptis ultra dimidium justî pretii subvenitur, et beneficio minoris ætatis, et omni juris auxilio canonici et civilis, privilegio fori, omnique usui et consuetudini, et omni alteri auxilio et beneficio per quod idem domicellus posset venire contra præmissa vel contra aliquid de præ-

missis. Et omnia supradicta et singula promisit dictus domicellus, præstito coram nobis ad sancta Dei evangelia juramento, se firmiter et inviolabiliter perpetuo servaturum et contra præmissa non venturum nec contra aliquid de præmissis aliquo jure vel aliqua ratione. In cujus rei firmitatem et testimonium, ad preces dictarum partium, præsentem chartam sigillo nostro fecimus sigillari. Datum apud Aubussac, kalendas septembris, anno Domini millesimo ccº quinquagesimo sexto.

665. LITTERÆ PETRI ET GUIDONIS DE CHANAC DE VENDITIONE
TURRIUM DE CHANAC ET DE LA MOTA (1).

16 janvier 1256.

Noverint universi præsentis litteras inspecturi, quod nos Petrus et Guido de Chanac, domiselli, fratres, non seducti, non coacti, non circumventi ab aliquo, set merâ et spontaneâ voluntate nostrâ, et prò urgentissimâ necessitate nostrâ, vendimus et concedimus, pro nobis et nostris, vobis venerabili viro et religioso domno P. abbati, et conventui Tutellensis monasterii, in perpetuum, totam illam partem quam habemus vel habere possumus vel debemus in *turre longa*, quæ appellatur: *turris de Chanac*, et in *turre de La Motha*, quæ turres sitæ sunt in *castro Tutellensi*, et totum illud pedagium quod nos et prædecessores nostri percepimus seu percipere consuevimus ubicunque, ratione dominii dicti castri Tutellensis, necnon et totum dominium quod habemus vel habere possumus in toto castro et in tota villa Tutellensi, infra cruces seu oratoria: de *Champanhac*, et *domus leprosorum*, et d'à *La Bachalaria*, et d'à *Chambos* (2).

Quæ omnia supradicta cognoscimus et confitemur nos tenere in feudum à vobis abbate, conventu et monasterio Tutellensi. Et damus insuper vobis omnes actiones reales, personales, et mixtas, quæcunque nobis competunt vel

(1) Baluze au mº 259, où il ajoute *longa*.—Et *Hist. Tut.*, col. 563.

(2) Voyez nos susd. plan de ville et carte féodale de banlieue.

competere possunt quoquo modo contra quascunque personas ratione turrium, pedagii, et domini prædictorum, ac easdem actiones in vos omnino transferimus pro centum libris Turonensium, bonorum et legalium, pro quibus præmissa vobis extiterant obligata, et pro centum libris veterum marchionum, quos recognoscimus nos à vobis in numerata pecunia recepisse, et super quibus pecuniæ summis pro vobis et vestris vos et successores vestros et monasterium Tutellense et membra ejusdem monasterii absolvimus, liberamus in perpetuum penitus et quittamus.

Promittinus etiam, solemni stipulatione interpositâ, dictas venditionem et concessionem nos firmiter et inviolabiliter observare, et quod super dictis turribus, pedagio, et dominio nihil de cætero reclamabimus vel faciemus per aliquem reclamari, et quod super eisdem nullam movebimus per nos vel per alios de cætero quæstionem contra vos abbatem, conventum, et monasterium Tutellense, et quod contra liberationem et quittance prædictas non veniemus aliquo jure vel aliqua ratione, immo super præmissis legitimam faciemus contra omnes homines in perpetuum guarentiam, et quod vos certificabimus bona fide, super juribus universis, et singulis, quæcunque habemus vel habere nos et prædecessores nostri consuevimus ac etiam percipere in præmissis et pertinentiis eorundem, et quod curabimus et faciemus hujusmodi venditionem et concessionem approbari et ratam haberi à domina Dulcia, matre nostra, et eandem renuntiare juri hypothecarum et omni alteri juri et beneficio quod eidem competeret vel posset competere ex præmissis, et super hoc litteras testimoniales ab ipsâ concedi sigillo authentico confirmatas, et quod super hujusmodi venditione et concessione faciemus et curabimus concedi vobis litteras patentes à reverendo patre domino Lemovicensi episcopo, suo consignatas sigillo, ad submonitionem et requisitionem vestram, quales vobis videbitis expedire.

Et devestientes nos de præmissis parte, pedagio, et dominio, et pertinentiis eorundem, investimus vos liberè de

eisdem, volentes et concedentes quod vos propria auctoritate possitis intrare possessionem omnium præmissorum. Et super præmissis renuntiamus, instructi de jure, certificati de facto, specialiter et expressè, ex certa scientia nostra, exceptioni non numeratæ pecuniæ et non solutæ, doli, et in factum, et omni exceptioni rei vel personæ cohærenti, beneficio minoris ætatis, et beneficio restitutionis in integrum, et illi juris beneficio per quod deceptis ultra dimidium justii pretii subvenitur, et omni auxilio juris canonici et civilis, privilegio fori, consuetudinis, atque usus, omnique alteri beneficio et auxilio per quod possemus venire contra præmissa vel aliquod ex præmissis. Præterea damus et concedimus vobis purè et simpliciter, donatione irrevocabili, pro salute animarum nostrarum et parentum nostrorum, si quid præmissa valerent ultra pretium prætaxatum. Ad hæc promittimus, præstitis corporaliter ad sancta Dei evangelia juramentis, nos omnia supradicta et singula firmiter et inviolabiliter servaturos et contra præmissa vel aliquod ex præmissis, per nos vel per alios, in posterum non venturos.

In cujus rei testimonium, præsentis litteras, sigillatas sigillo mei P. de Chanac, prædicti, quo sigillo ego Guido prædictus sum in hac parte contentus, cùm sigillum proprium non haberem, vobis abbati et conventui et monasterio Tutellensi prædictis, duximus concedendas. Actum et datum apud Tutellam, xvii kalendas februarii, anno Domini m. ccl. vi.

666. LITTERÆ GUILLELMI FULCHERII DE VENDITIONE TURRIS
DE LA MOTA (1)

18 novembre 1263.

Ego Guillelmus Fulcherii, domissellus, non seductus,

(1) *Hist. Tut.*, col. 571; Gaignières 17118; — et Clément-Simon au présent *Bulletin*, t. XI, p. 468, d'après un *vidimus* négligé par nous, et qui émane en 1269 de l'official de Limoges. Baluze, date du xiii kal.

non coactus, nec ab aliquo circumventus, mera et spontanea voluntate mea, dono, trado, et concedo purè et simpliciter, donatione firma et irrevocabili, in perpetuum valiturâ pro me et meis præsentibus et futuris, et specialiter pro salute et remedio animæ meæ et parentum meorum, vobis domino Petro venerabili abbati et conventui seu monasterio Tutellensi, totam illam partem quam habeo vel habere possum aliquo jure vel aliqua ratione in *turre de la Mota, castri Tutellensis*, et in aula et in aliis possessionibus ejusdem castri et totius villæ Tutellensis, infra cruces seu oratoria ipsius villæ, necnon et totum jus quod prædecessores nostri et ego percepimus seu percipere consuevimus ubicunque, ratione dominii dicti castri Tutellensis, et totum jus ac etiam totum dominium quod habeo vel possum habere in toto castro et in tota villa Tutellensi, infra dictas cruces seu oratoria, ad voluntatem vestram nunc et in perpetuum faciendam, recognoscens et dilucidè cōfitemens me tenere à vobis in feudum omnia supradicta.

Et divestiens me de dictis turre, aula, possessionibus, redditibus, dominio, et jure quod habebamus in eisdem, volo et concedo quod vos domine abbas, pro vobis et conventu seu monasterio Tutellensi, plenam possitis auctoritate propria possessionem intrare omnium præmissorum. Promitto etiam, solemni stipulatione interposita, quod dictam donationem et concessionem in perpetuum firmiter et inviolabiliter observabo (1), et quod de dictis turre et aula et aliis possessionibus ejusdem castri nos tot [aliter

(1) La copie vidimée en parchemin de notre confrère tourne autrement sa formule: *observabo et in dictis turre, aula et possessionibus, redditibus, dominio, et jure, quod in vos totaliter transfero, nihil de cetero reclamabo, nec faciam reclamare, imo vobis et illis qui causam à vobis habebunt super premissis et quolibet premissorum bonam et firmam faciam contra omnes homines et in perpetuum garentiam. Confiteor etiam et recognosco me in recompensationem donationis et concessionis ejusdem à me factis vobis duo millia et quingentos solidos, etc.*

transferri ?] ac assignari [volumus?] vobis et illis qui causam de vobis habuerint super præmissis et quolibet præmissorum [firmiter??] contra omnes homines in perpetuum garentire. [Confiteor etiam?] et recognosco me in recompensationem donationis ejusmodi à me factæ duo millia et quingentos solidos marchionum veterum in numerata pecunia à vobis domino abbate prædicto integrè habuisse ac etiam recepisse.

Renuntio insuper, instructus de jure, certificatus de facto, ex certa scientia mea, specialiter et expressè illis juribus per quæ statuitur : quod donatio excedens summam quingentorum aureorum, sine insinuatione facta, non valeat ; et quod, de inofficiosa donatione possit agi ; et quod donatio possit propter ingratitudinem revocari, et exceptioni non numeratæ et non solutæ pecuniæ seu non receptæ, doli et in factum, et omni exceptioni rei vel personæ cohærenti, et beneficio minoris ætatis, beneficio restitutionis in integrum, et omni juris auxilio, tam canonici quam civilis, privilegio fori, consuetudinis, atque usus, et omni alteri auxilio et beneficio per quod possent præmissa aliquatenus infirmari. Promitto præterea, præstito à me corporaliter ad sancta Dei evangelia juramento, me præmissa omnia inviolabiliter servaturum et contra non venturum in parte vel in toto, aliquo jure vel aliqua ratione, et contra vos super præmissis de cætero vel aliquo præmissorum, quæstionem aliquam, per me vel per alium non moturum, ac etiam vobis litteras domini Lemovicensis episcopi, præmissa omnia continentes, prout meliùs et utiliùs ad intellectum vestrum et utilitatem confici poterunt, sine meis expensis vel sumptibus concessurum.

In cujus rei testimonium, ego hujusmodi donationem et concessionem à me insinuatam et factam approbens et acceptans, præsentem litteras meo consignatas sigillo concedo vobis domino abbati et conventui ac monasterio Tutellensi prædictis, ad majoris roboris firmitatem. Datum xiv kal. decembris, anno Domini mcc. sexagesimo tertio.

667. LITTERÆ EBLONIS VICECOMITIS VENTEDORNENSIS
DE HOMAGIO CASTRI DE MOLCEO (1)

10 septembre 1256.

Universis præsentēs litteras inspecturis, Eblo, vicecomes Ventedorensis, salutem et pacem. Cū nobis constet per legitima documenta quod castrum nostrum de *Molceo*, cum omnibus pertinentiis suis, de feudo et dominio monasterii Tutellensis, ordinis Sancti Benedicti, Lemovicensis diocesis, existit, et quod nos et antecessores recognoscentes dictum castrum esse de feodo et dominio dicti monasterii, abbatibus dicti monasterii qui pro tempore fuerunt, homagium fecimus et eisdem præstitimus fidelitatis iuramentum, nos in hac parte, sicut tenemur, factum nostrum et antecessorum nostrorum laudantes et approbantes, dictum castrum nostrum de *Molceo* cum omnibus pertinentiis suis, recognoscimus et confitemur esse de feodo et dominio dicti monasterii, vobis domino P. [etro] abbati Tutellensi, in capitulo vestro Tutellensi, præsentē conventu dicti monasterii et pluribus aliis *bonis viris*, et propter hoc vobis facimus homagium et præstamus fidelitatis iuramentum, promittentes nos, in virtute præstiti iuramenti, quod nos personam vestram, monachos, homines, et bona dicti monasterii custodiemus, bona fide, pro posse nostro, et secundum scientiam nostram bonum consilium vobis dabimus, et consilia vestra tenebimus in secreto. Et vos promisistis nobis nos et homines et bona nostra defendere et custodire sicut vassallum vestrum et fidelem. In cuius rei testimonium, sigillum nostrum præsentibus duximus apponendum. Actum die dominica post nativitatem Beatæ Mariæ, anno Domini M. CCL. VI.

(A suivre).

J.-B. CHAMPEVAL.

(1) *Hist. Tut.*, col. 565 et p. 172. — Pardessus a mis *Moleco* par erreur. Cf. 403, 634, 635.

PRIÈRES POPULAIRES

DU LIMOUSIN

DITES DE LA « PETITE-ÉGLISE » (1)

Les prières populaires du Limousin que nous faisons connaître sont dites « de la Petite-Église ». Quelques mots d'explication sont ici nécessaires. Nous empruntons les renseignements qui vont suivre à l'ouvrage du R. P. Drochon, intitulé : *La Petite-Eglise, essai historique sur le schisme anticoncordataire*, Paris, 1894, et à un excellent article de M. Francisque Mège, inséré dans le *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*, année 1895, pages 171 à 236.

On désignait sous le nom de « Petite-Eglise » une classe d'ecclésiastiques et de catholiques qui se refusèrent à reconnaître le Concordat de 1801. Ce schisme anticoncordataire fut appelé la *Petite-Eglise*, sans doute à cause du petit nombre de ses adhérents. Dans certaines régions, ces anticoncordataires étaient qualifiés de différents noms. Dans le Poitou, ils se donnaient l'épithète de *Dissidents* ; dans la Gascogne, on les appelait *Illuminés* ; *Purs*

(1) Nous avons déjà communiqué, en grande partie, ces prières à M. E. Rolland, qui les a fait paraître dans son intéressante *Revue, Mélusine*, année 1885, p. 218.

dans le Languedoc ; *Fidèles* dans la Provence ; *Plombats* ou *Enfarinés* dans le Rouergue ; *Blancs* dans l'Allier ; *Clémentis* et *Blanchardistes* en Normandie ; *Filochois* en Touraine ; *Elus* dans la Perche ; *Louisets* en Bretagne, etc.

On sait que la Constitution civile du clergé, votée en 1790, fut, dans le monde religieux, le point de départ d'un schisme que le Saint-Siège essaya d'anéantir.

Il pensa y arriver en concluant, avec Napoléon Bonaparte, premier consul de la République française, le Concordat du 26 messidor an IX (15 juillet 1801).

Le schisme constitutionnel prit en effet fin, tous les évêques constitutionnels ayant envoyé la démission qu'on avait exigée d'eux. Mais un autre schisme surgit tout aussitôt ; en voici le motif :

Le nouveau traité de pacification stipulait, entre autres dispositions, que le Saint-Siège ne revendiquerait point les biens ecclésiastiques confisqués ou aliénés pendant la Révolution ; qu'il reconnaîtrait le nouveau gouvernement de la France, auquel tous les membres du clergé devraient jurer fidélité ; qu'il serait fait une nouvelle circonscription des diocèses conforme à la circonscription administrative et que par suite on demanderait aux titulaires des anciens évêchés leur démission. En cas de refus, on devait procéder d'office à la nomination de nouveaux prélats chargés de diriger les évêchés compris dans la réorganisation.

Les évêques résidant en France et en Italie se soumirent tous sans exception, mais il n'en fut pas de

même de ceux qui étaient émigrés en Espagne, en Allemagne et en Angleterre. Ils protestèrent surtout pour les clauses concernant les biens ecclésiastiques et la refonte des diocèses, et rédigèrent un mémoire collectif qui parut à Londres le 6 avril 1803. Ce mémoire fut adressé au Souverain-Pontife et répandu ensuite dans tous les diocèses de la France.

Grande fut alors la perplexité du clergé. La majorité des ecclésiastiques se soumit cependant à l'autorité du Souverain-Pontife, mais un petit nombre, et non des moins pieux et des moins orthodoxes, se persuadant que la contrainte seule avait pu arracher au Pape un consentement au Concordat, se mirent à la suite des évêques dissidents et entraînèrent avec eux une portion des fidèles.

Telle est l'origine du schisme anticoncordaire appelé *la Petite-Eglise*.

Les prières qui vont suivre et que nous transcrivons dans le patois de Lissac, canton de Larche, où nous les avons recueillies constatent, dans la Corrèze, l'existence de ce schisme (1).

Nous les tenons d'une femme d'un certain âge ; elle se souvenait fort bien que sa mère, qui les lui avait apprises, lui avait dit souvent qu'un prêtre, un de ceux « qui avaient voulu conserver la religion dans toute sa pureté », venait parfois officier en cachette au milieu des bois, dans un endroit retiré

(1) M. le chanoine Poulbrière, dans le *Dictionnaire historique et archéologique des paroisses du diocèse de Tulle* (page 446, note), mentionne que le schisme de la *Petite-Eglise* avait des adhérents à Brive, et qu'il s'y est maintenu pendant une quarantaine d'années.

et que « les vrais chrétiens » seuls, qui se connaissent entr'eux, étaient prévenus de sa présence et allaient assister aux cérémonies religieuses.

PREDZIÉRO QUAND L'AN VAI CHÉ DZAIË

Dé boun mati me lèvaraï,
La maïro dé Diou chaludoraï.
Me dounoro ché qué li damandaraï :
Las mas prumièroment,
Lo vito réjounabloment ;
Las péinas d'ifer me gardoro.
Dieou mé gardo dé lo tentachïou
Del démoun
Et doous ennémis.
Enchen-choit-y.

Traduction. — Prière quand on va se coucher. — De bon matin je me lèverai, — La mère de Dieu je saluerai. — Elle me donnera ce que je lui demanderai : — Les mains premièrement, — La vie raisonnablement ; — Des peines d'enfer elle me gardera. — Dieu me garde de la tentation, — Du démon — Et des ennemis. — Ainsi-soit-il.

A la classe des poésies religieuses appartiennent certains chants dévots qui tiennent de la nature de la prière et sont pour ainsi dire des prières populaires. Tel semble être le *Petit pater du bon Dieu* que l'on trouve dans la Corrèze et dans différentes localités du département de la Dordogne.

PETIT PATER (1^{re} VERSION)

Pétit pater del paradis,
Qué Diou lo fa, qué Diou lo dit,
Moun chent Dzean
Qué pourtas vous dzou l'ounglo ?

— Dé lo chrémo,
— Qué mé chrémio.
Loous fats dijiount,
Vouliount pas créiré Dieou :
Ma chi faraï bé iéou
Pater de réténencho,
Moun Diou,
Lo grando Pénitencho
E'n déjempéi
Qué pourtéi
La mo al frount
Dé las chentas founds.
Cria mé,
Batedza mé,
Al noum dé Diou.
Iéou mé couidzaraï,
Dins moun liet mé boutaraï,
Ching andges l'y troubaraï,
Dous dé mes peds,
Treis dé vel tsabet (1);
Nochtré Chignour quéi al miet.
Qué mé dijis ?
Qué mé couïdzis,
Qué mé lévis,
Ta mal chougni iéou.
Aguet dzamaï lo poou
N'aguet lou Boun Diéou
Quéro moun païré,
La Chento Vierdzo, ma maïré,
Vedzati.
Moous parents et moous amis
Qué rendroount moun amo en paradis,
Lou Boun Diou m'en fachio lo grachio.

Traduction. — Petit pater du paradis, — Que Dieu l'a fait, que Dieu l'a dit, — Mon saint Jean — Que portez-

(1) Pour dé vers lou tsabet.

vous sous l'ongle ? — De la chrème, — Qu'il me chrème. —
Les fous disaient, — Ne voulaient pas croire en Dieu. —
Mais si ferais-je bien moi — Pater de retenue, — Mon
Dieu, — La grande pénitence — Depuis — Que j'ai porté
— La main au front — Des saintes fontaines (1). — Créez-
moi, — Baptisez-moi, — Au nom de Dieu. — Moi je me
coucherai, — Dans mon lit je me mettrai, — Cinq anges
j'y trouverai, — Deux vers mes pieds, — Trois vers le
chevet, — Notre-Seigneur est au milieu. — Qu'est-ce que
je me dis ? — Que je me couche, — Que je me lève, —
Aussi mal je fais des rêves. — Il n'eut jamais la peur. —
Il est le bon Dieu — Qui était mon père, — La Sainte
Vierge, ma mère, — Voilà. — Mes parents et mes amis —
Qui rendront mon âme en paradis, — Le bon Dieu m'en
fasse la grâce.

PETIT PATER (2^{me} VERSION)

Pétit pater del paradis,
Qué lou boun Diou lo fa,
Qué lou boun Diou lo dit,
 En couidzant
 En levant
Bounas obras qué faguéchiant.
 Davant Diou,
 Davant toous,
Davant lo chento croux.
Noschtro damo néï tant bélo.
Noschtré Chignour davalò damamt,
 Davalò al pount.
Ch'achièto chur uno peyro plato ;
 A qui, mochtro chas pladzas ;
 Qu'èï pas per un,
 Ni maï per dous,
Qu'èï per nous aoustrés paourés pécadours.
 Quand pléou, quand vento,
N'en pacho uno grandò dziboulento,

(1) Fonds de baptême.

Davant lo porte del templé.
Davant lo porte del paradis,
Nen pachount uno pétito planquetto,
Ni lardzo, ni.

Traduction. — Petit pater du paradis, — Que le bon Dieu l'a fait, — Que le bon Dieu l'a dit, — En se couchant, — En se levant, — Bonnes œuvres que nous fassions, — Devant Dieu, — Devant tous, — Devant la sainte croix. — Notre-Dame est tant belle, — Notre-Seigneur descend d'en haut, — Il descend au pont. — S'assied sur une pierre plate ; — Là, montre ses plaies ; — Ce n'est pas pour un, — Non plus pour deux, — C'est pour nous autres pauvres pêcheurs. — Quand il pleut, quand il vente, — Il passe une grande giboulée, — Devant la porte du temple. — Devant la porte du paradis, — On passe sur une petite planchette, — Ni large, ni.

PETIT PATER (3^{me} VERSION) (1)

Pétit pater del paradis,
Lou boun Diou lo fa,
Lou boun Diou lo dit,
A dit qué lou diguéchiant,
En couidzant et en lévant,
A dit loun boun Diou davant toous,
Davant dé, la muraillo croux.
Qu zou cho né jou dit,
Chiro lou pu mooudit.
.

En d'uno endzoïo,
Qué lou boun Diou nous envoïo,
Porto couronno,
Fountaino,
Vous aï pourta naou més,
Din moun couchta dret.

(1) J'ai écrit ce *petit pater* sous la dictée d'une mendiante, il y a environ une vingtaine d'années. Malheureusement j'ai égaré ma copie, et ma mémoire m'oblige à ne donner cette troisième version qu'avec des lacunes regrettables.

Quand loous quatrè-temps vendroount,
Qué trobio la touaïllo boutado,
Per réchèbré l'ochtio sacrado.
Fil dé Davi, chaouvé moi.

Iéou voli vïouré,
Iéou voli mourï,
Dins loous bras dé Dzéju-Chrit.

.....

Lou boun Diou del chial lo mé guido.

Traduction. — Petit pater du paradis, — Le bon Dieu l'a fait, — Le bon Dieu l'a dit ; — Il a dit que nous le disions, — En nous couchant et en nous levant, — Il a dit le bon Dieu devant tous, — Devant la croix qui est à la muraille. — Qui le sait et ne le dit, — Sera le plus maudit. Avec une joie, — Que le bon Dieu nous envoie, — Porte couronne, — Fontaine, — Je vous ai porté neuf mois, — Dans mon côté droit. — Quand les quatre-temps viendront, — Qu'il trouve la nappe mise, — Pour recevoir l'hostie sacrée. — Fils de David, sauvez-moi. — Je veux vivre, — Je veux mourir, — Dans les bras de Jésus-Christ. Le bon Dieu du ciel me la guide (la prière).

PATER BLANC (1)

Miel farians,
Miel troubarians,
Davant toous,
Davant Dïou,
Davant la bénéïto croux.
Margarito, flour do Lis,
Drèbo las portas del paradis
Chount drubertas d'èmpéï dimard matin,
Las bounas âmas
Léï chount entradas,

(1) Dictée par Antoine Vergne (de Froidefond, commune de Lis-sac).

Quand del viel corp partiro
Qué lou fagio lo mio.
Eital chiot.

Traduction. — Pater Blanc. — Mieux ferions-nous, —
Mieux nous trouverions, — Devant tous, — Devant Dieu,
— Devant la croix bénite. — Marguerite, fleur de Lis, —
Ouvre les portes du paradis — Elles sont ouvertes depuis
mardi matin, — Les bonnes âmes — Y sont entrées, —
Quand du vieux corps elle partira — Qu'ainsi fasse la
mienne. — Ainsi soit-il.

LE CRUCIFIX

Lou crucifix
Qu'ei na, qu'ei mort, qu'ei viou
A la fourmancho dé Diou,
Ché voulio coufécha,
Né chirio ana ni ména ;
Né troubavo pechtré
Ni chécrèchté
Ni rélidziou.
Ma vous moun Diou,
Chia vous moun pechtré,
Moun chécrèchté,
Moun rélidziou ?
Alaï uno claro fountaino,
Tous moous pétsas n'irai lava,
Dich candz'a l'houro del Divendré Chent.
Ché bénito vèt dé laï en purant,
— Ma maïré, que puras en oouro ?
— Vous véji mounta chur l'aoubéré dé la crou.
— Ah la, ma maïré, queï bien verta.
— Aouro vous véji mort et cruchiffa.
— Quand mé parla d'oco mé rédoublas moun mal.
Touto fenno qué enchento chiro,
Lou crucifix choouro,
Teï cop lou dzour lou diro,

Dzamaï choun frut né périro,
Ni tempechto li arriboro.
Qu l'ouviro diré l'apprendro pas,
Lou boun Diou lou mooudiro ;
Qu lou chooubro lou diro pas,
Cho pas lou réprotsé qué lou boun Diou li faro,
A l'houro qué lou dzudzoment ché préjentoro.

Traduction. — Le crucifix — Qui est né, qui est mort, qui est vif — A la ressemblance de Dieu, — Se voulait confesser, — Ne serait allé ni mené ; — Ne trouvait prêtre, — Ni sacristain (?), — Ni religieux. — Mais vous mon Dieu, — Seriez-vous mon prêtre, — Mon sacristain (?), — Mon religieux ? — Là-bas une claire fontaine, — Tous mes péchés j'irai laver, — Jusqu'à l'heure de Vendredi-Saint. — Vous êtes bénie (la Sainte-Vierge) vient de là-bas en pleurant. — Ma mère, de quoi pleurez-vous à présent ? — Je vous vois monter sur l'arbre de la croix. — Hélas ! ma mère, c'est bien la vérité. — A présent je vous vois mort et crucifié. — Quand vous parlez de cela vous redoublez mon mal. — Toute femme qui enceinte sera, — Le crucifix saura, — Trois fois le jour le dira, — Jamais son fruit ne périra, — Ni tempête lui arrivera. — Qui l'entendra dire [et] ne l'apprendra pas, — Le bon Dieu le maudira ; — Qui le saura [et] ne le dira pas, — Ne sait pas le reproche que le bon Dieu lui fera, — A l'heure que le jugement se présentera.

SIXAIN ANTI-HUGUENOT

Vivo lo rojo ! vivo lo flour !
Vivo lou corps de Nochtré-Chignour !
L'ochtio chacrado !
Lo mécho tsantado !
Lou libré druber !
Dieou nous gardo de la pénas d'ifer !

Traduction. — Vive la rose ! vive la fleur ! — Vive le

corps de Notre-Seigneur ! — L'hostie sacrée ! — La messe chantée ! — Le livre ouvert ! — Dieu nous garde des peines d'enfer !

BENEDICITE CHRISTI

Dins moun liêt mé voou bouta,
Chept andzès lèi voou trouba,
 Treis al foun,
 Treis a lo flèt,
Lou boun Diou ei al mièt.
 Mé-dit : Couïdzo-té
 Chans poou, chans crento,
 Chans aver poou dé ré.
Lou boun Diou ei moun païré;
Lo chento Vierdzo ei ma maïré;
Chento Madaléno, mô meïrino;
 Chent Dzojé, moun peïri :
 Aï ati quatré bous amis
Qué boutarouunt moun amo en paradis,
 Chil vous plaï.

Traduction. — Dans mon lit je vais me mettre, — Sept anges je vais y trouver, — Trois au fond, — Trois au haut, — Le bon Dieu est au milieu. — Il me dit : couche-toi, — Sans peur, sans crainte, — Sans avoir peur de rien. — Le bon Dieu est mon père ; — La sainte Vierge est ma mère ; — Sainte Magdeleine, ma marraine ; — Saint Joseph, mon parrain : — J'ai là quatre bons amis — Qui mettront mon âme en paradis, — S'il vous plaît.

LA SAINTE-VIERGE ET SAINT JEAN (1)

Nostro Damo n'èi dins choun liêt,
Ni né durmio ni né veillavo,
 Ma ché répoousavo.
N'en vaï chougna qué loous Judious
 Li oount prêt choun fil.

(1) Dictée par Marie Fantou, de Saint-Cyr-la-Roche.

Chén vaï parmi loous tsamps
Trouba Mouchur chén Dzean.
— Mouchur chén Dzean, n'aurias pas vit
Moun fil Dziéjus ?
— Chi ma mèro, l'ai vis,
En cho croux et cho banièro,
Tréis pétits andzès qué chount déchus,
Qué tsantount tant,
Qué chéïmadzénount tant,
Prédzarias vous Dïou,
Paouro maïro,
Qu'aguéchant pacha lou fè d'ifer
Qué vaï pacha moun fil Dziéjus
A l'adzé de chét ans ;
Naï dzura ma techto mai moun chang,
Iéou n'en chouï lou pu doulant.

Traduction. — Notre Dame est dans son lit, — Ne dormait ni ne veillait, — Seulement se reposait. — Elle va songer que les Juifs — Lui ont pris son fils. — S'en va parmi les champs, — Chercher Monsieur saint Jean. — Monsieur saint Jean, n'auriez-vous pas vu — Mon fils Jésus ? — Si ma mère, je l'ai vu, — Avec sa croix et sa bannière, — Trois petits anges qui sont dessus, — Qui chantent tant, — Qui imaginent tant. — Priez-vous Dieu, — Pauvre mère, — Eussions-nous passé le feu d'enfer — Que va passer mon fils Jésus — A l'âge de sept ans ; — J'ai juré ma tête et mon sang, — Moi j'en suis le plus dolent.

PRIÈRE DE SAINTE MARGUERITE

Qué vol entendré lo vito
De chento Margarito,
D'uno fillo tant pétito.
Choun païré et cha maïré choun maridas.
Dins un an l'oon boutado
En d'uno nouïrchio tant fino, chadzo,

Qué li apprenio
Lo criencho dé chent André.
Un dzour las berbis chen vaï garda,
Dins un djert las vaï ména.
Lou démoun chen vét à pacha :
« Bergère, je vous salue ».
Lou démoun pot pas la ch'oublida,
Per soun cherdzent la faï tourna tsartsa ;
« Bergère, je vous salue ».
Lou dzantil-omé qu'avez vi pacha eichi,
Mé fai tourna eichi,
En vous parlan qué chi lou voulés eïma et chervi,
Vous faro noumma damo dé chas terras,
Vous donnoro las claous dé choun tsachtel ».
« Didza mé al dzantil-omé
Qué iéou lou voli eïma ni chervi,
Ni voli las claous de choun tsachtel,
Ni el, ni vous,
Ma Dzéju-Chrit per moun echpoux ».
Dé laï né vet une coulombo blantso,
Chur cho techto ché vaï pouja ;
Dé l'aï n'en vet uno, dé l'aï n'en vet douas.
Quand la Margorito n'en végait tant véni,
Né choougait dé qué ché dévéni.
Dé lo terro ch'echcrimait,
Dé lo mo dé Diou (1) ché chignait,
En didzant : « Moun Diou, adzia piéta dé iéou ».
.
Chi n'eï pas morto né mouriro pas,
Qu'oox founds de batémé n'en chio pourtado ;
Chio fillo Dominiquo (2), de pratiquo (3),
Dé chervitour. — Qu'eïtal chio !

(1) *Lo mo dé Diou*, veut dire la main droite, parce que c'est avec cette main qu'on fait le signe de la croix.

(2) *Chio fillo Dominiquo*, probablement doit se traduire : fût-elle la fille du seigneur Dominique.

(3) *De pratiquo*, par opposition au mot *Dominique*, doit s'entendre : fût-elle fille d'un artisan.

Traduction. — Qui veut entendre la vie — De sainte Marguerite, — D'une fille si petite. — Son père et sa mère sont mariés. — Au bout d'un an ils l'ont mise — Avec une nourrice bien fine [et] sage, — Qui lui apprenait — La créance de saint André. — Un jour les brebis elle va garder, — Dans un désert les va mener. — Le démon s'en vient à passer : — « Bergère, je vous salue ». — Le démon ne peut l'oublier. — Par son sergent il l'envoie chercher : — « Bergère, je vous salue, — Le gentilhomme que vous avez vu passer ici, — Me fait revenir ici, — Pour vous dire que si vous voulez l'aimer et servir, — Il vous fera nommer dame de ses terres, — Vous donnera les clefs de son château ». — « Dites au gentilhomme — Que moi [ne] veux l'aimer ni servir, — Ni ne veux les clefs de son château, — Ni [de] lui, ni [de] vous, — Mais Jésus-Christ pour mon époux ». — D'un côté, vient une colombe blanche, — Sur sa tête [elle] va se poser ; — De ce côté en vient une, de ce côté en viennent deux. — Quand la Marguerite en vit tant venir, — Elle ne sut que devenir. — De la terre elle disparut, — De la main droite fit le signe de la croix, — En disant : Mon Dieu, ayez pitié de moi.....
..... Si elle n'est pas morte, elle ne mourra pas, — Qu'aux fonts du baptême elle ne soit portée ; — Fût-elle fille de seigneur, d'artisan, — De serviteur. — Qu'ainsi soit-il !

GASTON DE LÉPINAY.



SAINT ÉLOI

SES RÉSIDENCES EN LIMOUSIN (1)

I

CHAPTELAT. — Description topographique. — Lieux de naissance : le Puy Mirat, l'Eglise, Sousrue, la villa *Cathalensis*. — Parents d'Eloi. — Prédiction au berceau, l'aigle. — Les légendes du Marteau, de la Fontaine, du Pré; dévotions. — Description du petit château de Sousrue et de l'Eglise; objets religieux, le vitrail, les fers de chevaux à la porte d'entrée. — Etat agricole; le Mas Eloi; Mines d'or; l'abbé Rousseau et ses œuvres.

Au Nord-Est de Limoges, sur la ligne de Bellac, la première station porte le nom de Couseix-Chaptelat; — pour se rendre de ce point à Chaptelat, des allées de chênes touffus offrent de vrais tunnels de verdure. A travers quelques éclaircies latérales, la vue s'étend sur un terrain aux ondulations moutonneuses, doucement incliné vers l'Est, couvert de seigle et de prairies.

Dans quelques replis, de forts châtaigniers s'arrondissent en vigoureuses bosses, mais l'arbre maître du pays c'est le chêne, toujours le chêne, abondant

(1) Complément à l'étude du même auteur, *Saint Eloi, sa légende et son culte* (*Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique*, t. XVII, 1895, pages 529-652; tirage à part, pages 159-282; en particulier, au chapitre V, « Saint Eloi Limousin »).

et superbe dans une puissante végétation d'un vert sombre, teinte générale du paysage.

Au bout d'une demi-lieue, le plateau abaissé se découvre devant un vaste horizon circulaire et, au premier plan, sur un petit mamelon entouré de prés, se dresse une bien modeste mais gracieuse flèche d'église, ou pour mieux dire un petit clocheton aigu, en ardoises bleues ; le presbytère tient au sanctuaire, quelques maisons s'égrènent à portée, c'est le village de Chaptelat (1) où naquit, à la fin du vi^e siècle, saint Eloi, artiste, évêque et homme d'Etat.

On le nomme ainsi : *Saint Eloi de Chaptelat* (2), mot qui devient en limousin local *Chaptalac*, encore usité, et porté sur les vieux textes, au xiii^e siècle (3). Etymologiquement, ce terme signifie l'endroit du chef (4).

(1) Chef-lieu de commune du canton de Nieul, circonscription Nord et arrondissement de Limoges. Voir la *Monographie du canton de Nieul*, par l'abbé Lecler, Limoges, 1894. Cet auteur s'exprime ainsi : « La commune a 1,791 hectares d'étendue et 875 habit. C'était une paroisse de l'ancien archiprêtre de Rancon. A la fin du siècle dernier on y comptait 400 communiant, ce qui suppose une population de 533 habitants. Saint Eloi, qui est né en ce lieu, en a toujours été le patron. L'évêque de Limoges y nommait les titulaires ; mais à une époque reculée, cette église était sous le patronage du monastère de Solignac. En 1686, la paroisse était composée de 148 feux. Les Pères Feuillants en étaient seigneurs ». (*Bulletin historique de Limoges*, XLII, p. 109).

(2) *Petits Bollandistes*.

(3) *Chronique de saint Martial*, note de M. Louis Guibert, de Limoges.

(4) Le *c* final, lettre figurative à la fin des mots, ne se fait sentir en limousin que dans les liaisons ; elle s'est changée communément en *t* dans le français. Or le latin primitif du mot est *Catalensis*, *Catholicum*, *Catalocum* : l'introduction du *p* dans le terme

Sept villes, depuis les temps héroïques de l'Hellade, se disputent l'honneur insigne d'avoir donné le jour à Homère ; dans ce petit coin là du Limousin, trois bouts de champs se font également le jeu de prétendre au berceau du ministre mérovingien :

C'est d'abord une toute modeste maison de fermier, bâtie, au moins depuis trois siècles, sur l'emplacement d'une construction antérieure ; un enfant la mesurerait en dix pas : c'est le Puy-Mirat, *lou Pueg-Mirat* (1), sur l'escarpement de ce nom.

Vient l'église, déjà désignée par Labiche de Reinefort (2) ; mais cet édifice, relativement récent, a succédé, suivant la tradition, à un autre plus ancien qui se trouvait à deux cents mètres de là, dans le bourg, en un champ situé près de l'école communale (3). Là du reste, chaque jour, la pioche remue un abondant ossuaire.

Selon Collin (4), ce serait à Sousrue, un petit château que l'on aperçoit dans la déclivité, auquel conduit une magnifique allée de chênes.

Ces trois opinions, traditionnalistes, peuvent par-

limousin qui en dérive s'est produite par suite d'un phénomène d'assimilation qui lui a donné sa signification définitive : *chaptal*, chef, et *ac* (*hac*), l'endroit de.....

(1) Renseignement fourni par M. Lavergnolle, avocat, propriétaire à Chaptelat. Une famille Marchandon de Puy-Mirat s'est titrée de cet endroit. (Abbé Lecler).

(2) *Six mois de la vie des saints en Limousin*, t. II, p. 545. Version admise par l'abbé Lecler, *op. cit.* « On dit qu'elle a été construite sur l'emplacement de la maison de saint Eloi ». *Idem* par Barthélemy (voir plus loin), dans son annotation.

(3) Renseignement fourni par M. l'abbé Rousseau, curé de Chaptelat ; voir plus loin.

(4) *Vie des saints du Limousin*, Barbou, Limoges, 1672, in-16, p. 667.

faitement se concilier, si peu que la *villa Cathalensis* ait été importante : quelques centaines de mètres seulement séparent en effet les endroits rivaux.

Cette *villa*, en somme, était, au *vi*^e siècle, la maison de campagne de citoyens romains, hommes libres, gaulois d'origine, bourgeois aisés, dont les aïeux, depuis longtemps, avaient été convertis au christianisme (1).

Le père d'Eloi se nommait *Eucherius*, c'est-à-dire doux de cœur, et sa mère *Terrigia*, agréable à Dieu (2). Lui-même, Eloi, dût probablement son nom à une circonstance merveilleuse qui accompagna sa naissance, comme celle de bien des héros présageant leur grandeur future. Un aigle magnifique apparut à sa mère, en songe, voltigeant sur le lit où elle reposait ; il poussa par trois fois un grand cri et lui fit beaucoup de promesses pour l'avenir. Terrigia consulta un saint prêtre qui interpréta cette vision :

« Ne craignez rien, femme, dit-il, car le Seigneur daignera bénir avec une grande libéralité votre enfant ; il sera l'homme saint par excellence, choisi parmi le peuple chrétien et on l'appellera un prêtre illustre dans l'Église du Christ ».

(1) *Parentibus ingeniis alque ex longa prosapia christianis....* dit saint Ouen. (Voir le commentaire du traducteur Charles Barthélemy, *Vie de saint Eloi, évêque de Noyon* (588-659), Paris, chez l'auteur, 1847, in-8, p. 318-319). Dans la commune de Chaptelat, diverses substructions et sépultures gallo-romaines ont été exhumées, notamment aux villages de Plemont, en 1810, et du Teilhol, 1845. (Voir l'abbé Lecler).

(2) Etymologies données par Barthélemy. *Eu*, bien, *ker*, cœur ; puis sans doute un composé de *ternos*, agréable et *agios*, saint.

L'enfant naquit et on lui donna le nom d'Eligius, le choisi, l'élui, pour répondre à cette prédiction. — C'était vers le mois d'août 588, époque des vilégiatures, et sa venue au monde surprit ses parents à la campagne (1).

Eloi aimait sa villa de Chaptelat et diverses traditions y ont conservé son souvenir.

Un jour, raconte-t-on, il était au Puy Mirat ; dans un moment d'impatience, il jeta en l'air son marteau (2) qui alla tomber à Sousrue, actuellement près du petit château. L'instrument s'enfonça dans la terre et une source jaillit, abondante, écoulant ses eaux dans un petit vallon, tributaire de la Laurence, affluent de la Vienne, rive gauche. — Elle existe toujours, cette source, soigneusement entretenue dans un petit bassin de maçonnerie, au pied d'une statue moderne du saint, érigée en 1891, entre une croix et une fleur de lis en granit, assez monumentales : c'est la *Foun Sent-Alei* qu'on la nomme et on lui accorde la vertu de guérir les fièvres et les maux de tête (3).

Cette fontaine est au bas d'un grand pré qu'on appelle également le pré Saint-Eloi. Il l'avait acheté d'une vieille femme qui s'était réservée le foin qui

(1) Barthélemy, *op. cit.*, p. 62-63, commentaire, p. 319, 320.

(2) La légende du marteau, nous la retrouvons avec saint Eloi, dans les mêmes circonstances, à Solignac, à Benayes, en Limousin et ailleurs ; elle est du reste affiliée à tout un cycle esquissé par Jean Dutrech, *Lemouzi*, Recueil littéraire, p. 39. Mêmes fontaines de Saint-Eloi à Solignac et à Benayes en Limousin, à Quinty en Picardie, à Baye en Bretagne, à Chauny et à Noyon en Ile-de-France.

(3) Renseignements fournis par MM. Lavergnolle et l'abbé Rousseau.

pouvait être coupé dans une journée, à fin de nourrir sa brette. Au temps de la fenaison, Eloi se chargea lui-même de faucher la quantité requise par le marché. Mais ce fut avec tristesse et désespoir que la bonne vieille vit son acheteur se contenter, toute la matinée jusqu'à midi, d'aiguiser sa faux. — N'ayez crainte ! répondit-il à une plaintive observation qu'elle lui fit ; et avant la fin du jour, il avait abattu l'herbe entière de la prairie et il offrit toute la coupe à la pauvre vieille (1).

Grand pays d'élevage, c'est de Chaptelat et des environs que sortent, depuis longtemps, les plus beaux produits de la pure race bovine limousine. Les étables de M. de Laguerronnière, le sénateur, notoriété politique du second Empire, en ont établi la moderne réputation consacrée maintenant à chaque concours général. Encore Sousrue appartient à la belle-fille de ce grand éleveur, M^{me} de Laguerronnière ; mais quand nous appelons château sa résidence, il faut l'entendre au sens limousin du mot, qualifiant plus justement ce qui a été que ce qui existe aujourd'hui. — L'édifice actuel est un corps de logis flanqué d'un pavillon carré en façade et, par derrière, d'une petite tourelle découronnée. Il y a loin du temps où, selon les dires, l'église paroissiale n'était que la chapelle attenante au manoir, ou quand la villa s'étendait jusqu'à Puy-Mirat.

Le sanctuaire de Chaptelat, malgré sa modestie, mérite un moment d'attention. D'un plan de croix

(1) Rapportée par M. l'abbé Rousseau, déjà cité. Un autre pré, dit Saint-Eloi, se trouve à Noyon.

latine, ce petit oratoire est fort bien proportionné et conservé. Son style, arc surbaissé, appartient aussi bien à la période de transition du roman à l'arc brisé que de l'arc brisé à la manière de la Renaissance. Cet exemple n'est pas rare dans nos campagnes limousines : s'il fallait lui assigner une date générale, nous proposerions le xv^e siècle.

Du reste, dit M. l'abbé Lecler, *op. cit.*, c'est une œuvre du xii^e siècle, mais elle fut réparée, ainsi que son clocher, en 1436 ; les portes furent refaites et les fonts baptismaux rétablis en 1460. C'est à la suite de ces dernières réparations qu'elle fut consacrée, le 28 octobre 1461, par le frère Michel, de l'ordre des Frères Prêcheurs, évêque de Nicosie, *episcopus Nyocensis*, et vicaire de Mgr Jean Barton de Montbas, évêque de Limoges. Les vocables sont tous en l'honneur de saints locaux. Derrière le maître-autel, une grande toile tenant tout le panneau, — signée A. Rivoulon, don de l'Empereur en 1864, — représente le patron principal en évêque, qui a aussi une chapelle particulière bâtie en 1442 (1), dans le croisillon Nord, tandis que celle du Sud est dédiée à sainte Valérie, la vierge martyre de Limoges. — A l'extérieur, un fragment de litre en crépissage indique un ancien droit féodal sur le monument (2).

(1) Abbé Lecler, Monographie de Nieul, *op. cit.*

(2) En 1339 nous trouvons *Parrochia de Chaptalaco*, dans les m^{ss} de Legros, Grand Séminaire de Limoges. Note de M. Louis Guibert.

Une *litre* était une bande noire, soit en peinture sur un crépissage, soit en étoffe de velours, qui s'établissait autour des chapelles et églises, à l'intérieur ou à l'extérieur, et sur laquelle on peignait

En fait de reliques, avec une petite châsse sans valeur renfermant un fragment d'os, existe un chef reliquaire en bois assez bien sculpté, datant au moins de deux siècles, qui contient une dent du saint. Mais plus aucune pièce d'orfèvrerie, de celles que possédait le sanctuaire au siècle dernier (1). Il existait autrefois une verrière, dont nous avons ramassé un débris représentant le buste du prélat (xv^e siècle). Enfin, ce qui rappelle encore la dévotion dont il était l'objet, ce sont les fers à chevaux cloués à la porte principale. Nous en avons compté six et ils ont été cloués là, il y a longtemps; l'un porte gravé le millésime de 1633: ce sont des *ex-voto* d'un pèlerinage pour les chevaux (2). Actuellement, à part les dévotions personnelles faites toute l'année, les fidèles du saint ne fréquentent l'endroit qu'à sa fête d'été, le 25 juin, en l'honneur de la translation de ces reliques à Chaptelat (3).

Le rénovateur moderne et local du culte de saint Eloi est le vénérable curé de la paroisse, M. l'abbé Rousseau, dont on a célébré les noces d'or le 6 février 1896 (4). Il y a donc plus de cinquante ans que ce

ou posait les écussons des seigneurs lors de leurs obsèques. Signations en Limousin celles de Jugeals, le Saillant, Cornil, Saint-Viance, etc., etc.

(1) Un calice et une croix, d'après M. Rupin, *Œuvre de Limoges*, Picard, 1890, p. 31.

(2) Les fers cloués à la porte des églises se rencontrent en Limousin à Saint-Viance, au Port-Bas de Beaulieu, etc., etc.

(3) D'après Labiche de Reignefort, *op. cit.* Une autre fête, avec le 1^{er} décembre, était solennisée le 14 mai, anniversaire de son ordination.

(4) Voir la brochure: *Les Elèves de l'Ecole de Chaptelat à leur ancien maître, l'abbé Rousseau*. Limoges, Dumont, 1896.

digne prêtre vint du diocèse de Cambrai dans cette pauvre cure de Chaptelat : il n'y avait trouvé que des ruines et au milieu d'elles une population que l'émigration renouvelle tous les six ans. 36 domaines seulement composent son territoire. Une maison de correction, le Mas-Eloi, dont il a été longtemps l'aumônier, forme la plus importante exploitation agricole (1) parmi celles qui, villas de bourgeois de Limoges ainsi qu'au ^{vi}^e siècle, sont entretenues par des étrangers comme terres de rapport et de villégiature.

On n'y fouille plus, comme jadis, le tuf du plateau pour la recherche de l'or ; les trous creusés restent béants encore sous leur nom de Laurières ; et dans la vallée, l'Aurance, le Ruisseau-Doré son affluent, — autres noms bien significatifs pourtant ! — roulent en vain des paillettes d'or, eux qui naguère, le siècle dernier, suffisaient à entretenir un corps de laveurs de sables ! Mais elle est morte, elle aussi, l'orfèvrerie de Limoges que développa l'artiste mérovingien et qui originairement s'explique, sans nul doute, par l'exploitation des matières précieuses trouvées sur place (2).

Sur un tel sol privé de ces ressources, notre pasteur s'est multiplié pour vivre et semer le bien autour de lui : il se fit secrétaire de Mairie, instituteur, organisa une école qui devint Ecole

(1) Elle porte aussi le nom d'Ecole Saint-Eloi, école de réforme pour la Haute-Vienne, fondée en 1879 : elle reçoit des enfants venant de tout le département.

(2) Voir notre article signé Lemovix, *Les Mines d'or en Limousin*. Lemouzi, janvier 1897.

normale : une centaine de ses anciens élèves, sujets très distingués, se sont groupés autour de lui aux fêtes de la cinquantaine. — Officier d'Académie dès 1856, le gouvernement le décorait, en 1866, de la Légion d'honneur.

C'est lui-même qui est allé à Noyon chercher, pour le buste reliquaire dépouillé, la dent de saint Eloi que nous avons signalée. Portant allègrement son âge, 90 ans, l'abbé Rousseau récolte la plus notable considération qui puisse récompenser un homme de bonté et de mérite. Nous avons passé de bonnes heures avec lui à son hospitalier et tranquille presbytère, pendant qu'il remémorait ses souvenirs d'un demi-siècle écoulé dans la patrie de saint Eloi. — C'était par une belle journée de juin ; le soleil éclairait un rayonnant horizon d'une cinquantaine de lieues : au Nord grandissaient les montagnes de Compreignac, au Sud pointait la flèche de Saint-Léonard et se dressait le mont Gargan : immuable panorama circulaire qui a très peu changé depuis le vi^e siècle.

II

LIMOGES.— Au VI^e siècle ; situation de la maison paternelle ; historique de sa destinée jusqu'à nos jours.— L'abbaye Saint-Martin et les tombeaux des parents d'Eloi ; substitution cultuelle ; la fontaine.— Bienfaits et souvenirs de saint Eloi : reliques ; vicairies ; confréries ; vitraux ; enseignes ; rue.

Si Limoges, au VI^e siècle, n'était pas la grande agglomération d'aujourd'hui avec ses 80,000 habitants, elle n'était pas moins une fort importante ville que les vicissitudes du temps n'avaient pas pu diminuer ; les Visigoths, les Francs de Clovis et de Théodebert avaient eu beau brûler et saccager la Cité gallo-romaine s'étendant sur la rive droite de la Vienne, du port de Naveix aux Arènes, une enceinte fortifiée entourait ce que l'on nomme encore la *Cité* ; des alignées de maisons s'allongeaient au-delà et sur la hauteur qu'occupent les anciennes paroisses de Saint-Pierre et de Saint-Michel, des fidèles se groupaient autour du tombeau du vénéré apôtre, saint Martial, c'était la ville nouvelle que des murs allaient ceindre au Moyen âge et en faire ce que l'on appela le *Château* (1). En marge de

(1) Selon l'usage gallo-romain, continué à l'époque mérovingienne, que nous retrouverons à Noyon pour saint Eloi, les sépultures étaient placées hors des villes ; saint Martial eut son tombeau dans ces conditions, mais autour les chrétiens se groupèrent et il y eut des clercs, gardes du sépulcre de l'apôtre, dotés de legs par saint Yrieix en 572, par Loup de Reims en 597 ; ce fut l'origine de l'abbaye de Saint-Martial, voir Leroy Pierrefitte, *Monastères du Limousin*.

cette localité se trouvait l'emplacement de l'habitation urbaine d'Eucherius et de Terrigia ; c'est là qu'Eloi passa sa jeunesse, partageant son temps entre Limoges et Chaptelat, *sa villa de campagne*. Un chemin devait relier les deux endroits et nous en voyons la trace au xiv^e siècle, dans les archives, avec l'indication d'un pont sur la rivière (1).

Lorsqu'à l'instar de la *Cité*, le *Château* fut enveloppé de murailles, la maison familiale d'Eloi fut en dehors des deux agglomérations. Elle était devenue une abbaye bénédictine, l'abbaye de Saint-Martin-les-Murs, auprès de laquelle se groupait un petit bourg particulier. Ces bâtiments tombèrent en ruines en 1559, passèrent aux mains de l'ordre des Feuillants, qui les relevèrent. Le célèbre administrateur du Limousin, Turgot, avait voulu les affecter à l'Intendance et avait eu à ce sujet des différends avec ces religieux ; enfin, ils furent achetés en 1791 par M. Barbou des Courrières, qui y installa son imprimerie. En 1810, l'immeuble, divisé, fut occupé en grande partie par M^{lle} de Brettes qui y tint longtemps un florissant établissement d'éducation. C'est la maison de famille de l'explorateur en Amérique, M. le comte de Brettes, qui est né précisément à Limoges, et sur son emplacement s'élève le moderne hôtel militaire du commandant en chef du XII^e corps d'armée (2).

(1) *Chemin de Limoges au pont de Chaptelat*, archives de la Haute-Vienne, fonds de la Règle, liasse 36, note de M. Guibert.

(2) Notes de MM. Louis Guibert et Camille Leymarie. Les Feuillants durent hériter des Bénédictins de leur titre de seigneurs de Chaptelat (voir l'abbé Lecler, déjà cité).

Du vivant même d'Eloi, cette résidence avait été affectée à un monastère que son frère Alicius aurait fondé ou construit après la mort de leurs père et mère, qui y furent ensevelis (1). Les tombeaux de ceux-ci restèrent dans l'église de l'abbaye Saint-Martin, malgré les malheurs qui détruisirent son couvent et son sanctuaire. En 1650 (le 25 juin, fête de la translation des reliques de saint Eloi), les Feuillants bénirent la première pierre d'une nouvelle église (2); les ossements d'Eucherius et de Terrigia y furent transportés. Ils étaient l'objet d'une très vive vénération et attiraient un grand concours de fidèles, ainsi que le témoigna une curieuse inscription latine, gravée en 1661 par les religieux (3), sur une plaque de cuivre, placée à l'endroit où ils étaient inhumés, du côté de la cha-

(1) Saint Ouen, *Vie de saint Eloi*, p. 157; commentant la traduction, Barthélemy, p. 519, se trompe à notre avis en plaçant à Chaptelat ce monastère. Voir *Gallia Christiana*, t. II, pour l'historique de l'abbaye. Saint Ouen qui n'est, il est vrai, pas explicite là dessus, localise le monastère à Limoges même.

(2) Une plaque de cuivre, avec une inscription, commémora cette bénédiction, faite par Dom Gabriel de Saint-Joseph. Note de M. L. Guibert.

(3) *Quæ hic asservantur ossa, ad beatos hujus abbatiæ, sancto Martino sacros, fundatores; puta ad utrumque sancti Eligii, episcopi Noviodunensis, parentem; nec non ad beatum Alicium a mille jam ferme annis primum ejusdem abbatiæ antistitem pertinere creduntur. Huc enim fuere asportata e sepulcro quodam antiquo, ruinis præfatæ abbatiæ superstite, communiter que dictorum beatorum sepulturæ adscripto ad quod pia Christianorum, etiam longe distantium, turba devotionis visitationis que confluere consueverat. Ut pote quod ut veterum monumenta testantur, multis corruscabat miraculis. Denique hæc eadem ossa pro honore tantis viris debito, nos, abbas dictæ abbatiæ religiosi Feullienses, hic apponi jussimus orantes, ut hanc suam domum, cum omnibus in ipsa commorantibus, suis præ-*

pelle mise particulièrement sous le vocable de saint Martin. — Cette dévotion a eu un sort assez singulier. Dans la foi populaire, elle est allée à saint Martin lui-même auquel on a attribué ce tombeau là. — Une source ayant jailli non loin de là, actuellement dans une maison particulière, on lui a accordé des vertus miraculeuses. L'on s'y rend encore pour s'y livrer à de véritables ablutions (1).

Saint Eloi établit, d'après la chronique de Pierre Coral, des chanoines réguliers dans l'abbaye Saint-Martin. En présence de 23 évêques, il célébra la dédicace de l'église (2), consacrée à l'apôtre de Tours pour lequel il avait un culte particulier (3). Ce fut

cibus, sartam lectam velint. Mandavimus autem hæc, ære tabulæ, calendis novembris anni millesimi sexcentissimi trigesimi primi. (Recueil manuscrit de l'abbé Legros, au Grand-Séminaire de Limoges, communiqué par M. Louis Guibert).

(1) Notes de MM. Leymarie et Guibert.

Un auteur, qui écrivait au début du siècle, M. J.-J. Juge, s'exprimait ainsi au sujet de ces fontaines :

« Il y a des eaux qui ont la réputation de guérir, elles sont connues sous le nom de *Bonnes fontaines de Saint-Martin* ; on y va pendant tout le mois de mai, ou certains jours de fêtes, pour y laver les parties affligées de rhumatisme, érysipèle, etc. ; avant de se retirer, on en fait trois fois le tour et l'on y jette des pièces de monnaie sans les compter. Plusieurs propriétaires ont essayé d'interdire au peuple l'entrée de leur héritage, mais en vain : on franchit les murs et les clôtures de toute espèce. Il est évident que des gens qui sont venus de quatre à cinq lieues pour se guérir à bon marché, ne veulent pas s'en retourner sans avoir fait le remède ». (*Changements survenus dans les mœurs des habitants de Limoges depuis une cinquantaine d'années*, 2^e édition, Limoges, Bargeas, mai 1817). — Sur une carte, plan de Limoges de 1785, le pré attenant au couvent des Feuillants est dit pré des *Fonts St-Martin*. Enfin, Lecoy de La Marche signale ces sources et leurs pratiques dans son *Saint Martin de Tours*, p. 513.

(2) Bibliothèque Nationale, m^{ss} 5452, communiqué par M. Louis Guibert.

(3) Ce fut Eloi qui fabriqua la châsse de saint Martin de Tours,

au monastère qu'il donna la manse paternelle sur lequel il s'élevait (1) et qui comprenait la maison, un bois et d'autres biens (2). Le souvenir de ce quasi fondateur, cependant, ne laissa pas des traces de premier ordre : « Nous n'avons rien de saint Eloi, dit Pierre Coral, quoique les églises voisines (3) en possèdent ». Toutefois, un inventaire des reliques de l'abbaye mentionne, au xvi^e siècle, la mâchoire inférieure du saint (4). C'était le patron secondaire ; il avait une statue ou un autel, au xiii^e siècle, dans le sanctuaire (5) et là, en 1389 et 1409, se trouvait une vicairie de saint Eloi (6) qui était, probablement, la station de la *Counfrairia de sent Alei*, corporation de selliers, établie en 1409 dans l'abbaye (7). Enfin, notons une croix émaillée qui lui appartenait et dont on attribuait la fabrication à l'illustre artiste (8).

Sur les vitraux, posés en 1865 à la cathédrale

qui obtint de grandes faveurs pour l'abbaye de Tours, qui bâtit celles de saint Martin de Courtray et de saint Martin de Tournay, ainsi que l'église Saint-Martin de Noyon, etc., etc.

(1) Chronique Coral, Bibliothèque Nationale, m^{ss} 5452, note Guibert.

(2) Annales manuscrites de Limoges, manuscrit de 1638, Ducourtieux, 1876, p. 85.

(3) Notamment l'église paroissiale Saint-Christolphe, près l'abbaye Saint-Augustin de Limoges, qui possédait un os. *Annales m^{ss}*, p. 262.

(4) Inventaire noté et communiqué par M. Louis Guibert.

(5) En janvier 1242, certains tombeaux du monastère furent mis « devant saint Eloi », note de M. L. Guibert.

(6) Archives de la Haute-Vienne, note de M. L. Guibert.

(7) Voir notre première étude, *Saint Eloi, son Culte et sa Légende*, p. 615, tirage à part, p. 245.

(8) Ernest Rupin, *l'Œuvre de Limoges*, Picard, 1895, p. 39. Voir plus loin.

Saint-Etienne, l'artiste, M. Steinheil l'a placé parmi les autres saints limousins ; il est représenté en évêque, tenant une châsse à la main, dans la 3^me fenêtre du transept nord (1).

Inutile de dire que le nom d'une rue de la ville, la *rue de Saint-Eloi*, est une dénomination toute moderne et n'a aucun rapport traditionnel. Enfin, quelques industriels ou commerçants en métaux portent encore sur leurs marques de fabrique, en-têtes et enseignes : *A Saint Eloi* (2). C'est à peu près à cela que se borne tout ce qui rappelle, dans la capitale limousine, la mémoire d'un concitoyen illustre et d'un bienfaiteur. Outre sa maison paternelle et ses fondations, il y avait eu cependant les ateliers qui le formèrent et il y reçut le culte de plusieurs puissantes confréries placées sous son patronage (3). Du reste, sa personnalité est inséparable du grand art qui a fait pendant de longs siècles la renommée et la gloire de Limoges (4).

(1) A ce sujet, voir la note de M. l'abbé Lecler sur les *Vitraux de Saint Eloi* (*Bulletin archéologique de Limoges*, 1897).

(2) Même fait à Brive pour un bijoutier-horloger.

(3) Voir notre étude sur *Saint Eloi*, *op. cit.*, p. 614. Confrérie Saint-Eloi des Cloutiers, en l'église des Cordeliers, où se trouvait une statue du saint ; confrérie Saint-Eloi des Orfèvres, au couvent de Saint-François des RR. PP. Récollets.

(4) L'annaliste du Limousin, le Père Bonaventure de Saint-Amable, avec quelques chroniqueurs, a même attribué à saint Eloi ou à quelques-uns des premiers abbés de Solignac, la fondation de l'abbaye des Allois, couvent d'Augustines. Les Allois sont à 15 kil. Nord-Est de Limoges ; les religieuses s'établirent en 1750 dans la ville.

III

SOLIGNAC : Cession de Solignac par Dagobert ; le domaine royal près et dans Limoges ; la monnaie frappée en cette ville ; l'épisode du fisc. — Description topographique : enthousiasme de saint Ouen. — L'endroit de prédilection de saint Eloi, légendes de la construction du monastère, le rocher, le marteau, la fontaine, culte. — Souvenirs, tableau, vitraux, reliquaire, reliques, fêtes. — Les Miquelets. — L'église, description. — Les disciples et les religieux, modèles de sainteté et de discipline. — La charte de donation, largesse d'Eloi pour le monastère. — Illustration artistique et littéraire. — Description par saint Ouen.

« Seigneur, mon roi, que votre sérénité daigne m'accorder cette terre, afin que je puisse y construire une échelle et pour moi et pour vous, avec laquelle nous méritions, l'un et l'autre, de monter au royaume céleste ».

Telle est, mystique et touchante, la prière que fit Eloi à Dagobert en l'année 631 et, selon l'habitude, le saint obtint sur le champ ce qu'il demandait si pieusement. — La terre était celle de Solemniac (1), aujourd'hui Solignac (2), villa royale à deux lieues au Sud de Limoges ; elle était du reste située sur le territoire de cette ville et la donation comprenait même dans ses murs certains édifices qui appartenaient au monarque mérovingien (3).

(1) *Agri Solemniacensis, de Solemniaco*, en 631, charte de fondation ; ou *Solemniac, Solenhac*, d'après divers actes, comme aujourd'hui encore en langue limousine on doit écrire ; prononcer suivant la graphie française, *Sole-gnat*. C'est devenu Solignac par suite de la valeur moyenne accordée à l'e qui est susceptible, en limousin, de passer à l'ei et à l'i.

(2) Chef-lieu de commune du canton Sud de Limoges. Gare Solignac-le-Vigen sur la ligne d'Uzerche-Brive.

(3) *Hoc est supradictum agrum Solemniacensem qui mihi ex munificentia gloriosissimi et piissimi domini Dagoberti regis obvenit unum ædificiis quæ in ipso agro vel intra muros supra dictæ civitatis esse noscuntur.* (Charte de fondation apud Mabillon, *Acta S. Ordinis Benedictini*, t. II, p. 1091, in appendice).

Dagobert venait de réunir à sa couronne l'Aquitaine, dont la Cité limousine fut une capitale. Divers immeubles, peut-être même un palais, lui avaient échoué. A l'atelier fiscal des monnaies où saint Eloi s'était formé, il avait pu faire frapper des pièces commémoratives, comme l'exemplaire qui existe à la Bibliothèque nationale. L'inscription de cette médaille, — *un triens* anormal, — a permis de supposer une maison royale à Limoges (1).

La cession de Solemniac à saint Eloi se fit précisément au temps où l'on prélevait en minerai d'or le

(1) Certains numismates, en effet, ont lu ainsi l'inscription circulaire du triens : *LEMMOVIX AGUSTORED O SO IN DOMO*. — Voir M. Deloche, *Bulletin archéologique de la Corrèze*, T. VI, p. 297-304, qui propose la leçon *ASOINDO MO* [netario], très simple et conforme aux usages du monnayage mérovingien, où la pièce est généralement signée du monétaire qui en garantit le titre. — *ASOINDUS* se rencontre aussi sur un triens sorti de Limoges à la même époque mérovingienne, mais à une date assez éloignée de celle de Dagobert. Notre savant compatriote ajoute que l'histoire ne fournit aucune mention d'un palais ou demeure royale de ce nom à Limoges. On voit ce que l'on peut déduire de la charte de Solignac. Remarquons que ce triens anormal, d'un poids et d'une facture exceptionnels, fait supposer que c'est une médaille commémorative.

Toutefois, nous devons pas le négliger : MM. Engel et Serrure, dans leur *Traité de Numismatique du Moyen-Age*, tome I, p. 77, donnent l'appréciation suivante :

« La monnaie, décrite par M. Deloche, un sou d'or trouvé en Angleterre, non loin de Wibeldon au comté de Surrey, devait être considérée comme une sorte de médaille, mais nous ne saurions le suivre lorsqu'il tente de lui attribuer la portée commémorative d'une pièce frappée à l'occasion du passage de Dagobert à Limoges ou de la réunion de l'Aquitaine aux états de ce prince. Le fait de la découverte de l'aureus en Angleterre, indique bien plutôt qu'il a été battu dans le but d'être offert à quelque prince anglo-saxon. Ce genre de cadeau était fort en usage à Rome et à Byzance, et les rois francs avaient très probablement emprunté aux empereurs une coutume parfaitement en harmonie avec le faste de leur souveraineté ».

cens public à cette localité, pour le trésor du roi. La collecte achevée, on se préparait à l'envoyer au palais, mais l'officier du fisc et le monnayeur voulaient encore purifier cet or en le faisant, selon l'usage, passer au feu, à fin de présenter à la cour un métal plus pur et plus beau. Ils ne savaient pas encore que la terre avait été donnée, avec ses revenus, à Eloi. Ils ne purent donc venir à bout de ce travail, malgré tous leurs efforts, pendant trois ou quatre jours. Dieu empêchait que ce travail s'achevât, dit saint Ouen. Tout à coup, un messenger d'Eloi vint arrêter l'opération commencée et revendiquer l'argent qui lui fut remis (1).

Le site était vraiment bien choisi pour une campagne royale. Dans la jolie petite vallée de la Briance, sur les flancs des hauteurs qui l'entourent, la verdure des prés et les branches des arbres se disputent la grâce d'entourer de fraîcheur la croupe sur laquelle se masse l'antique bourg de Solemniac. En face de lui, sur la droite, au milieu des bois, de pittoresques rochers en saillie se détachent d'une falaise escarpée et font un agréable contraste avec les riants vergers et les champs que traverse la rivière. Devant ce tableau enchanteur, saint Ouen, qui le visita, ne put retenir un cri d'enthousiasme : « Ce lieu est si fertile et si agréable, dit-il, que lorsqu'en y allant, on s'avance entre une forêt d'arbres fruitiers et les frais ombrages des jardins,

(1) Saint Ouen, *Vie de saint Eloi*, tr. Barthélemy, p. 90. Remarquer la mention du palais vers laquelle il y aurait à épiloguer conformément à la note précédente. Il y a encore ici la question des mines d'or du pays.

la vue de toutes ces merveilles arrache au voyageur étonné ces paroles d'admiration : « Que vos demeures sont agréables, ô Jacob ! et que vos tentes sont belles, ô Israël ! » Ce sont des bois touffus et des cédres plantés sur le bord des eaux et c'est en quelque sorte un paradis arrosé par un fleuve » (1).

Solemniac devint l'endroit de prédilection d'Eloi, d'ailleurs ce fut une extrême joie pour tout le pays d'apprendre qu'il en était possesseur (2). Il aurait voulu même s'y retirer si la volonté de Dieu, dit saint Ouen, ne l'eût constamment empêché de séjourner loin de sa patrie d'origine. Solemniac, sitôt acquis, il y bâtit du reste un monastère, le premier et le plus grand qu'on eût encore vu.

Lui-même, tout ministre qu'il était à ce moment, aurait dirigé les travaux, marteau et truelle en mains, s'il faut en croire la tradition. Pendant que ses ouvriers travaillaient, pour ne pas les perdre de vue, il montait sur un rocher qui, vers l'Est, domine le bourg, à quelques centaines de mètres environ, dans un pré, sur le bord du gracieux valon de Brejou. Là, il pouvait tranquillement dire ses prières et depuis, la roche granitique, qui est toute mamelonnée, a gardé en creux l'empreinte de ses genoux, ainsi que le nom de *Rocher de Saint Eloi* (3). Ce rocher est l'objet d'une grande vénération dans la contrée.

(1) Saint Ouen, *Vie de saint Eloi*, tr. Barth., p. 90.

(2) Saint Ouen, *Vie de saint Eloi*, tr. Barth., p. 89-90.

(3) Le propriétaire du champ voisin, M. Mazabraud, nous dit que ce rocher a été acheté, il y a une vingtaine d'années, par une société parisienne qui voulait y construire une chapelle. Depuis l'on n'a plus entendu parler de cette entreprise, bien que l'emplacement

Quand le maître ouvrier eut achevé son œuvre, très satisfait d'elle, il voulut que son marteau, si heureux déjà, portât encore bonheur au pays. Il le jette en l'air, comme à Chaptelat, et l'outil va tomber *al chapt d'un prat*, à la cime d'un pré, au bas de cette falaise si pittoresque, dont nous avons parlé, à huit cents mètres en amont de la Briance (1). L'instrument s'enfonce dans la terre et il jaillit une source dont les eaux, nées maintenant au pied d'un arbre, s'écoulent à travers la prairie jusqu'à la rivière. C'est *la bouna foun Sent-Alies* (2), la bonne

— un demi are environ planté d'arbres et de broussailles — soit une propriété particulière. La légende du rocher nous a été narrée par M. Joseph Mazabraud, frère du précédent, le poète patoisant local bien connu, qui a chanté en vers chaleureux et bien inspirés Solemnac et sa vallée de la Briance. Le récit nous a été fait aussi par plusieurs habitants de l'endroit et en particulier par M. l'abbé Lelong, curé de Solignac, à l'obligeance duquel nous devons maints autres détails.

(1) D'après un dire local, dont nous n'avons eu qu'une donnée, il aurait aussi jeté ses tenailles au rocher.

(2) *Alies* (par *Ali-è*), après *Aloi*, *Loi* et *Alei*, est le quatrième doublet que nous rencontrons en langue limousine. *Alies*, devenant même *Alieis*, a donné lieu à une confusion avec le mot *Alexis* pour désigner autrefois un petit bénéfice ecclésiastique dans la paroisse de Salon, canton d'Uzerche (Corrèze), sous le nom de Saint-Alexis, évidente erreur. D'après M. Champeval (*Bas-Limousin seigneurial et religieux*, tome I, p. 77), pour ce bénéfice, à nomination laïque, le curé de Salon payait une rente à celui de Benayes, endroit près duquel se trouve une fontaine du bon Saint-Eloi et un pèlerinage très fréquenté. *Alieis* explique la forme *Aliège* qui se trouve dans le Bordelais. — L'église Sainte-Aliège était à Bordeaux une église paroissiale enserrée dans la deuxième enceinte de cette ville. Au *xv^e* siècle, elle servait de chapelle aux jurats, dont le tribunal de Justice et Police s'appelait de ce fait la Cour Ste-Aliège. Le portail de ce sanctuaire donnait en effet en face de l'Hôtel-de-Ville; son abside date des *xiv^e* et *xv^e* siècles, elle est élégante et de bon style; c'est un type de très petite église urbaine (chanoine Allou, *Eglise de Bordeaux à la fin du Moyen-Age*, p. 329 de la

fontaine Saint-Eloi, qui possède depuis des vertus miraculeuses.

On vient là puiser de l'eau pour guérir spécialement les enfants agités de convulsions. Du Bas et du Haut Limousin, du Périgord, en particulier de Jumilhac-le-Grand, de Nexon, de Saint-Yrieix, de Masseret, du Chalard, on y accourt toute l'année. Cette source fait partie de toute une série qui retient avec elle la faveur durable des croyants ; plus en amont, mais toujours à proximité, se trouve celle de Saint-Martin-du-Vigen. — Les bonnes gens, qui ont recours à ces fontaines, consultent auparavant certaines matrones. — *D'ounte vas boujar*, leur dit-on, en faisant brûler une tige de fusain ou de noisetier et celles-ci récitent une litanie de noms de saints du pays et lorsque le feu s'éteint ou que la branche est consumée le patron, dont le nom est prononcé en ce moment, est celui auquel il faut se fier en allant en pèlerinage à son sanctuaire et à sa fontaine pour guérir l'enfant (1).

Quand nous nous sommes rendu à Solignac, nous avons précisément fait voyage avec un brave homme qui venait des alentours de Limoges, envoyé par une de ces pythonisses locales, — selon

Revue des Questions historiques, 1^{re} octobre 1895). — *Aliege* est aussi une forme assignée par Mistral à la langue d'oc du bordelais dans le *Trésor du Félibrige* ; avec *Aroi*, forme marseillaise (*l* de *Aloi* se durcit en *r*), également enregistrée dans cet ouvrage ; avec *Eli* ou *Ely* en Cévennes, qui a donné par chuintement *Cheli*, *Chely*, d'où Saint-Chely, localité de la Lozère : nous complétons, jusqu'à nouvel ordre, l'onomastique du mot *ELOI*, inséré dans notre premier article, *Saint Eloi, sa légende et son culte*, Chap. V.

(1) Renseignements fournis par M. le curé Lelong.

l'usage, le curé se contenta de lire à ses intentions, devant lui, l'évangile propre de saint Eloi, le pèlerin alluma un cierge au bas de l'église, vers l'entrée, au pied de grossières statues en bois qui n'ont aucun rapport avec l'évêque de Noyon, et il n'oublie pas, avant de partir, d'aller remplir une bouteille d'eau à la *bouna foun de Sent-Alies* (1).

Du souvenir de saint Eloi il ne reste que ce culte populaire, — avec une chapelle désertée qui, dans le chœur, lui était dédiée (2), — seul, un tableau ancien, à droite du maître-autel, rappelle le fondateur de Solemniac : il est représenté à côté de saint Martial, portant dans ses mains la réduction de l'église et de l'abbaye. Autrefois, il figurait sur les vitraux vêtu en évêque et présentait à Dagobert ses moines parés de leurs aubes (3). On montre un reliquaire, en forme de petite châsse, dont la fabrication lui est attribuée (4). Plus aucune relique certaine ; pourtant il se pourrait qu'il en existât dans une châsse en bois, qui est conservée avec d'autres, dans le trésor de l'église. Tout autres étaient ces ressources sacrées au xvii^e siècle : on comptait le bras droit qui provenait de Noyon, auquel s'ajoutèrent les

(1) C'est en somme un type, avec de très notoires variantes, des *Naujas*, fort répandues dans tout le pays.

(2) Au xvii^e siècle, l'autel Saint-Eloi était dit aussi de Saint-Anne, à cause d'un tableau de la sainte qui s'y trouvait ; mais précédemment cet autel avait été mis à la place de celui des âmes du Purgatoire, côté droit et vis-à-vis du grand autel. — Dom Dumas, *Chronique de Solignac* (*Bulletin archéologique du Limousin*, 1895, p. 599).

(3) Dom Dumas, *Chronique*, op. cit., p. 600.

(4) C'est une œuvre du xii^e siècle. Abbé Texier, *Dictionnaire d'Orfèvrerie*, collect. Migne.

reliques qu'avait obtenu de Chelles, en 1641, le prieur Dom Constantin Navarre ; puis un morceau du bâton, avec anneau en cuivre et cristal en châton, dits *Bâton* et *Anneau de Saint-Eloi*. La procession de ces reliques, portées au Vigen, avait le don de faire cesser la sécheresse et d'attirer la pluie. Leurs Translations commémorées augmentaient le nombre des fêtes de Saint-Eloi célébrées dans l'abbaye et qui avaient lieu 5 ou 6 fois par an : deux étaient de 1^{re} classe, l'une le 5 juillet en l'honneur de la venue du bras envoyé de Noyon ; la 2^e le 1^{er} décembre, pour laquelle on mangeait du poisson de choix et l'on buvait du vin aromatisé, le *pigmentum* ; celle-ci avait même une octave qui se distinguait, au point de vue culinaire, par le service de dix œufs à chaque moine avec une rasade de vin ; enfin, il avait trois fêtes de 3^e ordre : le 14 mai, l'Ordination ; le lundi avant le dimanche de la Passion, pour une procession à l'église Saint-Eloi du Vigen ; le 27 juin, pour une autre Translation, sans parler de celle du 10 avril indiquée par Labiche de Reignefort (1)

Le culte de saint Eloi à Solemniac a été, en quelque sorte, primé pour l'intérêt caractéristique, par celui de saint Michel-du-Péril-en-Mer, qui avait un sanctuaire spécial. Chaque année il se formait des compagnies d'enfants, les *Miquelets*, qui partaient de là à pied pour le pèlerinage du Mont-Saint-

(1) Dom Dumas, *Chronique du monastère Saint-Pierre de Solignac* (*Bulletin archéologique du Limousin*, 1896, p. 181) et l'Inventaire des reliques de 1641, etc. — Labiche de Reignefort, *op. cit.*, p. 287.

Michel. Cet usage, unique en son genre dans le pays, a duré jusqu'à la Révolution (1).

Inutile de dire que l'église actuelle n'a plus, sauf peut-être quelques substructions, quelques briquetages et quelques tronçons en marbre serpentine, aucun reste de celle qu'avait construite saint Eloi; il en est de même du monastère tout autour, transformé modernement en fabrique de porcelaine. Le vocable Saint-Pierre seul a été gardé. Les Sarrasins en 761, les Normands en 860 passèrent. Enfin, en 1143, s'éleva un nouveau temple, celui qui existe encore. Romano-byzantine, voilà une belle œuvre du ^{xii}^e siècle ! Trois coupes sur pendentifs forment les voûtes de la nef. Une quatrième recouvre l'un des transepts, tandis que l'autre est voûtée en berceau. Une abside maîtresse, arrondie à l'intérieur, polygonale à l'extérieur, décorée d'arcatures et de colonnes, est accompagnée de deux chapelles absidiales ouvrant sur le transept. C'est presque un exemple sans pareil, comme architecture byzantine, en plein Limousin (2). Le modeste fronton qui sert de clocher ne date que de 1783.

Du fait de son fondateur, l'abbaye fut immédiatement célèbre (3) et elle l'est restée depuis. Il y avait attiré des religieux de diverses provinces et leur

(1) Note de M. Louis Guibert.

(2) V. Roy de Pierrefitte, *Monastères du Limousin*, XVIII, *Abbaye de Solignac*, pour la notice archéologique de M. Félix de Verneuil, p. 19.

(3) Jonas, abbé de Bolio, écrivant au ^{viii}^e siècle la vie de saint Eustache, abbé de Luxeuil, parle de la fondation par l'illustre Eloi du magnifique monastère de Solemniac (Barthélemy, p. 357).

nombre s'éleva aussitôt à plus de 150 (1). Quelques-uns de ces disciples devinrent des saints et des personnalités de leur siècle ainsi que de l'Eglise : tels saint Remacle, limousin, qu'il établit d'abord comme premier abbé de Solemniac ; saint Theau, le saxon, l'artiste et solitaire ; saint Hadelin, abbé de Celles ; saint Bolein, prieur de St-Maur-les-Fossés : chacun partagea avec lui la popularité dont il jouit dans le Nord de la France.

A sa communauté, Eloi donna pour règle celle des saints Benoît et Colomban, et pour modèle le couvent de Luxeuil auquel elle demeure soumise spirituellement. La congrégation éligienne se distingua par une si grande observance qu'au dire de saint Ouen, leur juge, la vie de ses moines était presque unique en son genre lorsqu'on la compare aux autres monastères de la Gaule. Pour la discipline, ajoute-t-il, Solemniac doit être placé à la tête de tous en Occident. Ceux de Limoges s'empressèrent de l'imiter, et ce fut d'une grande importance pour l'élan religieux et la civilisation de la province. La fondation fut un événement aussi favorablement accueilli par la population que l'avait été la cession de la terre royale à saint Eloi (2).

Le fondateur enfin abandonne à sa maison, par une charte, tous les biens qu'il avait reçus de Dagobert et il détaille complaisamment sa donation : « Je joins, dit-il, tout ce qui l'environne avec les habitants qui y sont nés, ses locataires et ses esclaves ou cultivateurs qui y demeurent ; je donne toutes

(1) Roy-Pierrefitte, *op. cit.*, p. 7.

(2) Saint Ouen, trad. Barth., p. 89-90, voir aussi p. 99.

les propriétés qui en dépendent : les vignes, les prés, les paturages, les forêts, les arbres fruitiers ou non fruitiers, les eaux ou les conduites d'eau, leur allée et leur retour ; j'y joins les mobiliers, c'est-à-dire tous les meubles et immeubles, dans leur intégrité et tels que je les ai reçus et possédés jusqu'ici : ce sont tous les animaux, les bêtes de somme, ainsi que la vaisselle et tout ce que renferme une maison meublée sans recherche ». Il en excepte les affranchis qu'il a délivrés de l'esclavage par les lettres de grâce ou par l'achat, mais il ne les confie pas moins à l'abbaye afin qu'ils demeurent en toute liberté et qu'ils soient protégés et défendus en toute occasion. Seul le roi, pas même l'évêque, ne peut avoir de juridiction sur les dépendances de ce couvent privilégié (1).

Non content de cette cession, Eloi envoyait à Solemniac tout ce qu'il pouvait obtenir de son souverain et tout ce que les grands du royaume lui donnaient. — Vous eussiez vu, dit saint Ouen, les charriots traîner de grands fardeaux, et la vaisselle et les meubles, soit d'airain soit de bois, nécessaires à cette maison, des vêtements, des couvertures et du linge de table, ainsi qu'un grand nombre de

(1) Cette chartre, très complexe et monument littéraire autant qu'historique, a été publiée, comme on l'a lu, par Mabillon, *Acta SS. Ordinis S. Benedictini*, t. II, p. 1091, 1092 in appendice. Elle porte la signature, très artistique et très nette, de saint Eloi, au milieu d'une vingtaine d'autres, dont au moins cinq sont d'évêques. — Elle contient de très nombreuses recommandations d'ordre régulier et religieux faites aux moines, avec le plus grand éloge du monastère de Luxeuil, offert en modèle, et du roi Dagobert pris comme protecteur.

volumes des saintes Ecritures, enfin tout ce qui peut être utile à un monastère (1).

Les dons de métaux précieux et de livres caractérisent ce qui rendit capital l'établissement de Solemniac. Ce fut là, en effet, que les disciples de saint Eloi, sur son ordre, organisèrent un atelier d'orfèvrerie et d'émaillerie religieuse qui brilla d'un vif éclat artistique au Moyen âge ; ce fut là aussi que se tint une Ecole monastique de littérature et d'érudition, florissante sous Charlemagne, entretenue encore à la veille de 93 grâce à la réforme de saint Maur : aux bénédictins de Solemniac sont dus des chroniques des vies de saints et la transcription de manuscrits précieux, précisément au x^e siècle la copie de la *Vie de saint Eloi* par saint Ouen (2).

A sa visite à Solemniac, cet écrivain trouva, nous l'avons dit, la communauté dans sa première ferveur : déjà divers ouvriers y cultivaient différents arts ou métiers ; ils incrustaient les métaux d'or et d'émail, et tous s'entraînaient vers la plus haute perfection dans la crainte du Christ. Le saint s'enthousiasme de l'œuvre de son ami Eloi et nous laisse enfin cette description de l'abbaye : « Il est entouré d'un mur non de pierre, mais formé par une haie qui s'élève par delà un fossé de près de dix stades de circuit ; d'un côté il est borné par une

(1) Saint Ouen, *Vie de saint Eloi*, spicilege d'Achery et trad. Barthélemy.

(2) Voir la notice, sur l'Abbaye de Solignac, dans l'abbé J.-B.-L. Roy de Pierrefitte, *Etudes historiques sur les monastères du Limousin et de la Marche*, Guéret, Betoulle, 1857-1863. — C'est la xviii^e notice qui avait paru auparavant seule (pagination à part), chez Chapoulaud, Limoges, 1860.

très belle rivière (la Briançe), derrière laquelle s'élève une très haute montagne couverte d'arbres et couronnée de rochers escarpés ; un jardin fruitier forme l'enceinte du monastère ; et, dans cet asile, l'esprit le plus mélancolique est agréablement récréé, et il se félicite de posséder une partie des délices du paradis terrestre » (1).

Août 1896.

LOUIS DE NUSSAC.

APPENDICE

Depuis que ce mémoire a été écrit, nous nous sommes rendu compte que le *Vita sancti Eligii* attribué à saint Ouen, l'était très probablement à tort : M. l'abbé Vacandard va présenter, au Congrès international des savants catholiques à Fribourg, un travail sur cette question-ci : « Saint Ouen est-il l'auteur du *Vita sancti Eligii* ? » L'éminent historien de saint Bernard (2) a bien voulu, avant sa communication, nous en faire connaître les principaux arguments et nous signaler des interpolations, des anachronismes, des preuves intrinsèques à l'appui de la thèse ; nous lui en donnons acte avec reconnaissance et adoptons ses conclusions. Puis les

(1) Saint Ouen, *Vie de saint Eloi*, trad. Barthélemy, p. 90.

(2) Prix Montyon en 1896.

Bollandistes fixent, à l'époque carolingienne, la date probable de notre *Vita* (1).

Que ce texte soit fait de pièces et de morceaux à des âges différents, c'est incontestable; seulement ce qui a trait à Solignac nous semble bien être du temps; le chapitre qui le concerne n'en reste pas moins celui qui paraît le plus historiquement vrai de l'hagiographie poétique qui fait notre héros, la seule qui soit possible de bien établir.

Cette histoire poétique se continue tous les jours depuis 631. Ainsi pour Solignac, la confusion la plus étrange avec Souillac, en Quercy, a pris naissance vers le *xvii*^e siècle. Nous avons dit ce qu'il fallait en prendre (2). Ajoutons qu'une similitude de noms favorisait la substitution; comme le remarquait le R. P. Dumas (3), une déplorable habitude faisait dire : Soloignac, Soliac, pour Solemniac ou Solignac. Et les peu scrupuleux analystes s'empresaient d'attribuer à l'abbaye de Souillac saint Eloi comme fondateur et de transposer au profit du monastère quercinois ce qui regardait le moutier limousin. Des historiens, tels que Mabillon (4), avaient

(1) *Analecta Bollandiana*, 1897, p. 89, au sujet d'un article critique sur une récente publication de *Vita mérovingiens*, par M. Bruno Krusch; *Scriptores rerum merovingicarum*, t. III. L'auteur du plus ancien *Vita Sancti Aredii* avait copié largement l'œuvre prétendue de saint Ouen, en se donnant, lui aussi, comme contemporain de saint Irieix, notre compatriote : l'exemple entraînait l'usage.

(2) V. *Saint Eloi en Quercy et la fondation de l'abbaye de Souillac*, dans le *Bulletin de la Société des Etudes du Lot*, t. XXI, p. 185-190.

(3) Chronique du monastère de Solignac, *op. cit.*, p. 592.

(4) Mabillon, *Annales Ordinis sancti Benedictini*, t. IV, lib. XLIX, ad annum 985, p. 16-17 : « Monasterio Sanctæ Mariæ, quod eo

beau révoquer en doute leurs assertions, la vaine gloriole a triomphé jusqu'à notre temps. Il fallait, sous prétexte d'anoblir et de vieillir les origines, se prévaloir d'un antique promoteur, qu'on décorait même de l'épithète quasi-païenne de *Divus Herous* (1); il fallait qu'on envoyât saint Géraud d'Aurillac (2) vénérer, à Souillac, les reliques de cet illustre ancêtre ?..... Nous ne saurions trop nous élever contre cette façon de créer des légendes factices qui s'accréditent mieux que l'histoire et nuisent aux véritables et respectables légendes, si florissantes dans les traditions éligiennes.

Juin 1897.

L. N.



tempore extabat, dubiam habet originem quam recentiores ad sanctum Eligium, nescio quo fundamento, referunt ».

(1) *Divus* avait été, il est vrai, appliqué par abus, aux saints, dans les temps reculés ; on l'a trouvé notamment sur une fiole portant le nom d'Hilaire (v. Fillon, *l'Art de Terre chez les Poitevins*, p. 17), et sur un vase trouvé à Saint-Martin-de-Fraigneau, en Vendée : *Divi Martini Antistitis* (date avant le xii^e siècle). Cf. Lecoy de la Marche, *Saint Martin de Tours*, p. 456.

(2) Dires de G. Lacoste, *Histoire générale du Quercy*, voir notre Etude, p. 189. Remarquons que la vallée de la Dordogne était une sorte de boulevard du culte éligien : Argentat a une confrérie de Saint-Eloi ; l'abbaye de Beaulieu le comptait parmi ses patrons, d'après le *Cartulaire* publié par M. Deloche, p. xiv ; Saint-Céré avait une confrérie et un autel qui lui étaient dédiés : St-Bazile de Meyssac l'a encore comme vocable secondaire de son église, ce que nous avons oublié de noter en son lieu et place.

LES ORMEAUX DE LA VILLE DE BRIVE

Une plantation d'ormeaux plus que séculaires ornait les boulevards de Brive et faisait, à juste raison, l'admiration des étrangers. Tout, en ce monde, a une fin, et ces beaux arbres commençant à dépérir, la Municipalité a jugé à propos de les abattre pour en planter d'autres.

L'exécution, bien que nécessaire, a inspiré des regrets légitimes. M. Fernand de Malliard, en arrivant dans notre localité après une longue absence, a spontanément traduit ses impressions par ces quelques vers, qu'il voudra bien nous permettre de reproduire :

*A Monsieur ERNEST RUPIN,
Président de la Société historique de Brive.*

SONNET

On a change mon Brive on l'a découronné
Ce n'est plus maintenant qu'une ville ordinaire
La triomphale entrée à l'ormeau centenaire
Les fleurons dont j'ai vu son front environner

Ce diadème unique, on l'a jeté par terre....
Par ces ormes si beaux, on était ramené
Vers un passé brillant de gloire militaire,
Dont plus d'un homme illustre à leur ombre était né :

Brune, Treilhard, Latreille et tant d'autres encore
De ces grands Limousins, dont la France s'honore...
Seuls survivants, hélas ! dix de ces vieux ormeaux,

Près de votre maison, semblent monter la garde,
Groupés là, dirait-on, berçant dans leurs rameaux
Les échos du passé de Brive-la-Gaillarde.

FERNAND DE MALLIARD.

Brive, 15 avril 1897.

EXTRAIT
D'UN
VIEUX MANUSCRIT DE BRIVE
SUR LA
Grande Peste de 1507 et 1508 (1)

« Au nom de Dieu, de nostre Dame et monsieur Joseph et saint Frances ; — mourut mon frère Frances, curé de Monjoy et de Saubuse en la ville de Brive et nostre maison devant le simetière de Lespillori, et fust un vendredi 4^e de may 1529 et dix heures de vers le matin. Et mourut de la maute comme feu nostre père. Et ne fust malade que depuys le dimanche jusques au vendredy qu'il mourut comme bon chrestien, Le fis ensevelir à nostre tumbeau, devant le portail de la grande église. Le soir fis dire vigiles à la maison et donnay à disner à ceux qui viendrent, qui me cousta beaucoup ; car l'année estoit des plus taribles que oncques ont vit jamais ».

Le s^r de Cublac, qui a transcrit la note ci-dessus, ajoute à la suite :

« J'ai extrait cette notice pour marquer le nom d'une maladie aujourd'hui inconnue et mentionner une année de très grande disette ».

« En 1507 et 1508 fut la peste grande à Brives et y eut grande mortalité et dura beaucoup plus d'un an et se pris

(1) Page détachée du livre de raison d'un sieur de Cublac, de Brive, communiquée par M. Penet, à Paris.

près de ma maison chieulx Bardy. Plus fust la dicte peste audit lieu de Brive l'an 1528 au mois de décembre et commença à un barbier de Rollant ; nous nous en allames à Peucfour (1), et après tout incontinent m'en allay à Lentillac (2). — Sr de Cublac ».

Le nom de maute, par lequel on désigne cette maladie, est en effet inconnu et on ne le trouve dans aucun glossaire dans l'acception d'une maladie spéciale. Peut-être qu'au lieu de *maute* il faudrait lire *mauté*, abréviation des mots *mauveseté*, *movaitié* ou *mauvaistié*, dans le sens d'*incommodité*, dont les dictionnaires fournissent des exemples. C'est ainsi qu'on lit dans *Ménage* :

Bien li semblés de cruauté.

De félonie et de mauté.

Dans cette hypothèse, ce mot aurait naturellement la signification de mal, maladie, peste. Il semble difficile de traduire différemment le passage en question.

ERNEST RUPIN.



(1) Puyfaur, aujourd'hui village de la commune de St-Pantaléon, canton de Larche (Corrèze).

(2) Lentillac, aujourd'hui hameau de la commune d'Ussac.

T. XIX.

3 — 1





JOSEPH DE BRETTE,
Explorateur géographe.

LA

PREMIÈRE EXPLORATION

DE M. JOSEPH DE BRETTESS

Nous espérons être agréables à nos collègues en reproduisant ici le récit humoristique de la première exploration..... aux environs de Brive du comte J. de Brettes, qui a fait dans notre petite ville une partie de ses études. Cet article, récemment revu à notre intention par son auteur, est extrait du *Journal des Voyages* (n° 962) du 15 décembre 1895.

La notoriété que s'est acquise M. de Brettes pourrait nous dispenser de le présenter aux lecteurs de notre *Bulletin*. Nous croyons toutefois devoir donner, en guise de préambule, une courte biographie.

Né à Limoges le 21 mars 1861 (1), le comte Joseph de Brettes a tout d'abord servi son pays pendant plusieurs années dans l'arme de la cavalerie ; il a fait, avec les chasseurs d'Afrique, la campagne de Tunisie, et la langue arabe lui est même devenue assez familière. En 1884, il fit ses débuts de voyageur dans l'Amérique du Sud et traversa le Grand-Chaco austral, de la Bolivie au Paraguay, réussissant à force de ténacité là où de nombreuses mis-

(1) La famille de Brettes est une vieille famille Limousine. Armes : d'argent, à trois vaches de gueules, accolées et darénées d'azur, et passantes l'une au dessus de l'autre.

Celui qui écrit ces lignes s'honore de compter une de Brettes parmi ses bis-aïeules.

sions avaient échoué. Chargé plus tard par M. le Ministre du Commerce d'une mission économique en Colombie, il a exécuté la triangulation du massif orographique détaché de la chaîne des Andes et appelé *Sierra nevada de Santa Martha*, qui couvre 16,400 kilomètres carrés. Il a dû y consacrer cinq voyages et huit reconnaissances partielles, soit en tout 347 jours de voyages ; M. de Brettes est peut-être le premier homme, à coup sûr le premier européen, qui ait posé le pied sur le sommet de la *Sierra nevada* (5,887 mètres), qu'Elisée Reclus ne fit qu'entrevoir. Au cours de ces explorations successives, 3,185 kilomètres furent parcourus *en pays inexploré*. Des tribus indiennes, que n'ont jamais pu réduire les conquérants Espagnols, occupent en Colombie de vastes territoires : les Goagires, les Arhouaques, les Motilones et les Chimilas. L'existence de cette dernière tribu était mise en doute ; on doit à M. de Brettes de savoir qu'elle est encore représentée par quelques centaines d'individus.

M. de Brettes a étudié les mœurs, souvent fort étranges, de ces diverses peuplades et retrouvé des traces d'une nation éteinte, celle des Taïronas ; il n'en reste guère que des sépultures, dont le mobilier funéraire annonce une civilisation bien supérieure à celle des races actuelles. On trouve notamment, dans ces tombes, des vases en terre cuite élégamment façonnés et contenant des bijoux en or pur, très artistement ouvragés.

M. de Brettes a réuni au château du Puy, près de The-non (Dordogne), une curieuse collection ethnographique ; mais il est temps de céder la place au distingué voyageur, qui va nous faire le récit de sa *première exploration* ; ce fut peut-être le point de départ d'une vocation irrésistible.

PH. LALANDE.

UNE VOCATION

MA PREMIÈRE EXPLORATION

Tamínuk'ka (Nevada centrale) République de Colombie.

Dimanche 15 octobre 1893

En France, à cette époque de l'année, les collégiens bouclent leurs malles pour reprendre cette existence de thèmes et de versions, tempérée par les pensums et les haricots, que j'ai menée sept ou huit ans pour ma part et que l'on nous assurait être « le plus beau temps de notre vie ».

Il paraît que ce vieux cliché est encore fort usité aujourd'hui dans les discours de distributions de prix. Ceux qui colportent de pareilles bourdes, incapables d'apprécier la tendresse du nid familial, sont nés pour la servitude.

Vingt ans ! Comme c'est déjà loin !

C'est pourtant en 1873 que je fis ma première exploration, en compagnie de mon camarade B....., aujourd'hui lieutenant de dragons, à moins qu'il ne soit capitaine.

J'avais alors douze ans et j'usais consciencieusement mes culottes sur les bancs d'une pension de Brive. Nous faisions de la gymnastique ; B... s'approcha de moi, et après deux ou trois *rétablissements*, il me dit tout à coup :

« Tu sais, les marins font ça toute la journée...

— Ah ! ils sont bien heureux. Et où donc ?

— Tiens, dans les cordages des navires, parbleu !

— As-tu vu des navires, toi ? demandai-je, subitement intéressé.

— Sur la mer, non, mais dans le « Magasin pittoresque » ; c'est la même chose. Ça ressemble tout à fait à des maisons, tu sais, ces navires : il y a des salles grandes comme l'étude, avec des tables, des fauteuils, des canons aux fenêtres et des fusils, des haches et des piques dans les coins.

« C'est crânement chouette !... »

Cette description me transporta d'enthousiasme et je soupirai bruyamment.

« Ils sont bien heureux les marins, continua B... fier de l'effet produit, ils n'ont pas de pensums, ils couchent dans des hamacs... Et puis ils voyagent tout le temps, ils vont partout ; un jour ils voient des nègres, un autre jour des Peaux-Rouges ou des Turcs, ou bien encore des Chinois, donc, avec leurs éventails, leurs habits de soie et leurs grands chapeaux... ».

J'ouvrais des yeux stupéfaits. Je n'avais lu alors ni Robinson Crusoé, ni les romans de Fenimore Cooper, ni ceux de Gustave Aymard ; cette conversation suppléa à ces lectures et décida peut-être du choix de ma carrière.

Pensez donc : voir des nègres et des Peaux-Rouges !

Le lendemain, B... et moi, nous nous retrouvâmes près du gymnase.

« J'ai envie d'être marin, lui dis-je, et toi ?

— Moi, mon vieux, je ne pense qu'à ça... J'en rêve....

— Pourquoi pas tout de suite, alors ? Echappons-

nous ; allons à Brest, ou à Marseille, et nous nous embarquerons...

— Je veux bien, répondit B... avec le sérieux que comportait une semblable décision.

Alors les préparatifs commencèrent dans le plus grand secret. Que de gros crimes perpétrés pour arriver à notre but ! Qui veut la fin veut les moyens : nous déchirâmes, dans l'atlas d'un élève de quatrième, une carte routière de la France ; pendant trois ou quatre jours nous chipâmes du pain, que nous comprimions entre deux dictionnaires, pour en faire du biscuit... Ce n'était pas tout de se sauver du collège ; il fallait bien penser aux vivres pour aller jusqu'à Marseille ; car, après inspection de la fameuse carte, nous nous étions décidés pour ce dernier port. Aller à Marseille, de Brive-la-Gaillarde !

Le jeudi suivant, on nous conduisit en promenade du côté de Donzenac. Était-ce bien la direction de Marseille ? Mais pourquoi s'arrêter à ce détail ? C'était la première étape sur le chemin de la liberté, de la gloire peut-être !

Nous avions fait halte sur la route. Tandis que nos camarades jouaient aux barres, aux quatre coins ou aux billes, et que les maîtres d'étude commentaient gravement la politique du moment, nous nous jetâmes dans les taillis voisins, et, prenant nos jambes à notre cou, nous courûmes, nous courûmes, à perdre haleine, jusqu'à la tombée de la nuit.

Vers huit heures du soir, nous atteignîmes un village dont j'ai oublié le nom, — ce n'était pas Marseille.

J'avisai une auberge, et, sans me préoccuper beaucoup de la question financière, — nous avions, si je m'en souviens bien, cinq francs à nous deux, en gros sous, — je demandai bravement une chambre.

L'aubergiste, un peu surpris de voir deux voyageurs de notre âge, nous interrogea de la façon la plus indiscrete :

« D'où venez-vous ? Où allez-vous ? »

Nous n'avions pas prévu cette enquête ; je baissai la tête et restai muet comme une carpe.

Le soupçonneux débitant nous regarda immédiatement de travers et envoya quérir le maire.

Celui-ci, gravement, arriva, nous posa les mêmes questions et nous demanda nos papiers.

Nous n'en menions pas large ; mais, bien décidés à continuer notre voyage et dans l'espoir de convaincre le maire, j'inventai, séance tenante, un conte à dormir debout, que je lui débitai, j'ose le dire, avec un rare aplomb :

« Voilà, monsieur, c'est bien simple, ma famille habite Marseille !... Tout petit, j'ai été enlevé par des bohémiens. Je n'ai rien dit tout d'abord ; mais quand j'ai pu me sauver de leur baraque, j'ai pris aussitôt mes jambes à mon cou. J'ai couru pendant deux jours ; à présent, je suis en route pour Marseille, où je vais retrouver ma famille. Voilà, c'est bien simple... ».

Pendant ce discours, très marseillais cependant, le maire hochait la tête d'un air sceptique, n'ayant pas l'air de croire à mon origine marseillaise.

Il s'apprêtait sans doute à m'accabler de nouvelles

questions, quand, tout à coup, mon compagnon d'exploration fondit en larmes, impressionné par l'imposante attitude de notre inexorable interrogateur.

J'ai beau lui pousser le coude, les écluses étaient ouvertes, — c'était un vrai déluge !

Un homme qui voulait aller chez les Peaux-Rouges ! Croyez donc aux vocations !

Je ne sais trop comment tout cela aurait fini, quand un gros roulier, entrant dans l'auberge, vint compliquer la situation en reconnaissant, d'emblée, mon camarade.

« Qu'avez-vous donc à pleurer, Monsieur B... ? » s'écrie-t-il. Vous voilà en congé ; ça va être une surprise pour M. votre père qui ne vous attend pas !... »

Je sentais la terre s'effondrer sous moi ; nous étions perdus ! C'en était fait de notre voyage..... Adieu, les beaux navires du *Magasin pittoresque* ! Notre carrière était à jamais compromise, et l'exploration finissait avant d'avoir commencé.

Mais ce n'était pas le moment de se laisser accabler ; je tins tête à l'orage et je soutins *mordicus* que B... n'était qu'un compagnon de voyage fortuit, que je ne le connaissais pas... ; que ma famille habitait Marseille, etc.

B... continuait à pleurer et ne pouvait guère me contredire ; ce n'était pas un explorateur, c'était une fontaine. Ah ! l'animal !

Mon argumentation ne fit aucune impression sur le tribunal, composé alors du maire, de l'aubergiste et du roulier qui, à présent, nous regardaient d'un

air goguenard. J'aurais bien voulu les voir à ma place !

Puis, mon camarade, dont l'identité était désormais reconnue, partit, emmené chez son père qui habitait les environs, et je demeurai seul deux jours, deux longs jours, gardé à vue comme un malfaiteur de la pire espèce.

D'heure en heure, se relayant à tour de rôle, sourds à mes tentatives de corruption (j'avais encore une vingtaine de sous), l'aubergiste, sa femme, la servante et le garçon d'écurie me surveillaient d'un œil méfiant. J'étais littéralement au secret.

Au bout de deux jours, une carriole apparut à l'horizon ; c'était un employé de la pension qui venait me chercher. L'aubergiste lui remit ma précieuse personne, avec toutes les précautions dues à un criminel de ma trempe, et, malgré mes récriminations, nous roulâmes rapidement vers la ville.

A 11 heures du soir, j'opérai ma rentrée au collège, hélas ! et immédiatement je fus mis en cellule — *in carcere duro* — dans une petite chambre placée sous les toits. Je ne perdis pas mon temps à comparer mon sort à celui de Christophe Colomb, ni à me plonger dans d'amères réflexions. Je m'endormis aussitôt, sinon du sommeil du juste, du moins du sommeil profond et lourd que procure la fatigue.

Le lendemain matin, vers 6 heures, apparut le directeur. Il avait l'air terrible de l'inexorable justicier. Sur son ordre, deux exécuteurs des hautes œuvres me lièrent les mains derrière le dos. Dans le couloir, B..., mon complice, m'attendait dans la

même posture : l'animal pleurait toujours, c'était un fleuve !

La lugubre colonne s'ébranla ; nous descendîmes l'escalier à pas lents et, en passant devant le cabinet du préfet des études, nous fîmes halte. Un des sbires entra et revint bientôt avec deux écriteaux, qu'il nous attacha, sans vergogne, sur la poitrine.

Notre promenade se continua à travers les salles d'étude, à travers les classes, à travers les cours ; et lorsque, sur ce lamentable chemin de la Croix, nous levions timidement les yeux, nous retrouvions chez tous nos camarades le même geste d'épouvante et d'horreur, à la vue de ce mot infamant tracé en superbe ronde au dos de deux vieux almanachs :

« Déserteurs ! »

.....

J. DE BRETTE.



LA PETITE-ÉGLISE

ET LE

CLERGÉ LIMOUSIN

D'APRÈS

Une Correspondance inédite de Prêtres émigrés en Espagne

Nous étions à la recherche de documents sur les adhérents de la « Petite-Eglise » en Limousin, quand la bonne fortune nous a fait rencontrer toute une correspondance dans les abondantes archives familiales que possède M. Julien Lalande, à Brive, et qu'avec une cordiale obligeance il nous a communiquées.

D'un caractère intime, ces lettres contiennent par lambeaux des détails et des opinions sur les affaires religieuses, au milieu d'entretiens portant sur la politique générale à laquelle le plus souvent elles se rattachent.

Notre cadre s'est aussitôt élargi, bien que nous ayons tenu à rester toujours sur le terrain de notre sujet. Ainsi nous saisirons mieux les origines de la question du schisme, qui prend sa source dans l'état de trouble prolongé subi par l'Eglise, en France, dès les premières années de la Révolution.

En suivant la destinée de deux prêtres émigrés, nous verrons plus au vif, par cet exemple personnel, comment se sont produits les premiers malentendus créés par la Constitution civile du clergé, puis comment, tout de suite après la tourmente, se sont formés dans les esprits de nouveaux éléments de confusion lorsque le Concordat fut signé par un dictateur militaire, qui devint bientôt tyrannique envers l'Eglise et son chef, le Pape.

Si les auteurs des lettres s'inclinèrent au moment voulu devant la force des choses, ils restèrent longtemps en exil et le préférèrent à l'incorporation dans leur diocèse organisé sur d'autres bases. Pour des prêtres qui, sous l'ancien régime, avaient eu une situation toute différente, c'était d'ailleurs assez dur d'accepter les portions congrues, — matérielles, morales et disciplinaires, — que leur offrait le nouveau. L'impression que produisirent, à côté de notre question principale, les grands événements généraux, est intéressante à recueillir, même jusqu'au milieu de la Restauration, époque que nous atteindrons.

Nous n'avons, du reste, qu'à laisser parler les faits en suivant l'ordre chronologique dans l'analyse de cette correspondance et la reproduction de de ses passages essentiels.

I

A la veille de la Révolution, la famille Lalande, une vieille famille briviste, comptait trois de ses

membres, trois frères (1), sujets fort distingués, dans les cadres du clergé diocésain de Limoges.

Sortis tous les trois de l'Université de Toulouse et gradués en théologie : l'un, le docteur Libéral-Martin, était pourvu de l'importante cure de Condat (2) ; l'autre, Libéral-Charles, bachelier en droit canon, venait d'être nommé à celle de Marcillac-la-Croze (3), non moins importante (4) ; enfin, le troisième, Libéral-Joseph, également bachelier en droit, était curé de Chasteaux (5).

Le 28 mars 1791, Libéral-Martin Lalande, avec son vicaire Pierre Gouyon, prêtaient le serment exigé par la Constitution civile du clergé, mais sous réserve expresse, hautement proclamée devant l'assemblée de la paroisse, de se rétracter aussitôt

(1) Fils de Jean-Charles Lalande, plusieurs fois maire et consul, et d'Ursule Lemas, nés à Brive.

(2) Baptisé à Saint-Martin de Brive le 18 mars 1754 ; tonsuré le 10 juin 1775 à Toulouse et pourvu en ce diocèse des ordres chaque année consécutive jusqu'au diaconat en 1778 ; docteur en théologie de l'Université en 1780 ; prêtre le 23 décembre 1780 ; desservant le vicariat de Lissac 1781-1788 ; nommé par Jean de Maussac, abbé de Saint-Martial de Limoges, vicaire général de Mgr d'Argentré, habitant Brive, pour un bénéfice de l'abbaye réservé aux gradués et comme tel prenant possession de la cure de Condat en août 1788. (Pièces, brevets appartenant aux archives de M. Julien Lalande).

(3) Nommé au mois d'avril 1789 curé de Marcillac-la-Croze, après démission de M. Dufour, son prédécesseur. Acte de possession passé devant Valette, notaire, le 24 août 1790. (Archives Julien Lalande).

(4) Notamment à cause des nombreux obits fondés au xvi^e siècle par la famille de Plas, en particulier Mgr de Plas, évêque de Lectoure. (Archives Lalande).

(5) Bachelier en 1787. — Les trois frères portent le prénom de Libéral à cause du culte spécial de leur famille pour leur saint compatriote briviste. (Voir notre notice sur *Saint-Libéral*, Brive, Verlhac, 1890).

si leur conscience ne leur permettait pas de tenir la parole jurée.

Réserve prudente, car, dans la suite, ils se rendirent mieux compte des choses et annoncèrent publiquement leur rétractation. C'était déjà dangereux pour eux ; ils temporisèrent quelques mois et enfin, le 18 novembre 1791, ils passèrent un acte de rétractation pure et simple qui mérite d'être publié :

Aujourd'hui, 18^{me} jour du mois de novembre 1791, au village de Viozelange. commune d'Eyburie, canton district d'Uzerche, département de la Corrèze. Par devant nous, notaire soussigné et témoins bas nommés, ont comparu Messieurs Libéral-Martin Lalande, prêtre curé de Condat, et Pierre Gouyon, prêtre et vicaire du dit Condat, qui ont dit que pour se conformer au décret du 27 novembre 1790 ils avaient prêté, le 28 février dernier, le serment exigé de tous les ecclésiastiques fonctionnaires publics ; ils ont ajouté que lors de la prestation de ce serment, ils avaient dit à leur paroisse assemblée qu'ils prêtaient ce serment parce qu'ils croyaient que leur conscience le leur permettait ; mais, si par la suite, après avoir examiné plus mûrement les choses, leur conscience ne leur permettait pas de tenir, ils leur déclaraient qu'ils s'empresseraient de le retirer. Les dits sieurs curé et vicaire n'ont rien négligé depuis cette époque pour éclairer leur conscience comme ils l'avaient annoncé à leurs paroissiens et s'étant convaincus que leur conscience ne leur permettait pas de tenir ce serment, ils déclarent qu'ils le retractent purement et simplement en tout ce qui a rapport à la puissance spirituelle que l'Eglise a reçu de son Divin auteur et qu'ils se mettent au rang et au nombre de ceux de leurs confrères qui ne l'ont pas du tout prêté. Ils déclarent que leur intention était de se rétracter depuis longtemps devant leur paroisse assemblée et qu'ils avaient manifesté cette inten-

tion à plusieurs de leurs paroissiens dès les premiers moments de leur détermination. Par ce moyen, la paroisse en fut bientôt et généralement imbue, ce qui occasionna une grande fermentation occasionnée par le bruit qui s'était répandu de leur prochaine rétractation. Craignant que des gens mal intentionnés, au mépris des décrets qui veulent que nul ne soit inquiété pour ses opinions même religieuses, ne profitassent de cette occasion, comme il est arrivé ailleurs, pour se porter à toute sorte d'excès contre leur personne et leurs effets, et voulant éviter le trouble qui pourrait s'en suivre, voulant ainsi donner le temps aux esprits des gens mal intentionnés à leur égard de se calmer, ils ont cru devoir suspendre leur rétractation pendant quelque temps d'après le conseil de personnes pieuses et prudentes ; cependant, les dits curé et vicaire ne pouvant résister au cri de leur conscience, ils croient ne devoir pas retarder davantage ; mais comme les mêmes craintes de trouble existent encore, ils pensent qu'en le faisant devant un notaire et avec moins d'éclat, ils tranquilliseront leur conscience et éviteront en même temps le trouble que pourrait occasionner la rétractation de leur serment faite en présence de la paroisse assemblée ; c'est pourquoi ils se sont déterminés au parti et ont fait en notre présence la rétractation pure et simple de leur serment en ce qui a rapport à la puissance spirituelle que l'Eglise a reçue de Jésus-Christ et ont déclaré en outre vouloir vivre et mourir dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, se réservant les susdits curé et vicaire de manifester leur rétractation à leur paroisse assemblée, dès qu'ils croiront pouvoir le faire sans crainte d'aucun trouble et de la notifier au département, si besoin est, de tout quoi les dits sieurs curé et vicaire nous ont requis acte et nous leur avons délivré en présence de Messieurs Daniel Saigne, demeurant au bourg de Condat et autre Daniel Saigne, demeurant au village de la Geneste de la dite paroisse de Condat, témoins qui ont signé ainsi que les sieurs Lalande et Gouyon, curé et vicaire de Con-

dat. Signé à la minute, Lalande, curé de Condat et Gouyon, vicaire dud. Condat, et Saigne aîné et autre Saigne cadet, et moi notaire soussigné, et dûment enregistré au bureau d'Uzerche par Dumas Bienassi, le 7 décembre 1791, qui a reçu pour deux droits deux livres. Signé : Dumas, Bienassi, Dupuis, notaire (1).

La rétractation des deux prêtres fut lue au son du tambour dans toute la paroisse de Condat.

Après ce trait de courage, la prudence la plus élémentaire leur commandait de prendre la fuite. Libéral-Charles, ayant refusé le serment, suivit son frère vers la frontière.

Aussitôt, conformément à la loi séquestrant les biens des émigrés, le Conseil général de la commune de Brive saisissait les objets et meubles qui appartenaient à Charles et qu'il avait confiés à son père (2), tandis que la municipalité d'Uzerche mettait la main sur ceux que Martin avait déposés en cette ville chez M^e Combescot de L'Isle, maître de poste (3). La vente de ceux-ci produisit la somme de 1,831 francs (4). Le département inscrivit même les deux prêtres comme déportés sur une liste de proscription.

(1) Archives J. Lalande.

(2) Du 17 septembre an II, arrêté du département du 1^{er} nivôse.

(3) Le sieur Combescot écrivit deux lettres au « citoyen Lalande père aîné, en sa maison située vis-à-vis la vieille poste à Brive », pour lui dire qu'il avait été obligé d'obéir à la loi et lui témoigner ses regrets.

(4) Etat des meubles et extrait du procès-verbal de la vente. (Archives Lalande). Parmi les meubles, un seul a de la valeur, un lit en partie garni, vendu 660 francs. Dans la vente se trouvèrent compris, en outre, des objets appartenant au curé de Sainte-Eulalie, M. Bleyne, également émigré (292 fr.).

Munis de passeports réguliers, ils parvinrent à Bayonne sans encombre. Ils n'éprouvèrent qu'une seule perte d'argent. Là, le 17 septembre 1792, ils commencèrent cette correspondance avec leur père, puis avec leur frère aîné, qui va durer plus de vingt ans, et c'est Martin qui tiendra la plume ordinairement. Une lacune se produira bien vite, de 1792 à 1797 ; c'est que les difficultés, déjà nombreuses à cause de l'éloignement, s'accrurent encore par suite des événements révolutionnaires : derrière les fugitifs, la tempête s'élevait ; elle éclata sitôt qu'ils eurent passé la frontière.

Dans leurs rapports avec la France, ils sont même obligés de se donner comme deux associés de commerce ; ils traitent leur père et leur frère de Monsieur et Chers amis ; ils signent Carlos et Martin et prennent, dans la rédaction, maintes précautions pour ne pas compromettre leurs parents.

Leurs missives roulent généralement sur des affaires d'intérêt et contiennent toutes des demandes de secours, mais cet argent éprouve bien des contretemps (1). Unis tous par d'admirables liens d'affection dans cette famille Lalande, les effusions du cœur occupent en outre la plus grande partie de leurs écrits (2). Sur la terre d'exil, ils rencontrent

(1) Les lettres passaient par Bordeaux et Bayonne ; les traites et l'argent par toutes les voies possibles, telles que celles que suivaient des boulangers d'Aurillac. — De tout temps, dans la contrée, les rapports avaient été fréquents avec l'Espagne.

(2) Deux lettres sur la mort de leur père, le 19 novembre 1798, sont très caractéristiques comme sentiments d'union familiale ; mille traits aussi touchants jalonnent également cette correspondance et, pour les questions d'intérêt, ils s'accordent toujours

d'autres compatriotes tels que MM. Crémoux, Bachelierie, Sapientis, Lavergne, etc., etc. Ils s'entraident, et par les uns et les autres communiquent leurs nouvelles au pays.

Charles et Martin restèrent trois ans à Logrono, où les autorités espagnoles les avaient reçus avec une grande urbanité. De là, ils se rendirent à Madrid, où ils demeurèrent jusqu'en 1800 et d'où ils correspondirent sans cesse avec leur frère aîné, Antoine Lalande, négociant, rue de Corrèze.

Ils le considèrent très respectueusement comme chef de la famille. Et du reste, la fierté familiale ils l'ont à un haut degré ; des autres membres de la bourgeoisie briviste, ils en parlent comme de personnes qui leur sont inférieures ; « Nous qui sommes de vieille souche », écrivent-ils à Antoine Lalande, et ailleurs : « Aimez-vous les fleurs ? c'est bien porté et cela vous honore ! » Leur éducation aristocratique ne va pas sans une certaine raideur sur certains points, même envers leur correspondant, et certes les circonstances n'étaient pas faites pour adoucir les caractères.

C'est à leur frère Antoine que Martin fait part de tous leurs besoins, de leurs commissions, ainsi que de leurs misères : et ils furent quelque temps réduits très à court. En arrivant à Bayonne, ils avaient perdu une bonne partie de leur argent de voyage. Leur nourriture fut longtemps misérable :

admirablement. — Leurs sœur et beau-frère s'étaient offert à leur envoyer, dès leur départ, 200 fr. par an gracieusement ; en 1815, ils tiennent à leur envoyer en retour de forts subsides, lorsque la grêle eut ravagé les environs de Brive et ruiné leur récolte, etc.

le menu de leur souper se composait seulement de pain et d'eau (le vin était trop cher), avec des légumes et un peu de salade ; à celui du dîner, ils ajoutaient de la mauvaise viande très chère. De Brive, ils se font porter quelques livres classiques : Virgile, Lafontaine, Milton, etc., pour prendre leur mal en patience. Plusieurs fois, des ordres royaux firent sortir de Madrid les prêtres et les émigrés et les conduire dans les ports..... Ces mesures ne les atteignirent heureusement pas ; seulement, en 1799, ils durent s'établir dans les environs de la capitale castillane, à Fuencarral. Au milieu de tous ces déboires, ils jouirent au moins d'une bonne santé et d'une grande tranquillité d'âme. On les voit consacrer leurs loisirs forcés aux soins du jardinage, et des échanges de graines (1) et de recettes occupent des lettres entières sous leurs plumes. Cependant à leurs malheurs s'ajoutaient les calamités publiques : peste, famine, tremblements de terre, qui désolèrent l'Espagne en 1800.

Rentrés à Madrid cette année même, demeurant chez M. François Leyral, chirurgien des armées, 7, Calle de las Carretas (2), ces deux prêtres étaient

(1) En 1803, ils envoient même, comme curiosité, en en recommandant la semence « en serre chaude, à la fin de mars, pour avoir les *fruits précoces* », « des graines de pommes d'amour ou de merveille, appelées tomates en espagnol ». A leur retour, ils se proposaient d'en apprendre l'usage.

(2) Ils y restèrent jusqu'en février 1804 ; le 19 de ce mois là, ils écrivirent de leur adresser leur courrier, *Calle de la Abada, 15, quarto principal*, et dans cette lettre ils s'étaient ainsi expliqué :

« Nous avons eu la douleur de perdre hier M. Leyral, frère de celui de Brive ; on doit l'enterrer aujourd'hui. Il laisse 5 enfants, 4 garçons et une fille. Les enfants sont tous comme placés. L'aîné, marié depuis deux mois, a un emploi dans les finances assez considérable ; le cadet, est teneur de livres chez le 1^{er} banquier de

l'objet d'incessantes sollicitations pour revenir dans leur pays : les temples s'étaient ouverts de nouveau ; leur frère Joseph avait été installé comme desservant d'Ussac et procédait même à la réfection de son église (1). Enfin, le 19 janvier 1801, les exilés, cédant aux désirs de leurs proches, annoncent leur prochain retour.....

II

Cette annonce n'est, hélas ! qu'un leurre de part et d'autre... Que s'est-il passé?... Nous ne le savons. Toujours est-il qu'une lettre de Martin, le 15 mars 1801, nous informe qu'il est séparé de Charles, celui-ci étant établi dans le royaume de Grenade, alors que son frère le croyait parti. Quelques phrases de l'ancien vicaire de Condat, M. Gouyon, nous donnent la clef de la situation.

Nous avons vu que celui-ci avait rétracté, en même temps que son curé, le serment qu'ils avaient prêté à la Constitution civile du clergé ; il s'était

Madrid ; les 3^e et 4^e sont aussi chez d'autres banquiers où ils commencent à avoir des émoluments ; la fille a 14 ans, c'est la plus à plaindre : une sœur de sa mère la prendra chez elle. Cette mort est une perte considérable pour la famille et pour les pauvres de Madrid. Il est inconcevable le bien que Leyral leur faisait : à tous ceux qui s'adressaient à lui, il les guérissait et leur fournissait charitablement tous les remèdes. Il est mort à la veille d'être chirurgien du roi, ce qui lui aurait valu beaucoup ainsi qu'à ses enfants qu'il lui aurait alors été facile d'avancer, mais Dieu ne l'a pas voulu ».

Sortie de la Sauvezie, paroisse de Voutezac, et de Brive, la famille Leyral devait s'allier à la famille Lalande par le mariage de la petite-nièce du chirurgien, qui devint ainsi celle des deux prêtres exilés.

(1) Liste de souscription de tous les propriétaires d'Ussac (Arch. Lalande).

réfugié en Espagne, lui aussi, et se trouvait à Burgos où, ainsi qu'il le témoigne, Martin Lalande lui faisait passer des messes pour l'aider à vivre ; après l'en avoir remercié, l'abbé Gouyon s'exprime ainsi, le 15 août 1801 :

« Vous avez raison de me dire ce que je pensais quand je prenais les moyens de rentrer, je vous fis part dans ma dernière des motifs ; ces raisons n'ont pas eu lieu, je ne voulais même rentrer quand même ces raisons eussent existé qu'après y avoir été autorisé par mes supérieurs et après avoir reçu surtout de vous votre agrément, car je peux bien vous certifier que je ne serai point parti sans l'avoir obtenu. Les nouvelles du Concordat entre le dominateur de F. [rance] et S. S. [Sa Sainteté] se confirment ; les papiers publics, les lettres de toutes parts de la France, de Paris même, en font mention. Les pères du Conciliable (1) ont été étourdis par cette nouvelle. Des lettres

(1) Réunion de prêtres et d'évêques constitutionnels pour peser sur les décisions du 1^{er} Consul. — Nous ne pouvons entrer dans tous les détails des négociations du Concordat qu'il nous faudrait suivre pour annoter ces lettres là. Nous nous contenterons de renvoyer aux documents publiés par Boulay de la Meurthe, aux *Mémoires du cardinal Consalvi* publiés par Crétineau-Joly (Plon, 1864, T. I, p. 291) et à l'*Histoire des Deux Concordats* I (Bar-le-Duc, 1875), par A. Theiner, qui, tout favorable à Bonaparte, fait ressortir les mérites qu'a eus en l'espèce cet homme providentiel.

D'après le cardinal Consalvi, le Concordat du 15 juillet 1801 ne fut qu'un pis aller, conclu dans le but immédiat et principal de rétablir la religion en France. L'arbitraire, la violence et la mauvaise foi du 1^{er} Consul se montrent dans les difficiles négociations et sitôt après, pour nuire à l'efficacité de ce pacte de réconciliation. Et n'ayant pu tromper la vigilance éclairée du cardinal Consalvi, il rétablit toutes les dispositions qu'il avait voulu en vain imposer, en les consignant dans les Articles organiques qui eurent force de loi, mais ne furent jamais reconnus par la Cour romaine, en dehors de laquelle ils furent promulgués. La Restauration voulut en vain amender l'œuvre faite (Concordat de 1817). Les défauts de ce traité émanent en partie des difficultés du moment (1) se trouvait notamment en présence de deux clergés,

disent qu'ils furent trouver Bonaparte et lui faire leurs condoléances, qu'il leur fut répondu qu'ils avaient décrété que le pape était le chef de l'Eglise et qu'ils n'avaient qu'à s'arranger avec lui. De plus, que le 1^{er} Consul avait demandé au cardinal Consalvi un évêché pour Grégoire (2), que le cardinal lui répondit qu'un homme souillé de sang et capable de plusieurs autres crimes ne pouvait être élevé à cette dignité, que Sa Sainteté n'enfreindrait pas les canons, et qu'il était inutile de lui faire une pareille demande qui déjà lui avait été faite inutilement. Alors Bonaparte se rendit à ces raisons et cessa d'insister. Ces mêmes lettres disent encore que les constitutionnels ou pères du Concile de Paris, instruits de tout ce qui se passait à leur sujet, se sont retirés de Paris, *callandito*.

Malgré toutes ces bonnes nouvelles, il faut, à ce que je pense, attendre le temps où nous pourrions entrer en sûreté et que nous y serons autorisés par la sanction de S. S. et que nous y serons appelés par nos légitimes supérieurs. Il pourrait bien se faire que le Concordat n'aurait pas son exécution en entier et qu'il pourrait arriver ce qui a lieu pour le traité de Lunéville, dont les puissances paraissent exiger de grandes modifications et inclinent à soutenir le fameux traité de Westphalie : en attendant, soyons *quietos en Espana*. Ne cessons d'élever nos mains vers le ciel pour apaiser la colère de Dieu irritée contre l'Univers, mais principalement contre notre malheureuse patrie et disons lui souvent *parce, domine, parce populo tuo*. Peut-être qu'il se laissera fléchir et que nous aurons encore le bonheur de distribuer le pain de la parole dont ils ont été,

le clergé constitutionnel et le clergé qui n'avait pas souscrit à la Constitution civile du clergé, et parmi ceux là étaient les plus fidèles partisans de l'ancien régime. Ces éléments, disparates par leur composition — et par leurs doctrines, — eurent bien de la peine à se fondre ensemble et à entrer dans la réorganisation des diocèses. Ils rendirent bien pénible la tâche de Mgr du Bourg, l'évêque de Limoges, ainsi qu'on le verra.

(2) Ce scandale fut un grief que la Petite-Eglise argua dans ses protestations contre la tyrannie de Bonaparte.

nos malheureux compatriotes, privés depuis tant de temps et alors nous tâcherons de fermer les plaies qu'a fait l'ir-réligion et réparer le scandale dont notre patrie s'est rendue coupable ».

Et en note il ajoute :

« Je ne suis pas étonné que M. Naves (1) ait été poursuivi. Mon frère Cherveix, dans sa dernière, me disait assez quel était l'esprit persécuteur qui régnait dans notre département.

» Je ne suis pas étonné que M. Naves se soit retiré dans le département de la Dordogne; Rivet, votre compatriote (2), qui en est le préfet, est très modéré et n'exige rien de ceux qui ne font aucune fonction, c'est ce qu'on m'a marqué, et une lettre de Périgueux dit que 30 prêtres insoumis, qui sont dans cette ville, usent de la même liberté que ceux qui ont fait la promesse, excepté cependant qu'ils ne font aucunes fonctions ».

Ainsi, nous en sommes aux premiers mécontentements, origine de la Petite-Eglise. Déjà le Concordat paraît une mesure arbitraire que l'autocrate a dictée au pape (3); le clergé se divise en deux parties. De quel côté les frères Lalande vont-ils se ranger? L'analyse suivante de leurs lettres ne laisse aucun doute; mais ce ne fut pas sans hésitations. Tout d'abord, le 25 août 1801, ils répondent à Antoine Lalande qui les morigène sur ce qu'ils ne viennent

(1) Allié des abbés Lalande, beau-frère de leur sœur Marguerite Lalande.

(2) Le baron Rivet (Léonard-Philippe), fils d'un lieutenant-général à l'élection de Brive, et qui fut ensuite préfet de l'Ain et du Cher sous le 1^{er} Empire, maire et conseiller général de Brive.

(3) On pouvait le croire dépourvu de l'authenticité nécessaire. Bonaparte, en dépit des réclamations du Saint-Siège, en retarda la promulgation de près d'une année.

pas, qu'il faut attendre la sanction pontificale au pacte conclu pour avoir toute sécurité.

Puis un long silence s'en suit. Le 10 juin 1802 seulement, nous trouvons l'exposé de la situation qui leur est faite : un décret écartait de France les émigrés ; or ils avaient été, eux, considérés comme déportés, et ils étaient sortis de France régulièrement munis de passeports ; ils ne demandaient pas mieux de prêter le serment au Concordat, mais auparavant ils voulaient être fixés sur leurs cas, car après avoir souffert en Espagne pendant dix ans, une position meilleure se présentait à eux en ce moment et ils ne voulaient pas quitter la proie pour l'ombre. Bref, un an après, ils déclaraient formellement leur intention de rester en exil. Ils priaient leur frère de n'en porter aucune peine, puisque, disaient-ils, « nous sommes dans un pays où nous jouissons de » la santé la plus robuste, et que, malgré les épidémies qui ont affligé l'Espagne, nous ne savons » ce que c'est d'être malades. Ainsi nous sommes » faits au climat, aux mœurs du pays, nous y avons » nos habitudes, par conséquent rien ne nous presse, » d'autant plus que dans aucun cas nous ne voulons » être employés d'aucune manière, et vous voyez » vous même que, d'après cette résolution, nous » serions exposés à bien des propos ; pour éviter » tout cela et vivre tranquilles, nous ne bougerons » pas, du moins pour le moment ».

C'était le 13 mai 1803 que cette déclaration était faite et alors le nouvel évêque nommé à Limoges organisait son diocèse en constituant ses cadres ecclésiastiques : Les nominations ne furent guère du

goût de tout le monde, et en particulier de la famille Lalande ; une lettre du chef de la famille est là dessus assez significative, et notez que son signataire, Antoine Lalande l'ainé, négociant, était alors adjoint de la municipalité de Brive et qu'il fut maire de la ville en 1806, ce qui donne du poids à ses assertions ; voici du reste comment, d'après lui, l'opinion avait accueilli les mesures prises par Mgr du Bourg ; il écrit ainsi à ses frères :

Brive, le 19 juillet 1803 (v. style).

Il y a très longtemps, mes chers frères, que je suis privé de vos nouvelles... J'attendais l'organisation définitive du clergé de la Corrèze pour vous écrire et vous en donner le résultat. La besogne, puisque c'est le mot technique, est faite et en dépit du sens commun : il semble que notre prélat ait voulu dégouter tous ses prêtres. M. de Cosnac est curé à Brive (1), Joseph est à Cosnac ; jusque là cela va bien. Charles est renommé dans sa cure de Marcillac. Il n'est pas croyable, d'après son désir bien manifeste, de rester en Espagne, qu'il veuille l'accepter. Libéral est éconduit par la lettre ci-jointe que j'avais négligé de vous envoyer, craignant qu'il n'y eut quelque méprise. Lidon a été nommé à Lissac, il a refusé par le motif qu'il avait à gérer les biens de son pupille : que n'eût-il pas cette raison, il ne se prêterait jamais à tirer le pain à un vieillard qui a desservi honorablement pendant 36 ans une paroisse et qui l'adore. Jouvét, qui est impotent de caducité, est placé à Sérilhac, une très grande commune. Le père Galet (2) à Sadroc, l'ainé Galet à Venarsal ; Chiniac à

(1) Il avait été vicaire-général de Beauvais et avait émigré en Angleterre et en Hollande. Il devint ensuite évêque de Meaux, puis archevêque de Sens. Mort en 1843 au château de Cosnac, son endroit natal. C'était un grand ami de la famille Lalande.

(2) Père Galet, dernier gardien des Cordeliers ; les abbés Galet étaient les cousins-germains des Martin, Charles et Joseph Lalande.

Saint-Solve, Dejean à Saint-Bonnet-l'Enfantier, Bousquet à Sornac, sur les frontières de la Creuse, etc., etc., de sorte qu'à peu près cette opération est manquée, parce que personne n'acceptera. M. de Cosnac a failli refuser aussi parce qu'on lui a retiré ses deux vicaires, Galet et Chiniac. Enfin, il paraît que personne n'est content. Joseph acceptera sans doute. Je lui ai envoyé à Langlade (1) sa nomination.

Je pense que vous êtes mieux en Espagne qu'en Limousin. Si votre intention était de reprendre le service de votre état, vous êtes bien placé sans doute à Madrid ; dites-moi donc ce que vous faites l'un et l'autre ».

Voici la lettre de Mgr du Bourg, dont il est question :

« Je n'ai pu finir ma besogne pour ce qui regarde le département de la Corrèze sans faire des sacrifices, Monsieur, et vous êtes du nombre de ceux que j'ai dû supprimer ; en conséquence, j'ai fait mes efforts pour utiliser vos talents d'un autre côté, mais il a fallu vous éloigner *donec transeat indignatio*. Je puis vous faire placer au plus tôt dans le diocèse de Bourges, mais je ne ferais que vous y prêter, car je ne veux pas me priver pour toujours d'un homme dont je connais le mérite ».

Au milieu de cette eau bénite de cour, le *donec transeat indignatio* détonne, d'autant qu'il ne se justifie ni par le souvenir du serment à la Constitution civile du clergé, si courageusement rétracté, ni par l'adhésion à la formation du parti de la Petite-Eglise. Cette adhésion n'était pas affirmée encore, bien que sourdement discutée et, disons-le vite, elle n'ira pas jusqu'au schisme. Pourtant, la

(1) Commune de Strenquels, canton de Vayrac (Lot).

lettre épiscopale n'était pas faite pour l'arrêter sur cette pente où il était entraîné, ainsi que le prouve la réponse suivante, très importante comme écho de la fermentation générale qui existait à la suite du Concordat :

« J'ai vu avec bien du plaisir qu'on est entré dans mes vues lorsqu'on m'a fait l'honneur de me donner l'exclusion aux nouvelles places. On m'a servi suivant mes désirs, et de quelle manière qu'il en fut, j'étais bien résolu, ainsi que Carlos (comme nous vous l'avions dit depuis longtemps), à ne pas me jeter dans cette galère. Je cède bien volontiers tous mes droits à quiconque en sera envieux, car, avec un tel ordre de choses, j'y renonce pour toujours et par honneur et par conscience. Vraiment ! c'est que je ne me croyais pas un homme de si grande conséquence et je ne me croyais pas digne de mériter l'attention des sup-pôts de la sublime République française. Voilà comme, sans s'en douter, on se trouve être quelque chose. Ainsi je vois maintenant la vérité de cette maxime de l'Evan-gile : *Qui se humiliat exaltabitur*, et je suis on ne peut plus flatté qu'on m'ait mis au rang de tant d'illustres évêques qui ont mérité la même exclusion. Je suis bien sûr que vous pensez là-dessus ainsi que nous, et que vous avez l'esprit trop juste pour ne pas voir les choses de la manière qu'elles méritent d'être vues, et ce qui prouve que vous le pensez de même, c'est le conseil que vous nous donnez de rester où nous sommes : on peut être trompé dans un temps, mais on ne l'est pas toujours ; je voulais une fois répondre à Mgr du Bourg, mais tout bien considéré, j'ai cru qu'il valait mieux ignorer sa lettre.

» Nous n'avons pas été peu étonnés de voir dans les papiers français et dans la Gazette intitulée *Journal du soir*, n° du 27 juillet, 1^{er} article, que le roi d'Espagne, informé de MM^{rs} de Coucy, évêque de La Rochelle, Thémînes, évêque de Blois, Gain de Montaignac, évêque de Tarbes (que le journaliste par ignorance dit archevêque

d'Arles, devant savoir que ce dernier fut un des martyrs du 3 septembre 92), avaient publié des mandements comme séditeux, etc., et, en conséquence, les avait fait enfermer dans des couvents avec ordre de les surveiller, en leur faisant défendre de ne rien écrire à l'avenir, etc. Eh bien, vous saurez que tout cela est une imposture semblable à toutes celles que depuis 13 ou 14 ans on ne cesse de publier contre tout ce qu'il y a d'honnêtes gens. Mgr l'évêque de La Rochelle est toujours à 10 lieues de Madrid, à Guadalaxara ; celui de Blois à Orense, en Galice ; celui de Tarbes, en Portugal, estimés les uns et les autres de tout ce qu'il y a de gens vertueux et illustres, et édifiant par leur vertu et leur résignation les pays qu'ils habitent, où ils sont chéris et respectés par les souverains respectifs. Jugez maintenant du cas que vous devez faire de toutes ces diatribes et calomnies contre les évêques qui sont à Londres et en Allemagne, dont sont continuellement remplies vos gazettes. La même gazette en disait autant de l'évêque de Laon, que l'empereur d'Allemagne, disait-elle, avait fait menacer de chasser de ses états. Voilà comme on ne cesse de tromper le pauvre peuple français, cela prouve bien que c'est le même esprit qui domine et que les choses n'ont fait que changer de nom sans changer de nature, j'ose même avancer qu'en quelque matière, elles sont pires que jamais. Il faut en convenir, on a été et on est toujours très grossièrement trompé, et le plus grand malheur est qu'on le sera toujours parce qu'on veut l'être et on a à faire à des gens qui n'y manqueront pas et qui sauront bien prendre les moyens pour cela parce qu'ils s'y connaissent à merveille ».

C'est tout un état d'âme bien intéressant, où les faits généraux correspondent aux faits personnels dans la même âpreté fort justifiée. Mais cette lettre réclame quelques éclaircissements extrinsèques. M. de Coucy (1) fut considéré comme le chef de

(1) Jean-Charles de Coucy, né le 23 septembre 1746 au château

la Petite-Eglise ; il entretenait l'agitation dans son ancien diocèse, affirmant au clergé qu'il ne devait pas reconnaître d'autre autorité que la sienne. Dénoncé par le préfet baron Dupin, il était accusé de vouloir, sous couleur religieuse, soulever de nouveau la Vendée. M. de Thémynes⁽¹⁾ imitait l'attitude anticoncordaire de M. de Coucy avec une égale fureur. M. de Gain de Montaignac⁽²⁾ était un com-

d'Ecordal, près Attigny dans les Ardennes ; vicaire-général de notre compatriote Mgr de la Roche-Aymond, archevêque de Reims, il avait été nommé évêque de La Rochelle au mois d'août 1789. Chassé de son diocèse en 1791 par la Révolution, il se réfugia en Espagne au couvent dominicain de Guadalaxara, province de Tolède. C'est de là qu'il administrait son évêché par des mandements où, royaliste ardent, il ne reconnaissait ni la République ni l'Empire. Il avait refusé de donner sa démission, malgré les instances du Pape ; il ne se soumit qu'avec la Restauration.

(1) Alexandre de Lauzières de Thémynes, fils du maréchal de France de ce nom, né à Montpellier en 1742, avait été nommé évêque de Blois en 1776 ; d'un caractère violent, il tint longtemps tête au Pape, même au roi, et ne se soumit que vers ses derniers jours, en 1829.

(2) François de Gain de Montaignac était né, le 6 janvier 1744, au château de Montaignac ; aumônier du roi, grand vicaire de Reims, abbé de Quarante, il avait été sacré évêque de Tarbes en 1782. Energique opposant à la Constitution civile du clergé, il motiva en chaire son refus de serment. Réfugié en Espagne, il continua de la frontière son opposition par des lettres et des avis envoyés à son diocèse. Pour s'emparer de lui, le gouvernement menaça d'une invasion le territoire qui lui donnait asile. Il fut toujours d'une intransigeance et d'un zèle très combatifs, ce qui le fit aller successivement au Mont-Serrat, en Italie et enfin en Portugal, d'où le chassèrent les armées impériales. Il se rendit en Angleterre où il vécut dans la retraite et mourut pieusement à Londres en 1806. Il se mit toujours en avant pour protester contre l'exécution du Concordat et écrivit jusqu'à 57 lettres ou mandements, de 1790 à 1803, sur les affaires ecclésiastiques de ce temps là ; on en trouve la liste dans l'ouvrage intitulé : *Extraits de quelques écrits de l'auteur des Mémoires pour servir à l'histoire de la Révolution* (Pise, 1814,

patriote des frères Lalande..., il avait démissionné l'année précédente de son siège, mais avec un autre limousin M. de Lastic (1), il avait adhéré aux célèbres *Réclamations canoniques* parues à Londres, le foyer d'insurrection, au mois d'août 1803, contre la nouvelle organisation de l'Eglise de France. Ces réclamations portaient 45 signatures de prélats, au nombre desquelles se trouvait, avec celles de Mgrs de Coucy, de Thémynes, de Lastic et de Montaignac, celle de Mgr du Plessis d'Argentré (2), évêque de Limoges.

tome II), par l'abbé d'Auribeau, qui en donne une analyse assez étendue.

Les *Mémoires* ont été publiés par M. l'abbé Daffau, dans l'*Ere Nouvelle* de Tarbes (janv.-fév. 1893) et, d'après le P. Drochon, un jeune prêtre du diocèse de Tarbes va éditer un grand ouvrage en 12 volumes, qu'il avait en outre composé, pour raconter les 20 années d'exil et faire une étude de la religion. D'autre part, le R. P. Delbrel, dans la *Revue de Gascogne*, 1892, a narré les dissentiments qui s'étaient élevés entre lui et son métropolitain d'Auch, lorsque celui-ci donna sa démission au premier signal du Souverain Pontife.

(1) Pierre-Joseph de Lastic, né en 1727, de Annet de Lastic s^r de Vergnette, et de M^{lle} de Bellinay ; vicaire-général de Châlons, il fut sacré évêque de Rieux en 1771.

En 1789, quatre Limousins de famille ou de naissance étaient en outre dans l'épiscopat ; l'un, Mgr de Beaupoil de Saint-Aulaire, évêque de Poitiers, mourut dans la Révolution ; les autres, Mgrs de Royère, évêque de Castres ; de Lubersac, évêque de Chartres ; de Bonneval, évêque de Senez, qui survivaient, démissionnèrent suivant le désir du Pape. M. Brival, évêque constitutionnel de Tulle, se démit également ; Mgr Dominique Lacombe, bien que constitutionnel, fut titularisé du siège d'Angoulême.

(2) Louis-Charles du Plessis d'Argentré, né à Rennes en 1723, neveu d'un évêque de Tulle du même nom : évêque de Limoges en 1758, c'est le créateur du palais épiscopal actuel de cette ville. Le *Nobiliaire du Limousin*, t. I, s'exprime ainsi à son sujet : « Chassé par les excès révolutionnaires, il se retira à Munster, en Westphalie, et il eut à la vérité le tort de refuser sa démission à

Ce ne fut qu'ensuite, en persévérant dans leur attitude dissidente, que ces protestataires se séparèrent nettement du Pape ; au moment des *Réclamations*, ils n'avaient pas la pensée de faire un schisme ; en réalité, la Petite-Eglise ne se constitua que bien après cet acte. Mgr d'Argentré avait même écrit, le 20 avril 1802, à ses vicaires-généraux, une instruction où il déclarait que :

« Le clergé et les fidèles pourront, en sûreté de conscience, s'adresser pour les choses spirituelles à l'évêque nouvellement institué. Ainsi les ecclésiastiques pourront recevoir du nouveau prélat des commissions à l'effet de remplir des fonctions spirituelles et ils pourront même en recevoir les titres » (1).

Quant au fait lui-même des poursuites, la note du *Journal du soir* était un peu fondée ; dès le mois de juin, le 7, le premier consul avait écrit le billet suivant :

« Citoyen Taleyrand,

» Je vous prie, citoyen ministre, de faire les démarches nécessaires pour que MM. de Coucy, ancien évêque de La Rochelle, de Thémines, ancien évêque de Blois, et Gain

l'époque du Concordat ; mais, dans le même temps, il écrivait à ses vicaires généraux d'obéir à Rome et d'éviter, sur toutes choses, même jusqu'à l'ombre du schisme et cessait lui-même d'ajouter à son nom le titre d'évêque de Limoges ». On voit qu'il y a contradiction avec nos lettres. Il mourut à Munster en 1808, laissant comme souvenir à Limoges des legs assez importants à la ville, à la cathédrale, aux sœurs de charité, à l'hôpital et aux pauvres. En 1876, on transporta même le corps de ce bienfaiteur dans son ancienne cité épiscopale où il repose.

(1) R. P. Drochon, *La Petite-Eglise*, Paris, maison de la Bonne-Pressé, 1894, p. 61-62.

de Montaignac, ancien évêque de Tarbes, qui se trouvent en Espagne et viennent, par des mandements séditieux, de chercher à troubler l'Etat, soient arrêtés et retenus au secret dans des couvents et dans les lieux de l'Espagne les plus éloignés de la France.

» BONAPARTE (1) ».

Ces projets d'incarcération n'eurent pas de suite ; il fallut trois instances nouvelles avec des faits nouveaux pour obliger le roi Charles IV à sévir et encore pour la forme. — Dans ces conditions, finalement, ce fut Martin Lalande qui était dans le vrai, en doutant du crédit qu'il fallait attacher aux allégations des Gazettes.

III

En fait d'action factieuse dans le pays, les deux prêtres mécontents n'ont pas cherché à en exercer aucune ; c'est à peine s'il leur échappe, vis-à-vis de leur frère, cette phrase (15 février 1804) :

« Nous n'avons pas vu avec plaisir qu'il ait accepté le poste de Cosnac ; nous croyons qu'il » [Libéral-Joseph] aurait beaucoup mieux fait, avec » la faible santé qu'il a, de demeurer libre et de » vivre tranquille, d'autant qu'il ne peut y avoir » que des désagréments dans ces sortes de places, » vu l'état précaire dont on y jouit et l'espèce » d'avilissement où on l'a réduit ».

De son côté, Charles Lalande avait résisté à la supplique du maire de Marcillac-la-Croze, M. Fau-

(1) Correspondance de Napoléon, n° 6796.

rie (1), qui lui écrivait au nom de ses anciens paroissiens. Martin s'exprimait ainsi :

« 15 août 1803.

» Son parti étant pris depuis longtemps, il ne pense pas à se mettre dans cette gabarre ; car, outre sa répugnance à se charger d'une paroisse dans les circonstances actuelles, sa manière de voir les choses l'en détournerait encore davantage ; d'ailleurs, il serait obligé de dépenser pour son voyage au moins six cents livres, monter ensuite une maison et n'avoir après tout cela que l'expectative d'une existence très désagréable, très précaire, trop misérable, trop dépendante, trop humiliante ; à vous dire vrai, sans considérer les choses sous les vrais rapports de la religion, cela n'est pas engageant sous tous les rapports. Si l'on doit être malheureux, il vaut mieux l'être en pays étranger. On n'en reçoit pas tant d'humiliation et on ne s'expose pas tant à perdre son âme, surtout dans ces circonstances où le gouvernement des âmes est si dangereux. Carlos écrira à l'abbé Joseph pour lui dire ses raisons et le charger de dire aux bons habitants de Marcillac-la-Croze combien il est fâché de ne pouvoir répondre à leur confiance ».

Un de leurs confrères d'exil, l'abbé Jean-Etienne Sapiientis, rentra en France sur ces entrefaites et, sous la signature de Dom Estevan, écrivit la magistrale lettre suivante qui mérite bien d'être reproduite en son entier :

« Brive, ce 8 juin 1804.

» Si je ne vous ai point écrit plus tôt, cher abbé, c'est parce que j'ai voulu vous donner une idée juste du pays et que je n'ai pas eue d'abord moi-même. Les vôtres se portent à merveille, sauf l'abbé, qu'une colique affreuse travaille depuis quelques jours mais qui n'a rien néanmoins d'alarmant pour ses suites ; ils désirent tous singu-

(1) Lettre annexée à la correspondance.

lièrement votre rentrée, ils ne peuvent se persuader que votre sort soit aussi heureux en Espagne qu'il le serait en France et surtout au sein de votre famille. Assurément vous leur tiendrez bon compte de leurs sentiments pour vous et je crois que leur motif est pur.—J'ai été supérieurement accueilli des miens. Ils s'étudiaient chaque jour à me procurer de plus en plus leur tendresse et à me faire oublier mes malheurs par les agréments en tous genres qu'ils me procurent dans leur maison, mais comme *non solo pane vivit homo*, je regrette encore sinon les oignons de notre Egypte au moins la liberté avec laquelle je m'en rassasiai.

» L'état de la religion catholique dans notre nouvel empire est tel que vous le connaissez depuis longtemps. Sa Majesté, encore dans les langes, a donné une loi qui fixe le salaire des succursaux à 500 fr. non compris leur casuel, mais bien leur traitement d'ailleurs, et veut, ordonne même que les évêques en réduisent le nombre au plus pur nécessaire, de manière qu'il veuille que chaque succursale ait l'étendue d'un petit diocèse. Nos églises nous retracent au naturel l'étable de Bethléem et nos autels la crèche du Verbe, mais on n'y retrouve plus la simplicité des bergers, moins encore la foi des Mages. Un jubilé de près de deux mois a donné lieu à beaucoup de processions, de stations, de confessions, de communions : quand s'en suivront les amendements, les conversions, les restitutions ? *Deus scit*. A en juger par les apparences, nous en sommes encore bien loin. Une décision du cardinal Caprara sur la vente du bien des émigrés, et qui est devenue celle de nos prélats, est qu'on ne doit pas en inquiéter les acquéreurs, qu'on doit sur cela respecter le silence du Pape et l'imiter, que si Sa Sainteté ne s'en est point expliqué, c'est parce qu'elle l'a cru superflue, vu que cette vente était impérieusement commandée par l'état des choses d'alors, que d'ailleurs une grande nation telle que la nôtre a de plein droit souveraineté absolue sur les propriétés comme sur la vie des sujets, et que chaque consti-

tution consacre l'inviolabilité de ce pouvoir souverain. Nos politiques du jour goûtent beaucoup cette opinion et s'y conforment encore plus. Le torrent a entraîné les sentinelles du sanctuaire et les défenseurs de la saine morale et de la pure doctrine ont été paralysés, sans action, sans mouvement et n'ont plus été que ces chiens muets dont parlent les livres saints. *O tempora ! O mores !* On chantait hier ici tout à la fois un *Veni Creator* et un *Te Deum*. Comme je n'y assistai pas, je ne vous dirai rien du pompeux de cette cérémonie ; il n'y en a eu pas beaucoup, car personne n'en a parlé encore. La tragédie de Vincennes a autant atterré qu'humilié la France entière. Le sort réservé *in petto* à Moreau et à quelques autres de sa trempe, a inspiré beaucoup d'alarmes ; mais depuis que les grands hommes ont été acquittés de la mort et condamnés seulement à quelques années de détention, les esprits sont calmes quoique toujours fort abattus et fort attristés ; on s'accorde cependant et assez généralement à dire qu'ils avaient trempé dans la conjuration dont on les regardait d'abord comme les chefs où au moins comme les principaux meneurs. Cette conspiration, vraie dans son tout, avait-elle pour but le gouvernement monarchique actuel ou ses chefs seulement ? C'est un problème que personne ne sait ou n'ose résoudre. La cour impériale éclipse par son éclat tout le brillant de toutes les cours du monde, c'est l'aveu qu'en font tous les savants en ce genre. Il est encore certain que l'Etat n'a dans aucun temps été écrasé d'impôts au moins indirects comme il l'est ; malgré cela beaucoup de luxe, de fêtes, d'amusements et surtout beaucoup d'usures énormes, d'agiotages, de monopoles, etc. L'agriculture est partout en vigueur, on ne voit pas une quatonnée de terrain en friche, la récolte, sauf les fruits des arbres, sera très abondante cette année. On parle d'une rupture avec la Russie, la Suède et le Danemark, mais on en parle vaguement, et s'effectua-t-elle, on en craint rien, dit-on, tant le corps de nos officiers est supérieur en tout à tous ceux de l'Eu-

rope. Les armées sont au complet et bien pourvues, surtout bien soldées et bien équipées. Malgré cela nous voyons passer ici, chaque semaine, d'anciens volontaires, entraînés la chaîne au col à divers régimens et je vous assure, je ne leur ai jamais ouï crier comme autrefois : ça ira ! vivre libre ou mourir, guerre aux tyrans ! etc. Les relations de Saint-Omer donnent comme très prochaine la descente en Angleterre, mais les papiers publiés n'en disent mot. Les idées de l'Empereur forment elles seules tout son conseil, sa chemise même ignore même son secret. Les Bourbons sont généralement mésestimés, jusqu'aux émigrés se plaignent de leur apathie et de leur indolence que beaucoup osent appeler lâcheté. On vante singulièrement la bravoure du prince de Condé en lui attribuant une ambition demesurée pour s'asseoir lui-même sur le trône. On le dit actuellement en Russie, où il passe pour avoir été magnifiquement accueilli. Notre évêque est toujours à Munster, il est toujours en relation avec Mgr Du Bourg en usant de cette adresse : à M. Du Bourg, évêque à Limoges, et signant, lui, évêque de Limoges. M. Du Bourg est, selon l'opinion générale, de beaucoup de mœurs et de zèle, on ne lui donne pas beaucoup de talent et d'esprit. MM^{rs} Legros et Montbrial sont les deux gouverneurs, M. d'Argentré les lui désigna. Le dernier fait presque tout, au moins toutes les pastorales et tous les mandemens : on le croit ainsi, car quelle différence ne se trouve pas entre les écrits et les lettres particulières du prélat, soit par le style, soit par le raisonnement !..... »

Donc, c'est Mgr d'Argentré qui est considéré comme le véritable pasteur du diocèse et lui-même s'affirme ainsi d'une façon assez piquante ; quant au jugement sur Mgr Du Bourg, il n'exclue pas l'éloge et l'avenir, qui a confirmé l'appréciation de Sa Sainteté et a vu un long épiscopat terminé, dit-on, par un signe céleste qui a manifesté quel élu avait

possédé le siège de saint Martial. Une étoile, une boule de feu, raconte-t-on encore, se tint au-dessus du palais mortuaire et accompagna à travers les nues le corps du prélat jusqu'à sa dernière demeure (1).

Mgr d'Argentré faisait encore partie des dissidents ; il n'est donc pas étonnant que ce soit son exemple qui ait entraîné plusieurs de ses anciens collaborateurs, l'abbé Sapiientis comme les frères Lalande. Ils eurent certainement dans l'ancien clergé de Limoges d'autres imitateurs, tels que, au reste, l'abbé Fontaine, le curé de Donzenac, modèle de toutes les vertus et qui, comme nos exilés, avait souffert gravement de la Révolution ; il avait même été traîné et interné au fort du Hâ, dans la citadelle du Blaye et sur le ponton le *Jeanty* (2). C'est l'adhésion de ce prêtre qui détermina le maintien, pendant un certain nombre d'années, d'un groupe de dissidents fidèles à sa mémoire dans sa religieuse paroisse (3).

(1) Mgr Du Bourg (Marie-Jean-Philippe), né à Toulouse en 1751, sacré à Paris le 7 juin 1802, fut évêque d'un diocèse qui comprit les 3 départements de la Corrèze, de la Haute-Vienne et de la Creuse. Il mourut en 1822.

(2) Antoine Fontaine, né d'une honorable famille de Donzenac, curé en 1784 ; il fut momentanément dépossédé de sa cure quand il fut arrêté en 1791 et conduit en prison à Tulle pour avoir refusé le serment à la Constitution civile. De retour de captivité, il reprit son poste, mais y mourut bientôt en 1805. Pendant très longtemps on a brûlé des cierges sur son tombeau, situé sous le porche du clocher, et on en brûle encore.

(3) Abbé Poulbrière, *Dictionnaire des Paroisses du diocèse de Tulle*, I, p. 446.

IV

Chronologiquement, la lettre de l'abbé Sapiientis est la dernière de notre correspondance qui ait trait aux divisions de nos prêtres. — Une seule allusion, très légère, se remarque désormais dans les lettres de Libéral-Martin Lalande, à la date du 29 mars 1807.

Son frère Charles était muni d'un préceptorat et du bénéfice d'une chapellenie dépendant de la ville de Madrid ; lui-même en espérait un autre : il était entré chez une grande famille, au service du marquis de Alcanisces, comme précepteur de son fils, un enfant de 8 ans. Le marquis jouissait de 700 à 800,000 liv. de rente, avait une installation somptueuse à Madrid et dans laquelle il avait ménagé un appartement séparé pour notre compatriote, donnant sur une promenade et avec un jardin magnifique. « Tout cela est beau, écrivait Dom Martin, » j'aimerais mieux pourtant un petit coin du Limousin, si les circonstances le permettaient ; mais le moment n'est pas encore venu »....

Là dessus, il se fit un long et pénible silence, pendant des années, et enfin, le 28 avril 1814, il explique pourquoi ils n'avaient pu, « le curé de Marcillac et lui », revoir leurs chers parens et « se livrer à leurs tendres embrassemens ». Leurs santés se sont conservées vigoureuses, elles ont pu résister à leurs malheurs, « malgré les peines et chagrins » qu'ils avaient éprouvés à la suite de l'invasion « que les armées du tyran de l'Europe avaient faite » en Espagne ». Alors Charles sortit de Madrid à la

fin de novembre 1808 pour aller se réfugier en Andalousie, errer à Grenade, Malaga, Almería, même à Ceuta, en Afrique, où les notables espagnols se réfugièrent. Martin resta dans la capitale plus longtemps, pendant trois ans, au bout desquels il alla dans l'Estramadure, à Cadix, au Port-Sainte-Marie. Chacun suivait la famille à laquelle il était attaché (1). Et sur ces entrefaites toutes leurs économies furent perdues, plus de 30,000 livres ; leurs bénéfices restaient improductifs ; Martin, qui en avait obtenu un du marquis d'Alcanisses, n'en put toucher les revenus qu'en 1819 ; les arriérés de 8 ans ne peuvent lui être payés et c'était 3,000 fr. par an, sur un prieuré situé près la Corogne, en Galice.

Naturellement ils n'avaient que des malédictions à l'adresse de « l'ogre de Corse » et célébraient ses défaites et sa chute comme une punition divine à son égard et une libération pour la France. Le rétablissement des Bourbons en Espagne et dans leur patrie est saluée également avec enthousiasme et l'apologie de Ferdinand VII revient à chaque page. Ils le louent de rétablir l'Inquisition qui est la sauvegarde du pays, le tribunal le plus juste et le mieux compris malgré les étonnantes calomnies répandues sur lui en France ; ils le félicitent du rappel des Jésuites et souhaitent que leur patrie en bénéficie aussi, surtout pour le collège de Brive : « Ça vaudrait mieux que ces doctrinaires qui n'étaient que des freluquets et tous jansénistes » (2).

(2) Une autre lettre, celle-ci leur fut adressée par leur frère de Brive, donne la version de la mort du maréchal Brune, attribuée au suicide.

Royalistes ultra, pour eux la Restauration ne commettait que des fautes soit en gardant le personnel jacobin de la Révolution et de l'Empire, en éloignant les purs et dévoués, en faisant la part des idées prétendues libérales. Cette noble intransigeance était logique en ceux qui n'avaient pas acquiescé aux mesures conciliatrices et nécessaires du Concordat : elle complète leur caractère qui ne manque pas de grandeur dans son unité. Avec cet esprit qui unissait dans le même sentiment Dieu et le roi, ils envisagent tous les événements et racontent, aussi bien les troubles d'Espagne, l'insurrection de ses colonies, qu'ils jugent les nouvelles venant de la terre de France (1).

Jamais, du reste, ils ne renoncèrent à l'espoir de rentrer en Limousin. Parvenus aux termes de leurs épreuves, pourvus de rentes qu'ils amassaient comme provisions de rapatriement, décorés de l'ordre de l'Eperon d'or de Rome (2), honorés dans l'ordre de la Fidélité de la Plaque de distinction (3), ils purent enfin réaliser leur projet contrarié depuis plus de vingt ans. Leurs premières sympathies

(1) Les lettres continuent jusqu'en 1820.

(2) Bref pontifical décerné le 22 septembre 1825 par l'entremise de l'ambassade de France à Madrid (signé du secrétaire, un compatriote, Louis de Viel-Castel) ; décoration autorisée par le chancelier de la Légion d'honneur : croix de l'Eperon d'or, brevets à l'appui et autres pièces appartiennent encore à M. Julien Lalande.

(3) Diplômes délivrés en 1825 — accordés « à ceux qui avaient bravé toutes sortes de dangers en faveur de la souveraineté royale et pour la défense de la religion et de l'Etat ». Originaux, et traduction faite par l'abbé Maillard, chevalier de l'ordre espagnol de Charles III, chanoine titulaire de Tulle, ayant habité 32 ans le royaume d'Espagne (Archives J. Lalande).

pour les dissidents n'étaient plus qu'un souvenir bien oublié, puisqu'ils avaient été l'objet d'une décoration pontificale et que dom Charles avait reçu le titre de chanoine honoraire de la cathédrale de Tulle.

Nous avons connu des vieillards brivistes se rappelant que dans leur enfance, au milieu de leurs bruyants ébats, apparaissait une longue figure maigre, pâle et sévère d'un prêtre grand, en cheveux gris, toujours prêt à les faire taire lorsqu'ils venaient troubler le silence de sa retraite et de ses méditations : c'était l'ancien curé de Marcillac-la-Croze, qui mourut, en 1832, entouré des siens, dans la maison paternelle.

Quant à dom Libéral-Martin, il était retourné en Espagne et il survécut à son frère deux ans de plus. Sa fin fut du reste assez singulière : la froide saison avait commencé ; un brasero brûlait dans sa chambre ; avant de se coucher, il crut l'avoir éteint..... et le lendemain, sur son lit, on ne trouva plus qu'un corps asphyxié. Il avait 80 ans. Le chef de sa famille, M. Ferdinand Lalande, voulut se rendre à Madrid pour recueillir les souvenirs de son oncle, mais il dût rétrograder devant les premiers troubles carlistes qui désolaient l'Espagne.

LOUIS DE NUSSAC.

ADRESSE
DES DÉPUTÉS DU BAS-LIMOUSIN
POUR LA FORMATION DES
Districts du département de la Corrèze

Avant 1789, la France était partagée en un très grand nombre de divisions administratives séparées entre elles par des barrières séculaires, obstacles insurmontables contre lesquels vint trop longtemps se briser toute tentative d'organisation régulière du territoire.

La Révolution fut faite au profit du peuple contre la noblesse, plutôt que contre la royauté. Il lui appartenait donc d'abattre les puissances locales qui entravaient la liberté, et elle y parvint en créant l'unité de gouvernement et d'administration, base de l'organisation actuelle.

L'Assemblée constituante effaça jusqu'aux noms et aux limites des anciennes provinces. Poursuivant son œuvre de réorganisation, sur la proposition de Sieyès, présentée par Thouret, elle décréta le 22 décembre 1789 une nouvelle division territoriale en départements, dont le nombre fut d'abord fixé à 83.

Les limites, pour la Corrèze, furent les mêmes que celles des sénéchaussées de Tulle, Brive, Uzer-

che, Ussel ; on les étendit même un peu du côté de Limoges, en ajoutant Lubersac et Chamberet à la Corrèze.

Le département fut divisé en districts qui correspondaient à peu près aux arrondissements actuels. Le nombre des districts variait suivant l'étendue et la population des départements ; mais il n'excédait pas celui de neuf par département et il ne descendait pas au-dessous de trois. Chaque district était le siège d'un tribunal civil et d'une administration particulière soumise à l'administration générale du département, chargée des mêmes fonctions dans l'étendue de son ressort et organisée de la même manière ; il prenait son nom de la ville qui en était le chef-lieu. Son administration se composait d'un conseil et d'un directoire, en tout douze membres nommés à l'élection. Le canton fut une division du district et formait une réunion électorale. Les communes furent des divisions du canton, administrées par un conseil général municipal.

Toutes les autorités relevaient ainsi les unes des autres ; la souveraineté du peuple fut organisée complètement ; les citoyens nommèrent leurs magistrats et s'administrèrent eux-mêmes (1).

Les provinces étant supprimées, le Bas-Limousin devint le département de la Corrèze.

Nous donnons le *fac-simile* d'une pièce par laquelle six des députés de la Corrèze conviennent que le Bas-Limousin sera composé de quatre districts,

(1) Cadiot, *Histoire chronologique de France* ; Larousse, *Dictionnaire*.

Les sous-signes seules du bas diminue, sommes connues que
le département du bas diminue, seules connues de quatre districts,
sous d'un à Tulle, seules à Brive, la troisième à Vézère, et enfin
la quatrième à Moulins. Le 11 janvier 1790.

M. Labbe *Éditeur* Thomas
Paris en 1790 Delong malice

Labbe Rabaut de St. Pierre
Purvis de la

établis l'un à Tulle, l'autre à Brive, le troisième à Uzerche et le quatrième à Ussel. Ils ont signé au bas de cet acte. On verra avec intérêt le paraphe de nos réformateurs à l'aurore des temps nouveaux.

Les députés représentant le clergé et le Tiers-Etat ont seuls donné leur signature.

Ce sont, dans l'ordre du clergé :

FOREST DE MASMOURY, Jean-Pierre, curé d'Ussel. Il prêta le serment civique et religieux exigé par la Constitution civique du clergé et signa toutes les protestations de la minorité contre les décrets de la monarchie et contre la constitution politique de 1791.

THOMAS, Martin, curé de Darnets, puis de Meymac, agit comme le précédent.

Dans l'ordre du Tiers-Etat :

MELON, Antoine, seigneur de Ballange et autres lieux, né à Tulle le 2 novembre 1755, président au présidial et lieutenant-général de la sénéchaussée de Tulle, maire de cette ville, député du Tiers aux Etats-généraux ; président du Directoire du département de la Corrèze (1793) ; procureur général et syndic ; conseiller général de la Corrèze. Il signa toutes les protestations de la minorité monarchique.

MALÉS, Gabriel, né à Brive le 31 décembre 1755 ; avocat, député à l'Assemblée constituante, passa au conseil des Cinq-Cents, puis au Tribunat (1800) et devint maître à la Cour des Comptes en 1807. Il avait demandé en 1790 que Brive fût le chef-lieu du département de la Corrèze, qu'il voulait

former des territoires de Tulle, Brive, Beaulieu, Martel, Terrasson et Uzerche. C'est à lui que le savant Latreille dut sa liberté, et, en 1793, il sauva la mère de Brival, le député de Tulle.

DELORT DE PUYMALIE, Gabriel, né à Uzerche le 16 août 1727, lieutenant particulier de la sénéchaussée d'Uzerche, député du Tiers aux Etats généraux ; représentant de la Corrèze au conseil des Cinq-Cents ; juge au tribunal d'appel de Limoges en l'an VIII ; mort à Uzerche en 1807.

LUDIÈRE, Pierre, avocat, lieutenant du maire de Tulle. Il siégea et vota avec l'opposition monarchique ; depuis procureur du roi à Tulle.

A. R.



ARCHIVES HISTORIQUES
DE
LA CORRÈZE

(ANCIEN BAS-LIMOUSIN)

Recueil de documents inédits depuis les origines
jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

Suite. — Voir *Archives historiques de la Corrèze*, t. XVIII, p. 196

POUILLÉ DE NADAUD. — SUPPLÉMENT ET NOTES

Notes sur les églises de l'ancien diocèse de Tulle.

XLIX. CHOUSUS. Prieuré de Chausu. Voir ci-dessus, paroisse de Chanteix.

L. LES ANGLES. Sainte-Marie-des-Angles, prieuré du monastère de Tulle. Mentionné dès le commencement du xiv^e siècle, mais devait exister bien antérieurement. Revenu 800 livres, d'après le Pouillé de 1648. On n'a donné jusqu'à présent que quatre noms de prieurs. En voilà une liste beaucoup plus nombreuse.

PRIEURS DES ANGLES : *Hélie Botier*, 1308, 1320. — *Hélie de Maumont*, 1326. — *Jacques de Champs*, 1385 ; cette même année prévôt de Naves. — *Bertrand Foucher*, 1427, frère de Pierre Foucher, de Naves [1430. Reg. Chevillard]. — *Géraud Maurant*, 1432, 1447. — *Foucaud de Malaret*, 1448, 1466. — *Gui de Molceau*, al. de *Marcilhac*, 1466, 1469 [1472. A. B.]. — *Jean de Marcilhac*, 1485, 1488, 1492. — *Annet de Plas*, le jeune, 1499 [1501. Reg. Soudeilles].—

Raymond de Plas, 1503, 1508. — [*Pierre de Plas*, clerc, bachelier en droits, prieur commendataire du prieuré des Angles, 1515. Reg. Soudeilles. — *Louis de la Motte*, 1529, 1535. A. B.]. — *Jean de Puideval*, 1542 [1569. A. B.]. — *Etienne Nouaillanes*, 1578 [1586. A. B.]. *Jean-Martin de Sanmarsal*, 1590, 1619. En cette année 1619 il consentit à l'union du prieuré en faveur du monastère de St-Martial-des-Feuillants de Tulle, sous réserve des revenus sa vie durant, et décéda le 11 avril 1624. Le revenu de ce prieuré, consistant en dîmes, rentes et autres biens-fonds, était de 5 à 600 livres. En 1658, le prieur des Feuillants afferma les bâtiments, tour attenante à l'église et colombier (moins chambre et cave pour le curé), le pré du seigneur, les rentes et dîmes, etc., moyennant 560 livres par an, et 4 pistoles de pot de vin une fois payées. A. B. — Cure, vicairie perpétuelle. Vocable : sainte Marie. Le prieur nommait, l'évêque conférait. Revenu, 100 livres, au Pouillé de 1648. La portion congrue payée par le prieur au curé était, au xvii^e siècle, de 300 livres, plus le logement, en attendant que la paroisse pût faire construire un presbytère. Le prieur avait le privilège de célébrer la grand'messe, dans l'église paroissiale, le jour de l'Assomption, fête principale du dit lieu des Angles. A. B. — Dans le Pouillé déjà cité, parmi les « maladeries » du diocèse, est mentionnée la « maladerie des Angles, de fondation commune ; patron, l'évêque, revenu 400 livres ». Nous n'avons pas d'autre renseignement. — Le commandeur de Coudert, près Clergoux, ordre de St-Jean-de-Jérusalem, avait des biens en seigneurie directe dans la paroisse. Le vendredi après la fête de l'Assomption, 1327, les tenanciers du mas de la Porcherie (lieu disparu), paroisse des Angles, se reconnaissent hommes levants et couchants, taillables et exploitables du commandeur de Coudert et du prieur d'Auvergne, et débiteurs de cens et rentes sur le dit mas de la Porcherie. A. B.

LI. XAINTRIE-HAUTE. Cure. Cette désignation absurde de Nadaud montre son indifférence sinon son ignorance sur ce qui touchait au diocèse de Tulle. La Xaintrie est,

comme on sait, une région du Bas-Limousin, divisée en Haute et Basse (canton de Saint-Privat, canton de Mercœur). La Xaintrie-Haute comptait 10 paroisses ou cures. Nadaud en a oublié deux dans sa liste : Auriac et Saint-Cirgues.

AURIAC. 98 feux au dénombrement déjà cité. Prieuré dépendant de Saint-Géraud d'Aurillac. Saint-Géraud d'Auriac. L'abbé d'Aurillac nommait le prieur. Revenu, 1500 livres, d'après le Pouillé de 1648. Le 11 octobre 1659, M^e Bernard Chassaing, prêtre, sgr prieur d'Auriac et curé de Pandrignes, afferme à M^e François Meilhac, notaire royal de Saint-Cirgues, « tous et chascuns les cens, rentes, droits de lots et ventes, proférans et autres droits et devoirs seigneuriaux aud. sgr prieur deubs et accoustumés lever tant sur le lieu et paroisse d'Auriac, villages de Serieys, Feutres, Escoursac, Lieunac, Sagerac, lieu de Saint-Julien du Boy et Roubeyres le tout suivant la liève », sans y comprendre ce qui est levé sur la paroisse de St-Cirgues, moyennant le prix de 650 livres par an. Le revenu sur Saint-Cirgues avait été affermé au même le 4 juillet précédent moyennant le prix de 225 livres et 120 cartes de seigle pour trois ans. A. B. Voir une liste de prieurs dans le *Dictionnaire des paroisses*. Il ne faut pas y faire figurer Jean-Calmine Baluze, chanoine de Tulle, de la famille du savant, qui, d'après M. Poulbrière, « se disait, en 1673, pourvu du prieuré d'Auriac ». Il y a là une confusion. Ce Jean Calmine, né le 27 février 1632, fut de 1656 à sa mort prieur d'Uriat, près Joze, en Auvergne (1). Le prieur d'Auriac, en 1673, avait nom François de Lavour, de la famille de Lavour de Sainte-Fortunade, laquelle eut le privilège de fournir les titulaires de ce prieuré, de 1605 à 1769, presque sans interruption (2). — Cure, vicairie per-

(1) Il est vrai que des scribes ignorants ont écrit dans quelques actes *Auriat* pour *Uriat*, mais l'erreur orthographique ressort du texte même de ces actes.

(2) Nous avons des actes sur : Louis de Lavour, prieur d'Auriac en 1648 ; François de Lavour, son successeur, qui, le 29 juillet

pétuelle. Eglise sous le vocable des saints Côme et Damien. Revenu, 300 livres, d'après le Pouillé de 1648. Le prieur nommait, l'évêque conférait. Communauté de prêtres, figurant au compte des décimes de 1674 pour 3 l., 4 s., 6 d. irrécouvrables. En 1495, Antoine de Vernac était recteur et vicaire perpétuel d'Auriac. En 1499, Etienne de Saint-Salvador, prêtre de l'église de Tulle, était *rector de Auriaco et de Sancto-Porcio cum sua annexa de Tudela, Auxitanensis diocesis. A. B.*

L'abbaye de Valette était sur cette paroisse. La liste des abbés a figuré ci-dessus au texte de Nadaud. Celle des prieurs claustraux, depuis que l'abbaye fut mise en commande, n'aurait pas moins d'intérêt, car les abbés commendataires ne résidant pas et ayant fait un partage des revenus avec les religieux, le prieur élu par ses confrères dirigeait l'abbaye, au spirituel et au temporel, traitait, était en justice, etc., était l'abbé de fait.

SAINT-CIRGUES. 137 feux au dénombrement précité. Cure, vocable : saint Cyr. L'évêque nommait. Revenu, 800 livres, au Pouillé de 1648. Le curé s'intitulait seigneur de la paroisse (M^e Claude Gayt, prêtre, curé et seigneur de Saint-Cirgues, 1632. A. B.). — Vicairie de Drugeac, dans l'église paroissiale, du revenu de 60 livres, d'après le Pouillé de 1648. Figure au compte des décimes de 1676 pour 21 l. non payées.

LII. XAINTRIE-BASSE. Cure. Même erreur qu'à l'article précédent. Nadaud a oublié la paroisse suivante de la Xaintrie-Basse :

BASSIGNAC-LE-BAS. Saint-Martin de Bassignac-le-Bas. Cure. Vocable : saint Martin. Revenu, 400 livres, au Pouillé de 1648. Le 1^{er} septembre 1692, le curé, M^e Aymar Danroque, déclarait, devant notaire, le revenu de sa cure,

1666, recevait 1800 livres pour 3 années de ferme de son prieuré ; autre François de Lavour, « abbé et prieur d'Auriac en 1690 », neveu du précédent ; Guillaume de Lavour, prieur d'Auriac, de Maladène, par. de Végennes, et curé d'Arnac-Pompadour en 1711, frère du précédent.

comme suit : 1^o 35 journées de vigne, demi-cartonnée de terre et un pré portant annuellement 35 quintaux de foin ; 2^o une maison que le dit curé a fait bâtir à ses dépens et qui lui sert de presbytère ; 3^o les dîmes de la dite cure affermées, savoir : dîmes de vin, 80 bastes, mesure de Beaulieu ; de blé, 65 à 70 setiers ; d'avoine, 20 cartes ; de filasse, 40 livres, et 7 à 8 agneaux. Charges : au vicaire 150 livres et la nourriture ; luminaire et réparations de l'église, 30 livres ; décimes ordinaires et extraordinaires 135 livres, plus quelques menues redevances au seigneur de Bassignac. A. B. En 1728, le curé Louis de Métivier afferma tous les fruits décimables de son bénéfice 1100 livres ; mais dans la suite ce prix déclina « parce qu'on ne fait plus de guéret ou varat ou nouvelin ». A. B. — Vicairie de Saint-Philippe, desservie dans l'église paroissiale et qui figure au compte des décimes de 1676, parmi les cotes irrécouvrées, pour 10 livres. — Vicairie de Fontet, au même lieu. Au même compte des décimes pour 9 liv., 15 s., 4 deniers. — Prieuré de Montcalm ou Moncamp, dans la paroisse. De l'ordre des chanoines réguliers de saint Augustin, membre de l'abbaye de la Couronne, d'Angoulême. Vocable : saint Jean. Fondé au xii^e siècle. Exista jusqu'à la Révolution (1). — Certains indices tendraient à faire croire qu'un prieuré de filles a existé quelque temps au même lieu, peut-être dans les mêmes bâtiments abandonnés par les hommes. On rapporte qu'un Longueval, prieur à partir de 1609, avait vendu le prieuré à une demoiselle du Gibanel, religieuse, qui s'y retira avec quelques compagnes. Les manuscrits laissés par l'abbé Niel contiennent un mémoire sur Montcalm, qui a été reproduit en abrégé par M. l'abbé Poulbrière. On y trouve la mention suivante relative à une prieure de Montcalm : « Charlotte de Cros de Béral de Planèzes, prieure de Montcalm en 1650 et 1670. Ce fut probablement à cette époque

(1) M. l'abbé Poulbrière a donné une monographie du prieuré de Montcalm (1872), avec notes complémentaires, dans le *Bulletin de la Société de Tulle*, an. 1887, p. 607.

que ce couvent fut annexé à Bonnesaigne ». Je ne garantis pas le fait. Je doute même de la succession, dans le même local, de ces prieurés de sexe différent.

Le Pouillé de 1648 mentionne une « maladerie de Monthamps » (*sic*, mais il faut lire Moncamp), de fondation royale, au patronage du roi et de 400 livres de revenu. Nous n'avons aucun autre renseignement sur cette institution hospitalière.

LIII. SERVIÈRES. Cette paroisse de la Xaintrie-Haute s'est nommée Glénic jusqu'à la fin du *xvii^e* siècle.

GLÉNIC. Prieuré. Vocable : sainte Madeleine. Membre du monastère de Saint-Géraud d'Aurillac, ordre de saint Benoît. Mentionné, en 1318, dans la bulle de constitution de l'évêché de Tulle (Baluze, *Hist. Tut.*, app. col. 630). Dans sa monographie du Petit-Séminaire de Servièrès (Tulle, 1876), M. l'abbé Poulbrière a donné une liste de prieurs à laquelle il faut ajouter Frère Jean de Peyro, prieur en 1483, qui consent, en cette qualité, une investiture en faveur de Jean de Peyro, archiprêtre de Daglan. au diocèse de Sarlat. A. B. Quatre membres de cette famille de Peyro (del Peyrou) occupèrent successivement cette dignité, de 1483 à 1550. Glénic a eu deux prieurs d'une grande notoriété dans notre histoire locale : Jean-Martin de Sanmarsal, aussi prieur des Angles, conseiller et aumônier ordinaire du roi, bienfaiteur du collège, de l'église et des couvents de Tulle, mort en 1624, et Bertrand de Latour, vicaire général et official, auteur de l'*Institutio ecclesiae Tutellensis*, mort en 1646. — Cure, vicairie perpétuelle, à la nomination de prieur et à la collation de l'évêque. Revenu, 250 livres, au Pouillé de 1648. Communauté de prêtres, figurant au compte des décimes de 1676 pour 2 l., 14 s. non payés. — Vicairie des Bordes, desservie dans l'église paroissiale. V. aux paroisses de la Chapelle-aux-Plas et de Saint-Basile. — Le Pouillé de 1648 mentionne une « vicairie de Pouget-Glaineq », du revenu de 100 livres, sur laquelle nous n'avons aucun renseignement. — Chapelle très ancienne à Servièrès (lieu distinct

de Glénic), mentionnée dans la bulle de 1318. Elle constituait un bénéfice, car au Pouillé de 1648, pour le diocèse de Saint-Flour, on voit figurer la liste suivante des bénéfices de l'abbaye d'Aurillac au diocèse de Tulle : « Prieuré d'Auriac, prieuré de Gliny, prieuré de Guinso, chapelle près le chasteau de Sornieire [lisez Servièrre], avec les églises appartenantes aux mêmes prieurez » (1). Le titre paroissial fut transféré de Glénic à Servièrres vers la fin du xvii^e siècle. Servièrres se qualifiait ville. D'après une déclaration officielle de Mgr de Beaumont d'Autichamp, évêque de Tulle, délivrée le 15 juillet 1756, la paroisse était alors composée de 7 à 800 communians et le chef-lieu avait été qualifié ville pour former le duché d'Ayen (2). A. B.

Comme complément à l'énumération des bénéfices de l'ancienne église de Tulle qui a figuré ci-dessus, nous donnons des listes de titulaires pour ceux de ces bénéfices incorporés dans le nouveau diocèse de Tulle, c'est-à-dire : Clergoux, La Chapelle-Geneste, La Chapelle-Spinasse, La Roche, La Valette, Meyssac, Seilhac, Toy et Ussac.

PRÉVOTS DE CLERGOUX. *Hugues de la Porcherie*, 1265. — *Frère Guillaume de Châtsauneuf*, 1300. — *Louis de Montanhac*, 1429, 1442 [1447], 1454. — *Charles de Maumont*, 1473. — *Géraud de Maumont*, 1512 ; cette même année abbé d'Uzerche et prieur d'Ussac. [Géraud de Maumont, protonotaire, abbé commendataire d'Uzerche, prévôt commendataire de Clergoux, 1507, 1521. A. B.] (3). —

(1) Le même Pouillé, très incorrect, et dans lequel les noms sont travestis au point de ne pouvoir les reconnaître, nous l'avons dit, fait également figurer parmi les bénéfices du diocèse de St-Flour sis dans le diocèse de Limoges : le prieuré de la Capelle-St-Girault d'Aureilhac, le prieuré de Glinis, le prieuré de Quincy, la Ch. [sic] et chasteau de Cervières et leurs églises.

(2) Nous avons déjà mentionné cet acte à l'article de la paroisse de Laguenne.

(3) La liste de Baluze donne deux Géraud de Maumont, chacun successivement prévôt de Clergoux en même temps qu'abbé d'Uzerche, le 1^{er} en 1312 ; le 2^e de 1514 à 1522. — Le *Gallia Christiana*

Etienne Estang ou *Lestang*, prêtre de Maumont, 1541, 1542. — *Martin Lestang*, 1557. — *Etienne Argasson*, 1573. — *Antoine Ramade*, 1593. — *Jérôme Deprès*, 1631, 1640. — *N... Brivazac*, 1640, 1644. — *Jehan Mantes*, 1644. — *Jean Maillard*..... — *Noble Louis de Lavaur*, 1648, aussi prieur d'Auriac. — *Noble Hugues de Bar*, [clerc tonsuré, étudiant au collège de Navarre, à Paris], prévôt en 1649 par démission du précédent ; [abbé des abbayes de Notre-Dames-de-Vertu, Saint-André-Bas Vienne..., 1653. A. B.]. — *Jean Rouquette*, bénéficiaire à Saint-Pierre de Bordeaux, 1660. — [*Jean-Jacques Dussault*, docteur en théologie, doyen des chanoines de l'église métropolitaine St-André de Bordeaux, aumônier ordinaire du roi, abbé de Comprian, 1662, 1670. 1663. — *Charles Perrot*, chevalier, seigneur de la Malmaison, conseiller au Parlement de Bordeaux, gagna la prévôté, par arrêt contre le chapitre de Tulle en 1676. — *N... Perrot de Larchaillère*, se dit résignataire du précédent dans une lettre du 16 janvier 1682 et perçoit les revenus. A. B.] (1). — *Charles de Barentin*, 1721. Après lui, union à la mense du chapitre.

PRÉVÔTS DE LA CHAPELLE-GENESTE. *Pierre de St-Médar*, 1303. — *Bernard Judicis*, 1316, 1326, 1342, 1351. — *Jean Lavaur*, 1430, 1439. — [*Frère Pierre de Maumont* afferme, le 11 avril 1447, les revenus de la prévôté, moins la juridiction, au prix de 60 livres par an. A. B.]. *Géraud de Maumont*, 1450. — *Pierre de Maumont*, 1456. — *Matfred de Lestranges*, 1466, 1473. — *Adémar Lagier*, 1480, 1496. — *Pierre de Leynia*, 1502, 1528. — [*Pierre de Beynat*, 1544. Obiit, en cette qualité à cette date, mentionne à l'Obituaire de la cathédrale]. — *Léonard Pinhot*, 1553, 1562. — *Foucaud Plaisant*, protonotaire, 1563, 1573. Il mourut seigneur de Bouchiat. — *Léonard Maury*, 1579,

nomme uniquement *Charles de Maumont*, abbé d'Uzerche, à la date de 1496. En réalité, il y a eu : *Charles de Maumont*, abbé de 1469 à 1497, et *Géraud de Maumont*, son successeur, de 1498 à 1521.

(1) Le revenu moyen, au xvii^e siècle, était de 1300 à 1500 livres, net de toutes charges. A. B.

1581. — *Jean Maury*, 1601. — *N... Vidalie*, 1630. — *N... Senas*, 1638, mourut fin décembre 1679. L'an 1643, il résigna et consentit à l'union du bénéfice à la Chartreuse de Glandier. Le chapitre de Tulle y fit opposition.

PRIEURS DE LA CHAPELLE-SPINASSE et son annexe de GRANDSAIGNE. *Bertrand de Vaysse*, 1317, 1323. — *Messire Martin Philippe*, prévôt de Tulle et prieur de la Chapelle-Spinasse et de Grandsaigne, 1399. — *Frère François de Lonnoy*, 1499. — *M^e Pierre Estivie*, prêtre, prieur de la Chapelle-Spinasse et son annexe de Grandsaigne, 1602. — [*Jean Levet*, prieur de Grandsaigne et son annexe de la Chapelle-Spinasse, 1642, 1657. En 1665, il résigne entre les mains de N. S. P. le Pape en faveur de M^e Jacques Levet. — *Jacques Levet*?..... — *Etienne Baluze* (l'illustre érudit), pourvu en régle, 1676, 1683, 1688. — *Antoine Plasse*, 1688. — *Ignace Plasse*, 1702. — *Pierre de Gain*, prêtre, docteur en théologie, chanoine de l'église et syndic général du clergé de Limoges, prieur de Grandsaigne et son annexe de la Chapelle-Spinasse, 1722. En cette année il afferme tous les revenus du prieuré moyennant 560 livres annuellement, sur laquelle somme celle de 300 livr. pour la portion congrue de vicaire perpétuel, — *Etienne de Gain*, prêtre, chanoine du chapitre cathédral de Limoges, prieur titulaire de N.-D. de Grandsaigne et la Chapelle-Spinasse son annexe. Le 12 avril 1757, il nomma le vicaire perpétuel de la paroisse. — *Jean-Baptiste-Joseph Farges*, prêtre, docteur en théologie, curé de la paroisse de Rosiers-Masléon (Ht-Limousin), vicaire de la vicairie de St-Barthélemy des Roudiers, prieur du prieuré de N.-D. de Manzanes, prieur de Grandsaigne et son annexe de la Chapelle-Spinasse, nommé en cour de Rome sur la résignation de M^e Etienne de Gain, prit possession le 19 novembre 1764. — *N.... Chaverebière*, 1784].

PRIEURS DE LA ROCHE. [*Pierre de Chanac* (de Cannaco), moine, *qui tenebat obedientiam de Roca*, 1106. B. H. T., 453]. — *Guirbert de Malemort*, 1318, 1326. [*Al. Gumber-*

tus. Bal. H. T., 641]. — *Jean Boscha* ou *Jean Lactaus*, 1379, 1385. — *Adémar Arnaud*, 1399, 1406. — *Pierre du Cornier*, 1425. — *Jean de Mercœur*, 1429, 1436. — *Gui de Monceau* ou *Marcilhac*, 1445, 1466. — *Jean de Peyrac*, 1468. — *Annet de Joubert*, 1511, 1514, ensuite prévôt de Tulle. — *Gui Sage*, 1514 [1520, A. B.]. — *Jean Branchat*, 1583. — N.... de *Pesteilh*, ... — [*Jean Borie*, 1609. Il résigne, cette année, entre les mains de N. S. P. le Pape en faveur du suivant]. — [*Jean Ceyrolles*.....]. — *Léonard-Roch Brossard*, 1663.....

PREVÔTS DE LA VALETTE. *Gui de Charrières*, 1231. — *Adémar de Maysse*, 1305, 1320. — *Hélias*....., 1326. Bal. H. T., 681. — [*Bernard de Curemonte*, 1368, *ibid.*, 722]. *Jean Arnauld*, 1399, 1418, 1436. — *Durand de Feidel*, 1445, 1454. — N.... *Lepinasse*, environ 1550. — *Jacques de Meilhars*, 1563. Il était en cette année conseiller au Grand-Conseil du roi et eut pour successeur le suivant. — *Jacques de Meilhars*, 1584, 1593. — *Germain Chièze*, 1607, 1609. — N.... de la *Farge*, 1624. — *Pierre de Pompadour*, 1635 ; [conseiller, aumônier du roi, abbé de Vigéois, prévôt d'Arnac, 1692. Mourut en 1710]. [Prévôté unie, en 1731, à la mense du chapitre].

PRIEURS DE MEYSSAC. — [*Guillaume Bornet*, 1270. B. H. T., 577]. — *Raymond Vigier*, 1304, 1315, 1320. — *Bernard La Vaisse*, aussi prieur claustral de Tulle, 1354. — *Gérald de Perilhia*, 1363. [G. de Patrilha..., B. H. T., 712]. — *Géraud Roffy*, 1379. — [*Raymond Meynardi*, prieur au temps de l'évêque Pierre de Cosnac (1377-1405). A. B.]. — *Hugues de Plas*, 1436, 1457. — *Frère François de Plas*, 1460, 1480, 1488. — *Olivier Vitel*, 1552, 1563. — *Jean de Roffinhac*, 1578. — *Jacques de Roffinhac*, 1581, 1582. — *Jacques Genevrier*, 1587. — *Antoine de Solier*, 1602. — [*Jean Vaissier*, 1604. Pourvu par droit de régale. En 1619, il consentit à l'union du prieuré au monastère des Feuillants de Tulle, moyennant une pension viagère de 100 livres. A sa mort, l'union reçut son entier effet].

PRÉVOTS DE SEILHAC. *Guillaume de Ferrières*, 1318, 1320. — *Pierre*, 1326. — *Jacques de Champ*, 1405, 1419, 1436. — *Martin de Lauthonnye*. 1445, 1448, 1459, 1472. — *Guichard Brossard*, 1477. — *Etienne Dumas*, 1481, 1488. [Frère Etienne Dumont, prévôt en 1483, d'après un acte de notaire. A. B.]. — *François de Cazal*, 1508, 1515. — *Antoine Estors*; 1573, 1578. Il démissionna en faveur du suivant. — *François de la Forestie*, 1578. — *Jean Veysier*, ... — *Jean Juyé*, 1607 et 1616. — *Pierre Estivie*, par démission du dit Juyé, 1616, 1623, 1626. — *Bernard Juyé*, 1626, 1647, année de sa mort. — *François Loyac*, dont les provisions furent incriminées de faux. — *N..... Jarrige*, ...

PRIEURS DE TOY. [*Pierre de Latfau* et *Roger de Marcillac*, 1106 (*Petrus de Latfau* al. *de Latofavo*, *tenebat obedientiam d'Autoyre et Rotgerius de Marcilhaco*, *monachus cum eo*, 1106. B. H. T. 454). — *Mauricius*, prior d'Autoyre, 1252. B. H. T. 560. C. Mauris, prieur d'Autoyre, 1270 (1). — *Hugues Robbert*, avant 1300]. — *Hélie Lagier*, 1326. — *Martin de Saint-Salvadour*, 1399, 1421, 1426. — *Pierre de Pierre-Jean* ou d'Angoulhan, 1445. — *Jean de Pierre-Jean*, al. de Johan, 1447, 1454. — *Gilles d'Aubusson*, 1479. — *N.... du Fraisse*, 1535. — *Jacques de Saint-Georges*, 1563. — *Georges Poumier*, 1581, 1584. — *Jean Farges*, 1647. — [Noble *Gabriel de Cosnac*, prévôt de l'église cathédrale de Sainte-Apollinaire de Valence, abbé de l'église collégiale Saint-Pierre, seigneur du bourg de lad. ville, prieur du prieuré de N.-D. de Toy et son annexe de Viam, prieur de Saint-Germain de Creysse, 1687, 1692. — M^e *Jean Melon*, conseiller au présidial, curé de Saint-Julien de Tulle, prieur de Toy, 1714, 1716. — *Jean-Martin de la Selve*, prêtre, docteur en Sorbonne, vicaire général et official de Mgr l'évêque de Tulle, grand-chantre de l'église cathédrale et prieur de Toy-Viam, 1752].

(1) Voir ci-dessus, pièce III.

PRIEURS D'USSAC. *Raymond Faydit*, 1326, 1337. — *Amalvit de Boussinhac*, 1373, 1385. [Le 15 des calendes de décembre 1378, Amelin de Bassinhac (*sic*), prieur d'Ussac, reconnu au chapitre de Tulle 10 muids de vin de rente sur son prieuré. A. B.]. — *Aymeric Bertrand*, 1433. — *Gilbert de Chamborant*, 1433. — *André Sage*, 1450, 1471. — *Pierre des Donnereaux*, 1484. — *Jean des Donnereaux*, 1488. — *Pierre de Monceau*, al. de Bar, 1506, 1515. [al. Geraud]. — *Charles de Maumont*, 1511, abbé d'Uzerche et prévôt de Clergoux. — *Gui de Lasteyrie*, al. du Sailhant, 1530, 1538. — *Etienne de Saint-Salvador*, 1540. — *Hélie de Roffinhac*, 1561, 1572. — *Jean Lasteyrie*, 1592. — *Antoine du Sailhant*, 1620. Décédé en juillet 1665. [Le prieuré d'Ussac fut uni au chapitre par arrêt du Grand-Conseil du 31 mai], quoique Antoine du Saillant eût résigné le 6 mai 1665 en faveur d'Antoine de Lasteyrie, qui avait obtenu provision en cour de Rome le 18 juin et pris possession le 12 août.

Nous terminons ces annotations d'une partie du Pouillé de Nadaud par un procès-verbal de l'état du diocèse de Tulle à la fin du xvii^e siècle, dans lequel sont consignés quelques renseignements statistiques qui ont leur intérêt.

EXTRAICT DU PROCÈS-VERBAIL DU DIOCÈSE DE TULLE, PAR M^e PIERRE MAILLARD, DOCTEUR EN THÉOLOGIE, ARCHIDIACRE DE LIMOGES, VICAIRE GÉNÉRAL DE L'ÉVÊQUE DE TULLE. — DU 1^{er} JUILLET 1689.

Nous etc., certifions que le diocèse de Tulle est scitué dans le pays le plus rude et plein de montaignes qu'il y ait dans le royaume; toutes les paroisses qui sont dans le voisinage des rivières de Dordogne, de Corrèze et du Leyge [*sic* pour Lusège] estant scituées ou ayant une partie des villages ou hameaux dans des précipices. Ce diocèse qui est limitrophe de ceux de Lymoges, de Clermont, de Cahors et de Saint-Flour, peut avoir 12 lieues de longueur ou environ et 9 ou 10 de largeur, et les lieues valent

le double de celles de France. Les chemins en sont très difficiles et rudes à cause des continuelles montées et descentes qu'il y a et nous jugeons qu'il a pour le moins 60 lieues de circuit à cause des villages esloignés et estandus dans les valons, et des détours qu'il faut faire à cause des montaignes et précipices.

Il y a dans le diocèse 5 villes, savoir Tulle, Argentat, Corrèze, Laguenne, Servièrre. La ville de Tulle est composée d'environ 12,000 communians. Il y a un chapitre composé de 4 dignités, 12 chanoines, 4 vicaires, des prestres pour faire le diacre, sous-diacre, chautres au chœur et pour faire les autres offices. Il y a 52 paroisses dans le diocèse, scavoir.....

Nous attestons qu'il y a 32 desd. paroisses où il y a actuellement un vicaire ou 2 ; qu'il en faudroit dans celles de Saint Silvain, de Servièrre, de Forzès et autres, mais on n'en trouve pas dans le diocèse, et il y a des procès contre les curés primitifs qui refusent d'en donner la portion congrue. Il y avoit des communautés de prestres dans 14 paroisses du diocèse, outre celles de Saint-Pierre et de Saint-Julien de Tulle, scavoir dans les paroisses de Corrèze, Naves, Laguenne, Bassignac-le-Haut, Mercœur, Sainte-Fortunade, Espagnac, Reillac, Lagarde, Saint-Clément, Albussac, Saint-Privat, Arnac, Glenis ou Servièrre. Il y a eu jusqu'au nombre de 20 prestres en celle de Servièrres, il y a eu jusqu'au nombre de 20 prestres dans celle de Corrèze et en l'an 1677 il y en avoit encore 15 comme il paroist par un contract mis en nos mains, signé Dubech, notaire royal. Il y en a eu 28 dans celle de Servièrre, 10 dans celle d'Argentat, 12 dans celle de Reillac, 16 dans celle d'Espagnac, 10 dans celle de Pandrignes, 6 dans celle de Ladignac, 10 dans celle de Goules, 19 dans celle de Naves, 15 dans celle de Saint-Silvain et jusqu'au nombre de 23 dans celle de Bar et à proportion dans les autres paroisses du diocèse. Et il n'en reste que 6 ou 7 dans celles de Corrèze, Naves et Reillac, n'y ayant

dans les autres que le seul vicaire et mesme est-il estranger en plusieurs paroisses.

La cure de Saint-Pierre de cette ville qui a des villages esloignés d'une lieue est composée de 4000 communians. Il n'y a qu'un seul vicaire et le curé en demande d'autres.

Il y a environ 50 vicairies fondées dans les esglises du diocèse qui sont desservies par des prestres.

La cure de Saint-Julien est composée de 7 à 8000 communians. Le curé n'a que deux vicaires, il en demande d'autres et il en est nécessaire d'autres deux à cause du nombre des communians et de l'esloignement des villages.

Il y a eu cy-devant 40 prestres dans la communauté de Saint-Pierre. Il n'y en a plus que 16, la réduction en ayant esté faite par M. de Guron. Il y en a d'autres qui ne sont point agrégés.

La communauté de Saint-Julien de Tulle estoit composée autrefois de 45 prestres et la réduction en a esté faite à 25, sans y comprendre le curé et les vicaires, et il y a plusieurs autres prestres de cette paroisse qui ne sont pas agrégés à cette communauté ou qui sont établis en d'autres diocèses et sont en grand nombre.

La paroisse de la ville d'Argentat est composée de 3800 communians et au delà, parmi lesquels il y en a 3 ou 4 cens de nouveaux convertis qui estoient les plus considérables de cette ville, centre de l'hérésie de tout le voisinage. Il n'y a que 2 vicaires dans cette grande paroisse où il en faudroit pour le moins deux autres et une douzaine d'ecclésiastiques pour faire les offices et les fonctions ou pour instruire le peuple qui est très ignorant, quoiqu'on y ait fait deux missions depuis très peu de temps.

La paroisse de Naves est composée de 2000 communians, celles de Sainte-Fortunade et d'Albussac de 14 à 1500 pour le moins, celles de Corrèze, Servièze, Bar, Goule, Auriac, Reillac, Saint-Julien-au-Bois contiennent chacune 2000 communians ou environ. Dans la plus part des autres paroisses il y en a 6, 7 à 800, à la réserve de 7 à 8 qui sont

plus petites comme Les Angles, Marque-Latour, La Chapelle, Saint-Bonnet-Avalouze, Saint-Silvain, Saint-Bonet-le-Pauvre, Saint-Julien-le-Pèlerin et Saint-Pardoux.

Nous certifions encore que les paroisses de Reillac, de Servièrre, d'Auriac, d'Argentat, de Saint-Martial-d'Entraygues, de Bassignac-le-Bas et de La Chapelle-Saint-Géraud qui sont sur la rivière de Dordogne, celles de Goules, de Sescles, d'Autefage, de Saint-Genès et autres qui sont près de Leyge, et celles de Corrèze, de Bar, d'Orliac, de Naves qui sont près de la rivière de Corrèze et celles de Camps et de Mercœur qui sont scituées sur une petite rivière qui sépare le diocèse de celui de Cahors contiennent des montaignes et des précipices qui rendent le service desd. paroisses très difficile.

Déclarons aussi que plus de la moitié des paroisses du diocèse, comme celles de Corrèze, de Naves, de Bar, Sainte-Fortunade, Albussac, de Goules, de Lagarde, de Saint-Julien-au-Bois, ont une grande lieue et demy ou deux lieues d'estendue ou diamètre et qu'ayant faict une exacte recherche des prestres du diocèse qui se sont établis dans d'autres, nous en avons trouvé plus de 200, y en ayant plus de 60 de la seule paroisse de Saint-Julien de Tulle ; lesquelles choses nous attestons pour véritables pour avoir faict diverses fois la visite de ce diocèse ; en foy de quoy nous avons signé. A Tulle le 1^{er} juillet 1689.

MAILLARD.

(A suivre.)

G. CLEMENT-SIMON.



A PROPOS

D'UNE

Fouille des Tumulus Gaulois

AU

PUY-D'USSOLUD (UXELLODUNUM)

PAR

PAUL BIAL

I

J'ai été invité à reproduire, dans le *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, une note que je publiai, en 1860, sur la fouille d'un *tumulus* au Puy-d'Ussolud (*Uxellodunum*).

Il ne me reste plus un seul exemplaire de cette note ; je n'en ai retrouvé, dans mes paperasses, que quelques feuillets manuscrits. Par un effort de mémoire, je pourrais la reconstituer à peu près ; mais, à tant faire que de se mettre en frais de rédaction, il me semble préférable de composer une nouvelle notice mieux documentée, où je pourrai discuter les découvertes de faits et d'idées qui se sont produites dans le long intervalle de trente-sept ans écoulés depuis la publication.

Je ne prétends pas traiter, dans cette nouvelle étude, la question générale des sépultures préhistoriques, pas même complètement la question spéciale des *tumulus* : parmi ces derniers, je fais encore un choix que je vais expliquer.

Ma note imprimée constatait qu'une tombelle fouillée par moi au Puy-d'Ussolud (Lot), en 1860, avait présenté le même mode de construction intérieure et les mêmes rites funéraires que les innombrables *tumulus* du pourtour d'Alaise, en Franche-Comté. Comme j'admettais que la tombelle d'*Uxellodunum* était gauloise, j'affirmais que celles d'Alaise l'étaient aussi, et avec toute la témérité de la jeunesse et l'entraînement de ma vive amitié pour Alphonse Delacroix, j'en conclus qu'Alaise était l'Alesia de César. Aujourd'hui, plus calme et mieux informé, je laisse de côté cette conclusion pour ne m'arrêter que sur ce point important, capital, savoir : l'identité de construction et d'aménagement intérieurs du *tumulus* quercinois et des *tumulus* franc-comtois.

Cette observation grandira en importance lorsque j'aurai montré que ce mode de sépultures s'est retrouvé en Alsace, en Suisse, en Bourgogne, en Limousin, en Quercy, et se rencontrera vraisemblablement ailleurs.

La multiplicité de ces tombelles, l'étendue de l'aire où on les a relevées, indiquent qu'il ne s'agit pas ici de constructions fortuites, sans rapports les unes avec les autres, mais d'un mode d'inhumation déterminé, d'un genre de *tumulus* bien caractérisé, que je qualifierai de *genre Alaise*.

C'est de ce genre de *tumulus* seulement que je

m'occuperai dans cette étude : et j'aurai encore suffisamment d'œuvre à ma quenouille (1).

II

Je me vanterais de connaître mieux que quiconque le *tumulus* genre Alaise, qu'il n'y aurait pas trop d'orgueil de ma part. J'ai fait mon apprentissage à Alaise même. Voici comment j'y ai été amené :

A mon retour de Crimée, en 1856, je fus envoyé, pour la seconde fois, en garnison à Besançon. J'avais eu primitivement de bons rapports avec Alphonse Delacroix ; je renouai ces liens ; nous les resserrâmes même. Je tombais en pleine explosion de la question d'Alesia ; mes amis les Alaisiens se saisirent de moi et m'endoctrinèrent : ça leur faisait tant plaisir de compter des militaires dans leur parti ! On m'expédia donc à Alaise : en avril 1858, j'y fis une excursion assez originale pour mériter d'être racontée, et qui le sera ailleurs.

J'étais recommandé au curé d'Alaise, l'abbé Maissonnet, qui fut mon hôte et se chargea de mon instruction en fait de *tumulus*, car je n'en avais jamais vu.

(1) Je succombe à la tentation de railler la manie quelque peu pédante chez la plupart de nos savants, de décliner, dans leur prose française, certains termes latins, comme *tumulus*, *maximum*, *minimum*, etc. Ils disent : un *tumulus*, des *tumuli*.

Mais alors, il faudrait être conséquent avec soi-même et décliner en cas aussi bien qu'en nombre et écrire : ce *tumulus*, voisin de cet autre *tumuli*, est semblable à ce troisième *tumulo*. Quand vous aurez fouillé ces *tumulos*, je vous remettrai la liste de tous nos *tumulorum*.

Est-ce assez drôle ? Mais ce serait logique.

Le curé retroussa sa soutane, en la nouant au bas des reins, comme les paysannes nouent leurs jupes, et arma sa main d'une trique à l'intention des vipères qui frétilaient et sifflaient nombreuses dans les fourrés.

Son chien *Courage* (bien nommé, il est mort en combattant contre les reptiles) partit devant en avant-garde, le curé suivit et je fermai la marche en file indienne dans les sentiers à peine ouverts à travers les broussailles et sous bois.

Bientôt l'abbé Maisonnet frappe un coup de trique sur un tas de pierrailles :

— Tumul ! me crie-t-il.

Un peu plus loin il frappe encore :

— Tumul !

Et continuellement ainsi :

— Tumul !

— Tumul ! Tumul ! Tumul ! répétais-je tout bas en écho. Eh ! l'abbé, *tu me la....*

Mais je n'achevai point ma plaisanterie. Car enfin, tant singulière que fût ma première leçon de *tumulus*, je devais convenir qu'Alaise et son pourtour constituaient la plus riche et la plus curieuse des nécropoles.

L'abbé Maisonnet a rendu à l'archéologie alaisienne des services réels, d'autant plus appréciables qu'ils étaient indispensables : Auguste Castan l'en loue dans l'un de ses rapports à la Société d'émulation du Doubs. Plus enthousiaste qu'éclairé, le brave curé était un intrépide chercheur dans les bois et à travers les abrupts. Mais surtout, sans sa généreuse hospitalité, les fouilles se seraient difficilement

poursuivies dans un pays dépourvu de gîtes habitables.

Les *tumulus* avaient pénétré l'esprit, la chair, la substance du bon abbé ; il en était possédé comme on peut l'être d'une légion de démons. Il en rêvait ; il en parlait à chacun et à chaque instant ; il en parlait tout seul, même en disant sa messe. Un jour, à l'autel, après le *Gloria in excelsis Deo*, il se retourne, ouvre les bras et dit avec componction :

— *Tumulus vobiscum !*

Cela se répétait couramment à Alaise, même devant lui, sans qu'il réclamât. Et il en a dit bien d'autres, l'excellent homme !

A mon retour à Besançon, je fus reconnu *dignus intrare* et sacré par la Société d'Emulation du Doubs membre de la commission des fouilles d'Alaise (1).

Je dois à la justice de déclarer que le rapporteur de cette commission, Auguste Castan, fut, de nous tous, le fouilleur le plus actif et le plus assidu. Mais chacun de nous a fouillé, beaucoup fouillé. Ce que nous avons éventré de *tumulus* peut se compter par centaines. Voilà l'école où j'ai été dressé ; je demeure, aujourd'hui, le seul survivant de la bande.

III

Nous sommes en 1860 : reproduisons d'abord les

(1) La commission des fouilles d'Alaise était ainsi composée : Jules Quicherat, Président d'honneur ; — Alphonse Delacroix, Président ; — Auguste Castan, Rapporteur ; — Paul Bial ; — Just Vuilleret ; — Charles de Varaigne ; — Percerot.

fragments retrouvés de la note imprimée sur la fouille du *tumulus* du Puy-d'Ussolud.

« J'avais découvert, en 1858, sur le Puy-d'Ussolud, des *tumulus* présentant les mêmes caractères extérieurs que ceux d'Alaise ; j'en avais tiré une preuve de l'identité d'époque pour les événements militaires dont ces deux localités ont été le théâtre. J'avais un grand désir de donner à cette preuve plus d'autorité encore en fouillant ces *tumulus*....
..... (1).

» Je n'ai guère encore été à même de satisfaire ce désir. Traversant, il y a un mois environ (2), les parages du Bas-Limousin et du Quercy, je n'ai pu consacrer qu'un jour à l'étude du Puy-d'Ussolud. Je ne disposais que d'un seul ouvrier, d'ailleurs très actif, très intelligent et très adroit. Ne pouvant entreprendre la fouille d'un *tumulus* un peu considérable, j'en ai attaqué un de plus petite dimension mais de très belle apparence, situé sur la plate-forme du roc de Poutarou, au bord occidental des escarpements du Puy-d'Ussolud, à cent mètres environ au Sud de la Fontaine de Loulié.

» Il était parfaitement rond ; son diamètre était de six mètres, sa hauteur de quatre-vingts centimètres ; sa surface, sur laquelle était étendu un tapis de gazon très fin, était régulière, unie, et portait à sa partie supérieure un cercle bien marqué de dalles posées de champ et perçant à travers l'herbe.

» La fouille a été exécutée très régulièrement et

(1) Paul Bial, *Uxellodunum*, Besançon, Dodivers, 1859, in-8° (édition épuisée).

(2) Au mois d'avril 1860.

par couches. Je n'ai pas vu de *tumulus* mieux construit que celui-là. Il était bâti avec des dalles et de la terre ; les dalles bien posées l'une sur l'autre et à recouvrement, formaient une sorte de dôme affaissé.

» Malheureusement l'intérieur du *tumulus* sur lequel s'épanchaient les eaux des pentes supérieures du terrain, était extrêmement humide ; les terres qu'on en retirait étaient comme boueuses. Je vis bientôt que cette intéressante tombelle n'avait pu conserver son précieux dépôt.

» Cependant la fouille ne demeura pas sans résultat : si elle ne donna ni ossements, ni armes, ni ornements de brouze ou de fer, elle mit au jour des débris de poteries incontestablement celtiques, identiques avec les poteries trouvées dans les *tumulus* du pourtour d'Alaise, notamment sur la côte de Refranche, au lieu dit « Les Gaules » (1).

IV

Ces passages de la note imprimée indiquent assez clairement le mode de construction des sépultures dont il s'agit ; il me semble néanmoins utile d'entrer dans quelques détails.

Transportons-nous par la pensée dans l'antiquité, sur le lieu et au moment où des Gaulois vont inhumer un mort, et regardons-les faire.

Sur le sol naturel on déblaie, régale et dame une

(1) Paul Bial, *Note sur la fouille d'un tumulus au Puy-d'Us-solud (Uxellodunum)*. Besançon, Dodivers et C^{ie}, 1860, in-8° (édition épuisée).

aire horizontale. On l'assainit, s'il est nécessaire, en y allumant un grand feu ou en y étalant une couche de trente centimètres d'épaisseur environ de charbons embrasés et de cendres.

On étend sur ce lit funèbre le corps du défunt, que l'on oriente ordinairement la tête à l'Ouest et les pieds à l'Est, de façon à lui faire regarder le soleil levant.

L'on dépose à ses côtés des vases en poterie ou en métal contenant des provisions pour le voyage d'outre-tombe.

Sur le pourtour de l'aire, on couche circulairement les cadavres des animaux favoris du défunt, particulièrement de ses chevaux et de ses chiens. Parfois même on dépose ainsi des dépouilles humaines, les corps des serviteurs les plus aimés, que l'on a envoyés rejoindre le maître dans la mort ou qui, dans la bataille, sont tombés à ses côtés en le défendant. Ces corps de serviteurs sont rangés en rayons du cercle, les pieds dirigés vers le centre occupé par le patron (1).

Le contenu étant disposé, l'on édifie le contenant : on construit une sorte de dôme en forme de calotte sphérique ou cônica, avec des pierres brutes plus ou moins plates, posées circulairement et à recouvrement, comme on établit encore les toitures de nos cabanes de vignes. Sauf la différence de

(1) Cœsar, *Bell. Gall.*, libr. VI. — Cf. les Rapports d'Auguste Castan sur les fouilles d'Alaise, dans les *Mémoires de la Société d'Emulation du Doubs*, années 1858-1865. Maximilien de Ring, *Tombees celtiques d'Alsace*, etc., etc.

hauteur, la maison du mort ressemble ainsi beaucoup à celle du vivant.

On garnit les interstices avec de la terre, des cailloux, presque toujours mélangés de tessons de poteries dispersés dans la masse.

Si l'on a le temps, on va chercher, quelquefois assez loin, de la terre plus ou moins imperméable aux eaux pluviales, et l'on recouvre le dôme pierreux d'une enveloppe de cette terre, en lui conservant la forme extérieure mamelonnée.

Mais, si l'on est pressé, l'on se contente d'élever à la hâte, souvent très imparfaitement, très irrégulièrement, le dôme pierreux ; puis, chaque passant jette pieusement sur le tas une pierre qui s'ajoute à la couverture mal édifiée.

Dans la suite des temps, le défrichement du sol a apporté sur quelques tombelles les pierres retirées des terrains de culture environnants : ainsi se sont amoncelés, par dessus ces *tumulus*, ces amas de pierres qu'en Franche-Comté l'on appelle des *murgers*, et en Limousin des *cheyrous*.

Point de dolmen sous ces mottes funéraires, point de chambrette *dolménôide* (que l'on me passe l'expression), contenant le mort et tout ou partie du mobilier mortuaire qui l'accompagne.

Cette voûte en dôme recouvrant le défunt étendu sur le sol naturel et cette absence totale d'encaissement de sa dépouille mortelle constituent, je le répète et j'insiste là dessus, les deux marques caractéristiques des *tumulus* genre Alaise.

Ce double caractère s'applique aussi bien aux tombelles les plus petites qu'aux plus gros *tumu-*

lus ; aux mottes aplaties à peine visibles, dans lesquelles, à Alaise, nous ne ramassions que quelques ossements et que nous disions appartenir à des « culsnus » gaulois, comme aux vastes sépultures d'Amancey, qui ont enrichi le Musée de Besançon de bronzes minces merveilleusement ornés.

Les rapports sur les fouilles du massif d'Alaise et des plateaux d'Amancey, de Clucy, de Cademène, au pourtour d'Alaise (1) ; sur les fouilles du *Bos-Néron*, près d'Arguel, non loin de Besançon (2) ; sur celles du Mont-Colombin, près d'Avrigney (Hte-Saône) (3), confirment ces deux traits particuliers des *tumulus* d'Alaise et de Franche-Comté. Les tassements sous le poids des siècles, quelques remaniements successifs ou accidentels produits par l'homme et les animaux rongeurs, et même quelques variétés ori-

(1) Auguste Castan, *Les tombelles celtiques du massif d'Alaise*. Besançon, Dodivers et C^{ie}, 1858, in-8°. *Les tombelles celtiques et romaines d'Alaise*. Besançon, Dodivers et C^{ie}, 1859, in-8°. *Les vestiges du siège d'Alesia*. Besançon, Dodivers et C^{ie}, 1861, 8°. *Les camps, les tombelles et les villas du pourtour d'Alaise*. Besançon, Dodivers et C^{ie}, 1862, in-8°. *Les champs de bataille et les monuments du culte druidique à Alaise*. Besançon, Dodivers et C^{ie}, 1864, in-8°. *Les préliminaires du siège d'Alesia*. Besançon, Dodivers et C^{ie}, 1865, in-8°.

Cf. *Mémoires de la Société d'Emulation du Doubs*, 2^{me} série, années 1858-1865. — Bourgon, *Essai sur quelques antiquités d'Amancey*, dans les Bulletins de l'Académie de Besançon. — Th. Bruand d'Uzel, *Notes sur les fouilles d'Amancey*, dans les *Mémoires de la Société d'Emulation du Doubs*, 1^{re} série, t. II. — Perce-rot, *Rapport sur les fouilles d'Amancey*. *Ibidem*.

(2) Auguste Castan, *La bataille de Vesuntio*. Besançon, Dodivers et C^{ie}, 1865, in-8°.

(3) Auguste Castan, *Les préliminaires du siège d'Alesia*, Besançon, Dodivers et C^{ie}, 1865, in-8°. — Cf. *Mémoires de la Société d'Emulation du Doubs*, 2^e série, année 1865.

ginelles de structure ont pu altérer parfois, plus ou moins, ces deux traits, mais sans les détruire.

V

Ce genre de sépultures n'est point confiné dans la région d'Alaise. J'ai déjà mentionné ci-dessus les *tumulus* du Mont-Colombin, à la frontière du pays lingon. Dans le voisinage, à Apremont, M. Eugène Perron et Auguste Castan ont tiré de très belles pièces antiques d'un gros *tumulus* de la même espèce appelé *La Motte* (1).

J'ai découvert sur les côtes de Montboucon et de Montfaucon, près de Besançon, des agglomérations de tombelles du même genre, mais très petites. Henri Martin, visitant la Franche-Comté, n'ayant jamais vu de *tumulus* et désirant en voir, Castan et moi nous le conduisimes sur Montfaucon. Il fut ravi ; il n'en fallait pas beaucoup, il est vrai, pour allumer en lui l'enthousiasme (2).

Sur le plateau des Moydons (Jura), dont les hautes falaises dominant Salins au Nord, Arbois et Poligny à l'Ouest, Charles Toubin et Alphonse Delacroix ont signalé des armées de *tumulus*. J'ai visité avec eux cette nécropole immense qui se développe sur plusieurs lieues (3). Des membres de la Société d'Emu-

(1) Auguste Castan, *La tombelle d'Apremont*, dans la *Revue archéologique*, 2^e série, t. 38, juin, décembre 1879.

(2) Aujourd'hui les pelouses de Montboucon et de Montfaucon ont été défoncées par la construction des forts détachés qui y ont été établis.

(3) Alphonse Delacroix, *Alaise et Séquanie*, avec une carte des Moydons. — Charles Toubin, *Champs sacrés des Séquanes*.

lation du Jura, notamment MM. E. Toubin et Jacques Morgan, ont fouillé quelques-unes de ces innombrables tombelles : elles ont montré le même mode de structure intérieure et rendu le même mobilier funéraire que celles d'Alaise, de Flagey et d'Amancey (1).

Tout le long de la chaîne du Jura français, depuis Blamont jusque vers Champagnole, j'ai rencontré le même genre de *tumulus*. Par exemple, me trouvant, au printemps de 1870, en villégiature chez M. l'abbé Rain, à Courbouzon, près de Lons-le-Saulnier, je découvris, dans mes promenades avec mon aimable hôte et ses amis, MM. les abbés Pioche et Faveret, sur les vertes pelouses qui tapissent dans ces parages le versant occidental du Jura, un groupe de *tumulus*. J'en fis fouiller un, d'une manière incomplète, le temps me faisant défaut, mais suffisante pour y reconnaître l'identité de structure intérieure avec les *tumulus* alaisiens.

J'y fis une trouvaille digne de remarque : au milieu de tessons de poterie noirâtre, à cassure micacée ou quartzeuse, je recueillis un gros fragment (plus de la moitié) d'un marteau de pierre porphyroïde, cassé au trou du manche, absolument pareil aux plus beaux de ceux que j'ai admirés au Musée de Prinzens-Palais de Copenhague et dans d'autres collections scandinaves. On rapporte ordinairement

(1) Ernest Chantre, *Fouilles de tumulus dans la forêt des Moidons*, dans la *Revue archéologique*, 2^e série, t. IV, 1873. — Jacques Morgan, *Fouilles aux Moidons*, dans l'*Archéologie préhistorique du Jura*, extrait des *Mémoires de la Société d'Emulation du Jura*.

ces marteaux à l'âge du bronze ; le mien se trouvait ici dans l'âge du fer (1).

Le voisinage de la Suisse me conduit à rattacher au même genre de sépultures le *tumulus* des Favargettes en Val-de-Ruz (canton de Neuchâtel), dans lequel la forme de voûte de pierres brutes en dôme a été signalée par les ouvriers ; ainsi que le *tumulus* de Vauroux, avec cette différence que, dans ce dernier, les pierres formant la base de la voûte étaient plus grosses et disposées avec plus de soin (2). Je suis même tenté de faire rentrer dans notre catégorie les *tumulus* d'Anet et de Tieffenau, fouillés et décrits par le baron de Bonstetten, bien que cet éminent archéologue les classe dans sa division de « *tumulus* à inhumation avec noyau de pierres » (3).

La trainée des tombelles genre Alaise se poursuit au Nord en Alsace ; elle pénètre dans les Vosges : nous n'avons qu'à suivre Maximilien de Ring, qui a si bien fouillé et décrit les *tumulus* de cette dernière province (4).

Sur la rive droite du Rhin, vers les sources du

(1) Ce marteau a été gardé et sans doute conservé par M. l'abbé Rain.

(2) E. Desor, *Note sur le tumulus des Favargettes*, dans les *Matériaux pour servir à l'histoire de l'homme*, t. V, 1869.

(3) Baron de Bonstetten, *Notice sur les tombelles d'Anet* (canton de Berne). 1849, in-4° ; *Notice sur des armes et des chariots de guerre découverts à Tieffenau, près Berne*. Lausanne, 1852, in-4°.

(4) Maximilien de Ring, *Fouille des tombes celtiques d'Heidolsheim et de Brumath*, dans le *Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace*, II, pp. 13-28, 88-96 ; *Tombes celtiques d'Alsace* ; *Tombes celtiques de la forêt de Haguenau*.

Neckar et du Danube, une traînée parallèle de *tumulus* du même genre fait vis-à-vis aux tombelles Alsaciennes (1).

VI

Les *tumulus* genre Alaise s'avancent aussi en Bourgogne. Comparons, à cet égard, Alise avec Alaise.

« A M. Paul Bial, écrit Auguste Castan dans l'un de ses rapports, revient le mérite d'avoir signalé le premier les trois cimetières celtiques du Mont-Plévenel, du Mont-Druaux et du Mont-de-Mussy » (2).

Ce fut en mai 1861 que je découvris ces cimetières du pourtour d'Alise et que j'en donnai la description dans une brochure intitulée : *La vérité sur Alise-Sainte-Reine* (3). M'adressant, sous forme de lettre, à Alphonse Delacroix, je lui disais :

« Vos conceptions hardies sur les pratiques religieuses de la Gaule m'avaient fait pressentir qu'il devait y avoir autour d'Alise-Sainte-Reine des cimetières de l'âge celtique.

» Pour vérifier ce point important, j'ai visité trois fois (4) très attentivement tout le pourtour du Mont-Auxois. C'est une rude besogne que ces explorations

(1) Alexandre Bertrand, *Nos origines, la Gaule avant les Gaulois, passim*.

(2) Auguste Castan, *Les camps, les tombelles et les villas du pourtour d'Alaise*. Besançon, Dodivers et C^e, 1862, in-8°.

(3) Paul Bial, *La vérité sur Alise-Sainte-Reine*. Paris, Garnier frères, 1861, in-8° (édition épuisée). — Ce travail parut aussi en articles, au printemps de 1861, dans le journal *La Franche-Comté*.

(4) Explorations du 29 mai 1858, des 25 et 26 août 1860, des 12, 13 et 16 mai 1861.

par monts et par vaux. Que n'avais-je vos jambes de *Micromégas* ! Enfin, me voici sur le plateau de Mussy.

» Ce plateau a la figure d'une pioche dont la pointe regarde la plaine des Laumes ; une croix en jalonne l'extrémité. Cette croix de Mussy-la-Fosse, plantée sur un singulier éboulement de roches, révèle le caractère religieux de la plate-forme étroite qui couronne ce contrefort. Le christianisme ne manqua jamais de purifier, au moyen de la croix, tous les lieux sacrés de la Gaule. Cette croix n'est qu'un indice, mais il peut avoir sa valeur dans la recherche des cimetières gaulois. Effectivement, à une trentaine de pas de la croix de Mussy, j'ai remarqué deux bourrelets de terre et de pierres, parallèles et longeant en quelque sorte les bords du plateau. Du côté du Nord, sur le haut de la pente, deux lignes de *murgers* arrondis suivent la même direction. Des *tumulus* sont épars dans les intervalles des lignes ; quelques-unes même s'épatent sur les bourrelets. En avançant sur le plateau, on voit les bourrelets et les *murgers* se multiplier. Tantôt parallèles, tantôt perpendiculaires entre eux, tantôt affectant diverses directions et divers contours, ils composent d'innombrables enceintes renfermant des *tumulus*.

» En général, ces *tumulus* sont petits, écrasés et présentent une couverture de gazon percée de pierres. J'en ai vu deux ou trois plus considérables, pouvant avoir de quinze à vingt mètres de diamètre et un à deux mètres de hauteur.

» Mais la partie la plus curieuse de cet ensemble,

c'est son extrémité vers le Nord-Ouest. Dans cette partie, le plateau a cinquante mètres environ de largeur et ses bords sont escarpés. D'un escarpement à l'autre s'étend un *murger* bien marqué, reste d'un mur en pierres sèches, dont le caractère ancien et la destination défensive m'ont paru évidents.

» En dedans et en dehors de cette ligne, d'autres levées de pierres suivent, parallèlement et à très petite distance, la même direction.

» Plus loin, vers le Nord-Ouest, les enceintes et les *tumulus* cessent entièrement.

» Les résultats m'encourageant dans mes recherches, je franchis la vallée de la Brenne et gravis les escarpements du Mont-Druaux. Ce plateau, au contour festonné, m'offrit des vestiges du même genre, quoique moins bien accusés qu'à la Croix de Mussy. Il faut remarquer sur *la chaume* qui le borde à l'Occident, des *murgers* et deux alignements curieux de *tumulus*, assez semblables à ceux que nous avons observés au Mont-Colombin. Dans la partie qui regarde le Mont-Auxois, se montrent des indications d'enceintes et de *tumulus*.... Seulement ici la culture, ayant transformé presque entièrement la surface du sol, n'a guère laissé ces lignes et ces tombelles dans leur premier état.

» Le Mont-Plévenel, ou comme on disait autrefois Peuvenel, avait d'abord, pour deux motifs, attiré particulièrement mon attention : sa pointe occidentale est couronnée d'une plate-forme rocheuse, teinte à peine d'une mince couche de gazon et que n'ouvrit jamais le soc de la charrue ; ensuite

ce promontoire est traversé par une voie romaine, primitivement celtique, laquelle devait être accompagnée de *tumulus*, comme tous les antiques chemins dans les passages importants. Là je devais rencontrer des restes bien conservés de cimetières gaulois. Mon attente ne fut pas trompée. Je fus surtout frappé de la ressemblance de ces vestiges avec ceux que nous avons étudiés ensemble sur la friche de Montboucon. Ce sont encore des bourrelets de terre et de pierres, en partie effacés, formant des enceintes irrégulières qui encadrent les *tumulus*. Ces tombelles sont en général petites, aplaties et semblables à celles du contre-fort de *Sur-Scey*, à Alaise.

» Voilà donc un troisième cimetière gaulois.....

» Je reconnais dans les cimetières d'Alise quelque chose de plus : les dessins d'enceintes multipliées dénoncent une certaine organisation intérieure de ces nécropoles, présentant de l'analogie avec celle des *oppidum* celtiques. La ville des morts était comme l'image de la ville des vivants » (1).

Ma lettre à Delacroix ne dit rien du mode de construction des tombelles d'Alise-Sainte-Reine ; mais le hasard m'a servi et mis à même de reconnaître leur structure intérieure. Mon camarade, le capitaine Stoffel (devenu plus tard le célèbre colonel Stoffel), exécutait autour du Mont-Auxois, en 1862, pour l'empereur Napoléon III, la recherche des

(1) Paul Bial, *La vérité sur Alise-Sainte-Reine*. Paris, Garnier frères, 1861, in-8° (édition épuisée).

fossés de circonvallation et de contrevallation de César autour d'Alesia. Stoffel nous rencontra aux Laumes, Castan et moi, et nous invita à visiter avec lui l'immense développement de ses fouilles. Nous soupâmes le soir ensemble dans le petit Musée d'Alise. La journée et la soirée furent charmantes.

Les fouilles traversant les cimetières celtiques sur le Mont-Druaux, avaient éventré nombre de *tumulus*. Ceci d'abord indiquait que les tombelles traversées par les fossés étaient d'une époque antérieure au siège d'Alesia. Je pus ainsi observer leur mode de construction intérieure. Les débris de poterie et de bronze mince que je vis jeter aux remblais me firent aussi connaître la nature de leur mobilier funéraire.

Les tombelles d'Alise-Sainte-Reine sont des *tumulus* genre Alaise.

VII

D'Alise à Langres il n'y a pas très loin : il n'est donc pas étonnant que j'aie découvert, en 1874, autour de la cité lingone, des *tumulus* pareils à ceux d'Alise et d'Alaise. Que l'on me permette une petite digression sur cette découverte.

Sur un promotoire occidental du plateau de Langres, au lieu dit la Pointe de diamant, le génie militaire construisait, en 1874, un fortin. Le capitaine Trouillard, chargé de cette construction, m'invita, un jour, à déjeuner dans son bureau en planches installé sur le terrain. Pendant qu'il expé-

diait quelques affaires, je parcourus le terrain environnant, en déplorant l'inconscience avec laquelle de nombreux *tumulus* avaient été détruits par les constructeurs. Ces mottes peu volumineuses, très aplaties, ne leur avaient rien dit.

Au dessert d'un déjeuner plein de gaieté et d'humour militaire, je m'enhardis à gronder le capitaine, le lieutenant et le garde ou adjoint, sur leur vandalisme.

— Mais, me répondit-on, nous n'avons rien vu... Il n'y avait rien.

— Que vous n'ayez rien vu, soit; mais qu'il n'y eût rien, je conteste : ce qui demeure encore affirme le contraire.

— Oh ! mon commandant, reprit le capitaine, vous nous rasez parce que nous ne sommes pas du bataillon des archéologues ; mais je parierais bien... oui, je parie un bon déjeuner à Langres, que vous ne nous montrerez pas céans un seul de vos *tumulus*.

— Je vous en montrerai dix, répliquai-je. Donnez-moi quatre bons ouvriers et un de vos sous-officiers, et, dans deux heures, je vous servirai des morceaux de vieux Gaulois.

Le pari fut tenu. Je sortis aussitôt pour choisir le *tumulus* à fouiller. Au bout de dix minutes j'étais de retour.

Après le café, l'on se mit donc à l'œuvre. Le *tumulus* choisi n'était ni gros ni haut ; il se projetait sur le sol en galette aplatie ; mais sa surface se montrait bien arrondie et présentait les caractères extérieurs que j'ai définis. Effectivement,

quand on l'eût ouvert, on reconnut que c'était un *tumulus* genre Alaise.

Nous y recueillîmes d'abord des tessons de poterie épars, des ossements d'homme et d'animaux, une fibule à ressort à boudin en bronze, une bague en fil de bronze dont le chaton était fermé par un enroulement en spirale du fil.

Lorsque nous atteignîmes le niveau du sol naturel, le pic rencontra en pleine terre un sarcophage en pierre gallo-romain, contenant un squelette dont les ossements avaient été plus ou moins brisés et dérangés de leurs positions respectives par les rongeurs. Le crâne était intact. Aucune arme, aucun objet de parure n'accompagnait ce squelette.

De dire la stupéfaction des officiers et des ouvriers à la vue de ce sarcophage, c'est impossible ; un mot d'argot peut seul l'exprimer : ils furent *épatés*.

— Rudement fort ! ronchonnaient-ils tout bas ; rudement fort ! rudement fort !

Le fait est qu'eux ne l'étaient guère..... sur le chapitre des *tumulus* s'entend. Je souriais, car le sarcophage n'était certes pas ce que j'avais deviné d'avance ni cherché. Je n'avais pas pensé qu'un gallo-romain pauvre et nu se fût insinué dans l'enveloppe funéraire d'un vieux gaulois plus riche et mieux orné : mais j'eus la faiblesse de n'en rien dire.

Le crâne du gallo-romain fut déposé dans le bureau des officiers ; le sarcophage fut transporté devant la porte et transformé en abreuvoir. J'ai appris plus tard que toutes les trouvailles ont été

égarées ou brisées et j'ai regretté de n'avoir pas demandé et obtenu que ces objets fussent remis au Musée de Langres.

M. Alexandre Bertrand, dans son livre de *La Gaule avant les Gaulois*, rappelle que dans le département de la Marne, notamment aux environs du camp de Châlons, un nombre très considérable de *tumulus* ont été fouillés; ils étaient tous du genre Alaise.

Il reproduit les rapports de M. Abel Maitre sur les fouilles exécutées, en 1872, par ce dernier et par M. Ed. Flouest, des *tumulus* de Magny-Lambert (Côte-d'Or), notamment de ceux de Monceau-Laurent, de la Vie-Bagneux, de la Combe-Bernard, de la Combe-à-la-Boiteuse. Il faut y joindre ceux de la forêt de Châtillon, le fameux tertre de la butte de Sainte-Colombe; d'autres encore à Genay, près de Semur, et, plus au Sud, au-delà de Beaune, vers Cussy-la-Colonne et Ivry.

Il rappelle enfin les fouilles des tombelles exécutées par de Saulcy aux champs d'Avenay et de Meloisey (Côte-d'Or) (1).

Voilà donc la Champagne et la Bourgogne annexées à la Franche-Comté et à l'Alsace sous le régime des *tumulus* genre Alaise, sous réserve de quelques variétés de détail sur lesquelles nous reviendrons tout à l'heure.

VIII

Nous avons commencé notre tournée par le Puy-

(1) De Saulcy, *Fouilles de tumulus dans les Vosges et la Côte-d'Or*, dans la *Revue archéologique*. Décembre, 1867, pp. 417-422.

d'Ussolud (Lot) ; nous allons faire comme le lièvre, rentrer au gîte, c'est-à-dire en Quercy et en Limousin.

J'ai dit que la tombelle fouillée au Puy-d'Ussolud était du genre Alaise.

Au même genre appartiennent les *tumulus* tout petits, à peine visibles, que j'ai signalés dans les bruyères de Roche-de-Vic (Corrèze). J'en ai fouillé deux : l'un, en 1865, ne m'a rendu que des tessons de poterie noirâtre à cassure quartzeuse ; l'autre, mal exécuté à cause du mauvais temps, en 1894, n'a donné rien du tout. Mais l'un et l'autre étaient bien de l'espèce.

J'ai rencontré, dans la Dordogne et jusque dans le Morbihan, de tout petits *tumulus* qui avaient la mine voulue : mais je n'ai pas eu l'occasion d'en fouiller. Je ne puis donc que supposer, avec beaucoup de probabilité, qu'ils sont aussi de la famille.

Il demeure démontré, en tout cas, qu'en Quercy et en Limousin, c'est-à-dire dans la France centrale et bien en deçà de la région orientale de M. A. Bertrand, il existe des *tumulus* genre Alaise. Voilà un point sur lequel il convient d'insister.

Toutefois, en Quercy et en Limousin, se rencontrent en même temps des tombelles d'un rite funéraire différent. Au cours d'une excursion que je fis dans le Lot, en 1864, avec mon neveu Joseph Cerou et J.-B. Cessac, je signalai à ce dernier, sur la pente d'un coteau de la rive droite de la Dordogne, à gauche en montant la côte de Saint-Sozy au Pigeon, à quelques kilomètres de Martel, un groupe de petits *tumulus*. Cessac les fouilla l'année suivante

et trouva, au centre de chacun d'eux, une chambrette de pierres, une sorte de caisse formée de pierres plates dressées de champ pour les parois et recouvertes d'autres pierres plates posées horizontalement. C'était une sorte de réduction de dolmen devenu sarcophage. Le contenu, outre quelques ossements, consistait principalement en objets en fer.

J'ai vu dans l'Aveyron, sur le causse de Peyrelevade qui domine, du côté Nord, Espalion, et du côté Sud, le plateau de Bozouls, quelques *tumulus* à chambrettes pareilles, se rapprochant même davantage des tout petits dolmens des environs d'Assier (Lot). Ces *tumulus* avaient été déjà fouillés : par qui ? Peut être par le grand fouilleur aveyronnais, l'abbé Céréz, ou par cet autre aveyronnais célèbre, M. Emile Cartailhac.

A ce genre de *tumulus* à chambrette formant sarcophage appartient l'une des deux tombelles que MM. Philibert Lalande et Elie Massénat ont fouillées, en 1889, sur la commune de Cressensac (Lot). L'autre *tumulus* ne paraît pas avoir eu de chambrette sépulcrale et, si j'ai bien compris la note de M. Philibert Lalande, je peux le classer dans les *tumulus* simples genre Alaise (1). Voilà deux rites funéraires en présence dans le même lieu.

M. Philibert Lalande nous fait connaître un autre *tumulus* d'un rite plus compliqué, le *tumulus* de la Ribeyrie, appelé *la Motte du Doignon*, situé sur la commune de Troche (Corrèze) (2). Cette tombelle

(1) Philibert Lalande, *Note* du 12 mars 1889, dans les *Matériaux pour servir à l'histoire de l'homme*.

(2) Philibert Lalande, *Tumulus de la Rebeyrie*, lettre du 28

avait été détruite en 1858, mais M. Ph. Lalande avait reçu de M. Brunot, instituteur à Troche, les renseignements les plus détaillés sur son mode de construction et sur son contenu.

La tombelle, de forme circulaire, avait environ quinze mètres de diamètre et sept à huit mètres de hauteur.

Dans la partie supérieure du massif s'étaient rencontrés quelques ossements calcinés sans indication d'espèces.

Au niveau du sol, les ouvriers avaient découvert de petites constructions en briques, de quatre-vingts centimètres de largeur, comparables à des petits fours, contenant des vases cassés et des os carbonisés pour la plupart. Au centre du groupe de ces chambrettes, se trouvait une chambrette plus grande et plus soignée, dans laquelle fut trouvé un vase d'environ quarante centimètres de haut, étroit à ses deux bouts, renflé dans son milieu, couvert d'une brique, contenant des cendres et des os à demi calcinés. A côté de lui était posé un vase plus petit, contenant un instrument de pierre ressemblant à une pierre à aiguiser. La trouvaille qui frappa le plus fut une sorte de gland d'or à crochet, analogue au crochet d'une boucle d'oreille, mais en différant en ce que le bout était plus gros et carré.

Chaque chambrette était enveloppée d'une collette de charbons large de trente centimètres épaisse de quinze.

Quelques-uns des vases recueillis ont été donnés

mars 1866, dans les *Matériaux pour servir à l'histoire de l'homme*, t. II, p. 304.

à M. Philibert Lalande : « La pâte en est rougeâtre mais grossière et pétrie de petits grains quartzeux. Ils ont été fabriqués sans l'aide du tour. Un des tessons est orné d'un cordon en relief ; cette moulure porte des empreintes ou dessins en creux obtenus avec le bout du doigt ou d'une baguette. Ils ont tous les caractères d'une poterie celtique. Cette poterie a quelque analogie avec celle des vases lacustres de l'âge de bronze, mais elle diffère essentiellement de la poterie des dolmens » (1).

C'est bien là un *tumulus* à chambrette sépulcrale centrale entourée d'autres chambrettes d'ordre secondaire : il appartient, en outre, au rite de l'incinération.

Ainsi donc, dans la même région de la France centrale, nous rencontrons des rites funéraires divers. Faut-il en conclure qu'ils ont appartenu à des peuples différents ? C'est possible mais nullement démontré : par des causes fortuites variées, des tribus d'un même peuple, très voisines même, ont pu avoir des coutumes très différentes.

Il est plus probable néanmoins que ces différences de rites accusent des différences d'époques. Le *tumulus* à chambrette semble appartenir à une époque de transition entre l'époque du *tumulus*-dolmen et celle du *tumulus* genre Alaise.

IX

Nous avons parcouru, pour ainsi dire, toute la France et nous avons trouvé presque partout le

(1) Philibert Lalande, *Loc. cit.*

tumulus genre Alaise. Nous l'avons formellement constaté en Franche-Comté, en Alsace, dans l'Ain, dans les Vosges, en Bourgogne, en Champagne, en Quercy, en Limousin ; nous l'avons entrevu en Périgord et jusqu'en Bretagne (1). Dès lors, il nous est bien permis de trouver trop absolue la démarcation que M. Alexandre Bertrand a tracée entre la région des dolmens et la région des *tumulus*. Nos *tumulus* genre Alaise du Quercy et de la Corrèze s'enfoncent en pleine région des dolmens. La ligne de séparation me semble donc être en défaut.

— Mais, répondra le Maître, les *tumulus* genre Alaise sont l'exception dans cette région centrale ; or, « l'exception confirme la règle ».

Cet argument, si répandu, ne saurait me satisfaire. J'ai le travers de croire qu'une théorie infirmée sur un ou quelques points n'est aucunement sûre. Voltaire, *oquel couqui de Voulteri*, comme disait un curé de ma connaissance, écrit quelque part que les théories sont comme les souris, qui s'échappent par bien des trous, mais finissent toujours par en rencontrer un où elles ne passent pas.

Les *tumulus* genre Alaise se montrent actuellement en minorité dans la Corrèze, dans le Lot, dans la France centrale : patience ! Avec du temps et de l'argent ils deviendront majorité, j'en suis convaincu. Alors, le règne des *tumulus* genre Alaise,

(1) Je ne puis vraiment tout citer : j'ose me croire pourtant autorisé à mentionner, comme analogues aux *tumulus* genre Alaise, les *tumulus* fouillés par M. Cazalis de Fondouce, dans les Cévennes, sur la limite du plateau du Larzac ; aussi un *tumulus* de Ville-mur (Haute-Garonne), signalé dans les *Matériaux* par M. Emile Cartailhac.

sous réserve de très grandes différences de densité dans leurs agglomérations provinciales, s'étendra sur toute la Gaule.

Je ne dis pas que ce règne est arrivé ; je crois seulement qu'il arrivera.

Question capitale : les *tumulus* genre Alaise sont-ils gaulois ?

La plupart des archéologues français l'admettent ; Jules Quicherat, Alphonse Delacroix, Auguste Castan l'ont affirmé.

M. Alexandre Bertrand lui-même et les classificateurs des collections du Musée de Saint-Germain le reconnaissent.

« Les *tumulus* se divisent en deux groupes, dit M. Alexandre Bertrand : à l'Ouest et à peu près dans la zone des dolmens, ils sont isolés et recouvrent généralement des chambres funéraires et des galeries couvertes. La pierre et le silex s'y rencontrent, mais le bronze y domine et le fer y apparaît. Les *tumulus* de l'Est présentent un tout autre caractère. Agglomérés en nombre immense le long d'une ligne qui, du Rhin près de Haguenau s'étend jusqu'à l'Ain, sur les pentes occidentales du Jura, ils font deux pointes, l'une dans les Vosges, l'autre dans la Côte-d'Or. Plus de chambres intérieures ni de galeries, rien que des pierres mêlées de terre, formant une voûte grossière au-dessus des cadavres. Les armes de pierre et de silex ne s'y rencontrent plus ; le bronze y domine encore, mais le fer est abondant. La perfection des objets de bronze et surtout des bijoux, dont quelques-uns paraissent étrusques, indique un art très avancé.....

» Ces *tumulus* ce ne sont pas les Celtes qui les ont élevés, mais les Galates (Gaulois) » (1).

Mais M. Bertrand distingue deux époques gauloises successives :

La première, *galatique*, remontant au iv^e siècle avant notre ère, vers 350, limite supérieure assignée par E. Desor à l'âge des *tumulus* de Vauroux et des Favargettes et du cimetière de Halstatt ; cette catégorie comprendrait les tombelles de Franche-Comté, d'Alsace, d'Alise-Sainte-Reine, de Langres et celles qui ont été fouillées ou reconnues au Puy-d'Ussolud ou à Roche-de-Vic ;

La seconde époque, *gauloise proprement dite*, se prolongeant jusqu'à la conquête de la Gaule par Jules César ; ce serait l'époque des *tumulus* de la Marne.

Ces distinctions sont fondées sur des observations et des statistiques touchant la forme et la longueur des épées, la fréquence des rasoirs en bronze et en fer, des cistes en bronze à cordons, des fibules, des *torques*.

J'écarte forcément de mon cadre restreint tous ces détails ; j'aurai l'occasion de les exposer dans une étude plus considérable en préparation.

Quoi qu'il en soit, le fait essentiel, c'est que tous ces *tumulus* des deux catégories sont des sépultures gauloises.

(1) Alexandre Bertrand, *Nos origines. La Gaule avant les Gaulois. Passim.*

X

La thèse de M. Alexandre Bertrand que je viens de résumer brièvement, me semble à reprendre sur quelques points.

Je ne m'arrête pas à la distinction qu'il établit entre les Celtes et les Gaulois, puisqu'il admet que les Gaulois sont d'origine celtique (1).

Je ne veux pas revenir à l'attaque déjà débattue contre son partage de la Gaule, par une ligne prématurément tracée, en deux régions, savoir : la patrie des *tumulus*, à l'Est, où il n'y aurait pas de dolmens, et la patrie des dolmens, au Centre et à l'Ouest, où il n'y aurait pas de *tumulus* proprement dits.

Je me borne à dire qu'à mon sentiment, ces conclusions sont trop absolues et par là même inexactes. De ce que dans tel ou tel département la statistique compte peu ou point de *tumulus* genre Alaise, on ne saurait logiquement affirmer qu'il n'y en a jamais eu. Leur conservation ou leur destruction a pu dépendre de tant de circonstances accidentelles aujourd'hui inconnues ! Ils ne se sont bien gardés que dans les régions forestières et sur les sommets et les causses arides.

Il est bon de faire de la statistique, mais il faut prendre garde et en user avec beaucoup de discernement. Les statistiques sont des sirènes dangereuses ; elles servent à prouver à peu près tout ce que l'on veut.

(1) *Dictionnaire archéologique de la commission de la topographie des Gaules*. — Alexandre Bertrand, *Nos origines. La Gaule avant les Gaulois*.

M. Alexandre Bertrand est un de nos maîtres en archéologie celtique ; son autorité est considérable. Mais nous sommes ici dans la république des lettres et des sciences ; c'est un pays de liberté. Je professe, même dans toutes les républiques, le respect des choses respectables, mais je ne vais pas jusqu'à l'abdication de toute discussion devant l'autorité d'un maître.

Je discute donc et je conteste les termes trop absolus de cette assertion, que « dans les *tumulus* de l'ère gauloise, on ne rencontre plus d'instruments de pierre ».

Pourtant M. Alexandre Bertrand, qui a lu les rapports d'Auguste Castan, qui les cite, n'ignore pas qu'à Alaise, le *tumulus* du Fourré, bien gaulois celui-là, puisque, comme dans ceux de Magny-Lambert, il couvrait un guerrier gaulois enseveli avec son char de guerre, le *tumulus* du Fourré, dis-je, a donné une hâchette en jaspe. Par ses dimensions exigües, cette hachette n'était, j'en conviens, ni une arme de guerre ni un instrument de travail ; elle n'avait sans doute là-dedans qu'un caractère symbolique et religieux. Mais n'épilouons pas ; elle y était tout de même.

M. Bertrand n'ignore pas davantage que MM. Ed. Flouest et Abel Maître ont ramassé un éclat de silex avec bulbe de percussion dans la masse pierreuse du *tumulus* de Monceau-Laurent, puisqu'il a reproduit dans son livre (1) le rapport de M. Abel Maître sur la fouille de cette tombelle.

(1) Alexandre Bertrand, *Nos origines. La Gaule avant les Gaulois*.

M. Emile Cartailhac a pu lui dire que dans le *tumulus* de Villemur (Haute-Garonne), M. Pendarès a recueilli des silex taillés (1).

Enfin, qu'il me soit permis de rappeler le marteau en pierre porphyroïde que j'ai recueilli dans le *tumulus* de Courbouzon (Jura).

Oui, l'on peut dire que les instruments de pierre sont *rare*s dans les *tumulus* gaulois, mais il me semble peu exact d'affirmer qu'ils en sont complètement absents.

Autre inexactitude :

« Y a-t-il, écrit M. Alexandre Bertrand, des *tumulus* (agglomérés) là où se sont données les grandes batailles historiques, là où Marius défit les Cimbres, à Hautmont où César anéantit les Nerviens, dans la forêt de Compiègne où Corréus et les Bellovaques furent exterminés, à Alise..... ? »

Le maître ne connaissant pas de *tumulus* sur ces champs de bataille, s'écrie :

— « On n'élevait donc plus de *tumulus* habituellement ni à l'époque de Marius ni à l'époque de César, après les batailles ».

M. Bertrand fait en outre observer que le mode de construction des *tumulus* demandait trop de temps pour qu'on ait pu le pratiquer en campagne.

Selon lui, les tombelles agglomérées étaient des cimetières de populations fixes.

C'étaient des sépultures de famille : ce serait prouvé par ce fait que des inhumations d'époques

(1) Emile Cartailhac, *Tumulus de Villemur*, dans les *Matériaux pour servir à l'histoire de l'homme*, t. III, janvier 1867.

différentes se rencontrent assez souvent superposées dans le même *tumulus*.

D'ailleurs, ajoute-t-il, si les agglomérations de *tumulus* représentaient des champs de bataille, comment expliquer cette succession de batailles meurtrières de Hagenau à Salins, ce redoublement de luttes, se continuant sous les empereurs, autour d'Amancey et d'Alaise, tandis que le Nord de la Gaule, si souvent envahi, et le Midi traversé par les Ibères, les Ligures, les Celtes, ne présenteraient rien ?

Cette charge à fond sur les archéologues qui ont vu des champs de bataille dans les agglomérations de *tumulus* est poussée principalement, dans la pensée de l'auteur, contre J. Quicherat, Alphonse Delacroix et Auguste Castan qui ont défendu l'Alesia franc-comtoise au moyen de ses armées de *tumulus*. Elle atteint aussi de Saulcy, qui s'est d'abord laissé aller à chercher le champ de bataille de César et des Helvètes vers Cussy-la-Colonne à la piste des *tumulus*.

J'oppose d'abord une question préjudicielle : les Gaulois n'étaient pas un peuple irréligieux ; comment admettre alors qu'après la bataille, ils encrotaient à la hâte leurs morts ou les abandonnaient aux vautours et aux corbeaux ?

Trop d'ardeur, Maître ! Il y a du vrai dans votre thèse, mais la conclusion est excessive.

Non certes, tout *tumulus* isolé, pas même toute agglomération de *tumulus* ne dénonce pas une bataille. Quoi qu'il ne fût pas rare, en ce temps là, d'être tué à la guerre, il est naturel de penser qu'on

mourait quelquefois dans son lit. Alors on enterrait les gens méthodiquement et en y mettant tous les rites d'usage. Mais je ne crois point permis de prétendre, à l'inverse, que tous les *tumulus* agglomérés sont des cimetières appartenant à des populations fixes, et qu'aucun groupe de tombelles n'est la marque d'un combat historique ou non.

Vraiment, est-on actuellement sûr que le Nord, le Centre et le Midi soient si dépourvus de *tumulus* agglomérés que vous le dites? J'en appelle à M. Bertrand mieux informé. Car, enfin, ses informations sont quelquefois en défaut, puisqu'il affirme qu'il n'y a point de *tumulus* autour d'Alise lorsque, dès 1861, j'ai signalé, dans ma *Vérité sur Alise-Sainte-Reine*, des légions de *tumulus* autour de l'*Alesia* bourguignonne. Ne peut-il pas se tromper en beaucoup d'autres endroits, puisque encore je lui présente des *tumulus* genre *Alaise* dans la Corrèze, dans le Quercy, que je lui en fais entrevoir dans la Dordogne et jusque dans le Morbihan, là où, d'après sa thèse, il ne devrait point y en avoir?

On ne peut rien conclure non plus de la superposition dans le même *tumulus* de sépultures d'âges différents, sinon la continuité non interrompue chez le peuple gaulois et prolongée jusque dans l'ère gallo-romaine, du respect religieux pour les lieux où reposaient les ancêtres, qu'ils fussent tombés sur le champ de bataille ou qu'ils eussent expiré dans leur lit. Alors, comme aujourd'hui, la pensée de réunir ses os aux ossements de ses pères était une pieuse consolation dans la mort.

Reste à expliquer l'incroyable accumulation de

tombelles en Alsace et tout le long des Juras. Il est d'abord certain que beaucoup de ces agglomérations sont des cimetières, de véritables nécropoles de populations fixes, surtout sur les hauts lieux.

Ensuite il faut considérer que cette frontière de la Forêt-Noire, des Vosges, des Juras a été de toute antiquité la *marche* traversée par les hordes venant de l'Europe centrale et cherchant le bout du monde vers l'extrémité du continent européen. Dans ces passages indéfiniment répétés, que de luttes que l'histoire n'a pas connues ! Que de héros ignorés y ont trouvé leur sépulture ! Et, d'âge en âge, leurs tombelles, en s'intégrant, ont produit les innombrables agglomérations de *tumulus* qui étonnent M. Bertrand.

La thèse la plus raisonnable c'est que, dans ce fouillis de tombes, il y a de tout, des cimetières de populations fixes et des groupes représentant des champs de bataille historiques ou non.

Pour corroborer cette thèse moyenne, j'apporte une observation que j'ai faite dans cette même zone frontière et à laquelle j'attache une sérieuse importance. J'ai parcouru à pied les crêtes et les plateaux du Jura français, de Montbéliard jusqu'au delà de Lons-le-Saulnier ; or, j'ai constaté que c'est sur les points où s'ouvrent, pour ainsi dire, les portes de cette ligne de défense, que s'accumulent les agglomérations les plus considérables de *tumulus*. Les passages qui descendent par Pont-d'Héri sur Salins, et par Montrond sur Poligny et Arbois, sont gardés par l'armée tumulaire des Moydons. Les cols de la ligne de fautes de Montmahoux à Haute-

Pierre, donnant accès sur le plateau d'Amancey et, de là, sur Salins par Nans-Sous-Sainte-Anne, et dans la vallée de la Loue par Ornans, expliquent les légions de *tumulus* de la région d'Alaise.

Mais où j'ai vu se manifester jusqu'à l'évidence ce caractère de *tumulus* groupés dans la défense d'un défilé, c'est sur la frontière française même, à quelques centaines de mètres du village suisse de Damvant. Là, au pied du dernier contre-fort de la chaîne du Lomont, s'ouvre une trouée débouchant de Suisse en France sur le plateau de Blamont, d'où l'on peut ensuite descendre d'un côté vers Montbéliard, d'un autre côté dans la vallée du Doubs sur Pont-de-Raide. Le défilé est étroit et va en montant vers le territoire français : au haut de la pente, une levée de terre en demi-lune barre le passage et sur cette défense même, devant et derrière elle, s'accumulent des *tumulus* rangés et donnant le tableau de l'action.

Il existe donc, sur certains sites, des groupes de *tumulus* représentant des champs de bataille.

XI

Les archéologues qui marchent en France en tête de colonne ont, depuis une quarantaine d'années, réalisé de grands progrès dans l'archéologie préhistorique, celtique, gauloise. Je ne méconnais point ces progrès, je les honore. Si j'ai poussé quelques pointes de critique, c'est uniquement contre les théories, les assertions trop tranchantes d'une science trop jeune pour n'être pas téméraire. Le présent

rappel d'une fouille de *tumulus* au Puy-d'Ussolud m'a prêté l'occasion de souligner quelques-unes de ces thèses trop absolues.

En résumé :

Les *tumulus* genre Alaise, auxquels appartenait le *tumulus* fouillé du Puy-d'Ussolud, sont Gaulois.

Ce genre de tombelles n'est point particulier à la partie orientale de la Gaule, bien qu'elles s'y montrent plus nombreuses que partout ailleurs. On retrouve le même genre en Limousin, en Quercy; on l'entrevoit dans la Dordogne, dans le Morbihan; on le découvrira probablement partout en France.

Les *tumulus* à chambrettes sépulcrales *dolménoides* peuvent, je crois, être aussi celtiques ou gauloises; il peut même y en avoir de contemporaines des tombelles genre Alaise. Cependant leur mode de construction semble indiquer un âge de transition entre le *tumulus* à dolmen et le *tumulus* simple genre Alaise.

In caudā venenum : la conséquence de tout ceci, laquelle demeure à développer, c'est qu'il y aurait eu, en Gaule, des Gaulois depuis un peu plus longtemps peut-être, et en plus grand nombre assurément, que nos amis les Allemands et, à leur exemple, nos maîtres français se plaisent à dire.

Toulouse, le 25 mai 1897.

PAUL BIAL.

Habitation Antique

DU

PUITS DE PADIRAC (1)

A quelques kilomètres de Rocamadour et de Gramat (Lot), sur le Causse de Gramat et près du village de Padirac, bâille un vaste gouffre vertical de 50 mètres de large sur 103 de profondeur.

Je ne m'attarderai pas à le décrire, M. E.-A. Martel l'ayant fait mieux que je ne saurais le faire (2).

Notre aimable collègue m'ayant invité à l'accompagner dans une nouvelle exploration qu'il comptait faire au mois d'août 1896, pour préparer l'aménagement du gouffre à l'usage des touristes, j'acceptai avec empressement.

Arrivés sur le talus de pierres qui en forme le fond apparent, à 80 mètres environ au-dessous du plateau, M. Martel me mit immédiatement en présence d'une singulière construction qui l'avait vivement frappé à ses premières descentes, mais dont il n'avait pas encore osé parler, tant la chose lui semblait étrange.

(1) Extrait des *Bulletins de la Soc. d'Anthropologie de Paris*, année 1897, p. 25.

(2) Voir *Bulletins de la Société archéologique de Brive*, années 1889, p. 647 ; 1890. p. 483 ; 1891, p. 523 ; 1892, p. 429 ; 1893, p. 399 ; 1895, p. 655.

Dans un endroit où la paroi est en surplomb et tout près de cette paroi était un foyer en pierres grossièrement cubiques dont quelques-unes atteignent plus d'un mètre cube. Ce sont des blocs non travaillés, le calcaire se débitant ici en fragments prismatiques sous l'influence des agents atmosphériques. Ce foyer peut avoir 1 m. 50 de long sur 60 à 80 centimètres de large et s'élevait d'autant au-dessus du sol.

Jusque là rien de trop extraordinaire ; une *descente* de justice ayant eu lieu, dans le puits, il y a une trentaine d'années ; bien que d'après la tradition le magistrat et ses aides soient immédiatement remontés après avoir fait leurs constatations, on pourrait admettre, malgré l'in vraisemblance de la supposition, qu'ils eussent fait du feu après avoir construit un grossier foyer.

Mais à 4 mètres en avant de ce foyer et barrant l'enfoncement du rocher, qui forme là au fond du puits un véritable abri sous roche, nous remarquâmes une singulière disposition des pierres alignées comme une muraille. Ayant aussitôt fait fouiller à cet emplacement, nous ne tardâmes pas à dégager de l'amoncellement de blocs éboulés qui l'entouraient, une véritable muraille de pierres sèches, en moëllons non travaillés, et qui, construite sur des roches plates un peu inclinées, fut mise à découvert sur une longueur de 4 mètres environ. Elle s'élevait encore au-dessus de ces roches de 50 centimètres par un bout, de 80 centimètres par l'autre, et avait une épaisseur qui n'était pas moindre de 80 centimètres.

Les déblais que nous fîmes ne nous livrèrent aucun objet d'industrie pouvant dater ce singulier ouvrage, aucun ossement non plus, si ce n'est quelques os d'oiseaux indéterminables.

C'était, en tous cas, non pas un abri temporaire pour une descente d'un jour, mais une construction stable qui indique un séjour prolongé en cet endroit.

La tradition ne conserve aucun souvenir de retraits en cas de guerres en cet endroit, et nous en sommes réduits là-dessus aux conjectures.



FOYER ANTIQUE AU FOND DU PUIT DE PADIRAC
(80 m. au-dessous de la surface du sol).

Peut-être un jour des fouilles heureuses nous renseigneront-elles à ce sujet. Il nous suffit, pour aujourd'hui, d'avoir signalé cette habitation dans un endroit si peu accessible qui, jointe aux trouvailles de M. Martel au Boundoulaou, au roc del Gorp, etc. (1), ainsi qu'à la trouvaille de notre collègue M. Raymond, à l'avenc de Ronze, et à notre trou-

(1) Voir *Bulletin de la Société archéologique de Brive*, an. 1895, p. 405.

vaille du Puits Billard, permet d'espérer dans un avenir plus ou moins lointain des documents aussi nouveaux qu'intéressants, sur les habitations souterraines occupées par nos pères à des époques diverses.

Je ferai remarquer, en terminant, que tout l'honneur de cette trouvaille revient à M. Martel et que je ne fais ici que signaler cette curieuse habitation.

Nous étions d'ailleurs accompagnés, ce jour-là, de M. E. Rupin, de Brive, de l'abbé Albe, de M. R. Pons, du guide Armand et de deux habitants de Padirac, tandis que M. l'abbé de la Roussilhe, qui nous offrit pendant notre séjour à Padirac une cordiale hospitalité, nous attendait en haut du puits.

ARMAND VIRÉ.



NOTES

POUR LA GÉNÉALOGIE

DES

PIERREBUFFIÈRE

On sait combien est obscure jusqu'à ce jour la généalogie de cette maison qui posséda en Bas-Limousin, Comborn, Chamberet, Beaumont, Saint-Salvador, etc. Que de fois nous avons eu le regret de constater, et récemment encore MM. L. Guibert et Clément-Simon s'en plaignaient de même, les lacunes et l'enchevêtrement que renferme le nobiliaire du Limousin sur nos Pierrebuffière. Voici, pour commencer d'éclaircir la question, un premier mémoire, qui même émanant des intéressés et dépourvu d'authenticité véritable, ne nous apparaît pas moins exact dans ses grandes lignes; réserve faite peut-être en ce qui est de la soi-disant reconnaissance de cette première baronnie du Limousin, en 922.

Nous devons communication de ces manuscrits à la courtoise obligeance de M. Eugène Hubert, archiviste de l'Indre, qui a fait ses preuves en matière de géographie historique pour le Bas-Berry. Ils lui ont été confiés par M^{lle} de Boisé, qui possède actuel-

lement le remarquable château de Chabenet, entre Châteauroux et Argenton.

Nous respectons l'orthographe de ces cahiers non signés, écrits vers 1740. Les communes de Pierre-buifière, Châteauneuf, Saint-Paul-d'Eyjeaux, Château-Chervix, St-Jean-Ligoure, Peyrat-le-Château, Rosiers-Saint-Georges et les lieux d'Aigueperse, etc., mentionnés dans l'acte, appartiennent à la Haute-Vienne, tandis que celles de Chamberet, Beaumont, Saint-Salvador, Uzerche, Vigéois, Ayen et les lieux de Combourn (commune d'Orgnac), etc., se trouvent dans la Corrèze. Les bourgs de Tendu, Prunget, Luzeret, etc., sont dans l'Indre, et les communes de Pontarion, Saint-Vaulry, St-Germain-Beaupré, etc., dans la Creuse.

J.-B. CHAMPEVAL.

COPIE DES TITRES QUI PEUVENT SERVIR POUR FAIRE LA GÉNÉALOGIE DE LA MAISON DE PIERREBUFFIÈRE. — (LES ARMES DE CETTE MAISON SONT « DE SABLE A UN LYON D'OR »).

Depuis l'an 938 jusque l'an 1350,

Toutes les pièces, qui sont raporter dans cet extrait, sont tirées des manuscrits Dandré Duchesne, historiographe de France, dont il a donné copie collationnée de sa main, signée de lui, le 9^e jour de décembre de l'année 1660, lequel certifie les avoir tirées des cartulaires des églises de Limoges et Duzerches, telles qu'il les a trouver en originaux.

Les autres pièces se prouvent par les contrats de mariage, testaments, partages, donations, transactions, et autres actes de cette espèce ; qui sont en originaux ou en copies collationner, au château de Chabnet en Berry : depuis Loüis de Pierre Buffière, seigneur de Chateauneuf, jusqu'à Charles Benjamin de Pierre Buffière, baron de Prunget.

Jean de Pierre Buffière, qui vivoit en l'an 1350 jusqu'en 1391 ou 1398, eut deux enfans du nom de Loüis ; le premier, succéda à son père dans les terres de Pierrebuffière, Aigueperse, et autres, et se qualifia comme ses ancetres, de *premier baron de Limozin*.

Le second, du mesme nom de Loüis, fut baron de Châteauneuf, et donna origine à la branche de ce nom ;

De laquelle est sortie la branche de Chambret,

D'où sortent les barons de Prunget, établis en Berry depuis l'an 1616, dont on déduira la filiation, dans le présent memoire.

Ils sont seuls du nom et armes de Pierre Buffière.

La branche aînée étant finie en la personne de Marguerite de Pierre Buffière, fille de Philippe de Pierre Buffière, premier baron de Limosin, et d'Anne de Pons, qui épousa en premières noces, Charles de Pierre Buffière

de Comborn, marquis de Châteauneuf, duquel elle n'eut point d'enfans.

La ditte Marguerite épousa en deuxièmes noces Antoine de Ferrières, seigneur de Sauvebœuf, dont elle n'eut point d'enfans, et en faveur duquel il paroist qu'elle fit une donation des terres de Pierre Buffière, Saint-Paul, Aiguesperse, et au préjudice d'Henri et de Charles de Pierre Buffière, ses frères maternels, tous deux enfans d'Abel de Pierre Buffière, marquis de Chambret, gouverneur de Limousin, et de la ditte Anne de Pons, dame de Plassac, Pontarion, Prunget, Chabnet, Tendu, leur mère commune.

La branche aînée de Pierre Buffière est finie en la personne de la ditte Marguerite.

Celle de Châteauneuf qui portoit le surnom de Comborn (par la substitution qui fut faite par Jean, vicomte de Comborn, dont l'héritière et fille nommée Catherine épousa Pierre de Pierrebuffière, baron de Châteauneuf), est finie en la personne de messire Charles de Pierrebuffière de Comborn, marquis de Châteauneuf, vicomte dudit Comborn, mort sans enfans.

La branche aînée de Chambret est finie en la personne de Jean de Pierrebuffière, marquis de Chambret, fils d'Henri et petit-fils d'Abel, lequel mourut, ne laissant qu'une fille qui épousa le comte de la Baume Forsac, morte à Paris, en 1720, Charles de Pierrebuffière, baron de Prunget, Tendu, Chabnet, fils d'Abel et d'Anne de Pons, comme il paroist par le testament de la dite Anne de Pons, de l'année 1608, et le partage qui fut fait des biens de la succession desdits Abel et Anne, entre Henri de Pierrebuffière, marquis de Chambret et Charles, baron de Prunget, premier chambelan d'affaire de Gaston de France, duc d'Orléans [d'autre main] dont nous rapporterons les alliances et la filiation à la suite de ce mémoire.

Copie des extraits d'André Duchesne, tirés des manuscrits des monastères d'Uzerches et (de l'église) de Limoges avec diverses croniques, registres du parlement et autres

titres particuliers touchant la maison de Pierrebuffière, raportées et mises en memoires suivant les dates des temps.

922. *Extrait du 3^e liuvre des croniques de Limoges :*

Environ l'an 922, fut préférée la baronie de Pierrebuffière aux autres baronies, et fut le baron de Pierrebuffière apellé le premier baron de Limousin, et régissant Rodolphe roi de France, Guillaume, dit le perteux (pecteux ?) duc de Guienne, administra les acquitaines ; et mesme la ville de Limoges, auquel succéda Ebles fils au comte Gérard surnommé de *Poitiers*, etc.

950. *Extrait du 4^e liuvre de la mesme cronique :*

L'an 950, étant en le mesme temps Etienne Geoffroi de Ségur, abbé de Saint-Martial, et Guillaume surnommé *teste d'étoupes*, duc de Guienne, fut fait premier vicomte de Limoges Gui de Ségur, frère dudit Etienne Geoffroi, auxquels firent hommages de leurs seigneuries les barons de Pierrebuffière Château-Chervis ; de Lastours, et de Nieuil, et autres gentilshommes de la vicomté, etc.

Le baron de Pierrebuffière qui rendit cet hommage, avoit épousé la sœur de Gérard de Léron (1), de laquelle maison il y a eù un evesque de Limoges en l'an 1000, comme il se voit à la page 266 du second tome de la bibliothèque du père Labbe (un deuxième m^e ajoute : *il fut père de Gaucelin qui suit*).

1000. *Extrait des cartulaires Duzerches et de l'église de Limoges :*

Gaucelin I^{er} de Pierrebuffière vivoit en l'an 1000 ; il fit de riches fondations aux églises d'Uzerches et de Limoges ; il étoit neveu de Roger et dudit Gérard de Léron. (Vers 996 d'après le deuxième manuscrit).

Extrait des cartulaires de Limoges :

Regnante Henrico primo, rege Francorum, erat signus abbas, Aemar Leron, VV. Berlan, Gaucelinus de Petrabufferia, Alexander et Jordanus vicarii, Gaufredus

(1) Armes inconnues, selon un troisième manuscrit.

abbas, Umbertus Rabacia, et Bernardus de Cabannas : ex carthâ, quâ idem Ademarum vicecomes dedit Deo, et prothomartiri Stephano, et clericis, qui in eodem loco, in commune persistunt et serviunt Deo, nepotem suum nomine Ebalum, et in curte quæ dicitur *Vinolio*, in uno manso, qui appellatur *Castanet*, quantum habuit, et in tota cartâ *foriun* (sic), cum omnibus quæ illi pertinebant.

Extrait des manuscrits des cartulaires d'Uzerches (sic) :

Circa annum 996, Gaucelinus de Petra Bufferiâ dicitur nepos Rotgerii et Geraldii de Leron, in litteris, quibus dedit, quod habebat in manso de villâ *Prajol*, hoc fecit a Chatelnou, etc.

1002. *Uzerche* (sic) [c'est-à-dire cartulaire d'Uzerche] :

Aimericus de Petra Bufferia, pater Petri d'Aissa Petrabufferia, dedit mansum *del Pojoli*, in parechia de *Pajas* ; donum fecit, in manu Ricardi abbatis ; audiente Ranulpho decano, archidiacono de Boihac et Guidone fratre suo, David de Cugnac. Factum donum anno incarnationis domino 1008 regnante Roberto rege.

Nomina ecclesiarum quas debet habere locus Solemniacus : monasterium Sanctæ Faustæ de Brivaco (corriges Brivasaco) cum duabus ecclesiis, Sanalico (corriges Canalico), et Sancti Martini Canfurno (corrig. Cauf.) ; monasterium Sancti Petri Vosias ; ecclesia de Camboliva, quæ est Sanctorum Cosmæ et Damiani ; et monasterium Sanctæ Mariæ Magdalenæ d'Haen ; monasterium Sanctæ Crucis Petrabufferiæ ; monasterium Sanctæ Mariæ de Petrabufferiâ, etc.

Suivant les memes cartulaires :

1037. Gaucelin II (de Pierrebuffière) vivoit en 1037 et 1048. Il eut un frère nommé Aymery, qui, suivant les cartulaires de Limoges, donna tout ce qu'il avoit en un certain manoir, à Saint-Etienne, avec Aimery de Rochechouart (1).

(1) Les deuxième et troisième manuscrits, très suspects, donnent pour femme à Gaucelin II, une fille de la maison de (Lesvy) Lévy : *d'or, à trois chevrons de sable*, qui aurait eu pour enfants : Pierre et Géraud. On aura confondu avec une Leyris, commune de Chamberet. Voyez ci-après l'extrait de 1072 ; encore la version *Letuis*, prénom, est-elle de beaucoup préférable à un nom patronymique *Leyris*. Vignol, commune (Corrèze). Voyez mon cartulaire d'Uzerche, édité au *Bulletin de la Société archéologique de la Corrèze* (siège à Tulle).

1048. *Uzerches.*

Aalberga, sanctimonialis vocata Pionasias (*sic*) et filius ejus Boso, de Condat presbiter, dant alodum de *Solvajac*, cum statione, ubi stare videbatur, et aliis adjacentibus : testes doni : jordanus Lemovicensis episcopus, Guillelmus Engolismensis episcopus, Geraldus Petragoricensis episcopus, qui ad dedicationem cœnobii convenerant ; Ademardus, vicecomes, Archambaldus, vicecomes, Ramnulpus, vicecomes de Albuzo, Petrus abbas, Ademardus de Leron, Gaucelinus de Petrabufferia, Boso de Corso, Petrus frater ejus, anno 1048, regnante Henrico, ipso die quo dedicatum est cœnobium.

Anno 1072. *Uzerche :*

Geraldus Rapacis de Petrabufferia, dedit mansum in villa à *Duris*, patriæ (*sic*) de Melsac [on a biffé, et obtulit monasterio puerum *Constantinum*] ; testes Petrus frater ejus, Wido, vicecomes, Emma uxor, Ademardus filius.

1072. *Uzerche :*

Petrus de Petrabufferia, cujus pater Gaucelinus, mater Letris (Letuis ?), uxor Petronilla, dedit mansum, in villa de *Duris*, patriæ de Melsac, et obtulit monasterio puerum *Constantinum* de Mairas ; testes ipse Petrus, Petronilla uxor, Lesvis [corrigez Letuis] abbatissa, Bernardus de Bre, filius Furmini (corrigez. Fruini) domnus Ricardus abbas, Stephanus decanus.

1072. *Uzerche :*

Gaucelinus de Petrabufferia, dedit de alodo suo, in vicaria de *Chervic*, in villâ à *Lopiat* ; testes ipse Gaucelinus, cognomento *Barba* (1), et uxor ejus, Gaucelinus et Guido filii ejus.

Anno 1070. *Ex actis ecclesiæ Lemovicensis :*

Gaucelinus de Petrabufferia, cedit et dimittit, Sancto Stephano, et congregationi ejus, omnia quæ in terrâ dicti Sancti hactenus habuit, justé vel injusté, ut per eorum

(1) Barbe, au manuscrit n° 2. — Le 3^e manuscrit porte qu'en 1119 Almodie Borel, sœur d'Alduin Borel, seigneur de Montrond (d'armes inconnues, aussi son blason n'est-il pas colorié là comme le sont les autres), épousa Gaucelin de Pierrebuffière, baron dudit (église d'Uzerche) et dit que selon ce même cartulaire elle convola avec Ebles, vicomte de Ventadour (d'or, à l'échiquier de gueules).

donationem, quæ jure possidebat, liberaret eum Deus à culpâ injustæ possessionis (*sic*); relinquit igitur predictam terram, liberam ab omnibus servitiis, exactionibus. malis quæ consuetudinibus. consentiente uxore et liberis, cæterisque propinquis et familiaribus.

Regnante Lothario.

Guerram habuit Aimericus de Rocaârdo (*sic*), filius Ermesendæ, cum Icterio episcopo, et Amelio præposito, propter monasterium Sancti Juniani, et pro omnibus rebus, quæ ad ipsum monasterium pertinebant; et pro ipsa guerrâ, ipse episcopus, et Aimericus, in camerâ Lemovicâ, pactionem firmaverunt, et tale pactum, ut ipsas causas quas suus pater, et ipse Aimericus, malas habuerant in burgo *Sancti Juniani* (1), vel in abadia, omnia amisit, excepto tantum quantum Aimericus suus avus, cum Arduino fratre suo, per voluntatem amborum, in pace retinuit, quando castrum Ballinar defectus fuit, et convenientia inter Icterium episcopum et Aimericum fuit, ut ambo venirent in burgum Sancti Juniani curâ amicitiae inter ipsos, et per auctoritatem antiquorum hominum de ipsa villa, vel parochia perquirerent, et si ipsis credere nollent, bellum inter duos homines, cum scuto, et baculo firmarent, sine irâ, et sine deceptione, et ipsa lex, in Lemovicâ civitate, ut in burgo Sancti Juniani, vel in castro Niolio, ubicumque de tribus istis locis placeret, sine ira et sine ullâ contrarietate, vel sine deceptione bellum perageretur, et de ipsis causis si missus Aimerici victus fuerit, pro ipsis conventis, amissionem teneret Aimericus contra episcopum vel contra ecclesiam Sancti Juniani, omnibus diebus vitæ suæ per fidem; et fuit conventum inter ipsos, ut de centum solidis, quos Aimericus requirebat ab episcopo, pro defensione hujus villæ Sancti Juniani, per nullam calumniam, quam episcopus faciat ei, non requiratur ad ecclesiam, nec ad villam, nec ad homines, nec ad ipsas res quæ pertinent ad eum, et istam convenientiam firmavit Aimericus episcopo, per suam fidem, et misit obsidem Agnum (*sic*) filiam Geraldî Valentia; hujus rei testes fuerunt Guido de Las Tours, Gaucelinus de Petrabufferia, Guido de Leron, Constantinus de Leron, Amelius præpositus, Geraldus d'Orador, Agnus Valentia.

Anno 1103. *Extrait des cartulaires d'Uzerches.*

Gaucelinus Bernarts de la Porcaria, milles factus monasterii Uzerchiensis, cujus filii Olivarius et Bernardus, Petrus frater Gaucelini, multa dedit Uzerchiæ; confirma-

(1) Saint-Junien sur Vienne (Haute-Vienne).

vit Otto de Bre, in quantum ad se pertinebat ; testes Gaubertus abbas, Petrus de Petra Buffeira, B... de Jauviac (corr. Jauniac) ; anno 1103, rege Philippo, Pascasio papa, anno quo Petrus episcopus sedis Lemovicensis mortuus est.

1114. *Archives de Limoges :*

Pierre de Pierrebuffière et Pétronille, sa femme ; on voit par la chronique du prieur de Vigeois, au second tome de la bibliothèque, page 299, qu'il mourut l'an 1114.

1119. *Uzerches :*

Ademardus vice comes, Umberga uxor, fratres vicecomitis : Gaufredus, et Bertrandus, dant ecclesiam de Celom (1), ad ecclesiam Abbasariæ (corr. Albasaniæ) ædificandam ; testes Constantinus abbas, Ademardus de Leron, Guido de Turre, Petrus de Bré, Geraldus Bernardi de Bré, Geraldus et Gaucelinus de Petrabufferia fratres, et eum (sic) factum donum a Celom, decimo tertio calendas Augusti, in manu Aldeb. [erti] abbatis, 1119, indictione duodecima, Ludovico rege, Eustorgio episcopo.

Gaucelin de Pierrebuffière eut pour femme Almodie, sœur d'Alduin Borel, seigneur de Montrond ; étant veuve, elle épousa Ebles, vicomte de Vantadour ; *Histoire de la Maison de Turenne*, pages 26 et 28.

Gaucelin, fut père de Pierre, cy-après, et d'Alpaide, mariée à Galferius de Lastour, page 228 de laditte chronique.

Anno 1119. *Uzerches :*

Gaucelinus et Geraldus de Petra Bufferia, fratres, dimitunt, duodecim denarios, quos habeban, in manso del Plas, pro remedio animarum suarum, et Bosonis de Rialiac ; testes : Constantinus abbas, Wdulgardis (sic), et Umberga, uxores Gaucelini, et Geraldus, Bernardus Rogeri, Petrus de Porcaria, Arbertus de Valetta.

1119. *Uzerches :*

Gaucelinus, filius Geraldus de Petra Bufferia, et Umbergæ, tempore Geraldus abbatis, dat cum matre, duodecim denarios, in manso de Mont Marcous.

(1) Communes de Salon-la-Tour, La Porcherie.

Pierre de Pierre Buffière, fils de Gaucelin et d'Almodie, étoit frère d'Eblis, *le chanteur*, vicomte de Vantadour, par sa mère, page 322 de l'*Histoire de la Maison de Turenne*.

1140. *Extrait du cartulaire manuscrit d'Uzerches :*

Petrus (1) de Petra Bufferia, filius Gaucelini, depredari fecit ecclesiam de Abbasania, pro quâ re, Gaubertus abbas, ivit Petra Bufferiam, qui ei jus suum concessit in bord. [aria] de Abbasania, in claustris monasterii Sancte Crucis; testes Bernardus Trenchaldo (corrigez Trenchaleo), Alduinus del Bosc, Fulcherius Petri, Bernardus de Jau-niac, Geraldus del Broill, qui hoc placitaverunt, et fidei-jussores fuerunt.

Extrait d'André Duchesne :

Gaucelin de Pierre Buffière, fit guerre au vicomte de Limoges; puis ayant fait paix avec ledit vicomte, épousa Béatrix (2), fille d'Archambaud, *le barbu*, vicomte de Comborn, et d'Umberge, héritière de Limoges. Le frère aîné de Béatrix, fut vicomte de Limoges: Aimar troisième. Elle eut une autre frère; vicomte de Comborn, page 300, et 303 de laditte cronique; page 33 de la généalogie de Turenne; cela se justifie aussy par celle de Rocheschouart, imprimée en 1658. Gaucelin fut père de Pierre cy-après et de Peronelle.

Circa annum 1178. *Extrait d'une cronique de Limozin, qui suit celle du prieur de Vigeois :*

Guido Archambaud, cum Jordana uxore, Arnacu jacet, filia Agnetis de Bré, sororis Bernardi, vicecomitis de Comborn; et de illâ genuit Ademardum, patrem Ademardi abbatis Solemniacensis, et Archambaldum, patrem illius qui Guerinum de Chatelnou interemit, Guidonem, atque Petrum. Ramnulphus de Turribus, qui totam hereditatem Seguini abbatis habuit, accepit unam ex duabus unicus

(1) Il mourut l'an 1114 (selon le manuscrit 2°, qui appelle Gaucelin IV, le gendre de Borel ci-dessus).

(2) De Comborn, vers 1140, selon le manuscrit n° 2, qui blasonne ici, en marge, les vicomtes de Limoges : *d'or, à 3 lions, d'azur, armés* (debout).

filiabus Geraldī de Petra Bufferia, cui medietas castri et honoris de Bernarda sorore Bernardi de Bré contingebat, genuit Ramnulpum et Seguinum, etc.

1184.

Pierre (IV) de Pierre Buffière vivoit en l'an 1184 ; pages 323 et 333 et suivantes de la ditte cronique ; et page 319, il est dit que le fils de Gaucelin qui étoit son frère, fut enterré honorablement à Limoges. Ce Pierre fut père de Gauscelin qui suit :

1215.

Gauscelin (VI) de Pierre Buffière, fils de Pierre, épousa la sœur de Jean de Vérac, évêque de Limoges, l'an 1215 ; voir page 270 de la Nouvelle Bibliothèque, tome second. Il fut père d'Audoïn cy-après, et de Gui, archidiacre de Limoges en 1246.

Anno 1215. *Ex actis ecclesiæ Lemovicensis :*

Joscelinus de Petra Bufferia, miles, etc..

1230.

Audoïn de Pierre Buffière épousa la sœur de Gui de Broses, chevalier. Il fut avec ellé à Jérusalem ; voir archives de Limoges. Cette maison de Broses, est sortie des anciens vicomtes de Limoges ; page 260 de l'histoire de la maison de Châtillon et généalogie de Rochechouart. Il fut père de Pierre cy-après, et de Foulques, seigneur de Saint-Genest, Saint-Hilaire, Vic. Langues (ailleurs Languil) (corrig. Glanges), de la moitié de la seigneurie de Saint-Paul, Tranchelyon, de Saint-Jean-de-Ligorre, et Châlusset — archives de Limoges.

Anno 1239. *Ex actis ecclesiæ Lemovicensis :*

Guido de Petra Bufferia, canonicus Lemovicensis ; idem cantor 1239 ; precentor 1261.

1248.

Guido de Petra Bufferia, archidiaconus in ecclesia Lemovicensi.

1237.

Guido de Petra Bufferia, canonicus.

1247.

Pierre (III) de Pierre Buffière. La cronique de Saint-Martial le nomme damoiseau. En 1257 dans les registres du parlement, il est nommé chevalier, et neveu de Gui de Broses. Il vivoit en l'an 1247, 1253 et 1282 (ailleurs 1262), par les archives de Limoges ; et par un arrest du parlement de 1267, il en est fait mention. Il fut père de Gui de Gausselin, doyen de l'église de Limoges, lequel vivoit en 1296 ; archives de Limoges.

Ex actis ecclesiæ Lemovicensis :

1262, nobilis domicellus, Petrus, dominus de Petra Bufferia.

Anno 1247, nobilis vir Petrus de Petra Bufferia, miles, etc...

Ex registro inquestarum parlamenti, anno 1257 :

Enquesta facta per abbatem Sancti Martialis Lemovicensis, et conventum ejusdem loci, contra decanum, et capitulum Lemovicensem, ad sciendum, utrum, ea quæ, Guido de Brocis, miles, et Petrus de Petra Bufferia, vendiderunt dictis decano et capitulo, sunt de feodo abbatis et conventus Sancti Martialis. Probatum est, quod res quas Guido de Brocis, miles, et Petrus de Petra Bufferia, nepos suus, vendiderunt decano et capitulo Lemovicensi, in villâ, et parochiâ Sancti Justi, sunt de feodo abbatis et conventus Sancti Martialis Lemovicensis.

Extrait des arrêts du parlement,

tenu aux octaves de la Pentecoste de l'année 1267 :

Cum vice comitissa Lemovicensis, capisset Petrum de Petra Bufferia, armigerum, et in suâ prisione teneret, eo quod quasdam furcas ipsius vicecomitissæ, cum armis, violenter fregerat et confregerat, dictus Petrus in plenâ curiâ, emendavit ipsi vice comitissæ, ea quæ sibi fori fecerat, ita quod de emendâ staret ipsa consilio curia. Voluntas curiæ fuit, quod nihil inde levaret. Cæterum juravit idem Petrus in plenâ curiâ, super sancta Dei evangelia, rege presente, quod inimicis dictæ vice comitissæ

non adhereret, nec consilium, nec auxilium præstaret eisdem ; et quod ipsi vicecomitissæ bene et fideliter serviret et pareret, tanquam dominæ suæ de cæteris.

Ex cronicquo Sancti Martialis Lemovicensis :

Anno Domini millesimo ducentesimo quinquagesimo septimo, fuit facta inquesta, super contentione, quæ vertebatur, inter abbatem et conventum Sancti Martialis — ex una parte, et decanum et capitulum Lemovicensis ecclesiæ, — ex parte alia — super quibusdam vindictis, in parochia Sancti Justi, à Guidone de Brocia, et Petro de Petra Bufferia, dictis decano et capitulo, quæ dicebat dictus abbas de feodo suo movere ; et fuit per dictam inquestam inventum, prædicta vendita esse de feodo dicti abbatis, et in castellania Lemovicensi : unde fuit pronuntiatum per curiam, anno prædicto, in parlamendo tandelosa (*entendez candelosa*), quod ipsi decanus et capitulum, prædicta ponerent extra manum suam, infra annum et diem.

Ex actis ecclesiæ Lemovicensis :

Nobilis vir, Petrus de Petra Bufferia ; in litteris Heliæ officialis 1253 ; in quibus fit mentio fratris et filii sui, et districtus suus, scilicet : Petra Buffeira, Sancti Hilarii, Sancti Genesii, Vic, Glangas, et medietatem domini Sancti Pauli. Ibidem Trenchaleo, Sancti Johannes Ligora, Chalucet, dicuntur esse de castellaniâ de Petra Bufferiâ.

1261. *Ex actis ecclesiæ Lemovicensis :*

1261. Petrus Fulcherii, miles, de Petra Bufferia, et Gaucelinus filius ejus, domicellus.

1287. Audoinus de Petra Bufferia, abbas Dauratensis, canonicus Lemovicensis.

1274. Petrus, dominus de Petra Bufferiâ, domicellus, Gaucelinus de Petra Bufferia, dominus de Castro Novo habent pratum commune in parochiâ Sancti Pauli.

1275. Petrus, dominus de Petra Bufferia, domicellus, Gaucelinus de Petra Bufferia, canonicus Lemovicensis, et Geraldus, fratres, et dominus Fulco de Petra Bufferia, miles. patruus eorundem.

1290. *Archives de Limoges :*

Gui de Pierre Buffière (chevalier), fils de Pierre, vivoit en l'an 1290. Il épousa Guicharde (1), et fut père de Pierre cy après, de Girard qui fut d'église.

(1) Guiscarde, au manuscrit n° 2.

Ex actis ecclesiæ Lemovicensis :

Anno 1307, Guido de Petra Bufferia, miles, Guiscarda uxor ejus.

In testamento Geraldî de Malomonte, fit mentio Petri de Petra Bufferia, anno 1299.

Anno 1282, Guillelmus de Albuconio, domicellus, nepos Gaucelini de Petra Bufferiâ, decani Lemovicensis, filius quondam domini Rainulphi de Albuconio, militis, et dominæ Sequinæ (*sic*, pro Sequinæ). uxoris dicti militis, cui dati in dotem mansi : de *Chanrunt*, de *Frachet*, de *Brindion*. et de *Chassaignes*, à P. de Petra Bufferia, milite, patre dicti Gaucelini et Sequinæ. Rainaldus, item filius Rainulphi de Albuconio, qui dicitur obiisse ; ex litteris Gaucelini, decani.

1297. *Archives de Limoges :*

Pierre (VII) de Pierre Buffière, fils de Gui, vivoit en l'an 1297, et hérita de Gaucelin, son grand oncle, doyen de Limoges. Il fut père de Gaucelin cy après, et de Françoise, mariée à Antoine de Pérusse, seigneur des Cars (1), page 226 de la généalogie des Châtaigners. C'est de lui dont il est fait mention dans le testament de Gérard de Maumont.

Ex actis ecclesiæ Lemovicensis :

Anno 1260, Petrus, dominus de Petrabufferiâ, domicellus.

Anno 1296, nobilis domicellus Petrus de Petra Bufferiâ. (Porte un lyon).

Gaucelin de Pierre Buffière, fils de Pierre, fut tuteur des enfans de Bernard de Combourn.

Extrait des registres du Parlement de 1320 :

Maria de Comborno, domina de Trainhaco, appell[avit] ab episcopo Lemovicensi, contra Blancham, relictam Bernardi de Comborno, et eorum liberos, ratione homagii vicecomitatus et terræ de Comborno. Dominus de Domceliaco (*sic*) Girardus, et Girardus de Malamorte, et Gaucelinus de Petra Bufferiâ, tutores dictorum liberorum, 21 mars 1320.

(1) Descars : *de gueules, au pal de vair.*

*Extrait des registres du parlement de Paris,
de l'an 1319 :*

Inter Bernardum, dominum de Mercorio, militem, dudum tutorem Guillelmi. Beraudi, et Stephani, liberorum defuncti Guillelmi de Mercorio et Delphinæ de Ventadorio, ejus uxoris, — ex una parte, — et dominum de Petrabufferia, — ex altera, 8^e martis 1319.

La femme de Gaucelin étoit sortie de la maison de Lusignan ; il en est parlé dans la généalogie des Chataigners.

Gaucelin de Pierre Buffière rendit hommage à St-Martial en l'an 1350. L'acte en est dans l'abbaye. Il fut père de Jean cy après, de Pierre et de Jean qui furent d'église (Archives de Limoges), et d'Aide de Pierre Buffière, femme d'Aymard (corrig. Aimery) de Rochechouart, chevalier, seigneur de Mortemart, gouverneur de Poitou et Saintonge en 1353, page 116 de la généalogie de Rochechouart.

Jean de Pierre Buffière, fils de Gaucelin, fut gouverneur de la ville et païs de Limousin, comendant au dit païs, par deçà la rivière de Vézère, fut capitaine de 350 hommes d'armes, pour la deffense desdits païs, comme il paroist par patentes de Charles, Dauphin de France, duc de Normandie, de l'année 1356 ; eut encore en mesme temps autre patente dudit prince, pour être païé, par chaque mois, par les trésoriers, de 100 florins d'or à l'écu, outre les gages de son dit nombre de 350 hommes d'armes, pour tout le temps qu'il sera audit office de capitaine. Les originaux de ces patentes sont dans les papiers de Chabnet.

Ex actis ecclesie Lemovicensis :

Anno 1369, Joannes, dominus de Petra Bufferiâ.

1398. Ludovicus de Petrabufferia, archidiaconus Lemovicensis.

*Extrait des registres du trésor des chartres du roi,
registre 7, 25^e année; 1393 :*

Rémision octroïée à Jean Jaubert, écuier, de la ville de Saint-Liénart de Nouaillac (1), en Limosin, lequel

(1) Saint-Léonard et Saint-Yrieix, villes de la Haute-Vienne. — Chabenet, en la commune de Saint-Marcel.

s'étoit armé pour le roi contre les Anglois, et avoit été garde ou capitaine de deux ou trois lieux et forteresses, assises en la frontière, et souventefois pris pour le temps que feu Jean de Pierre Buffière, chevalier, avoit guerre et débat, avec les habitans de la ville de Saint Yrié. Icelui écuyer, étoit capitaine pour lui du château d'Heric (corrig. très probablement en *Château-Chervic*) et ledit chevalier avoit affection que Bartelemie, fille [à] feu Pierre Bragon, bourgeois de Limoges, fust femme et épouse de Jeau Jaubert, fils dudit écuyer, par quoi il la ravit, mais ne l'épousa, pour la poursuite que le père d'icelle en fit, octobre 1393, à Boyen lès Saint-Denis en France.

1403. *Ex actis ecclesiæ Lemovicensis :*

Anno 1398, Ludovicus de Petra Bufferiâ, major natu, cujus nepos dominus. Ludovicus de Petra Bufferiâ.

Dans les actes de la mesme église :

L'an 1412, noble homme feu messire Jehan de Pierre Buffière, chevalier, seigneur dudit lieu. Il est fait mention de sa terre et châtellenie de Pierrebuffière, en un accord de l'an 1412, sur un procès pendant aux requestes du palais de Paris, entre ledit seigneur et le chapitre de Limoges, pour la justice de *Boisseul*. Là mesme sont : les hoirs et successeurs dudit Jean de Pierrebuffière, [qui] sont messire Louis de Pierrebuffière, fils, seigneur dudit lieu, et messire Louis de Pierrebuffière, seigneur de Château-neuf et de Peirat.

1411. *Ex actis ecclesiæ Lemovicensis :*

Ludovicus de Petra Bufferia, miles, dominus de Castro Novo, de Peyrato et de Pontarionii, ille dedit partem decimæ de *Roserio*, ecclesiæ Lemovicensi, cum onere anniversarii celebrandi, quolibet anno, in festo Sancti Ludovici, pro salute animæ suæ et parentum suorum.

1428. *Idem* (sic) :

Ludovicus de Petrabufferia, miles, dominus de Castro Novo, et de Pontarione, contra Olivierum de Sancto Georgio, militem, feodum et terra dicta de La vergne, de castro Pontarionis movetur. — Arrêts du parlement de l'an 1428.

*Extrait des plaidoiries du parlement tenu à Poitiers,
l'an 1431, au mois de juin :*

Messire Louis de Pierre Buffière, seigneur de Châteauneuf, contre messires Guillaume et Pierre de Salagnac, et leurs femmes, à cause d'elles, et Catherine Robert, héritière de feu messire Robert.

Ex actis ecclesiæ Lemovicensis :

1458, Ludovicus de Petra Bufferiâ, miles, dominus de Castro Novo.

Anno 1433, Johanna de Petra Bufferia, domina de Luzeret, et de Sancto Valerico in parte, mater et tutrix Ludovici, Peirichon, et Olivarii de Sancto Juliano.

Fulcaudus de Petra Bufferia, præpositus Antimonasterii, decanus Sancti Germani, anno 1457.

Marcus Foucaudi, miles, dominus Sancti Germani, de Cros et Châtelus ; cujus uxor Guillelma de Petra Bufferiâ ; parentes Petri Foucaudi abbatis Beneventi, anno 1466 (1).

Anno 1511, Joannes de Salagnaco, miles, dominus de Maignaco et de Julhaco, seu Jenviliano (2), fundavit quatuor vicarias in ecclesiâ sen capella, per ipsum ædificata, cujus Johannis de Salagnac vidua Ludovica de Petra Bufferia.

1511. François de Pierre Buffière, seigneur dudit lieu.

1540. François de Pierre Buffière, seigneur dudit lieu.

*Extrait des plaidories du mesme parlement,
juin 1534 :*

Messire Louis de Pierre Buffière, chevalier, seigneur de Châteauneuf et dame Jeanne de Sainte-Seigne, sa femme, auparavant femme de messire Nicolas de Louvain, de son vivant aussy chevalier, seigneur de Rougnac, et Louis, Puiscluiet, beaucoup mieux que : puis écuier, ou Dupuis, écuier, seigneur de Longueville, heritiers de feu messire Nicolas de Louvain.

BRANCHE DE CHATEAUNEUF

1523. Louis de Pierre Buffière, vicomte de Comborn,

(1) Guillelmine de Pierre Buffière épousa, 1466, Marc-Foucauld de Saint-Germain-Beupré (Creuse), 2^e manuscrit : *Semé de france*.

(2) *D'or, à 3 bandes de sinople.*

baron de Châteauneuf, Peirat, Treignat, seigneur de Chabannes, Beaumont, Beauvoir et Chambret. Il paroist par le testament qu'il a fait le 7 avril 1548, qu'il a épousé en premières nœces, Marguerite de La Roche Aimon, d'ont il a eù : François, Louis, et François qui depuis a été seigneur de Chambret.

De sa deuxième femme, nommée Jeanne de Chassaignes, veuve de messire Gaston de Ségur, capitaine de Peichagues, baron de Théobon, il a eu : Germain — Gabriel (il fit ce dernier son légataire universel) ; cinq filles nommées : 1^o Anne, femme de Jean-Dominique, vicomte de Sédières ; 2^o Jeanne, femme de Bertrand de Salagnac ; 3^o Gabrielle, femme de Jean de Montbason ; 4^o Françoise, femme de Bertrand de Marseillac ; 5^o Marguerite, femme du seigneur de Boursolles (1), comte de Carlus.

1^{er}, François, fils aîné, épousa Catherine de Ségur ;

2^e, Louis, épousa Isabeau de Ségur ;

3^e, François, épousa Jeanne de Pierre Buffière ;

4^e, Germain, épousa Prégente de Sais ;

5^e, Gabriel, épousa Marguerite, héritière de Lostange.

Du mariage de François et de Catherine, il n'est pas resté d'enfans. Il prit une deuxième alliance dont nous parlerons dans la suite.

Louis de Pierre Buffière, mourut l'an 1548. Il ordona par son testament, quantité de legs à plusieurs églises ; que son corps fut mis en dépost pendant un an, dans l'église de Sainte-Marie-de-Châteauneuf, puis qu'il fut porté aux cordeliers de Limoges, où étoient les sépultures de ses prédécesseurs : auxquels il fait un don particulier, comme aussy aux jacobins et à chacun des ordres mendiants de Limoges, aux observantins de Tulle, aux cordeliers d'Argenton, aux religieuses de Sainte-Claire de Vezière en Languedoc, au couvent des religieuses d'Aigueperse, à l'église de Sainte-Marie-de-Châteauneuf, à l'église de Saint-Martin-de-Peirat ; et autres legs et fondations

(1) Près Souillac (Lot).

particulières, tant pour les pauvres, que pour des prières. La copie collationnée de son testament est dans les papiers de Chabnet.

SUITE DE LA BRANCHE DE CHATEAUNEUF

François de Pierre Buffière, fils aîné de Louis et de Marguerite de La Roche Aymont, fut vicomte de Comborn et baron de Châteauneuf après la mort de son père. Il épousa en premières noces : Catherine de Ségur, fille de messire Gaston de Ségur, capital de Peuchaques, baron de Théobon, et de Jeanne Chassaignes, dont il n'eut point d'enfants.

Laquelle Catherine fit une donation de tous ses biens en faveur de son mary, qui fut cassée par arrest du parlement, du 5 feuvrier 1583.

Il prit une deuxième alliance avec Jeanne Chabot, dont il eut : Charles, Magdelaine, et Jeanne.

François testa l'an 1562.

Louis de Pierre Buffière, 2^e fils, épousa Isabeau de Ségur, sœur de Catherine. Elle étoit dame de Génissac. Il en eut : Jean, père d'Odet de Pierre Buffière, dont on n'a pas sçu la portérité.

Charles de Pierre Buffière de Comborn, marquis de Châteauneuf, vicomte dudit Comborn, seigneur par sa femme des terres de Peirat, Aigueperse et Pierre Buffière, premier baron de Limouzin, épousa le 14 juillet, 1592, Marguerite de Pierre Buffière, fille unique de messire Philippes de Pierre Buffière, chevalier, seigneur des terres de Peirat, Aigueperse, Pontarion, Pierre Buffière, premier baron de Limozin et de dame Anne de Pons.

Duquel mariage il n'est point né d'enfans.

SUITE DE LA BRANCHE AISNÉE DE PIERRE BUFFIÈRE

La ditte Marguerite hérita par donation, des terres de Châteauneuf et de Comborn ; et épousa en deuxièmes noppes : Charles de Ferrières de Sauvebœuf (1), dont elle n'a

(1) Ferrières : *d'hermines, à la bordure de gueules, chargée de 8 fers (parlants) de cheval, d'or, mis en orle.*

pas eû d'enfans. Il paroist qu'elle a fait une disposition de ses biens, en faveur desdits Sauvebœuf, malgré un testament qu'elle fit en 1633, en faveur d'Henry, marquis de Chambret. (Le 2^e cahier manuscrit ajoute : ses biens sont possédés aujourd'huy par M. de Vassan, héritier de Sauvebœuf, etc.).

BRANCHE DE CHAMBRET

François de Pierre Buffière, chevalier, seigneur baron de Chambret, troisième fils de Louis de Pierre Buffière, baron de Châteauneuf, épousa par contrat de 1547, Jeanne de Pierre Buffière, dont il eut : Giles, Abel et Louis. Giles mourut sans être marié. Nous reprendrons les postérités d'Abel et de Louis. François fit un testament le 17 septembre 1557, par lequel il institua Giles son légataire universel.

Abel de Pierre Buffière, chevalier, seigneur baron de Chambret, fils de François et de Jeanne de Pierre Buffière, seigneur des terres et seigneuries de Beaumont et Saint-Salvador, capitaine de 50 hommes d'armes, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, gouverneur et lieutenant général pour sa majesté, des provinces du haut et bas Limozin, épousa par contrat passé le 23 décembre 1588, Anne de Pons, dame de Plassac, de Pontarion, Prunget, Tendu, Chabnet, fille de Jean de Pons, seigneur de Plassac et de Catherine de Montjouan, veuve en premières noces de Philippes de Pierre Buffière, premier baron de Limosin.

Duquel mariage sont sortis, Henri et Charles de Pierre Buffière, comme il paroist par le testament d'Anne de Pons (1), leur mère, de l'année 1609, par lequel elle donne à Henri son fils aîné, la seigneurie de Chambret et les biens de Limozin, et à Charles son deuxième fils, les terres de Prunget, Chabnet, Tendu, en Berry.

(1) Pons : *d'argent, à la face bandée d'or et de gueules de 6 pièces.*

Abel de Pierre Buffière mourut le 7^e de juin 1595, comme il paroist par son épitaphe, à l'âge de 34 ans.

Epitaphe d'Abel de Pierre Buffière, baron de Chambret seigneur de Beaumont et Saint-Salvador, capitaine de 50 hommes d'armes, gentilhomme ordinaire de la chambre du roy, gouverneur et lieutenant général pour sa majesté au haut et bas païs de limozin.

Ce tombeau pour renfermer le corps de deffunt monsieur de Chambret, ne renferme aucunement son estime et sa renommée qui vole partout, non plus que son ame, qui est paisiblement dans le ciel.

« Cy gist haut et puissant seigneur messire Abel de Pierre Buffière, seigneur de Chamberet, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, capitaine de 50 hommes d'armes de ses ordonnances, lieutenant général pour sa majesté, au haut et bas païs de limozin, lequel étant fort chéry et estimé de son roy, et généralement honoré de tout le monde, fut nonmé et maintenu, et mourut gouverneur de cette province, après avoir illustré son nom, sa race et sa maison d'autant de beaux faits d'armes qu'il avoit désiré, car ayant soutenu divers sièges, pris à coups de canon toutes les villes et châteaux et forteresses en son gouvernement, désarmé la populace qui s'y étoit élevée, mesme deffait 9000 hommes en un seul combat, il l'a laissé si pacifique, que rien ne respiroit, que fidélité et obeissance, lorsque la cruelle et jalouse Fortune, envieuse de la grandeur, et prouesse, de ce beau, et brave cavalier, lui ravit malheureusement la vie au milieu des siens, en la fleur de ses ans, le 7^e juin 1595, le 34^e de son age, laissant 2 enfans entre les mains de dame Anne de Pons, sa femme, dame de Plassac, Prunget, Chabnet, Tandu, et Langon et Pontarion ; l'aisné en lage de 3 ans, 2 mois et demy et l'autre de 2 mois 4 jours, laquelle a fait construire et édifier ce tombeau, pour ledit seigneur son mary et pour elle. l'an 1599, le 31^e de son age.

Et plus bas :

Vous me demander qui est sous ce marbre, c'est celui dont la renomée ne mourra jamais.

(Il l'avait épousée par contrat du 23 décembre 1588).

Henri de Pierre Buffière, chevalier, seigneur marquis de Chambret, chevalier des ordres du roi, fils aîné d'Abel et d'Anne de Pons, épousa par contrat du 16 mai 1614

Françoise de Pierre Buffière de Comborn, fille de Charles de Pierre Buffière de Comborn, marquis de Châteauneuf et de Philiberte de Gontaut-Biron. Dudit mariage est né : Jean de Pierre Buffière, marquis de Chambret, lequel épousa Marie de Castelnau, fille du seigneur de la Mauvissière (1), dont la postérité est fondue en la personne de M^{me} la comtesse de la Neume, morte en 1720. Elle s'apeloit Anne de Pierre Buffière.

En elle est finie la branche aînée de Chambret.

Henri de Pierre Buffière étoit capitaine d'une compagnie de chevaux légers d'ordonance, comme il paroist par une lettre du roi Louis 13^e :

Monsieur de Chambret. ayant ordonné à mon cousin le duc de Guise, de se rendre près de moy, et à mon cousin le maréchal de Vitri, de s'acheminer en Provence, pour en son absence, prendre le soin de la direction de la province, et commander les troupes que j'ai résolu d'y tenir pour la conservation d'icelle, en mon obéissance, j'ai bien voulu vous faire cette lettre pour vous dire qu'ayant destiné votre compagnie de chevaux légers pour demeurer dans la province, et y servir sous les ordres de mon dit cousin le mareschal de Vitri, vous aiés à vous rendre au plutost à votre charge, où j'estime votre présence nécessaire pour tenir votre ditte compagnie bien complete et en état de me servir aux occurances qui se pourront présenter. Cependant, je désire que vous envoyés par deçà, le sieur de Prunget, votre frère, pour se justifier des mauvais rapports qui m'ont été faits contre lui, et m'éclaircir sur les impressions qu'on m'a voulu donner au préjudice de sa conduite, vous assurant que je le verrai très volontiers et que je lui ferai ressentir des effets de ma bienveillance aux occasions qui s'en offriront pour son bien et avantage, à quoi m'assurant que vous satisferez selon cette mienne intention, je prirai Dieu qu'il vous ait, M^r de Chambret, en sa sainte et digne garde.

Ecrit à Monceaux, le 25^e aoust 1631, signé LOUIS.

Et plus bas PHILIPPEAUX.

BRANCHE DE PRUNGET.

Charles de Pierre Buffière, chevalier, seigneur baron

(1) Mauvissière: de gueules, à 3 moiettes d'argent, écartelé; de Pallé d'or et d'azur, de 6 pièces au chef de gueules, chargé d'une vivre d'argent.

de Prunget, Tendu et Chabnet, 2^e fils d'Abel et d'Anne de Pons, transigea, comme il paroist par acte du 10^e juin 1616 avec Charles de Pierre Buffière, marquis de Châteauneuf et Marguerite de Pierre Buffière, première baronne de Limouzin, sa femme, sœur utérine dudit Charles, au sujet de la succession d'Anne de Pons, leur mère. Il était premier chambellan d'affaire de Gaston de France, duc d'Orléans, avec 3,000 livres de pension.

Il épousa le 23 juillet 1612, Jeanne d'Arambures, fille de Jean d'Harambures (1), chevalier seigneur de Romefort, chambellan ordinaire de sa majesté, capitaine de 50 hommes d'armes et de Marie de Segondat.

Duquel mariage sont sortis: Charles, Henri, mort jeune, et 3 filles mortes sans être mariées. C'est en sa faveur que la terre de Prunget a été érigée en baronnie.

Charles de Pierre Buffière, 2^e du nom, chevalier, seigneur baron de Prunget, Tendu, Chabnet, La Rocherolle, reçu en survivance de la charge de premier chambellan d'affaire de Gaston de France, duc d'Orléans, avec 2,000 l. de pension, comme il paroist par patentes de septembre 1643, épousa par contrat du 11^e novembre 1644 Marie Lebreton, fille de Enoc Lebreton (2), chevalier seigneur de Chanciaux et de Magdeleine Bazin. De ce mariage est sorti Charles Abel qui suit.

Charles fut tué à 22 ans au service du roi; il étoit capitaine de cavalerie et servoit sous les ordres du mareschal d'Estrades, consin-germain de Jeanne d'Arambures, sa mère. Marie Lebreton, sa veuve, épousa en deuxièmes nocces Aymard de Chouppes, chevalier seigneur du Fau, lieutenant général des armées du roi et gouverneur de Belle Isle.

Charles Abel de Pierre Buffière, 3^e du nom, chevalier seigneur baron de Prunget, fils unique de Charles et de

(1) D'Harambures portait: *d'or, à l'ours de sable, montant sur un arbre de sinople.*

(2) Lebreton: *d'argent, au lyon léopardé de sable, chargé d'une molette d'or, sur l'épaule.*

Marie Lebreton, épousa par contrat du 13 décembre 1673, Catherine de Courault, fille de Benjamin de Courault (1), chevalier, seigneur du Portail, et d'Anne Droüin de Laborde. De ce mariage est sorti Charles-Benjamin qui suit. Charles-Abel mourut à 28 ans.

Charles-Benjamin de Pierre Buffière, 4^e du nom de Charles des barons de Prunget, succéda à son père dans les terres et baronie de Prunget, Tendu, Chabnet. Il rentra dans la religion catholique, de laquelle ses ancêtres étoient sortis, depuis plus de 100 ans. Il épousa par contrat du 28 juin 1695, Anne-Marthe de Renard, fille unique et héritière de Antoine de Renard (2), chevalier seigneur du Mur, la Motheraje, en Beausse, et partie de la seigneurie de Menetou sur Naon, en Berry, et de Louise Dubois de Menetou.

De ce mariage sont sortis : Charles-Aimar de Pierre Buffière, chevalier de l'ordre de Saint-Louis, capitaine au régiment des dragons de Nicolay, né au mois de juillet 1697 ; Thomas-Benjamin, capitaine de dragons au régiment de Nicolay, né le 31 décembre 1704 ; Robert-Abais, lieutenant de dragons au régiment de Nicolay, né en 1707 ; Joseph-Benjamin, servant dans les cadets gentilshommes de la marine, né en 1715 ; Marie-Catherine-Marthe, née en octobre 1713, mariée à messire Cezar de Courault chevalier, seigneur de la Rochecheuvreux.

Charles-Aimar de Pierre Buffière, 5^e du nom, chevalier seigneur baron de Prunget, Tendu, Chabnet, capitaine au régiment des dragons de Nicolay, chevalier de St-Louis, a épousé par contrat de décembre 1737 Marie-Agnès de Machault (3).

(1) Courault de Chevilles : *de gueules, à 5 billettes d'argent, 3 et 2.*

(2) De Renard de Courtemblay : *d'azur, à 3 renards d'or passants.*

(3) Machault : *d'argent, à 3 testes de corbeaux, arrachées de sable.*

BRANCHE DE CHAMBRET DE TOURAINE

Louis de Pierre Buffière, chevalier seigneur de Chambret, Beaumont, Marilhac, fils de François et frère d'Abel de Pierre Buffière, gouverneur de Limosin, fut gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, mareschal de ses camps et armées, conseiller d'état en tous ses conseils, gouverneur des villes et châteaux de Figeac, Cadenac ; il avoit épousé Marie de la Noüe, fille d'Odet de La Noüe, seigneur du Châtelier en Touraine, et de Marie de Lannev, laquelle se maria en deuxièmes noces à Jean-Paul de Lauzières, marquis de Themines, maréchal de France. De son mariage avec Louis de Pierre Buffière elle eut Benjamin, et Elisabeth, mariée à Samuel d'Apelvoisin, chevalier, vicomte de Sarcé.

Benjamin de Pierre Buffière, chevalier seigneur marquis de Chambret, du Chatelier, Baumont, et la Turbalière, épousa Louise Aubery du Maurier, fille de l'ambassadeur de ce nom. Il en eut un fils mort jeune, et Louise et Emilie mortes dans les pays étrangers sans avoir été mariées. En elles a fini cette branche de Touraine.

N.-B. — La seigneurie de Théobon est de la commune de Loubès-Bernac (Lot-et-Garonne). Celles du Mur et Motteraye sont dans Eure-et-Loir. Themines est une commune du Lot. La Tourballière appartient au département d'Indre-et-Loire. Enfin, l'Indre possède les châteaux de Romefort (Ciron) et de Prunget et La Rocherolle, tous deux en la commune de Tendu.

J.-B. CHAMPEVAL.



NOUVEAU RECUEIL
DE
REGISTRES DOMESTIQUES

LIMOUSINS ET MARCHOIS

(DE 1384 A NOS JOURS)

PUBLIÉS PAR

M. LOUIS GUIBERT

Avec le concours de MM. Alfred LEROUX, J.-B. CHAMPEVAL, l'abbé A. LECLER
et Léonard MOUFLE

(Suite — Voir tome XIX, p. 142.)

XXIII

MÉMORIAL ET RÉPERTOIRE D'ANTOINE REISSENT,
CURÉ DE GOULLES

(10 juillet 1668-1674)

De tous les livres domestiques compris à notre recueil, aucun, sans contredit, n'offre un aspect aussi original que le manuscrit d'Antoine Reissent, curé de Goulles (1), intitulé par nous : *Mémorial et Répertoire*. Les premières et les dernières pages de ce manuscrit ont été illustrées à l'aide de curieuses gravures collées sur les feuillets de son registre par l'auteur. Quatre figures de saints, tracées d'une pointe assez barbare et paraissant enlevées à une feuille d'images, analogue aux produits modernes de la fabrication d'Epinal (2), occupent toute la largeur de la première page. On lit au-dessus l'inscription : *Je suis à Monsieur Reissenc*, et la date : 1674 ; puis ces mots : *Ita confectus*. Ces gravures représentent saint Antoine, ermite, revêtu d'habits monastiques dont les plis dissimulent à demi son fidèle et légendaire compagnon ; saint Jean-Baptiste, tenant sa houlette en croix, avec un agneau couché à ses pieds ; une *Mater dolorosa*, l'épée au cœur, et un lamentable *Ecce Homo*. Au verso, un bois grossier : saint Jacques de Compostelle, dans un encadrement de feuillages et de fleurs. On trouve cette gravure dans plusieurs anciens livres ou plaquettes sortis des presses des Cha-

(1) Goulles, aujourd'hui commune du canton de Mercœur, arrondissement de Tulle.

(2) Ces gravures, toutefois, ne sont pas coloriées.

poulaud de Limoges. Au bas de la page, une invocation au patron des pèlerins à mantelet à coquilles :

*Sancte Jacobe, ora pro nobis
Omni momento temporis.*

Au milieu de la page suivante, un Christ portant sa croix ; cette grossière image provient de la même feuille que les saints du frontispice. On lit au-dessus : *Jesus, Maria, Joseph, soies tousiours avec moy et que je vous serre toute ma vie, — et plus bas : Anthoine Reissén, præbyter indigus et rector de Agulis, anno a partu virginæo 1674.*

A la page 5 commence une longue invocation qui finit à la page 7, au bas de laquelle a été collée une curieuse image de la Vierge, debout sur le croissant de la lune, tenant l'Enfant Jésus sur un bras, et tendant un chapelet de la main gauche. L'Enfant Jésus tend également un chapelet par dessus l'épaule de sa mère. L'encadrement est formé par un grenetis ovale représentant un rosaire de sept dizaines.

Nous arrivons au *Mémorial* proprement dit. L'objet du bon curé, en écrivant ces pages, a été, comme il l'explique au début, de donner à ceux qui, après lui, posséderont la maison de Pers (1), dans la paroisse de Goulles, des renseignements de toute espèce sur cet immeuble. Il raconte, en effet, comment il lui est échu, sous quelles conditions il le possède, et donne le relevé des contrats relatifs à sa propriété. Plus loin, il relate en latin l'histoire d'un

(1) Pers, village de la commune de Goulles.

chevalier, Gérard Saint-Bonnet, du mas de La Combe, qui sauva la vie au baron de Carbonnières, Jean de Montaut, tombé de cheval dans une bataille, et à qui ce dernier donna en reconnaissance la quatrième partie du mas de La Combe, près de Goulles ; une quatrième portion de ce mas appartient à Reissent et dépend, comme Pers, de Montvert (1), près Roquebrou, ancien domaine de l'abbaye de St-Géraud d'Aurillac, — et par conséquent, conclut le bon curé, « ne dépendant que de Dieu seul ».

Entre temps, l'auteur du manuscrit raconte sa petite histoire, afin que les futurs propriétaires de Pers et de Montvert n'en ignorent. Il a étudié et plaidé à Bordeaux, après avoir été neuf ans vicaire dans le diocèse de Cahors sous l'administration d'un saint évêque, Alain de Solminiac. Puis il a appartenu cinq ans au diocèse de Sarlat, deux ou trois à celui de Tulle. Devenu vieux, il a enfin obtenu la cure de Goulles, dépendant de Limoges, dont il n'a eu la paisible administration qu'après un long procès.

Une assez bonne gravure du ^{xvii}^e siècle, représentant la Sainte Famille, orne le dernier feuillet de ce manuscrit, qui ne compte que 26 pages de papier in-8° (230^m sur 178), sans couverture.

Nous ignorons à qui ce curieux document appartient. Nous le devons, comme plusieurs autres, à la libérale mais discrète obligeance de notre confrère Champeval.

L. G.

(1) Montvert, canton de La Roquebrou (Cantal), possède une intéressante église romane.

Veni, domine Jesu.

Benit soit le S^t nom de Dieu !

Seigneur Jesus Christ, Sauveur de tout le monde, je vous prie, au nom de vostre sainte Passion et prie la glorieuse Vierge, votre tres digne mere, mon bon patron S^t Anthoine, et generalmente tous les S^z et S^{es} de paradis, vouloir interceder pour moy, affin qu'il plaise a Dieu me vouloir donner son S^t Esprit pour me conduire dans mes besoins et necessités, comme il le donna a ses apostres au jour de la Pentecoste ; et pandant le voyage de ceste mer perilheuse du monde, tout ce que j'entreprends et entreprendrai soit accompagné de vostre tres sainte grace, affin que je puisse dignement m'acquitter de ma charge et arriver heuresement au port de salut, en n'outrepassant les divins commandemens et consacrant mon travail a vostre vollonté, esperant tousiours a vostre divine misericorde et bonté, disent : *In te, Domine, speravi* (1). *Ita testor*

REISSENT, *presbiter indignus et rector de Agulis, hoc anno Domini a partu virgineo, [et omnia bona mea presentia et futura beatæ Mariæ do, illamque hæredem constituo generalem]* (2), *millesimo sexcentesimo septuagesimo primo, in manso de Pers, dictæ parrochiæ de Agulis, die primo mensis Januarii.* Reissénc, prebtre et curé de Goules.

Ad maiorem Dei gloriam
Spiritus sancti gratia illuminet
Sensus et corda nostra!
Amen.

Noverint universi lectores et auditores ornatissimi (3)
quod iste liber contineat et complectatur quosdam con-

(1) Cette invocation continue encore une page.

(2) Ces mots ont été intercalés après coup dans la formule de date.

(3) Ce style de préface est assez étrange dans un document d'un caractère tout familial.

tractus maxime necessarios villæ domini Reissén et minoribus suis futuris mansi de Pers, sitæ (1) in dicta parrochia de Agulis, Tutellensis diœcesis. In quibus contractibus videbitis et perfecte scietis omnia bona fere terrestria dicti Reissen: — Et primo, per divisionem bonorum inter Georgium Rixent, Geraldum Frayssé, Joannem Canalz et Jacobam de Canalz, aquas in pratis divisibiles, vias in pratis et terris tenendas, introitus et exitus illorum, census et redditus annuos, certis diebus dominis suis solvendos. Nempe tria sextaria seliginis et sex quartas avenæ, mensuræ Montis Viridis, cum quibusdam pecuniis, domino marchioni de Monte Alto pro bonis quæ illi subjacent, et duo sextaria, duas gallinas et duos asses pro medietate inter dictos Rixent et Frayssé consortes, et eorum successores pro bonis quæ subjacent domino a Planitie, — *vulgairement le seigneur de La Planede*, — ut constat in recognitione pheudali acta per Sarrauste, notarium regium, annis et diebus ibi contentis, et emptione a me facta, cum sint bonæ, nobilissima a vexillis olim sancti Geraldii dependentia immediate, ut creditur, alias Augoni (2). Ideoque videbitis et perfecte et probe tenebitis acquisitiones et emptiones factas tam a Georgio Rixent, quam ab Antonio, ejus filio, presbitero indignissimo, qui eas egit, cum nondum esset pacificus rector; nam novem annos mansit in diœcesi Cadurcensi vicarius, sub Alano de Solminhac, episcopo, et, ut communi fertur adagio, in sanctorum numerum relato); tres annos integros Burdigalæ studens et litigans; quinque annos in diœcesi Sarlatensi, et duos aut tres annos in diœcesi Tutellensi. Postea, sub annis suis senilibus, admirabili Dei providentia, duce Maria virgine et suorum amicorum auxilio, repugnantibus illius temporis potentibus, rector ecclesiæ parochialis de Agulis factus est post longissimam et maxime diuturnam litem in curiis supremis agitatam. Itaque, lector, aut hæ-

(1) *Sitæ* se rapporte visiblement à *villæ*.

(2) Ces mots se lisent en marge. Au-dessous du dernier, on a écrit *Anioni credunt*, et plus bas *Enioni*.

res et possessor illorum bonorum et dictæ villæ, posteriores et nepotes, orate pro eo et parentibus suis, ut illos ad societatem civium supernorum perducatur Rex angelorum. Amen. Actum die decima mensis julii, anno Domini a partu virgineo millesimo sexcentesimo sexagesimo octavo, regnante Ludovico 14, Francorum rege. Reissenc qui supra.

Indice facile pour trouver quelques (1) contratz dans ce livre inserés :

Contract de partage et accord entre Georges Rixent, Geraud Frayssé, Jean Canalz et Jacquette Canalz, de l'an 1621. Receu par Dumas, notaire royal, folio 1 (2).

2. Contract de reconnoissance pheudalle par Rixent et Frayssé, receu par Sarrauste, du tenement de La Planede, sive Bessade, en l'an 1628, folio 2.

3. Contract d'achapt de l'affar (3) et seigneurie de La Planede, sive Bessade de Pers, par M^r A. Reissen, en l'an 1666, receu par Sarrauste, folio 3.

4. Obligation, payée, des restes dudit achapt, en l'an 1666. Folio 4, etc. (4).

.
44. Fondation de La Chapelle S^t Martial, autremant la Vosseyrate. provision pour Manhe, prebtre.

45. Contract d'accord entre Vaur, prebtre, et Reyssenc, prebtre, pour la pansion.



Historia admirabilis. Laudando sapientiam antiquorum

(1) L'auteur avait d'abord écrit *tous*.

(2) Plusieurs de ces articles sont accompagnés de notes d'une écriture plus récente.

(3) *Domaine, propriété*, du vieux mot *afférir*, qui signifie *appartenir*. Le mot *affarium* se rencontre assez souvent dans nos actes du Moyen âge.

(4) Cette énumération de ventes, hommages, testaments, quittances, sentences arbitrales, nous paraît sans intérêt pour nos lecteurs.

virorum, majorum auditione et traditione accepimus quod honestus vir et generosus vir Geraldus S^t Bonnet, mansi de La Combe, in parrochia de Agulis, diœcesis Tutellensis, secretarius Castri de Carbonneriis, serviens et amicus fidelis potentissimi militis. Joannis de Monte alto, baronis de Carbonneriis et marchionis Rupis Brou; et cum predictus miles bellum suscepisset et ejus sub vexillis dictus Geraldus a Sancto Bonneto voluisset pugnare, iverunt in regionem longinquam sub vexillis regis Gallia, et tunc gravissimum bellum et certamen commotum est, et partes adversæ undique decertarent. Tunc temporis, milites thorace ferreo incluebantur (*sic*) et prostrati non poterant se erigere: accidit autem quod ille fortissimus miles, Joannes de Monte alto, ex equo suo reciderit et ejus equus inter crura graviter læsus, examinis corruerit; et tunc dictus Geraldus a Sancto Bonneto manum fortem præbuit (1) dicto Joanni de Monte Alto, et sublevans eum, in equum suum conscendit, et hoc modo terga verterunt hostibus suis et extra aciem sani et incolumes abierunt. Et reversi in patriam suam, propter tanti beneficii mercedem et remunerationem, illi dedit et vendidit quartam partem mansi de La Combe suæ villæ, scilicet census annuos quos, de dicta quarta parte, dictus Baro de Carbonneriis levare et percipere singulis annis solebat; qui census renduales erant tria sextaria et mensura unius cartonis siliginis, mensura Montis Viridis, et duorum sextariorum unius quartæ avenæ, medietatem unius journalis et quartæ partis unius quartæ pisorum, triginta ovorum gallinæ et octavam partem unius motonis, censuales et renduales, quos autea levare et percipere de prædicta quarta parte solebat et consueverat, in futurum illi prædicto Geraldo, fidissimo secratorio (*sic*) et successoribus suis justitiam et exercitium ipsius usque ad sexaginta asses, salvo homagio, vendidit et dedit (2), ut constat

(1) Prêta main forte. — Le latin du curé de Goulles est légèrement macaronique.

(2) Tout ce passage n'est évidemment que la reproduction presque littérale d'un ancien contrat.

per contractus super hanc rem confectos, anno Domini a partu virgineo millesimo quadragentesimo octavo, die mensis martii quarta. A. de Brigia (1), notario regio, ita signato. In castro de Carbonneriis. Et ecce quomodo illud solum de La Combe factum fuit nobile fere; et nunc possidetur a multis, quia divisum et pluribus venditum fuit, quod per varios contractus et possessores clare videtur (2).

Saint Gerould est le protecteur de la ville d'Aurilhac en Auvergne, et y a fondé un beau monastere de l'ordre de S' Benoist, que longtemps apres a esté. Secularisé feust en l'an 1560, sous Charles de Senneterre, abbé dudit monastere. Et il y a 4 dignités : doyen, ausmonier, chantre, sacristain. Et il feust commandé par bulle expresse de Sa Sainteté a tous les abbés et prieurs de vendre partie de leur temporel pour le rachapt du roy, qui feust prins. Et Montverd fust vendu avec beaucoup d'autres seigneuries et rantes en l'an 1518, a ce que l'en croit. Et pour y retourner, on ne peult sans payer ameliorations et reparations, et le juste prix de la vante. Le grand S' Geraud donc a esté filz d'autre Geraud et de Aldetrude, mariés, baron et compte d'Aurilhac, nay a Aurilhac, a S' Estienne, en l'an 836. Mourut en l'an 918, agé de 64 ans (3) et feust ensepveli audit monastere d'Aurilhac, et longtemps apres, les ossemans feurent enchassés dans une caisse d'argent par frere Jean de Cardailhac, abbé dudit monastere. Il feust heretier universel de Monsieur son pere, qui estoit venu du Poictou, fort riche. Et disons souvant : *Sancte Gerald, ora pro nobis !* — Et parla au ventre de sa mere, chose rare aux saintz, et a faict de grands miracles.

S' Geraud a esté comte d'Aurilhac, puyné de la maison

(1) Peut être mauvaise lecture de l'auteur du manuscrit, pour *Brugeria*.

(2) On trouvera sans doute, comme nous, que l'histoire n'a rien de merveilleux.

(3) Quatre-vingt-deux ans.

des comtes de Poictou et ducz de Guienne (1). La rante et seigneurie de Planede a esté soubs sa (2), ne depend que de Dieu immediatement. Ce que nous en croyons, d'autres croyent aussy.

† Sola salus servire Deo, cœtera fraudes. Et, me sentiente, nullum debetur homagium, cum sit solum nobilissimum, contineatque justitiam mistam, meram, exercitium, omneque jus investiendi, retinendi, etc. Sit prior omnibus Dominus, etiam nobilissimis et potentissimis hujus terræ.

(1) Note au bas de la page : *Dnbitatur tamen a quo domino descenderat.*

(2) Un mot illisible.

XXIV

LIVRE DE RAISON DE JOSEPH COUSTURIER DE FOURNOUE,
RECEVEUR DES CONSIGNATIONS A GUÉRET,

1674.

Ce livre de raison comprenait originairement quatre parties distinctes :

1° Un préambule, où l'auteur expose le plan de son travail et se répand en lieux communs sur les devoirs de la vie ;

2° Une généalogie des Cousturier, faite, à ce qu'il semble, sur pièces authentiques et commençant à Antoine Cousturier, bisaïeul de l'auteur, marié en 1542 et mort en 1567 ;

3° Un état précis des biens de la famille, des revenus et des charges afférents ;

4° Un « journal particullier » où l'auteur tenait état des changements survenus dans sa fortune et balançait ses comptes de recettes et dépenses.

De ces quatre parties il ne subsiste plus que les deux premières dans le manuscrit original. La seconde ayant déjà pris place en substance dans les recueils nobiliaires de d'Hozier et de Nadaud, nous ne lui emprunterons que le paragraphe où l'auteur nous parle de lui-même : « *Moy Joseph Cousturier, avocat au parlement et receveur des consignations en cette province (de Haute-Marche), suis l'aisné du liect du dit Antoine Cousturier († 1648) et de la dite damoiselle Jeanne Martin (sa troisième femme). Je suis né le 12^e décembre 1638 ;*

j'ay espousé le 6^e juillet 1659 damoiselle Louise Baronnet et n'en ay presentement qu'un fils nommé René, qui est né le 30^e octobre 1668 ». Ajoutons qu'il eut encore deux filles et mourut lui-même en 1719.

Quant à la première partie, qui forme le préambule du livre de raison, nous la reproduisons ici en entier, non-seulement parce que ce préambule nous fait connaître le plan de l'auteur, mais aussi parce qu'il se recommande par un grand style dont on chercherait vainement un autre spécimen dans toute la littérature historique de notre région.

A. L.

A L'HONNEUR DE LA TRES SAINTE TRINITÉ, pour servir de memoires veritables sur l'estat de ma famille et de mes biens au commencement de l'année presente, 1674.

Dieu nous aiant créés pour sa gloire et pour nous rendre participantz de son bonheur, il est certain que nous devons consacrer nos soins principaux a cet unique necessaire, comme parle l'Evangile. Neantmoins il y a de certaines applications moyennes et dependantes, lesquelles dans le bon ordre ne doivent pas estre negligées. Une des plus considérables est celle qui regarde la conduite, l'estat et l'œconomie des familles particulieres, parce qu'elles composent les royaumes et les republicues et que, dans l'ordre de la morale, il n'y a rien qui aye de plus grandes suites, soit pour le bien soit pour le mal.

Cela presupposé, l'on peut considérer une famille dans son raport a divers temps. Par le passé, on establît la verité de la genealogie, au moyen de laquelle les parentés et les alliances sont recogneuees et l'ordre legitime des successions est conservé. Le present fait cognoître l'estat actuel de la famille et en explique les sujets particuliers, les qualités, les charges et les biens. Et quoy que le futur ne soit pas en nostre disposition, neantmoins on peut establir des reglements pour ce qui le concerne, proposer aus successeurs une maniere de regler les affaires et s'establir a soy mesme certaines regles par le moyen desquelles on peut envisager tout d'un coup l'estat ou l'on est au regard de cette conduite domestique et eviter absolument le desordre et la confusion.

C'est dans cette pensée qu'apres avoir pris les mesures que la bonté divine m'a inspiré[es] pour m'acquitter de ce premier et plus juste de tous les devoirs, qui est l'affaire du salut, j'ay creu devoir donner quelque temps et quelque application pour establir un ordre réglé dans la conduite de mes affaires temporels (*sic*) ; et pour cet effet, je me suis prescrit la regle qu'on verra dans la suite de ce registre, pour le detail de laquelle j'ay fait un journal particulier qui sert de fondement aus observations generales que je fais icy, afin que, dans le general et dans le particulier, je me trouve toujours en estat de me repondre sur tous (*sic*) mes affaires avec la derniere exactitude.

Mais parceque cette regle doit estre établie sur quelque chose de fixe et de déterminé, j'ay creu devoir faire une declaration certaine et precise du bien que je possedde presentement et de ses charges, afin que le fonds en estant réglé, on puisse cognoître dans la suite s'il est augmenté ou diminué. J'ay encore creu devoir avant cela faire un memoire veritable de ma genealogie tant paternelle que maternelle, puisque c'est par l'ordre de la succession que je possedde la plus part de mon bien, et qu'en mesme temps je peux laisser un tesmoignage certain sur ces choses, lequel peut estre dans la suite de quelque utilité.

C'est avec cette intention que je mets ces choses dans cet ordre, et je proteste que je n'y cherche point de vanité ny d'ostentation ; car bien loin d'en pouvoir tirer aucun sujet de vaine gloire, je me doibs au contraire bien confondre de ce que je reponds si peu aus graces dont je suis comblé. Comme je recognois que Dieu est l'autheur de mon estat et de tous les biens, je n'en doibs ny n'en veux user que dans l'ordre sacré de sa providence, et j'ayme mieux en estre privé et de la vie mesmes que d'estre separé un seul moment de sa grace et de sa charité. Aussi je le prie tres humblement que ces soins subsidiaires qui regardent mes biens et ma famille, ne me detournent jamais de ce soin principal et capital par lequel je me recognois indispensablement engagé de repondre a la fin pour laquelle il m'a créé, c'est-à-dire de l'aymer et de le servir, pour obtenir par ce moyen la vie éternelle. Ainsy soit-il.

(Dans un cartouche) :

Sint temporalia in usu, æterna in desiderio. Pessima enim perversio uti fruendis et frui utendis. D. AUGUS.

J. COUSTURIER (1).

(Suit, sur quatre pages, un *Estat généalogique de ma famille* (2), terminé par un *Stemma paternum* et un *Stemma maternum* dessinés à la plume).

(M^{re} original de trois feuillets in-folio, avec le timbre de la généralité de Moulins, en la possession de M. P. de Cessac, à Guéret).

(1) L'auteur, qui a signé son œuvre en deux endroits, ne s'attribue jamais le titre nobiliaire.

(2) Voy. d'Hozier et le *Nobiliaire de la généralité de Limoges*, verbo COUTURIER.

XXV

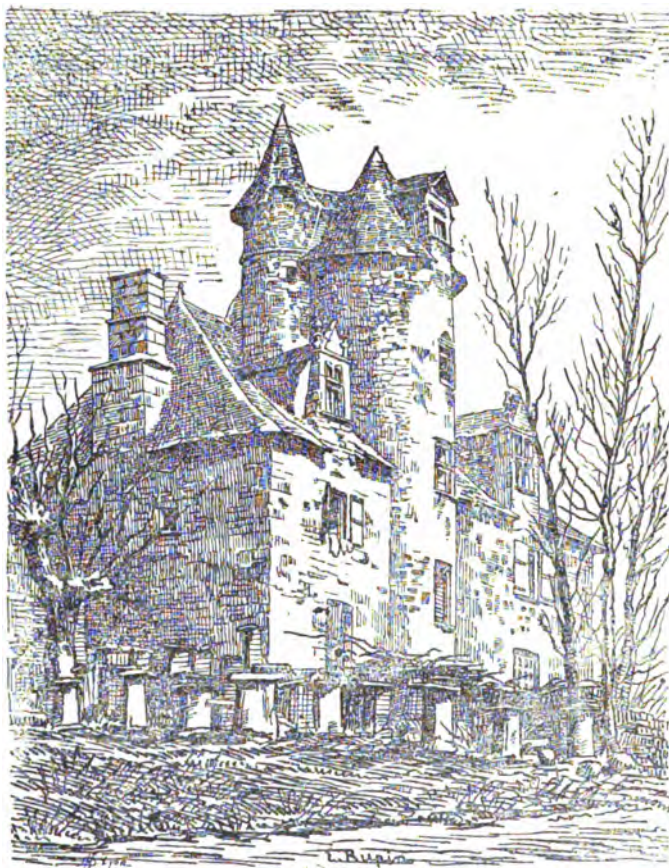
LIVRE DE RAISON D'UN SIEUR BEYNES, BOURGEOIS
DE MEYMAC

(2^e moitié du xvii^e siècle).

Au cours de ses recherches dans les archives particulières de la Corrèze, M. J.-B. Champeval a eu entre les mains un livre de raison, rédigé par un sieur Beynes, bourgeois de Meymac. Ce manuscrit lui a semblé peu intéressant et il ne nous en a transmis qu'un seul extrait.

L. G.

Ce 2^e mars 1672, j'ay changé de servante e luy ay bailhé 14 assiettes scavoir unze de grandes e 3 petites, plus 13 plats neufs grands e 4 petitz, e ce outre le linge que ma femme luy a bailhé : de quoy il faudra qu'elle rande comte quand elle aura achevé son année, desquels platz j'en ai hosté un e une assiette pour changer avec des escuelles le jour d'une foire à Ussel, 1672.



LE PEUCH, COMMUNE DE LIGNEYRAC (CORRÈZE).

LE PEUCH

Sur le bord même du chemin vicinal qui, partant de la gare de Turenne, gagne sans hâte, de prairie en prairie, le bourg découronné de Ligneyrac, se présente en vive sentinelle de correcte et mâle tenue, la petite gentilhommière du Peuch. C'est à la limite même du Quercy qu'on la trouve, sur la lisière intérieure de la commune de Ligneyrac, jadis très boisée, comme l'atteste son nom, *lignum*, — « la ligne, le lignier », signifiant encore branchages, bûcher, en patois viscontin.

Ce petit château se compose d'un édifice, de forme rectangulaire, au milieu duquel se dresse en saillie une tour massive et ronde accostée d'une tourelle élancée. Les lucarnes, divisées perpendiculairement par des meneaux prismatiques, se terminent dans le haut par deux accolades ; elles sont surmontées d'un tympan triangulaire avec pignons latéraux et nous rappellent les constructions de la fin du xv^e ou du commencement du xvi^e siècle.

De la tour principale où s'enroule un bel escalier en grès prenant pied sur une cave voûtée, on ne se lasserait point de contempler si riche paysage.

Sous nos yeux, le Rieu-Mort, affluent de gauche de la Tourmente, lui laisse doucement soutirer ses

eaux tant qu'il en a, dissimulant après cela, l'été, son sein flétri sous un rideau fané de peupliers. Néanmoins, ses abords se maintiennent verdoyants. Au Nord-Est du castel du Peuch, adossé à la colline argileuse de Pommiers, la route serpente et monte à travers les ravins solitaires de L'Anglade, qui font pendant aux mystérieux replis de Negronect, dont le nom, comme la Ramière, rappelle seul les ombreuses forêts limitantes de trois vieilles vastes paroisses. D'anciens grands chemins se donnaient rendez-vous à Estaulan, *stabulum*? *stallum*? baraque-hôtellerie.

En 1680, les de Fieux de La Bleyne possédaient ici le moulin et domaine del Pech. Mais au 13 mars 1721 un acte nous montre François Dufaure, bourgeois, habitant en « sa maison » del Peuch (Ligneyrac) (1).

Ces Dufaure n'étaient pas sans importance sociale, car ils fournirent François Dufaure, sieur del Mas, habitant le Peuch (2), et aussi des Dufaure (sieurs) du Pré, de la Faurie et du Chambon (3), au XVIII^e siècle. En 1674, on note, même, Louis Dufaure, écuyer, seigneur du Sejallat, demeurant à Turenne. En 1778, François Dufaure, bourgeois, fils à feu Etienne, sieur du Chambon, qui eut aussi le Peuch avant son décès, soit avant 1767, demeurait ainsi en « sa mai-

(1) Titres appartenant à M^{me} la baronne le Clère, à Brive, dont la famille possédait le château voisin de Boulou.

(2) Papiers de M. Roche.

(3) Noble Antoine de Meynard, seigneur de Chausènege, demeurant à Turenne, est reconnu pour des rentes, en 1439, sur le Chambon (Ligneyrac) et lieux voisins.

son » du Peuch. Cette façon de s'exprimer marque la maison forte. La propriétaire et habitante de 1776 était dame Jeanne de La Croix, épouse de M^r Pierre Cassaniade, lieutenant au régiment de cavalerie Royal-Pologne. Feu M. l'abbé d'Arliguie de Lon, fixé à Brive, a vendu la demeure, vers 1870, au sieur Dufaure, adjoint, et au sieur Livet. Elle était assortie, décorée et honorée d'une chapelle domestique, vers 1785.

J.-B. CHAMPEVAL.

Société Scientifique, Historique et Archéologique de la Corrèze
(siège à Brive).

Les membres de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze se sont réunis le 11 septembre 1897, à 1 heure de l'après-midi, dans une salle de l'Hôtel-de-Ville de Brive, en assemblée générale, sous la présidence de M. le comte Robert de Lasteyrie, membre de l'Institut, président d'honneur, assisté de MM. Gaston de Lépinay et le colonel Borie, vice-présidents.

S'étaient fait excuser : MM. J.-B. Bosredon, trésorier ; Ph. Lalande, Henri Maza, Gabriel Soulié.

Le but de la réunion était le renouvellement statutaire du Bureau, et en avertissant qu'il n'assisterait pas à la séance, M. Philibert Lalande, secrétaire général, avait écrit « qu'il déclinait *formellement* toute candidature ».

Sont élus :

Président d'honneur : M. le comte de Lasteyrie, membre de l'Institut.

Président : M. Ernest Rupin.

Vice-présidents : MM. Gaston de Lépinay et Eugène Borie.

Secrétaire général : M. Louis de Nussac.

Trésorier : M. J.-B. Bosredon.

Bibliothécaire : M. Alfred Mas

Membres du Bureau : MM. Louis Bonnay, J.-B. Espéret, Sylvain Guillot, Elie Massénat, Ludovic de Valon.

L'Assemblée remercie spécialement M. Rupin pour la façon dont il gère depuis tant d'années les affaires de la Société avec un dévouement qui ne s'est jamais ralenti, et le prie de continuer ses bons offices, comme par le passé.

M. le président donne la parole aux membres qui ont des propositions à faire : M. de Chauveron exprime le désir de faire publier tous les ans une couverture générale pour le brochage des Bulletins de la Société, et M. Louis de Nussac émet le vœu que chaque livraison porte au dos le nom du Bulletin avec sa date et son numéro d'ordre. Ces propositions sont adoptées.

A 2 heures 1/2, la séance est levée.

Le président de la réunion, Président d'honneur,
ROBERT DE LASTEYRIE.

Le Secrétaire général,
LOUIS DE NUSSAC.

La Famille Donnet

(DE POMPADOUR)

BRANCHE DE LAUBERTIE ET DU ROUVEIX

ÉTUDE GÉNÉALOGIQUE

Parmi les nombreuses familles dont le Limousin s'honore dans son passé, on voit briller au premier rang, à Pompadour, dans le cours des xvii^e et xviii^e siècles, la famille Donnet. Venait-elle de Picardie suivant une tradition qui s'est conservée? Nous ne le savons?

Le 4^{me} volume de l'*Inventaire sommaire des archives de Tulle*, page 155 (ville d'Ussel), donne, à la date de 1338, un acte reçu par Bernard, notaire à Brive, le dimanche avant la Saint-Michel: « Delfaut capitaine et chef des hommes de pied que les consuls d'Ussel envoyaient à la guerre de Gascogne pour le service du roi », et parmi les noms des recrues on y voit J. Donet. Est-il de la famille? Nous ne saurions rien hasarder. Nous sommes même porté à croire qu'il y a une erreur de nom dans l'ouvrage précité et qu'il faut lire *Bonet*, au lieu de Donet.

La première pièce authentique que nous ayons est le testament de Guilhem (ou mieux Georges) Donnet, du 14 avril 1609 (1) :

« Sachent tous qu'il appartiendra qu'au village de Ségure, paroisse de St Sornin Lavaulx, bas Limousin, dans le logis de Guilhem Donnet, le quatorziesme jour du mois d'avril mil six cent neuf, environ cinq heures du matin, par devant le notaire soussigné, juré sous le scel du vicomté de Pompadour. et en la présence des témoins bas nommés, a été présent et personnellement établi, Guilhem Donnet. Etant dans son lit malade de maladie corporelle, étant sain de ses bons sens, et entendemens, par la grâce de Dieu, considérant qu'il n'y a chose plus certaine que la mort, et ne voulant décéder *ab in testat* et sans avoir pourveu en ses affaires, et disposer des biens qu'il a plu à Dieu luy donner, en faveur de ses enfants, afin que ny aient question procès et débat entre eux après son décès, mais vivre entre eux d'une amitié fraternelle et pour leur bonne considération, De son gré, libre volonté, a fait, disposé, testé et ordonné, fait dispose et teste, et ordonne son testament numcupatif, et ordonnance de dernière volonté, quil a voulu être rédigé par écrit par le notaire soussigné, comme s'ensuit :

Premièrement se signe du signe de la croix sur son corps, et disant, in nomine patris et filii et spiritu santi amen, a recommandé son âme à Dieu le créateur sauveur et rédempteur de tout le monde et à la glorieuse vierge

(1) Les registres de l'époque ne mentionnent généralement qu'un prénom, qui n'était pas toujours celui usuellement employé.

Ce testament se trouve dans les cahiers ou registres de la famille de Lamonthézie, réunis vers 1785. C'est l'acte n° 582. Dans la rédaction de ces cahiers il n'a été tenu compte qu'en partie de l'orthographe ancienne.

Une expédition authentique de ce testament se trouve dans les archives de la famille de Fonrobert. On n'y trouve notamment ni accents, ni ponctuation.

Marie mère de Dieu, et à tous les bénits, saints et saintes du paradis, les priant tous en général, qu'ils soient ses avocats et intercesseurs envers son Dieu et créateur, les priant, que, quand son âme se partira de son corps, il la veuille colloquer à la gloire éternelle du paradis, et que, après son décès, que son corps soit porté, mis, et enseveli au sémitière de l'Eglise paroissiale d'Arnac, et aux tombeaux de ses feux prédécesseurs, et qu'il soit convoqué et appelé tous les prêtres de la paroisse d'Arnac, tant à la sépulture, septaine que bout de l'an, et leur soit payé et baillé à un chacun d'eux à chaque jour par son héritier dessous nommé, la somme de cinq sols, ensemble la cire pour faire le divin service.

Plus le dit testateur a dit avoir *Peyrot Donnet* son fils ayné, naturel et légitime, et de *feue Catherine Mazelaigne* sa femme, lequel il a cidevant marié, auquel il aurait donné la somme de douze cents livres, lors de la réception du dit mariage, laquelle somme de douze cents livres, veut luy estre payée par ses héritiers dessous nommés, aux mesmes pactes et conditions portés par le susdit contrat de mariage, en précontant ce qui se trouvera luy avoir esté cydevant payé en desduction des dits dot et somme de douze cents livres.

Item le dit testateur a dit avoir *Philibert et Guilhem Donnet*, ses enfans naturels et légitimes et de *Catherine Jousselyn* sa femme, auxquels et à un chascun de ses deux enfans, il donne et lègue la somme de six cents livres, et veut qu'ils soient nourris et entretenus dans sa maison, jusqu'à ce qu'ils auront atteint l'âge de 25 ans, et lorsqu'ils auront atteint l'âge, veut que la ditte somme leur soit payée à un chascun par ses héritiers dessous nommés, et pour tous droits de légitime leur donne à un chascun la somme de cinq sols une fois payée, et avec ce les a faits ses héritiers particuliers, et veut qu'ils naient rien plus à quereller ni demander en ses dits biens.

Item donne et lègue le testateur à *Catherine et Isabeau Donnet* ses filles naturelles et légitimes et de la ditte

Jousselyn sa femme, à une chascune d'elles pour leur dot et mariage la somme de six cents livres, un lict garny de couette, cuissin convenable, dix linceuls et trois douzaines de serviettes et quatre nappes à une chascune d'elles et veut que soient nourries et entretenues dans sa maison jusqu'à ce quelles trouveront party pour se marier, laquelle somme lict et linge veut quil leur soyent payés et baillés par ses heritiers dessous nommés, et pour tous droicts de legitime leur donne la somme de cinq sols à une chascune d'elles, une fois payée par son héritier bas nommé, et avec ce les a faites ses héritières particulières, et veux quelles nayent plus rien à quereller ni demander en ses dicts biens.

Item donne et lègue le testateur à *Jean Donnet* son fils naturel et légitime et de feu *Catherine Mazelaigne* sa femme, tous et uns chascuns les biens et héritages qui lui peuvent compéter et appartenir dans le village de la Siauve paroisse de Beyssac, ensemble luy donne outre ce dessus, une chambre dans le village de Ségure, appelée la chambre vieille, et un lict garny dedans, et une vigne estant en plante appelée du Rioux et contenant huit setérés et un boys appelé de Puylane, aux appartenances du dict Ségur (1) et outre veut que si le dit Jean est en volonté destre homme d'Esglize, quil soyt nourry et entretenu aux despans de ses heritiers bas nommés jusques a ce qu'il voudra chanter messes, en ce que ses héritiers jouiront de ses biens durant le temps quilz l'entretiendront et ce pour tous et chascun les droits prétentions qu'il pourrait prétendre en ses biens et de feu *Catherine Mazelaigne*. Et s'il ne veut, luy donne de tous droicts de légitime, la somme de cinq sols une fois payée par ses héritiers bas nommés et avec ce la fait son héritier particulier et veut quil n'ait rien plus à quereller en ses dits biens.

(1) Ne pas confondre le village de Ségure, ancienne prévôté dont il est question ici, avec l'ancienne ville ou bourg de Ségur. *Segura cum securio*.

Item le testateur a dit être marié avec Catherine Jous-selyn sa femme, lequel après avoir considéré les bons et agréables services qu'il a reçus d'elle et espère recevoir pour l'avenir avec l'aide de Dieu, lors de la réception du dit mariage entre lui et la ditte Jousselin sa femme, il lui aurait donné en faveur et contemplation du dit mariage, la somme de trois cents livres, et autrement, comme est porté par le dit contrat. veut et entend le testateur que la ditte somme de trois cents livres luy soit payée par ses héritiers dessous nommés, et en outre veut qu'elle soit nourrye et entretenue dans sa maison, en travaillant de son état, en la compagnie et profit de ses héritiers, ensemble veut qu'il luy soit donné après son décès, une robe de deuil, et en outre ceci, luy donne dix linceuls, trois douzaines de serviettes, trois nappes qu'il veut qu'ils luy soient baillés et du linge qui est dans sa ditte maison, et au cas quelle ne puisse demeurer en la compagnie de ses héritiers, veut que les dits héritiers la laissent demeurer dans la maison neuve ou ils demeurent haut et bas, garnye d'un lict seullement.

Ensemble la moytié du jardin qui est devant la ditte maison, pour faire du chanvre, tant quelle demeurera en viduité seulement.

En plus luy donne pour sa pension, outre sa nourriture, au cas qu'elle ne puisse demeurer avec ses héritiers un chascun an de pension douze setiers de bled seigle à la mesure de Pompadour, trente éminaux de châtaignes, vingt de sèches et dix de vertes, un pourceau de cent sous, une quarte de sel, quatre pintes d'huile, trois charges de vin, six charretées de bois, laquelle pension veut qu'elle ne dure sinon que tant qu'elle demeurera en viduité seulement, et si elle se remarie, demeurera non advenue et si la ditte Jousselin veut convoler en secondes nopces. Et pour le regard des chetaux, coffres et autres choses appartenant à la dite Jousselin particulière-ment, le testatcur veut que ses dits enfans n'ayent à rien demander.

Je passe outre tout ce qui concerne les substitutions.

Et en tous et chascun ses biens meubles et immeubles présens et avenir quelconques, en quelque part quils soyent scitués et posés, tant au dit village de Ségure que Pompadour, a fait institué, fait institue et crée de sa propre bouche, nomme ses héritiers universels le dict Peyrot Donnet son fils marié et le dict *Jacques Donnet*, ses fils naturels et légitimes et de la ditte Catherine Mazelaigne sa feue femme, chacun par moytié en payant les légats, charges successives et autres deptes chacun par moytié.

Et pour le regard de *Marguerite Donnet* qu'il a cy devant mariée avec feu *M^e Guilhem Fargeas de Troche* (1), sa fille et de la ditte feue Catherine Mazelaigne, ensemble aurait marié *feue Léonarde Donnet sa fille et de la ditte Mazelaigne avec maistre Jacques Teilhet de Pompadour*.

Veut le testateur que icelles ny leurs enfans n'ayent rien à quereller ny demander en ses dits biens, et ce qui se trouvera resté du de dot, veut que leur soyt payé par ses dits héritiers bas nommés, suivant ce quil leur a donné de dot et mariage ainsy que du coté de la ditte feue Catherine Mazelaigne sa femme, et pour tous droits de légitime leur donne la somme de cinq sols, et avec ce les a faites ses héritières particulières.

Item le dict testateur a faict exécuteur de son testament *Pierre Combredet*, du lieu de Pompadour. comme étant son proche parent, le priant d'accepter la charge et de faire ses obsèques et funérailles.

Et pour le regard des enfans du premier lict faict et nomme tuteur des dits Jacques et Jean Donnet le dict Peyrot Donnet son fils à la charge de faire inventaire suivant la charge d'un tuteur ».

Vient la formule finale accoutumée et la liste

(1) Les de la Forge étaient sieurs de Fargeas.

des neuf « tesmoins », sans intérêt pour notre objet, qui assistèrent à la signature du testament que *P. Mathieu* notaire *recepit*.

Qui pourrait croire à la lecture de ce testament, à la rédaction si modeste, que ce bourgeois appelé Guilhem dans son testament, Georges dans le récit qui va suivre, « commanda sous les ordres de Messire Louis de Pompadour, fut longtemps l'intendant de sa maison, homme de fort bonne renommée, tenant des premiers rangs dans le lieu de Pompadour, époux de Catherine Mazelaigne, héritière issue de la plus considérable bourgeoisie de Pompadour ».

Son fils aîné, Peyrot Donnet, son héritier universel, fut maréchal-des-logis de la compagnie de gens d'armes que le seigneur de Pompadour avait mis sur pied en 1615, lors du mariage du feu roi Louis XIII. Il porta longtemps les armes pour le service du roy. Il épousa Gabrielle Despys, avant le 14 avril 1609, qui avait pour mère Louise de Saint-Marsault.

Une vente de rentes, le 16 avril 1636, par Peyrot Donnet (1), lieutenant de Lascoux et notaire, à dame Marie Fabry, veuve de Philibert de Pompadour, montre qu'il avait ces deux situations de lieutenant et de notaire, que les pièces qui accompagnèrent l'obtention de la noblesse par son fils aîné n'ont pas mentionnées. Gabrielle Despys codicilla le onze octobre 1655 (2) devant Combredet, notaire royal héréditaire, en faveur de M^e Jean Donnet, son cadet,

(1) Acte 348 des cahiers de la famille de Lamonthézie.

(2) Acte n° 322 de la collection d'actes de famille de Lamonthézie.

prêtre curé de Beyssac, honorable Léonard Donnet, sieur de Fonrobert, officier dans le régiment de Limousin, son plus jeune fils, et Jean Donnet son filleul, fils à maistre Pierre Donnet son aîné, lieutenant du marquisat de Pompadour, dont l'annoblissement va nous occuper (1).

Son titre de noblesse est du mois de juin 1659 (2).
En voici la teneur :

Louis par la grâce de Dieu, Roy de France et de Navarre
a tous presants et advenir salut.

Comme nous ne saurions donner une recompance qui doibve estre plus estimée de ceux qui par les services rendus à nous et à cet Estat, se sont signalés dans les armes, ou qui par d'autres actions louables, et vertueuzes, ont bien mérité de nous, et du public, que de les eslever par quelque marque d'honneur, au dessus du commung, et qu'il n'y en a point qui invitent davantaige les hommes à la vertu, et à servir leur prince, et leur patrye, que celles qui passent à leur postérité, et laissent à leurs descendans une obligation de les imiter, et aux autres, un subject d'émulation, pour mériter une pareille grâce,

Scavoir faisons, qu'ayant en particulière recommandation les bonnes et louables qualités qui sont en la personne de nostre cher et bien amé *Pierre Donnet sieur de Laubertye* lung de nos capitaines dans le regiment de Limosin et lieutenant au marquizat de Pompadour, demeurant en la generalitté de Limoges, et en faveur des bons et fidels services qu'il nous a rendus et à cet estat, tant en la dicte qualité de capitaine pendant plusieurs campagnes, ainsi qu'il se justifie par le certificat de nostre très cher cousin le duc d'Anville, maistre de camp du dit regiment que

(1) Le titre original sur parchemin est entre les mains de la famille Bonnélye.

(2) Titre original mentionné dans la note précédente.

pendant les derniers troubles arrivés en Guyenne, soubz les ordres et la conduite du sieur marquis de Pompadour nostre lieutenant général en la province de Limosin, durant lesquels il nous a toujours servy de sa personne, en qualitté de volontaire, en bon esquipage, et à ses despans, et particulièrement en la déroutte de Saint-Robert, à laquelle le dict sieur de Pompadour, ayant mis le dict Donnet, à la teste de trente cavalliers sortis du dict marquisat, il chargeat si rudement nos ennemis, qu'il fit prisonniers quatre lieutenans commandans du régiment de Chouppes, et deux sergents ; comme aussy en la conservation du chasteau du dict Pompadour, contre les desseins et entreprises de nos dictz ennemis sur icelluy, et en plusieurs voiajes qu'il a faicts devers nous pendant les dictz mouvemens estant venu jusques dans nos armées avec grand péril et fraiz par les mesmes ordres du dict sieur de Pompadour, pour venir chercher le secours que nous voulions y envoyer, pour empêcher nos dictz ennemis d'entrer dans la dicte province, qu'en beaucoup d'autres rencontres, pendant les dictz mouvemens, ainsin qu'il nous est pleinement justifié par le certificat du dict sieur marquis de Pompadour, nostre lieutenant général en Icelle province, et du désir qu'il a de continuer à l'advenir. A ces cauzes et autres à nous cogneues et voulant recognoistre les dictz services, et donner quelque tesmoignage de la satisfaction qui nous en reste, mesmes après avoir veu l'atestation d'une partye de la noblesse de la dicte province, des bonnes qualitez, naissance, et services à nous rendus par le dict sieur exposant, ensemble le contract par luy fait aveq les habitans de la parroisse d'Arnac, dans laquelle ses biens sont scitués, par lequel, pour les agréables services qu'il a rendus à la dicte parroisse, et pour la finance par luy payée, à la descharge dicelle, les habitans en grand nombre, légitimement assemblés, le déclarèrent examp luy et les siens à ladvenir de toutes sortes de tailhes et impozitions ordinaires et extraordinaires. Toustes les susdictes piesses y attachées

soubz nostre contrescel, Nous de nostre grâce speciale, pleine puissance, et avons par ces pré-nostre main, icel-sieur de Laubertye sons, décoré et déco-litté de noblesse et et nous plaise qu'il

Écusson avec les
armes.

Trois ailes d'or
2 et 1
sur champ
d'azur.

Timbre.

autorité royale, santes, signées de luy Pierre Donnet, annobli, annoblis-rons du titre et qua-gentiliesse, voulons soit tenu et reputté

pour tel. Ensemble les enfans, postérité et lignée, tant masles que femesles, nais et a naistre en loyal mariage, et que luy sa dicte postérittée et lignée, soient en tous actes et endroitz. tant en jugement que dehors, teneus, censés et reputtés nobles, portant la qualitté descuyers et puissent venir à tous degrez de chevalliers, acquérir, tenir et posséder toutes sortes de fiefz, seigneuries et heritaiges nobles, de quelque tiltre et condition qu'ils soient, sans payer la finance due pour les francs fiefs, et nouveaux acquetz, et qu'ils jouissent des honeurs, autho-ritez, prérogatives, preeminences, privilèges, franchises, exemptions, et immunités dont jouissent et ont accoustumé de jouyr et uzer les autres nobles de nostre Royaume, tout ainsin que sy le dict exposant estait issu de noble Rasse, et de porter les armes timbrées et blasonnées telles quelles sont cy dessus empreintes, sans que pour ce, il soit tenu nous payer ny à nos successeurs Roys, aucune finance, tailhe, ny indempnité, dont et à quelques sommes qu'elle se puisse monter, nous les avons deschargés, et leur en avons fait et faisons dès à présent, comme dès lors par ces présentes.

Li donnons en mandement à nos amis et féaux conseil-lers, les gens tenant nostre chambre des comptes à Paris et cour des aydes à Clermont Ferrand, présidens et trézo-rriers de France à Limoges, baillifs, seneschaux, leurs lieutenans, et autres officiers qu'il appartiendra que de nos présentes lettres d'annoblissement et de tout le con-tenu cy dessus, ils fassent souffrent et laissent jouyr et uzer paiziblement et perpetuellement le dict Donnet et ses

enfans, postérité et lignée, cessant et faisant cesser tous troubles et empeschements à ce contraires, nonobstant tous les dicts arrêts reglemans et autres lettres à ce contraires, mesme la revocquation du mois de novembre mil six cent quarante, reglement du neufviesme apvril mil six cent quarante trois et arretz de nostre conseil donnés ensuutte, auxquelles et aux desrogatoires des desrogatoires y contenus, nous avons expressément desrogé et desrogeons par ces présentes pour ce regard seullement, et sans tirer à consequence.

Car tel est nostre plaisir, et affin que ce soit chose ferme et stable à toujours, nous avons fait mettre nostre sceil à ses dictes presantes.

Donné à Paris au mois de juin l'an de grâce, mil six cent cinquante-neuf et de nostre regne le dix septiesme, signé Louis, et sur le repli, par le Roy Le Teillier et visa Segulier pour servir aux lettres d'annoblissement accordées au sieur Donnet, scellées du grand sceau en cire verte, sur lacet de soye, avec un contre sceil. Et sur le dit repliz y a escript d'un costé, expédiées et registrées en la chambre des comptes du Roy nostre Cire, au Registre des chartres de ce temps, ouy le procureur général du Roy, information préalablement faicte sur les vye, meurs, religion catholique, apostolique romaine, et fidelitté au service du Roy, de l'impétrant, par le lieutenant général au siège sénéchaussée de Limosin, à ce commis, pour jouyr par le dict impétrant, de l'effet et conteneu en icelles, selon leur forme et teneur, moyennant la somme de trois cens livres, par lui payée, quy a esté convertye et employée en aulmône le douziesme d'apvril mil six cent soixante, signé Lebossu Lezaud, registrées R Lx iiy livres, contrerollé xxj livres 6 sols 8 deniers parisis 16 livres et de l'austre costé est escript. Les dictes lettres ont esté registrées au greffe de la cour des aydes à Clermond Ferrand suivant l'arrest dicelles de ce jourdhuy dix septiesme juing mil six cent soixante signé Brure ».

La lettre d'annoblissement indique que Pierre

Donnet sieur de Laubertye était capitaine dans le régiment de Limosin. Sa commission, qui suit, est du 2 janvier 1654. Nous croyons intéressant de la reproduire :

Commission d'une compagnie dans le régiment d'infanterie de Limosin pour le sieur de Laubertye de Pompadour.

« Louis par la grâce de Dieu roy de France et de Navarre, à nostre cher et bien amé capitaine de Laubertye, salut. La compagnie qu'avait le capitaine de Saint-Germain dans le régiment d'infanterie de Limosin, estant à présent vacante par sa mort, et désirant la remplir d'une personne capable de s'en bien acquitter, nous avons estimé ne pouvoir faire pour cette fin, un meilleur choix que de vous, pour les preuves que vous nous avez rendues de vostre vateur, courage, expérience en la guerre, vigilance et bonne conduite, et de vostre fidelitté, et affection. à nostre service.

A ces cauzes, et autres, a ce nous mouvans, nous vous avons commis, ordonné et estably, commettons, ordonnons et établissons par ces présentes, signées de nostre main, cappitaine de la dicte compagnie, vacante comme dict est cy dessus, laquelle vous commanderez, conduirez, et exploiterez, soubz l'autoritté de nostre très cher et bien amé oncle, le duc d'Espéron, pair de France, colonel général de l'infanterie de ce royaume, et ainsi qu'il vous sera par nous ou nos lieutenants généraux, commandé, et ordonné, pour nostre service, et nous vous faisons paier ensemble, les officiers et soldats de votre compagnie, des Estatz, appointemens, et soldes, qui vous seront, et a eux d'hues, suivant les monstres et reveues qui en seront faictes par les commissaires et contrerolleurs des guerres, à ce deputés, tant et si longuement que la dicte compagnie sera sur pied, pour nostre service, tenant la main, à ce qu'elle vive en sy bon ordre et police, que nous n'en puis-

sions recevoir de plaintes. de ce faire vous donnons pouvoir, commission, authoritté, et mandement spécial, Mandons à nostre très cher et bien amé cousin, le duc Dampville, pair de France, maistre de camp du dit régiment, de vous faire recognoistre en la ditte qualitté, et à tous ceux quil appartiendra, qu'à vous en ce faizant soict obéy. Car Tel est nostre plaizir.

Donné à Paris le second jour de janvier, l'an de grâce, mil six cens cinquante quatre, et de nostre regne le douziesme, signé Louis, et plus bas par le roy Le Teillier et scellé du grand sceau en cire jaune ».

Voici le certificat du duc d'Ampville :

« Nous Duc d'Ampville Pair de France, Mestre de camp du régiment de Limosin, certiffions que le sieur de Laubertie, capitaine dans le dict régiment, a servy actuellement cette campagne dernière.

Fait à Paris mercredi 23 janvier 1658, signé le duc Dampville.

Par Monseigneur.

DE BRAY.

Sceau des armes du duc d'Ampville ».

Le certificat du marquis de Pompadour est bien antérieur, il porte la date du 29 mars 1655 :

« Le marquis de Pompadour, viscomte de Rochechouart, Treygniat, baron des baronnies de Bret, S^t Germain sur Vienne, S^t Cyr Laroche, la Rivière, et autres places, conseiller du Roy en ses conseils, et lieutenant général de ses armées et provinces du Haut et Bas Limosin,

Nous certiffions à tous qu'il appartiendra, que maistre Pierre Donnet sieur de Laubertye, nostre lieutenant au présant marquizat, estre de très bonne vye et meurs, et d'une des plus honorables familles de nostre terre, et icelluy avoir toujours vescu honorablement et sans tache, ny reproche, et avoir très utilement servy le Roy et le public soubz nos ordres, particulièrement dans les mouvemens de Guienne derniers, pendant lesquels il a toujours servy

auprès de nous, et ailleurs, de volontaire, et à ses despans, en bon esquipage, et particulièrement dans la deroutte de Saint-Robert. L'ayant mis à la teste de trente cavaliers, sortis de nostre présent marquisat, il y fist sur les ennemis du roy quatre lieutenans commandans du régiment de Chouppes, prisonniers, et deux sergents, et dans les autres commandements qu'il a reçus de nous, soit pour la conservation de nostre maison, qui estait menasée en ce temps là, des ennemis.

Qu'autrement, il y a toujours agi en homme de bien et d'honneur, comme pareilhemant lors des dictz troubles pour les affaires pressans du Roy, luy aurions faict faire voyage en cour, devers leurs Majestés, pour aller chercher leurs ordres. De laquelle commission, il se serait de mesme dignement acquitté, ayant pour cet effect, traversé les armées, et couru beaucoup de risques, comme aussi pour aller chercher du secours dans les armées du Roy, pour empescher les ennemis, d'entrer dans la présente province. Nous estant beaucoup soulagés sur sa fidelitté, ce que nous declairons très veritable, et que le dict Donnet, a beaucoup employé de son bien, pour le service de Sa Majesté, sans avoir jamais receu aucun desdomagement. En foy de quoi avons signé ces presantes, Faict et soubsigné par l'ung de nos secretaires, et y apposé le sceau de nos armes en nostre chasteau de Pompadour le 29^e mars 1655. Signé Pompadour, et plus bas par monseigneur *Fauret* et scellé du sceau du dict seigneur ».

La lettre d'annoblissement parle d'une attestation d'une partie de la noblesse de la province, que nous reproduisons ci-dessous :

« Nous soubsignés, certiffions à tous qu'il appartiendra, le sieur de Laubertye Lieutenant du marquisat de Pompadour estre d'une famille considerable et qui ont toujours vescu avec honeur et sans reproche, et toujours utillemant servy le Roy et le publicq, et le dict sieur de Laubertye estre proche parent de monsieur *le viscomte du Verdier*,

de messieurs Duprat, Larfeuillère, La Chassagne, Bar-montel, Puifaucon, Corbiers, Bordes (1), et autres des familles les plus qualifiées de la province, et le dict sieur de Laubertye dans les mouvemens de Guienne derniers avoir toujours servy le roy vollontairement, sans paie, avec bon esquipage, et employé beaucoup de son bien pour cest effect, c'estant toujours porté dans toutes les occasions et rencontres en homme de bien et de cœur, mesme a la teste d'une brigade que le seigneur marquis de Pompadour, lieutenant général pour sa Majesté, en ses armées, et présente province, commandant lors l'armée du roy à la desroutte qu'il fit des ennemis à Saint-Robert. Le dict sieur de Laubertye y fist cinq ou six officiers prisonniers, et enfin en beaucoup d'occasions, luy avoir veu toujours faire des actions généreuses, ce que nous declairons très véritable et avons signé ce vingt neufviesme jour du mois de mars 1655, ainsin sont signés. Le commandeur de Saint-Aulaire, Corbiers, S^t Aulaire attestant, D'Aubusson attestant, le commandeur de S^t Viance attestant, de Razat Campagniac attestant, Lasalle de Bourdeilhe attestant, Mandey, Le Leris du Verdier, De Saint Marsaud, Lanouailhe attestant, Peyzac, Razac, Leprat, Savignac d'Aubusson attestant, La Chabroulhe attestant, La Chouvière, Le Repaire, De Chastreys, Brussy Lejayle attestant, Castel Nouvel, Descars Chabrignac attestant, le chevalier de Compagnac attestant, Loste attestant, Maslaurens attestant, Beaulieu attestant, Le Chambon attestant, La Poumeilhe attestant, Meilhards, Vernéjoux, Puifaucon.

« Demoiselle Marguerite de Meillars, fille de feu messire François de Meillars et de dame Catherine de Brie, avait pour ayeule (ici grand-mère) *Jeanne de Laubertye* » (2).

(1) Cette parenté les empêche de déposer dans l'enquête qui suit.

(2) Père Pradilhon. N° 22421 du fonds français, Bibliothèque Nationale. 1586.

L'acte d'annoblissement cite ensuite la délibération des habitants de la paroisse d'Arnac. Elle offre un grand intérêt :

« Au bourg d'Arnac, issue de la grande messe parochiale du dict lieu le 28^{me} jour du mois de febvrier mil six cent cinquante cinq au devant de l'esglize du dict lieu, ont esté presants en leurs personnes :

Estienne Bosvieux praticien, Jean et Guilhem Bernard père et fils, Estienne Joubertie, Geraud Bernard, Estienne Genestie et François Vernias scindicq et collecteurs de la ditte paroisse la présante année.

Et maistre *Jacob Duguerard*, avocat en parlement, et juge de la présante juridiction, — *Maistre Jean Donnet* procureur d'office du dict lieu. — *Honorable Peyrot Teilhet sieur de Lamothe* — Louis Teilhet — *Mathieu de Savoye* maistre chirurgien — François Lafaye apoticaire — maistre Denys Renoudie notaire — maistre Etienne Renoudie son fils, procureur postulant — maistre Leonard Combredet notaire et praticien — François Malaval aussi praticien — *Anthoinette de Frangnye et Anne Montaignac mère et fille veufves* (1) — Bertrand Teilhet bourgeois

(1) Qui prouve que les femmes pouvaient prendre part aux délibérations.

Antoinette de Frangnye, veuve en premières nocés de M^r Jean de Montaignac, notaire à Saint-Martin-Sepert, en deuxièmes nocés de honorable François Teilhet, du lieu de Pompadour, frère de Maître Jacques Teilhet, notaire, époux en premières nocés de Léonarde Donnet.

Anne de Montaignac, veuve de honorable Pierre du Teilhet sieur de Teilhet, fils de François.

Honorable Peyrot de Teilhet sieur de Lamothe, époux de Catherine du Roi de Choumareix, fils de M^r George de Teilhet, juge de Pompadour, décédé en 1646, et de Demoiselle Catherine du Authier.

M^r *Jacob du Guérard*, juge de Pompadour, époux de Demoiselle Madeleine de Géraud, frère de Suzanne du Guérard.

En leur qualité de parents, on ne voit plus tard aucun Teilhet ni Guérard déposer en l'enquête.

— autre Bertrand Teilhet fils à feu François — maistre Abraham Ouffaure notaire et praticien — maistre Jean Ouffaure régent — maistre Louis Ouffaure sergent royal — Marie Charedon vefve à feu maistre Martial Bosvieux — Jean Vialle tailleur — Pierre Clavieras — Glaude Nancy — Pierre Choufaille hopte — Guillaume Charoux — Jacques Combredet — Léonard Mazelle — Marie Claveyras vefve a feu Bertrand..... — Jacques Lacourie — Pierre Coudert — maistre Géraud Pepy sommelier de madame la douayrière — Jean Gèrène — Hèlie Treizevents — Christople Despys — Pierre Gerenne — Léonard Ouffaure hopte — Pierre Ouffaure dit Lacombe — Habraham Ouffaure tailleur — Martial et Bernard Desjacques père et fils — André Combredet dit Lacoste — Guillaume Bonnet — Antoine Lachaud — Denys Treizevents — Philibert Donnet — Pierre Charedon — Louis Roque marchand — Jean Combredet bourgeois — André Dalie mercier — François Mathieu — Philibert Gouyon sergent royal — François Seuly m^e chapelier — Guabriel Breuilh — Guilhem Latreille mareschal — Jean Latreille aussi mareschal — Jean Lagrange barbier — Abraham Desjacques — Pey Martin — Guinot Petit — Thony Goudard habitans du lieu de Pompadour.

Et maistre Yrieys Laborie prestre — maistre Jean Bardon greffier des appeaux de Ségur — maistre Estienne Dubois notaire — honorable Jean Dubois sieur du Boueys — honorable André Dubois sieur de Lomps — Antoine Gautier marchand — Jean Laborie tuillier — Christophle Laborie — Pey Decros — Bernard Queyreau — Geraud Ouffaure hopte — François et Denis Psychieras et François Condaminas tuillier — habitans du bourg d'Arnac.

Nous passons outre au détail des noms des habitants des villages de la Joubertye, du Teil, de Per-vieu, du Mas, du Chadal, du Queyreau, de la Feyridie, Langelie, Las Levadas, Las Jasse, La

Poueilhe, Beaulhac, Bosvieux, Ru et Chignac qui rendraient nos listes interminables.

« Faizant la majeure part des habitans de la dicte paroisse d'Arnac pour eux et les leurs à l'advenir d'une part :

Et maistre *Piere Donnet* Lieutenant de la p^{re} jurisdiction sieur de *Laubertye* habitant au lieu de Pompadour, pour lui et les siens d'autre part :

Les dicts scindiqs et liabitans, tous d'une commune voix, très bien certifiés de leurs faitz et droictz, non contrainctz ny séduictz, ont declairé en presance de moy notaire royal sousigné, et présans les tesmoingt bas nommés, avoir receu du dict maistre Pierre Donnet plusieurs grands et notables services, tant dans les mouvemens de Guienne derniers, pendant lesquels le dict Donnet a fait plusieurs voyages à ses despans pour leur soulagement, prins grand soing pendant sept à huit ans, à les faire soulager d'impositions, et en effect, par ses soins, peines et sollicitations, a fait plusieurs années diminuer la dicte paroisse, sans qu'ils lui ayent jamais donné aucune recognoissance ny mesmes remboursé de ses fraitz et mises.

A ces cauzes, et autres agréables services qu'ils ont receu du dict Donnet, ou espèrent recevoir à l'advenir, de la preuve desquels l'ont relepvé comme relepvent par ces présentes, de leurs bons grés et vollontés, assemblés pour cet effect, après meure deliberation sur ce faicte, ont voulupt et consanty, veullent et consentent, par ces présentes, que le dict Donnet, présent, stipulant, et acceptant, et les siens à l'advenir, demeurent affranchis et examps à perpetuité, et à jamais, de toutes charges ordinaires et extraordinaires, et autres subventions, et impositions quelconques, sans pouvoir estre..... tailhes, ny cothizés aux rolles de la présente paroisse, pour quelle cause que ce soit, ny que puisse estre.

Comme aussy demeureront le dict sieur Donnet, et ses successeurs, examps destre scindicqs et collecteurs de la

dicte paroisse, ensemble de tous services de paroisse, logemens et aydes de gens de guerre, soict par garnizon et autrement en quelle façon que ce soit.

En ce aussy que en consideration du dict affranchissement et descharge, le dict sieur Donnet sera tenu, comme faire a premis, et c'est obligé, de payer à l'acquit et descharge de la dicte paroisse, et rapporter quittance aux susdictz collecteurs, ou recepveur pour le roy, ou autre commis en l'eslection du bas Limousin à Brive, la somme de quatorze cent soixante quinze livres du quartier d'hiver, ustensiles, avances, cottizés sur la présante paroisse la présante année, suyvant la commission du 15 octobre 1654 signée du Roux greffier, laquelle a esté desja cotizée, et qui ne se lèvera.

Lequel rolle et commissions, les dictz scindicqs ont présentement dellivré au dict sieur Donnet pour sa plus ample assurance, et ce, dans un mois pour tout terme, moyennant quoy, ont promis, promettent et s'obligent les susdictz habitans de faire jouyr le dict Donnet et les siens, des susdictz privilèges, mesmes consantent qu'ils soient esmologués par devant tous juges qu'il apartiendra : à ces fins ont constitué et bailhé procuration au premier procureur, pour cet effect requis, de consantir à la dicte esmologation, le tout sans préiudice à la dicte paroisse de pouvoir cotizer les mestaiers du dict Donnet, qu'il a dans le lieu de Pompadour, et pour le proffict qu'ils font dans la dicte mestairie a seullemant, lesquels mestaiers demeureront cotizés à la mesme somme que tant eux que le dict Donnet l'estaient l'année dernière, sans que à l'advenir, ils pussent estre aulmantés ny diminués, que au sol la livre, des diminutions ou aulmantations qu'il plaira au Roy, envoyer dans la dicte paroisse, les dictz habitans ayant abonné par ces présantes, le taux des dictz mestaiers, à cette raison et sur le mesme pied.

Et à l'entrétenement des présantes, les parties ont obligé, et affecté, et hypothéqué tous et ung chascung leurs biens présans et advenir quelconques, juré et re-

noncé, et compellé, et condempné, et concédé lettres présans maistre Guillaume Gautier prebtre curé d'Arnac, et Jean Rebeyrie, clerc du village de la Rebeyrie paroisse de Beyssac, tesmoins qui ont signé avecq une grande partie des habitans, les autres ont déclairé ne sçavoir, de ce faire, dhueinant interpellés suivant l'ordonnance, signé à l'original. Duguérard, Donnet, Renoudye, L. Teilhet, Dubois, Y. Laborie prebtre — Lamothe — J. Ouffaure — F. Lafaye — Dubois — L. Pepy prebtre — J. Bardon — P. Gouyon — Combredet — L. Ouffaure — M. Desjacques — Jean Latreilhe — A. Ouffaure — F. Malaval — E. Bosvieux — F. Lamoureux — B. Teilhet — P. Ouffaure — de Renoudye — Roque — Lagrange — Dubois — J. Mignot — M. Brethon — Y. Mazelpauch — Bernard — B. Teilhet — P. Charedon — J. Combredet, De Savoye — Duteilh — A. Gautier — F. Mazoubrum — J. Combredet — Gautier prebtre — Donnet acceptant — Rebeyrie et moy.

CALVET notaire royal.

Collation, extraict et vidimus a esté faict par les notaires soubsignés des susdittes copies prinzes sur leurs vrays originaux, à nous représantés, et icelluy nous requerrant par Pierre Donnet escuyer, sieur de Laubertie, habitant du lieu de Pompadour, lesquelles coppies sont conformes aux dictz originaux, lesquels le dict sieur de Laubertye a retirés et promis iceux représanter toutes foys et quantes que besoing sera.

Faict au dict Pompadour, maison du dict sieur de Laubertye avant midy, le huictiesme jour du mois de decembre 1666.

LAUBERTIE requérant le dict vidimus.

MALAVAL notaire royal héréditaire.

COMBREDET notaire royal héréditaire.

Vient après cela l'information qui fut faite par le lieutenant général d'Uzerche, dont il est parlé à la suite de la lettre d'anoblissement, portant la date

de juin 1659. Elle se fit par l'ordre de la chambre des comptes :

Enquête faite par commission de la chambre des comptes concernant l'anoblissement de Pierre Donnet sieur de Laubertie.

Aujourdhuy trantiesme jour du mois d'octobre mil six cent cinquante neuf par devant nous, *Jacques de Chavaille seigneur de Fougeyras et du Pouget*, conseiller du Roy en ses conseils, Lieutenant Général et commissaire examinateur au siège sénéchal de la ville d'Uzerche, Bas Limousin, en la dicte ville et dans nostre hostel, cest presanté *Maistre Pierre Besse* procureur du roy au dict siège, lequel nous a dict et represanté qu'il luy avait esté mis en main de la part de Monseigneur, le Procureur Général de la Chambre des Comptes, une commission esmanée de la dicte chambre, pour informer de divers faicts consernant l'anoblissemant que poursuit Pierre Donnet sieur de Laubertye, ci devant capitaine dans le régiment de Limouzin et Lieutenant au marquizat de Pompadour, Demeurant en la Généralité de Limoges.

Laquelle commission il nous a exhibée escripte en parchemin signée Pichet en datte du dix neufviesme d'aoust dernier passé et requis ensuite qu'il nous pleu l'accepter et luy pourvoir de lettres pour randre assignés devant nous ceux qu'il appartiendra. Ce que luy ayant accordé après avoir veu et fait Lecture de la dicte commission sous l'honneur et respect que nous devons à nos seigneurs de la dicte chambre des comptes. Nous aurions enjoinct et fait commandement en vertu du pouvoir à nous donné par nos dicts seigneurs, à tous huissiers ou sergens royaux sur ce requis, de randre assignés devant nous ceux quy leur seront indiqués par le dict procureur du Roy à l'effect de la preuve raportée en la dicte commission à jour certain et compettant au lieu de Pompadour ou nous nous rendrons, appellés avecq nous, les dicts sieur procureur du Roy, le sieur *Nauche advocat du Roy*, son collègue le

receveur ordinaire de Sa Majesté, ou ses commis, les sieurs esleus en l'eslection de Brive, en laquelle se tien et faict sa demeure le dict sieur Donnet, ou l'un d'iceux d'entre eux, a ce par eux commis, pour travailler conjointement à la dicte commission, et sera aux dilligences du dict sieur procureur, appelé au dict jour et lieu, le greffier de la dicte eslection, pour exhiber et représanter les rolles des tailles de la paroisse d'Arnac des dix dernières années pour estre par nous faicts les extraicts portés par la dicte commission dont nous avons fait expédier nos lettres au dict sieur procureur du Roy au dict Uzerche, les jour moys et an que dessus ainsin signé de Chavaille Lieutenant général et commissaire susdict.

— Et advenant le huitiesme jour du mys de novambre au dict an, mil six cent cinquante neuf, par devant nous Lieutenant général et commissaire susdict, c'est présenté le dict sieur procureur du Roy, lequel nous ayant fait entendre qu'il a faict bailher ses assignations au lieu de Pompadour à ce présent jour, heure de midy, mesmes fait advertir les dicts sieurs esleus qui ont commis et député *Maistre François Géraud conseiller du Roy. présidant en la dicte eslection*, et le sieur receveur en la dicte eslection qui s'y randront aujourd'hui, Nous nous sommes acheminés avec les dicts sieur advocat et procureur du Roy, et le commis de nostre greffier au dict lieu de Pompadour, et au logis de maistre Guabriel Bruelh, hopte, ou se sont randus le dict jour mesmes, le dict sieur Géraud président et *maistre Hélié Albier conseiller du Roy* et sous receveur en l'eslection de Brive, auxquels nous aurions notifié et fait ascavoir plus particulièrement nostre dicte commission et d'iceux prins le serement au cas requis, avons travaillé conjointement avec eux au fait de la dicte commission comme s'ansuict. Ainsin signé Géraud présidant et commissaire susdict, Nauche advocat du Roy et Besse procureur du Roy et Albier receveur ».

(Je supprime ici, pour ne pas trop allonger, le

détail de la visite des livres d'impositions, si intéressants qu'ils puissent être à certains égards. Il en résulte que la paroisse d'Arnac se trouvait alors imposée annuellement à environ deux mille livres pour la tailhe, tailhon, subsistances, et crues, et que le dict Donnet était cotizé conjointement avec ses métayers à la minime somme annuelle de cinq livres). Les quartiers d'hivernage des troupes augmentaient le montant des impositions de la paroisse de près de 1000 livres, mais c'était là un fait qu'on ne voit se produire dans l'espace des 10 années comprises entre 1650 et 1659 qu'en 1656, 1657, 1658 et 1659.

Et illec mesmes ont comparus les dicts sieurs assignés qui ont levé la main en nostre présance, et moyennant seremant, promys et juré de dire veritté et a esté par nous procédé à leur audition secrettement et séparemant comme s'ensuict :

M^e Guillaume Gauthier prestre curé de la parroisse d'Arnac, habitant au bourg d'Arnac, témoin produit et assigné, requérant que dessus, après que sur ce par nous enquis. Il a dict estre de l'âge de 55 ans ou environ, et que Lecture luy a esté faicte de notre commission et bien donné entendre les faictz contenus en icelle, que moyennant soubz seremant, il a promys et juré de dire veritté et nestre parent, débiteur, domestique, amy ny ennemy particulier du dict sieur de Laubertye, bien le cognoistre, très particulièrement comme estant de sa paroisse.

Dépose, scavoir avoir cogneu, mais fort peu, *feu George Donnet* ayeul du dict sieur de Laubertye. mais avoir ouy dire à ses parans et autres antiens, que cestait un homme de fort bonne renommée, qui avait porté les armes et commandé soubz les ordres de feu Messire Louys de Pompadour, duquel estait fils *feu Peyrot Donnet* père au dict

sieur de Laubertye, conjoint en mariage avec *damoysselle Guabrielle Despis*, sortie du costé maternel de la maison du visconté du Verdier, et tant le dict George que Peyrot, ensamble le dict sieur de Laubertye, avaient toujours teneu des premiers rangs dans le lieu de Pompadour, gens de bonne vye, meurs, conversacion, et de religion catholique, apostolique et roumaine, et le dict Peyrot Donnet, avait longtemps porté les armes pour le service du Roy, ayant esté mareschal des logis de la compaignye de Gens d'armes du seigneur de Pompadour.

Et le dict sieur de Laubertye avoir toujours bien servy le Roy et le public sans avoir jamais fait aucun acte desrogeant, ny exercé autre vocation, que celle de *lieutenant en la jurisdiction ordinaire du marquizat de Pompadour*, et de porter les armes pour le service du Roy, et a esté conjoint en mariage légitime avec *damoysselle Suzanne Duguérard* fillé légitime de *feu Jean du Guérard et Catherine Mercier*, bourgeois du dict Pompadour, le dict Jean fils de *feu Louys du Guérard* ayant toujours aussy fait profession des armes, tant dans le régiment des Guardes, que dans la compaignye de gens d'armes du dict seigneur de Pompadour, et la dicte Catherine Mercier filhe de *feu Jacob Mercier bourgeois de la ville de Rochechouard* et de *Françoise de Pressac*, yssue de la maison des *Barons de Pressac en Poytou*.

La dicte Suzanne du Guerard ayant toujours fait profession de la religion catholique, apostolique et roumaine, en laquelle ses père et mère sont aussy décedés, duquel mariage sont aussy à présent provenus :

Peyrot, Jean, Jacob, Pierre, Madaleine et Marie Donnet, leur enfans légitimes. Le dict Peyrot aigé de dix huict ans desja prins puis peu temps, marié avec *damoysselle Catherine Liliaud de la ville de Treignac* et d'une des plus antiennes familles de la dicte ville, à laquelle il a esté constitué neuf ou dix mille livres.

Le dict Jean agé de quatorze ans, desjà pourveu de paizable possesseur du *prieuré du Vayssel*.

Le dict Jacob aigé de huict ans.

Le dict Pierre » de dix huict moys.

La dicte Madaleine » dix ans.

La dicte Marye » » quatre ans.

Et au regard du dict sieur de Laubertye, il est agé de quarante ans ou à peu près.

Lors du mariage du dict sieur de Laubertye, il luy fust constitué par le dict Peyrot, son père, et sa mère, la somme de dix mille livres, outre des biens quy luy avaient esté donnés par des particulliers, et à la dicte Suzanne, aussy par ses père et mère, la somme de troys mille livres, l'un et l'autre estant *cadets de leurs maisons*, et n'ayant esté dottés que jusques à la concurrence de leurs légitimes, suyvant l'uzage de cette province de Limouzin qui se regyt par le droict escript, si bien que tout le reste qu'ils possèdent leur est acquis ou leur a esté donné par d'autres personnes et croict.

Le dict qui dépoze dict que leurs possessions peuvent bien valloir quarante mille livres sans comprendre la dot de la dicte Liliaud, ny leurs obligations actives, qu'il ne scait pas s'ils sont chargés de debtes, mais l'incendye qu'il souffrit sur la fin des désordres de Guyenne de neuf maisons ou granges dans son fief noble du Rouveys, on ne scait par qui. avecq tous ses foins et grains, qui est estimé à quatre mille livres de perte, et luy donne le commun quinze centz livres de rante, outre lesquels susdictz biens, il possède le dict lieu du Rouveys en toute fondalité et justice qui vaut bien cinq à six cents livres de revenu, laquelle fondalitté de justice lui a esté donnée par la défunte dame de Chasteau-Bouschet (1), et le fonds estait à luy auparavant, le dict fief mouvant du Roy à cause de sa visconté de Limoges, et la dicte seigneurie avec le fonds que possède le dict sieur de Laubertye, vaut bien quinze mille livres. Ne sait pas le dict qui dépoze que le dict sieur de Laubertye puisse attendre aucune sucession aparante,

(1) Feue Hélène de Pompadour dame de Chasteau-Bouschet.

ny à sa dicte femme aussy, leurs frères et sœurs ayant des familles nombreuses.

(Je passe outre à quelques détails d'un intérêt moindre, parmi lesquels je relève qu'il cite le nombre de feux que contenait alors la paroisse d'Arnac, qui était de 250 feux).

Et c'est tout ce qu'il a dict sçavoir des faitz contenus en la dicte commission, et lecture luy ayant esté faicte de sa déposition, y a percisté et signé. Ainsin signé G. Gauthier curé d'Arnac.

Maistre Jean Feydy prestre. Cette déposition est en réalité la même que la précédente, elle répète les mêmes faits. Je n'en noterai que les points qui la différencient :

« Le témoin est âgé de 75 ans, habite le village de la Fereydie en la paroisse d'Arnac. Le dict *feu George Donnet* fut longtemps intendant de la maison de feu Messire Louys de Pompadour, et pour les bons services qu'il avait rendus pendant les guerres civiles, de la ligue, Il (Louis de Pompadour) le fist marier avecque Catherine Mazelaigne héritière issue de la plus considérable bourgeoisie du dict bourg de Pompadour. *Feu Peyrot Donnet* son fils fut marié avecque *feue damoysselle Guabrielle Despis* yssue du costé maternel des seigneurs de S^t Marsault viscomptes de Verdier. Duquel mariage est proveneu le dict sieur de Laubertye conjoint en mariage légitime avecq *Suzanne Du Guérard* filhe a feu Jean et de damoysselle Catherine Mercier, gentz de bonne condition et meurs et qui sont morts dans la vraie religion catholique, apostolique et roumaine ».

Yrieys Duboys sieur de la Mandrye, âgé de 75 ans ou environ, natif du bourg d'Arnac, « à présent habitant au repaire de la Mandrye en la paroisse de Beyssenac ».

(Déposition souvent identique aux précédentes. J'en note les différences):

« Peyrot Donnet fut mareschal des logis de la compaignye de gentz d'armes du feu seigneur de Pompadour, mise sur pied lors du mariage du feu roy Louis treziesme dans laquelle le dict quy dépoze estait gendarme. ne scaichant pas que le dict sieur de Laubertye ny sa dicte femme atendent aparamant aucune subcession, excepté le sieur *curé de Beys-sac frère du dict sieur de Laubertye*, son léguat estant de fort petite consequence, luy seullemant de trante ans ou environ, et ayant beaucoup d'autres frères et sœurs, et libre de donner son bien à quy bon luy semblera suyvant la coustume du pays ».

M^e Léonard Pépy prestre, de l'âge de 74 ans, habitant au village du Mas paroisse d'Arnac.

M^e Jean Cousty prestre, de l'âge de 73 ans, habitant au village de Meypiaux en la paroisse de Beyssac.

(Ces deux dépositions sont identiques aux précédentes).

Messire Guillaume de Joussineau « chevailher seigneur du Mandey », âgé de 60 ans, habitant au lieu de la Geneste paroisse de Quinsac.

« Luy quy dépoze estait auprès de la personne du

feu seigneur de Pompadour, dernier mort, lorsqu'il mit sur pied une compagne de gentz d'armes, il avait cogneu feu Peyrot Donnet, mareschal des logis de cette compagne, dans lequel employ il y a toujours bien veu servir le Roy et le public ensemble dans plusieurs autres rencontres ».

Maistre Pierre Masnioux prestre curé de la paroisse de Conceizes, agé de 55 ans :

« A ouï dire aux antiens que le dict feu Georges Donnet estait une personne très considérable, etc.

.
et scait aussy fort bien le dict quy dépoze que la dicte paroisse d'Arnac composée de presque troys cents feux tailhables, le dict desdommagement leur a esté très avantageux, et que les habitans de la dicte parroisse ne recoyvent aucun préjudice de l'anoblissement du dict sieur de Laubertye, et qu'ils en sont fort contantz ».

Messire Pierre de Monfrebeuf chevalher seigneur de Razac, agé de 70 ans habitant au chasteau des Boryes paroisse d'Ayen :

« Etait auprès de la personne du feu seigneur de Pompadour, dernier mort, lorsqu'il mit sur pied une compagne de gens d'armes, etc. Signé de Razac ».

Messire Guy de Bourdeilhe chevalher seigneur de Lasalle agé de 50 ans, habitant en la maison de Las Bordas paroisse de Saint-Martin (Sépert) :

« Guabrielle Despis fille à feu Jean Despis lieutenant de la jurisdiction de Salon, et de demoiselle Louise de S^t Marsault fille du seigneur

de Chaleys
Il a toujours veu Pierre Donnet faire de bonnes actions en plusieurs rencontres, mesmes son âge de vingt ans, soubz les ordres des seigneurs, duc de Ventadour, et marquis de Pompadour, gouverneurs de Limouzin ».

Louis de Guytard escuyer sieur du Chambon, âgé de 45 ans, demeurant en sa maison des Guéraines, paroisse de St Eloy.

(Déposition pareille aux précédentes).

Ainsin signé Lechambon, de Chavaille l^e g^{al} et commissaire susdict, Géraud président et commissaire susdit, Albier recepveur, Nauche avocat du Roy, et Besse procureur du Roy.

Et advenant, le neufviesme jour des dicts moys et an, jour de dimanche par devant nous commissaires susdictz, au lieu de Pompadour, c'est compareu le dict sieur procureur du Roy, lequel nous a requis nous vouloir transporter au bourg d'Arnac, pour à l'issue de la Grand Messe qui s'y doit célébrer, estre suyvant nostre dicte commission, procédé à la lecture des Lettres d'anoblissement concédées par sa Majesté au dict Donnet, et par mesme moyen, ouyr les paroissiens et iceux enquerir s'ils veulent et entendent empescher l'interinement des dictes lettres, de quoy nous avons concédé acte. Et accompagnés des dictz sieurs avocat et procureur du Roy, Geraud président, et Albier recepveur et du commis de nostre greffier, nous sommes transportés au dict bourg d'Arnac ou estans après l'assistance du service divin, yssue de la Grand Messe cellebrée par vénérable Maistre Guillaume Gauthier, curé du dict Arnac, et au devant la Grand porte de l'Esglize ou estaient : Maistre Jacob Du Guérard avocat en parlement, et juge ordinaire du marquizat de Pompadour — Maistre Jean Donnet procureur d'office —

Maistre Pierre Boyssarie Lieutenant de Bré — Maistres Denys et Estienne Renoudye — Maistre Mathieu de Savoye — Honorable Peyrot Teilhet sieur de Lamothe bourgeois — Martial Desjacques — Maistre Léonard Combredet notaire royal — André Combredet — Maistre Abraham Ouffaure — Jean et Louys Ouffaure — François Psychieras — Léonard Duteilh — Pierre, Léonard, et André Joubertye — Maistre Guilhem Géraud — Bernard — Maistre Hélye Gautier notaire — Anthoïne Gautier — Benoist Juge — Léonard Hublot — François et Léonard Feydit — Bernard Quayreau — Estienne, Jean et André Duboys bourgeois — Yrieys Mazelpauch — Jean et Antoine Mignot — Géraud et Léonard Pépy — Jean Duteilh — Jean Gautier — François et Jean Queyriaud — Estienne Genestye — Maistre Pierre Pépy notaire — Léonard Vergnas — Géraud Ouffaure — Maistre François Malaval, notaire royal — Jean Vialle — Louys Rocque — Maistre François Lafaye apothicaire — Pierre et autre Pierre Ouffaure — Abraham Desjacques — Jean Latreille mareschal,

Et plusieurs autres faisant la plus grande et notable partye des habitans de la dicte paroisse dhumant assemblés et advertis de ce faire au prosne de la Grand Messe.

Nous leur avons notifié la teneur de nostre commission et subject de nostre transport, et après lecture faite à haulte voix par nostre Greffier commis, des dictz lettres d'anoblissement octroyés au dict Donnet par Sa Majesté dattés du mois de juin dernier, Nous avons enquis les dictz habitans de nous declairer s'ils veulent quelque chose dire ou alléguer pour empescher l'intérinement des dictes lettres, ou consantir à icelles, Lesquels ayant conféré ensamble, tous d'une commune voix, parlant par les bouches des dictz sieurs Duguérard juge, Renoudye lieutenant de Lascaux, Estienne et André Duboys bourgeois, maistre François Malaval notaire royal, et du dict Maistre Abraham Ouffaure l'un des scindycqs de la dicte paroisse ont dict que : ci devant, et le 26^{me} octobre dernier

passé, par devant Prodel notaire royal, ils ont à la signification à eux faicte des dictes lettres passé procuration pour en consentir l'interinement suyvant laquelle procuration ils déclarent comme autres foys, qu'ils ne veullent aucunement empescher l'interinement des dictes lettres, ny n'ont moyen legitime de ce faire, ayant esté bien et dhuement desdommaigés par le dict sieur de Laubertye, et consantent à l'interinement dicelles, et icelluy fait, que le dict Donnet jouisse de l'effect de la Grâce dicelles.

De quoy nous commissaires susdictz, avons fait et dressé nostre presant procès verbailh, pour servir que de raison.

Ainsin signé Duguérard, Renoudye, Duboys, Malaval, Duboys, Ouffaure scindicq de la dicte paroisse, de Chavaille l' g^a et commissaire susdict, Géraud présidant et commissaire susdict, Albier recepveur, Nauche advocat du Roy, Besse procureur du Roy.

Et advenant, le dixiesme des dicts moys et an, au dict lieu de Pompadour, maison du dict Breulh, hopte, par Devant nous, Lieutenant Général, et commissaire susdict, assisté des dicts sieurs Géraud présidant et Albier recepveur en l'eslection de Brive, C'est présenté le dict sieur procureur du Roy, Lequel a dict qu'il a fait inthimer à ce jourdhuy le dict Donnet pour, aux termes de nostre susdicte commission, affirmer par serement solennel la juste valleur de tous et un chascun ses Biens, tant meubles, immeubles, que debtes et créances avecq submission de deschoir de la grâce du Roy portée par les lettres d'anoblissement à luy concédées au cas qu'il parut du contraire.

De quoy, Nous commissaire susdict avons concédé acte, et après que le dict Donnet presant, a heust mys la main sur la sainfe Bible, à luy par nous présentée, et que moyennant serement, il a dict estre de l'aige de quarante ans et promys et juré de dire veritté, a respondu que, sur ce par nous enquis, tous ses biens, tant meubles, qu'immeubles, actions et créances actives, renthes constituées,

donnations à luy faictes, estre de la vailleur de quarante cinq mille livres ou environ, ses debtes payées, et de revenu annuel de deux mille livres, y comprenant neuf mille livres de la constitution de Catherine Liliaud femme à Peyrot Donnet sieur du Rouveys son fils ayné, et les biens que luy et Suzanne Du Guérard sa femme ont bailhé à leur dict filz par son contract de mariage avecque la dicte Liliaud, déclarant que ou il paraistra du contraire, qu'il se soubmets à la perthe de la Grâce à luy faicte par Sa Majesté.

De quoy nous avons concédé acte, et dressé nostre procès verbalilh, pour servir que de raison. Ainsin signé, Donnet affirmant ce dessus, de Chavaille l' g^{al} et commissaire susdict, Géraud présidant et éommissaire susdict, Halbier recepveur, Nauche advocat du Roy, Besse procureur du Roy.

Jeaques de Chavaille sieur de Faugeras et du Pouget, conseiller du Roy en ses conseils, Lieutenant général en la sénéchaussée de Limouzin au siège d'Uzerche, commissaire examinateur au dict siège, et François Geraud aussy conseiller du Roy, Présidant en l'eslection de Brive, Charles de Nauche et Pierre Besse advocat et procureur du Roy au dict siège seneschal d'Uzerche, et Hélye Albier, aussy conseiller du Roy, recepveur pour sa Majesté en la dicte eslection. Scavoir faisons que :

Suyvant la commission à nous donnée par nos seigneurs de la Chambre des comptes à Paris, pour informer bien et dhumant des faictz portés par nostre dicte commission, concernant l'intérinemant requis par Maistre Pierre Donnet sieur de Laubertye, ci devant capitaine dans le régiment de Limouzin et lieutenant du marquisat de Pompadour, des lettres d'anoblissement à luy concédées par sa Majesté.

Nous, pour l'exécution de nostre dicte commission, nous serions, requérant le dict sieur procureur du Roy, portés au lieu de Pompadour, comme le plus commode, non

suspect, ou nous aurions procédé au faict de notre commission, enquestes, lectures, et publications des dictes lettres d'anoblissement, et autres actes recquis et portés par icelle nostre commission, ainsin qu'il résulte des actes et verbaux cy attachés, et parceque outre ce, nos dictz seigneurs, par la teneur de nostre dicte commission, nous auraient ordonné de leur envoyer nos advis.

Nous, suyvant l'injonction de nos dictz seigneurs, certiffions en tant qu'il peut nous estre cogneu, tant par la réputation, renommée, proximité, et voyzinaige des lieux, que pour nous estre particulièrement informés des faictz sur lesquels le dict Donnet a faict ses preuves, tant par la qualité et valleur de ses biens, et reveueus d'iceux, vie et meurs du dict Donnet, âge et nombre de familles, que sur la qualité de sa naissance, religion et services par luy randus estre veritables, et le dict sieur Donnet estre d'ailleurs de très bonne conversacion, et qui a toujours vescu dans la reputation d'un véritable homme d'honneur et de vertu, n'ayant jamais faict acte desrogeant, ce que nous conste davantaige par les tesmoignages et concours des habitans de la paroisse d'Arnac, lesquels se sont prêtés en nostre présance, au travailh de nostre commission, avecq une franchise singulière à bailher leurs consante-mans, ce quy nous a esté une marque de leur recognaysance des services quils dizaient avoir resçus de luy, et particulièrement tous les plus notables de la dicte paroisse.

Attestons de plus, la dicte paroisse estre d'une estandue considérable, *peuplée notablement, et de très bonnes et opulantes maisons*, bien sufflyzantes de porter le taux auquel le dict Donnet se trouvait impozé, sans souffryr griefz ny dommaige, de laquelle le dict sieur recepveur a dict avoir esté toujours très bien payé, sans aucun retardement, ny plainte, que toujours entendre louer les collecteurs de la dicte paroisse du dict sieur de Laubertye, pour les avoir bien desdommaigés et servis, et outre ce, les mestayers que le dict Donnet a dans la dicte paroisse,

sont toujours cothizés sur le mesme pied que tant le dict Donnet et eux l'estaient auparavant le dict desdommaigement.

En foy de quoy avons signé à Pompadour, maison du dic Bruelh, et faict signer au greffier de nostre commission, ce dixiesme jour du moys de novembre mil six cent cinquante neuf.

Ainsin signés de Chavaille l' g^al et commissaire susdict, Géraud présidant et commissaire susdict — Nauche advocat du Roy, Hablier recepveur, et Besse procureur du Roy, et moy Greffier.

MazET, commis du greffier.

Il paraît que tout cet ensemble de preuves ne parut pas suffisant, sur tous les points, à la cour des aydes de Clermont-Ferrand, pour l'intérinement des lettres d'anoblissement ; et c'est à cette circonstance, que nous devons les intéressantes dépositions qui vont suivre :

Aujourdhuy quinziesme jour du moys de juin 1660 par devant Nous, *François de Fighiat*, conseiller du Roy en sa cour des aydes de Clermond Ferrant, et commissaire en ceste partye, nommé par arrest d'icelle du jour d'hier quatorziesme du dict moys, pour s'informer des bonne vie, mœurs, conversation, religion catholique, apostolique et romaine, moyens et facultés de Pierre Donnet sieur de Laubertye, et autres faictz mentionnez aux lettres de noblesse par luy obtenues de Sa Majesté au moys de juin de l'année dernière 1659, a compareu en nostre hostel, *maistre Annet Rivet* procureur du dict Donnet, lequel nous a dict et remonstré qu'aux termes du dict arrest, il a faict assigner par devant Nous,

Guillaume de Beaune sieur de la Faucherye paroisse de Lubersac en Limousin.

Anthoine Hugon Du Prat escuyer seigneur de Masgontier.

Henry de la Verrière (1) escuyer sieur de Fressinet.

Francois de La Salle aussy escuyer sieur du Teillet.

Louis de Verdonnet escuyer seigneur du Sandort.

*Charles de Villelume escuyer seigneur de Barmonteil,
Vassel, chasteau Brun et autres lieux.*

*Hélye de Bonnerye juge de la jurysdiction de la terre
de La Morelye, habitant de la ville de S^t Yrieix la perche
en Limouzin.*

*Béraud Pontier bourgeois habitant de la paroisse
d'Objat en Limouzin,*

*Et Pierre Védrène sieur de La Besse paroisse de Mans-
sat en Limouzin,*

Pour estre ouis sur les faictz mentionnés, tant au dict
arrest, qu'aux dictes lettres, et pour les voir produire.

Plus aurait faict inthimer M^e Guillaume Bellon procu-
reur de Abraham Ouffaure, Léonard Duteilh, Bernard
Queyriau, et Francoys Mazelpauch, scindicqs de la com-
munaulté de la paroisse d'Arnac, qui aurait faict responce,
ny vouloir adcister et percister au consantemant par luy
cy devant presté à l'enregistremant des dictes lettres en
concéquence du pouvoir à luy donné par les dictz scin-
dicqs, par les délibérattoires par luy produictz au procès.

Et d'autant qu'ils sont cy présantz, le dict Rivet nous
avait requis de prendre leur serement, proceder présan-
tement à leur audition,

Adhérant auxquelles requisitions, après que nous avons
pris d'eux le serement au cas requis, et accoustumé,
nous avons procédé à leur audition séparément, adcisté de
M^e Jean Charbonnier adjoint aux enquestes et de Jean
Vourighaud commis greffier comme s'ensuict :

Signé de Fighiac — Charbonnier — Vourighaud.

*Guillaume De Beaune sieur de la Faucherye agé de
29 à 30 ans, demeurant à son chasteau de la Faucherye
au hault Limouzin, paroisse de Lubersat, a dict cognoistre
les dictes partyes, malveillant d'aucune dicelles, a depozé*

(1) Doit être plutôt de la Vergne.

que comme proche voisin du dict de Laubertye, il a cogneu sa familhe, il y a longtemps, estre d'une condition très honorable, d'une familhe antienne, et alliée de quantité de personnes de condition de la dicte province de Limozin, Et par exprez de celles *du Verdier* et *Chalaies*, qui sont des familles tant considérables dans la dicte province de Limozin, qu'il est bon catholique, apostolique romain, et le scavoir pour l'avoir veu souvant fréquenter les sacrementz de pénitence, confesser et communier, et avoir vaillant en fonds de terre environ vingt huit à trente mil livres qui peuvent rapporter environ quatorze à quinze centz livres de rente. L'avoir veu commander dans le chasteau de Pompadour, lors du commencement des troubles de Guienne pour la fin de l'année cinquante jusques en l'année mil six centz cinquante trois. Et environ le moys de may, estant dans le dict chasteau, il fust commandé par le dict sieur de Pompadour, Lieutenant général pour le Roy dans la dicte province de Limozin, d'aller trouver Sa Majesté pour luy demander du secours et luy donner advis que les ennemis estaient entrez dans la dicte province. Et qu'estant allé devers le sieur de *Bousiquet Cheriougnat* (1) qui commandait en Perigol sept à huit centz chevaux, le dict Laubertye les avait conduictz au camp du dict sieur de Pompadour. Dict le dict deppozant que pour aller querir les susdictes troupes, ou pour les conduire au dit camp de Pompadour, il courut de grands risques de sa vie, ayant fallu qu'il traversa le camp des ennemis, et qu'après avoir remis les dictes troupes au camp du dict sieur de Pompadour, il avait esté commandé à la teste de trente cavailliers lors de la *prinze de Saint-Robert* et de la deroute des ennemis de Sa Majesté, d'aller attaquer les susdictz ennemis, et dans ceste rencontre le dict Laubertye auraict faict prisonniers six officiers du *régiment de Choppes*, ce que le dict deppozant dict scavoir pour y avoir esté prezant. Dict de plus, l'avoir veu servir

(1) Du Bousquet Chavaignac.

auprès du dict sieur de Pompadour, en qualité de volontaire, sur la fin des troubles de Guienne, et l'avoir veu despuys servir en qualité de cappitaine dans le régiment de Limozin, et l'avoir veu conduire les recrues du dict régiment, et le scavoir, pour avoir accompagné le dict sieur de Laubertye jusques en la ville de Limoges, qu'est tout ce quil a dict scavoir et lecture faicte de sa depposition, y a percisté et a signé — La Focherie.

Anthoine Hugon Du Prat, chevallier, seigneur de Masgontiers, agé de 40 ans, demeurant en son chasteau et parroisse de Soudaine, Dict cognoistre les susdictes par-tyes nestre parent, malveillant, d'aucune dicelles, et que le dict sieur de Laubertye est d'une maison de condition, alhiée dans des illustres familles de la province de Limozin, et par exprez dans celle de *Corbier et Puyfaucon* (1) qui sont des plus illustres de la province de Limozin, qu'il est très homme d'honneur, et qu'il faict profession de la religion catholique appostholique romaine et le scavoir pour l'avoir fréquenté souvant, et luy en avoir veu faire les actes et par exprez confesser et communier. Dict de plus l'avoir veu lors des derniers troubles de Guienne en qualité de volontaire dans l'armée du Roy, et par exprez *lorsque les ennemis furent chassés de Terrasson*, qu'ils avaient occupé longtemps, ou estant, ils fesaient contribuer tout le voysinage du dict Terrasson, et qu'il l'a veu lors de la fuite des ennemis à Saint Robert, commander trente cavailliers pour l'ordre du dict sieur de Pompadour. Et dans le dict combat, le dict sieur de Laubertye fist six officiers du régiment de Chouppes prisonniers du Roy, ce qu'il dict avoir veu pour y avoir esté presant, estant lors auprès de la personne du dict Jean de Pompadour.

Dict de plus avoir veu le dict sieur de Laubertye conduire une recrue du régiment de millice, en qualité de capitaine du dict Régiment dans la ville d'Uzerche. Dict

(1) Jean Bazin du Puyfaucon, 1655 (nobiliaire de Descoutures). La famille de Corbier existe, mais l'alliance indiquée nous est inconnue.

aussy l'avoir veu pendant deux ans et quelques moys despuys le commencement des derniers troubles de Guienne, en qualité de gouverneur du dict chasteau de Pompadour, commandant la garnison qui estait dans icelluy.

C'est tout ce quil a dict scavoir. Signé Leprat.

Henry de la Verne escuyer, sieur de Fressinet, agé de 30 ans demeurant au chasteau d'Eydes, parroisse de Maringues, Lequel après serement par luy presté, Dict nestre parent d'aucunes des dictes partyes, et cognoistre le dict sieur de Laubertye, seulement despuys les derniers troubles de Guienne, quil le vist dans le chasteau de Pompadour, Deppoze qu'il a toujours ouï dire que sestait un gallant homme, et questant alle visiter avecq le dict sieur Du prat précédant tesmoingt, le sieur marquis de Pompadour, lors des derniers troubles de Guienne, il vist dans le dict chasteau de Pompadour, le dict sieur de Laubertye qui commandait la garnison qui estait dedans, et que quelque temps après, il vist le dict sieur de Laubertye qui conduisait six officiers du Régiment de Chouppes qu'on luy dict avoir pris prisonniers lors de la deffecte des troupes des ennemis devant Saint-Robert, ou le dict sieur de Laubertye avait l'honneur de commander un escadron de cavallerie, et qu'on luy avait dict que le dict sieur de Laubertye fust commandé par le sieur de Pompadour, d'aller quérir des troupes pour chastier les ennemis qui estaient entrez dans la province de Limozin. Suivant ses ordres, il fust en Périguoil trouver le sieur *Dubousquet Chavaignac* qui commandait sept ou huict centz chevaux, lesquelles troupes il conduisit dans le camp du dict sieur de Pompadour, qu'est tout ce qu'il a dict scavoir. Signé Fressinet.

François de la Salle escuyer sieur du Teillet, agé de 29 ans, demeurant au chasteau du Teillet, Lequel après serremant pris au cas requis et accoustumé a dict cognoistre le dict sieur de Laubertye pour l'avoir veu en la ville de Limoges en l'année 1657, nestre son parent, alhié, et qu'il le vist en la dicte année conduisant deux ou troys

cents hommes d'infanterie, et qu'il a ouï dire que le dict sieur de Laubertye estait en reputation de gentilhomme, qu'est tout ce qu'il a dict savoir. Signé du Teillet.

Louis de Verdonnet escuyer seigneur du Saude(1), agé de 38 ans, demeurant au chasteau de la Roche parroisse de Beaulieu, Lequel après serement par luy presté a dict cognoistre seulement le dict sieur de Laubertye puis l'année 1653 qu'il le vist dans le chasteau de Pompadour qui commandait la garnison qui estait dedans. Et sur les faictz a dict Qu'en revenant de l'armée, ayant rencontré quelques officiers qui venaient de l'armée de Guienne, et leur ayant demandé des nouvelles de ceste armée et des officiers qui avaient bien servy le Roy, il luy fust respondu par les dicts officiers que le nommé Laubertye qui avait commandé une garnison dans le chasteau de Pompadour, avait hazardé souvent sa vie, et traversé plusieurs fois l'armée des ennemis, pour aller quérir des secours, par les ordres du sieur marquis de Pompadour, affin de chasser les ennemis de Sa Majesté questaient desja entrez dans la province de Limozin. Dict de plus avoir ouï dire que le dict sieur de Laubertye, lors de la deroutte des ennemis *au combat de Saint-Robert* avait pour prisonniers six officiers du régiment de Choppes, parmy lesquels on lui dict qu'il y avait un homme de Bordeaux des plus illustres familles. Dict de plus avoir ouy dire que le dict sieur de Laubertye estait cappitaine dans *le Régiment de Damville, autrement appelé le Régiment de Limouzin*, qu'est tout ce qu'il a dict scavoir, et a signé.

Charles de Villelume escuyer seigneur de Balmonteil, Vasset, Chasteaubrin et autres lieux, agé de 41 ans ou environ, demeurant le plus souvent parroisse du dict lieu, Lequel, serement par luy presté, dict ne cognoistre les consuls d'Arnac, et bien cognoistre le dict sieur de Laubertye pour estre son parent dans un degré fort esloigné pour estre le bizayeul de la mère du d. sieur de Barmon-

(1) Saude ou Sandort (incertains).

teil, et le bizayeul de la mère du dict sieur de Laubertye, frères. Et sur les fins tant du dict arrest que lettres, deppoze que le dict sieur de Laubertye est isseu d'une très bonne famille et de condition, alhiée dans les plus illustres familles de la Noblesse de la province de Limozin, et qu'il est bon catholique, appostolique romain et le scavoir pour l'avoir veu souvent entendre la messe, qu'il a cinq ou six cents escus de reveneu en fonds de terre, pour le moins, questant allé visiter le sieur marquis de Pompadour, comme il a accoustumé de luy rendre souvent visite, il vist le dict sieur de Laubertye quelque temps après les derniers troubles de Guienne, en qualité de gouverneur dans le dict chasteau, qui y commandait encore une garnison qui estait restée dans le dict chasteau, et que s'entretenant avecq le dict sieur de Pompadour, le dict sieur de Pompadour luy avait dict que le dict sieur de Laubertye estait un très galand homme, qui avait rendu très bons services au Roy dans les derniers troubles de Guienne, qu'il méritait beaucoup par sa valleur, intelligence, au faict des armes, *que s'il avait chassé les ennemis du Roy de sa province de Limozin, il devait tout à la conduite du dict Laubertye*, et à la Dilligence quil fist par ses ordres, d'aller quérir des troupes comme il fist en Périgol, qu'il aurait conduictes en son camp après avoir couru beaucoup de hazards de sa vie, ayant fallut qu'il traversât les troupes des ennemis, par le moyen du quel secours, les ennemis du Roy furent chassés et mis en deroutte au combat de Saint-Robert, ou il fust dict par le dict seigneur de Pompadour que le dict sieur de Laubertye commandait tous les cavalliers. Dans lequel combat il prinst six prisonniers du Regiment de Choppes, que mesmes luy qui deppoze dict avoir veu dans la maison du dict sieur de Laubertye l'un des dicts officiers qu'il avait prins prisonnier, le nommé Maurice, qui avait dict au dict deppoizant, qu'il avait grande obligation au dict de Laubertye, de luy avoir sauvé la vie, et renddeu toutes sortes de bons traitemans, que du despuis, luy qui deppoze

estant retourné en Limozin, et ayant demandé des nouvelles du dict sieur de Laubertye, et quel emploi il avait, on luy avait dict quil estait cappitaine dans le regiment D'amville autrement appelé de Lymozin, qu'est tout ce qu'il a dict scavoir et a signé Barmontel.

Hélye de Bonnerye juge de la jurisdiction de la terre de Lamorelie habitant de la ville de S^r Yrieyx Laperche en Limozin agé de 52 ans, Lequel après serement par luy presté a dict cognoistre les dictes partyes, nestre parent, malveillant d'aucunes dicelles et sur les faictz deppoze que le dict Laubertye est homme de très bonne condition, et antienne familhe, alhié des plus illustres familles de la noblesse du Limouzin et par expres de celles du *viscomte Du Verdier, Puyfaucon, Corbiers, Montchasty* et plusieurs autres, que cest un homme de très bonne vie, mœurs, qu'il a vescu jusques a presant sans aucun reproche, qu'il est bon catholique, appostolique romain, et le scavoir pour l'avoir veu souvant dans lesglise de Pompadour, ouir la messe, qu'il a plus de trente mil livres vaillant en fondz de terre qui peut rapporter en communes années quatorze ou quinze cents livres de rante, dict que pendant les derniers troubles de Guienne, il a veu souvant le d. sieur de Laubertye dans le chasteau de Pompadour, qui commandaict une garnison questait dedans pour la garde dicelluy, qu'il fust commandé par le d. seigneur de Pompadour, d'aller trouver Sa Majesté, pour luy donner advis que les ennemis estaient desja entrez dans la province de Limozin, que lors revenant, pour rendre responsse au d. sieur de Pompadour, estant arrivé dans un logis de la ville de S^r Yrieyx, il envoya quérir luy qui deppoze pour le prier de luy prester un cheval pour s'en retourner à Pompadour, le sien estant tout fatigué du chemin qu'il avait faict. Dict que quelque temps après, le d. sieur de Laubertye ayant esté commandé par le d. seigneur de Pompadour, d'aller quérir du secourz, luy qui deppoze sestant rencontré dans la ville d'Excideuil en Peyrigol avait veu le d. sieur de Laubertye avec le d. sieur Dubousquet Chavaignat qui

conduisait les troupes qu'estaient commandées par le Bousquet en Peyrigol pour les emmener au camp du d. seigneur de Pompadour en Lymosin, et que trois jours après les dérouttes des ennemis au combat devant Saint-Robert luy qui deppoze y estant allé pour quelques affaires qu'il y avait, y ayant fait rencontre d'un cavallier nommé Lecadet questait un des trente cavalliers commandés par le d. sieur de Laubertye lors du combat du d. St Robert, aurait dict au d. deppozant que le d. sieur de Laubertye avait prins prisonniers, cinq ou six officiers d'armée, ne scait de quel régiment. Dict de plus que trois ou quatre ans après le combat de St Robert le d. Laubertye estait cappitaine du régiment Damville autrement de Limozin, et qu'ayant eu ordre de loger sa compaignye dans la paroisse de La Rochette à deux lieues de St Yrieyx, luy qui deppoze fict le traitté entre les habitans de la dicte paroisse et le d. sieur de Laubertye pour l'estappe de trois jours que la compaignye du d. Laubertye y debvait loger. Qu'est tout ce qu'il a dict scavoir et a signé.

Monsieur Bernard Pontier bourgeois habitant du bourg et parroisse d'Objat en Limozin, d'âge de 25 ans, Lequel après serment par luy presté, a dict cognoistre les d. partyes, nestre parent, malveillant daucunes dicelles et sur les faictz deppoze :

Que le dict sieur de Laubertye est de très ancienne famille de condition, alhiée des meilleures familles de la noblesse de Limozin, que cest un très homme de bien, et de probité, qu'il vist sans aucun reproche, quil est bon catholique, appostolique romain, et le scavoir, et l'avoir veu confesser et communier une fois dans la *chapelle de saint Anthoyne de Padoux, distant d'un quart de lieue de la ville de Brive*, ou il y a grande dévotion, qu'il a vaillant vingt huict ou trente mil livres en fondz de terre, qui peuvent produire treize à quatorze centz livres de rante,

Dict de plus, que le d. sieur de Laubertye lors de la deroutte des ennemis et aux derniers troubles de Guienne,

au combat qui fust faict devant S^t Robert, commandait trente cavalliers par l'ordre de monsieur de Pompadour, et que dans ce combat, il fist prisonniers 5 ou 6 officiers de guerre de l'armée de Monsieur le Prince, ne sçait de quel régiment, et dict le scavoir pour avoir esté dans l'armée lors du d. combat, soubz le commandement du sieur viscomte de S^t Vincens (1) qui conduisait la milisse de ses terres.

Dict de plus que le d. sieur de Laubertye quelque temps après, fust dans la dicte parroisse d'Objat pour faire une recrue d'une compaignye qu'il avait dans le regiment de Limouzin et que lors des susdicts derniers troubles de Guienne, il a veu le d. sieur de Laubertye dans le chasteau de Pompadour en qualité de gouverneur et commandant la garnison qui estait dans le d. chasteau, et qu'il fust commandé par le d. seigneur de Pompadour d'aller trouver le Roy à Poitiers, pour luy donner advis que les ennemis estaient entrez dans la province de Limozin. Quest tout ce qu'il a dict scavoir et a signé B. Pontier.

Pierre Vedrène sieur de la Besse paroisse de Manssat, habitant au d. lieu de Labesse agé de 40 ans, Lequel, etc., deppoze que le d. sieur de Laubertye est d'une très bonne et antienne familhe, alhié de plusieurs gentilshommes du Limozin, qu'il est bon catholique romain et le scavoir pour l'avoir souvent veu aux Esglizes dans le Lymozin entendre la messe, et mesmes depuis peu de temps quil est en ceste ville l'avoir veu confesser et communier dans lesglise de Nostre Dame de Banelle. Qu'il est fort homme de probité, et sans aucun reproches, qu'il est riche de trente mille livres, etc.

Dict aussy que lors de la deroutte des ennemis au combat qui fust donné devant S^t Robert, le d. sieur de Laubertye commandait trente cavalliers par l'ordre de M. de Pompadour, que dans ce combat il prist quatre lieutenans du régiment de Chouppes et deux sergens, ce qu'il a dict

(1) Saint-Viance probablement.

scavoir pour avoir esté au d. combat soubz la conduite du *sieur de Castel-Novel* faisant la charge de mareschal de camp soubz le seigneur de Pompadour, que depuis ce temps là le d. sieur de Laubertye a esté capitaine au Régiment de Limozin et le scavoir pour l'avoir veu faire sa compagne au lieu de Pompadour.

Dict de plus qu'en l'année 1657, il vist le d. sieur de Laubertye dans la ville d'Uzerche conduisant ses recrues, et que lorsque le d. *sieur de Pompadour*, *chassait les ennemis du lieu de Terrasson*, le d. sieur de Laubertye servait en qualité de volontaire, ce qu'il a dict scavoir pour avoir esté présant dans l'armée, qui est tout ce quil a dict scavoir, et a signé Vedréne.

Nous trouvons dans des papiers de comptes, aux mains de la famille Bonnélye, un aperçu des frais et dépenses de cet anoblissement :

Estat de la despence et recepte faite pour M. de Laubertie par le sieur de la Frémondrière, pour le dit sieur Besse, par l'ordre du feu sieur de Laubertye, père du dit sieur Donnet demandeur 10 juin 1678.

Ainsi à cette date le vaillant capitaine du régiment du Limouzin, le lieutenant du marquisat de Pompadour, le héros de Saint-Robert, est décédé récemment; et il s'agit de la confirmation de ce titre de noblesse, d'après l'ordonnance du Roy du 27 septembre 1666. Signé Henry Daguesseau.

Nous trouvons, en effet, dans les papiers de la famille :

« L'an 1666 et le 14^{me} jour de décembre, à la requeste de M^e Catherin du Cleray bourgeois de Paris, chargé par sa Majesté de l'exécution de l'arrest du conseil du 22 mars dernier de la recherche des usurpateurs du tiltre de noblesse dans la généralité de Limoges et eslections de

Xaintes et de Cognac, qui a esleu domicile en son bureau en la ville de Limoges.

Et par vertu de l'ordonnance de monseigneur d'Aguesseau commissaire departy dans la dicte généralité de Limoges, et eslections de Xaintes et Cognac pour l'exécution des ordres de Sa Majesté, et pour la vérification des tiltres de la noblesse, dont coppie est cy dessus, l'huissier ordinaire du roy sousigné résidant à Paris certifie avoir donné assignation à Pierre Donnet demeurant à Pompadour,

A comparoir d'aujourd'hui en *huict jours* dix heures du matin, par devant mon dict seigneur d'Aguesseau en son hostel en la ville de *Limoges*, ou quelque part ou il sera, pour rapporter les tiltres en originaux, en vertu desquels il a pris la qualité d'escuyer, chevalier. ou, haut et puissant seigneur, et s'est exempté des tailles. suivant et au désir de la dite Ordonnance, et procéder en outre aux fins dicelle comme de raison.

Fait au domicile du dit sieur *Donnet*, scitué en la paroisse de *Pompadour*, eslection de *Limoges*, parlant à sa *personne*, auquel jay bailhé et laissé copie de la susdite ordonnance, et du présent exploit en présence de *Jean Bruneau* et *Antoinette Tournette*, tesmoins requis, appelés, *nommés en mon original*.

BOUTTIER ».

Tous les mots soulignés sont écrits à la main, le reste est imprimé.

Voici l'état en question :

Pour obtenir les lettres de confirmation de noblesse, y compris trente louis d'or que j'avais promis pour en faire renvoyer la cognoissance à M. Dalègre, jay payé la somme de deux mil livres comme seule fois cy..... 2000 »

Plus pour façons et signatures des arrests es lettres de confirmation six louis d'or..... 66 »

Plus pour le sceau cent vingt quatre livres, cy 124 »

Plus pour l'enregistrement du greffe de la

chancellerie de France, cy.	6 »
Plus pour l'enregistrement à la chambre des comptes, y compris la signature, le contrerolle, le parisis et l'expédition	242 8
Plus au procureur de la chambre et à son clerc, treize livres dix sols, cy.....	13 10
Plus à M. de la Vrillère, à M. Dalègre et au procureur général de la chambre des comptes, chacun un louis d'or, cy.....	33 »
Fort de la despence des lettres de confirmation.	2485
moins 10 sols.	

Le 28 juin 1667, noble Pierre Donnet, écuyer, sieur de Laubertie, acquiert pour son fils aîné, Peyrot Donnet, âgé de 18 ans, lors de l'enquête du 8 novembre 1659, et déjà marié avec demoiselle Catherine de Liliaud, la charge de Lieutenant général d'Uzerche. Cet acte se trouve parmi les papiers de la famille Bonnélye :

« Scachent tous qu'il appartiendra qu'aujourd'hui vingt huitiesme du mois de juin 1667 après midy, regnant Louis Roy et dans la maison de *Monsieur Maistre Jacques de Chavaille conseiller du Roy et Lieutenant général* au siège royal de la dicte ville, par devant le notaire et tesmoingts bas nommés, a esté présent en sa personne, le dict sieur de Chavaille Lieutenant général, Lequel de son bon gré et vollonté, et soubz le bon plaisir de Sa Majesté, a fait vente pure et simple pour tout temps et à jamais par ces présantes à *Pierre Donnet, escuyer, sieur de Laubertie*, et *Peyrot Donnet escuyer sieur du Rouveix* advocat en parlement, chascun du lieu de Pompadour présans et acceptans de ses officices de lieutenant général, et commissaire examinateur au siège de la présente ville, pour par le dict sieur du Rouveyx fils et ses successeurs jouyr des dits offices, avec tous les droits, honneurs, privilèges, prééminences, prérogatives, émolumens, et autres

attributions diceux, de mesme que le dit sieur vendeur, et ses prédécesseurs ont joui jusqu'à présent, des quelles charges, iceluy sieur vendeur promet et sera tenu obtenir les provisions à ses fraix au nom du dit sieur du Rouveyx, et icelles remettre dans trois mois prochains, avec les provisions du dict sieur vendeur, ou coppye dicelles due-mant collationnées,

Laquelle susdite vante a esté faicte pour et moyennant le prix et somme de *trente mille livres*, de laquelle susdite somme, les susdits sieurs acquéreurs, ont compté et payé sur ces présentes, celle de troys mille livres en espèces d'or et d'argent, ayant cours et mise, que le dit sieur de Chavaille a reçus pour les employer aux frais et obtention des provisions des dits offices, et pour le restant de la ditte somme de trente mille livres, les dicts sieurs acheteurs seront tenus en payer la somme de huict mille livres, lors de la dellivrance des provisions à *la dame du Burg* veufve de *feu Monsieur de Massip* conseiller au parlement de Bourdeaux, à l'acquit et descharge de *Monsieur de Faugeyras*, conseiller du roy, fils du dit sieur vendeur, et ce dans cette ville ou cité de Limoges, au lieu et place de laquelle dame, seront les dits sieurs acheteurs subrogés, et pour les dix neuf mille livres restans... .. (partie illisible)..... à l'hospital de la ville de Limoges par contract du trantiesme jour de may 1663. Retenu par Desaigne notaire royal, et d'acquitter le fort de la dicte ranthe, et icelle porter quittance et extinction valable, dans quatre ans prochains, et cependant payer le courant de la dicte ranthe convenu aux termes du susdict contract du jour et feste de Noël prochain venant, et hors, jusqu'au quel jour le dict sieur vendeur sera tenu de payer la dicte ranthe, Et tant du capital que de la dicte ranthe, puis le dit jour de Noël, et fournir par le susdit sieur acheteur pleine et entière descharge à peyne de tous despans, dommaiges, intérêts, Et moyenant ce, le dict sieur vendeur promet aux dits sieurs acheteurs de les faire et laisser jouyr paisiblement des susdits offices, attributions

diceux. de mesme et en la qualité que icelluy sieur vandeur en jouissait, et les leur garantir de toutes deptes, charges et hypothèques du passé jusques à présent, et du faict dol et coulpe du dict sieur vandeur seulement, sans estre en aucune façon tenu de l'intérêt, et du faict du Roy, ny des évènements qui à raison de ce, pourraient survenir sur le dict office.

A esté pareillement accordé que les dicts sieurs acquéreurs, outre la susdite somme, et prix convenu, bailheront et payeront par pure gratification à *dame Victoire de Cardaillat* espouze du d. sieur vandeur, la somme de quatre cens cinquante livres, laquelle somme le dict sieur vandeur a resceu reallement en espèces d'or et d'argent pour en tenir quittes, les dicts sieurs acquéreurs envers la dicte dame.

Et pour la plus grande assurance du paiement, tant de la somme de huit mille livres, que de celle de dix neuf mille, et de la dicte ranthe de mille cinquante cinq livres, jusques à l'extinction dicelle et payement du dict fort capital, le tout dans la forme et les termes ci dessus exprimés.

Ont esté présans en leurs personnes, *M^e Jacob Du Guérard advocat en parlement et juge de Pompadour*, *M^e Jean Donnet procureur d'office* du dict Pompadour, *Pierre Donnet sieur de Malhiouvy*, et *Léonard Donnet sieur de Fontrobert*, habitans du d. Pompadour,

Lesquels conjointement et solidairement avec les dicts sieurs de Laubertie et du Rouveyx, père et fils, avec renonciation au bénéfice d'ordre, discussion et division, ont promis et seront tenus satisfaire aux payement et descharges ci dessus stipulées, à peyne de tous depans, dommages, intérêts, soubz obligations de tous et chascun leurs biens, outre l'hypothèque spéciale sur le dict office, que le dit sieur vandeur se réserve par exprès, jusques à son entier et final payement et descharge valable de la dicte ranthe et capital, le tout en présence de *Messire Antoine Hugon Du Prat, chevalier, seigneur de Mas-*

gontiers, et autres plasses, M^{re} Léonard Besse et Pierre Besse conseillers et procureurs du roy au dict siège, Charles Clary advocat en parlement, Jean Bleynie procureur, et Antoine Daly bourgeois, tesmoingts habitants de la présante ville, qui avec les parties, ont signé, ainsin signés de Chavaille Lieutenant général contractant, Laubertie contractant, le Rouveyx contractant, Du Guérard, Donnet Malhiouvy, Fontrobert, de Besse présent, Le Prat présent, Clary présent, Bleynie présent, Daly présent et moy.

Et le dit jour mesme, par devant qui dessus, ont esté présens, le dict sieur de Laubertie, pour lui et les siens d'une part, et le dict sieur du Rouveyx pour luy et les siens d'autre, Lesquels ont convenu et accordé de ce que en consequence de ce que le d. sieur du Rouveyx remplira les d. charges, il sera tenu de descharger le d. sieur son père, sur le prix dicelles, des sommes qu'il a rescues ou recepvra à l'avenir, de la dot de D^{ne} Catherine du Liliaud sa femme, et pour le surplus, il luy en fait payment ou à ceux qui auront cause et droit de luy après son deceds, Et à ce faire, ont les parties engagé leurs biens, présans les d. sieurs Du Guérard et Bleynie tesmoingts qui ont signé, ainsi signés, Laubertie, le Rouveyx, Du Guérard, Bleynie et moi de Raffailhac, Notaire royal.

Nous aborderons maintenant la généalogie de cette famille :

PREMIÈRE GÉNÉRATION

GUILHEM DONNET, appelé du nom de *Georges*, testant le 14 avril 1609, marié en premières noces avec CATHERINE MAZELAIGNE, dont il eut :

1° *Peyrot* Donnet l'ainé ; 2° *Jean* ; 3° *Jacques* ; 4° *Marguerite*, épouse de Guilhem Fargeas ; 5° *feue Léonarde*, épouse de M^{re} Jacques Teilhet,

notaire de Pompadour (1), en deuxièmes nocés avec CATHERINE JOUSSELYN, dont il eut : 6° *Philibert* ; 7° *Guilhem* ; 8° *Catherine* ; 9° *Isabeau*.

DEUXIÈME GÉNÉRATION

1° *Peyrot Donnet*, déjà marié, en 1609, à demoiselle *Gabrielle Despis*. Le 8 janvier 1650, ils sont tous deux vivants et donnent leur procuration à leur fils M° Pierre Donnet, lieutenant civil et criminel du vicomté de Pompadour, pour les représenter au mariage de leur autre fils, M° Jean Donnet sieur du Pouget, procureur d'office du marquisat de Pompadour (2).

Sur un lambeau déchiré, non signé ni daté, on lit :

« Je demande à M° du Pouget mon frère la somme de 4500 l. qui m'a été léguée par mes feus père et mère par leur testament mutuel passé par M° Abraham Ouffaure le 25 juin 1652. Le décès de ma mère fut en octobre 1655 je demande la somme le 500 l.

(1) M° Jacques du Teilhet épousa en deuxièmes nocés demoiselle Marguerite de Montaignac.

Dont :

Louis du Teilhet époux de demoiselle Anne de Jarrige (de St-Yrieix).

Dont :

Bertrand du Teilhet sieur du Mas épousa le 19 février 1703 demoiselle Jeanne Mercier de la Chapelle.

Dont :

Anne du Teilhet, fille unique, épousa Jean du Teilhet sieur de la Triquerie d'une autre branche, et mourut en 1732.

(Cette note importe à l'étude subséquente de la branche des Donnet de Fontrobert).

(2) Acte n° 274 des registres de famille de M. du Teilhet de Lamonthésie.

que ma mère m'a léguée par son codicille passé par Combredet le 11 octobre 1655 ».

Si nous n'avons pas le testament nous avons le codicille de Gabrielle Despis, du 11 octobre 1655 (1). Elle est veuve de Peyrot ; elle lègue à M^e Jean Donnet, curé de Beissac, son fils, à honorable Léonard Donnet sieur de Fontrobert, officier dans le régiment de Limousin, son jeune fils et du dit feu, et à Jean Donnet, son filleul, fils à M^e Pierre Donnet, lieutenant du présent marquisat.

Les actes 333 et 334 du même recueil nous montrent un autre frère de M^e Jean Donnet, procureur d'office (en 1660 et 14 juillet 1664), M^e Pierre Donnet sieur de Malhiouvy.

Nous pouvons donc compter leurs enfants comme suit, sans pouvoir certifier l'ordre de leur naissance :

Jean Donnet sieur du Pouget, l'ainé.

Pierre Donnet sieur de Malhiouvy.

Jean Donnet curé de Beissac.

Pierre Donnet sieur de Laubertie (anobli).

Léonard » sieur de Fontrobert.

Isabeau » épouse de M^e Anthoine Gouyon.

Marie » épouse Mathieu.

Autre Marie épouse Guillaume de Chouzeny sieur de Murol.

2° *Jean Donnet* devint prêtre, comme l'indique le testament de 1609 de Guilhem, et fut enterré dans la chapelle de Monsieur Saint-Blaise de Pompadour.

3° *Jacques Donnet*. Le 27 février 1639 les regis-

(1) Acte n° 322 du recueil d'actes de famille de M. du Teilhet de Lamonthézie.

tres de Concèzes donnent *Marie Rambourg veuve à feu M^e Jacques Donnet de Pompadour*, qui doit être un frère ou parent de Guilhem de la première génération. Celui qui nous occupe, nous est connu par le testament, en date du 4 mars 1647, de *M^{rrie} Queyroi sa veuve* ; elle s'est remariée en deuxièmes noces avec *Daniel Gouyon* et n'a pas eu d'enfants. Elle commence ses legs par sa nièce *Isabeau Donnet, femme à M^e Anthoine Gouyon* (recepveur en 1643 de Madame du lieu de Pompadour), puis au procureur d'office *M^e Jean Donnet et à M^e Pierre Donnet lieutenant de Pompadour* ses neveux (1).

Le 16 mai 1662 on voit une délégation par M^e Jean Donnet, procureur d'office, à *Léonard Duquerroy écuyer sieur de la Molière*, habitant au noble repaire de la Bonne Foucie en Périgord.

6^e *Philibert* ne nous est connu que par la concession d'un tombeau à saint Blaise d'Arnac ; il avait rempli pendant 5 années les fonctions de *bayle du purgatoire* (2).

(1) Pièce n^o 639 du recueil des actes de la famille du Teilhet de Lamonthézie.

(2) D'après M. l'abbé A. Lecler, *Martyrs et Confesseurs de la foi*, Limoges, 1892 :

« La première confrérie était la baylie des âmes.

» Les confrères étaient choisis parmi les bourgeois ou marchands de la paroisse, ils venaient après les fabriciens. Leurs fonctions étaient de faire la collecte pour les âmes du purgatoire ».

(Acte du chartrier d'Arnac, entre les mains de M. de Cassius, curé d'Arnac-Pompadour) :

Scachent tous qu'il appartiendra que au bourg d'Arnac, et au devant l'église avant midy, le vingt septiesme jour du mois de septembre mil six cens quarante trois, par devant le notaire soub-

7° *Guilhem*, notaire, épousa *demoiselle Gabrielle Renoudye* et fonda la branche des *Donnet du Claud* que nous étudierons ci-après.

TROISIÈME GÉNÉRATION

1° *Jean Donnet sieur du Pouget*, l'aîné de la famille, fut pourvu de la charge de procureur d'office de Pompadour, le 4 septembre 1641 (1).

Marie de Fabry dame de Pompadour et de Treignac, Saint-Cyr-la-Roche et autres places,

Scavoir faisons à tous ceux qu'il appartiendra questant

signé, présents les tesmoingts bas nommés, a esté presant et personnellement constitué *Philibert Donnet* bourgeois de Pompadour, lequel adressant ses paroles à M^e *Guillaume Gaultier* prebtre et curé du dict *Arnac*, Messires *Yrieix Laborie*, *Géraud Bernard*, *Jean Feydit* et *Léonard Pépy* de la communauté du dict *Arnac*, leur a dict et représenté que cinq années sont passées qu'il a servy de bayle du purgatoire de la dicte communauté, sans aultrement récompensement, et désire servir a ladvenir, tant que sa commoditté le permettra — A ceste consideration supplie les susdicts prebtres luy promettre et aux siens deux tombeaux dans la dicte esglise et à l'endroit ou il a accoustumé de faire ensepvelir ses enfans, et ce au devant la chapelle *Saint-Roc* par le dehors, et joignant icelle l'autre *Saint-Jean*,

Ce que les susdicts ont accordé au dict *Donnet* en considération des services qu'il leur a faict par le passé et espèrent recevoir à l'advenir de la charge de bayle, et tant que plaira au dict *Donnet* sans néant moings que le dict *Donnet* soict tenu ny les siens paier aucune chose pour raison de ce.

Ainsin lont vouleu et promis, et juré et obligé et renoncé et compellé et condamné et concédé lettres présents *Thony Gaultier* et *Jean Queyreau* dict *Martielle* tesmoingtz.

Le dict *Queyreau* n'a sceu signer de ce enquis, ainsin signés à l'original. *G. Gaultier* curé susdict, *Bernard* prebtre, *Y. Laborie* prebtre, *J. Feydit* acceptant et *L. Pepy* contractant, *Gaultier* présent et moy. *Bosvieulx*, notaire recepit.

(1) Parchemin entre les mains de M. du Teilhet de Lamonthézie, notaire.

dheüement informée de la bonne vie, mœurs, religion catholique apostolique et romaine, expérience, littérature de maistre Jean Donet fils à maistre Peyrot Donet lieutenant de Lascoulx, habitans de ce lieu de Pompadour paroisse d'Arnac et considérant les bons et agréables services que nous avons reçu du dit fils,

Nous avons donné et conféré, comme donnons et conférons par la remise de ces présantes au dit maistre Jean Donet lestat et charge de procureur d'office en icelle nostre terre et juridiction de Pompadour, vacant par la démission que nous a faicte *maistre Pierre Combret* dernier pourveu de la dicte charge pour par le dit Donet veiller remplir et faire valoir sa vie durant seulement avec les charges prérogatives esmoluments et avantages dépendant de la ditte charge de procureur d'office.

Mandons à ces fins à nostre juge de nostre terre et juridiction (1) de recevoir en la ditte charge le dit maistre Jean Donet, après avoir pris le serment de luy en tel cas requis, et enjoignons à tous nos justiciables de le reconnoistre comme nostre dit procureur d'office.

En foy et tesmoignage de quoy nous avons signé ces dittes présantes.

Faict et contre signé de nostre secrétaire et apposé le scel de nos armes en nostre chastéau de Pompadour ce quatriesme septembre mil six cens quarante et un.

MARIE FABRY.

Par commandement de ma dame,

MARIN (OU MAZIN) ?

Jean Donnet épousa : 1° *Catherine Boussier*, qui codicilia le 8 septembre 1644 (2), laissant une fille,

(2) C'était George de Teilhet, époux de Catherine du Authier, père de Peyrot du Teilhet sieur de Lamothe, qui a figuré plus haut dans l'anoblissement.

(1) Acte n° 529 des cahiers Lamonthézie.

Marie Donnet, qui fut religieuse à Sainte-Claire d'Excideuil (1).

2° *Marie Dubois*, décédée sans progéniture.

3° Le 8 janvier 1650 *Hélène Château*, fille de feu *M^e Jean Château*, vivant escuyer, sieur de Clermont, juge du marquisat d'Excideuil et d'Anne de Gui, l'un des témoins est *Jacques de Gui écuyer sieur de Mellet* (2). Elle lui donna deux enfants, *Jacques sieur du Pouget*, qui mourut de bonne heure, et une fille *Gabrielle Donnet*, née vers 1654, qui épousa en 1669, âgée de 15 ans, *Mathieu du Teilhet sieur de Lamonthézie*, alors âgé de 27 ans, et d'eux descend la famille actuelle du Teilhet de Lamonthézie qui habite Pompadour (3).

En 1647, Jean Donnet acquerrait le puy Marmond, dépendance aujourd'hui du Haras, qui passa ensuite à la famille de Lamonthézie ; il l'acquit de noble Léonard Queyroi, écuyer, sieur de la Moulière.

Le 28 mars 1650 il fonda un banc dans la chapelle Saint-Blaize, à Pompadour.

(1) Ce doit être celle qui écrivait à M. de Fonrobert (archives de cette famille) :

« 6 janvier 1698. Monsieur mon très honoré oncle, j'ai appris avec bien de la douleur la mort de mon oncle de Malhiauvy, etc. Je salue ma tante et mon cousin, ma cousine de la Passion, et la Mazorie.
Sœur Marie des Anges ».

(2) Dans l'inventaire des effets du lieutenant général d'Uzerche du 4 janvier 1683 :

On trouve Guillaume Despy seigneur du Mellé, 16 août 1655.

Et plus loin, Guillaume de Guy seigneur du Mellé 1665.

(Il y a là erreur ou quelque fait qui ne nous est pas connu).

(Acte n° 274 des cahiers Lamonthézie).

(3) Mathieu du Teilhet sieur de Lamonthézie, fils de Pierre du Teilhet sieur de Teilhet et de Anne de Montaignac.

Cet acte, n° 276 des cahiers Lamonthézie, me paraît intéressant à reproduire :

« A Pompadour maison du notaire royal soussigné avant midy le 28^{me} jour du mois de mars 1650, régnant Louis Roy, par devant moi dit notaire et témoins bas nommés, se sont personnellement constitués en leurs personnes M^e Guillaume Gaultier curé de la présente paroisse, M^e Abraham Ouffaure, et Martial Bosvieux syndics de la chapelle Monsieur S^t Blaise du présent lieu, lesquels de leur bon gré et pour le bien et avantage de la ditte église et au dit nom ont conféré et concédé comme par ces présentes conferent et concèdent à titre de fondation et arrentement perpétuel à *Monsieur Jean Donnet procureur d'office* de la présente juridiction présent, stipulant et acceptant, scavoir :

Est le plassage à mettre un banc dans la ditte église, avec un siège par le derrier, et le tout de la largeur de trois pieds et longueur de trois pieds et demi, et le dit plassage à l'endroit et joignant la porte du balustre de la chapelle de *Notre Dame du Saint Rosaire*, fondée par le *sieur lieutenant du présent lieu* (1) et tirant vers la grande porte de la dicte église, sans qu'il puisse avancer le dict banc plus haut vers le grand autel que sur et au niveau de l'entrée du balustre de la ditte chapelle, auquel endroit a été ci devant ensevely M^e *Jean Donnet prêtre* (2) et faira joindre le d^t sieur Donnet le d^t banc au d^t balustre, pourvu toutefois que les communians puissent approcher d'icelui, La dite permission et arrentement donnés moyennant le prix et somme de huit sols tournois de rente annuelle et perpétuelle que le dit sieur Donnet sera tenu, comme faire a promis, et s'est obligé payer annuellement, et à chaque jour de la fête de Pâques, le premier paiement commençant au jour de Pâques prochain, aux syndics qui seront créés et nommés en la ditte eglise

(1) Pierre Donnet, son frère, en instance d'anoblissement.

(2) Le deuxième fils de Guilhem et de Catherine Mazelaigne.

pour icelle somme de huit sols être employée aux réparations nécessaires de la ditte eglise, à quoi faire a le dit Donnet obligé tous et un chacun ses biens les plus liquides, moyennant quoi ont les dits sieurs curé et syndics au dit nom, promis de garantir au dit Donnet le dit plassage de banc envers et contre tous, moyennant foi et serment, voulu et obligé, et accepté, stipulé, renoncé, condamné, compellé, concédé lettres en présence de M^e Jacob Du Guérard avocat en la cour et juge de la présente juridiction de M^e Yrieix Laborie vicaire, témoins qui ont signé avec les parties.

(Suivent les signatures) de Savoye notaire royal.

Le 5 septembre 1678 on voit Hélène Chateau demoiselle veuve.

2^e *Pierre Donnet sieur de Malhioury*. Nous ne pouvons affirmer que ce soit le second fils ; nous le croyons né avant son frère anobli. Il mourut le 14 décembre 1697.

Je possède un inventaire de ses biens, fait après son décès, le 12 mars 1698. On y apprend que son contrat de mariage avec *demoiselle Jeanne de Bonneval* est du 26 novembre 1650, passé devant de Villechenoux, notaire royal. Il n'eut qu'une fille, *Marie de Donnet*.

Elle épousa en deuxièmes noces *messire Jean-Baptiste de Chauveron escuyer seigneur de Journiac*, dont elle eut une fille, que l'on voit dans des papiers appartenant à M^{lle} de Chauveron à Brive, le 7 juin 1700, *D^{lle} Jeanne de Chauveron, fille de Jean de Chauveron écuyer seigneur de Journiac (fils aîné) et de dame Marie Donnet*. En 1714 on trouve Marie de Donnet veuve ; en

1727 (1), elle adresse une supplique au juge de Bret pour l'apposition de scellés sur les meubles de *feu Louis Joseph de Chauly écuyer seigneur de Béchadie*. Elle habite le village de la Rebeyrotte paroisse de Troche.

5 juin 1735, à Saint-Solve, décès de dame Marie Donnet, veuve de M. de Journiac, 79 ans.

30 septembre 1754 (2), *D^{lle} Marie Chauly de Béchadie* de la Ribeyrote, habitante du bourg de Journiac, ayant les droits de *feu Pierre Donnet de Malhiouvy son aïeul* et notamment d'un droit de chapelle appelé de N.-D. en l'église de St-Solve, droit de tombeau en icelle chapelle, les délaisse aux habitants de Saint-Solve.

3° *Jean Donnet curé de Beyssac*, que nous ne pouvons classer comme ordre de naissance ; Gabrielle Despis, sa mère veuve, habitait avec lui.

Les archives de la famille de Fonrobert donnent :

22 octobre 1656, testament de *vénérable messire Jean Donnet prêtre, docteur en théologie, prieur du Vaysset, ci devant curé de Beyssac*, en faveur de ses frères *Pierre Donnet sieur de Malhiouvy* et *Léonard Donnet sieur de Fontrobert*.

5° *Léonard Donnet sieur de Fontrobert*, qui fonda la branche de Fonrobert, officier au régiment de Limousin et de Normandie, que nous étudierons à part dans sa descendance.

Marie et autre Marie Donnet.

On trouve, en 1658, *Marie Donnet*, veuve de

(1) Liasse DL des actes de l'étude Chiniat, à Lubersac.

(2) Papiers de M^{lle} de Chauveron.

feu Jean Mathieu, bourgeois de Saint-Sornin et sœur de M^e Jean Donnet, procureur d'office.

Et le 1^{er} décembre 1668, à Donzenac, *Marie Donnet, épouse de Guillaume de Chouzeny escuyer sieur de Murol*, sœur de Pierre Donnet sieur de Laubertie (1).

Une autre demoiselle Donnet, que nous ne saurions identifier, nous est donnée par le nobiliaire de Descoutures :

Georges de Fondant sieur du Pérrier épousa Marguerite Donnet le 23 novembre 1656.

4^e *Pierre Donnet sieur de Laubertie*, dont l'anoblissement nous a occupé et qui devient, comme nous venons de le voir, le chef de la branche aînée de la famille.

C'est à partir de lui que commence, dans Nadaud, la généalogie de cette famille, et outre Nadaud nous l'avons antérieurement par les enquêtes qui accompagnèrent cet anoblissement, en novembre 1659.

Ainsi nous savons qu'il avait environ 40 ans à cette époque et Suzanne du Guérard, sa femme, 38, et que leurs enfants étaient :

1^o *Peyrot*, 18 ans, époux de D^{lle} *Catherine Liliaud*.

2^o *Jean*, 14 ans, déjà pourvu du *prieuré du Vaysset*.

3^o *Jacob*, 8 ans.

4^o *Pierre*, 18 mois.

5^o *Madeleine*, 10 ans.

6^o *Marie*, 4 ans.

(1) Archives de la famille de Fonrobert.

QUATRIÈME GÉNÉRATION

2° *Jean Donnet écuyer prieur du Vaysset (paroisse de Saint-Solve).*

12 septembre 1673, acte de possession du prieuré du Vaysset en faveur de M^e Donnet, prêtre et curé de Beyssac, prieuré simple et séculier de Saint-Jean et Saint-Mars du Vaysset. Bref de notre Saint Père le pape de l'an III de son pontificat (1).

1666, prise de possession par Jean Donnet écuyer prieur du Vaysset de la chapelle de Valle (autrement de la Jarige), fondée dans l'église de Laguenne (2).

Messire Jean Donnet résigna son prieuré du Vaysset le 18 février 1685; il décéda le lundi 28 octobre 1686 (3).

5° et 6° *Madeleine et Marie*. La 1^{re}, née le 8 janvier 1650, se fit religieuse (4); Marie, née le 12

(1) Archives Fonrobert.

(2) *Inv. sommaire des archives de la Corrèze*, 3^e vol. E. 515.

(3) Archives Fontrobert.

(4) Nadaud fournit ce renseignement. Nous donnons ici la copie de l'acte de sa profession religieuse. Cet acte est pris dans le registre des minutes du notaire de Pompadour, de 1637 à 1672, fol. 2171 :

« Au nom de Dieu soit, scaient tous presans et advenir qu'en la ville de Tulle le dixiesme jour du mois de juing mil six cents soixante et cinq, après midy, regnans Louis roy..... ont esté personnellement establies mère Louize du Saint Sacrement, religieuse supérieure dudit monastère, assistée des révérendes dames mère Angelle sous-prieure, sœur Jeanne Baptiste, sœur Marie de S^t François, sœur mère Agathe, Catherine de Jésus, sœur Marie de la Purification et Catherine de S^t Julien, discrètes et conseilhères dudit monastère, pour elles et celles quy leur succéderont, elles estant au derrier la grille dudit parloir, d'une part, et au-devant la mesme grille, noble Pierre Donnet, escuyer, seig. de Laubertye et seigneur de Rouveyx et damoizelle Magdeleine de Donnet, filhe dudit seigneur de Rouveyx et de damoizelle Suzanne du Queyrard,

septembre 1655, entra en religion chez les Ursulines de Brive. (*Nobiliaire* de Nadaud).

ses père et mère, habitans du lieu de Pompadour, en la paroisse d'Arnac, pour eux et les leurs à l'advenir, d'autre part, lesquelles parties ont dit que ladite damoizelle Magdeleine de Donnet a demeuré quatre ans ou environ pactionnaire dans ledit monastère, et advant, et pendant ledit séjour a heu dessain de servir Dieu le reste de ses jours, dans ledit monastère, sous la règle de saint Augustin et institution du susdit monastère, et aux fins de l'accomplissement dudit dessein a très humblement suplier ladite dame supérieure et sa communauté de coopérer à l'œuvre de son salut; sur quoy après que la dite dame supérieure s'est retirée dans le lieu accoustumé pour délibérer des affaires de ladite communauté, après avoir fait sonner la cloche en la manière acoustumée, et que la dite communauté a longuement délibéré sur les propositions de la dite damoizelle de Donnet, de l'avis et consentement d'icelle, ladite dame supérieure a offert de recevoir la dite de Donnet dans ledit monastère pour y servir Dieu le reste de ses jours en qualité de sœur de cœur et d'icelluy, et aux fins de pourvoir à la nourriture et entretenement de ladite de Donnet, dans ledit monastère, le reste de ses jours, au désir du sacré concille de Trente, ledit sieur de Laubertie, son père, lui a constitué et constitue, par forme d'aumosne doctale, la somme de deux mille sept centz cinquante livres, payable dans le présent monastère d'huy en un an, lequel payement sera faict en présence de M^r M^r Martin Darché, doyen, scindiq honoraire dudit monastère, et, pour la suite ledit sieur de Laubertie l'a payer à ladite supérieure. Ledit en a fourny adveux, les présentes, dont ladite dame supérieure de lad. communauté en a quitté et quitte led. seigneur de Laubertie; et en cas ou ladite damoizelle Magdeleine de Donnet décèdera, ou se retirera dudit monastère avant la profession solennelle, ladite aumosne doctalle apartiendra audit sgr de Laubertie, à l'exception de ladite suite qui demeurera irrévocablement aquize audit monastère, et, ladite profession solennelle faite, laquelle profession lesd. dames religieuses ne pourront faire faire à ladite damoizelle Magdelon de Donnet, directement ny indirectement qu'en la présence dudit sgr de Donnet ou de lad. damoiselle de Guerard, sa femme, ou cheffz de sa famille, lad. aumosne doctalle, par entier, tant en principal, interest et suite, demeurera irrévocablement aquise aud. monastère, et, moyennant l'exécution des chozes susdites, lad. damoiselle Magdeleine de Donnet, bien certifiée de ses faits et droits, a renoncé et renonce en faveur dud. s^r de Laubertie, son père, à tous biens paternelz, maternelz, fraternelez, sorroreaux, droits de légitime

L'Inventaire sommaire des archives de la Corrèze donne :

B. 102. 1692-1693, succession de dame *Marie Donnet*, sous le nom de sœur de la Passion, au monastère des Ursulines de Tulle.

3° *Jacob sieur de Lauge*, baptisé le 21 juin 1658, épousa en septembre 1669 Joséphine du Garreau, fille de feu François Louis, écuyer, sieur du Bosq et de Marie du Gros, paroisse de Salons (1).

Il aurait eu simplement 11 ans, il y a donc là une erreur. D'après Nadaud, Pierre Donnet, son père, aurait épousé, le 19 septembre 1667, dans l'église de Salon, Marie du Gros, veuve de noble François Louis du Garreau, laquelle mourut âgée de 60 ans le 28 février 1681, et le sieur de Laubertie, à Pompadour, le 9 novembre 1670.

Nos papiers le montrent vivant en 1677.

4° *Pierre Donnet sieur de Laubertie écuyer*. C'est ici que Nadaud a commis une erreur en le prenant pour Peyrot le sieur du Rouveyx, le lieutenant général d'Uzerche, époux de D^{lle} Catherine Liliaud, et l'aîné de la famille.

et suplément d'icelle ; et oultre ce dit sgr de Laubertie a payé sur ses présentes a lad. dame supérieure en louis d'argent et autre bonne monnoye la somme de cent vingt livres pour la pension de l'an de novitiat, dont ladite dame s'est contentée et en a quitté et quite led. s^r de Laubertie. Et ce dessus les parties ont promis tenir et acomplir sous l'obligation de leurs biens, présens et advenir ; et renoncé, etc. ; juré, etc., voulu, etc., donné, etc. Présens à ce, nobles Jean de Donnet, seigneur du Pouget et Gerald de Mazoyer, seigneur de Rouverade, du lieu de Pompadour, tesmoins à ce requis et apellés, quy ont signé à la cédulle originalle des présentes .

(1) Nadaud.

Nous trouvons en effet, dans l'inventaire des effets du lieutenant général d'Uzerche, en date du 4 janvier 1683 (1) :

« 1^{er} novembre 1675, autre contrat fait entre le dit sieur lieutenant général faisant pour le dit sieur de Laubertie capitaine au régiment de Normandie, son frère ».

Et dans les archives de la famille de Fontrobert :

« 13 juillet 1674. Laissez passer au sieur de Fontrobert par permission du roi, qui s'est démis de sa charge de capitaine au régiment de Normandie en faveur d'un de ses neveux.

Au camp de S^t Jean des pages, signé par le duc de Schomberg comte de Mériola, grand de Portugal, général de l'armée du roi en Roussillon ».

Nous avons de lui deux lettres, adressées du camp à son oncle, M. de Fonrobert, capitaine au régiment de Normandie, à Beyssac. Elles sont pleines d'intérêt. Il n'est alors âgé que de 16 ans.

Nous ignorons quelle fut sa fin, comme celle de son frère Jacob. Toutefois, dans l'inventaire déjà cité, on lit : plus une commission de capitaine d'une compagnie dans le régiment de Normandie pour le feu sieur de Laubertie dattée du 12 février 1674. L'inventaire est du 4 janvier 1683.

1^o Nous arrivons à l'aîné, Peyrot, époux de D^{me} Catherine Liliaud, écuyer, sieur et seigneur du Rouveyx, lieutenant général d'Uzerche depuis juin 1667 moyennant 30,000 livres, prix de l'acquisition de cette charge.

L'inventaire de ses effets après sa mort nous

(1) Originaux en mains de M. Louis de Nussac.

apprend qu'il avait épousé Catherine de Liliaud le 5 décembre 1658, dont il eut, d'après Nadaud :

1° *Suzanne*, épouse *Donnèves*. Mariage du 26 novembre 1680.

2° *Madeleine*, épouse *Fagouas*. Mariage du 17 août 1687.

3° *Marie-Constance*, née le 24 mai 1673.

4° *Jeanne*, mariée le 26 septembre 1688 à *Maximin Lacroix*.

5° *Jean-Timothée*, baptisé le 24 janvier 1678.

Il épousa en deuxièmes noces, le 12 janvier 1681, *Antoinette de Ribeyreix*, qui mourut veuve le 17 septembre 1719, et dont il eut :

6° *Charles*, mort âgé de 40 ans, en 1721.

7° *Guillaume*, baptisé le 31 décembre 1682.

Il est certain que cette généalogie laisse beaucoup à désirer.

Dans les papiers de M^{me} Bonnélye, de Brive, on trouve :

12 avril 1706, décharge de l'imposition de noblesse à Antoinette de Ribeyreix, veuve de feu Pierre Donnet écuyer sieur de Laubertie lieutenant général à Uzerche et *Pierre Donnet son fils du premier lit*.

A cette omission de Nadaud, si toutefois il ne s'agit pas de Jean-Timothée qu'il cite et qui doit être Pierre, s'en ajoutent d'autres :

C'est ainsi qu'il omet *Françoise Donnet*, qui épousa *Léonard Donnet sieur du Claud*, fille de Catherine Liliaud.

Et enfin *Marie Donnet*, fille de *Antoinette de*

Ribeyreix, qui épousa *messire Jean Bazin écuyer sieur de Lamothe* (1).

Le mariage du lieutenant général avec Antoinette de Rebeyreix eut lieu le 12 février 1681, au château de Rebeyreix, paroisse de Saint-Priest-les-Fougères, en Périgord. Elle était fille de *messire Charles de Rebeyreix chevalier seigneur du dit lieu, baron de Courbafit, St Priest, Labastide*, et de *dame de Carbonière* (2).

Le lieutenant général testa le 24 novembre 1682. Il ne dut prendre le titre de Laubertie qu'après la mort de son frère cadet, Pierre, qui le porta sa vie durant.

CINQUIÈME GÉNÉRATION

1° *Pierre Donnet écuyer sieur de Laubertie*.
Le lieutenant général, en mourant, laissait des

(1) La famille Bazin était très ancienne. Le nobiliaire de Descou-
tures donne :

II. Jean Bazin épousa Jeanne de Puyfaucou le 16 mai 1546.

III. Antoine Bazin épousa Jeanne de Montaignat le 21 novembre
1576.

IV. Jean Bazin épousa Anne Coral le 19 mai 1603.

V. Jean Bazin du Puyfaucou.

V bis. Antoine Bazin sieur d'Eyssette épousa Anne de Saint-
Ange le 19 avril 1655.

(Armorial de Dhozières). 1668, M. Bazin de Bezons intendant en
Languedoc.

Armorial général de 1821, tome I, page 38 :

Hubert vicomte d'Aubusson et comte de la Feuillade et de Mire-
mont avait épousé, le 28 avril 1717, Catherine-Scholastique Bazin
de Bezons, fille de Jacques Bazin seigneur de Bezons, maréchal de
France, et de Marie Marguerite Le Menestrel.

14 juillet 1776, Messire Joseph Bazin, écuyer, habitait au lieu de
la Maison Neuve, paroisse de Salon.

(Acte de Combredet, notaire, en ma possession).

(2) Archives Bonnélye.

enfants fort jeunes ; on leur donna pour tuteur *Léonard Donnet sieur du Claud*, de la branche de ce nom.

Les preuves abondent pour rétablir ce fils du sieur du Rouveyx, que Nadaud a pour ainsi dire supprimé, ce qui fausse toute sa généalogie.

Voici la copie d'une pièce que détient la famille Bonnélye, bien intéressante par elle-même :

« Au lieu de Pompadour, paroisse d'Arnac bas Lymousin, maison des héritiers à feu M^r M^e Pierre Donnet vivant escuyer seigneur du Rouveyx, conseiller du roy et son l^e général au siège d'Uzerche avant midy, le vingt sixiesme jour du mois de mars mil six cent quatre vingt neuf, par devant le notaire soubsigné et présents les tesmoingts bas nommés, fust présent et personnellement constitué *Pierre Donnet escuyer sieur de Laubertie* fils à feu le dict sieur lieutenant général, habitant au présent lieu. Lequel parlant à *Léonard Donnet sieur du Claud son beau frère et tuteur* habitant aussy du présent lieu, luy a remonstré qu'il est dans le sentiment d'aller au service de Sa Majesté dans les cadets, ainsin que son eage et qualité le requiert et que pour faire la campagne il luy demande son agrément et approbation et luy vouloir fournir et donner ce qu'il convient pour cella estant sur le point de partir dans troys ou quatre jours soubs l'offre neangmoingts qu'il luy faict de luy passer et compter les advances qu'il lui faira sur le montant de ses revenus et subsidiairement sur son capital et tous ses biens, lequel *sieur du Claud* pour tesmoigner l'inclination qu'il a pour apuyer celle du dict sieur de Laubertye et pour qu'a ladvenir il n'aye rien à luy reprocher luy a delivré tout presentement un cheval poil bay et apprécié et porté par les arbitres convenus par les partyes à soixante dix livres, quatre chemises fins et deux grossières....., mouchoirs, camessons et autre menu linge apprécié à vingt livres, chapeau aprécié à troys liv. douze sols, une paire de souliers cinquante sols, une paire

de bas troys livres dix sols, un manteau couleur..... doublé de rouge vingt et une livres, une paire de bottines six livres, une épée pour le prix de six livres ayant une petite pognée d'argent tout apprécié à la somme de cent trante une livres quatre sols et à lesguard des habits ou pour subvenir aux frais qu'il conviendra faire au dict sieur de Laubertye pendant le temps de la ditte campagne, le d. sieur du Claud luy a compté, illec réallement et sur la passasion des présantes, et en présance des tesmoingts bas nommés la somme de cent quatre vingt livres revenant les dictes deux sommes en bloc à celle de troys cent onze livres. Laquelle somme de neuf vingt dix livres le d. sieur du Claud a payé au d. sieur de Laubertye sur la passation des présantes en douze louis d'or et louys d'argent et autre bonne monnoye faisant la dicte somme de neuf vingt livr. prinze et retirée par le d. sieur de Laubertye dont s'est contanté et le dict sieur du Claud en a quitté en pacte et ensemble luy a delivré une paire de pistolets appréciés à quinze livres et une perruque, vu le voyage pour Limoges qu'est tout en bloc celle de troys cent trante et une livres quatre sols, Laquelle susdicte somme le d. sieur de Laubertye promet tenir en compte sur le montant de ses revenus au d. sieur du Claud et subsidièrement sur tous ses biens, a ce faire a obligé tous et uns chascun ses biens, renonçant à minorité, veu le privilege de l'ambition qu'il a de servir le Roy, et m'ont requis les partyes, acte que leur ay concédé en présance de *M^r M^e Jean François Laforge advocat en parlement* habitant de la ville d'Uzerche et *M^e Jean Maumilhon* recepveur de Monseigneur, habitant dup^t lieu tesmoingts et arbitres appréciateurs nommés et apellés par les partyes qui ont signé avec elles. Laubertie de Donnet, Donnet, Laforge, Maumilhon.

BERTHON notaire.

Si c'est bien Jean-Timothée, de Nadaud, qui a pris le prénom de Pierre que ne lui donne pas son

extrait baptistaire du 24 janvier 1678, il a à l'époque où il prend du service seulement 12 ans.

Un acte en ma possession, du 22 janvier 1717, mentionne qu'il obtint des lettres de bénéfice d'âge en l'année 1693, et en effet il aurait eu à cette époque 15 ans révolus.

Léonard Donnet sieur du Claud testa le dernier de mars 1705 et nomma comme curateur, aux enfants du lieutenant général *Léonard Donnet sieur de Fonrobert et M^e Henry du Teilhet sieur du Bordial, avocat en parlement* (1). On apprend que Charles Donnet portait le titre de sieur du Rouveix.

L'acte du 22 janvier 1717 est une transaction entre messire Pierre Donnet escuyer seigneur de Laubertie, habitant du lieu de Pompadour, et son neveu *Joseph Donnet sieur du Claud*, fils de *Léonard sieur du Claud*, le tuteur du premier, et de *demoiselle Françoise Donnet fille du lieutenant général et femme de Léonard Donnet sieur du Claud*. Il s'agit de la reddition compliquée des comptes de la tutelle et de la dot de D^{lle} Françoise Donnet, qui avait été de 5,000 fr.

Les registres de la paroisse de Saint-Sornin donnent, 21 septembre 1700, décès de D^{lle} *Françoise Donnet*, femme au sieur du Claud, âgée de 34 ans.

Elle était donc née en 1666 et fille par conséquent de Catherine de Liliaud.

Une supplique, en date du 1^{er} juillet 1712 (2),

(1) Fils de honorable Peyrot du Teilhet sieur de Lamothe et de Catherine Du Roi de Choumareix ; époux de Jeanne de Bordas.

(2) Aux mains de la famille Bonnélye.

adressée au juge de Pompadour par Pierre Donnet escuyer sieur de Laubertie, porte qu'il fut délaissé pupille par le décès de son père, lieutenant général au siège d'Uzerche, que le dict deffunt sieur du Rouveyx ayant par son dernier testament légué 5,000 l. a chascun des enfants qu'il délaissa, institua le suppliant, *son fils ayné* du premier mariage *et Charles Donnet* son fils ayné du second lict, avec la faculté de payer ses légats en effects ou en fonds de son hérédité, etc.

Une autre pièce des archives Bonnélye est une transaction du 26 aoust 1721, passée à Uzerche entre *messire Pierre Donnet sieur de Laubertie escuyer habitant de Pompadour*, et *dame Marie Donnet épouse de messire Jean Bazin escuyer sieur de Lamothe*, habitant au lieu de Pras paroisse de Condat, au sujet des droits de la dite dame sur les biens et hérédité du dit sieur du Rouveix lieutenant général, tant du chef de *dame Antoinette de Ribeyreix sa seconde femme*, de laquelle *la ditte Marie sa fille* est héritière médiate, que du chef de *Messire Charles Donnet escuyer sieur du Rouveyx*, décédé ab intestat et auquel la ditte *Marie sa sœur* a succédé.

Pierre Donnet épousa *Marie de Jay de Beaufort*, d'une famille illustre et très connue du Périgord, et Nadaud donne leurs enfants :

1° *Charles*, né le 2 avril 1698.

2° *Antoine*, né le 11 mars 1699.

3° *Raymond*, né le 21 avril 1700.

4° *Jean sieur du Rouveyx*, né le 19 juillet 1702
et qui suit :

5° *Anne*, née le 16 septembre 1703, mariée le 26 juillet 1729 à *Pierre Lacroix sieur de Beaupré* (1).

6° *Léonard*, né le 14 novembre 1704.

7° *Toinette*, morte sans alliance (décédée le 31 août 1747 âgée de 52 ans) (2).

8° *Marie*, morte sans alliance.

9° *Charlotte-Suzanne*, née le 17 juin 1710, mariée le 7 février 1741 à *Pierre Cazebonne* du bourg de Chamberet (3).

Nadaud aurait encore omis *Madeleine Donnet* (4), fille du sieur de Laubertie et femme de M^e *Pierre Langeilhe greffier de la juridiction de Vignols*.

SIXIÈME GÉNÉRATION

Jean Donnet sieur du Rouveix écuyer, né le 19 juillet 1702. Messire Pierre Donnet, son père, le maria le 23 may 1730 avec *demoiselle Françoise de Lafon*.

La famille de Lafon, qui joua un rôle si considérable dans le passé de Saint-Yrieix, avait une de ses principales branches établie dans le Bas-Limousin, à Ségur et à Concèzes.

Françoise de Lafon était fille de M^e M^e *Pierre de Lafon président de la cour des appeaux de Ségur*, elle avait pour frère M^e M^e *Yrieix de Lafon seigneur du Queyroix premier président de l'élection de Limoges*. Cette branche était apparentée aux du Guérard, aux de Foucaud, aux du Gar-

(1) Registres de Pompadour.

(2) id. id.

(3) id. id.

(4) Acte du 28 juillet 1732, en ma possession.

reau, aux de la Roche Aymon, aux de Labonne. Elle s'éteignit dans la personne de *Catherine de Lafon*, épouse de *M^r M^e Yrieix du Teilhet sieur de Lamothe*, conseiller du roi en l'élection de Brive, mariage du 3 janvier 1755 (1).

Jean Donnet mourut le 26 février 1736, âgé de 34 ans.

Les registres de Pompadour donnent ses enfants :

2 novembre 1732, *Pierre*.

27 janvier 1734, *autre Pierre et qui suit* (2).

10 décembre 1734, *Jean*.

21 mars 1736, *Jacques*.

Son père lui survécut de 4 ans et décéda en 1740. Dans son testament il fit *Charlotte Donnet*, sa fille la plus jeune, son héritière universelle, ayant donné à Jean la moitié de ses biens à l'époque de son mariage, et légua à trois autres de ses filles 1500 l. à chacune et la même chose à ses trois petits-fils, enfants de Jean Donnet.

On peut en conclure que ses quatre autres fils étaient morts et que Jean Donnet avait aussi perdu Pierre, né le 2 novembre 1732.

6 octobre 1738 (3), décès *Marie de Geay dame de Laubertie*, femme de M^e Pierre Donnet écuyer sieur de Laubertie, âgée d'environ 70 ans.

Françoise de Lafon, veuve, conduisit sagement les affaires de la famille et testa le 27 août 1763 devant de Bessas notaire. Elle a 3 enfants mâles :

1) Registres de Concèzes.

(2) D'après Nadaud.

(3) Reg. de Pompadour.

Pierre l'ainé qui est marié, *Jean qui est prêtre* et *Jacques* à établir ; elle laisse un leg à *Françoise Donnet, sa petite-fille*. Héritier universel, son aîné.

31 mars 1765 (1), décès de *dame Françoise de Lafon dame du Rouveix*, âgée de 56 ans.

Un verbaill d'estimation des biens immobiliers de Messires Jean et Jacques Donnet escuyers frères germains et M^e Pierre Donnet escuyer sieur de Laubertie aussy leur frère germain, monte à la somme de 48,689 liv., 21 mars 1763 (2).

SEPTIÈME GÉNÉRATION

Pierre Donnet, écuyer, sieur de Laubertie, épousa à Peyzac, le 15 janvier 1754, *demoiselle Jeanne d'Abzac*. Elle était fille de *messire Pierre François d'Abzac, seigneur de Juvénie, Morance et autres lieux*, habitant au château de Juvénie, paroisse de Payzac, et de *dame Marguerite de Teyssier*.

Les registres de Pompadour donnent :

19 novembre 1754, baptême de *Françoise Donnet*, fille de M^e Pierre sieur de Laubertye écuyer et de dame Jeanne d'Abzac.

(1) Registres de Pompadour.

(2) Segurre, sans les cheptels.....	6.000 l.
Le moulin de Lauge, près de Concèzes.....	1.200 l.
Vignes à St-Solve, parmi lesquelles la vigne du Claud.	3.500 l.
Le domaine du Rouveix, sans les cheptels	10.890 l.
Les deux domaines de Laubertie, sans les cheptels ...	12.832 l.
Le domaine de Pompadour, sans le cheptel.....	8.337 l.
Biens de réserve, comprenant la maison de Pompadour.	5.930 l.

48.659 l.

24 novembre 1754, décès de *dame Jeanne d'Abzac*, épouse de sieur Pierre Donnet de Laubertie, âgée d'environ 20 ans.

24 janvier 1756, mariage entre *M^e Pierre Donnet de Laubertie, veuf, âgé de 22 ans, et demoiselle Suzanne du Teilhet âgée de 18 ans fille de M. de Lamothe.*

10 décembre 1772, décès de demoiselle *Françoise Donnet demoiselle de Laubertie*, fille unique, âgée de 18 ans.

Suzanne du Teilhet était fille cadette (1) de M^r M^e Henri du Teilhet sieur de Lamothe, conseiller du roi en l'élection de Brive, et de demoiselle Jeanne de Griffolet, fille de Jean, écuyer, sieur de Roffy, et de Marie de Sahuguet d'Espagnac Damarzid. Henri, fils du sieur du Bordial et de demoiselle Jeanne de Bordas.

5 avril 1739 (2), baptisée *Jeanne Suzanne*, fille de Henry du Teilhet sieur de Lamothe, du lieu de Pompadour, et de *demoiselle Jeanne du Griffoulet*. Parain a été *M^e Jean de Griffolet prêtre vicaire général de mgr l'évêque de Die*, dicy absent, mais a été parrain en sa place *M^e Jean de Sahuguet Damarzid d'Espagnac, bachelier es Sorbonne, chanoine de la collégiale de Brive prieur de Turenne*, et marain *demoiselle Suzanne du Teilhet veuve de feu M^e Léonard Ouffaure* qui ont signé avec moi Piquet curé.

(1) M. de Saint-Germain, Greffier en chef de l'Election de Brive, avait épousé la sœur aînée de Suzanne. Yrieix, précédemment cité, était leur frère aîné, et consanguin, fils de D^{me} Marie du Burguet (de Chaufaille).

(2) Registres de Pompadour.

Le 29 décembre 1773. Messire Pierre Donnet de Laubertie écuyer, seigneur du Rouveix testait devant Combredet notaire (1) et après des legs divers à des parents et à sa femme il fait héritier universel *Messire Jacques Donnet écuyer sieur de Ségur son frère.*

Le 30 décembre 1773 (2), est décédé et a été enseveli le 31 dud. mois dans sa chapelle de Notre Dame à S^t Blaise, *messire Pierre Donnet sieur de Laubertie seigneur du Rouveyx écuyer*, muni des sacrements, âgé de 44 ans ou environ, le dit enterrement fait en présence des confrères, de plusieurs parents qui n'ont signé. Triviaux curé.

L'an II de la République on trouve, sur une liste de suspects (3) :

Ségur

La veuve Laubertie de Ségur.

La veuve Laroche Aimond et ses deux filles.

C'étaient les deux sœurs, Suzanne et Marie du Teilhet de Lamothe.

Jean Donnet sieur du Rouveyx (le cadet) fut vicaire à Pompadour. On le voit en 1760 en remplir les fonctions. En 1758 il se trouve encore au séminaire de Limoges et le 25 février 1758 son frère aîné lui constitue un titre clérical par une pension annuelle de 100 livres garantie par des parents.

13 mai 1772 (4), *décès de messire Jean Donnet*

(1) Acte 261 des cahiers de famille de Lamonthézie.

(2) Registres de Pompadour.

(3) *Scènes et portraits de la Révolution en Bas-Limousin*, par le comte de Seilhac (p. 676).

(4) Registres de Pompadour.

*prêtre, écuyer, et vicaire de la paroisse d'Arnac
agé d'environ 36 ans.*

*Messire Jacques Donnet écuyer seigneur du
Rouveix et de Ségur.*

1^{er} mars 1777 (1), baptisé *Pierre Aubin
Rosalie* son fils et de dame
Anne de Royère. Parain sieur
*Pierre Lacroix seigneur de
Trigan, avocat en parlement.*

22 septembre 1778, b. *Marie Anne Agathe* des
mêmes.

15 octobre 1779, b. *Gabriel Edouard* des
mêmes.

28 janvier 1781, b. *Anne Sophie* des mêmes.

6 octobre 1782, b. *Jacques François*, id.

3 février 1786, b. *Pierre Anne* des mêmes.

10 avril 1788, b. *Anne Rosalie* décédée le

8 mai suivant

A la Révolution, il fut président du district d'Uzer-
che sous le nom de *citoyen Jacques Donnet Segur*.

« Le quatre décembre 1806 est décédé au lieu de
Pompadour et a été inhumé le lendemain dans le
cimetière de la paroisse *sieur Jacques Donnet
Ségur agé d'environ 70 ans, maire d'Arnac
Pompadour* et époux en son vivant de *madame
Anne de Royère*.

» CHEYLARD desservant d'Arnac Pompadour ».

HUITIÈME GÉNÉRATION

Le citoyen Pierre Aubin Donnet Ségure né le

(1) Registres de Pompadour.

1^{er} mars 1777, épousa le 28 pluviose an III *Marie Madeleine Combret de Lage*, fille du citoyen *Izaac Combret de Lage agriculteur* et de la citoyenne *Léonie Marie Gauthier*, devant Ouffaure notaire.

La famille Combret de Lage était de Ségur et fort ancienne. Le père de Izaac était *Guillaume Combret sieur de Pissac*, capitaine à l'hôtel royal des Invalides, époux de *demoiselle Jeanne Lascaulx* ; l'un de ses frères, *messire François Combret de Fonbonne sieur du Moulin, garde du corps de M. le comte de Provence frère du roi, 1785*.

Monsieur Pierre Aubin Donnet de Ségure du Rouveix, maire de la commune d'Arnac Pompadour, décéda le 25 avril 1825. On le voit en 1818 donner procuration pour la vente des domaines de Ségure et de Laubertie.

Le témoin est *Pierre Jacques Jean de la Roche Aymon*, le dernier représentant, je crois, de la branche limousine de cette famille, fixée longtemps à Ségur (1).

Madame du Rouveix, personne distinguée, décéda le 27 mai 1842, laissant *trois filles*.

Elle avait perdu un fils, *Claude Armand Dominique Donnet de Ségure du Rouveix*, décédé en 1831 à l'âge de 19 ans, dernier rejeton de l'antique race des seigneurs du Rouveix.

Les filles étaient :

1^o *Dame Félicie Donnet de Ségure du Rouveix*, épouse de *M. Edmond Bonnélye*, d'Allasac, mariée à Lubersac le 20 février 1832.

(1) *Papiers Bonnélye*.

2° *Dame Anne Juliette Donnet de Ségure du Rouveix*, veuve *Bardon*, de qui descend M. Louis de Nussac.

3° *Dame Agathe Donnet de Ségure du Rouveix*, épouse de M. *Godeix-Laborderie*, médecin, qui vécut à Pompadour.

Les branches de Fontrobert et du Claud, de la famille Donnet, étudiées dans leur descendance, formeront le sujet d'un second travail.

Caramija, ce 25 août 1897.

J. DU TEILHET DE LAMOTHE.



UNE CROIX D'AUTEL

DU XIII^e SIÈCLE

EN ÉMAIL CHAMPLEVÉ DE LIMOGES

Actuellement, les croix d'autel sont distinctes des croix de procession. Il n'en était pas ainsi au moyen âge, car le même crucifix servait à deux fins ; le support seul variait, hampe pour les processions, pied pour le saint sacrifice. Le clerc précédait le prêtre à l'autel, portant devant lui la croix hastée, dont il enlevait le crucifix pour le poser sur l'autel, où il restait tout le temps de la messe (1).

Même quand l'usage cesse, il en reste quelque trace dans les rites. C'est ainsi que nos liturgies françaises avaient maintenu le port de la croix processionnelle à toutes les grand'messes. Naturellement, nos modernes réformateurs qui, sous prétexte de romain, ont passé le niveau sur nos plus anciennes et respectables traditions, ne comprenant pas ce rite particulier, l'ont supprimé, bien à tort, car il ne portait préjudice à aucun principe.

(1) En 1766, l'archevêque d'Albi adressait cette question, lors de sa visite pastorale, au curé de Cordes : « *Croix, s'il y en a une sur l'autel différente de celle pour les processions et une pour l'extrême-onction. — Croix sur l'autel, une pour les processions ; il n'y en a pas pour l'extrême-onction* » (*Rev. hist. du dép. du Tarn*, 1896, p. 181).

Les croix fixes ont fait leur apparition à la suite du Cérémonial des évêques, qui les imposa dès le xvi^e siècle. Mais ce n'est guère qu'au siècle suivant que l'usage se généralisa en France.

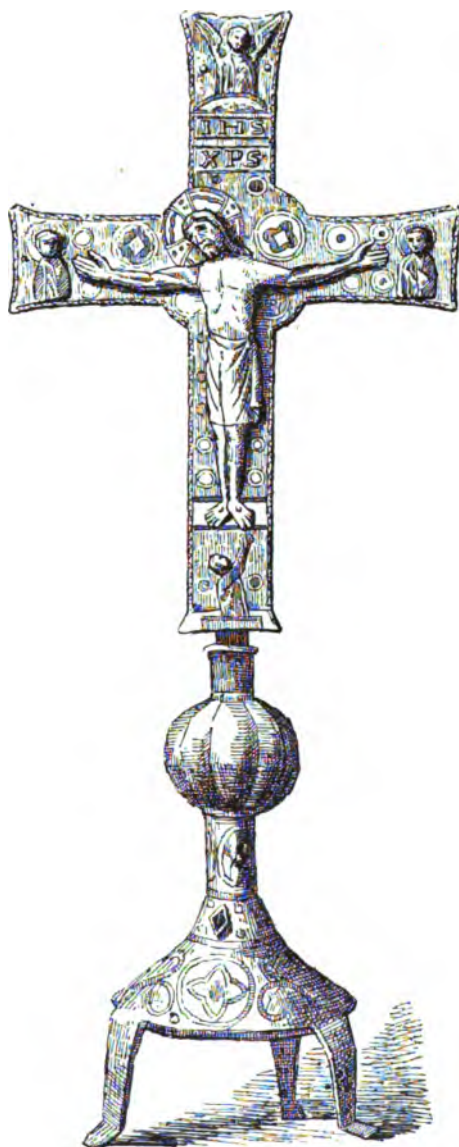
De la pratique du moyen âge, il est résulté que les deux parties du même objet se trouvaient habituellement séparées : l'une, qui était la principale, a été conservée et l'autre, qui n'était qu'un accessoire, a disparu. On trouve souvent des croix et rarement des pieds dans les collections publiques et privées (1). Les deux réunis sont rares. Deux notables spécimens ont été produits par la presse : dans la collection Debruge, pour le xii^e siècle (2) et à l'exposition rétrospective de Tours, pour le xiii^e. J'en exhibe un troisième, qui a l'avantage sur les précédents d'être émaillé.

Je ne connais pas l'original, ce qui m'empêchera de faire certaines observations de détails qui ne sont possibles que *de visu*. J'écris, une photographie sous les yeux. Elle me vient de la succession de mon ami Léon Palustre, qui, se fiant toujours trop à sa mémoire très sûre, ne prenait pas la peine d'inscrire la provenance. Me voici donc dans l'embarras pour dire quel est le possesseur de ce petit monument inédit, que ma publication aidera certainement à retrouver.

La croix d'autel, dont je donne la reproduction, grâce à M. Rupin, se compose de deux parties : un

(1) Dans la liste des objets déposés par le chapitre d'Avranches au Mont Saint-Michel, en 1458, figurent « 2 piez à croix » (*Bullet. mon.*, 1893, p. 297).

(2) *Annal. arch.*, t. III, p. 357.



T. XIX.

4 - 6

pied et un crucifix. Le tout date du ^{xiii}^e siècle, vers le milieu, et a été fabriqué à Limoges, dans les ateliers d'orfèvrerie qui travaillaient en grand pour l'industrie et exportaient jusqu'à l'étranger.

Le pied est analogue aux trois dessinés dans l'*Œuvre de Limoges*, pl. XXVIII, c'est-à-dire qu'il est exhaussé par des pattes et se prolonge en tige.

Les trois jambes coudées étaient une nécessité imposée par les convenances. En effet, on voulait par là éviter de faire reposer entièrement et directement sur l'autel la croix liturgique, faveur réservée exclusivement aux vases sacrés : on l'isolait donc le plus possible. Cette pratique s'observe encore pour les croix d'autel, sans qu'on se doute de son origine et de sa raison d'être.

Le pied, ainsi soulevé au-dessus des nappes bénites, est circulaire et conique. Toute sa surface est recouverte de médaillons, où s'inscrivent des quatre-feuilles et qui alternent avec des rinceaux. La base fleurie et feuillue est dans la tradition ecclésiastique, car la croix est l'arbre de vie de la loi nouvelle.

Une collerette de feuilles unies opère la transition du sommet du cône à la tige, où s'enroulent des feuilles saillantes et découpées et que traverse un nœud, divisé en côtes sans ornements. Après la frondaison et la floraison, ce fruit est le complément naturel de la végétation symbolique, qui concerne à la fois le Christ et le chrétien.

La tige se prolonge au delà du nœud, mais elle est ouverte dans toute sa longueur, pour pouvoir y introduire la fiche terminale de la croix.

Cette croix est un notable spécimen de l'art Li-

mousin. L'exécution en est assez soignée et conforme à un carton pour ainsi dire unique qui courait les ateliers. Aussi n'ai-je à signaler ici aucune particularité, l'ensemble rentre dans les modèles connus.

La croix, de forme latine, est plate, avec évasement aux extrémités, ce qui lui a fait donner le nom de *croix pattée*, et un renfort circulaire à la jonction des bras, de manière à ressembler à une auréole. Une ligne perlée très finement accuse les contours et le champ, égayé d'émail, est parsemé de petits cabochons et de fleurs crucifères et de roses, au cœur à quatre lobes. Ce luxe de gemmes et d'émail avait pour but d'honorer le Christ mourant pour la rédemption du genre humain. Les gemmes exprimaient la divinité et les fleurs disaient l'effet produit sur l'âme par l'effusion du sang d'un Dieu fait homme.

Sur ce fond, d'aspect agréable, ressort le Crucifix, escorté de quatre figurines, le tout en relief et appliqué.

Le Christ se tient droit, les jambes raides et les bras horizontaux. Ses pieds, posés sur une tablette, simplement indiquée par une bande d'émail, sont percés de deux clous, ce qui est plus normal que le clou unique qui ne tardera pas à paraître. La nudité est voilée par un large jupon, à plis, qui se noue au côté gauche. Deux clous fixent les mains ouvertes. La tête, qui penche à droite, non à gauche comme le font quelques artistes modernes, dénote que la mort est venue et a mis fin au supplice. En signe de divinité, elle s'appuie sur un nimbe cru-

cifère, en émail polychrome et contour polylobé, dont les croisillons évasés sont rehaussés de gouttes d'émail en manière de perles.

Le titre de la croix porte, sur deux lignes émailées, les monogrammes traditionnels qui nomment le crucifié Jésus et Christ, IHS XPS.

Au sommet de la croix est figuré un ange nimbé, issant des nuages et les ailes dressées comme s'il allait prendre son vol. Les textes l'appellent saint Michel (1). Quelle est donc ici sa signification précise ? Il y remplit un double rôle. Quand le Sauveur s'est plaint à son Père de son abandon, le Père lui envoie, pour le consoler, l'assister et le reconforter, l'ange qui déjà, au Jardin des Oliviers, l'avait soutenu dans sa défaillance. Puis le messager céleste attend la mort pour transporter l'âme au ciel, car il est le présentateur des âmes, affirme la liturgie.

Les deux figurines latérales, à nimbe d'émail, ne sont représentées qu'à mi-corps, car l'espace manquait à cet endroit pour les donner en pied. Celle de droite est la Vierge et celle de gauche saint Jean évangéliste. On remarquera, suivant la pratique Limousine, que les têtes, comme pour l'archange, se détachent en fort relief. Les deux témoins de l'agonie et du trépas sont la mère et le fils adoptif que le Sauveur a particulièrement affectionnés pendant sa vie et à qui il a adressé ses dernières paroles. La scène du Calvaire est donc complète dans ses parties essentielles.

A la pointe inférieure de la croix, Adam, vivifié

(1) X. B. de M., *Œuvr. compl.*, t. I, p. 23 ; t. XI, p. 201-202.

par le sang qui a jailli jusque sur ses os desséchés, sort de son sépulcre, situé là même où fut plantée la croix sur le Calvaire (1). Il tend les bras vers son Sauveur et le regarde avec amour. Si ce sujet symbolique, très fréquent au moyen âge, laissait encore subsister quelques doutes dans l'esprit de certains archéologues attardés, ils seraient vite levés par l'explication qu'en donnait, au xiii^e siècle, en Allemagne, ce vers expressif :

Adæ morte novi redit Adæ vita priori (2).

Le crucifix anonyme, en émail champlevé du xiii^e siècle, méritait donc pleinement, pour son symbolisme et sa facture, une notice que je suis heureux de lui avoir consacrée, car il y a là une belle page d'art chrétien dont nos artistes contemporains feront bien de s'inspirer.

X. BARBIER DE MONTAULT.



(1) *Œuvr. compl.*, t. II, p. 219.

(2) *Annal. arch.*, t. XXV, p. 113.

ORDONNANCE DE POLICE

De 1788

A BRIVE

« *Ordonnance de police rendue par MM. les Officiers de police de la ville de Brive, le 13 novembre 1783* », tel est le titre d'un document que nous fournissent les archives familiales de M. Julien Lalande, à Brive. Nous le reproduisons textuellement sans corrections orthographiques.

MM. les Officiers de police rédigèrent cette ordonnance en 33 articles, fort complets, pour résumer tout ce que les citoyens brivistes devaient observer dans leur conduite urbaine.

Devoirs et inhibitions sont à peu près restés les mêmes de nos jours, sauf ce qui regarde le repos dominical, la fermeture des portes à l'entrée de la nuit, et certains règlements assez sévères sur les hôteliers et logeurs.

Quelques mesures, notamment pour les marchés, se recommandent par leur sagesse et leur prévoyance.

Il faudrait recueillir les arrêtés municipaux pris en ce siècle, pour faire une utile comparaison de points en points. — Du reste, une telle codification devrait s'imposer de temps à autres à nos administrateurs et ce serait rendre un vrai service à tous

que de dresser et de faire imprimer des ordonnances générales dans le genre de celle que nous publions, puisqu'aucun Français ne doit ignorer la loi, même les règlements de police.

A la suite de notre pièce principale, se trouve un procès-verbal fort circonstancié, portant arrêté, qui, d'un caractère tout intime, complète l'idée qu'on peut se faire, avec ces documents, des mœurs, de la vie et de la physionomie du Vieux-Brive. Le rédacteur, très chauvin, vante l'agréable situation de la ville qui déjà fixait, dit-il, la curiosité et même le séjour de nombreux étrangers.

LOUIS DE NUSSAC.

I

Sur ce qui nous a été remontré par le procureur du Roy que l'inexécution des reglemens de police donne lieu journellement a des contraventions non moins prejudiciables au bon ordre qu'a la surété publique, que la multiplicité desd^{ts} reglemens, et la négligence de s'instruire de leurs dispositions, exposent les cytoyens a des condamnations pécunieres qui leur est difficile de supporter : que pour eviter le damages que produit la contrainte et prevenir le desordre qu'entraîne labus, il croit devoir nous proposer de rassembler dans une seule et même ordonnance quelques dispositions des anciens reglemens relatifs aux contraventions dans lesquelles les habitans de cette ville tombent le plus souvent : pourquoi requiert quil y soit pourvû, Nous, faisant droit sur le requisitoire du procureur du Roy. Ordonnons :

ART. 1^{er}

Que les edits, ecris, declarations, et ordonnances en

matière de police precedamant rendues seront executés selon leur forme et teneur.

ART. 2^{me}

Seront en concéquence tenus tous les habitans de cette ville de quelque état et condition qu'ils soient de faire balayer regulierement chaque jour de mardy, jeudy, et samedy, tant en hiver, qu'en été, depuis sept heures jusques à huit, comme cella leur a été cy devant yndiqué et toutes fois et quand ils en seront requis.

ART. 3^{me}

Faisons deffences à tous particuliers de quelque état et condition qu'ils soient de jetter ny souffrir qu'il soit jettés dans les ruës aucunes ordures de jardin feuilles immondices, cendres de lessives, ardoises, tuilles, etc., raclure de cheminée, gravois, ny de mettre ou faire mettre aucuns fumiers ny aucune ordure de quelle espece que cella puissent être et en cas qu'ils eussent des decombres a faire transporter hors de la ville, de demander aux officiers de la police l'endroit le plus convenable pour les y faire transporter.

ART. 4^{me}

Faisons deffences à tous particuliers de quelques états et conditions qu'ils soient de jetter par les fenestres dans les ruës tant de jour que de nuit aucune eaux urines matières fécales et autres ordures de quelle matiere quelles puissent être, n'y de mettre sur leur balcons et appuis de fenestre des pots de fleur des cages ou autres objets en denger.

ART. 5^{me}

Ordonnons que pendant l'été et dans le tems des chaleurs les bourgeois et habitans de cette ville arroseront ou feront arroser devant leur porte deux fois par jour savoir a sept heures du matin et à cinq heures après midy, en

observant toutes fois de n'aroser qu'à la distance de deux pieds ou environ des murs de leur maisons, et battiments, et de ne pas prendre pour led^t arrosement de l'eau croupissante dans les ruisseaux.

ART. 6^{me}

Enjoignons aux aubergistes, et à ceux qui logent en chambre garnie de tenir deux registres cottés et paraphés par premier et dernier par Monsieur le Lieutenant general de police ou ils inscriront de suite sans aucuns blancs leur noms, sur noms, pays, qualités et profession de ceux aux quels ils donneront à loger dans leur maisons, et le jour de leur arrivée et de leur depart, l'un desquels registres sera présenté chaque jour au greffier de la police de lad^e ville et le double remis le dernier jour de chaque mois à Monsieur le Lieutenant general de police pour être par luy signé et visé, seront également tenus tous les marchands fripiers, brocanteurs et autres achetants des marchandises viêlles d'avoir des registres paraphés et cottés par M^r le Lieutenant general de police à l'effet d'y inscrire jour par jour de suite et sans aucun blanc la quantité et qualité des marchandises viêlles qu'ils achèteront, ensemble les noms et domiciles des vendeurs pour être lesd^s registres représentés à M^r le Lieutenant general de police toutes fois qu'il le requerra.

ART. 7^{me}

Ordonnons à tous particuliers de renfermer dans leur maisons leurs charêttés et autres voitures faisant embarat et pouvant donner lieu à des accidens.

ART. 8^{me}

Enjoignons aux propriétaires, maîtres maçons charpentiers et entrepreneurs de battiments de renfermer, tailler et preparer dans linterieur desdits battiments les pierres et materiaux à iceux autant que led^t interieur pourra contenir, leur faisons déffences de faire déchargér leurs

pièrres moillons, charpente et autres materiaux qui en pourroient être contenus dans led' interieur du battiment ailleurs que dans les emplacements qu'ils leur auront étés indiqués, deffences de faire porter dans les rués et places publiques de cette ville une plus grande quantité de materiaux que ce qui pourra être employés dans le cours d'une semaine au plus.

ART. 9^{me}

Deffendons pareillem^t de faire sotir dans les rués et places les decombres, recoupes, pierres, moillons, terres gravois, ardoises et autres matières provenant des demoli-tions de battiment qu'autant qu'ils pourroient être enlevés dans le jour, en sorte qu'il n'en reste point pendant la nuit; enjoignons auxd^{ts} propriétaires maitres maçons charpen-tiers et autres entrepreneurs des battiments de faire balayer tous les jours aux heures prescrites par le regle-ment le long de leurs battiments et de faire enlever les recoupes deux fois la semaine, et plus souvent s'il est necessaire de maniere que les ateliers n'en soient point engorgé.

ART. 10^{me}

Ordonnons aux maitres couvreurs faisant travailler aux couvertures des maisons de faire pendre au devant d'icelle deux lattes en forme de croix au bout d'une corde et d'at-tacher aux dites deux lattes un morceau de drap d'une coulleur voyante, leur enjoignons et à tous autres faisant travailler dans le haut des maisons, lorsqu'il y aura le moindre denger pour les passants, de faire tenir un homme dans les rues pour avertir du travail et prevenir les acci-dents.

ART. 11^{me}

Faisons deffence à tous marchands épiciers, marchands de vin, menuisier, serurier, et autres de faire travailler dans les rués, dy établir des ateliers table et traitaux, et de laisser au devant de leurs maisons sous quelque pre-

texte que ce soit même pour servir de montre, aucun balots toneaux, meubles, trains, carrosses, charettes et autres voitures n'y aucuns autres objets de leur ministere et profession.

ART. 12^{me}

Deffendons à tous marchands et loueurs de chevaux d'essayer n'y faire essayer leurs chevaux dans les ruës et places de cette ville, leur enjoignons de se rettirer dans le marché public et les endroits écartés qui sont endestinés ; faisons pareillem' deffence a tous charetièrs et bouvièrs de conduire leurs voitures et charèttes étant montés sur leurs chevaux et charettes ou de les faire courir, dans les ruës leur enjoignons de les conduire a pied.

ART. 13^{me}

Enjoignons à tous jardinièrs, voituriers et autres qui enleveront les fumièrs des maisons de cette ville et faux bourg de mettre sur leurs charèttes et voitures une banne de longueur et largeur capable de les couvrir de manière qu'ils ne puissent tomber aucun fumiers dans les ruës.

ART. 14^{me}

Deffendons aux domestiques des particuliers et aux valets d'écurie des auberges et à tous autres de mener a labrevoir plus de deux chevaux a la fois l'un de monture et lautre en main, d'en abbandonner à la suite des autres sans les tenir par la bride ou par le licol n'y de les mener dans les ruës au galop.

ART. 15^{me}

Faisons deffences à toutes personnes de jouer dans les ruës, promenades, avenuës et faux bourg de cette ville aux quilles et autres jeux dont les passant puissent être incommodés ou blessés.

ART. 16^{me}

Enjoignons à tous propriétaires, locataires, et sous loca-

taires de maison de faire ramoner exactement les cheminées des appartements et autres lieux par eux loué sous loué et occupés leurs enjoignons en cas de feu ou insendie de faire avertir sur le champ MM^{rs} les officiers de police.

ART. 17^{me}

Faisons très expresses deffences à tous particuliers de quelque qualité et condition qu'ils soient de tirer aucuns petard ou fusées, pistolets, fusils, mousquetons, ou autres armes a feu, dans les ruës ou jardins et par leurs fenestres de leurs maisons ainsi que sur les promenades pour quelque motif ou raison que ce soit, leurs deffendons pareillement de bruller ou faire bruller dans les ruës et promenades de la paille, de la fougere, des feuilles, et autres matieres combustible.

ART. 18^{me}

Seront ténus tous les habitans de cette ville et faux bourg de quelque état et condition qu'ils soient de fermer ou faire fermer les portes de leurs maisons a l'entré de la nuit.

ART. 19^{me}

Faisons très expresses deffences à tous m^{ds} aubergistes cabaretiers, maitre de jeux de billard et autres de tenir leurs auberges, cabarets et jeux ouvert les jours de fettes, et dimanches pendant les heures du service divin, et les autres jours aux heures induës savoir en hiver après six heures du soir et en été après neuf heures aussi du soir, de même qu'a tous march^{ds} de quelque état et condition qu'ils soient et quel genre de commerce qu'ils fassent ouvrir leurs boutiques les jours de fettes et dimanches pendant les services divin, le tout aux peines portées par l'arrêt du parlement de Bordeaux en datte du vingt huit may mil sept cent quatre vingt deux.

ART. 20^{me}

Faisons très expresses inhibitions et deffences à tous

marchand de vin traiteurs, cabaretiers, débitans de bière et d'eau de vie et tous autres particuliers faisant profession de donner à boire et à manger, même à ceux qui tiennent des jeux de boules de donner à jouer n'y souffrir qu'on joue chés eux aux dets, cartes, n'y aucun jeux de hazard de quelque nature qu'ils soient quand même l'on n'y joueroit pas d'argent et que ce seroit sous prétexte de payer les depends faits en leur maison et cabaret.

ART. 21^{me}

Ne pourront les march^{ds} de vin, traiteurs, marchand de bière et autres faisant profession de donner à boire et à manger dans la ville et faux bourg de la dite ville avoir des violons et tenir des assemblées de densses chés eux les jours ouvriers si ce n'est qu'en cas de noces et à la charge d'obtenir la permission nécessaire de la représenter préalablement à MM^{rs} les officiers de police et de faire retirer les violons aux heures marquées par l'article 19 de la présente ordonnance.

ART. 22^{me}

Faisons défenses à toutes personnes qui iront dans les jeux de billard de faire directement n'y indirectem^t même de donner des avis et conseils à ceux qui joueront ayant que ce soit, et autres maitres desd^{ts} jeux de souffrir qu'il soit fait aucuns paris et donner des conseils aux joueurs, faisons pareillement deffence auxd^{ts} maitres de jeux de billard de donner à jouer au billard passé sept heures du soir en hiver et neuf en été aussi du soir.

ART. 23^{me}

Faisons défenses à tous march^{ds}, artisans, maçons, manœuvres, charetiers bouviers et autres gens de journée de vendre voiturer et travailler les jours de dimanches et fettes.

ART. 24^{me}

Deffendons à tous propriétaires et principaux locataires

de maison de louer aucune chambre n'y donner relait à des femmes de debauché et gens suspects.

ART. 25^{me}

Faisons très expresses inhibitions et deffences à tous habitans de la presente ville d'icelle et à tous maçons charpentiers et autres de batir soit dans l'intérieur de la ville soit au dehors aucun édifice donnant sur les places publiques sur les ruës, cul de sac, ou sur les promenades et le long des murs et jardin qui formoient autres fois les anciens fossés de ville que de préalable ils n'ayent obtenus des officiers de police une permission par écrit et pris l'aligement desd^s officiërs; permettons au procureur du roy de faire opposition a ce que les batisses déjà commencées et qui ne sont point finies soient continuées jusqu'à ce que partie ouïe et sur ses conclusions il soit ordonné ce qu'il app^{dra}, a peine contre ceux qui contreviendront a la d^{ie} ordonnance d'être condamné a la demolission préalable de tout ce qui sera fait et bati au prejudice des actes d'opposition et denomination donner nouvelles que pourroit leur faire le procureur du roy, et sous l'amende portée par lad^e ordonn^{ce} de police du douze decembre mil sept cent soixante dix huit et homologué au parlement le sept juin 1780.

ART. 26^{me}

Faisons deffences à tous propriétaires et locataires de maisons d'allumer du feu dans des endroits ou il n'y auroit point de cheminée battie en pierre et dont le tueur ne seroit pas assés élevé pour garentir les voisins du denger du feu et du desagrement de la fumée.

ART. 27^{me}

Deffendons à tous march^{ds} tanneurs, et pelletiërs, d'arretter les eaux qui coullent dans les fossés le long des promenades publiques pour y mettre leurs peaux de même que faire secher leurs d^{tes} peaux sur les d^{tes} promenades et dans leurs jardins adjacent aux d^{tes} promenades, les enjoi-

gnons de choisir un endroit écarté de la ville pour y faire secher leurs d^{tes} peaux.

ART. 28^{me}

Deffendons à tous m^e ézard et instituteur de la jeunesse de l'un et de lautre sexe de faire aucun établissement dans la présente ville sans prealable être munis de bons certificats et avoir fait preuve de bonne vie et mœurs et avoir pris de nous une permission par écrit.

ART. 29^{me}

Deffendons à tous aubergistes cabaretiers et generallement à tous ceux qui donnent à loger de permètre aux march^{ds} forains de rien vendre ny de débiter sans que prealablement ils nayent obtenus une permission de nous par écrit, laquelle permission les aubergistes et autres seront tenus de représenter aux commissaires et inspecteurs de police lorsqu'il en seront requis.

ART. 30^{me}

Deffendons pareillement à tous march^{ds} et autres de la présente ville de faire aucun espece de commerce n'y exercer aucun art de metiér soit en boutique soit en chambre sans avoir fait preuve de bonne vie et mœurs et avoir obtenu de nous une permission par écrit.

ART. 31^{me}

Faisons déffences à toutes personnes de quelque état et condition quils soient de battre ou faire battre des grains soit dans les ruës places publiques ou sur la promenade comme aussi de faire élaguer les arbres desd^{tes} promenades.

ART. 32^{me}

Toutes les dispositions contenuës en la presente ordonnance seront executés sous peine, contre chacun des contrevenants, d'amandes, de confiscation des marchandises de fermeture de boutique, de prisons, de punission corporelle et autres suivant lexigence du cas ainsi qu'il est porté

par les ordonn^{es} édits, et declarations du roy, arrêt de reglement de la cour, et seront les peres et meres, maitres et maitresses civilement responsables pour leurs enfans apprentis, serviteurs et domestiques, lesquelles amandes demeureront encourûes à la première contravention et pour faire le recouvrement desd^{tes} amandes qui seront par nous prononcées contre les contrevenans de la présente ordonn^{es} nous nommerons à c'est effet un huissier de la seneschaussée qui repondra en son nom des amandes qui auront été prononcées de droit, le rolle des amandes luy aura été remis par le greffier et qui une fois le recouvrement fait desd^{tes} amandes le remettra ez-mains du receveur des domaines pour être lesd^{tes} amandes applicables au desir de sa majesté.

ART. 33^{me}

Faisons de plus très expresses inhibitions et déffences à tous traiteurs, aubergiste, cabaretiér march^{ds} forains et autres de paroître dans les marchés pour acheter avant les heures de huit du matin en été, et de neuf en hiver pour laisser le tems aux bourgeois de faire leur provisions, de même que tous les habitans de quelque état et condition qu'ils soient d'arretter et d'acheter rien dans les ruës et hors du marché.

Et sera notre présente ordonnance imprimée, luë, publiée et affichée au son du tambour, aux coins, et carrefours des ruës de cette ville faux bourg et lieux accoutumés, laquelle sera executée nonobstant opposition ou appellation quelconque et sans préjudice d'icelle comme rendue pour fait de police.

Ce fait et donné par nous François Joseph Marie de La Bastille, ch^{er} seigneur de la Cabanne, Merchadoux, Sourgnac, Lacan et autres lieux, conseiller du roy lieut^e general de police de la ville faux bourg et bas lieu de lad^{te} ville de Brive le treize novembre mil sept cent quatre vingt trois. Signé DE LABASTILLE lieutenant général, DE VERLHAC,

procureur du roy, scellé et prorégé A Brive le 3^e 9^{bre} 1783
par MAILLETARD.

II

Aujourd'hui 18^{me} jour du mois de decembre 1783 dans la chambre de police le procureur du roy est entré et a dit que depuis peu de jours on a invoqué son ministère à raison d'une latrine qu'un particulier a fait batir dans sa maison, et qu'il a disposé de maniere que les matieres fécales doivent prendre leurs écoulements sur la rue.

Vu des M^{rs} les commissaires de police, et le procureur du roy se sont rendus sur les lieux ou ils ont reconnus la verité du fait exposé, ce particulier s'est présenté devant eux, les a priés et requis d'observer que dans la même rue et aux environs de sa maison, il y a un très grand nombre de siege d'aisance qui n'ont d'autres débouchés que sur la rue, que si on juge à propos d'ordonner qu'il fermera sa latrine, il sera toujours pret à obeir mais qu'il paroît convenable d'user d'autant de sévérité envers tous ceux qui sont dans le même cas.

Cela a déterminé le procureur du roy a faire d'autres recherches pour découvrir a peu près le nombres de latrines qui n'ont d'autres issues que sur les rues ; mais il n'a pas tardé a se convaincre qu'il ny a point de rues ou on en trouve un nombre considerable, que beaucoup de ces latrines sont placées dans des audronnes ou vénèles découvertes qui recoivent legout des maisons, de sorte qua la moindre pluie, les ordures qui séjournent dans ces audronnes se détrempent et sont entraînées par l'eau dans la rue ou elles coulent et s'arretent quelques fois. Que d'autres latrines sont baties dans linterieur des maisons, et que les propriétaires se contentent de faire percer le mur de leur batiment auquel elles sont adossées pour faire couler les ordures sur la rue.

D'autres ont ouvert leurs latrines, sur les fossés ou promenades publiques qui entourent la présente ville et en

font le principal embellissement, de sorte qu'on trouve en tous temps dans les rues et dans les fossés des matières fécales qui sortent naturellement des latrines, et lorsqu'il tombe de la pluie, on les voit couler ; les maisons, les rues, les promenades et tout lair en sont infectés ;

Que la ville de Brive capitale du bas limousin qui renferme dans son sein un peuple considérable, qui par son agréable situation, fixe la curiosité et même le séjour de nombreux étrangers, est cependant située dans un vallon entouré de montagnes, elle a la forme d'un antonoir évasé, il faut descendre de quel côté qu'on y entre, sans qu'il y ait d'autres issues pour l'écoulement des eaux que le lit du petit ruisseau appelé de Verdanson qui traverse la ville du midi au nord, et va se jeter dans la rivière de Coreze, les quartiers qui sont éloignés de ce ruisseau sont d'une humidité affreuse, principalement celui appelé des Sœurs, où on voit souvent de l'eau stagnante qu'on ne peut jeter aucune part ;

Que le lit du ruisseau de Verdanson, se trouve même comblé au point qu'à la moindre inondation, ou abondance de pluie l'eau déborde et se répand dans la ville de manière qu'on ne peut tarder de prendre les moyens convenables pour le faire vider sans quoi cette ville ne seroit plus qu'un vrai cloaque ;

Que le mauvais air qu'on respire à Brive, les maladies épidémiques qu'on y éprouve souvent surtout dans l'automne doivent être attribués principalement à l'humidité, et à la malpropreté, et rendre le ministère public attentif à proposer les moyens qui peuvent tendre au plus grand avantage et à la conservation du peuple ;

Quand en attendant qu'on puisse parvenir de donner aux eaux tout l'écoulement dont elles sont susceptibles, il semble que rien ne suppose à ce que l'on ferme des à présent ces lieux d'infections qui en nuisant essentiellement à la santé rendent le séjour de cette ville fort désagréable, et quelquefois dangereux, que pour y parvenir il est absolument nécessaire en ordonnant la suppression de ces

latrines qui existent déjà, d'exiger que les propriétaires fassent construire dans leurs maisons des fossés d'aisance, parce qu'il n'y a aucun moyen de former des égouts et aqueducs à cause de la position locale de la ville, que la dépense occasionneront ces fossés ne peuvent être bien considérable, puisqu'on trouve tout auprès de Brive des carrières qui fournissent à un prix fort modique de la pierre d'une qualité propre à cette construction ; qu'au surplus on ne peut pas mettre en parallèle l'inconvénient d'une dépense inattendue avec les biens considérables qu'elle doit procurer ;

Qu'il y a lieu d'attendre que le règlement que le ministère public sollicite de notre sagesse, sera exécuté avec la plus grande facilité, et que les citoyens qui en sentiront toute l'importance s'empresseront de donner l'exemple à ceux qui seront moins éclairés ;

Attant le procureur du roy, être ordonné 1^o que tous les habitants de cette ville de quelque état et conditions qu'ils soient feront détruire les latrines qui sont dans leurs maisons, cours ou jardins, et qui ont leurs écoulements directs ou indirects sur les rues ou places publiques et particulières, dans le cas même où les dites rues ou places publiques appartiendroient aux propriétaires des dites maisons, cours ou jardins, comme aussi les latrines dont l'écoulement se fait sur les places, rues, coins, et recoins, carrefours et fossés de la promenade publique de cette ville et faux bourg d'icelle, ou tout au moins que les dits propriétaires feront murer à chaux et à sable les tuyaux ou issues des dites latrines, de manière que les ordures ne puissent plus avoir aucune issue directe ou indirecte sur un lieu public ; avec très expresses défenses tant aux dits propriétaires qu'aux locataires, sous locataires et à tous autres de se servir des dites latrines pour cet usage sous quel prétexte que ce soit ; 2^o que les dits propriétaires feront construire en pierre sur leur terrain des fossés d'aisance, à la profondeur, longueur et largeur convenable, bien recouverte en pierre entourée de terre glaise, battue et

gachée, et qu'ils les feront placer a la distance de six pieds au moins de tout puits a eau et de deux pieds des gros murs de leurs batimens, et qu'ils feront vuidier les dites fosses dans le temps convenable,

Ce qui sera executé a peine damande, et autres plus amples sil y a lieu, nonobstant toutes oppositions ou appellations quelconques et sans y prejudicier dans le delai de six mois après la publication et affiche en la forme ordinaire, de la sentence a intervenir.

Nous faisant droit du requisitoire du procureur du roy avons ordonné et ordonnons 1^o que tous les habitans de cette ville de quelque état et condition qu'ils soient feront détruire les latrines qui sont dans leurs maisons, cours, ou jardins, et qui ont leur écoulement direct ou indirect sur les audronnes ou vénées publiques et particulieres, dans les cas même ou les dites audronnes ou vénées appartiendroient aux propriétaires des dites maisons, cours, ou jardins, comme aussi les latrines dont l'écoulement se fait sur les places, rues, coins, recoins, carrefours et fossés de la promenade publique de cette ville et faux bourgs dicelle, ou tout au moins que les dits propriétaires feront murer a chaux et a sable les tuyaux ou issues des dites latrines de maniere que les ordures ne puissent plus avoir aucune issue direct ou indirect ; faisons tres expresse deffenses, tant aux dits propriétaires qu'aux locataires sous locataires et a tous autres de se servir des dites latrines pour cet usage sous quel pretexte que se soit ; 2^o que les propriétaires des dites maisons feront construire en pierre sur leurs terrains des fossés d'aisance a la profondeur longueur et largeur, bien recouverte en pierre, entourrée de pierre glaise, battue et gachée, et qu'ils les feront placer a la distance de six pieds au moins tous puits a eau et deux pieds des gros murs de leurs batimens et qu'ils feront vuidier les dites fosses dans le tems convenable.

Ce qui sera executé a peine d'amande, et autres plus amples sil y a lieu nonobstant toutes oppositions et appel-

lations quelconques et sans y prejudicier dans le delai de six mois après la publication et affiche de notre presente ordonnance.

Ce fut ainsi fait et donné par nous François Joseph de Labastille chev^{er} seigneur de la Cabane et autres lieux, conseiller du roy, lieutenant général de police de la dite ville de Brive dans la chambre de police le 17 decembre 1783.

Signé : DE LABASTILLE lieutenant général et DUCLAUX greffier commis.



La Pyxide émaillée de Chinon

I

Cette pyxide (1), qui prend son nom du lieu de sa découverte et de son dépôt, a une histoire qu'il est utile de raconter, car elle porte avec elle son enseignement. Là, en effet, est engagée une ques-



tion de principe, à la fois archéologique et canonique, qu'il convient de rappeler, parce qu'on l'oublie trop facilement.

(1) Je maintiens le mot *pyxide*, quoiqu'il ne figure que dans le *Supplément du Dictionnaire* de Littré, où on lit : « Terme d'antiquité, boîte. *Pyxide pour l'Eucharistie* : *Revue critique*, 25 mars 1876, n° 13, p. 208 ». Il semble, d'après cela, que la *Revue critique* soit la première à avoir mis en cours cette locution : je réclame et proteste. Littré, évidemment, n'avait pas étudié la question dans des ouvrages ecclésiastiques et il ignorait absolument tout ce que j'ai écrit à cet égard.

Consulté par moi sur sa découverte, M. Girou, curé de Hommes, archidiocèse de Tours, m'écrivait, le 20 avril 1897 :

« Il serait difficile, même impossible, d'avoir l'historique de la pyxide. Le chanoine Bourassé dit, je crois, tout ce qu'on en sait. Lorsque M. Sureau, curé de Saint-Maurice de Chinon (Indre-et-Loire), fit démolir l'*ancien* autel de son église (de quelle date? je l'ignore) pour le remplacer par l'autel actuel, on trouva dans la maçonnerie la pyxide, qui fut gardée peu soigneusement au presbytère, puisque, en 1880, étant vicaire à Chinon, je trouvai la boîte dans la terre, en bêchant une plate-bande au-dessous des fenêtres de la chambre à coucher du curé et de son salon. M. Juet, curé actuel, et moi sommes arrivés à Saint-Maurice en janvier 1879. En rangeant les papiers de la fabrique, nous trouvâmes le couvercle. Depuis lors, la pyxide est soigneusement conservée dans la caisse de la fabrique ».

Reprenons chaque détail de ce récit sommaire.

Une démolition d'autel n'est pas chose loisible et indifférente. Il faut, avant d'y procéder, une raison grave et l'autorisation par écrit de l'Ordinaire (1), car il s'agit d'*exécrer* ou de déconsacrer un meuble sanctifié par les prières de l'Eglise. Il est bien rare que l'évêché soit informé de la détermination, le curé prenant la démolition sous sa propre responsabilité, quoiqu'il manque totalement d'autorité à cet égard.

Le motif invoqué pour se couvrir est souvent des

(1) X. B. de M., *Œuvr. compl.*, t. V, p. 448, n° 7.

plus futiles : on veut un autel dans le style de l'église, comme si l'uniformisation absolue n'était pas une aberration de goût, non moins qu'un manque de respect à l'endroit du passé et des donateurs. Par quoi remplace-t-on l'autel condamné ? Généralement, par un meuble qui ne vaut pas en intérêt celui qui disparaît.

L'autel est renversé pierre à pierre. Un procès-verbal s'impose, pour justifier le changement et expliquer la transformation. A plus forte raison, s'il est *ancien*, mérite-t-il ce souvenir et, mieux encore, un dessin qui transmette aux archéologues sa physionomie propre.

Dans l'autel de Saint-Maurice fut trouvé un reliquaire. Nous ne savons rien des reliques qui, suivant l'usage, devaient être authentiquées par un *pitacium* de plomb ou de parchemin (1). Nouvelle faute que cette omission regrettable.

Quant à la pyxide, elle n'était point la propriété du curé, qui ne devait pas la retenir dans ses appartements, mais bien de la fabrique, qui avait le devoir de la conserver en lieu sûr, comme il a été fait ultérieurement. Chose étrange ! dix-huit ans après la découverte, la pyxide fractionnée se retrouvait, partie dans le jardin, partie dans le coffre de la fabrique.

Je ne blâme pas formellement le dépôt dans la caisse qui ferme à double clef : la pyxide y est plus à l'abri d'un coup de main que dans une armoire de la sacristie. Mais le public, le visiteur ignorent son

(1) *Œuvr. compl.*, t. X, p. 65, 88.

existence et dès lors qu'on ne peut la voir sans des formalités, qui prennent du temps et dérangent toujours quelqu'un, il est préférable qu'elle n'entre pas dans cette obscure prison. Sa vraie place est dans un Musée, où peuvent l'étudier à loisir ceux qui ont besoin de la connaître. Un peu de générosité sied bien à une fabrique, impuissante à contenter tout le monde.

II

A l'occasion de la découverte, le chanoine Bourassé écrivit au curé de Saint-Maurice la lettre suivante, que M. Girou a exhumée des archives paroissiales et qu'il a eu l'obligeance de me copier :

A Tours, le 13 octobre 1862.

Monsieur le curé,

J'ai vu avec le plus vif intérêt le curieux vase que vous avez trouvé dans le maître-autel de votre église. C'est un petit reliquaire, en forme de pyxide, en cuivre doré et émaillé, de style byzantin, et présentant les caractères archéologiques du douzième siècle. Je suis convaincu que ce curieux petit vase du moyen-âge renfermait des reliques de saint Maurice, patron de votre église, et qu'il remonte à l'époque de Henri II Plantagenet. Il avait été déposé, sans doute, dans l'autel primitif, suivant un usage liturgique constant, fort respecté au XII^e siècle. Il me semble que vous n'aurez pas de peine à faire reconnaître les reliques trouvées dans ce petit coffret en métal : l'autorité diocésaine devra être renseignée par un procès-verbal de la découverte et par quelques inductions que vous mettrez aisément en évidence. Vous pouvez compter sur mon concours, si, par hasard, vous en aviez besoin dans cette circonstance.

Si vous me permettez, Monsieur le curé, de vous donner

un conseil, je pense que ce qu'il y aurait de mieux à faire serait de faire redresser avec précaution votre précieuse pyxide, de faire remplir les vides avec de la soudure ordinaire en métal et de replacer dans l'autel moderne le coffret antique avec les reliques anciennes. Comme vous n'avez pas d'authentique, on pourrait déposer dans ce même coffret quelques parcelles de reliques d'une provenance certaine.

Je vous remercie, Monsieur le curé, de m'avoir montré ce très curieux échantillon des vases ecclésiastiques du moyen-âge. Il m'a été présenté par M. l'abbé d'Outremont, qui s'est chargé de le porter à l'Archevêché.

Agréez, avec mes remerciements, l'expression de mes sentiments respectueux et affectueux.

J.-J. BOURASSÉ.

Je ne puis laisser passer cette lettre sans un commentaire précis et surtout sans des réserves explicites.

La pyxide, comme on s'en convaincra bientôt, n'est ni « de style byzantin » ni « du ^{xii}^e siècle ». Il eût été plus exact de dire : ^{xiii}^e siècle et fabrication de Limoges.

La date présumée de la construction de l'église a évidemment influencé l'auteur relativement à celle de la pyxide. L'autel était-il vraiment *primitif*, c'est-à-dire contemporain de l'érection de l'église ? On n'a pu que le conjecturer, car la pyxide, n'étant que du ^{xiii}^e, n'a pas été certainement employée au ^{xii}^e pour la consécration de l'autel. D'ailleurs, l'autel pouvait être postérieur à la construction. Un examen attentif était rigoureusement nécessaire pour savoir positivement si l'église, l'autel et la pyxide étaient contemporains les uns

des autres. L'église a peut-être été trop vieillie, puisque le style Plantagenet subsistait encore au xiii^e siècle. Il est fâcheux qu'on n'ait aucun renseignement sur la structure et l'ornementation de cet autel majeur, qui vraisemblablement était fort simple, conformément à la rubrique qui le cachait constamment sous un parement, et aux similaires assez nombreux que nous connaissons, par exemple ceux de l'abbaye de Saint-Savin en Poitou et de l'abbaye d'Asnières en Anjou.

Je proteste énergiquement contre l'idée de renfermer le reliquaire retrouvé dans l'autel renouvelé. La même faute grave a été récemment commise à la cathédrale de Poitiers. Elle provient de l'ignorance d'abord, puis du peu d'égards que l'on a pour la science, sinon pour ceux qui la représentent. Cet enfouissement, volontaire et systématique, nous porte un préjudice réel : un dessin, quand on permet de le faire, ne remplace jamais l'objet lui-même, qu'il est indispensable d'avoir sous les yeux dans un Musée utilitaire. Ayez des Musées diocésains si vous ne voulez pas que les instruments du culte soient mêlés, dans les Musées civils, aux objets profanes ; mais, de grâce, ne privez pas les savants, dans nos diocèses appauvris par l'incurie, d'un élément important d'information. Si la question d'art ou d'histoire ne vous préoccupe pas, ayez au moins souci des besoins et des convenances de vos administrés, qui ont raison de faire entendre leurs doléances quand, trop fréquemment, vous les froissez gratuitement et sans remède. *Erudimini, qui judicatis terram* (*Psalm.*, II, 10).

III

La pyxide de Chinon sera vite décrite, car elle ne diffère pas du type habituel et c'est sur l'original même, que je lui avais fait adresser, que M. Rupin a exécuté la vignette qui accompagne cette notice.

La circonférence donne vingt-et-un centimètres et la hauteur totale est de huit, dont trois pour la boîte.

Le fond se rattachait à la boîte par cinq petits clous, réservés dans le métal même. Le dessous de cette plaque est rayé, sur toute sa surface, de hachures tracées grossièrement et en divers sens.

L'intérieur a été entièrement doré.

La boîte proprement dite est formée d'un bandeau circulaire dont les extrémités se rejoignent sans soudure. A l'extérieur, le cuivre est couvert d'émail ou travaillé d'après le procédé du champ-levé. Sur le champ, d'un bleu lapis brillant, se développe une course de rinceaux, complètement réservés et gravés au trait. A chaque repli de la tige, maigre et souple, apparaît un trèfle, qui affecte la forme d'une fleur de lis épaisse, laquelle alternativement se redresse ou se renverse. A l'enroulement sont rattachées des tigettes, qui se terminent indifféremment en pomme de pin, trèfle ou feuille vue de profil. Quant au disque dessiné par la volute, il est agrémenté de points, au nombre de quatre et disposés en losange, ce qui donne à la fleur de lis, ainsi pourvue d'étamines, l'aspect de celle qui, en blason, est connue sous le nom de *fleur de lis de*

Florence, parce qu'elle fut sous cette forme l'insigne héraldique de cette ville.

Un point semblable se constate en quelques autres endroits à la partie inférieure, précaution habituelle prise par l'émailleur, qui, en diminuant la surface vitrifiée, évitait de la sorte les craquelures de l'émail.

Plusieurs éraillures permettent de se rendre compte du travail de l'ouvrier, qui creusait dans le cuivre rouge les cuvettes peu profondes qu'il devait remplir d'émail, réservant seulement la quantité de métal nécessaire à la décoration ; et, après avoir gravé au burin cette partie lisse pour lui enlever sa monotonie, il dorait le tout au feu. Deux bandeaux unis circonscrivent la boîte qui, en haut, est rehaussée d'un simple trait.

Le couvercle se rattache à la boîte par une double charnière, l'une fixe et l'autre mobile, que maintenant une goupille au bout d'une chaînette (1). A l'intérieur, le prolongement de la boucle a la forme d'un fer de lance.

Le toit, aiguisé en poivrière, se compose de quatre parties : une bordure inférieure, avec trait ondulé ; un bandeau, en émail bleu lapis ; un sommet uni, délimité par un trait ondulé, et enfin une petite boule pour amortissement.

Le bandeau est intéressant par ses trois fleurs de

(1) « Item, un vaisseau d'argent, ouquel l'on porte *Corpus Domini* quant l'on va commenier et y a une croix d'argent dorée dessus et ferme ledit vaisseau à une cheville d'argent estaichée à une chenotte d'argent » (*Inv. de Saint-Bénigne de Dijon*, 1395, n° 50).

lis renversées, qui alternent avec trois cabochons. La fleur de lis, à tête très élancée et aiguë et dont les pétales sortent des aisselles, est enclose, renversée, dans une double tige très déliée qui ressemble à un cœur et qui, après s'être croisée, se prolonge à la base du toit et termine ses extrémités en trèfle, vu de face ou de profil. Le dessin en est plus léger et plus élégant que sur la boîte.

Les cabochons sont trois morceaux de verre carrés, dits *en table* (1), deux rouges et un bleu, montés en relief sur des bâtes également quadrangulaires, mais inscrites dans des disques polylobés et poinçonnés. Ces trois disques, pièces de rapport, sont fixés chacun latéralement par deux petits clous à tête ronde.

La date est facile à déduire de l'ensemble, d'abord du dessin, qui tend à devenir très léger ; puis de la fleur de lis qui s'élance, et enfin de l'émail, qui est d'un beau bleu, luisant et bien fondu. Aussi je n'hésite pas à affirmer que cette pyxide a été exécutée vers le milieu du *xiii*^e siècle, aux environs de l'an 1240.

D'ailleurs, elle a des similaires, trois entr'autres, non seulement pour ses rinceaux fleurdelisés, mais aussi pour ses appliques de cabochons et son semis de fleurs de lis (2).

Le lis doit avoir ici une signification symbolique, exprimant, suivant les idées du moyen-âge, la

(1) *Œuvr. compl.*, t. I, p. 32, n° 3.

(2) Rupin, *l'Œuvre de Limoges*, p. 207, 209 ; Musée de Cluny, fig. 267 ; collection du chanoine Pau, fig. 274 ; Musée du Louvre, fig. 275.

souveraine majesté (1) du Fils de Dieu qui repose dans la pyxide sous l'espèce sacramentelle du pain et qui nous fait les cohéritiers de son royaume (2). Saint Bernard avait donc raison de lui attribuer l'odeur de l'espérance, *flos habens odorem spei* (3).

Les gemmes (4) se rapportent également au Christ, qui enrichit l'âme de ses dons et lui donne la vie spirituelle de la grâce, si bien traduite par une abondante végétation. Je n'insiste pas sur cette heureuse adaptation, dont je me suis déjà plusieurs fois préoccupé et qui est maintenant admise scientifiquement.

D'ordinaire, les pyxides ont une croix pour amortissement. Ici c'est un bouton, dont les analogues ne manquent pas dans l'orfèvrerie du temps.

Cette pyxide, comme l'indique la dorure de l'intérieur, fut, à l'origine, une custode eucharistique. Elle a pu conserver cette destination, même lors de la consécration de l'autel où elle fut trouvée, car on a des exemples ou d'hosties jointes aux reliques ou d'hosties tenant lieu de reliques (5).

(1) « Le flor du Roy », disait Jehan Dorat, dans son *Chant de joye à Nostre Dame de Liesse*.

(2) « Cohæredes Christi » (S. Paul., *Ad Rom.*, VIII, 17).

(3) En 1656, Jean Tristan, seigneur d'Authon, publiait un volume intitulé : « Traité du Lis, symbole divin de l'espérance, contenant la juste défense de sa gloire, dignité et prérogative ».

(4) Sainte Sylvie d'Aquitaine, dans sa *Feregrinatio ad loca sancta*, constatait déjà, au iv^e siècle, que tous les vases ministériels étaient gemmés : « Ministerium autem, omne genus, aureum gemmatum profertur » (Edit. Gamurrini, p. 83).

(5) « Du vii^e au xiv^e siècle, dans quelques églises d'Occident, on a cru pouvoir substituer aux reliques qui faisaient défaut, trois parcelles d'une hostie consacrée : G. Durand., *Rat. div. offic.*, l. I,

La lettre du chanoine Bourassé laisserait entendre qu'elle contenait les reliques de la consécration. Je puis en citer des exemples, entr'autres à l'église de Clermont sur Argonne, en Lorraine, dont j'ai parlé il y a déjà longtemps (1).

X. BARBIER DE MONTAULT.



c. VI, n° 23..... On a cité également une bulle de Benoît VIII prescrivant, d'une manière générale, d'ajouter le S. Sacrement aux reliques de l'autel..... Dans un sacramentaire de saint Grégoire, écrit avant l'an 986, on voit que le consécrateur déposait dans l'autel trois portions d'hostie consacrée, accompagnées d'encens : Nat. de Wailly, *Traité de Diplom.*, II, 254. Le pape Urbain II suivit ce rite en faisant la dédicace de l'église abbatiale de Marmoutiers : D. Martène, *De ant. Eccl. ritib.*, I, 440 » (Corblet, *Hist. du Sacrement de l'Eucharistie*, II, 79).

(1) *Excursion archéologique en Lorraine*, dans la *Lorraine artiste*, 1892.

LE DROIT DE CHENAGE

EN LIMOUSIN

Dans sa belle histoire de Glandier (p. 41), le R. P. Dom Boutrais (1) cite un acte du 10 juin 1280 qui nous apprend que le seigneur de Comborn prélevait sur les deux manses *del Pojol*, situés aux portes de Glandier, et sur la ferme de l'*Orti de la Fauria* : notamment « un sestier de *chénage*.... plus une rente annuelle de trente sestiers avoine pour le *chénage*.... et un sestier eymine pour le *chénage* ; item, 5 sous tournois de *chénage* payables à la Noël.... 3 sous de *chénage* à payer en mai.... en outre 2 sous et 6 deniers pour le *chénage* à payer à Noël.... ».

Et le savant religieux ajoute en note au mot *chénage* :

« Nous traduisons de notre propre autorité par *chénage* le mot latin *chenatgium* que nous avons vainement cherché dans Du Cange et sur lequel des hommes spéciaux et compétents que nous avons consultés, n'ont pu nous donner des renseignements positifs. Autant donc que nous pouvons le comprendre par le contexte, le *chenatgium* doit être tantôt un droit seigneurial en nature, tantôt une

(1) *La Chartreuse de Glandier en Limousin par un religieux de la Maison*, Neuville-sous-Montreuil, 1886.

redevance (en nature ou en espèces) pour jouir d'un certain droit. Dans ce dernier sens, le chênage nous paraît être une somme d'argent, *tres solidos chenatgii*, payée pour avoir la permission de ramasser des glands ou de faire paître les pourceaux dans les chênaises réservées : c'est ce que l'on nommait en d'autres provinces le droit de glandée. Le *chenagium* est aussi un cens en nature, *unum sestarium chenagii*, qu'on soldait au seigneur par des boisseaux de glands en nombre déterminé, *quatuor sestarios pro chenatgio*. — Peut-être faudrait-il voir tout autre chose dans le *chenatgium*, c'est-à-dire une redevance de pain connue en Limousin sous le nom vulgaire de *chasnage*, comme on en voit par un « rolle de tourtes qui sont dues es châteltenies de Masséré et Salon et appartenance d'icelles, appelé le *chasnage* (Archives, Basses-Pyrénées, E, 608) » ? Nous devrions alors traduire *unum sestarium chenatgii*, par un sétier de chasnage, ou un sétier de tourtes de pain, expression étrange et d'une exactitude contestable, car sétier n'est pas un poids mais une mesure ; ajoutons que le droit de tourte est mentionné dans l'Acte que nous citons à côté, et conséquemment comme distinct du chasnage. *Sapientoribus remitto* ».

Sapientoribus ? Mais en érudition les trouvailles et les circonstances donnent le plus souvent la clef de tant d'énigmes.

Toujours est-il que les auteurs qui traitent des droits féodaux, tels Boutaric (1) et autres, semblent ignorer les termes *chenatgium*, *chenage*... comme les lexicographes qu'ils soient ceux du *Dictionnaire de Trévoux* ou *Du Cange*. Il y a là pourtant une double question philologique et historique qui se pose.

L'étymologie qui rattache à *chenatgium* le mot

(1) *Traité des Droits seigneuriaux et matières féodales*.

de chêne ainsi que celui de gland, doit être écartée tout d'abord.

Nous sommes en Limousin et sous le régime de la langue d'Oc ; les dénominations terriennes de l'Acte cité l'indiquent assez avec *Pojol* et *la Fauria*...

Or le chêne, suivant ses variétés, se dit *lou chassanh* (1), *lou rouveis*, *lou jarric* ou *garric* et il porte là ou là, comme nom générique, celui de la variété qui domine ; en l'espèce, autour de Glan-dier, c'est le *rouveis* (2). Il faudrait, pour exprimer un droit sur le chêne, dire *lou rouveratge* ou bien ailleurs le *chassanhatge*, comme l'on dit *chassanhac*, *chassanhada* (3).... Nous ne parlerons pas du droit de gland, qui serait l'*aglandatge*, terme qui signifie encore cueillette auprès des chênes.

Chenatgium, *chasnage* éveillent plutôt une autre idée : le latin *canem* a fourni à certains dialectes d'oc les mots *can* et *ca*. Par chuintement le *c* est devenu *ch*, d'après un très général phénomène en linguistique. Le vieux limousin de Bertran de Born (4), ^{xii} siècle, avait *cha*, *chas*, *chan* qui se sont maintenus certainement en quelques endroits et en limousin moderne chien et chienne se disent *che*,

(1) *Chassanh* et *chêne* viennent du même mot latin populaire *caxanum*, qui a donné en langue d'oïl successivement *caissene*, *caisne*, *chaisne*, *chaigne*, *chêne*, d'après le *Dictionnaire Hatze-feld-Darmesteter-Thomas*.

(2) Le chêne rouvre ; le Rouveix est même un nom de lieu voisin, titrant les cadets de la famille Donnet ; de même auprès on trouve la Rouverade.....

(3) Le *nh* d'oc équivaut au *gn* français dans la prononciation.

(4) Œuvres publiées par A. Thomas, avec Lexique.

chena. *Chenatgium* n'est que la forme latinisée du roman *chenatge* (1), et pour avoir un similaire en français il faudra écrire *chenage*, comme on écrit *chenil*, ou bien *chienage*, ainsi que nous le trouvons parfois sur des documents du xviii^e siècle. Le droit de *chenage* sera donc soit un droit de chiennerie, droit de tenir des chiens moyennant une taxe, soit un droit prélevé pour avoir des chiens.

Précisément, ce sont nos documents du xviii^e siècle — pièces d'un procès — qui nous en donnent une définition exacte et l'histoire locale, pour ainsi dire.

En somme, comme le portent plusieurs textes, « le droit de *chenage* n'est autre chose qu'une redevance qu'on doit au seigneur pour nourrir ses chiens lorsqu'il chasse ».

Or, le 10 novembre 1705, le vicomte de Ségur, François-Marie d'Hautefort, avait assigné « Pierre Gentil, bourgeois de Saint-Yrieix, en sa qualité de solidaire et principal tenancier du tènement de Vernioux (2), à comparaître devant le juge de Ségur pour se voir condamner à payer quatre sétiers d'avoine, mesure de Ségur, quatre tourtes, quatre deniers et quatre gelines de rente annuelle et perpétuelle, à cause du *chenage*, avec les arrérages de 29 années ».

(1) *Enchenar* (*enchenat* au participe passé) signifie en limousin littéralement lâcher les chiens, et au fig. tracasser, tirailler, ennuyer.

(2) Vernioux ou Vergnaux ou Vignaux, tènement et village paroisse de Glandon, actuellement commune de Saint-Yrieix ; son nom a titré certains membres de la famille du Teilhet.

Le sieur Gentil refusa de comparaître et assigna à son tour le vicomte devant le sénéchal de Limoges.

Et la procédure continua jusqu'en 1726.

Ce n'était en vérité qu'une reprise d'un vieux litige qui avait éclaté déjà en 1659. A cette époque, c'était un Jean de Gentil qui avait pris fait et cause de Pierre Dupuy et autres défenseurs de Vergniaux contre Messire Jacques-François d'Hautefort.

Ce dernier avait gagné son procès (1) et obtenu des tenanciers du village une reconnaissance de ses droits : reconnaissance qui avait été « exigée de force auprès de pauvres habitants », prétendait cette fois Pierre Gentil.

Cet acte avait été renouvelé quatre fois, de 1662 à 1670, par les mêmes gens et ce n'était là qu'une ratification d'un contrat de 1440 passé entre Jean de Bretagne, vicomte de Limoges et de Ségur, et le seigneur du Montel d'Escalat, où il était fait mention de ces chenages. Ils étaient en outre consignés dans une autre reconnaissance de 1522, comme aussi, à la même date, ils étaient consentis par plusieurs autres villages et tènements de la seigneurie tels ceux de la Berlanchie, las Serras et la Nexonie, paroisse de Beyssenac et enfin de Champaneis, paroisse de Glandon (2).

(1) Sentence contradictoirement rendue sur production des parties aux requêtes de Monsieur le Boullanger, mestre de requestes, le 4 février 1660.

(2) Un denier, un sétier avoine, une géline, une tourte à la Noël pour las Serras et la Nexonie ; un denier et mailhe ? un sestier avoine, une tourte et une géline pour la Berlanchie ; 2 livres et 2 eyminaux pour Champaneis.

En vendant sa vicomté à Messire des Cars, le roi de Navarre avait cédé ses droits et, dans chaque titre, il était formellement écrit que les tenanciers les avaient payés d'ancienneté, eux et leurs prédécesseurs.

Réunir les papiers, faire vidimer les actes et les extraits des terriers, adresser des suppliques et déposer des conclusions, ce fut tout un tracas pour les hommes d'affaires du seigneur, MM^{rs} Ruaud et François Bigorie. Leur dossier a passé aux archives de M. J. Duteilhet de Lamothe et il nous l'a obligeamment mis à notre disposition. C'est de là que nous choisissons la pièce la plus complète, pour la publier en appendice à l'appui de cet article.

On y verra que le droit de chenage était en somme en usage dans un ensemble de seigneuries, qui ressortaient des anciennes vicomtés unies de Limoges et de Ségur, territoire maintenant s'étendant au Nord des arrondissements de Brive et de Tulle, département de la Corrèze, et au Sud de l'arrondissement de Saint-Yrieix, Haute-Vienne. C'est encore avec Glandier, Salon et Masséré, un excellent pays de chasse qui est resté ce qu'il était jadis, ainsi que l'indique d'une façon évidente cette taxe prélevée pour entretenir les chiens du seigneur.

Cependant, le sieur Gentil soutint que cette redevance était insolite et remarquez ce curieux point : « Il dit qu'il a été consulté pour un petit tyran qui avait imposé une taille en faveur de ses valets pour peigner ses chiens destinés à la chasse ».

Le mémoire rétorque les arguments et légitime les prétentions seigneuriales. La cause du bourgeois

de Saint-Yrieix devait reposer toutefois sur une base sérieuse puisqu'il gagna le procès, nous assure M. de Lamothe, d'après une note recueillie dans d'autres papiers.

Mais la mort du puissant vicomte, survenue en 1727, arrêta l'affaire en appel et la laissa tomber avant un jugement définitif. La procédure employée par un plaideur retors prouve une fois de plus combien, sous l'ancien régime, les fameux droits féodaux étaient discutés et souvent légalement rejetés par ceux auxquels on voulait les imposer.

LOUIS DE NUSSAC.

APPENDICE

Voici textuellement, sans corrections orthographiques, le Mémoire annoncé :

Le seigneur marquis d'Hautefort, lieutenant general des armées du roy, gouuerneur de la ville, chateau et pais de Guyse, contre le sieur Gentil, bourgeois,

Dit, que le droit de chenage, qui fait la matiere du procez entre les parties, est un droit tres legitime, tres bien etably en faueur du seigneur marquis d'Hautefort et que le s^r Gentil ne sçauroit en éuiter la condamnation.

Le droit de chenage n'est autre chose qu'une redevance qu'on doit au seigneur pour nourrir ses chiens lors qu'il chasse, cette redevance n'a rien contre les bonnes mœurs, ni contre le droit ; il est de la nature du droit de guet, du droit de taille, aux quatre cas du droit d'aubercg et autre droit de cette nature confirmé par tous les liures en faueur des seigneurs lors qu'ils ont des titres pour l'établir : or

le seigneur marquis d'Hautefort est fondé en trois titres authentiques ; l'un est une reconnaissance de 1522 par la quelle les tenants de Vignaux reconnoissent au seign' de Segur, et auoir payé d'ancienneté eux et leurs predecesseurs et porté a Segur pour un droit appelé de chenage, quatre deniers tournois, quatre sétiers d'auoine mesure de Segur, quatre tourtes et quatre gelines qu'ils promettent de payer.

Le second titre est un jugement de Nos Seigneurs des Requêtes du Palays de 1660, qui condamne les d^{rs} tenants a payer la d^e redeuance pour le droit de chenage.

Enfin, le dernier titre est une lieue de ce droit depuis 1662 jusques et compris 1670 ; voila quatre titres sans contredit plus que suffisans pour établir ce droit en faueur d'un seigneur tel qu'étoit le vicomte de Limoges, prince de France, a cause de sa seigneurie de Segur, les redeuances de cette nature s'établissent, ou par un bayl emphyteotique, ou par reconnaissance, ou par possession, ou par l'autorité de la chose jugée, suiuant le sentiment de Dumolin sur la coûtume de Paris (§ 3 *in verbo*

aut per infeudationem vel non apparente prima inuestitura, tam per renouationes quam per testes aut per judicia, aut per possessionem triginta annorum). Or, le seign' marquis d'Hautefort a tous les titres qui concourent en sa faueur pour établir ce droit, il ne rapporte pas a la verité le premier bayl, mais la reconnaissance de 1522, le jugement de nos seigneurs des requêtes du palays de l'année 1660 et la lieue depuis 1662 jusqu'en 1670 sont des titres æquiuualens et suffisans. Il suffit suiuant Ranchin sur Guy Pape (*Quest.* 272), d'une seule reconnaissance pour établir une rente en faueur d'un seigneur haut justicier ; icy le seign' d'Hautefort a non seulement une reconnaissance, mais encore un ancien contrat de 1440, un jugement executé et une possession immemoriale prouée depuis plusieurs siecles, ainsi son droit est incontestablement établey par des titres suffisans et tels que les autheurs et les arrêts le desirent ; il n'est pas besoin,

dit Ranchin dans le lieu cité, de bayl emphyteothique en faueur d'un seign^r haut justicier, pouruë que l'on rapporte une reconnoissance. Guy Pape sur cette question en rent la raison, parce que celui qui reconnoît auouë l'inuestiture et l'emphytheose et que la tradition est presumée par une telle reconnoissance, ou comme parle Dumolin (titre *des Censiuës*, § 78 *in verbo*, le *Seign^r Censier* n^o 30), la reconnoissance fait presumer un bayl être de la même nature de la reconnoissance, la loy *censualis cod. de donationibus* decide la même chose, et Ranchin ajoute qu'il se juge incontestablement de même. Ce droit est donc incontestablement estably en faueur d'un seigneur haut justicier, et il ne s'agit plus que de sauoir si ce droit est insolite contre le droit, comme le pretent l'aduersaire, il cite pour cela Loyseau (*des Seigneuries*, chap. 11), qui n'en dit pas un mot, et Boyer (*Quest.* 126) qui decide contre luy et qui ne parle pas même dans le cas des parties ; il dit qu'il a été consulté pour un petit tyran qui auoit imposé une taille en faueur de ses valets pour peigner ses chiens destinez a la chasse, ce n'est pas icy le cas ; on conuiendroit qu'une taille insolite ne peut pas être imposée sans cause, mais ce n'est pas icy le cas, non plus qu'un seign^r qdⁱ uoudroit obliger par force son vassal a luy payer une taille où un droit, sans titre et sans reconnoissance, on conuiendroit alors que ce seroit une surcharge reprouvée de droit et qu'un seign^r qui uoudroit en user de même passeroit si lon veut pour un tyran et un seigneur injuste, mais il en est autrement lorsque ce droit est fondé en titre, en reconnoissance, en jugement, en possession et que ce droit est conuert^y en espece de grains ; il n'y a que le roy seul qui puisse imposer la taille, mais les seigneurs peuvent exiger les droits sur leurs emphytheotes qu'ils ont stipulé dans les baux a fief ou dans les reconnoissances lorsqu'il n'y a point de bail a fief, c'est une condition du bayl et de l'emphyteose laquelle doit être obseruée étroitement, *est lex feudi* comme parlent les docteurs, c'est une loy dont on ne peut se dispenser, une

loy qu'il faut executer et que tous les detempteurs du fief doiuent suiure.

La chasse est l'occupation ordinaire des grands seign^{rs} et les betes qui sont dans l'étenduë de leur terre leurs appartiennent, voila pourquoy la loy met la chasse au nombre des fruits des seigneurs, *venationem redditui cum numerat Ulpianus in l. 9 ff de usufructu*. La loi L. 26 du même titre dit la même chose, un seigneur a qui le fonds appartient ou le fief peut se reserver une redeuance pour raison de ce droit lors du bayl emphytheotique ou par des reconnoissances qui sont censées conformes au premier bayl, alors ce n'est point un droit insolite, ce droit est confirmé par un jugement dont il ny a ni ne peut y auoir d'appel, par une possession auant l'année 1440, par une reconnoissance de 1522, par une possession depuis le jugement, ce qui en prouue l'execution. Il ne reste dont qu'a condamner le s^r Gentil dans sa temeraire pretention, d'autant plus temeraire que les seign^{rs} qui sont voisins ont de pareils droits, le seig^r de Bret, de Laroche-Labeille, le seig^r de Pompadour, le seig^r des Cars leuent de pareils droits, sans que personne se soit jamais aisé de former une pareille contestation, l'usage de la prouince autoriserait même ce droit quand il ne seroit pas aussi fortement établi en faueur du seign^r d'Hautefort qu'il l'est par les titres cy dessus rapportez. Par ces raisons, sous la reseruacion que fait le seigneur d'Hautefort de deux setiers d'auoine, une geline et vingt sols d'argent sur le tenement de Vignaux, les conclusions qu'il a cy deuant prises au procez luy seront adjudgées, a quoy il conclût et aux dépens.

CARTULAIRE
DE
l'Abbaye bénédictine Saint-Martin de Tulle
EN LIMOUSIN
PUBLIÉ PAR
JEAN-BAPTISTE CHAMPEVAL

(Suite. — Voir t. XIX, p. 278)

668. CHARTA WILLELMI, EPISCOPI CADURCENSIS, DE ECCLESIIIS
DE VAIRIACO (1).

27 septembre 1113.

Universis præsentibus et futuris in Caturcensi episcopatu ex aqua et Spiritu Sancto renatis, notum fieri volumus, et præsenti scripto denuntiamus, quod ego Willelmus, Caturcensis ecclesiæ episcopus, juxta synodale decretum prædecessoris nostri bonæ memoriæ Geraldî episcopi, venerabili Ebalo Tutelensi abbati ecclesias et possessiones, quas monachi Tutelenses collatione fidelium in pago

(1) *Hist. Tut.*, col. 461, pp. 129, 130 ; et m^e 252. — Cf. 520, 550, 662. — Joignons ici une note empruntée à l'ouvrage de M. l'abbé Maratu: *le Légat Girard*; in-8°, Angoulême, vers 1877: « 27 septembre 1113, le légat Girard assiste à la ratification par Guillaume, évêque de Cahors, du décret synodal par lequel Gérard, son prédécesseur, avait donné à Tulle les églises de Vayrac (Saint-Etienne, Saint-Martin et Saint-Germain de Vayrac) dont l'une, St-Etienne, était encore desservie par un prêtre séculier, nommé Pierre, que l'évêque retira de la paroisse pour la laisser entièrement entre les mains des religieux.

» Le même jour et dans la même séance, Guillaume, évêque de Cahors, ratifia le don qu'avait fait en 968 Frotaire, évêque de Cahors, à Tulle, de l'église de Rocamadour.

» Cette église étant l'alleu du vicomte Adémar, ce seigneur, non seulement consentit à la donation, mais encore y ajouta une autre de ses terres. L'acte fut dressé sans aucune contestation. *Hist. Tut.*, col. 377-78. — Quand on voulut lui enlever son église de St-Etienne de Vayrac, le prêtre (*curé*) Pierre réclama. Guillaume ne voulut pas qu'il fût dit que la voix du faible avait été méprisée, il assigna les parties à comparaître devant lui, en sa ville, à Cahors. Là il écouta les raisons de chacun, examina les chartes du monastère de Tulle, le privilège que Pascal II avait accordé audit monastère, lut de nouveau le décret synodal de son prédécesseur, l'évêque Gérauld. Plus convaincu que jamais du peu de fondement qu'avaient les plaintes du prêtre Pierre, il prononça contre lui la sentence, et suivant l'avis du légat, lui enleva pour toujours l'administration de l'église en litige. — Ebles, dès lors, put nommer à ce bénéfice, mais en se conformant aux prescriptions de l'évêque Guillaume y expliquées ».

Caturcino habebant. auctorizavimus, et perpetuo possidendas Tutelensi cœnobio concessimus. Hoc autem fecimus consilio et consensu Gauzberti, prioris nostræ sedis, et archidiaconorum Siguini, Stephani Arnaldi, Willelmi de Peirella, et aliorum religiosorum clericorum. Sed quoniam de ecclesiâ Sancti Stephani de Vairiaco, controversia inter abbatem et quendam presbyterum, nomine Petrum, habebatur, utrosque ad nostram præsentiam Caturcis convocavimus. Auditis igitur utriusque partis rationibus, et visis authenticis Tutelensis monasterii cartis et privilegio à domno papa Paschali Tutelensibus fratribus indulto, viso etiam synodali decreto prædecessoris nostri bonæ memoriæ Geraldî episcopi, abbati et *Tutelensi cœnobio prædictam ecclesiam* in honore *Sancti Stephani* consecratam *adjudicavimus*, et præfatum presbyterum rationabili sententia et ex præcepto eximii et venerabilis Gerardi, Dei gratiâ, Engolismensis episcopi et sanctæ Romanæ Ecclesiæ Legati, à prænominata ecclesia removimus.

Hanc itaque ecclesiam Sancti Stephani, quæ antiquitus vulgo *Sancti Boicii* dicebatur, et alias ecclesias de Vairiaco, scilicet ecclesiam *Sancti Martini* et *Sancti Germani*, et omnia quæ ad ipsas ecclesias pertinent, scilicet decimas, primitias, sepulturam, et oblationes, et cætera hujusmodi reddidimus, dedimus, et perpetuo Tutelensibus fratribus eorumque successoribus in manu prætaxati abbatis possidendas, Deo auctore, concessimus, unâ cum venerabilibus fratribus Gauzberto, Caturcensis ecclesiæ priore, Siguino, Stephano Arnaldi, Willelmo de Peirella, Caturcensibus archidiaconis, et nonnullis aliis religiosis clericis.

Hæc autem redditio, donatio, atque concessio ita facta est, ut electione et providentia Tutelensis abbatis et monachorum in sæpiediata ecclesia Sancti Stephani de Vairiaco sacerdos ponatur, sed nobis præsentetur. à nobis curam suscipiat animarum, nobis obedientiam promittat, de synodali censu et parata nobis respondeat, ad synodum nostram more ecclesiastico et ad concilium archidiaconi et ad communiam nostram juxta consuetudinem Catur-

censis patriæ veniat. Si vero deinceps aliqua ecclesiastica sive sæcularis persona contra nostram hanc institutionem venire tentaverit, rea suæ dignitatis atque honoris teneatur, et à communione Dominici Corporis et Sanguinis, donec digna satisfactione pœniteat, aliena fiat. Cunctis autem eidem loco hæc et alia sua jura servantibus sit pax et salus perpetua. *Amen. Amen. Amen.*

Huic definitivæ causæ affuerunt Angelbertus, Petrus de Born (1), Raimundus de Sancto Cirico, Ugo de Sancto Saturnino, Caturcenses canonici. Cum Tutelensi abbate interfuerunt : Stephanus, Tutelensis secretarius, Eustorgius de Sancto Sereno, Geraldus de Rocamador, Geraldus de Cavaroca, Tutelenses monachi, Ugo de Lavarzino clericus Gerardi Engolismensis episcopi et sanctæ Romanæ ecclesiæ Legati, Rotbertus de Sancto Dionysio presbyter, Blænus de Floriaco presbyter, Geraldus Barbaro presbyter, Willelmus de Mier, Petrus de Chalnaco, Stephanus de Roca clericus, Deodatus Durandi clericus.

Facta est autem hæc carta in Caturcensi civitate et redditio atque donatio et cessio prædictarum ecclesiarum, anno ab incarnatione Domini *m. c. xiii.* indictione *vi.* quinto kalendas octobris, feria *vii.* luna *xiii.* anno pontificatus domini Willelmi episcopi primo, regnante Lodoïco rege Francorum, Leodegario archiepiscopo Bituricæ sedi præsidente.

Ego Leodegarius, Dei gratiâ, Bituricensis ecclesiæ archiepiscopus, laudans hujus diffinitionis atque institu-

(1) Le Lot a des villages de Born (Felzins) ; Bor (Rueyres) ; Bord (commune de Padirac). Il compte trois communes de Saint-Cirq, une de Saint-Cirgues et un village en la commune de Figeac, plus un village de Saint-Cirice (Cahors) et un autre de Saint-Cirq (Souillaguet) et deux Saint-Cernin. — Cavaroca, plutôt Chaveroche, paroisse près d'Ussel, que Cavaroque du Cantal. Lavardin (Sarthe), Marmoutiers avait pour membre, 1243, le prieuré Saint Martin de Lavardin. [Duchesne, *m*° 22]. Saint-Denis et Barbaroux se touchaient, en Haut-Quercy, sur la rive de la Dordogne opposée au gracieux promontoire de Floirac. Miers, commune du Lot. Lableynie, village de Turenne. Chaunac (Naves).

tionis paginam, subscripsi, atque sigillum nostrum apposui.

Ego Willelmus, episcopus Caturcensis, subscripsi.

Ego Gauzbertus, Caturcensis ecclesiæ prior, subscripsi.

Ego Stéphanus, Caturcensis archidiaconus subscripsi.

669. CONCESSIO DOMINI GERALDI ABBATIS.

Juin 966.

Notum quoque sit omnibus fidelibus, quia postulavit dominum Geraldum abbatem et nos monachos quidam homo, nomine Raimundus, ut ei aliquid ex rebus Sancti Martini beneficiaremus etc... (*sic*) Factum est hoc in mense junio, regnante Lothario rege, anno xii. Signum Geraldi abbatis. Signum Petri decani; signum Rigaldi cellararii (1).

670. 26 juin. — 1052-1073.

Gauzbertus Dallac (entendez *d'Allac* pour *d'Aillac*) de dit Deo et Sancto Martino, duas petiolas de terra infra cruces quæ sunt fixæ in terrâ de *Las Costugas*. Domnus Iterius episcopus benedixit cimiterium; vi. kalendas julii, in die natalis Sanctorum martyrum Johannis et Pauli, et ecclesia fuit constructa in honore sanctæ Dei genitricis Mariæ (2).

671 (*et 120*). LAXA GERALDI DE LOYS, DE MANSO

DE SUBTUS-RUA.

Sans date, 1091-1092.

In eâdem villa dedit Deo et Sancto Martino Geraldus

(1) M^e 252. — Complément évident du centième numéro ci-avant.

(2) M^e 252. — Voy. mon n^o 492, ainsi que la charte ciii du *Cartulaire de Beaulieu* relative au même personnage des environs de Ligneyrac. Cf. encore son numéro xcii. Nous n'oserions dire qu'il s'agit, au n^o 669, d'Espagnagol même, nonobstant son vocable de Saint-Mathurin pour sa chapelle du xvii^e siècle; et en dépit d'une borderie de Costuéges, sise à la Latière, paroisse de Monceaux, 1432 et 1777 (collection du d^r Morély). Le voisinage d'Espagnagol eut « les *faits* », c'est-à-dire petits manses d'Aliac et de la Jaubertie; outre Aillac, des alentours de Ligneyrac (terrier de Puy-de-Noix; archives du Rhône), en 1096.

de Loiz, quando se fieri monachum petiit, unum mansum, et vocatur *Mansus-de-Subtus-Rua*. Succedenti vero tempore, Petrus de tutela, propter quandam injustitiam quam sibi isdem fecerat Geraldus adhuc laicus, eundem mansum Sancto eripuit Martino. *Interim vero, serōorum Dei justis adquiescens monitionibus, ipsum mansum solvit Deo et Sancto ipsius Martino, cum omne quod ipse in eo juris sui habebat, exceptis vii. denariis quos alius de eo videtur tenere.* Hac de causâ, etc. (comme au 120). Signum Ademari. S. Geraldus monachi. S. ipsius Petri. S. Ugonis Lobet. S. Geraldus Artmandi (1).

APPENDICE AU CARTULAIRE

Les huit mentions ci-après reproduites du manuscrit 252, sont extraites de l'inventaire des archives de la cathédrale de Tulle :

672. *Fondation* de la messe de Massay, du 12 novembre 1481.

673. *Permutation* entre Raymond, abbé de Tulle, et Géraud de Ragaut, vendredi après Lætare, 1296.

674. *Ordonnance* de l'archevêque de Bourges, 7 kalend. mart. (is), 1313.

675. *Donation* par Bernard Fabry, bourgeois de Tulle, au chapitre, de 15 sols de rente par an. Du jour de Saint-Michel, 1316.

676. *Ordonnance* de l'archevêque de Bourges, du 2 janvier 1342.

677. *Donation* de 500 marcs d'argent, par P.[ierre], abbé de Tulle, en 1275.

678. *Statuts* faits entre l'abbé et le chapitre de Tulle, prescrivant 60 religieux au chapitre ; 31 mai 1320. [Voy. *Statuta magna*].

(1) M^e 252. Il semble bien qu'il faille corriger le titre en *del Oys*, ailleurs *Oez*, manse autour de Terriou (Vitrac), mentionné au cartulaire d'Uzerche ; et entendre par *Petrus*, Pierre de Garmaze ; et attribuer cette partition d'Enval, bien plutôt à Enval-Soubro (Sarran) qu'à ma propre terre et ancien fief d'Enval (commune de Corrèze). Vide *Hist. Tut.*, p. 110. Cf. 123, 661.

679. *Homage* de Géraud de Cardaillac, fils de Béranger, à Pierre, évêque de Tulle, pour *Belcastel (Lot)*, 1378.

Ce qui suit est emprunté au vol. m° 259 :

680. [A propos du don de vigne in villa Tullo] « Il y a ensuite plusieurs autres *donations des biens donnés (sic)* in villa Tullo, in vicaria Casiliacence (Lot) », sans date.

681. 1425, *Lettre* de Bégon, abbé de Figeac, à propos de l'évêque de Tulle, et relative à Notre-Dame de Rocamadour. [Suivent ici 10 grandes feuilles de texte que nous comptons donner ultérieurement, ainsi que diverses pièces ci-après] :

682. *Grands statuts* de Tulle, juin 1429 [env. 6 pages].

683. L'abbaye de Tulle, en 1429, a les *molendina de Chaunaco* (Naves).

684. Autres *statuts*, des 12 novembre 1429 et 14 novembre 1429.

685. *Autres* en 1336, contenant in fine : « Item amplius statuit et ordinavit dictus dominus ep [iscop] us modernus in dicto capitulo, de consensu dictorum religiosorum, quod nullus religiosus exeat metas monasterii, nec accedat per villam solus, nisi cum religioso sibi socio, et si non repериatur religiosum sibi socium, cum alio viro honesto, dum tamen de licentiâ prioris habeat illum.

686. Dans les *Statuts* du 18 juin 1431, relatifs à la banalité des fours et moulins en faveur de l'évêque et du chapitre, est inséré un acte du 16 juin 1431, énonçant les principaux habitants de Tulle.

687. Autres *Statuts* du 22 juin 1439 (à dater probablement bien mieux de 1429, selon Baluze), contenant des achats par le prévôt de [la] Valette.

688. *Statuts* du 4 juillet 1429, contenant des reconnaissances de Saint-Mexant. (Ils ne sont que relatés).

689. *Transaction* du 25 mars 1472, entre l'évêque et le chapitre de Tulle, relative aux conventions de 1429.

690. *Petits statuts*, 29 juin 1455 (simplement mentionnés).

691. « Les archives de l'évêché de Tulle ont *Statuta magna*, ou reconnaissance de ce que les religieux officiers et bénéficiers se doivent les uns aux autres ». Du 12^e novembre 1429.

692. *Bulle* du pape Innocent, à l'abbé de Tulle et à ses religieux, de l'an 1246. Mémoire des bénéfices que le pape Pascal exprime dans sa bulle, de ceux que l'évêque de

Cahors rend à l'abbé et religieux de Tulle avec l'avis de son chapitre, de ceux que le pape Innocent attribue par son bref, aux abbés de Tulle.

693. *Inventaire des bulles* de sa Sainteté, contenant les droits et privilèges que les abbés de Tulle avoient dans le diocèse de Cahors, avant que l'abbaye fut érigée en évêché, et après l'érection.

694. *Autorisation* de l'évêque d'Angoulême, commissaire, pour les bénéfices qui sont dans l'évêché de Caors, en faveur de l'abbé de Tulle, 1113.

695. *Franciscains* établis à Tulle, en 1491. — *Jésuites*, 3 may 1620. — *Feuillants*, 4 décembre 1620. — *Carmes* deschaussés, 1645, ailleurs 1644. — *Visitation*, 1644.

696. *Statuta*, auctoritate Joannis papæ XXII facta, anno 1320, à reverendo patre Arnaldo, episcopo Tutellensi (1).

697. Procès-verbal du synode tenu à Tulle, en 1613, par Jean de Ginouilhac.

698. « Y a homage à l'évêque de Tulle, par les seigneurs : de Ventadour, Sédière, Malmont, Puy de Val, Bar, Saint [Ch] Amans, La Roche, Cosnac, Combarel, Gibanel, etc. »

699. 1582, Guillaume de Maruc, lieutenant-général, est anobli. Le 11 octobre 1599, M. l'évesque de Lodève vint à Tulle, et on luy fit les présents ordinaires.

699 bis. « Compte de mon ayeul (d'Etienne Baluze), p. 197 du m^e 252. — 1677 mort de mon père (2). — 1681 mort d'Antoine Baluze, à Paris. — 1685, 9 juin, Baluze (le savant lui-même qui continue là son système d'insinuer glorieusement ses faits de famille aux bons endroits des pièces dignes de mémoire, comme en son *Hist. Tutel.*, col. 816 à 825), donne à l'église de Nonars une relique (ossement) de Saint-Fidèle, martyr ».

700. Arnald, abbé de Tulle, unit en 1316, vendredi, 14 janvier, le prieuré *Sancti Michaelis prope Vayracum, administrationi panis et vini* in monasterio Tutellensi.

701. « 1288, par transaction, Gui de Comborn cède à G. abbé de Tulle, la justice des lieux où Tulle avait des *prévotés* (A) et *priorés* (et B) ; réserve de Blanchefort et du château de Saint-Clément ». Il faut dater 1283.

« A et B. *Donné justice*. haute, moyenne et basse : de

(1) Voy. un lambeau de Statuts, p. 174, *Hist. de Tulle*.

(2) Voy. le *Livre de raison Baluze*, édité par M. L. Guibert, auquel j'avais fourni le m^e ; encore de ma collection. — Saint Fidelis, m. à Côme, v. 285. 7 août et 28 octobre.

villis, locis et vicis : de *La Valeta*, *Dolonzac*, de *Madran-gas*, *Dautoire*, de *Selhac*, de *Planis*, de *S^o Clemente*, de *Navis*, de *Chaunac*, *Capellæ La Genesta*, et in aliis administrationibus monasterii Tutellensis, et mansis, affariis, etc., sitis in *vicecomitatu Combornensi*, et in *castellaniis* nostris de *Combarn* et de *Trainhac*, seu in aliis nostris *castellaniis* ».

Mais *retenu* : quod Bernardus de Blanchafort, domicellus et ejus filius et cohæredes et successores tenent aut tenebunt in feodum à nobis, *domum* quam idem Bernardus inhabitat in *repario Sⁱ Clementis*.

Et réserve pour lui Combarn, d'assises à Viam.

Le vicomte concède rentes en les prévôtés des *Plas*, *La Valette*, plus un *chenagium* (droit de nourriture pour ses chiens de chasse) en la prévôté *Capellæ de La Genesta* ; plus rente sur affario superiori de *Mozac*, et sur *stagno et molendino de Mozas*, in parrochia de *Donzenaco* ; et *rentes et chenagia* in manso de *Peirelevada* et del *Masgauze*, sitis in parrochiâ de *Navis*.

Plus un fouage sur l'affario del *Chadabet*, in parrochiâ *Sⁱ Boniti* ; et il cède, concedimus hominibus villæ *Tutellæ*, *compariagium*, et jus *compariagii*, si quod habemus vel habere debemus. Il promet de ne pas ériger furcas, de novo (« par œuvre nouvelle ») in terra nostra, vel districtu, sitis in parrochiis ecclesiarum de *Tutella et de Navis*, à *Navis versus Tutellam*.

702. 1362, 23 avril, Johannes Stephani, dominus de Gigozaco (1), Caturcensis diocesis, offre de faire l'*homage* à Laurent, évêque de Tulle, pour ce qu'il a in loco de *Bellocastro* et dépendances.

703. 1360, 26 février, Gérard de Rochefort et Claire de Champiers, conjoints, viennent de céder (par *échange*) à discret Hélie de Bossac, quodam hospitio vocato de *La Chapolia*, sito prope ecclesiam Sancti Petri Tutellæ, et juxta hospicium Petri de Lemovicis, burgensis Tutellæ, et juxta, seu ante *turrim* vocatam del *Chastel*.

704. Mansus de Ajassac, in parrochia *Sⁱ Juliani Tutellæ*, est vendu 1360 par noble Gérard de Rochefort (2). chevalier, à Durand de *Sⁱ Salvadour*, marchand de Tulle.

705. Un certain Celiers, bourgeois de Tulle, reconait tenir de l'évêque dudit, *domum* suam vocatam da *La Gulpia*, sita in *Castro Tutellensi*, 1255.

(1) Commune du Lot. — Belcastel, commune de Lacave.

(2) Commune de Chanteix.

Nous extrayons de l'*Hist. Tut.*, col. 583 et suiv., les textes ci-après résumés ou donnés intégralement :

706. *Litteræ* Petri de Vart, abbatiss tutelæ, de negotio ecclesiæ Albiensis, 1278, 1^{er} février, col. 583.

707. EBLONIS DE VENTODORO. DOMINI DONZENACI, HOMAGIUM, PRO CASTRO DE MOLCEO.

20 juin 1301.

Universis præsentibus litteras inspecturis, Eblo de Ventodoro, dominus de Donzenac, *Salutem* et pacem (1).

Cum nobis apertè constet quod *castrum* nostrum de Molceo, cum omnibus pertinentiis, est et movet de feudo et dominio monasterii Tutellensis, et quod bonæ memoriæ dominus vicecomes Ventadorensis, quondam pater noster, et antecessores ipsius recognoscentes dictum castrum esse et movere de feudo et dominio monasterii Tutellensis, abbatibus dicti monasterii præstiterunt fidelitatis iuramentum, nos in hac parte, sicut tenemur, factum dicti domini quondam patris nostri et dictorum antecessorum nostrorum laudantes et approbantes dictum castrum nostrum de Molceo cum omnibus pertinentiis suis, exceptis feodis omnibus et juribus castri de Sancto Amantio et pertinentiis, et omnibus feodis quæ domini dicti Sancti Amantii et domini de Barro tenebant extra parrochiam de Molceo, à dicto domino quondam patre nostro, recognoscimus et confitemur esse de feudo et dominio monasterii suprascripti, vobis domino Raymundo abbati Tutellensi, præsentem conventum dicti monasterii et pluribus aliis bonis viris, propter hoc vobis facimus homagium et præstamus fidelitatis iuramentum, promittentes vobis in virtute præstiti iuramenti, quod nos personam vestram, monachos, homines, et bona dicti monasterii custodiemus bonâ fide, pro posse nostro. et secundum scientiam nostram bonum consilium dabimus vobis, et consilia vestra tenebimus in secreto. — Et vos promisistis nobis, et homines, et bona nostra defendere et custodire. sicut vassallum et fidelem.

In cuius rei testimonium, sigillum nostrum præsentibus litteris duximus apponendum. Actum et datum, die martis ante festum nativitatis Beati Johannis Baptistæ, anno Domini M. ccc.

708. CLEMENTIS PAPÆ V. EPISTOLA, AD MONACHOS TUTELENSES

27 juillet 1305 (2).

Clemens, episcopus, servus servorum Dei, dilectis filiis

(1) Col. 593 et p. 181, *Hist. Tut.* Cf. 667 et ses références.

(2) Col. 599, *Hist. Tut.* et p. 181. *Ex codice* 9919 biblioth. regiæ.

priori et conventui monasterii Tutellensis per priorem monasterio vacante, quod nunc vacare dicitur, soliti gubernari ordinis S. Benedicti, Lemovicensis diocesis, *Salutem et apostolicam Benedictionem*.

Dudum, instigante humani generis inimico, *Johannes de Giaco*, monachus monasterii *Bonæ Aquæ*, ordinis Cisterciensis, Lemovicensis diocesis, post professionem ab eo in monasterio ipso factam, ac susceptum diaconatus ordinem, non sine præsumptione damnabili de ipso ordine egressus, et quod molestius est ferendum, per diversas mundi partes incedens, damnabiliter vagabundus, ac illicita exercens officia, vitam per annos duxit plures penitus inhonestam, ac nihilominus mala malis accumulans, excommunicationis quam ex præmissis incurrit sententiâ innodatus, presbytero celebranti in missæ ministerio deservivit, et aliâs immiscuit se divinis.

Nunc autem idem *Johannes* ad cor rediens, ac propria scelera recognoscens, quasi resurgens à mortuis, gratiâ S. Spiritus illustratus, nobis lacrymabiliter supplicavit ut illum habentes præ oculis cui proprium est misereri semper et parcere, sibi parato juxta velle nostrum pœnitentiam agere, de commissis indulgere, ac providere de salubri remedio dignaremur.

Nos igitur, qui cunctorum salutem appetimus, in periclitantium ad salutis portum reductione lætamur, considerantes quod ecclesia nulli claudit gremium redeunti, ac volentes vinum et oleum plagis infundere sauciati, eundem *Johannem* ab excommunicationis sententia supradictâ, juxta ecclesiæ formam absolvimus, restituentes ipsum ecclesiasticis sacramentis, ac secum super irregularitate hujusmodi occasione contracta duximus misericorditer dispensandum, abolendo in eo omnem infamiam et inhabilitatis maculam sive notam, occasione præmissorum obortas de apostolicæ plenitudine potestatis.

Quia vero idem *Johannes cupit*, sicut asserit, una vobiscum in monasterio vestro, sub regulari habitu, *Domino famulari*, nos volentes ipsum in hujusmodi suo laudabili proposito confovere, universitatem vestram rogamus, monemus et hortamur actentè, per apostolica vobis scripta mandantes quatinus ipsum *Johannem*, cui licentiam dedimus se ad vestrum ordinem transferendi, absolviendo eum ab omni vinculo quo dicto Cisterciensi ordini, quem, ut prædicitur, professus fuerat, tenebatur, ob reverentiam apostolicæ sedis et nostram, *reepiatis* in dicto monasterio vestro in monachum et in fratrem et sincerâ in Domino caritate tractetis.

Alioquin venerabili fratri nostro archiepiscopo *Auxi-*

tano, et dilectis filiis decano monasterii Soliacensis, per decanum soliti gubernari, ordinis S. Benedicti, Caturcensis diocesis, ac cantori Ecclesiæ Caturcensis, per alias nostras injungimus litteras, ut si vos preces et mandatum nostrum hujusmodi neglexeritis adimplere, ipsi, vel duo, aut unus eorum, per se vel alium seu alios, ad id, monitione præmissa, per censuram ecclesiasticam, appellatione remotâ, compellant, non obstantibus certo monachorum numero et aliis quibuscumque statutis et consuetudinibus contrariis dicti vestri monasterii juramento, confirmatione sedis apostolicæ, et quæcumque firmitate alia roboratis, seu si pro aliis ibi recipiendis scripta apostolica sint directa, seu si vobis vel abbati dicti monasterii qui est pro tempore communiter vel divisim à prædicta sit sede indultum quod ad receptionem alicujus minimè teneamini, quodque ad id compelli, seu quod excommunicari, suspendi, vel interdicti non possitis per litteras apostolicas non facientes plenam et expressam ac de verbo ad verbum de indulto hujusmodi mentionem, aut quibuscunque privilegiis et literis apostolicis, si quæ forent ordini prædicto Cisterciensi concessa de non recipiendis in monasteriis aut locis alterius ordinis professoribus ordinis eorundem, et quibuslibet aliis literis et indulgentiis dictæ sedis, per quas præsentibus non expressas vel totaliter non insertas effectus earum impediri valeat quomodolibet vel differri, et de quibus quorumque totis tenoribus debeat in nostris litteris fieri mentio specialis. Speramus etenim quod idem Johannes, de lambruscâ convertetur in vitem fructus in Ecclesia Dei uberes producturam.

Datum Burdegalæ, vi. kalendas augusti, pontificatus nostri anno primo.

709. EJUSDEM CLEMENTIS PAPÆ LITTERÆ QUIBUS
ARNALDUM DE SANCTO ASTERIO CONSTITUIT ABBATEM
MONASTERII TUTELENSIS (1).

1307.

(9 mars); Clemens episcopus servus servorum Dei, dilecto filio Arnaldo abbati monasterii Tutellensis, ordinis S. Benedicti, Lemovicensis diocesis, *salutem et apostolicam Benedictionem.*

Debitum officii nostri requirit ut, inter sollicitudines alias quibus assidue premimur, specialiter circa ecclesias et monasteria solertiam adhibentes, ipsorum utilitatibus

(1) *Hist. Tut.*, col. 601 et ex p. 182. — Archives de l'église de Tulle.

intendamus, in eo maximè ut viduatis, ne longa vacationis dispendia patiantur, celeriter nostræ diligentiae studio de illorum provideatur substitutione pastorum per quos spiritualiter et temporaliter, auctore Domino, continuum suscipiant incrementum. Dudum siquidem monasterio Tutellensi, ordinis S. Benedicti, Lemovicensis diocesis, per obitum quondam *Raymundi* abbatis ejusdem monasterii pastoris regimine destituto, duæ in eo electiones, una videlicet de te tunc *camerario*, reliqua vero de *Helia de Tutella*, præposito præposituræ de *Navis*, ad dictum monasterium immediatè spectantis, monachis ejusdem monasterii fuerunt ab ipsius monasterii conventu per viam scrutinii in discordia celebratæ. Hujusmodi autem electionum negotio per appellationem ad sedem apostolicam devoluto et exposito coram nobis, nos in causa appellationis hujusmodi et negotii principalis, venerabilem fratrem nostrum P. [etrum] Sabinensem episcopum dedimus partibus auditorem.

Et demum tu et idem Helias, qui pro ipsarum electionum prosecutione ad sedem eandem personaliter veneratis, eodem negotio coram dicto episcopo sic pendente, omne jus, si quod vobis ex eisdem electionibus competeat, sponte ac liberè in nostris manibus resignastis. Nosque hujusmodi resignatione recepta, provisionem ea vice faciendam ipsi monasterio de abbate dispositioni nostræ et ejusdem sedis duximus reservandam, discernentes ex tunc irritum et inane si secus super iis contingeret attentari.

De ipsius itaque monasterii ordinatione celeri, ne diutius viduitatis subjaceret incommodis, sollicitè cogitantes, ac cupientes talem eidem monasterio præesse pastorem per quem posset salubriter gubernari, deliberatione super hoc præhabita diligenti, in te convertimus aciem nostræ mentis, teque, de fratrū nostrorum consilio, præfecimus prædicto monasterio in abbatem, curam et administrationem ipsius monasterii tibi in spiritualibus et temporalibus committendo, firma spe fiduciaque tenentes quod, cū sis vir providus et honestus, generis nobilitate præclarus, ac in spiritualibus et temporalibus circumspectus, monasterium ipsum per tuam industriam, Deo propitio, à noxiis præservabitur, et adversis, regularibus quoque institutis proficiet, et aliàs spiritualiter et temporaliter augmenta suscipiet commodi et honoris.

Quocirca, discretionis tuæ per apostolica scripta mandamus, quatinus impositum tibi onus, à Domino suscipiens reverenter, curam et administrationem prædictas sic diligenter geras et sollicitè prosequaris quod monasterium ipsum gubernatori circumspecto, ac fructuoso administra-

tori gaudeat se commissum, et bonæ famæ tuæ odor ex laudabilibus tuis actibus latius diffundatur, ac præter benedictionis æternæ præmium, benevolentia nostræ gratiam exinde plenius consequaris.

Datum apud Pessacum, vii idus martii, pontificatus nostri anno ii. — in eundem ferè modum (*littera*) *dilectis filiis universis vassallis monasterii Tutellensis. — Datum ut suprâ.*

— 16 juin 1307. CLEMENS, episcopus, servus servorum Dei, dilecto filio Arnaldo abbati monasterii Tutellensis, ordinis S. Benedicti, Lemovicensis diocesis, salutem et apostolicam benedictionem †.

Personam tuam affectu benivolo prosequentes illas tuas petitiones auditu paterno suscipimus de quibus tibi et monasterio tuo favor et commodum valeant provenire. Cum itaque, sicut ex parte tua fuit expositum coram nobis, tam quondam Raymundus abbas ejusdem monasterii prædecessor tuus, in lecto ægritudinis de qua decessit postmodum constitutus, quàm etiam vicarii et procuratores, vacante ipso monasterio per obitum dicti R. inibi auctoritate nostra vel quavis alia postmodum deputati nonnullas collationes et commissiones de prioratibus et officiis ac beneficiis ad collationem sive commissionem abbatis præfati monasterii qui est pro tempore pertinentibus fecisse noscantur, quæ redundant in grave dicti monasterii detrimentum, nos volentes super hoc tibi et eidem monasterio de opportuno remedio providere, tuis supplicationibus inclinati, revocandi, cassandi, et irritandi seu cassas et irritas renuntiandi collationes et commissiones de hujusmodi prioratibus, officiis, et beneficiis quibuscunque personis per dictum prædecessorem tuum à tempore quo ipse in dicta ægritudine constitutus, à mente apparuit alienus, vel post mortem suam per vicarios et procuratores eosdem factas, necnon conferendi et committendi personis idoneis de quibus expedire videris hujusmodi prioratus et officia ac beneficia, ac inducendi, per te vel per alium seu alios, personas easdem in eorumdem prioratum, officiorum et beneficiorum corporalem possessionem, et inductas defendendi, et amovendi detentores quoslibet ab eisdem, necnon et contradictores, per censuram ecclesiasticam appellatione postposita compescendi, non obstante si dictæ personæ clerici sæculares vel aliàs beneficiatæ existant, plenam sibi auctoritate presentium concedimus potestatem.

Datum Ligusiaci propé (1) Pictavis, xvi kal. julii, pontificatus nostri anno ii.

(1) Ligugé, commune dudit (Vienne), monastère fondé par Saint-Martin.

710. BERNARDI DE CONVENIS, VICECOMITIS TURENNENSIS,
HOMAGIUM DE BRASSACO (1).

26 octobre 1307.

Noverint universi et singuli super hoc præsens instrumentum publicum inspecturi, quod anno Dominicæ incarnationis millesimo trecentesimo septimo, die jovis ante festum omnium sanctorum, regnante domino Philippo, Dei gratiâ, rege Francorum, cum reverendus pater dominus Arnaldus, Dei et apostolicæ sedis gratiâ, abbas monasterii Tutellensis cum instantia requireret nobilem et potentem virum dominum Bernardum de Convenis, vicecomitem de Turenna, ut eidem faceret homagium, ac fidelitatis juramentum præstaret, *pro vicecomitatu* et ratione vicecomitatus de Brassaco et pertinentiis ejusdem prout prædecessores ipsius vicecomitis de Turenna fecerant et præstiterant, ut dicebat, prædecessoribus ipsius domini abbatis, et super hoc eidem domino vicecomiti quasdam litteras super hiis confectas et sigillo quondam domini Raymundi vicecomitis Turenne sigillatas, ut dicebat, et ut prima facie apparebat, ostenderet et etiam exhiberet, quarum tenor sequitur sub iis verbis:

Universis præsentis litteras inspecturis, Raymundus, vicecomes du Turenna, etc., ut supra n° 545, dictus dominus vicecomes *pro dicto vicecomitatu de Brassaco* et pertinentiis, eidem domino abbati, nomine dicti monasterii Tutellensis, dictum homagium fecit et fidelitatis præstitit juramentum modo et forma in dicta prædecessoris sui littera comprehensis, prædicta littera eidem vicecomiti prius exposita et perlecta ac liquidè declarata. De et super quibus omnibus idem dominus abbas petiit per me notarium infrascriptum fieri publicum instrumentum; quod quidem eidem concessi.

Acta fuerunt hæc apud Rupem Amatoris, in monasterio Sancti Salvatoris, die et anno quibus suprâ, testibus præsentibus: reverendis patribus domino Raymundo abbate de Sancto Amando, Petragoricensis diocesis, ac domino Raymundo abbate de Sancto Amando, Petragoricensis diocesis, ac domino Raymundo abbate de Bello loco,

(1) *Hist. Tut.*, col. 605 et p. 183. Cf. mes n° 327 et 545. Voyez Latour, *Institutio Tutellensis ecclesiæ*, p. 225, 2^e édition, Toulouse, Boudes, si incorrecte. On y lit pour variantes: prout prædecessores ipsius vicecomitis de Turenna fecerant et prestiterant, ut decebat, prædecessoribus, etc., *et plus loin*: sigillatas, ut prima sæie, etc.; puis Latour et Baluze répètent le texte de la colonne 559 de l'*Hist. Tutel.*

Lemovicensis diocesis, venerabilibus viris domino Gualberto de Castronovo, priore Sancti Aviti Senioris (1), Bertrando de Gramato, milite, dominis Guarino de Sancto Vincentio, Ademaro Fayditi, militibus, Hugone Alquerii, domicello, domino Stephano de Sancto Dionysio, magistro Guillelmo de Veteri Martello auctoritate regia publico notario, discreto viro magistro Geraldo la Majoria notario publico, et pluribus aliis, et me Bernardo Stephani aliàs vocato de Podioguion auctoritate regia publico notario in senescallia Petragoricensi et Caturcensi et in ejusdem

(1) Latour, 2^e édition très négligée, dit : S. Aviti, seniore Bertrando. — Feyditi milite ; — Huguone — Geraldo de Mazoria *jurisperito* et pluribus aliis et me. — Ressortis, et le reste ut supra.

Voici les variantes (quasi toutes abominablement défigurées) de Latour, p. 222, à mettre en regard de mon n° 545 bis : Guillelmus de Malamorte dictus Cocet, Bernardus frater Chat ejus (sic) prior de Marsac, Dominicus Chat, Petrus Albormi, Hugo de Malafada, etc. — Guillelmus de Barteyrade Vernhac, Hugo de Fumel. Raymundus de Meyniols, Leonardus de Chaunac, etc. — Daltoyres — Palagangas — Bernardus Las-Vernhas — Daurexi — Avalez — de Curia, burgensis.

Saint-Amand de Coly et Saint-Avit-Sénicur, communes de la Dordogne. Saint-Vincent, près Saint-Céré. Saint-Denis et vieux Martel, près Martel.

Au même chapitre XXII, *De obsoletis et variis in varios Tutelensis ecclesiæ Dominationibus*, ledit chanoine écrit avec exactitude, au vu des titres : Quamplures insuper nobiles : et inter hos barones, et vice-comites nominatissimi hujus subordinantur dominationibus, illiusque sunt clientes : ut nobiles de *Podiovallis*, de *Lavaur* (Espagnac), de *Boussac* (Sainte-Fortunade), de *La Rocheto* (Pandrignes), de *Caunaco* (Naves), de *Ragaud* (Saint-Bonnet-Avalouze), de *Bessou*, de *Donarello*, de *La Bacheleryo*, de *Queillo*, de l'*Auselou* (tous commune de Tulle), de *Breil* (probablement Gumont), de *Poget* (Saint-Martial-de-Gimel), de *Belcastel*, de *Salgues*, de *Revelion* (Alvignac) (Lot), de *Veyraco*, de S^r *Germano* (dans Veyrac), de *Alviniaco* (Lot). de *Mezels*, près Veyrac (Lot), de *Branceliis* (Corrèze), de S^r *Michaële* juxta *slam Ferreolam* ; barones de *Gimel*, de *Malamonte* (sic), de *Rupe* (Roche-Canillac et Maumont de Gimel ou Malemort, mais non, en tout cas, pour la ville même de Malemort), de *Mulceone*. Vicecomites de Turenna, pro *Martello*, *Croyssa*, *Merendol*, *Betalia*, S^r *Michaële* de *Baneriis* et *Ladama* (tous, Lot et autour de Roc-Amadour), et pro vicecomitatu de *Brassac*, de *Sediero*, etc.

senescalliae ressorto ; qui requisitus per dilectum dominum abbatem præmissis omnibus præsens fui, et ea fideliter scripsi, inquisivi, et in formam publicam redegi, et signo meo signavi unà cum appositione sigilli vicecomitis prædicti, quod apponere promisit huic præsentì publico instrumento in testimonium præmissorum.

Nos vero vicecomes prædictus recognoscentes omnia et singula fore vera, sigillum nostrum præsentibus litteris duximus apponendum ad maiorem firmitatem omnium præmissorum.

711. LITTERÆ DOMINORUM DE SANCTO AMANTIO,
CONTINENTES HOMAGIUM PRÆSTITUM MONASTERIO TUTELensi.

24 et 26 avril 1313.

In nomine Domini. Amen. Noverint universi et singuli, visuri et audituri hoc præsens publicum instrumentum, quod diebus et annis subscriptis, regnante illustrissimo principe domino Philippo, Dei gratia Francorum rege, in mei notarii et testium subscriptorum præsentia, personaliter constitutis: domino *Bertrando de Sancto Amantio* (1), milite, Petro de S^o Amantio, juniore, Guillelmo de S^o Amantio, et Petro de S^o Amantio, domicellis, *dominis de S^o Amantio*, ut dixerunt, ex una parte ; — et religioso viro domino Guillelmo de Guordonio, *præposito Sancti Pardulphi*, dicti monasterii Tutellensis immediatè spectantis, *pro se, et nomine domini abbatis Tutellensis*, ex alia parte.

Præfati miles et domicelli, pro se et suis, gratis et sponte *recognoverunt* et confessi fuerunt eidem præposito præsentì et hanc recognitionem et alia quæ sequuntur, *pro se, et dicto domino abbate* recipienti et stipulanti, et mihi subscripto notario stipulanti pro dicto domino abbate absente, se *tenere* et prædecessores suos tenuisse ab antiquo à *dicto domino abbate* et ejus prædecessoribus, omnia quæcunque sequuntur, videlicet : mansos de *La Fon* et de *La Faorga* et *d'al Chassan* et de *Podio*. et eorum quemlibet cum suis pertinentiis. Item *duodecim denarios* quos dicebant se habere *renduales* dicti miles et domicelli apud *Argentacum*, et *duodecim denarios* quos dicti miles et domicelli dicebant se habere *renduales* in *bordaria d'al Negre*, qui mansi siti sunt infra pedem montis *Sancti Pardulphi*, et mansum et molendinum *superiorem* de *Noalhac* versùs Sanctum Amantium et leproseriam Sancti Amantii.

(1) Saint-Chamans, commune du canton d'Argentat. — *Hist. Tut.*, col. 607 et p. 185.

Item recognoverunt se tenere ut superius à dicto domino abbate quoddam *vignale* situm en *Chadiat* (1), item et *affarium* d'al Bos, situm in parrochia de *Albussaco* cum suis pertinentiis, et amplius omnes *redditus* quos habebant in *jurisdictione monasterii Tutellensis*, excepto quod *Guillelmus* de S^o *Amantio* excepit *affarium* Item recognoverunt et confessi fuerunt dicti miles et domicelli dicto domino præposito, et me subscripto notario stipulante et recipiente ut suprâ, se debere, et prædecessores suos debuisse facere eidem domino abbati et ejus prædecessoribus; pro præmissis quæ tenent à dicto domino abbate, quæ superius exprimuntur, et tenere eorundem *ligium homagium* cum juramento fidelitatis.

Item recognoverunt et confessi fuerunt dicti miles et domicelli, et eorum quilibet, pro se et suis, se debere et suos debuisse ab antiquo eidem domino præposito stipulanti solemniter pro se et suis successoribus in dicto præpositatu, pro præmissis quæ tenent à dicto domino abbate et ratione eorum, *quadraginta sextaria siliginis* et *quadraginta sextaria frumenti*, chauchati, ad mensuram de S^o *Amantio*, et *viginti sextaria avenæ*, non chauchatæ, ad dictam mensuram, et *viginti solidos turonenses renduales*, videlicet dictus *Petrus* de S. *Amantio* unam medietatem dictorum reddituum, et alii tres aliam medietatem dictorum reddituum. videlicet dictus miles medietatem dictæ medietatis, et dicti *Guillelmus* et *Petrus* de S. *Amantio* memorati aliam medietatem dictæ medietatis.

Promittentes dicti miles et domicelli et eorum quilibet, prout eos tangit et superius declaraverunt, pro se et suis, eidem præposito, et mihi subscripto notario stipulanti ut superius, et sub obligatione sui et bonorum suorum, se dictum *homagium* eidem domino abbati et ejus successoribus *præstare* et facere in casu et tempore competenti, et se dictos *redditus* dicto domino *præposito* et suis successoribus, prout quilibet debet et superius declaraverunt, *solvere* et reddere in terminis consuetis. Item promiserunt dicti miles et domicelli et eorum quilibet eidem præposito

(1) Chadiot, 118 habitants, commune d'Argentat. Noualhac était de Saint-Chamans, comme en sont aujourd'hui, du moins les emplacements des manses disparus ci-dessus, au pied de la colline de Saint-Pardoux-lès-Saint-Chamans. L'*affar* du Bos doit être distinct, selon nous, du *Mas-del-Bos*, 87 habitants. — La léproserie se justifiait par le passage de routes importantes en cette vallée. Drignac, commune du Cantal. — Bedène, 43 habitants et Malbuisson, 52, en la commune d'Albussac. Chataur, 80 habitants, commune de Saint-Paul.

stipulanti se (1) eidem præposito, de dictis rebus et feudis quas et quæ tenent à dicto domino abbate, ad requestam simplicem ac [mandatum ?] dicti domini præpositi.

Super quibus renuntiaverunt dicti miles et domicelli et eorum quilibet omni auxilio et beneficio utriusque juris, scripti et non scripti, editi et edendi, promulgati et promulgandi, et omni foro terræ, usui, constitutioni, consuetudini, et statuto, et omni privilegio generali et particulari et undecunque concessio vel etiam concedendo, et omni deceptioni et læsioni levi et enormi, et specialiter juri dicenti generalem renuntiationem non valere nisi quatenus est expressa, et omnibus aliis quæ de jure vel de facto possent objici sive dici, promittentes dicti miles et domicelli et eorum quilibet pro se et suis, et sub obligatione sui et bonorum suorum, eidem domino præposito, et mihi subscripto notario stipulantibus ut suprâ, se præmissa omnia, prout quemlibet tangit, servare et attendere, et contra, per se vel per alios, non venire, volentes et petentes dicti miles et domicelli et eorum quilibet ad præmissorum observantiam se et suos, prout eos tangit, si necesse fuerit, compelli simpliciter et de plano, tanquam pro re judicata, per executores et servientes senescalli regii. [Montis Domæ, évidemment ?] supponentes et submittentes dicti miles et domicelli et eorum quilibet, pro præmissorum observatione, prout eos tangit, se et suos et bona sua, foro, usui, et statuto dicti senescalli.

Acta fuerunt hæc, videlicet recognitio et obligatio facta per dictos dominum Bertrandum, Petrum de S. Amantio, juniorem, et Guillelmum de S^o Amantio, apud S^m Amantium, die martis post octavas paschæ, anno Domini m ccc xiii, præsentibus dominis Hugone de Drinhaco, Johanne Lafon, presbyteris, Petro de Gimello, Guillelmo Guayre, Stephano de Bedenas, Geraldo de Malboyssso, Petro de Chaptaur, clerico ; et recognitio et obligatio facta per dictum Petrum de S^o Amantio, juniorem, apud Tutellam, die jovis post octavas paschæ, anno Domini m ccc xiv, præsentibus Johanne La Rebieyra, Bernardo Debertran et Petro Desubtus-ecclesiam, clericis, testibus ad hæc vocatis et rogatis ; et me Guillelmo Clari, clerico auctoritate regia notario publico, qui præmissis interfui, et præsens instrumentum ibidem recepi, et in formam publicam redegi, signoque meo solito signavi, requisitus, in fidem et testimonium præmissorum.

Nos vero Hugo de Grandissono, clericus, custos dicti

(1) *Liberare* ? *devestire* ?

sigilli, illud huic publico instrumento duximus apponendum, salvo jure dicti domini nostri regis.

712. 1152. *Fragmenta rotuli mortuorum*, de Eblone defuncto abbate Tutellensi (*Hist. Tut.*, col. 477 à 483).

713. 1185. *Epistola* Geraldi, abbatis Tutelensis ad Odonem S. Petri Vivi Senonensis abbatem (*Hist. Tut.*, col. 503).

714. 1228. *Acta electionis* Duranti *episcopi* Albiensis ; avec mentions de Rocamadour et Tulle (*Hist. Tut.*, col. 529 à 536).

715. 1245. *Epistola* Petri, abbatis Tutelensis, de electione Aldemari abbatis Figiacensis (*Hist. Tut.*, col. 549).

716. 1247. Petri, abbatis Tutelensis, et Willelmi, abbatis Usercensis, *litteræ*, de hereditate Girberti de La Porta, militis (*Hist. Tut.*, col. 555).

717. 1269-70. *Lites* inter abbatem Tutelensem et regem Angliæ, de assisiis tenendis vel non Tutellæ. — Ex registris *Olim* parlamenti Parisiensis (*Hist. Tut.*, col. 573).

Ce qui suit provient du vol. m^e 263, du fonds Baluze :

718. 11 janvier 1389. *Bulle* de Clément VII, donnant pouvoir à Pierre, évêque de Tulle, de pourvoir de personnes capables les bénéfices vacants en son diocèse, mesme aux prieuré de S^t Clément, prévôtés des Plas, Seilhac et autres ; pro hac vice tantum. A Avignon, le 3 des ides de Janvier, an xii. Cothé par B.

719. *Bulle* de Clément VII, défendant à Bernard, évêque de Limoges, de conférer, accepter ou bailler *in commendam* les bénéfices vacants en son diocèse, excédant le revenu de 400 livres. — Avignon, 10 kal. d'octobre, an 4^e (1).

720. *Bulle* d'Innocent IV, permettant à l'abbé de Terrasson, diocèse de Périgueux, de dispenser l'abbé et religieux de Tulle sur l'austérité de leurs règles. Donné Asisii, iii nonas augusti an xi (3 août 1253), cothé G.

721. *Bulle* contenant confirmation de l'union de l'église de Floyrac annexée à l'évêché de Tulle, accordée par

(1) Erreur dans la date, qui serait 1381-82 ; or, Bernard de Bonneval (le seul Bernard) ne monta sur ce siège que le 27 janvier 1391. Suivent ou précèdent des analyses de bulles omises ici comme ayant été éditées par Baluze. Notre inventaire porte « anno miii^o decimo (14), cothé par E ». En 1212, Jean de Veyrac n'était pas encore remplacé par Bernard de Savène.

Innocent, pape, du consentement de l'évêque de Cahors. — Donnée à Rome X^e kalend. avril, an 8 (probablement 1360).

722. *Bulle* d'Innocent, pape, défendant à l'abbé et aux religieux bénédictins de Tulle de ne pourvoir aucun, de bénéfice, pension ou revenu, absque mandato apostolico. 8 des id. de 7^{bre} an 3. Cothé au dos par J.

723. *Bulle* de Clément second (*sic* ?) pape, pour Arnaut, abbé de Tulle, défendant aux religieux de Tulle d'élire désormais aucun abbé entre eux, à cause du différend intervenu sur l'élection dudit Arnaut et de Hélias, prévôt de Naves. — Donné à Pessac ; 7 id. mars an 11^e (1307, voy. 708). K.

724. *Bulle* de Jean III^e (*sic*) (pour XIX ?), permettant à Pierre, abbé de Tulle, de dispenser ses religieux sur ce qui estoit trop rude, pourvu que ce ne fut de la substance de la reigle. — Latran, 15 kal. maii, an xi^e (1033 ?) cothée par L.

725. *Bulle* de Jean XXII^e mandant à Arnaut, évêque de Tulle, lors sacré, de bien régir son église. — Avignon, 17^e kal. 9^{bre} anno 11 (1318) M.

726. *Bulle* du pape Innocent, permettant à Pierre, abbé de Tulle, de dispenser ses religieux sur les règles trop austères et non essentielles à la reigle de S^t Benoist. — Latran, pridie kal. 9^{bris}, indict. 13, anno 1105 (1) Q.

727. *Bulle* dudit Innocent, dirigée aux évêques de Cahors, Lymoges et Tulle, pour exterminer du pais les hérétiques et tous autres perturbateurs de l'église, avec puissance d'absoudre ceulx qui se viendront remettre, en satisfaisant. — Donné Asisii 4 (iii) nonas augusti, an xi. R. (1141 ?)

728. *Bulle* confirmée par Innocent. — Donnée à La Ville-neuve, diocèse d'Avignon, 4 nonas junii, an 11^e.

729. *Bulle* de Jean 22, permettant à Arnaut, 1^{er} évêque de Tulle, de conférer (consacrer) et administrer les sacrementz en son dit évêché. — Avignon, 10 kal. 7^{bre} an 1^o (1317, Cf. *Hist. Tut.*, col. 627 ; lettre papale muette sur ce point).

730. *Bulle* de provision dudit Arnaut par le même pape, dudit évêché de Tulle. — Avignon 15 kal. 7^{bre} an 1^{er} (1317).

731. *Bulle* du pape Clément III, autorisant le concordat

(1) Corrigez en Pascal et Guillaume, selon mon n^o 3. Mais plutôt, au lieu de cette mention de date inexactement accolée, rectifiez en 1254. Cf. 720. — Au n^o 723, corrigez Clément V.

fait entre l'abbé et les religieux de Tulle et l'abbé et les religieux de Rocquemadour. — Latran, 8 kal. 8^{bre} an 6 (1311, voy. *Hist. Tul.*, col. 611 in fine, et p. 185 ; corrigez probablement Clément III en V).

732. *Bulle* de Jean 22, unissant et incorporant Sainte Fériolle à l'église cathédrale de Tulle ; scellée de cire blanche ; du jour de s^t Mathieu apôtre, 1319 (21 septembre).

733. *Vidimus de lettres* confirmées par le pape Innocent : que l'abbé et chapitre de Tulle ne payassent point de deniers. — Donné à Lyon, le 5 kalend. Juillet an 4.

734. 3 *Bulles*, par Léon, Adrien et Clément, papes, concernant la sécularisation. — Datées de Rome. kal. augusti 1516. — 5 idus 7^{bris} 1522. — 4 idus februarii 1533.

735. *INVENTAIRE de plusieurs tiltres, documentz, et enseignementz, liures et procédures, appartenans à messieurs du chappitre de l'église cathédrale de Tulle, trouvés au bureau d'icelluy, le XXIII^e mars 1579 :*

Et premièrement, au sac cothé A, une *Bulle* contenant que le pape Jehan XXII érija la ville de Tulle en cité, l'abbaye d'icelle ville en évesché, en créa M^e Arnault, lors abbé, évesque audit évesché. — Donnée à Avignon, die Xb^e kal. 7^{bris} anno quinto (*sic*), cothé A.

Dans ce cahier original de ma collection, couvert en parchemin et qui va être reproduit ci-après, sont énumérées les autres bulles ci-dessus, alors possédées au trésor capitulaire :

C. *Bulle* contenant le nombre par nom et surnom des eglises deppandantes du dit diocèse et évesché de Tulle (*sic*, corr. de l'abbaye), etc., d'Adrian, de 1154.

D. *Provision* pour frère Arnault. — Pessac, 7 id. mars, an 11.

F. Item autre *Bulle* par laquelle le pape Jehan prie et exhorte Philipe, roy de France et de Navarre de recevoir en sa protection et sauvegarde ledit Arnault, 1^{er} évesque de Tulle. Donné à Avignon Xb^e kl. 7^{bris} anno primo (*Hist. Tut.*, col. 625).

Item Jean XXII^e estant adverty que le diocèse de Limoges estoit de trop longue estandue, et que l'évesché (*sic* pour évesque) ne pouvoit satisfaire au deu de sa

charge, avoit ordonné que l'abbaye de Tulle seroit érigée en évêsché, comme estant le lieu pour cest effect le plus commode, de sorte qu'ayant esté donné auparavant permission aux *deulx* (Baluze écrit inexactement *dits*) évêques de limiter lesdits évêschés : par ladite bulle est mandé aux curés et parrochiens des églises eclipsées du dit Limoges et annexées à Tulle, de recognoistre et obéir à l'évesque de Tulle, et par ce moyen ilz demeurent quictes de la recognoissance et obéissance par eulx auparavant due à l'évesque dudit Limoges. Donné à Avignon, nonas febr. an 11^o cothée par N. (1318, voy. *Hist. Tut.*, col. 629).

Item autre *Bulle* du pape Clément *premier* (corrig. V^o) par laquelle est permys à Arnault abbé de Tulle de pourveoir de personnes capables ainsin qu'il advisera, aux bénéfices qui avoit esté au paravant conférés pendant la maladie (folie) de Raymond, abbé prédécesseur dud. Arnault, ou après son décès par ses vicaires ou procureurs. Donné à Lugusiarii près Poytiers, XVI^o kl. julii anno 11, cothé au dos par O. (Voy. *Hist. Tut.*, col. 604).

Idem autre *Bulle* du pape Clément *second*, contenant confirmation des églises et parroisses baillées à l'évesque de Tulle. Donné à Laterani II kal. aprilis, indictione VII^o anno Dni millesimo c. Xb^o cothé par P. (Corr. en Pascal 1115, de mon n^o 601).

MÊME INVENTAIRE.

736. Item ung concordat faict entre ledit chappitre (de Tulle) et les prébandiers de Roquemadour, faisant mention que lesdits prébandiers sont subjectz par vaccance, audict chappitre de Tulle, et luy promectant obéissance ; reçu par M^e Pierre Bourlous (notaire à Tulle) du XXb^e 7^{bre} 1426, cothé par Y.

(A suivre).

J.-B. CHAMPEVAL.

LES FÊTES FÉLIBRÉENNES

D'USSEL ET DE BORT

Au point de vue des Sociétés savantes

Les Sociétés savantes de la région recevaient, au mois de juillet 1897, une invitation de M. Etienne Brindel, maire d'Ussel, pour participer aux Fêtes félibréennes de cette ville les 21, 22 et 23 août suivant, et leur programme comportait maintes questions s'adressant particulièrement aux érudits locaux.

On avait d'abord choisi l'occasion de glorifier un enfant du pays qui, en quelques années, s'était acquis des titres de notoriété, et avait eu une fin digne d'un hommage public. Né à Ussel, le 24 juin 1860, Marcel Treich-Laplène partit à 23 ans comme planteur pour la Côte d'Ivoire ; devenu résident à Grand-Bassam, il fit de quelques factoreries qu'il trouva, une colonie florissante dont les villes sont fort prospères. Explorant l'intérieur, jusque là inconnu, de cette contrée, il plaça sous le protectorat français de nombreux royaumes indigènes, et pénétrant jusqu'à Kong, à 500 kilomètres dans les terres, il retrouva le capitaine Binger arrêté là et mis par la maladie dans l'impossibilité de terminer seul son célèbre voyage du Sénégal au golfe de Guinée. Nommé chevalier de la Légion d'honneur et résident général de 1^{re} classe, Marcel Treich-Laplène ne put jouir du brillant avenir qui s'ouvrait devant lui : comme il s'embarquait pour la France, il suc-

comba d'épuisement à l'âge de 29 ans ! Avec le souvenir d'une carrière coloniale (1) aussi bien remplie que prématurément brisée par un dénoûment héroïque (1890), il laissait un bel exemple à l'admiration de ses concitoyens ; sous l'impulsion des Félibres limousins, la plupart appartenant à sa génération, s'est enfin érigé un monument pour perpétuer sa mémoire dans sa ville natale.

L'œuvre confiée au sculpteur Eugène Boverie (2), pour être hardie, est éminemment suggestive : elle représente l'explorateur en costume et avec les attributs de son rôle ; le visage éprouvé et mûri par le climat africain, le regard mâle et profond scrutant de lointains horizons, la palme sur laquelle pend une carte topographique, tout exprime la synthèse de sa vie, jusqu'au martyr, et cela frappe nettement et d'un trait les yeux des moins initiés. Le bronze, qui s'arrête à mi-corps, est fait dans la manière des artistes italiens de la 1^{re} Renaissance (3). Il est regrettable seulement que le socle ne soit pas une simple stèle au lieu d'être un massif piédestal de granit : ce manque de proportion nuit manifestement à l'ensemble.

La cérémonie de l'Inauguration a été présidée par M. Edouard Delpeuch, sous-secrétaire d'Etat, délégué du Gouvernement, et en remettant le mo-

(1) Voir la substantielle brochure de M. H. Beyrand, *Marcel Treich-Laplène et ses explorations*, Brive, Verlhac, et 2^e édition, Ussel, Eyboullet, 1897, p. 0,50 c. Au Musée de Brive, l'iconographie de Treich-Laplène figure dans la galerie des célébrités du pays.

(2) Médaille au Salon, en 1893, pour son groupe *Caïn*. Fait officier d'Académie à Ussel.

(3) Notamment Donatello. Dans la région, celui de Léon Cladel, à Montauban, est également en mi-corps pourvu de bras.

nument à la ville, le président du Comité, M. le contrôleur général Martinie, a rappelé la série vraiment singulière d'explorateurs produits par le Limousin depuis le moyen-âge (1).

Une seconde inauguration a eu lieu dans la même journée : cette fois, il s'agissait d'une plaque commémorative en bronze, signée Léon Roussel-Bardelle (2), qui porte une inscription en langue limousine, gracieux sixain monorime, entourée d'un rinceau moyen-âge en branches de châtaignier et surmontée des armes de la ville et de la famille d'Ussel ; voici du reste la traduction de ces vers, dus à une jeune fille poète de Brive, que nous donnons d'autre part, avec la photogravure de la plaque elle-même :

« Aux troubadours Guy, Pierre, Eble et Elias d'Ussel —
qui illustrèrent, étant deux fois d'Ussel, — au treizième
siècle, cet ancien nom d'Ussel. — Ce temps est bien loin ;
mais des quatre d'Ussel, — la gloire aujourd'hui encore
rejaillit sur Ussel, — leur mémoire toujours sera chère à
Ussel.

» Les Félibres limousins, et pour les Félibres,

» MARGUERITE GENÈS.

» Le 22 août 1897 ».

Le discours d'usage, fait par M. Charles Brun, a annoncé la publication des œuvres de ces troubadours (1), qui prouvera la légitimité de l'hommage qu'on leur a enfin rendu.

(1) De nos jours encore on peut citer Dibowski, Foureau, Monteil, de Brettes, Alluaud.

(2) Originaire de Limoges (1865), auteur dans cette ville de la statue Denis-Dussoubs ; médaillé du Salon de 1895.

L'Hôtel-de-Ville, aux murs duquel est apposée cette plaque, était affecté à une exposition à la fois rétrospective et moderne. Les principaux habitants de l'endroit avaient réuni là spontanément toutes les curiosités et les souvenirs présentant un certain intérêt local, entr'autres une très importante collection de faïences du pays. Depuis l'âge préhistorique jusqu'à nos jours, les sujets les plus divers s'étaient rassemblés : hâche polie en silex blanc trouvée à la Celette, poteries et statuettes gallo-romaines provenant des fouilles faites dans les environs, émaux de Laudin, objets religieux, armes, étains, sculptures, dessins, portraits, etc. A Gimel, l'an dernier, un premier essai avait été tenté ; le second, parfaitement réussi et plus complet, permet de montrer les manifestations du Félibrige limousin comme des occasions exceptionnelles qui s'offrent aux érudits des Sociétés savantes pour leurs études ou recherches archéologiques et ethnographiques (2). Du reste, l'exemple du musée temporaire porte plusieurs sociétaires de l'Ecole des Ussels à constituer un musée permanent avec une partie des mêmes collections. La visite rendue à celles de M. le chanoine Pau, à la Cascade près Bort, a certes dû déterminer sur certains d'entr'eux dans cette louable entreprise.

Dans l'exposition, l'art moderne était représenté par des envois faits aux Jeux de l'Eglantine : céra-

(1) C'étaient en somme trois frères et un cousin, appartenant à la même famille, branche cadette des Comborn-Ventadour, seigneurs d'Ussel et de Charlus.

(2) Voir le rapport sur le Musée Ussellois, *Lemouzi* d'octobre 1897, p. 321-323.





MONUMENT TREICH-LAPLÈNE



PLAQUE COMMEMORATIVE EN L'HONNEUR DES TROUBADOURS
D'après une photographie communiquée par M. DUPEYROUX, photographe à Ussel



mistes de Limoges, sculpteurs, dessinateurs, peintres, même photographes avaient pris part à ce concours d'œuvres ayant un caractère limousin. Le Grand Prix du Limousin (*Branche de châtaignier d'or*), était du reste décerné, cette année, à M. Adrien Dalpeyrat, qui exposait de superbes grès flammés ; puis d'autres grands prix ont été accordés à M. Léon Roussel-Bardelle, pour ses diverses sculptures ; à MM^{les} Desliens, pour leurs peintures ; à M. Louis Leynia de la Jarrige, pour son originale composition à la plume, *La Nativité dans une étable limousine*. Citons encore les bas-reliefs sur bois de M. Mar-que ; les fusains et croquis de M. Raphaël Gaspéri ; les plâtres de M. Boverie ; les photographies de MM. Beynié, Eyboulet et Dupeyroux ; les émaux de MM. Hayon et Roussel-Bardelle père ; les crayons de M. Forestier, etc., etc. Une salle spéciale était réservée à la librairie félibréenne et limousine, ainsi qu'aux récompenses des Jeux consistant en livres, estampes, quatre fleurs d'or et quinze écharpes décorées, par les dames d'Ussel, avec des branches d'églantine, etc. Enfin, quatre pièces contenaient cet ensemble artistique, qui a été soumis à une commission d'examen sous la présidence de M. le comte R. de Lasteyrie, député, membre de l'Institut, président d'honneur de la Société archéologique de la Corrèze.

Mais la partie la plus importante à signaler ici, dans ces Fêtes, nous semble certainement être encore une séance tenue le soir même au prétoire de la justice de paix. Déjà la veille, par une conférence fort applaudie, M. Albéric Cahuet avait mon-

tré l'action sociale que peut avoir le Félibrige avec le concours des jeunes (1). De leur Assemblée fédérale, les Ecoles félibréennes de Brive, Argentat, Tulle, Ussel, etc., firent un véritable Congrès provincial (auquel les Sociétés savantes étaient particulièrement invitées) et où se sont produits maints rapports de leurs travaux pour la Cause commune de la décentralisation (2).

D'abord, M. Johannès Plantadis indique quelles mesures il y aurait à prendre pour introduire dans les écoles, collèges et lycées l'enseignement de l'histoire provinciale en la rattachant aux faits principaux de l'histoire générale de la France.

M. Raymond Laborde (3) explique la méthode de l'enseignement du français par l'étude comparative des dialectes d'oc, méthode qui consiste pour les classes primaires d'aller logiquement d'un point connu à un point inconnu.

M. Albéric Cahuet, avec M. Léon Chadourne, propose de profiter des livres de prix pour vulgariser les ouvrages de littérature et d'histoire locales. Les sommes importantes qui sont mises sans discernement tous les ans pour ces livres scolaires, seraient un bienfait si elles étaient affectées à un tel choix de librairie qui satisferait les écrivains et les imprimeurs de la province en leur assurant des ressources et en facilitant la popularisation de leurs œuvres.

(1) Cette conférence a été publiée en brochure, Brive, imp. Bonnel, prix 0,25 c.

(2) Ces rapports ont paru dans *Lemouzi* de novembre, p. 325-333.

(3) MM. Plantadis et Laborde ont été nommés officiers d'Académie à Ussel.

D'autre part, M. Eyboulet, libraire à Ussel, veut prendre l'initiative d'éditer des couvertures illustrées de cahiers écoliers représentant les portraits de célébrités limousines et les vues et monuments du pays, avec notices à l'appui.

M. Eusèbe Bonbal fait part d'un plan pour faire des listes technologiques en langue d'oc.

Enfin, l'assemblée approuve un projet de Congrès provincialiste de Décentralisation dans le but de consulter tous les corps constitués de la région, sur les mesures décentralisatrices proposées par les théoriciens. Selon le vœu de M. le Dr Thiroux du Plessis, c'est au Conseil des mainteneurs de l'Ecole limousine (1) qu'est confié le soin de se constituer en commission permanente pour prendre les voies et moyens suivants que nous devons reproduire ici, car ils donnent toute explication voulue de ces futurs Etats provinciaux ; les voici :

1^o Se mettre en rapport avec toutes les Associations françaises s'occupant de décentralisation et d'obtenir d'elles l'exposé des moyens pratiques qu'elles préconisent dans tous les rouages administratifs et sociaux ;

2^o Fixer les lignes d'un programme, très précis, au point de vue général et au point de vue particulier de chaque corps d'état, classes de fonctionnaires, comme groupements professionnels, assemblées électives, comme syndicats ou associations libres ;

3^o Adresser à tous les corps constitués du Limousin (2) ce programme, pour avoir d'eux des études, des délibéra-

(2) Siège social à Brive, 2 rue Bertran de Born, bureau de Lemouzi.

(2) Territoire compris dans les limites de la Fédération, c'est-à-dire les départements de la Corrèze, Haute-Vienne, Creuse, ancien Limousin historique, et les départements sur lequel il débordait au point de vue dialectal ou féodal, la Dordogne et le Lot, enfin l'arrondissement de Confolens en Charente : ce Congrès rétablirait effectivement l'union provinciale.

tions et la nomination de délégués participant à un Congrès ultérieur ;

4° Organiser ce Congrès provincialiste de décentralisation où se tiendront les assises annuelles du Félibrige limousin ;

5° Intéresser au Congrès lui-même toutes les associations décentralisatrices que l'on aura préalablement consultées, en leur demandant de se faire représenter aux séances et en leur faisant part des délibérations prises ;

6° Signaler aux pouvoirs publics et compétents les décisions du Congrès qui peuvent avoir une application facile et immédiate et agir auprès des autorités progressivement pour l'exécution d'un programme minimum et l'avènement d'un programme maximum.

7° Consulter le Congrès sur l'éventualité de ses séances futures et la périodicité de ses réunions nouvelles ».

Ainsi ce premier Congrès d'Ussel est en quelque sorte le précurseur d'un grand Congrès, qui se tiendra avec les prochaines assises félibréennes. La séance s'est close par une magistrale allocution de M. le chanoine Joseph Roux, sur le rôle et la culture de la langue d'oc. C'est du reste lui qui, en sa qualité de chaptal (chef) des Ecoles fédéralisées du Limousin, présidait les Fêtes. Nommé naguère chevalier de la Légion d'honneur, l'auteur renommé des *Pensées*, de l'*Epopée* et de la *Grammaire* limousines, était particulièrement l'objet des attentions les plus flatteuses de la part de ses disciples et compatriotes. La réception que lui fit, le lendemain, la ville de Bort, a été pour lui une véritable ovation. Les Félibres se rendirent là, au pied du monument de Marmontel, décoré pour la circonstance, à fin de célébrer, avec discours et poésies, la mémoire du plus illustre enfant de l'endroit. Toute la population, accueillant avec enthousiasme les excursionnistes et leur chef, donna un très brillant éclat à cette manifestation littéraire et patriotique !

LOUIS DE NUSSAC.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

	Pages
Liste des membres de la Société.....	5
Sociétés correspondantes.....	15
Nécrologie.....	19
Procès-verbal de l'Assemblée générale.....	496

HISTOIRE ET BELLES-LETTRES

Lettres de Baluze, par M. Louis GREIL.....	87
L'astronome de Turgot, par M. A. REBIÈRE.....	103
Dictionnaire du département de la Corrèze, par M. J.-B. CHAMPEVAL (suite), Albussac.....	129
Allassac.....	243
Registres domestiques publiés par MM. L. GUIBERT et A. LEROUX : Registres domestiques de Jean Badou, de Bellac.....	141
de Antoine Reissent, curé de Goules.....	478
Livre de raison de Joseph Couturier de Fournoue.....	491
Livre de raison d'un sieur Beynes.....	493
Cartulaire de l'abbaye Saint-Martin de Tulle, publié par M. J.-B. CHAMPEVAL (suite).....	153-278-621
Musiciens du Limousin, par M. Johannès PLANTADIS.....	177
<i>Per s'esclafar</i> , d'Alfred Marpillat; <i>Les Femmes dans la Science</i> , de A. Rebière, bibliographie par M. E. RUPIN..	231
Causerie à propos d'un livre sur Collonges, par M. P. BIAL.....	259
Prières populaires du Limousin, dites de la <i>Petite Eglise</i> , par M. Gaston de LÉPINAY.....	295
Saint Eloi, ses résidences en Limousin, par M. DE NUSSAC..	309
Les Ormeaux de la ville de Brive, sonnet de M. Fernand DE MALLIARD.....	341
Extrait d'un vieux manuscrit sur la grande peste à Brive en 1507, par M. Ernest RUPIN.....	343
Notice sur M. Joseph de Brettes, explorateur, par M. Ph. LALANDE.....	347
Ma première exploration, par M. Joseph DE BRETTE.....	349
La Petite Eglise et le clergé limousin, par M. L. DE NUSSAC.....	357
Adresse des députés du Bas-Limousin pour la formation des districts du département de la Corrèze, par M. A. REBIÈRE.....	389

Archives historiques du département de la Corrèze, suite de l'annotation du Pouillé de Nadaud, par M. G. CLÉMENT-SIMON.....	395
Notes pour la généalogie de Pierrebuffière, par M. J.-B. CHAMPEVAL.....	451
Le Peuch, par M. J.-B. CHAMPEVAL.....	493
La famille Donnet, branche du Rouveix et de Laubertie, par M. J. DUTHEILLET DE LAMOTHE.....	497
Ordonnance de Police à Brive en 1783, par M. L. DE NUSSAC.....	583
Le droit de Chenage en Limousin, par M. Louis DE NUSSAC.....	611
Les Fêtes félibréennes d'Ussel et de Bort au point de vue des Sociétés savantes, par M. Louis DE NUSSAC.....	645

ARCHÉOLOGIE

L'église de Brageac, par M. le chanoine CHABAU.....	21
De quelques monuments à Ussel, par M. LAVEIX.....	129
Les émaux de Limoges à l'exposition d'Orvieto, par Mgr X. BARBIER DE MONTAULT.....	161
Eglise et prieuré de N.-D. de Cénac, par MM. Richard DE BOYSSON et Ernest RUPIN.....	201
Vente du mobilier de Loys de Genoillac, évêque de Tulle, par M. l'abbé GALABERT.....	223
A propos d'une fouille des tumulus gaulois au Puy d'Ussolud (Uxellodunum), par M. Paul BIAL.....	411
Habitation antique du puits de Padirac, par M. Armand VIRÉ.....	447
Une croix d'autel du ^{xiii} ^e siècle, en émail champlévé de Limoges, par Mgr BARBIER DE MONTAULT.....	575
La Pyxide émaillée de Chinon, par Mgr BARBIER DE MONTAULT.....	599

TABLE DES GRAVURES

1. Intérieur de l'église de Brageac, par M. Ernest RUPIN	22
2. Plan de l'église de Brageac.....	27
3 à 10. Sculptures de l'église de Brageac.....	31
11, 12. Bustes des saints Côme et Damien.....	71
13, 14. Croix reliquaire de Brageac.....	75
15. Reliquaire de Brageac.....	81
16. Fer à hosties de Brageac.....	83
17. Fac-simile de l'écriture de M. Tisserand.....	115
18. Chapelle des Pénitents à Ussel, par M. FRUGUET.....	128

19, 20. Vierge limousine de Lorette.....	165 167
21. L'église de Cénac, par M. Ernest RUPIN.....	200
22. Plan de l'église de Cénac, id.	204
23 à 28. Chapiteaux de l'église de Cénac, par M. RUPIN.	205 à 208
29. Chœur de l'église de Cénac, par M. RUPIN.....	209
30. Fenêtre de l'église de Cénac, id.	210
31 à 36. Illustrations de <i>Per s'esclafar</i> , par M. Louis LEYNIA DE LA JARRIGE.....	232 à 236
37. Portrait de Gabrielle de Rochechouart.....	239
38. Vue intérieure de l'église d'Allassac.....	255
39. Portrait de Joseph de Brettes.....	356
40. <i>Fac-simile</i> de la signature des députés du Bas-Limousin en 1790.....	391
41. Foyer antique au fond du puits de Padirac, par M. Armand VIRÉ.....	449
42. Château du Peuch, par M. Ernest RUPIN.....	492
43. Croix d'autel du XIII ^e siècle, par M. RUPIN.....	577
44. Pyxide émaillée de Chinon.....	599
45. Monument Treich-Laplène, à Ussel.....	648
46. Plaque des Troubadours, à Ussel.....	649

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

- BARRIER DE MONTAULT (Mgr X.). Les émaux de Limoges à l'exposition d'Orvieto, p. 161. — Une Croix d'autel du XIII^e siècle en émail champlevé de Limoges, p. 575. — La Pyxide émaillée de Chinon, p. 599.
- BIAL (Paul). Causerie à propos d'un livre sur Collonges, p. 259. — A propos d'une fouille des tumulus gaulois au puy d'Ussolud, p. 411.
- BOYSSON (Richard de). Eglise et prieuré de N.-D. de Cénac, p. 201.
- BRETTE (J. de). Ma première exploration, p. 349.
- CHABAU (Chanoine). L'église de Brageac, p. 21.
- CHAMPEVAL (J.-B.). Dictionnaire du département de la Corrèze : Albussac, p. 129 ; Allassac, p. 243. — Cartulaire de Tulle, pp. 153, 278, 621. — Notes pour la généalogie de Pierrebuffière, p. 461. — Le Peuch, p. 493.
- CLÉMENT-SIMON (G.). Pouillé de Nadaud, annotations, p. 395.
- DUTHEILLET DE LAMOTHE (J.). La famille Donnet, p. 497.
- GALABERT (Abbé). Vente du mobilier de Loys de Genoillac, évêque de Tulle, p. 223.
- GREIL (Louis). Lettres de Baluze, p. 87.

- GUIBERT (Louis). Registres domestiques de Jean Badou, p. 141; — d'Antoine Reissent, p. 478; — d'un sieur Beynes, p. 491.
- LALANDE (Ph.). Notice sur M. Joseph de Brettes, explorateur, p. 347.
- LAVEIX (Alfred). De quelques monuments à Ussel, p. 129.
- LÉPINAY (Gaston de). Prières populaires du Limousin, dites de la Petite-Eglise, p. 295.
- LEROUX (Alfred). Livre de raison de Joseph Couturier de Fournoue, p. 491.
- MALLIARD (Fernand de). Les Ormeaux de Brive, sonnet, p. 341.
- NUSSAC (Louis de). Saint Eloi, ses résidences en Limousin, p. 309. — La Petite-Eglise et le clergé limousin, p. 357. — Ordonnance de police à Brive, p. 583. — Le droit de chenage en Limousin, p. 611. — Les Fêtes félibréennes d'Ussel et de Bort, p. 645.
- PLANTADIS (Johannès). Musiciens Limousins, p. 177.
- REBIÈRE (Alphonse). L'astronome de Turgot, p. 103. — Adresse des députés du Bas-Limousin pour la formation du département de la Corrèze, p. 389.
- RUPIN (Ernest). Bibliographie, p. 341. — Extrait d'un vieux manuscrit sur la grande peste de 1505, p. 343. — L'église et le prieuré de Cénac, p. 201.
- VIRÉ (Armand). Habitation antique du puits de Padirac, p. 447.



